

I
g
+

No 11 -

OEUVRES SPIRITUELLES

DE

M^{GR} DE CHAFFOY.

TOME PREMIER.

Instructions et avis aux personnes qui veulent vivre chrétiennement dans le monde, recueil des traités, sermons, lettres et manuscrits de saint François de Sales, par un Père de la Compagnie de Jésus; revu et publié de nouveau par M. Gaduel, vicaire général d'Orléans; ouvrage approuvé par S. G. M^{sr} Dupanloup.

1 beau vol. in-12..... 2 fr.

Guide (le) de la religieuse, dévotion, exercices et méditations à l'usage des religieuses, par un Père de la Compagnie de Jésus.

1 beau vol. in-12..... 3 fr. 50

Évangile (l') médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre évangélistes. Nouvelle édition, conforme à la première, augmentée de 80 plans de conférences et d'homélies, dont le fond et les preuves sont renvoyés au texte de l'Évangile médité par des indications exactes; par l'abbé Duquesne.

4 vol. in-12, sur beau papier.

Nouvelle édition..... 8 fr.

Excellence de la dévotion au Cœur de Jésus, par le P. Galliffet.

1 vol. in-18. Nouvelle édition..... 1 fr.

Exercice (le saint) de la présence de Dieu, par le P. Vanbert, de la Compagnie de Jésus. 2^e édition.

2 vol. in-12..... 5 fr.

Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ, d'après les quatre évangélistes, pour tous les jours de l'année, par le P. Avancin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition.

2 vol. in-18, brochés..... 3 fr.

Méditations pour tous les jours de l'année, selon la Méthode de saint Ignace, sur la vie et les mystères de N. S. Jésus-Christ, à l'usage des Religieuses vouées à l'enseignement et des Sœurs hospitalières, A. M. D. G., Ouvrage approuvé par M^{sr} l'archevêque de Sens et M^{sr} l'évêque de Luçon.

4 beaux vol. in-12..... 10 fr.

PROPAGATION DE LA FOI PAR LES BONS LIVRES.

OEUVRES SPIRITUELLES

DE

M^{GR} DE CHAFFOY,

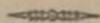
ÉVÊQUE DE NÎMES,

RECUEILLIES ET MISES EN ORDRE

PAR

M. L'ABBÉ J.-B. BERGIER,

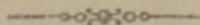
MISSIONNAIRE DE BEAUPRÉ.



NOUVELLE ÉDITION.

I.

AVIS PARTICULIERS AUX RELIGIEUSES.



*Venite, filii, audite me; timorem Domini
docebo vos.*

Venez, mes enfants, écoutez mes paroles; je
vous enseignerai la crainte du Seigneur.

(*Psalm. XXXIII, 12.*)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET ET C^{ie}, SUCCESSEURS

PARIS

BRUXELLES

38, RUE SAINT-SULPICE

PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1866.



120505

A Son Eminence

Monseigneur Mathieu,

Cardinal Archevêque de Vvesançon.

MONSEIGNEUR,

Si la reconnaissance est un devoir quand on a reçu des bienfaits signalés, la circonstance où nous nous trouvons nous procure le bonheur de déposer aux pieds de Votre Eminence l'hommage de la respectueuse gratitude dont les cœurs de vos enfants sont pénétrés.

C'est un devoir d'honorer son père et sa mère et surtout de ne pas oublier leurs leçons et de s'appliquer à suivre les conseils que l'Esprit-Saint nous donne dans le livre des Proverbes : « Ecoutez les » instructions de votre père, et n'abandonnez point

» la loi de votre mère, car elles seront un ornement
» à votre tête et de riches colliers à votre cou. »

M^{GR} DE CHAFFOY a été pour nous le père le plus sage et la mère la plus tendre ; il cultivait nos âmes comme une plante précieuse ; il veillait sur chacune avec l'amour du bon pasteur, et sa houlette, en nous maintenant dans la régularité, n'apportait que la paix au bercail ; il nous laissait à toutes ses avis, ses conseils par écrit, après nos retraites ; et ce sont ces avis et ces conseils particuliers que nous avons recueillis et conservés comme un monument du zèle et de la charité du saint évêque notre père, dont le souvenir est ineffaçable dans nos cœurs, que nous désirons transmettre à notre Congrégation pour y affermir l'esprit de piété et de dévouement qu'il a cherché à nous inspirer.

Ce sont ces motifs, Monseigneur, qui nous déterminent à solliciter de la bonté de Votre Eminence la permission d'imprimer ces avis ; nous sommes heureuses d'en soumettre le recueil à votre approbation et de les placer sous votre protection paternelle. Si vous daignez en accepter la dédicace, ils nous seront encore plus chers : donnés par un père, ils seront approuvés par un autre père, dont la charité ne le cède en rien à celle dont nous avons été l'objet dans

la personne de Monseigneur de Nîmes , charité qui nous remet sans cesse devant les yeux les soins de la divine Providence sur nous, et grave dans nos cœurs une reconnaissance éternelle pour le vénéré Pontife qui, étant pour nous le père le plus tendre , nous donne en même temps les exemples les plus admirables de zèle, de piété et de dévouement sans bornes. Pussions-nous répondre à tant de bienfaits en prouvant , par notre fidélité à notre belle vocation, que nous sommes les enfants d'un tel père!

C'est le vœu le plus ardent de celles qui sont avec la vénération la plus profonde,

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

Les très-obéissantes filles.

LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES,
FILLES DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS DE BESANÇON.

NOTICE HISTORIQUE.

CLAUDE-FRANÇOIS-MARIE PETITBENOIT DE CHAFFOY, dont nous publions pour la première fois les *Œuvres spirituelles*, naquit à Besançon le 7 février 1752, de noble Bonaventure de Chaffoy, conseiller au parlement, et de Thérèse-Pierrette Belin.

Quoique sa famille ne fût pas d'une noblesse fort ancienne, elle jouissait pourtant de l'estime générale et tenait dans la société un rang très-distingué. Elle était surtout remarquable par la grandeur et la beauté des sentiments, et plus encore par l'esprit religieux et les vertus chrétiennes qui y étaient comme héréditaires.

La première éducation du jeune de Chaffoy fut l'objet de la constante sollicitude de son père et de sa mère. Instructions religieuses, direction sage et prudente, avis et conseils, rien ne lui manqua, et l'on peut dire qu'il trouva toujours dans la personne de ses parents et de ses maîtres deux choses d'un prix inestimable, mais malheureusement trop rares aujourd'hui, les bonnes leçons et les saints exemples.

Claude-François de Chaffoy était doué d'un trop

heureux naturel, il avait, tout jeune enfant qu'il était, trop de justesse d'esprit et trop de noblesse d'âme, pour ne pas apprécier les soins assidus de ses parents et ne pas répondre aux attentions de ses maîtres. Aussi fit-il en peu de temps des progrès rapides dans l'étude des lettres et dans la pratique de la piété. On rapporte qu'étant au collège de Pontarlier, il se distinguait sous ces deux rapports parmi tous ses compagnons. Sa douceur était inaltérable, sa docilité sans bornes, sa modestie et sa retenue admirables, malgré son caractère naturellement gai, vif et enjoué. Il aimait beaucoup les jeux innocents et les divertissements ordinaires au jeune âge; mais l'étude et la piété n'y perdaient rien, le devoir passait toujours avant la récréation, et souvent après avoir joué avec toute la simplicité et l'entrain de l'enfance, il allait à l'église, ou dans une chapelle voisine pour adorer Dieu, le remercier de ses bienfaits et lui demander ses grâces. La prière et l'étude occupaient tous ses instants. Humble et compatissant, il aimait la compagnie des pauvres et des simples. Les domestiques de la maison de sa tante étaient l'objet de ses attentions, de sa charité et de son zèle naissant. Souvent cette pieuse femme le surprit au milieu d'eux, conversant avec une noble simplicité et leur répétant les instructions religieuses qu'il avait reçues lui-même à l'église ou au collège. Son amour pour l'étude et ses progrès dans les lettres, la gaieté de son esprit, la douceur de son caractère, la bonté de son âme et sa piété sincère et franche, le faisaient estimer et chérir. Il donnait à ses parents et à ses maîtres les plus belles espérances, et dès ce moment, chacun vit dans ce

jeune homme si doux, si noble et si pieux, un élu de Dieu dont la place était visiblement marquée dans la maison du Seigneur.

Après avoir terminé ses cours de belles-lettres au collège de Pontarlier, le jeune de Chaffoy partit pour Paris en 1769 et entra au séminaire de Saint-Sulpice pour y étudier la théologie.

Ce fut à cette école, si célèbre par la science et le bon esprit des maîtres qui y enseignent, si illustrée par les grands hommes et les saints évêques qui en sont sortis, que le jeune de Chaffoy étudia plus particulièrement la science de Dieu et celle de ses devoirs; ce fut là surtout qu'il se forma à cette piété si douce et si simple, à ce détachement de lui-même, à ce zèle de Dieu, à cet amour du prochain, à ces vertus, enfin, qui devaient briller si fort en lui, et dont il a laissé des leçons si parfaites et de si admirables exemples.

La volonté de Dieu l'appelait au sacerdoce. Toutefois, ce ne fut pas sans une sainte frayeur qu'il envisagea la grandeur de cette dignité plus qu'angélique, comme aussi les devoirs et la haute responsabilité qu'elle impose. Plus il approchait du terme, plus ses réflexions étaient profondes, plus aussi ses saintes frayeurs redoublaient; et tandis que ses amis et ses maîtres l'encourageaient, lui seul, à l'exemple des saints de tous les siècles, méconnaissait son mérite et confessait son indignité. « O vénérable dignité des prêtres, s'écriait-il avec saint Augustin, ô dignité angélique et surhumaine! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et qui suis-je pour que vous daigniez abaisser sur moi vos regards? »

La volonté de Dieu se manifesta par la voix de ses supérieurs, et l'abbé de Chaffoy, docile et obéissant, courba la tête sous la main sacrée de l'évêque et reçut le sacerdoce.

Les talents du jeune prêtre, les succès qu'il avait obtenus, le rang que tenait sa famille, l'estime que lui avaient vouée ses maîtres et l'amitié des personnages les plus distingués et avec lesquels il était lié, toutes ces circonstances étaient bien capables de faire naître dans son âme des pensées d'ambition, et peut-être le désir des dignités ecclésiastiques. Mais tel n'était pas l'esprit de l'abbé de Chaffoy. Il avait trop bien étudié Jésus-Christ, la vertu de la croix était trop enracinée dans son âme, pour qu'il pût songer aux honneurs de la terre. Toute son ambition n'était que pour le ciel. Humble et doux, il n'aspirait qu'à la gloire de servir Dieu de tout son cœur; il voulait se dévouer aux pauvres, instruire les ignorants et soulager les malheureux. Dans ses prévisions, il se voyait déjà placé comme curé dans une paroisse de campagne, catéchisant les enfants, visitant les pauvres malades, administrant les sacrements, consolant ses paroissiens et, comme saint Paul, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. C'était tellement sa pensée et son désir, que déjà il avait préparé et écrit son sermon d'entrée dans le gouvernement d'une paroisse. Mais l'homme propose et Dieu dispose; la Providence avait sur l'humble prêtre d'autres desseins. Le vicariat général de l'église de Besançon était vacant par la mort du titulaire, et M^{sr} l'archevêque de Durbort, qui connaissait la prudence, les lumières et la piété du jeune prêtre, le rappela dans

son diocèse pour remplir les fonctions du vicariat vacant (1777).

A cette époque, les temps étaient difficiles, le vent des mauvaises passions commençait à souffler; l'impïété était à l'œuvre, répandant de toutes parts, au moyen de ses discours et de ses écrits, les erreurs, les préventions, les calomnies les plus absurdes contre la religion, contre l'Eglise et toute autorité. La mission de l'abbé de Chaffoy était difficile, mais il sut la remplir. Plein de jeunesse et de zèle, on le vit, à la voix de son évêque, accourir partout où la gloire de Dieu, l'intérêt de l'Eglise et le bien du diocèse réclamaient sa présence, instruisant, catéchisant même, reprenant, corrigeant, cherchant à ramener les brebis égarrées, consolant les affligés, soutenant les faibles, préparant par ses discours les fidèles et surtout les prêtres à soutenir l'orage révolutionnaire qu'il prévoyait, et qui éclata enfin en 1790.

Les fatigues de sa charge, et plus encore la vue de l'orage qui se préparait et qui causait sa sollicitude, avaient affaibli sa santé; mais, malgré le délabrement dans lequel elle était, il fallut partir pour la terre étrangère. On ne lui avait pas demandé la prestation du serment, on connaissait trop bien la fermeté de sa foi et son inviolable attachement aux saintes règles de l'Eglise. Il reçut ses passeports (1) et suivit à So-

(1) Nous avons retrouvé le sauf-conduit et le signalement de M^{sr} de Chaffoy, partant pour l'exil. Il est ainsi conçu : Laissez passer le citoyen Claude-François-Marie Petitbenoît, prêtre, natif de Besançon, retenu dans la commune de Thurey, chez M^{me} Morel, sa sœur, pour cause de maladie. Il est âgé de 45 ans, taille de cinq pieds six pouces, cheveux et

leure l'archevêque exilé. Ce fut là que, pendant un an, il partagea les craintes, les sollicitudes et les souffrances de son évêque, s'efforçant de les adoucir autant qu'il était en lui. C'était un fils auprès de son père, un ange consolateur auprès d'un vieillard affligé. Toutefois il ne remplit pas longtemps ce ministère de dévouement et d'affection : la mort se présenta bientôt au pieux pontife exilé, et l'abbé de Chaffoy, faisant violence à son cœur et surmontant sa douleur, lui administra les derniers sacrements ; il reçut sa dernière bénédiction et lui ferma les yeux.

Après avoir rendu à son pontife et à son père les honneurs funèbres et déposé son cœur dans le monastère de la Visitation, il se hâta de quitter Soleure. Cette ville lui offrait une retraite assurée et tranquille ; il eût pu y rester, s'il n'eût consulté que ses propres intérêts ; mais son zèle ardent, l'intérêt de l'Eglise et du prochain, l'emportaient dans son âme sur toutes les considérations humaines et personnelles. Il quitta Soleure et vint fixer sa demeure à Crescier, dans le canton de Neuchâtel, sur les frontières du diocèse de Besançon.

Les crimes, les besoins et les malheurs étaient bien grands alors. La France était en pleine révolution, des édits de proscription étaient portés contre les ca-

sourcils bruns, front ordinaire, yeux bruns, nez droit, bouche moyenne, menton rond, visage ovale. Il se rend en Suisse, en conformité de l'art. 15 de la loi du 19 fructidor an v.

Fait et délivré par l'administration municipale du canton de Rigney, le 1^{er} brumaire de l'an vi de la République française, une et indivisible.

tholiques et les prêtres fidèles : les chemins étaient couverts de malheureux exilés, sans secours, sans argent, sans pain et sans asile. A la vue de tant de misères, le cœur de l'abbé de Chaffoy fut ému jusqu'aux larmes, son zèle et sa charité s'enflammèrent, et bientôt on le vit, avec la tendresse et la sollicitude d'une mère, réunir autour de lui les exilés, les consoler par ses paroles, les affermir par sa foi et les saints exemples de sa soumission et de son courage. Pour eux, il sollicita la charité des grands et des riches, il obtint des sommes considérables, il régla tous les secours, vendit l'argenterie de sa famille, partagea avec les malheureux son pain et ses vêtements et, nouveau Vincent de Paul, il nourrit les autres, tandis que sa propre maison manquait du pain de chaque jour. Il y a quelques années, ceux des prêtres fidèles qui avaient mangé le pain de l'exil et qui avaient habité Cressier ou les environs, racontaient encore en versant des larmes le dévouement généreux et les traits touchants de la bonté de l'abbé de Chaffoy. Nous pouvons dire que, pendant cinq ans, il fut, sur la terre étrangère, le conseil et l'appui, l'ange consolateur et la seconde providence des confesseurs et des proscrits.

Cependant l'orage révolutionnaire avait semblé se calmer, et l'abbé de Chaffoy, poussé par le zèle de Dieu, s'était hâté de rentrer en France pour secourir les catholiques abandonnés (1796). Ce calme apparent ne fut pas de longue durée; la tempête redoubla bientôt de fureur, et le pieux confesseur de la foi, retiré à Besançon, fut obligé de se cacher pour échapper à la mort. Pendant deux ans encore l'orage

gronda autour de lui, et plus d'une fois son zèle l'exposa à tomber entre les mains des persécuteurs et des bourreaux.

Enfin, la justice divine était satisfaite. Dieu eut pitié de la France ; l'orage se dissipa peu à peu, et le soleil reparut. Mais que de plaies profondes ! que de profanations et de sacrilèges ! que de ruines amoncelées ! La révolution avait plus que décimé le clergé. Parmi les prêtres, quelques-uns avaient péri dans les prisons ou sur les échafauds ; beaucoup étaient morts au milieu des misères de l'exil ; un certain nombre d'autres, séduits par de fausses maximes et esclaves d'eux-mêmes, avaient embrassé le schisme constitutionnel ; plus de la moitié des paroisses étaient sans pasteurs, et quand les malheureux et les pauvres, pressés par les besoins de l'âme et du corps, cherchaient les communautés si nombreuses de religieux et de religieuses qui autrefois les avaient avec tant de charité nourris, consolés et édifiés, ils ne trouvaient plus, hélas ! que des maisons vendues et dévastées, des sanctuaires profanés, des cloîtres déserts et désolés.

Dès que l'abbé de Chaffoy put se montrer (1799), il mit avec ardeur et confiance la main à l'œuvre pour guérir les plaies nombreuses faites au diocèse et relever les ruines du sanctuaire. Par ses soins, la ville entière recourt à l'intercession des saints apôtres Ferréol et Ferjeux, dont les précieuses reliques sont reconnues, portées en triomphe dans les rues, et replacées dans l'église Notre-Dame ; il réunit un certain nombre de jeunes gens pieux, il improvise un séminaire dans une maison particulière ; il établit à

ses frais la société des *Sœurs du bouillon et des petites écoles*, destinées à instruire les enfants et à procurer le soulagement des pauvres ; puis, appelant auprès de lui, les uns après les autres, le grand nombre des prêtres restés fidèles et qui avaient échappé à la mort, il les renvoie dans leurs paroisses, les exhorte, les encourage, leur donne des règles de conduite, cherchant par tous les moyens à faire passer dans leur âme le zèle et l'amour de la religion dont il est lui-même embrasé.

C'était en vertu des pouvoirs de vicaire-général, que lui avait conférés l'évêque de Lausanne, que l'abbé de Chaffoy agissait ainsi ; mais bientôt ses pouvoirs cessent par la nomination de M^{gr} Claude Lecoq à l'archevêché de Besançon (1803). Ce prélat, arrivé dans le diocèse, offre à l'abbé de Chaffoy un nouveau titre et de nouveaux pouvoirs ; plusieurs fois même il le presse d'accepter ; mais il y avait trop loin des sentiments de l'ancien vicaire-général de M^{gr} de Durfort à ceux de l'ancien évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine, pour qu'il pût jamais s'établir entre ces deux hommes d'autres rapports que ceux du respect et de la charité. L'abbé de Chaffoy refusa tout titre, toute participation aux affaires administratives, et, content de n'être rien, il se retira dans la maison de sa famille, à Besançon, rue Saint-Vincent.

On est heureux de voir cet homme, si zélé et si pieux, ce confesseur de la foi, cet ancien vicaire-général, déposer les dignités avec le même calme et la même résignation qu'il les avait acceptées, se retirant tranquillement dans le secret de sa maison, ne

voulant faire que ce que Dieu voulait qu'il fût, s'appliquant à la prière et à l'étude, suivant son règlement, et, autant qu'il le pouvait, les exercices du séminaire, dont il entendait la cloche, se levant, se couchant, étudiant et priant en même temps que les séminaristes. Toutefois, ce ne fut pas assez pour lui. Naturellement actif, il se livra, autant que la prudence, les circonstances et la volonté de Dieu le permettaient, aux œuvres de la piété et du zèle. Il aurait sans doute, regretté Cressier s'il ne lui avait pas été accordé de consoler les affligés et de donner des conseils et du pain à ceux qui en manquaient. Les enfants orphelins et abandonnés furent l'objet de son zèle. Il obtint de pouvoir les diriger, et chaque jour, le pieux et noble prêtre se trouvait au milieu de ces enfants, les accueillant avec bonté, conversant avec eux, les instruisant de leurs devoirs, et s'appliquant de toutes ses forces à en faire des hommes et des chrétiens. Ce n'était pas encore assez pour son zèle : Besançon vit bientôt s'élever dans son enceinte plusieurs communautés religieuses, qui ont rendu et qui rendent encore à cette ville et au diocèse les plus signalés services. Outre les *Sœurs des petites écoles*, dont nous avons parlé, son zèle trouva le moyen d'établir ou de reconstituer plusieurs autres communautés : ce furent celles des religieuses de la *Sainte-Famille*, celle des religieuses de *Saint-Vincent-de-Paul*, la *Société des dames de la Charité* et la communauté des *Religieuses Hospitalières*. Toutes ces institutions, si précieuses, furent l'objet de son zèle pendant plusieurs années ; toutes elles se dirigèrent par ses avis et ses conseils ; à toutes il imprima le caractère de son

esprit, de sa foi et de sa piété. Il les visitait souvent, partageant leurs peines, donnant des avis et des conseils, reprenant avec douceur et fermeté, exhortant avec patience et charité, et encourageant au bien toutes ces généreuses filles, en appelant leur attention moins sur ce qu'elles étaient que sur ce qu'elles devaient être. Tous ses avis, tous ses conseils, toutes ses paroles et ses démarches étaient marqués au coin du bon ton, de la piété, de la douceur et de la paternité.

Toutefois, les Religieuses Hospitalières furent plus spécialement et plus longtemps l'objet des soins assidus et du zèle tout apostolique du saint prêtre. C'est lui, on peut le dire, qui a été le second fondateur de cette précieuse communauté. Son âme était trop bonne et trop compatissante, la charité de Jésus-Christ, qui a porté sur lui nos maux et nos misères, embrasait trop son cœur, pour qu'il ne comprît pas vivement tout ce qu'a de beau, de noble et de généreux la vocation de Religieuse Hospitalière. Il admirait le dévouement sublime de celles qui, alliant la vie active à la vie contemplative, marchant sur les traces du Sauveur, renonçant aux biens et aux joies de la terre, consacrent et immolent, par amour pour Dieu, leurs forces, leur santé et leur vie même au soulagement des pauvres et des malades. Aussi se dévoua-t-il de toute son âme à cette œuvre de charité. Pour apprécier son zèle, nous ne parlons pas ici des œuvres ordinaires qui ont lieu dans toutes les communautés, et que l'abbé de Chaffoy remplissait avec une admirable fidélité, mais nous parlons des nombreux manuscrits, sermons, discours, exhortations, lettres et avis particuliers écrits de sa main, déposés aux archives

de l'hospice, et qui tous sont une preuve irréfragable et authentique de sa piété et de son généreux dévouement. Chaque jour, soir et matin, il se rendait à l'hôpital pour vaquer à ses diverses fonctions. On le voyait s'occuper de la communauté en général, des affaires de l'administration et des Religieuses en particulier, il les animait au travail, dissipait leur doute, les consolait dans leurs afflictions, partageait leurs peines et applaudissait à leurs succès. Il s'efforçait par tous les moyens d'en faire des Religieuses parfaites et de parfaites Hospitalières. « Pour devenir » une parfaite Religieuse Hospitalière, leur disait-il, » ce ne sont pas les talents, les moyens naturels, la » capacité, qui sont à rechercher, mais la simplicité, » la bonté, l'humilité, le renoncement à soi-même, » la générosité et le dévouement à Dieu et au pro- » chain. » Il leur parlait souvent de la nécessité de renoncer à leur volonté propre, d'ouvrir leur âme à leurs Supérieurs, de réprimer les écarts de l'imagination dans les temps d'ennui et de contradictions, de ne point rechercher trop les consolations de la vertu et de servir Dieu avec une noble générosité. Il voulait qu'elles s'attachassent principalement *au Dieu de la croix*, et non pas, comme il le dit naïvement et agréablement, *au Dieu des oiseaux et des roses*.

Il leur recommandait souvent la simplicité dans la piété. Servez Dieu, leur disait-il, avec simplicité, confiance, abandon de vous-même, comme un enfant qui fait bonnement ce que son père lui commande, qui se complaît en le faisant, parce qu'il aime son père et qu'il compte sur son amitié et son indulgence. Point de grand projet, rien de grand, mais du petit,

de l'humble. Dieu nous appelle-t-il à quelque chose de grand? Ne le pensons pas. C'est beaucoup qu'il nous aide à lui rendre de petits et médiocres services; nous n'en méritons pas davantage. Contentons-nous de lui rendre de modestes et petits devoirs, sans nous croire dignes de faire quelque chose d'héroïque. Ne le désirons même pas. Nous sommes bien plus sûrs en faisant petitement des choses ordinaires que dans les grandes choses, que l'amour-propre nous fait désirer et dans lesquelles il est toujours dangereux qu'il trouve sa nourriture. Souvenez-vous de cette maxime de saint Paul : *noli altum sapere, sed time* : ne vous élevez pas, mais craignez.

Tout son système de piété, tous ses avis et ses exhortations ont pour principe et pour base la considération de Notre Seigneur, l'amour et l'imitation de Notre Seigneur. « Il n'est rien que nous ne puissions » faire et endurer, leur disait-il, quand nous savons » nous placer sous les yeux de Jésus-Christ et sous » l'influence de sa sainte présence. Comment se dé- » courager quand nous l'entendons au dedans de » nous nous dire : Les peines que vous éprouvez, je » les ai éprouvées comme vous, avant vous et par » amour pour vous. J'ai été délaissé, rebuté, méprisé; » j'ai été mis au-dessous d'un malfaiteur et d'un » assassin, qu'on a préféré à moi. J'ai tant souffert » pour vous, ne voulez-vous rien faire, rien souffrir » pour moi? Peut-on n'être pas fervent quand on vit » par la foi avec Jésus-Christ? Quel moyen efficace » pour alléger et encourager nos sacrifices! Si vous » priez, Jésus prie avec vous et pour vous; un acte » de renoncement à votre volonté est un accomplis-

» sement de la sienne; votre situation au milieu des
» pauvres et des malades, votre patience, votre cha-
» rité, vos soins, retracent en vous la vie de Jésus-
» Christ sur la terre; vous pouvez enfin partout et
» toujours vous retrouver dans Jésus-Christ et retrou-
» ver Jésus-Christ en vous. Quel puissant motif de
» confiance et d'encouragement!

» Portons donc souvent les yeux sur Jésus-Christ,
» et faisons en sorte de retracer en nous l'image de
» ce divin modèle. »

La piété que le saint directeur inspirait à ses filles spirituelles était une piété simple, droite et franche, dégagée de l'alliage mondain, fondée sur l'humilité et l'amour de la croix; elle était bien différente de cette piété romantique et nuageuse qui veut tout allier, et qui, n'étant fondée que sur l'imagination et le sentiment, mobile aussi comme le sentiment et l'imagination, disparaît, au jour de l'épreuve, sous le souffle des tribulations, comme une neige légère sous l'action du soleil et du vent.

Ce fut pendant plus de quinze ans que l'abbé de Chaffoy remplit ce ministère de zèle et de charité, jusqu'au jour où Louis XVIII, qui l'avait connu pendant l'exil et honoré de son estime, le nomma à l'évêché de Nîmes. Cette nomination effraya l'humilité du saint prêtre. Il partit pour Paris, où le roi l'appelait, ainsi que tous les évêques nommés (1817).

Son séjour dans la capitale fut beaucoup plus long qu'il ne s'y était attendu. Les affaires s'embrouillèrent; le concordat trouvait de l'opposition dans les membres du gouvernement, et les évêques nommés n'étaient pas préconisés. Pendant que les affaires se

traitaient et traînaient en longueur, l'abbé de Chaffoy s'entretenait par lettres avec ses Religieuses, soit de Besançon, de Neuchâtel ou de Salins, et continuait par écrit de les diriger dans les voies du ciel. Cette correspondance, qui a été conservée, est un monument de plus de son zèle et de sa charité. Rien n'est plus beau, soit pour le fond, soit pour la forme; ses lettres sont toujours ascétiques et édifiantes; ordinairement ce sont des conseils pratiques, des avis qu'il donne; quelquefois ce sont d'aimables réprimandes qu'il adresse; rarement il parle de choses profanes, ou, s'il en parle, c'est toujours avec les sentiments d'un homme qui vit de la foi. Ses formes sont nobles et dignes; on y admire ce ton de respect, ces sentiments affectueux d'intérêt, ce langage noble et simple de la bonne politesse, qui caractérisaient ce digne prêtre. Si quelquefois il dit le petit mot de « sainte joyeuseté, » selon l'expression de saint François de Sales, c'est toujours dans l'intention d'instruire, de reprendre ou de consoler. C'est pour donner un avis utile, et jamais pour le seul plaisir d'amuser.

Il est souvent obligé de parler de lui-même, de sa situation, de ses affaires; mais il en parle avec tant de candeur et de simplicité qu'il est impossible d'y découvrir le moindre sentiment de vanité. Dans plusieurs lettres adressées aux Religieuses, on aime à le voir, au milieu des palais et des grandeurs de Paris, regretter sa chambre paisible de la rue Saint-Vincent, son surplis de l'hôpital, la *Grange*, où il allait quelquefois respirer l'air et, comme il le disait, *rôdailler* un moment. « Que je préférerais toutes ces choses à » la mosette et à la croix ! Priez pour moi, disait-il,

» demandez à Dieu mon prompt retour parmi vous,
» si c'est sa sainte volonté. »

Dans une autre lettre il écrivait : « Je ne sais ce
» que l'on me dit; je suis environné d'amis et de
» gens qui me complimentent, et qui cherchent à me
» persuader que l'on a choisi pour Nîmes précisé-
» ment l'évêque qui convient; mais, hélas! je ne m'y
» trompe pas; tous ces compliments ne sont pas autre
» chose qu'une pilule que l'on dore pour la faire
» avaler plus aisément à un pauvre malade. »

Lorsqu'il partit de Besançon pour Paris, une Reli-
gieuse, voulant lui exprimer son regret, lui avait dit :
« Mon père, vous nous reviendrez, vous ne serez pas
» évêque, le bon Dieu vous veut parmi nous; oui, je
» le crois, je l'espère, et vous verrez que je serai pro-
» phète. » Pendant son séjour à Paris, le bon père se
souvint de cette parole, et de temps en temps dans
ses lettres, il rappelle cette prophétie. « Je crois, dit-
» il, que la prophétie de sœur B.... aura son accom-
» plissement; priez pour que cela soit, si Dieu le
» veut. »

Hélas! la prophétie de la bonne Sœur ne s'accom-
plit pas; les affaires du concordat s'arrangèrent, les
évêques nommés furent préconisés par le pape, et
l'abbé de Chaffoy fut sacré par M^{gr} de Latil, alors
évêque de Chartres. Cette consécration se fit à Paris
le 21 octobre 1821.

Nous ne pouvons raconter ici en détail les œuvres
de son laborieux épiscopat. Sa tâche était pénible. Le
diosèce de Nîmes n'était diosèce que de nom; tout y
était à faire et à créer. Point d'écoles ecclésiastiques,
point de petit ni de grand séminaire, presque point

de vicaires dans les villes mêmes, la moitié des paroisses sans pasteurs, des prêtres étrangers au pays et étrangers les uns aux autres, un clergé insuffisant et succombant sous le poids du travail. Le diocèse enfin était un champ vaste et fertile, mais devenu inculte par la difficulté des circonstances et la nécessité des temps.

Le nouveau prélat comprit toute l'étendue de la tâche que lui imposait le Père de famille, et, plein de confiance et d'ardeur, il mit la main à l'œuvre. Dès les premières années de son épiscopat, toutes les paroisses de son diocèse furent visitées. Il se présentait au milieu des populations avec toute la simplicité de son âme, avec toute la sollicitude et la tendresse d'un père au milieu de ses enfants, instruisant les uns, consolant les autres, prêchant la paix et la charité, et rétablissant l'union partout où elle était troublée. Plusieurs fois même on le vit exposer sa vie au milieu de l'émeute, arrêter par l'ascendant de son caractère et de sa vertu les fureurs de deux partis prêts à ensanglanter les rues, et faire succéder les chants de joie aux cris de sédition et de mort. Successivement il organisa le diocèse, bâtit le grand et le petit séminaire, y plaça des maîtres et des directeurs pieux et savants, fonda des maisons religieuses pour le soulagement des malades et l'éducation de la jeunesse, et établit dans la ville de Nîmes les missionnaires de Provence. Il régla les offices publics, rétablit l'uniformité des rites et des cérémonies, procura, autant qu'il était possible, la réparation des églises et des presbytères, établit des écoles dans les paroisses pour l'instruction des enfants, ordonna et institua l'exercice du catéchisme paroiss-

sial, et enfin, secondé par l'abbé Larêche (1), son vicaire-général, dont on ne peut trop louer le dévouement et la piété, il parvint en quelques années à donner une nouvelle vie au diocèse que lui avait con-

(1) Ce vertueux et digne prêtre était né en 1791, à Malbuisson, petit village situé sur les bords du lac de Saint-Point, dans le département du Doubs. Formé à la vertu par les leçons de ses pieux parents et de ses maîtres, il porta de bonne heure ses vues vers l'état ecclésiastique. Admis en 1813 au séminaire de Besançon, il fut ordonné prêtre en 1817 et placé cette année-là même comme vicaire dans la paroisse Saint-Pierre. Doué d'un esprit actif, d'un cœur dévoué et d'un caractère calme au dehors et plein d'ardeur au dedans, l'abbé Larêche avait toutes les qualités d'un homme habile et toutes les vertus d'un excellent prêtre. La paroisse Saint-Pierre n'a point encore oublié les œuvres de sa piété et de son zèle ; elle lui doit surtout une de ses plus précieuses institutions pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, celle des Frères des écoles de la Doctrine chrétienne.

Choisi par M^{sr} de Chaffoy, il le suivit à Nîmes en qualité de secrétaire et devint quelques années plus tard son vicaire-général.

Ce fut dans cette position, tout à la fois honorable et difficile, qu'il déploya pour le bien du diocèse tout ce que Dieu avait donné à son âme de forces et d'activité, et à son cœur de zèle, de dévouement et de charité. Investi de toute la confiance de son évêque, il n'en abusa jamais ; il eut, au contraire, assez de dévouement pour ne revendiquer aucune part aux actes de gracieuse administration, et assez de courage et d'abnégation pour prendre sur lui tout l'odieux des réprimandes et des répressions commandées par les circonstances et la nécessité. Il se dévoua pour son évêque, « semblable, selon l'expression de M. d'Alzon dans l'oraison funèbre de M^{sr} de Chaffoy, à ces guerriers qu'on voit dans les combats faire à leur prince un rempart de leurs corps. »

Son zèle et son dévouement ne pouvaient manquer de déplaire. La jalousie l'attaqua ; plusieurs esprits s'éloignèrent

fié la Providence. « Que n'ai-je assez de prêtres ! écrivait-il un jour après les exercices du Jubilé. Si j'en avais assez, le diocèse de Nîmes serait un des plus beaux et des plus fervents. »

de lui, il fut en butte aux traits du mécontentement et de la calomnie, et les désirs de son évêque, qui, deux fois, l'avait demandé pour son coadjuteur, ne purent être accomplis.

Après la mort de son évêque et père, il sortit de Nîmes, emportant avec lui l'estime et les regrets de tous les gens de bien. On dit même qu'il refusa le titre de vicaire capitulaire, que lui offrit le Chapitre. Il revint dans le diocèse qui l'avait vu naître. Son âge, l'expérience qu'il avait acquise, son habileté dans les affaires, la confiance dont l'avait environné son évêque et qu'il avait méritée, ses mérites, enfin, semblaient l'autoriser à aspirer à un poste de distinction ; mais les hommes animés de l'esprit de Dieu ne sont pas ambitieux, l'abbé Larêche avait vu de trop près M^{sr} de Chaffoy, il avait trop bien compris ses leçons et goûté ses exemples, pour se glorifier dans autre chose que dans la croix de Notre Seigneur. Il n'aspirait à rien, il ne demandait rien.

Nous autres prêtres, disait-il à une personne de confiance qui lui demandait ce qu'il allait devenir, *nous autres prêtres nous sommes toujours prêts à monter ou à descendre, ou plutôt à n'être rien. Je serai content du plus petit poste que Monseigneur voudra bien me donner.* M^{sr} l'archevêque de Besançon n'avait alors que la modeste cure de Chantrans à lui offrir. L'abbé Larêche l'accepta avec reconnaissance (1838).

Ce fut dans cette paroisse qu'il se retira ; ce fut là que, comme à Besançon et à Nîmes, plein de zèle, de charité, de douceur et de dévouement, toujours égal à lui-même, il consacra aux habitants des campagnes les restes d'une vie usée au service d'un grand diocèse. Ce fut là qu'il mourut, le 5 février 1842, chéri et regretté de ses paroissiens, des prêtres ses confrères, et de tous ceux qui l'avaient connu.

M. Larêche est auteur du *Paroissien* de Nîmes, et M. l'abbé Cuinet, curé d'Amancey, son ami, possède sa bibliothèque et ses nombreux manuscrits.

Ce pieux prélat combattait les combats du Seigneur comme un vaillant soldat; ouvrier laborieux et infatigable, il cultivait péniblement le champ sacré confié à sa sollicitude, et, plein de courage et d'espérance, il jetait à pleines mains la semence divine jusqu'au jour où ses pieux et illustres successeurs, héritiers de son zèle et de ses vertus, devaient continuer l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

La dignité épiscopale n'avait en rien changé son caractère; elle n'avait fait que mettre plus en évidence la beauté de son esprit et les aimables qualités de son cœur. Tel on l'avait vu à Besançon, tel on le voyait à Nîmes, humble, doux et charitable, agréable dans ses manières et sa conversation, d'une humeur toujours égale, modéré dans ses désirs, même du bien, s'oubliant lui-même pour s'occuper beaucoup des autres, compatissant aux peines et aux misères du prochain, et ne demandant que l'occasion d'obliger : c'est ce qu'attestent tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de le connaître. Sa maison était ouverte à tous, sans exception, diocésains ou étrangers, catholiques ou protestants; on l'abordait avec confiance, parce qu'on était sûr d'être accueilli, conseillé, secouru ou consolé. Si sa dignité et sa tenue inspiraient tout d'abord un sentiment de crainte révérentielle, la bonté de son cœur peinte sur son visage et ses douces paroles rassuraient bientôt; on respirait à son aise en sa présence, et l'on se retirait d'auprès de lui plein d'admiration pour ses vertus et heureux de son gracieux accueil. Il s'est peint parfaitement lui-même dans ces paroles qu'il a écrites : « Oh! » qu'il est beau, qu'il est digne d'envie, le caractère

» de quelqu'un que l'on aborde sans gêne, à qui l'on
» demande tout avec confiance, et que l'on quitte
» soulagé si on l'a abordé avec peine, rassuré si c'est
» avec inquiétude, satisfait si c'est avec le besoin
» d'un service, et content encore si l'accueil a sup-
» plé à l'impossibilité de le rendre!

Au milieu des embarras sans nombre et des sollicitudes sans fin de l'épiscopat, il savait conserver son âme unie à Dieu. Il était calme dans les succès et calme encore dans les disgrâces et les insuccès. Il disait, et c'était une de ses maximes :

« Prenons garde de faire cinquante choses à la
» fois et tout dans un instant; commençons par une,
» faisons ce que Notre Seigneur nous demande dans
» le moment. Laissons entre les mains de Dieu la
» réussite de notre travail, et quand les choses ne
» réussissent pas, si nous avons fait ce que nous
» pouvions faire, consolons-nous en pensant que
» Dieu est souvent plus glorieux par nos humiliations
» et nos insuccès que par la réussite des affaires. »

A Nîmes comme à Cressier, comme à Besançon, il avait conservé les habitudes que l'on admirait dans les anciens du sacerdoce, je veux dire la régularité du pieux séminariste. Il se levait dès le grand matin, faisait sa prière et trouvait le sujet de sa méditation dans le livre du P. Médaille, de la compagnie de Jésus; après sa méditation, qui durait une demi-heure, il s'occupait à quelques études pieuses jusqu'à la messe, qu'il célébrait avec beaucoup de dignité et de piété, chaque jour, à sept heures dans le commencement de son épiscopat, et à huit heures dans les dernières années de sa vie. Comme personne n'était

plus sensible à l'amitié que lui, il avait la louable habitude de célébrer la messe tous les mardis, et quelquefois encore le vendredi, pour ses amis, ses bienfaiteurs et tous ceux qui auprès de Dieu se souvenaient de lui. Dans ses lettres, il exhorte souvent les personnes à qui il écrit d'unir leur intention à la sienne pour les jours désignés. Il avait aussi ses moments pour la lecture spirituelle et la visite au saint Sacrement; le reste de la journée était employé à l'étude, à faire ou à recevoir des visites, à composer ses mandements, à écrire des lettres et à régler les affaires de son diocèse. Tous ses jours étaient bien remplis, sa vie tout entière était consacrée aux intérêts de la gloire de Dieu et du salut du prochain. On voyait dans sa conduite l'application parfaite de ces paroles par lesquelles il décrit la vie d'une âme qui vit pour Dieu : « Vivre pour le Seigneur, disait-il, » c'est voir les choses comme il les voit, c'est les » juger par les vues de la foi, c'est rechercher Dieu » en toutes choses, c'est animer toutes ses actions par » de saintes intentions, c'est les subordonner toutes » aux grands intérêts de la gloire de Dieu, et acquérir » par une habitude de réflexion et de recueillement » cette heureuse disposition d'esprit dans laquelle la » pensée de Dieu devient, dans toutes les circonstances, » la première qui se présente et qui donne la direc- » tion à toutes nos pensées et à toutes nos actions. »

La distance des lieux, les affaires et les sollicitudes de l'épiscopat ne lui firent pas oublier ni l'hospice de Besançon, ni ses chères filles en Jésus-Christ. « Quoi- » que séparé de vous par une grande distance, leur » écrivait-il, je me trouve souvent en esprit au milieu

» de vous; ni le temps, ni les lieux n'ont pu affaiblir
 » l'intérêt bien sincère que je vous porte à toutes. »
 La communauté l'intéressait vivement, il se réjouis-
 sait de la voir si régulière et si édifiante, il applau-
 dissait aux progrès de ses filles spirituelles, elles
 recouraient souvent à lui dans leurs peines et leurs
 embarras, et jamais leurs lettres ne demeurèrent sans
 réponse, ni leur âme sans lumière et sans consolation.
 Au milieu de ses travaux et de ses fatigues, c'était
 pour lui un soulagement et un bonheur de recevoir
 des nouvelles de sa chère communauté. Il avait même
 chargé une Religieuse, sœur B..., de le tenir au cou-
 rant des affaires générales et particulières. Chaque
 semaine elle lui écrivait, et le saint évêque, dans sa
 joie et sa reconnaissance, ne l'appelait plus que du
 nom de *sa bonne et pieuse journaliste*. Après son
 sacre et lorsqu'il fut établi dans son diocèse, les Reli-
 gieuses qui lui écrivaient lui donnaient le titre de
 Monseigneur; mais, dans sa bonté, il voulut qu'elles
 l'appelassent du nom de Père. *Mes vêtements sont*
différents, disait-il, *mais tous mes sentiments sont*
restés les mêmes. Ce titre, ce doux nom lui reste
 encore aujourd'hui et lui restera toujours. Oui, la
 communauté pieuse et reconnaissante le lui conser-
 vera, tant que sa mémoire ne sera pas effacée, tant
 que ses maximes seront en vigueur, tant que le sou-
 venir de ses bontés et de ses vertus vivra, c'est-à-dire
 tant que sa communauté bénie subsistera.

Cependant la santé du saint évêque s'affaiblissait.
 Dans une lettre, il se plaint agréablement *du temps*,
 qu'il appelle un fripon, parce qu'il lui enlevait adroi-
 tement sa mémoire, ses forces et son activité. Dès

1834 il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever à l'amour de ses diocésains. En 1835 il fut frappé d'une nouvelle attaque de paralysie, il reçut même les sacrements de l'église ; mais son heure dernière n'était pas encore venue, et la bonté de Dieu, touchée des prières, des larmes du clergé et du peuple de Nîmes, voulut le laisser encore quelque temps parmi eux comme un admirable exemple de patience et de résignation. Il les avait édifiés par l'activité et les œuvres du zèle ; il devait les édifier encore par ses souffrances et sa grande soumission aux ordres de Dieu.

Ses jours, dès cette époque, devaient s'écouler dans l'infirmité et la douleur. L'ange de Nîmes ne devait plus porter à l'autel les vœux de son Eglise et les besoins de ses enfants ; mais *Dieu le voulait*, et cette pensée remplissait l'âme du saint pontife de paix, d'amour et de résignation.

Réduit à ne pouvoir ni marcher ni même se soutenir, il restait assis dans son fauteuil, toujours doux et résigné, égal à lui-même et communiquant même une douce joie à ses prêtres qui allaient le visiter, le voir, l'entendre et s'édifier.

Dans cet état pénible, le zèle ne l'abandonna pas ; son diocèse l'occupait encore, et un jour, comme on l'engageait à se reposer, « Ah, dit-il, travaillons ici-
» bas pour que nous puissions nous reposer au ciel. »

Il eut encore assez de force pour adresser un mandement à son peuple. Ce mandement, qu'il appelle son *testament de mort*, se termine par ces paroles :
« Depuis plus d'un an, le Calvaire et son image, que
» nous avons devant les yeux, font nos délices. Arrivé

» à l'âge de 85 ans, nous sentons en nous la vérité
 » de ce qu'annonce le prophète : Le reste de la vie
 » d'un vieillard arrivé à cet âge n'est plus qu'un tissu
 » de peines et de douleurs : *Amplius labor et dolor.*
 » Ce que nous écrivons ici est donc un testament de
 » mort; car qui peut nous assurer que nous aurons
 » encore le bonheur et la consolation de vous entre-
 » tenir de vos hautes destinées? Que nous serions
 » heureux, si en terminant notre carrière nous pou-
 » vions dire avec l'Apôtre : Je vous ai enseigné dans
 » toute leur pureté les vérités de notre sainte religion;
 » je n'ai rien omis de tout ce que j'ai cru qui pou-
 » vait vous être utile (*Act. xx, 20*). Daigne donc le
 » Seigneur donner à ce testament de pénétrer dans le
 » cœur de tous nos chers fidèles qui le liront ou l'en-
 » tendront lire, et leur accorder les lumières nécessai-
 » res pour qu'ils aient une juste idée de tous les biens
 » que nous a acquis Jésus-Christ Notre Seigneur! »

Ce mandement fut en effet le dernier. Ce fut, comme il le disait, son *testament de mort*; le pieux évêque ne fit plus désormais entendre sa voix à son peuple. En 1837, au mois d'août, il jeta ses derniers regards vers Besançon, et ce fut pour se recommander aux prières de sa chère communauté.

« Je suis au terme de ma carrière, écrivait-il à la
 » Mère supérieure; mes forces m'abandonnent, ma
 » main tremble, mes yeux s'obscurcissent, je sens
 » que le mal fait des progrès. Je vais bientôt paraître
 » devant Dieu pour être jugé. Priez pour moi,
 » ma bonne Mère, rappelez-moi au souvenir de tou-
 » tes mes chères filles en Jésus-Christ et redites à
 » chacune d'elles tout l'intérêt que je leur porte. »

Bientôt après, l'évêque de Nîmes fut frappé d'une troisième attaque de paralysie, et le 29 septembre 1837 il rendit à Dieu sa belle âme, au milieu des larmes et des gémissements des prêtres et des fidèles. Nous n'essaierons pas de peindre la douleur de la ville et du diocèse. Rien ne peut être comparé à la désolation de ce jour que la joie et l'allégresse qui avaient éclaté quand, pour la première fois, il fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Les dépouilles mortelles du pieux évêque furent déposées dans la chapelle du grand séminaire qu'il avait bâti ; c'est là qu'elles reposent en paix au sein du recueillement et de la prière. Pendant plus de dix-huit ans aucune de ses chères filles Hospitalières n'eut la consolation de prier sur sa tombe, *ni de voir le lieu où on l'avait mis* ; mais en 1855, quand un nouveau malheur menaçait de frapper l'Eglise et le diocèse de Nîmes, on vit dans la chapelle du séminaire une Religieuse Hospitalière, fille spirituelle du saint évêque, prosternée sur son tombeau. Elle lui exprimait sa reconnaissance et ses regrets, les regrets et la reconnaissance de sa communauté tout entière ; elle le priait avec beaucoup de larmes de se souvenir d'elle et de toutes ses Sœurs vénérées et chéries.

Et, tandis qu'elle priait, il lui semblait voir écrites sur la tombe en caractères d'or et tracées par la main des anges ces paroles sacrées, si belles et si vraies, qui résument si bien toute la vie du saint évêque : « Il fut chéri de Dieu, il fut chéri des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. »

Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. (Eccli. XLV, 1.)

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.



M^{SR} DE CHAFFOY est auteur de deux petits ouvrages religieux, l'un intitulé *Notice sur les prêtres confesseurs de la foi dans le diocèse de Besançon*, et l'autre *Recueil de lectures et de méditations sur les principaux devoirs de la vie spirituelle*, extrait du P. Judde.

Outre ces ouvrages imprimés, les archives de l'hôpital Saint-Jacques de Besançon possèdent un grand nombre de manuscrits, sermons, panégyriques, discours de circonstance, avis et lettres, jugements et appréciations (1). Tous ces manuscrits, fruits de la piété, du zèle et des longues veilles du saint évêque, mériteraient d'être livrés au public; mais nous avons dû choisir et nous borner. Nous nous contentons de publier 1^o ses avis aux Religieuses; 2^o ses avis aux Religieuses supérieures de communautés; 3^o une partie de ses lettres; et 4^o ses pensées et ses maximes, extraites de la collection de ses manuscrits. Des circonstances particulières en ont empêché

(1) L'Hospice Saint-Jacques est redevable de la plupart de ces manuscrits à la généreuse obligeance de M. l'abbé Guinet, curé d'Amancey, qui les a remis entre les mains des Religieuses Hospitalières.

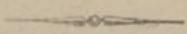
jusqu'ici la publication, mais nous espérons qu'ils produiront des fruits de salut. Ce n'est point une œuvre de spéculation que nous accomplissons, mais c'est une œuvre que nous croyons utile aux intérêts de la vraie piété.

Quoique composés pour des Religieuses dévouées au soin des pauvres et des malades, ces ouvrages ne seront pas moins utiles aux Religieuses qui mènent la vie contemplative, et même aux personnes pieuses qui vivent au milieu du monde. Il n'est personne qui ne puisse, s'il le veut, en retirer un grand profit pour son âme. Ce sont des avis pratiques, très détaillés, sur les principes de la vie spirituelle, sur les maladies des âmes, sur les défauts de caractère et sur les remèdes différents qu'il faut y apporter; ce sont des règles de conduite pour les différentes situations où une âme peut se trouver, c'est un traité pratique des vertus chrétiennes et religieuses. Ce sont les avis et les leçons d'un saint prêtre, d'un directeur très éclairé dans les voies de Dieu, connaissant parfaitement les sentiers de la piété, sachant démêler le vrai du faux, ce qui est naturel ou surnaturel, et surprenant très souvent et d'une manière admirable l'amour-propre dans les plis du manteau du renoncement sous lesquels il se cache. Ce sont enfin les paroles d'un saint évêque, qui ne disait rien aux autres que ce qu'il pratiquait lui-même.

En l'entendant recommander si souvent la vie de foi, l'union avec Dieu, l'oubli de soi-même, le dévouement à Dieu et au prochain, la douceur et la simplicité, la nécessité d'avoir toujours les yeux sur Jésus-Christ Notre Seigneur pour l'imiter dans toutes ses pensées, ses sentiments, ses paroles et ses œuvres, on se sent pénétré d'une douce chaleur de piété, on comprend la nécessité et la beauté de toutes ces vertus; on gémit de sa propre lâcheté, et l'on désire enfin faire quelque chose pour plaire à Dieu et devenir meilleur. Toutefois, disons-le, pour goûter la lecture des œuvres spirituelles de

M^{sr} de Chaffoy et profiter de ses avis, il faut les lire avec un esprit de foi et de simplicité chrétienne. N'oublions pas que Dieu se révèle aux âmes humbles et simples, qui le cherchent de toutes leurs forces, tandis qu'il se cache aux regards des âmes charnelles et amatrices d'elles-mêmes, qui cherchent moins Dieu qu'elles-mêmes, plus une piété éclatante et imaginaire qu'une piété solide et véritable. C'est là le sens de ces paroles de l'Écriture : « Il a rempli de biens ceux qui étaient » affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient dans l'opulence. » *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.* (*Luc 1, 42.*)

Nous désirons de tout notre cœur que ceux qui liront et méditeront les pieuses pensées du saint évêque croissent et s'élèvent de plus en plus dans la connaissance, l'amour et l'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est dû l'honneur, la gloire et l'empire dans les siècles sans fin : *Cui est gloria et imperium in sæcula sæculorum.* (*I Petr. v, 11.*)



AVIS

PARTICULIERS

AUX RELIGIEUSES.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle est la fin que doit se proposer l'âme religieuse. — Que l'âme religieuse doit sans cesse étudier Jésus-Christ pour imiter ses vertus. — Que les paroles et les exemples de Jésus-Christ sont une source de confiance et de force.

Vous êtes venue, ma chère Sœur, dans cette maison, comme Notre Seigneur Jésus-Christ est venu dans ce monde, pour faire la volonté de Dieu. Ce n'est rien moins qu'une vie semblable à la sienne que notre Sauveur vous a appelée à mener. Comme il est venu sur la terre revêtu de notre humanité, qu'il s'est soumis à en ressentir tous les sentiments, les volontés, cette crainte de la douleur et des souffrances qui nous est naturelle, toutes nos misères, en un mot, à la seule exception du péché, afin de soumettre en lui tout l'homme à Dieu et faire de sa personne la victime d'un sacrifice qui expiât toutes nos révoltes contre Dieu; vous êtes venue aussi pareillement apportant avec vous toutes les faiblesses de notre pauvre humanité, toutes les inclinations de la nature, toutes

ses oppositions au bien, tout son éloignement pour les croix, les mortifications, les humiliations, les contrariétés, et tout son empressement, au contraire, pour ce qui satisfait les sens, l'imagination et l'amour-propre; vous êtes venue, dis-je, accompagnée du vieil homme, que vous avez apporté comme la victime qui doit être sacrifiée chaque jour, à chaque instant du jour, pour imiter par cette immolation le sacrifice continué que notre Sauveur a fait, à chaque instant de sa vie mortelle, de son repos, de sa volonté, de sa gloire, et ainsi assimiler votre vie à la sienne.

Quel beau partage le bon Dieu vous a fait sur la terre! Il vous a appelée à vivre comme il a vécu, et ce n'est pas tout encore; il veut revivre lui-même en vous, habiter en vous, pour vous animer par sa présence, pour être votre âme et votre force, pour donner la santé, la vigueur à votre vie spirituelle. Accueillez en vous, ma Sœur, la pensée de notre Sauveur; entretenez-là, nourrissez-là dans votre âme. Il n'y a rien que nous ne puissions, quand nous savons nous placer sous les yeux de Jésus-Christ et sous l'influence de sa sainte présence. Que ne serions-nous pas capables de supporter et de faire quand nous l'entendons au dedans de nous nous dire : « Les peines que vous éprouvez, je les ai éprouvées comme vous, avant vous et par amour pour vous; j'ai été délaissé, rebuté, méprisé; j'ai été mis au-dessous d'un malfaiteur, d'un assassin, qu'on a préféré à moi, et parce qu'il fallait que je m'abaissasse ainsi pour pouvoir vous élever, j'ai enduré tous ces outrages avec joie, parce que je vous aimais et que je voulais, à quelque prix que ce fût et quoi qu'il

dût m'en coûter, vous racheter et vous rendre heureux. Doit-il donc tant vous en coûter, à votre tour, de chercher à me ressembler, en vivant dans les mortifications comme j'y ai vécu? Et si, du côté des créatures, cette vie a quelque chose qui vous humilie, de mon côté, ne trouvez-vous pas de quoi vous élever en pensant à la conformité que vous acquérez avec moi?... »

Celui qui est assez réfléchi pour savoir entendre et discerner la voix de Jésus-Christ, qui lui parle de la sorte, sait aussi lui répondre : « Oh! que je serais heureux si je pouvais, de mon côté, faire quelque chose pour vous rendre une partie de la gloire dont vous vous êtes volontairement dépouillé pour l'amour de moi! Que ne puis-je, à mon tour, vous élever en m'abaissant moi-même; vous rendre, autant qu'il est en moi, ce que vous m'avez donné, et vous offrir des témoignages d'amour aussi vifs, aussi sincères que ceux que j'ai reçus de vous!... »

Animée de ces sentiments, qui sont nécessairement actifs, quand Dieu permettra que l'occasion de les manifester se présente à vous, vous leur donnerez essor avec joie; quand, par exemple, vous croirez vous apercevoir qu'on a moins d'égards pour vous que pour une autre, qu'on vous ménage moins, qu'on vous témoigne moins d'amitié; quand vous verrez que les autres réussissent mieux que vous dans ce qu'elles font, qu'on exige de vous un travail plus suivi, plus pénible, vous vous direz alors : « Voici le moment de témoigner à Jésus-Christ de la reconnaissance et de l'amour, de me conduire envers lui comme il s'est conduit envers moi, de m'abaisser pour le glorifier,

de supporter, en pensant à lui, en lui disant que c'est par amour pour lui, pour me rendre digne de lui, en me rendant semblable à lui, de supporter, dis-je, ce travail continuel qui me fatigue, cette préférence qui me fait de la peine, cet oubli, cette maladresse que j'ai commise, qu'on me reproche, et qui m'humilie; cet air qui me paraît un peu froid, un peu dur dans ceux qui sont au-dessus de moi; » et autres choses semblables.

Quand, dans la prière, dans l'oraison, vous éprouverez des dégoûts, des sécheresses, et qu'il vous viendra des tentations de découragement, ce sera aussi le moment d'appeler à votre secours la pensée de Jésus-Christ; et elle vous le présentera, ô prodige inconcevable d'amour pour nous! elle vous le présentera dans l'état précisément où vous vous trouvez, subissant les mêmes épreuves. Oui, le Fils de Dieu n'a pas dédaigné de paraître ressentir toutes nos faiblesses, toute la peine que nous éprouvons si souvent quand nous ne savons pas tirer de nous la moindre idée pour nous ranimer, nous encourager, nous soutenir, et que nous nous laissons aller à toute l'affliction que ce pénible état nous cause. Jésus, dans son agonie, tremblant, déconcerté, paraissant ne pouvoir se secourir lui-même, recevant le secours du Ciel par le ministère d'un ange; Jésus, présent ainsi à votre pensée, ne ranimera-t-il pas votre confiance, ne rendra-t-il pas de la ferveur à votre prière? Désespérerez-vous de vous-même en vous voyant dans un état tout semblable à celui de notre Maître et de notre Sauveur? Ne serez-vous pas toute animée, toute consolée déjà en pensant que vous pouvez dans ce moment-là souffrir

pour l'amour de lui les mêmes peines qu'il a souffertes par amour pour vous? Et, enfin, ne vous sentirez-vous pas pas portée à rendre, de votre côté, cette ressemblance avec lui entièrement parfaite en recourant comme lui à Dieu, son Père et le notre, pour lui dire : « Je ne peux rien de moi-même pour m'aider; délivrez-moi, s'il vous plaît, de cette langueur à laquelle je succombe, ou, si c'est votre volonté que j'y reste, que votre volonté s'accomplisse, mais donnez-moi la force de supporter ma peine. »

Quand vous serez aux prises avec la tentation, qu'elle vous fatiguera, qu'elle vous inquiétera, qu'elle vous fera appréhender d'y donner quelque consentement qui en fasse un péché, portez aussitôt vos yeux sur notre bon Sauveur, qui a bien voulu se placer dans toutes les situations où nous pouvons être pour nous y servir de modèle, pour y être notre consolation et notre force, et qui est allé jusqu'à vouloir subir l'épreuve de la tentation. Voyez-le donc souffrant, quand le démon l'approche et ose le tenter de gourmandise, d'avarice, d'orgueil et d'ambition; placez-vous à côté de Jésus tenté par le démon; en se défendant contre le malin esprit, il vous défendra, vous-même : vous soutenez la même cause que lui; il est prêt à devenir votre allié pour combattre l'ennemi qui vous est commun avec lui. Prenez les mêmes armes dont il s'est servi pour le repousser. Dites à Jésus-Christ, qui aime tant que nous lui parlions avec confiance : « Je vais, ô mon Dieu ! prononcer contre notre ennemi commun les paroles mêmes par lesquelles vous l'avez mis en fuite; donnez-leur, s'il vous plaît, dans ma bouche, la même force qu'elles

ont eue dans la vôtre ; prononcez-les avec moi, toujours ; j'ose prendre votre nom pour lui dire : *Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul.* »

Croyez-vous, ma chère sœur, que vous ne serez pas maîtresse du démon, quand vous le combattrez ainsi, avec la pensée et le secours de Jésus-Christ, et en union avec lui ?

Ayez donc grand soin de voir toute chose à la lumière et sous l'influence de la pensée de Dieu. Si vous séparez cette pensée de tout ce qui vous arrive, de tout ce qui vous touche, de tout ce qui a des rapports avec vous, et que vous ne regardiez en tout cela que le côté sensible et humain, vous vous ménagerez une vie pénible, insupportable, et, ce qu'il y a de pire, une vie sans fruit et sans mérite. Les moindres choses vous affecteront à défaut de choses réelles ; votre imagination, devenue tout humaine, sera inquiète, ombrageuse, et vous fournira des peines chimériques. Elle supposera des intentions dans les autres, des dessins et des volontés qui, tout imaginaires qu'ils seront, vous tourmenteront autant que s'ils étaient réels. Vous serez sans cesse occupée à faire des comparaisons qui deviendront pour vous une source abondante de chagrins. Vous poursuivrez continuellement les fragiles satisfactions humaines, qui vous échapperont à tout instant et vous feront éprouver des privations pénibles à supporter. Vous formerez votre cœur à une sensibilité naturelle, qui ouvrira en lui une nouvelle source de chagrins et de larmes ; vous redeviendrez l'esclave de vos désirs, de vos goûts, des inclinations désordonnées de notre

pauvre nature humaine, et vous demeurerez sans consolation au milieu de toutes vos peines.

Par exemple, si vous venez à regarder avec l'œil de l'amour-propre le travail que l'on donne à faire aux autres et celui que l'on vous demande ; si, par suite de cette manière de voir, vous jugez que l'on vous emploie à des occupations qui dénotent que l'on a moins de confiance en vous qu'aux autres, et moins de crainte de vous fatiguer, la jalousie va se faire sentir en vous avec toutes les pointes aiguës dont elle perce le cœur. Alors, ou vous subirez cependant l'effet des dispositions qui vous blessent, et vous en souffrirez considérablement, ou vous y résisterez, et les remords, les privations de grâces et de consolation de Dieu, qui s'ensuivront, vous feront souffrir mille fois davantage. Si, au lieu de cela, vous vous dites : « J'ai plus de travail à faire, plus de peine à supporter qu'une autre, Dieu se plaît donc dans mon travail et dans mes services ; il aime donc à les recevoir de moi, puisqu'il les multiplie. Je reçois peu de marques d'estime, de confiance, de la part des créatures ; Dieu ne veut donc pas que je partage mon cœur, il le prise assez pour vouloir l'obtenir tout entier et l'avoir tout à lui. » Quelle différence dans le résultat de ces deux considérations !

Oh que tous les événements qui vous intéresseront, que toutes les circonstances où vous vous trouverez changeront d'aspect, que toutes les peines inséparables de votre vie temporelle, ou particulières à votre situation, changeront aussi de nature, quand la pensée de Jésus-Christ et votre amour pour lui viendront s'y mêler, y répandre leur douceur et leur charme

en vous les montrant comme intéressant la gloire de Dieu, comme une source de mérites infinis pour vous, et comme pouvant vous valoir dès cette vie les complaisances et l'amour de notre Dieu, et dans la vie à venir un bonheur incompréhensible, éternel.

Il faut s'attendre à des croix dans cette vie, nous ne pouvons les éviter toutes, et quand, par impossible, nous y parviendrions, nous nous en créerions une par là même plus pesante que toutes les autres, la croix du remords de la conscience, qui nous reprocherait de rester sans mérite, et, par conséquent, sans titre et sans espoir à aucune récompense.

Nous n'avons donc en notre pouvoir que le choix de la croix qu'il faut nécessairement que nous portions. Ah! ne choisissons pas la croix de nos humeurs, de nos goûts, de nos penchants; de notre amour-propre, de nos jalousies, de nos passions!

Ces croix-là sont trop pesantes et trop amères; elles sont sans compensation, sans consolation. Prenons sans hésiter la croix de Jésus-Christ, que son onction accompagne toujours, qu'il porte lui-même avec nous, qui rend heureux ceux qui s'en chargent avec courage, qui adoucit même les croix qui nous viennent de la part des créatures, et, enfin, dont le prix est l'éternité.

Connaissez ici tout votre bonheur, ma chère Sœur, et les obligations que vous avez à notre Sauveur. Il ne vous a pas laissé faire le choix de votre croix, il l'a fait pour vous. C'est la sienne même qu'il vous remet, puisqu'il vous appelle, comme je vous l'ai dit, à mener dans cette maison une vie semblable à la sienne.

Afin de correspondre à cette grande grâce, prenez

pour résolution de vivre habituellement dans la présence de Jésus-Christ, de rappeler souvent sa pensée à votre esprit, et tout particulièrement dans le moment où vous vous sentirez tentée de découragement, de lâcheté, de paresse, d'amour-propre, de jalousie ou d'autres fautes.

Pour rendre parfait l'accomplissement de cette première résolution, et afin de vous rendre plus présent et plus facile le souvenir de Notre Seigneur Jésus-Christ et en tirer tout l'avantage que vous offre ce précieux souvenir, prenez une seconde résolution pour aider à la première, et ce sera de vous occuper à bien connaître Jésus-Christ, à vous instruire de sa volonté à votre égard, de ses desseins sur vous, de ses désirs, de ce qu'il souhaite, de ce qu'il attend de vous, des moyens par lesquels vous pourrez lui plaire et vous avancer dans son amour. C'est là le but essentiel de votre noviciat et le travail important qu'il vous présente à faire, et qui doit durer toute votre vie. Livrez-vous-y de tout votre cœur, écoutez avec un grand intérêt, avec toute l'attention dont vous êtes capable, les enseignements qui vous sont donnés. Occupez-vous-en à part, méditez-les, réfléchissez-y souvent, et surtout en présence de Dieu, dans la prière et dans l'oraison. Soyez bien convaincue que Dieu bénira vos efforts, qu'il récompensera la droiture, la simplicité, le bon désir de votre cœur en se découvrant à lui. Plus vous connaîtrez Jésus-Christ et plus vous vous plairez à penser à lui, plus vous trouverez dans cette pensée d'abondants moyens de vous sanctifier dans votre saint état.

CHAPITRE II.

Quelle grâce c'est que la vocation religieuse. — Deseins de Dieu qui appelle une âme à la vie religieuse. — Le titre d'Hospitalière dans ses rapports avec la vie religieuse. — Que la vie de Jésus-Christ doit être sans cesse sous les yeux de la Religieuse. — Comment elle offre des motifs, une règle de conduite, des exemples de vertus pour toutes les circonstances. — Application admirable de ce principe.

La première pensée qui se présente à mon esprit en m'occupant de vous, mes chères Sœurs, et en vous préparant cet écrit, est de vous féliciter de l'insigne faveur que Jésus-Christ vous accorde en vous appelant à contracter avec lui une alliance qui vous élève à la dignité de ses épouses. Par cette faveur, il vous sépare du reste des fidèles pour vous mettre au nombre de ses disciples choisis et privilégiés, si restreint, hélas ! aujourd'hui, pour former de vous sa société intime, pour que vous deveniez ses amies de cœur, les confidentes de ses désirs et de ses secrètes volontés, pour continuer le culte parfait qu'il a rendu à son Père sur la terre, pendant sa vie mortelle ; pour être dépositaires du feu de l'amour qu'il est venu y allumer, et qui doit s'y entretenir et s'y conserver jusqu'à la consommation des siècles, parce que Dieu doit toujours y avoir des cœurs embrasés de son

amour; pour vous faire don d'une foi vive, qui devienne en vous le principe d'une fidélité plus exacte et de services plus soignés; pour se faire en vous des consolatrices dans l'ingrat oubli et l'outrageux abandon dans lequel il est laissé par un si grand nombre de chrétiens, et trouver en vous une réparation, un dédommagement à leur coupable indifférence : telles sont, mes chères Sœurs, l'excellence, la dignité, la faveur de votre vocation à l'état religieux et la place où vous met la profession que vous en avez faite.

En vous consacrant à Dieu, vous devez vous proposer d'être parfaites Religieuses en remplissant parfaitement les devoirs d'Hospitalières.

Vous n'êtes Hospitalières que pour être plus parfaitement Religieuses. Le premier titre vous consacre à Dieu; le second vous donne à ses pauvres. Celui-ci est subordonné à l'autre, il n'est que le moyen. La fin est d'être parfaites Religieuses, ou, si vous voulez, les fonctions d'Hospitalières ne sont que la matière, le sujet, sur lequel s'exercent les fonctions religieuses, qui sont le dévouement, la charité, le renoncement à ses inclinations, à ses goûts, à ses volontés, à soi-même, l'esprit de mortification, le désir empressé de plaire à Dieu, de faire sa volonté, de le glorifier en tout et de se sanctifier. C'est de la pratique de ces vertus ou, autrement, de ces fonctions religieuses, que les fonctions d'Hospitalières reçoivent tout leur mérite. Sans l'influence des premières, les secondes ne seraient que des actions humaines et souvent bien imparfaites, parce qu'elles porteraient l'empreinte ou plutôt la tache des inclinations naturelles, de la volonté propre, du caractère, selon lesquelles elles au-

raient été faites. Elles seraient donc tantôt hâtives et précipitées, parce que l'on est naturellement pressé et impatient; tantôt retardées et différées, parce qu'on est naturellement mou et lent; souvent faites par manière d'acquit, parce qu'on est naturellement insouciant, peu susceptible de zèle, et que l'on n'agit souvent que par nécessité et parce qu'on y est contraint. Elles seraient fréquemment négligées et oubliées, selon qu'on serait naturellement distrait, dissipé, inconstant et léger, ou selon qu'on aurait l'esprit préoccupé de quelque chose d'humain qui affecterait trop l'âme et absorberait toutes ses facultés, car souvent les soins, le zèle, subissent la variété des humeurs et se trouvent subordonnés aux caprices du caractère.

Oh que vous seriez fâchées, mes chères Sœurs, de devenir un jour, je ne dis pas des épouses infidèles, mais des épouses froides d'amour, occupées d'elles-mêmes, consultant leurs petites satisfactions personnelles, peu sensibles à l'avantage d'offrir à Dieu des témoignages soigneux, empressés, de fidélité et d'amour, entrant faiblement dans les desseins si glorieux pour lui, si avantageux pour vous, qu'il s'est proposés lorsqu'il vous a séparées du monde pour se faire de vous un peuple choisi qui le serve et l'adore en esprit et en vérité. Oh non ! vous ne vous compterez pour rien à côté du céleste Epoux, et vous n'aurez jamais autre chose en vue que de captiver son cœur et de l'avoir à vous.

Dieu vous destine à de grandes choses, car la grandeur des choses s'estime par les rapports qu'elles ont avec Dieu. Toutes celles qui n'ont rapport qu'à ce

monde et qui doivent finir ne méritent pas le nom de grandes. Or, vos rapports avec Dieu sont bien intimes et bien rapprochés, et seront éternels. Epouses de Jésus-Christ sur la terre, dépositaires de ses plus chers intérêts, de sa gloire qu'il vous confie, de sa charité dont il vous établit les ministres, de son cœur qu'il vous donne, du prix qu'il attache à posséder le vôtre, à être honoré, servi, aimé par vous, de l'honneur de son culte, en un mot, de ce culte d'esprit et de vérité qu'il annonçait à la Samaritaine comme devant un jour lui être rendu, et qu'il attend de vous d'une manière recherchée, attentive et délicate. Vous êtes tout cela par rapport à Dieu, et ce n'est pas encore à quoi se borne votre rapprochement et l'union avec lui dans laquelle il vous place. Il est encore une union d'un autre genre et qui doit servir de moyen pour entretenir celle dont nous venons de parler.

Que Dieu est admirable ! Qu'il est bon et aimable quand il exprime le genre de grâces qu'il nous destine et la manière dont il nous les communique ! Il ne se borne pas à dire à notre pauvre nature : « Dépouille-toi de toi-même, porte des fruits de vie, deviens spirituelle, divine, répands une odeur de sainteté qui me soit agréable et qui monte vers moi comme un encens pur et délicieux. » Non, il ne s'exprime pas ainsi. Il sait que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. Aussi ses commandements ne sont-ils pas dictés uniquement par son autorité suprême, mais tempérés par une condescendance touchante qui les met à notre portée, et par un amour extrême qui lui fait choisir le moyen de nous les rendre faciles.

Voici donc ce qu'il nous dit : « Demeurez en moi

parce que sans moi vous ne pouvez rien, non plus que les branches séparées du tronc ne peuvent porter de fruits. Je suis le cep, vous êtes les rameaux, et mon Père le cultivateur. (Quel rapprochement avec la Divinité!) Tandis que les bourgeons tiennent au cep, ils en reçoivent la sève, ils verdissent, ils s'étendent, ils se chargent de feuilles et de fruits, ils sont l'espérance et la joie du vigneron. S'ils sont coupés, ils tombent à terre, sèchent et redeviennent terre eux-mêmes. » Telle est, mes chères Sœurs, la touchante figure sous laquelle notre Sauveur peignait à ses Apôtres l'intime liaison qu'il voulait qu'ils conservassent avec lui. Le rameau n'a pas une autre vie que celle du cep. C'est de celui-ci qu'il la reçoit; la sève qui l'entretient passe de l'un à l'autre, et l'œil du cultivateur se porte avec un égal intérêt sur l'un et sur l'autre. Nous sommes donc invités par Jésus-Christ même, non pas seulement à vivre avec lui, mais à tirer de lui notre nourriture et notre subsistance, et à vivre de lui-même, à partager avec lui les soins généreux et attentifs de son Père céleste. Une vocation même bornée à cette union-là avec Jésus-Christ ne serait-elle déjà pas bien précieuse et magnifique? Mais cette première union n'est pas le terme, elle n'est pas la fin; elle n'est qu'un moyen pour nous conduire à un autre genre d'union avec Dieu, que nous ne pouvons plus qualifier, à laquelle nous ne pouvons plus donner de nom, parce qu'étant infinie, nous ne pouvons pas la comprendre.

Si les devoirs d'une religieuse professe et la perfection de la vertu à laquelle elle doit tendre, effraient notre faiblesse humaine, et nous présentent des diffi-

cultés qui troublent et contristent quelquefois notre bonne volonté, convenons que Dieu a bien connu et cette faiblesse et la force des obstacles, puisqu'il nous a donné des secours si puissants et exprimés d'une manière si sensible et si frappante pour aider à l'une et surmonter les autres. Il ne s'agit plus pour vous des difficultés que présente le renoncement à soi-même, l'abnégation de sa volonté, le dévouement parfait, le poids de la croix de Jésus-Christ; les moyens qu'il nous a donnés pour parvenir à la perfection sont supérieurs et à la grandeur de l'œuvre et aux résistances de la nature. Il ne s'agit donc que de ne travailler jamais seule et séparée de ces moyens, c'est-à-dire de recevoir toujours, par notre union avec Jésus-Christ, la sève mystérieuse des grâces qui découlent de lui pour venir en nous.

Cette sève nourricière nous parvient par l'usage des sacrements, de l'oraison, de la prière, du recueillement, de la pensée habituelle de Jésus-Christ. Je ne parlerai pas ici de toutes ces voies de communication avec lui. Je me bornerai à une seule, à la pensée de Jésus-Christ considéré comme notre modèle, et nous offrant pour toutes les circonstances où nous pouvons nous rencontrer, un exemple de conduite, et par là même un motif pour agir. Vous vous trouverez difficilement dans une circonstance où Notre Seigneur Jésus-Christ ne se soit pas placé lui-même, pour nous y servir de règle et d'encouragement, puisque nous le retrouvons jusque dans les tentations et les angoisses de l'agonie.

Si la soumission et l'obéissance nous coûtent, Jésus se présente à nous soumis et obéissant à Marie et à

Joseph : *Erat subditus illis* (Luc. II, 51). Et cependant Marie et Joseph n'étaient que ses créatures, auxquelles sa volonté toute puissante avait donné l'être ; et nos supérieurs sont pour nous les représentants, les dépositaires de l'autorité de Celui de qui nous avons reçu la vie. Si c'est la matière de l'obéissance qui vous répugne parce qu'elle contrarie fortement vos inclinations et vos goûts, rappelez-vous que Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *Obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philipp. II, 8).

Si le renoncement à notre volonté et l'obligation de la faire plier sans cesse sous la volonté de ceux qui ont charge de Dieu de nous commander nous peine, rappelons-nous qu'en cela Jésus-Christ nous fait partager sa destinée et l'honneur de pouvoir dire comme lui : « Je suis venu, non pour faire ma volonté, mais celle de mon père qui est au ciel : *Non veni ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem Patris mei, qui in cœlis est.* » (Joann. VI, 38.)

C'est encore cette glorieuse destinée que nous remplissons quand, tout entiers au service des autres, toujours occupés à leur être utile, à les aider, à les servir, nous nous oublions nous-mêmes et que nous joignons encore aux services que nous rendons au prochain celui de le soulager du soin de nous en rendre, ne désirant de sa part que ceux qu'une nécessité très-circonscrite nous oblige d'en recevoir : *Non veni ministrari, sed ministrare* (Math. XX, 28).

Quand ce trait de ressemblance entre Jésus-Christ et vous me paraît bien frappant, c'est quand je vous vois accablée par la foule des malades que Dieu envoie

chercher du secours dans votre sollicitude et votre travail. Si j'avais à peindre Jésus-Christ marchant dans les rues de Jérusalem, arrêté sur son passage par la foule de malades qui venaient chercher près de lui la guérison, c'est dans la situation où vous vous trouvez souvent que je prendrais le dessin de ce tableau, et pour qu'il représentât également ou Jésus-Christ ou vous, il me semble qu'il n'y aurait que l'habillement d'un seul personnage à changer, et s'il portait le vôtre, je ne dirais pas moins : C'est Jésus-Christ lui-même qui, depuis son Ascension ne paraissant plus aux yeux des hommes sous sa figure mortelle, emprunte, pour se montrer à nous, celle de son Hospitalière et de son Epouse.

Si vous êtes quelquefois refroidie dans votre charité par la pensée qu'elle s'exerce sur des hommes qui n'appartiennent pas à la véritable Eglise, rappelez-vous que ce ne fut pas seulement à Jérusalem que Jésus-Christ guérissait les malades, mais à Samarie même et dans les autres villes schismatiques. Rappelez-vous encore que la circonstance où sa charité parut avec un nouvel et si touchant éclat, ce fut en faveur d'une femme chananéenne, c'est-à-dire idolâtre.

Quant vos courses et vos travaux continuels vous causent quelques fatigues, que vous vous sentez lasse d'être sur vos pieds, toujours allant et venant, eh bien, vous éprouvez ce que Jésus-Christ a éprouvé lui-même; il l'a ressentie comme vous, la fatigue de la marche : *Jesus fatigatus ex itinere* (Joann. IV, 6). Et l'objet de cette fatigue est encore le même que celui de la vôtre : soulager les âmes et les corps. Oh

que vous allez maintenant, mes chères Sœurs, trouver un repos bien doux, un soulagement bien parfait à vos fatigues en disant au dedans de vous à Jésus-Christ : « Je ressens, ô mon Sauveur, ce que vous n'avez pas dédaigné de ressentir vous-même, la fatigue. Hélas ! si je suis quelquefois si différente de vous, j'ai du moins avec vous ce trait de ressemblance ! Que j'ai donc d'obligation à cette fatigue ! Qu'elle est bonne de venir ainsi me faire avoir quelque chose de commun avec vous ! »

Dans les petites humiliations, dans les épreuves de l'amour-propre, que d'occasions la vie, et surtout la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ ne nous fournit-elle pas d'aller chercher des secours dans l'humilité qu'il a pratiquée. Voyons-le injurié, blasphémé, insulté : *Attritus*, et supportant tout cela pour la gloire de son Père et l'expiation de notre orgueil, et sans proférer une parole pour repousser les traits humiliants dont il était accablé : *Jesus autem tacebat*. Jésus se taisait (*Math.* xxvi, 63). Près de Jésus se taisant ainsi devant ceux qui le colomniaient, notre orgueil oserait-il parler et se plaindre !

Combien de fois l'œil ombrageux de l'amour-propre ne se porte-t-il pas sur les autres ? Combien de fois ne nous occupons-nous pas de rapprocher leur situation de la nôtre, et les procédés dont on use envers eux de ceux que nous éprouvons nous-mêmes, pour y chercher ou à nous satisfaire, ou à nous plaindre ! Que d'inquiétantes comparaisons, que de sujets de jalousie résultent de ces observations ! Vous vous délivrerez de tous ces chagrins et de toutes ces fautes en jetant les yeux sur Jésus-Christ, mis en parallèle avec

un scélérat et subissant l'odieuse préférence donnée sur lui à un Barrabas. En face de cette image dites-vous : Le disciple est-il donc au-dessus du maître? Quoi! en pensant à ce que le Fils de Dieu fait homme, mon Sauveur, mon Epoux et mon Maître, a éprouvé, je me déconcerterais pour une petite préférence, une petite attention qu'une personne a reçue de plus que moi?...

Si ceux que vous désireriez voir s'empresser d'aller vous consoler dans vos peines, vous négligent, dites-vous pareillement : « Mon Sauveur n'a-t-il pas vu les amis qu'il s'était choisis dormir à côté de lui, tandis qu'il était plongé dans les angoisses de la plus cruelle agonie? Ne puis-je pas comme lui recourir immédiatement à Dieu, qui est toujours près de ceux qui souffrent : *Propè est (Deus) his qui tribulatio sunt corde (Psal. 33)*, et recevoir comme lui des confortations de la part du Ciel?

Si nous sommes dans le cas de ressentir quelques besoins, ou de souffrir de quelques privations, ou bien de supporter quelques délaissements de la part des créatures peu empressées à nous soulager dans nos indispositions corporelles à y prendre part, alors nous ressentons quelque chose de la pauvreté de Jésus-Christ, qui n'avait pas où reposer sa tête : *Non habet ubi caput reclinet (Math. VIII, 20)*. Nous sommes dans une situation précieuse aux yeux de la foi, et dans laquelle un grand nombre de saints, même au sein de l'opulence, aimait à se placer. C'est quand on nous néglige un peu, comme on le ferait à l'égard d'un pauvre, que nous recevons ce témoignage, si consolant pour une âme qui vit de la foi, que la

pauvreté, cette fidèle et chère compagne de Jésus pendant sa vie mortelle, qui ne l'a pas quitté un moment dès sa naissance jusqu'à sa mort, qui eut l'avantage de lui fournir le berceau où il reposa en entrant dans ce monde, et le vêtement qui le ceignait sur la croix; que la pauvreté, dis-je, n'ayant plus de service à rendre à Jésus-Christ, vient vous les rendre à vous-même. N'est-ce pas là être traitée en épouse, par une amie même de l'Époux et à sa recommandation? Oh combien l'âme qui vit de la foi craint de perdre cet honneur, en recherchant de petits soins, en se faisant servir, en prenant un ton d'autorité! Oh non, un pauvre ne commande pas, il supplie; un pauvre n'a point de servante; l'Épouse de Jésus-Christ pauvre ne reçoit de service que lorsque l'obéissance lui prescrit de les recevoir.

Dans les moments où Dieu semblera vous délaissier, où les douceurs dont il vous a comblée dans votre retraite seront suspendues, où les motifs puissants qui vous ont portée à Dieu, ne feront plus la même impression sur votre âme, au lieu de vous laisser aller à une vaine et dangereuse tristesse, à un abattement décourageant, rappelez-vous la situation et les paroles de Jésus-Christ sur la croix : *Deus meus, Deus meus, ut quid me dereliquisti?* (Math. xxvii, 46.) Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? De quoi me plaindrais-je, ô mon Dieu, puisque vous me traitez comme vous avez traité mon Sauveur? Quand Jésus-Christ, Fils de Dieu par nature, éprouve la tristesse d'un abandon de la part de son Père et s'y soumet, la fille par adoption, par miséricorde, en éprouvant le même abandon, pourrait-elle se

permettre des plaintes, des murmures, et se relâcher?

Les tentations vous fatiguent-elles? Rappelez-vous aussitôt que notre Sauveur a été tenté comme vous, et que l'on est bien disposé à la pitié envers ceux qui éprouvent les peines qui nous ont tourmentées nous-mêmes. Placez-vous sur le champ à côté de Jésus-Christ pour combattre l'ennemi qui vous attaque; c'est un ennemi commun. Avec un tel allié vous serez bien forte. Demandez à Jésus-Christ qu'il veuille bien prononcer avec vous les paroles qui eurent bientôt mis en fuite son ennemi et le vôtre, et après cette prière, dites avec confiance, et au nom de notre Sauveur: Retire-toi, Satan, car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul: *Vade, Satana, scriptum est enim: Dominum tuum adorabis et illi soli servies* (Math. iv, 10). Et alors la tentation aura été pour vous un bienfait, elle vous aura approchée de Jésus-Christ.

Quand on se sent de l'éloignement pour quelqu'un, qu'on a de la prévention contre lui, rappelons-nous la bonté, la charité, la patience, avec laquelle notre Sauveur vivait avec toutes sortes de personnes; la complaisance avec laquelle il supportait la dureté d'esprit, la rudesse du caractère de ses disciples; rappelons-nous la douceur avec laquelle il présenta sa joue à baiser à Judas, et jusqu'à ce titre d'ami qu'il lui donna au moment même où il le livrait aux Juifs. Rappelons-nous que les derniers conseils qu'il donna à ses apôtres, et dans lesquels il semblait résumer toutes ses instructions, étaient ceux-ci: « Aimez-vous mutuellement; c'est à la charitable amitié que vous aurez les uns pour les autres que

l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Ces pensées, ces images, ces paroles de notre Sauveur, présentées à votre esprit, n'en chasseront-elles pas toute antipathie, tous petits mépris, toutes aversions qui tenteraient de s'insinuer dans votre cœur ?

Il y a tant de circonstances où l'on est si fortement tenté de céder à la lâcheté, à la mollesse, qui nous sont si naturelles, à laisser paraître au dehors les petits mécontentements que l'on éprouve des uns ou des autres, à agir, à parler en conséquence. Si nous nous rappelions alors ce que nous dit Notre Seigneur Jésus-Christ et ce qu'il a fait lui-même : *Faites briller aux yeux des hommes vos bonnes œuvres*, je dis ici, votre patience à supporter les défauts, les conséquences du prochain, votre renoncement à vous-même, votre zèle pour la pratique des règles, des observances religieuses et des devoirs d'Hospitalières, afin que tout le monde les voie et glorifie notre Père céleste ; si, dis-je, vous vous rappeliez cette recommandation de notre Sauveur, en considérant tout l'effet que votre exemple peut avoir pour la gloire de Dieu et leur avancement dans la perfection religieuse, auprès du grand nombre surtout de jeunes personnes dont vous êtes environnée et de celles qui viendraient encore s'y réunir, vous vous diriez : C'est à moi, tout particulièrement à moi que Jésus-Christ a fait cette recommandation ; il veut que ma conduite dans cette occasion serve à la gloire de Dieu. Dans cette pensée, la tentation de s'abandonner, de se négliger, de se plaindre, ne s'affaiblirait-elle pas, ou plutôt ne se détruirait-elle pas entièrement ?

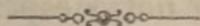
Si la soumission de l'esprit, la simplicité du cœur,

cette candeur d'une âme timide qui aime à être connue et dirigée, vertus si aimables aux yeux de Dieu, révolté un peu notre fière raison qui se croit faite pour nous conduire et qui n'en abandonne pas volontiers le droit, représentons-nous Jésus-Christ élevant dans ses bras un enfant, et qui, le montrant à la multitude, lui dit : « Voilà l'image de mes élus ; si vous ne lui ressemblez, vous n'entrerez pas dans mon royaume. » Quelle âme un peu soigneuse de son salut n'examinera pas cet heureux modèle avec attention, ne cherchera pas à en discerner tous les traits pour connaître si elle porte sur elle-même la marque des élus de Dieu, et n'estimera pas plus la candeur, la simplicité de l'enfance, qui la conduiront au ciel, que les prétentions et le faste de la raison, qui l'en éloigneraient.

L'expérience doit vous l'avoir appris, on n'est faible que quand on est séparé de Jésus-Christ. Quand le démon veut nous tenter, faire naître en nous des sentiments de prévention, d'amour-propre, de jalousie, de découragement ; quand il veut nous porter à l'ennui, à la tristesse, et par là au dégoût de nos devoirs ; quand il veut faire revivre en nous les volontés propres, l'impatience du joug et de la discipline religieuse, les penchants, les prétentions de la nature, que fait-il ? Il commence par éloigner de nous la pensée de Jésus-Christ ; il nous sépare de lui ; et alors il lui est facile de s'approcher de nous et de disposer à son gré de notre esprit et de notre cœur ; ou plutôt, cette séparation opérée, il ne lui reste rien à faire : nous nous égarons bien de nous-mêmes. Quand le rameau ne tient plus au cep qui l'a produit,

le temps seul suffit pour le dessécher, le détruire et le réduire en poussière. Commencez-donc dès ce moment cette vie avec Jésus-Christ, cette vie de Jésus-Christ qui fait notre force et notre sécurité ici-bas, et qui fera notre bonheur dans le ciel. Habitons notre esprit à recourir à lui dans toutes circonstances, non pas seulement comme à l'auteur de toutes grâces, pour en demander les dons, mais comme au modèle de tous les chrétiens, et qui doit être plus particulièrement celui de ses épouses. Dans toute situation donc, dites-vous toujours : Quelle a été la conduite de Jésus-Christ? Et vous en trouverez peu, si toutefois il en est, où vous ne puissiez le retrouver. Alors, approchez-vous de lui ; serrez-vous près de lui ; tenez à lui comme la branche tient au tronc, et, recevant la sève qu'il vous transmettra, vous ferez aujourd'hui ce que Jésus-Christ a fait, et comme il l'a fait pendant sa vie mortelle. Il revivra en vous pour la gloire de son Père et pour vous conduire à la grande destinée où il est parvenu.

Faites de ceci une de vos résolutions ; écrivez à la tête de celles que vous prendrez ces mots : « *Dans toute occurrence, dans toutes situations, je m'élèverai d'abord jusqu'à Jésus-Christ, mon Sauveur, mon Maître, mon Modèle, mon Epoux ; pour reconnaître ce qu'il a fait, dit et pensé.* »



CHAPITRE III.

De la fin, du caractère, de la dignité de la vocation d'une Religieuse Hospitalière. — Des avantages, des secours et des moyens de perfection que présente cette vocation.

Vous entrez, ma très chère Sœur, dans des fonctions qui ne vous sont pas étrangères ; depuis longtemps vous vous essayez aux œuvres de charité, auxquelles vous venez vous dévouer tout entière. Dans la pratique que vous en avez faite, Dieu vous a fait connaître qu'il vous avait formée pour elles, et, dans votre fidélité, vous venez lui demander de recevoir le retour du don qu'il vous a fait d'un cœur pieux, charitable, compatissant, et d'accomplir, de perfectionner le désir qu'il a mis en vous de vous dévouer au service des pauvres et des malades.

L'esprit de charité qui vous portait, dans le monde, à rechercher leurs besoins et leurs infirmités pour les soulager, à découvrir les tristes asiles de la douleur et de l'affliction pour y apporter des consolations et des secours ; à parcourir les rues, à l'exemple de notre divin Maître, pour faire le bien ; le même esprit vous introduit aujourd'hui dans cette maison, où Dieu appelle ensemble la douleur et la compassion, les besoins et les services ; où il donne aux uns le mérite

des souffrances, et aux autres le mérite des œuvres de la charité; où il place les uns pour y être les objets de ses soins paternels, et les autres pour en être les ministres; où celui qui y trouve un asile et qui y recouvre la santé reçoit encore moins que celui que Dieu a choisi pour lui transmettre ce bienfait. Cette maison vous rappellera de tendres et de pieux souvenirs; les lieux que vous parcourrez tous les jours, tous les jours l'ont été avant vous par un père qui aimait à rendre hommage à Dieu des profondes connaissances qu'il lui avait fait acquérir en les consacrant avec zèle au soulagement des pauvres, et qui était le même, soit auprès du lit d'un malade, à l'Hôpital, soit dans la maison des riches et puissants du monde; elle ne vous est pas étrangère non plus cette ancienne Supérieure que l'on nomme toujours quand on veut parler des beaux moments de cette maison, et qui y a laissé tant de monuments du zèle infatigable, de l'intérêt si vif, de la charité si ardente avec laquelle elle se dévouait au soin des pauvres, en sorte que le champ que Dieu vous donne à cultiver appelle, par bien des voix, vos sueurs et vos travaux.

Contente de vos dispositions et de vos premiers efforts, la Charité vous introduit donc dans son temple; elle vous adopte, elle vous met au nombre de ses filles chéries, à qui elle donne une si touchante preuve de préférence, en les rétablissant dans l'intégrité de son héritage, et, vous associant à elles, il me semble la voir aujourd'hui, vous prenant toute la main, vous présenter à la nombreuse famille souffrante qu'elle réunit ici, et lui dire: « Je vous ai promis des consolations et des secours; j'ai dit que

je n'abandonnerais point le pauvre et l'orphelin, et que celui qui met en moi son espérance ne sera pas trompé. Fidèle à mes promesses, voilà celles que je députe vers vous pour les remplir; ce sont mes filles, ce sont vos sœurs : je les ai appelées de la maison de leurs pères ; je leur ai appris qu'il était pour elles une parenté d'un ordre bien supérieur à celle que le sang opère ; je les ai formées à mon image : j'ai mis en elles un cœur semblable au mien en leur faisant don de mon amour pour les pauvres, de ma compassion pour leurs souffrances, de mon empressement à les secourir ; elles m'appartiennent ; j'en dispose, je vous les donne, j'en fais vos sœurs. Pauvres et malades ! ne vous regardez plus désormais comme étrangers dans cette maison ; vous êtes dans votre famille. Dans vos afflictions, c'est la tendresse d'une sœur qui vous consolera ; dans vos peines, vos inquiétudes, vos souffrances, c'est la patience d'une sœur qui supportera votre tristesse, qui recevra vos plaintes, qui partagera vos peines ; dans vos besoins, c'est l'empressement, c'est l'affection d'une sœur qui se portera à les satisfaire, à les prévenir. »

Ainsi, le Dieu de charité vous annonce aux pauvres, qu'il rend à vos soins ; dès lors vous partagez, ma chère Sœur, l'obligation imposée ici d'acquitter la dette de Dieu envers les pauvres : ce n'est pas seulement le devoir prescrit à tout chrétien d'exercer des œuvres de charité que vous allez remplir, c'est encore l'obligation que Dieu, par son infinie bonté et son amour pour les pauvres, s'est imposée à lui-même de les secourir, que vous allez acquitter. Ces œuvres acquièrent ici un nouveau rapport avec Dieu : non-seu-

lement elles s'adressent à lui comme à leur fin, non-seulement elles lui appartiennent comme opérées par sa grâce ; elles sont encore à lui par la délégation spéciale attachée à votre état, pour les exercer en son nom et à sa décharge. Voilà quelle est la fin, le caractère propre et la dignité de votre vocation.

Si l'état auquel Dieu vous appelle vous effraie par la grandeur et la sainteté des devoirs qu'il vous impose, qu'il vous rassure aussi par l'étendue et l'efficacité des grâces qu'il renferme ; et déjà quel encouragement dans votre vocation même, dans la pensée que Dieu vous appelle, qu'il agrée l'offrande que vous lui faites de vous-même pour le servir dans les pauvres ; qu'il regarde tous les instants de votre vie comme à lui par le don que vous venez lui en faire ; qu'il va en disposer comme de son bien, et qu'il n'en sera aucun où vous ne lui serviez d'instrument pour faire quelque bien aux hommes ; que vous êtes comme placé entre Dieu et les pauvres pour dispenser à ceux-ci ses bienfaits et les porter, par l'effet de la reconnaissance, à l'amour de leur bienfaiteur ; que votre état est l'occupation journalière qui vous est déléguée sur la terre, de former des nœuds de plus de charité et d'amour, qui unissent Dieu et les hommes.

C'est un état bien parfait sans doute, mais aussi, je le répète, bien privilégié et bien abondant en secours, que celui qui nous met, nous et toutes nos pensées, toutes nos actions, sous la direction et l'influence de la première et de la plus parfaite de toutes les vertus. Dieu se plaît à multiplier, à rendre plus intimes ses communications avec ceux qu'il y appelle.

Il semble qu'il les traite comme des associés qui concourent avec lui à la même œuvre, et pour qui il n'a plus rien de caché ; il imprime sa présence sur tous les objets qui les environnent, et il se montre dans tous les actes qu'il opère, selon l'expression du roi-prophète : *Manibus meis nocte contra eum*. C'est surtout dans la conduite miséricordieuse de Dieu à l'égard des malades que se manifestent d'une manière bien sensible et bien touchante sa présence et son action ; vous en serez un des premiers témoins, et, avec un peu de réflexion, vous deviendrez, en quelque sorte, confident des vues secrètes que Dieu se propose lorsqu'il envoie des maladies et des afflictions.

C'est dans les maladies que la Providence particulière de Dieu envers chaque homme, que ses desseins de charité et de salut se montrent à découvert ; c'est par elles que Dieu les conduit aux fins qu'elles se proposent. Aussi, regardons-nous les maladies comme des grâces spéciales de la miséricorde de Dieu, qui s'en sert pour ramener à lui le pécheur et purifier davantage le juste. Tel, dans le monde, oubliait Dieu dans des jours heureux et prospères ; il s'avancait ainsi dans sa carrière, et, tout occupé du temps, il allait être surpris par l'éternité. Dieu flétrit cette santé florissante ; avec elle s'évanouissent les souvenirs de la prospérité. Accablé de souffrances, de besoins, cet homme est apporté dans cette maison : en y entrant, il ignore encore, il blasphème peut-être la main bienfaisante qui l'a frappé ; cependant, éloigné de tous les objets de ses idées ordinaires, dans le silence des passions et le loisir d'un repos forcé, des idées nouvelles pour lui commencent à naître dans son esprit,

et quelques paroles de douceur et d'intérêt qu'il reçoit de la bouche de celle qui le sert comme son frère calment son agitation, adoucissent ses pensées, fixent son attention. Commencant à reconnaître Dieu au dévouement et à la charité qui s'empressent auprès de lui, il est conduit à reconnaître Dieu aussi dans l'infirmité qui est venue l'accabler. Quelquefois la résistance à la grâce est plus opiniâtre; témoin d'un combat qui se prolonge, Dieu semblera vouloir vous associer à sa victoire; c'est lui qui vous inspirera de venir vous jeter à ses pieds pour lui demander, nouvelle Esther, votre âme, en lui demandant l'âme de votre frère. A ce moment peut-être où vous implorez la divine miséricorde, cet heureux frère demande-t-il déjà l'assistance du ministre de la réconciliation; et, de retour vers lui, vous n'avez qu'à le féliciter du triomphe de la grâce, vous n'avez qu'à adorer Dieu, qui vous a fait suivre les degrés par lesquels il a conduit ce malade à la guérison des plaies de son âme et à le remercier de la part qu'il vous y a fait avoir.

Dans cette sainte maison, puissiez-vous n'être jamais témoin de l'exécution de ces terribles arrêts de la justice de Dieu, lorsqu'elle abandonne à un sort réprouvé le pécheur dont le désordre et l'obstination repoussent sa miséricorde! Toutefois, si le terrible spectacle du pécheur mourant dans l'impénitence se présente, quel sujet de réflexion! Saisi d'épouvante, avec quelle ferveur on demande à Dieu d'être préservé de ce comble de tous les malheurs! C'est bien alors que le renoncement à soi-même, que le sacrifice de sa volonté et de ses goûts, que le joug de l'obéissance et de la discipline paraissent peu de chose,

et que l'on sent naître en soi de nouvelles forces pour multiplier les actes du zèle et du dévouement, qui, en touchant le cœur de Dieu, nous obtiennent de lui le don gratuit de la persévérance dans le bien.

Ainsi, avec de l'attention, de la réflexion, tout ceci se passera pour vous en leçons, en moyens de force et d'encouragement. Quelle situation pour se soutenir et s'animer dans la pratique des vertus religieuses, que celle où vous allez être placée dans cette maison !

Toujours environnée de malades, de morts, de mourants, il vous semblera que le temps s'est déjà éloigné de vous et que vous vous trouvez aux portes de l'éternité. Fréquemment, de ce lieu que vous allez habiter, et sous vos yeux, quelque homme passera du temps à ce jour éternel qui ne passera jamais. Bien que cette leçon soit fréquente aussi dans le monde, et que chaque jour on entende dire : Celui-ci a terminer sa carrière, celui-là est aux prises avec la mort, que d'occupations, que de dissipations détournent l'âme de cette pensée ! Il n'est guère que la mort des parents qui fasse quelque impression sur nous, et encore que de sentiments naturels se mêlent à nos réflexions et détruisent l'effet de cette utile leçon ! Ici, au contraire, tout est à profit. C'est toujours un proche dont on voit terminer la vie ; il vous appelait sa sœur. Ce sentiment que sa mort vous inspire, aussi dégagé de tout ce qui est terrestre que l'alliance spirituelle qui faisait de lui votre frère, fait que l'âme ne perd rien de toutes les idées salutaires que présente le souvenir continuel de la mort. Combien tous ces mourants vous paient des soins que vous prenez

de leurs derniers jours, en vous tenant continuellement en présence et dans la pensée si forte de l'arrêt que nous avons tous à subir! Toujours près de ceux qui quittent la vie, comment s'y attacher? Comment fonder son bonheur sur un souffle que l'on voit s'échapper si légèrement?

Ce malade que vous soigniez a passé de ce monde dans le sein de Dieu; c'est de vos bras qu'il s'est échappé. La dernière pensée qu'il emporte de la terre sans doute est celle du lieu où il l'a quittée; c'est celle des soins par lesquels vous avez cherché à soulager ses dernières souffrances et à lui adoucir ce terrible passage; peut-être leur doit-il aussi le bonheur d'être reçu dans le sein de Dieu. Tranquille sur son sort, c'est le vôtre maintenant qui l'occupe; c'est à Dieu à qui il en parle face à face. Dieu nous assure que la mort du juste est si précieuse à ses yeux : la prière que le juste lui adresse ne le serait-elle pas aussi? Ainsi, vos soins finissant auprès d'un malade, vos forces s'accroissent par là même pour les employer en faveur d'un autre, et votre vie se passera, selon le conseil de l'Évangile, à multiplier le nombre des amis qui vous appelleront et vous recevront dans les tabernacles éternels.

Si vous aviez besoin encore d'encouragements et de motifs de confiance, je vous dirais : « Vous allez appartenir aussi, à titre de sœur, à des compagnes riches déjà en mérite, en œuvres de charité, en lumières, en grâces spirituelles, en connaissances qui sont le fruit de l'expérience et d'une longue pratique des devoirs de leur saint état; tous ces biens sont communs, ils sont le patrimoine de la famille qui vous

adopte et vous y avez droit dès ce moment. Telle est la nature des biens spirituels, que plus ils se partagent et plus ils se communiquent par l'effet de la charité et de l'union fraternelles, plus ils s'accroissent et plus la part de chacun augmente. Enrichie des biens au partage desquels vous admet la sainte famille où vous entrez, vous voudrez aussi fournir vous-même au trésor commun, et en recevant de vos Sœurs aînées le bienfait de l'exemple, des leçons de l'expérience et des grâces que Dieu leur donne pour vous instruire et vous former à l'esprit de votre état, vous leur rendrez le bienfait de l'édification par la docilité, la déférence que respireront vos paroles et vos actions, par l'humilité surtout, qui est la compagne inséparable de la charité, le germe de toutes les vertus, le seul moyen d'avancement dans la vie spirituelle.

Certes, à la pensée de tous ces moyens de salut, de tous ces secours qui vous attendent, entrez avec confiance dans la carrière de charité que Dieu ouvre devant vous. La charité vous y accompagnera pour vous soutenir et vous donner des forces pour la parcourir sans lâcheté ni faiblesse; et, au terme, vous la trouverez comme l'immense récompense de vos peines et de votre fidélité.



CHAPITRE IV.

Idée de la vie religieuse. — En quoi consistent la vertu et la perfection. — Tableau de la Religieuse parfaite. — Douceur et humilité.

Recueillez pour fruit de votre retraite, ma chère Sœur, l'avantage de vous faire une idée juste de la vertu telle qu'elle convient à une vraie chrétienne et particulièrement à une Religieuse, qui se dévoue à la pratique des conseils de l'Évangile. Figurez-vous bien que la vertu ne consiste pas précisément dans l'exercice des actes de la religion. La prière, la méditation, les visites au Saint Sacrement, la réception des sacrements, et même la pénitence, l'Eucharistie, l'assistance au saint sacrifice, tous ces actes si parfaits, si grands, si saints, ne sont pas encore, à proprement parler, la vertu, mais les moyens de l'acquérir. Dans le monde on réduit trop la vertu à ces actes extérieurs; celui qui les pratique s'acquiert facilement la réputation d'une personne vertueuse; elle est bien portée elle-même à se croire, en effet, avancée dans la vertu, hélas, et toute exacte qu'elle est à pratiquer les devoirs extérieurs de la religion, elle fait bien peu de conquêtes sur elle-même et se réforme peu intérieurement; elle vit dans la dépen-

dance de son caractère propre, esclave, sinon de grandes passions, du moins de ses goûts, de ses penchans, se révoltant, au moins intérieurement, contre les contrariétés, remplie d'amour-propre, contente d'elle-même, s'estimant au-dessus des autres, sujette à l'humeur, à l'impatience, difficile avec les personnes qui l'entourent, ne supportant rien, grondant, molestant ceux avec qui elle a des rapports, n'aimant point à souffrir, voulant ce qu'elle veut, ne cédant en rien, contente de ce qu'elle fait, trouvant à redire à ce que font les autres : ce n'est là qu'un tableau trop fidèle de bien des personnes qui se regardent comme vertueuses dans le monde ; il n'arrive que trop qu'on se fasse illusion au point de se croire fort sage, fort vertueuse en conservant une âme remplie encore de tous ces défauts.

Le bon Dieu, ma chère Sœur, ne veut pas être servi par vous de la sorte ; il veut que votre vertu soit bien vraie, bien sincère, et que le culte que vous lui rendez soit celui qui lui plaît, c'est-à-dire une adoration en esprit et en vérité ; il veut entrer dans votre cœur, le former pour lui, y établir son empire, en être le maître. Tous ces actes extérieurs de la piété ne sont pas son règne, ne sont pas lui ; ils ne sont encore que la porte par laquelle il s'introduira en vous. De même, toutes vos fonctions d'Hospitalières, tout l'ouvrage que vous faites en cette qualité, si bien fait qu'il soit, n'est rien par lui-même ; tout cela n'est point encore la vertu. Dieu ne regarde pas tant à ce que l'on fait qu'au motif pour lequel on le fait. Si l'œuvre est l'exécution de sa volonté, si elle porte le caractère d'un acte de soumission à ses ordres, si elle

est accompagnée de l'offrande intérieure que nous lui en faisons, alors elle va directement à Dieu, il la reçoit, il y attache un mérite, et voilà une action qui brillera éternellement dans le ciel pour la gloire de Dieu et la nôtre. Un acte de la moindre valeur en soi, inutile même si vous le voulez, un acte nul en un mot pour l'avancement d'un ouvrage temporel, mais fait par obéissance, avec humilité, par soumission à la volonté de Dieu, est un acte parfait, digne de l'éternité, parce que dans l'ordre de la foi, de la religion, rien n'a de valeur que par son rapport avec Dieu. Dieu seul donne du prix aux choses; une action, au contraire, estimée humainement grande, utile, importante, mais faite par goût, par choix, en s'y complaisant, est une action entièrement nulle, qui n'a point de vie en soi, qui meurt tout en naissant; c'est un travail, une peine absolument perdue.

C'est dans le cœur que doit être la vertu; c'est la conformité de notre cœur avec celui de Jésus-Christ, qui nous rend véritablement vertueux. Or, notre Sauveur nous a peint en deux mots les vertus de son cœur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Voilà donc le modèle que vous devez avoir sans cesse sous les yeux et la fin que vous devez vous proposer; sans cela, point de vertu, point de dévotion, point de piété; toutes vos prières, vos dévotions, vos examens, la réception des sacrements, doivent tendre à ce but, de vous faire devenir douce et humble. La douceur doit vous rendre attentive, pleine d'égard, de respect, de docilité envers vos supérieures, prévenante envers vos compagnes, accueillante, obligeante envers toutes vos Sœurs, vous empressant de les ser-

vir, prenant sur vous toutes les peines que vous pourrez leur éviter et ne leur en faisant supporter aucune de votre part, réprimant surtout tous les petits mouvements d'humeur, d'impatience, tellement que vous ne leur laissiez jamais apercevoir que vous êtes contrariée dans ce qu'elles vous demandent ou vous prescrivent; mais qu'un ton d'obligeance, d'amitié, se fasse remarquer dans tout ce que vous faites à leur égard, et que tout cela soit dirigé par la charité et offert à Dieu en témoignage d'amour. La douceur veut encore que vous repoussiez de vous toute pensée, toute présomption, tout jugement défavorable au prochain, et que vous détourniez votre imagination de toutes réflexions contraires à la charité. A plus forte raison veut-elle que vous vous absteniez de toutes paroles mordantes, piquantes, que l'honnêteté et la bonne éducation seules repoussent et qui tendraient à manifester à quelqu'un le mécontentement que l'on aurait de lui, à se venger de quelques peines qu'il nous aurait faites. De même encore, elle proscrit les entretiens que l'on aurait sur leurs défauts et les torts du prochain. Si Dieu permet qu'ils viennent à notre connaissance, la douceur se plaît à les excuser, à supposer de bonnes intentions, et, quand elle ne le peut pas absolument, elle couvre tout du manteau de la charité, et elle le renferme avec elle dans le cœur, où elle habite et où il reste enseveli pour toujours.

L'humilité, qu'accompagne la douceur, la soutient et la fortifie. Il devient aisé d'être douce envers tout le monde quand on se regarde comme la dernière de toutes, comme la servante de toutes les autres, comme la moins méritante. Oh! qu'on est docile, qu'on

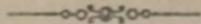
reçoit volontiers les avis qu'on nous donne quand on s'estime incapable d'aller à Dieu de soi-même, et que cependant on en a un grand désir. Quand on croit avoir peu de lumières, on aime à profiter de celles que Dieu a placées tout près de nous et à notre intention, afin que nous puissions nous en servir, et quand on préfère ainsi les lumières qui nous viennent de Dieu aux lueurs trompeuses de notre présomptueuse raison, oh! qu'on est à l'abri des illusions et des erreurs, et que l'on marche avec une douce et encourageante sécurité! Voilà, ma chère Sœur, en quoi consiste spécialement la vertu.

De ces courtes observations, concluez deux choses. La première, d'interroger souvent votre cœur pour savoir s'il est doux et humble. Interrogez-le par vos œuvres, voyez si elles respirent l'odeur de ces deux vertus. Sans elles, vous ne ferez rien, vous n'avancerez pas, vous ne gagnerez rien; avec elles, vous parviendrez sûrement à la perfection à laquelle Dieu vous appelle.

La deuxième, d'examiner souvent dans quel esprit vous travaillez, si vous choisissez vos occupations, si vous les dirigez de vous-même, si vous les faites comme il vous semble être le mieux, en laissant de côté la manière et la méthode qui vous sont indiquées; avec lenteur ou en vous pressant, selon que cela vous convient. Si telle est votre conduite, concluez que votre temps se perd, que vous travaillez en vain, que vous ressemblez à celui qui se fatiguerait beaucoup pour amasser une grande quantité d'eau dans un vase percé, dans une citerne qui coulerait de toutes parts, et qui, après avoir sué toute la journée, ne trouverait

pas dans sa citerne une goutte d'eau pour se désaltérer. Si, au contraire, vous sentez que vous n'avez pas fait ce que vous auriez aimé faire, ni de la manière qui vous aurait plu, et que cependant vous avez été bien occupée, vous aidant dans votre travail de la pensée que Dieu demandait cela de vous, regardez votre journée comme bien employée, et encouragez-vous à agir toujours de même.

Tirez enfin une dernière conséquence, qui dérive des deux précédentes : c'est que, pour devenir une parfaite Religieuse Hospitalière, ce ne sont pas les talents, les moyens naturels, la capacité, qui sont à rechercher ; mais la simplicité, la bonté, l'humilité, le renoncement à soi-même, le recueillement en Dieu : ce n'est pas là ce qu'on appelle talent, mais bien grâces surnaturelles, dons de Dieu, et qu'il ne refuse jamais aux efforts qu'on fait pour les obtenir.



CHAPITRE . V

Venez, suivez-moi. — Motifs pressants de marcher à la suite de Jésus. — Bonté du Sauveur, qui cache une partie de la croix pour ne point nous rebuter. — Combien l'habitude de vivre pour soi est difficile à déraciner. — Moyens efficaces pour la déraciner.

Vous voilà parvenue, ma très chère Sœur, à un des heureux moments de la grâce qui doit opérer en vous un renouvellement de vie, et vous fixer dans l'état heureux dans lequel Dieu désire vous trouver quand il lui plaira de vous appeler à lui. C'est sa bonté toute particulière qui vous a ménagé cette occasion pour vous faire entendre, avec fruit et de nouveau, la voix de son cœur, de son choix, de sa bonté ; la même qui, dans l'origine, vous a appelée dans la maison, et qui vous dit encore aujourd'hui : « Venez, ma fille, suivez-moi. » Vous n'y résisterez pas à cette heure, à cette voix si aimable, et dans les profondes pensées et les imposantes réflexions que fait naître une retraite, vous regarderez ces paroles de notre Sauveur : « Venez, portez votre croix et marchez à ma suite, » comme préludant à celles qui porteront la dernière et éternelle consolation dans votre âme : « Venez, ma bonne et fidèle servante, parce que vous m'avez fidèlement suivi sur la terre, entrez maintenant dans

la joie de votre Seigneur. » Ces douces paroles ont un étroit rapport entre elles. Bien que séparées par quelques années, elles se touchent néanmoins par un rapport immédiat, celui qui existe entre la cause et l'effet. Les unes sont une suite nécessaire et inmanquable des autres. Voulez-vous entendre le Seigneur vous dire un jour : « Entrez dans ma joie, » écoutez-le à ce moment vous disant : « Suivez-moi ! » Ce dernier mot est, il est vrai, une annonce de peines, de travaux, de sacrifices, mais peines et sacrifices bornés en eux-mêmes ; l'autre, au contraire, annonce un bonheur, un genre de bonheur que son immensité met hors de la portée de notre intelligence, et qui ne peut être apprécié par nous. L'effet de la première parole est borné dans sa durée ; l'effet de la seconde n'a point de limites que l'existence de Dieu même ; et parce que l'une de ces paroles ne sera entendue que par celui qui aura bien compris et pratiqué l'autre, dévouez-vous, ma très chère Sœur, et sans hésiter, à supporter des peines bornées en elles-mêmes et si courtes dans leur durée, pour vous ménager l'assurance d'un bonheur infini en tous genres, et dans lequel vous serez introduite sous la qualité que vous aurez méritée ici-bas de bonne et fidèle servante du Seigneur.

Quelle grande bonté de la part de Dieu de vous réitérer cette invitation : « Venez, ma fille, suivez-moi ! » Il n'accorde une pareille faveur qu'à ceux dont il veut véritablement faire ses élus. Dans le moment où Dieu vous l'a dit pour la première fois, et que vous vous êtes décidée à quitter la vie du monde pour embrasser celle de la religion, si vous aviez

connu tout ce que devaient vous coûter l'obéissance, la pratique de l'humilité, le détachement du cœur, libre comme vous l'étiez du côté des considérations humaines avant d'avoir demandé votre place dans la maison, il serait probablement vrai de dire de vous, aujourd'hui, ce que l'Évangile dit de ce jeune homme qui se retira triste, parce qu'il se sentait trop faible pour embrasser le renoncement et la croix de Jésus-Christ et le suivre, quoiqu'il en eût eu un certain désir. Et où seriez-vous ? Dans quelle situation vous trouveriez-vous maintenant ?

Dieu vous a donc traitée avec plus de ménagement que le jeune homme dont la faiblesse excite notre pitié. Il ne vous a pas montré au premier abord tout ce qu'il attendait de vous, tant il craignait que sa croix, vue de trop près, ne vous rebutât, et que vous ne vous en éloignassiez. C'est au moment où vous ne pouvez plus vous retirer légèrement et sans de grandes réflexions qui ne pourraient vous le permettre, qu'il a commencé à appuyer sur vous la croix que son tendre amour lui faisait désirer de vous voir porter. Ses grâces intérieures se sont jointes à ces considérations du dehors pour vous éviter les regrets d'une fausse démarche. Et, mettant le comble à ses bienfaits par les communications avec lui, dans lesquelles il vous a fait entrer pendant votre retraite, il a fixé votre détermination, et a fait dominer la volonté de le suivre sur toutes les autres petites volontés de la nature. Il l'anime encore, cette volonté d'être décidément tout à lui, en prenant, pour vous en faire l'invitation réitérée, le moment où il se montre être lui-même si parfaitement tout à vous.

Pourrions-nous dire : Il m'en coûte trop de devenir humble, obéissante, détachée de moi-même, à un Dieu se détachant, en quelque sorte, de sa gloire et de sa demeure éternelle pour naître dans une misérable étable ; dont la Mère a été rebutée dans les maisons où elle s'est présentée au moment de le mettre au monde ; déposé dans une crèche, sur la paille, réchauffé seulement par le souffle de quelques animaux dont il partage la demeure ; ne rebutant pas de se revêtir de toute la faiblesse, de toutes les infirmités de ma pauvre nature, afin de m'élever jusqu'à la gloire et à la majesté de la sienne ; se revêtant de la forme extérieure du péché, pour en ôter de mon âme la tache, qu'elle en portait et qui l'avilissait. Devant le Fils de Dieu, dans cette situation, j'oserais lui dire : « Je ne peux m'attacher à vous parce que je ne me sens pas le courage de me détacher de moi ; parce qu'il me serait trop pénible de renoncer à mes affections, à mes jugements, à mon amour-propre. » Oh ! non, il est impossible de tenir à soi, à ses défauts, en présence de l'enfant Jésus dans la crèche. Et je suis sûr, ma chère Sœur, que vous n'y tenez pas.

Si parfois vous concevez quelques doutes, quelque inquiétude sur vos dispositions, c'est que vous prenez pour défaut de sincérité, de détermination dans votre volonté d'être à Dieu, une répugnance naturelle que nous avons tous aux peines et aux efforts coûteux par lesquels vous avez à acquérir le renoncement à vous-même. Vous êtes sensible à ces peines. Mais cela doit-il vous surprendre ? Vous attendiez-vous à ce que Dieu vous fît passer tout d'un coup d'un état où vous vous êtes tant écoutée, tant livrée à vous-même, où

vous avez tant été l'esclave de toutes les idées, de tous les penchans que la nature plaçait en vous, à un état où vous ne ressentiriez plus rien de tout cela, où la vertu vous deviendra comme naturelle, où vous n'aurez point de combats à soutenir, point d'efforts pénibles à faire et, par conséquent, point de crucifiement à endurer. Si vous vous étiez attendue à cela, vous seriez étrangement trompée. Votre erreur ne serait pas moindre si vous doutiez de votre bonne volonté parce que vous sentez que vous éprouvez bien des peines, et que ces peines vous sont sensibles. Oui, je crois votre volonté sincère, et, afin qu'elle ne soit pas entravée par les peines que vous éprouvez, occupez-vous solidement des moyens d'accroître vos forces pour les supporter.

· Votre changement, ou si vous voulez votre conversion est difficile; et pourquoi? Parce que vous avez contracté une ancienne habitude de rechercher, en tout ce qui vous plaisait, ce qui satisfaisait l'esprit et le cœur, ce qui flattait votre goût, ce qui convenait à vos idées, parce que vous ne vous êtes jamais bien occupée à vous faire des motifs d'être obéissante et respectueusement soumise à vos supérieurs, à faire régner Dieu en souverain au dedans de vous et à lui subordonner vos affections; à supporter des contrariétés et des choses qui vous choquaient, avec patience; à être prévenante, attentive, accueillante, charitablement polie envers vos Sœurs, à ne pas déterminer vos sentiments envers elles selon que vous vous sentiez, ou flattée, ou inquiétée par leurs procédés envers vous; de les aimer ou de les prendre en disgrâce selon le plaisir que vous y trouviez, et par

conséquent toujours avec excès. Votre goût, votre plaisir, votre inclination naturelle, étaient les seules choses que vous ayez trop constamment et trop exclusivement écoutées. Ces facultés sont devenues bien puissantes en vous, parce que vous les avez beaucoup exercées. Comment leur ôter leur influence ? Comment renoncer à ce qui nous est devenu si cher, autant par l'habitude que nous avons contractée d'en jouir que par l'inclination naturelle ?

Voilà, ma chère Sœur, l'objet sur lequel vous voudriez qu'on vous donnât des moyens faciles, prompts et sûrs d'opérer en vous un changement. Des moyens faciles, je n'en connais pas ; des moyens prompts, je n'en connais pas davantage ; il n'y en a qu'à la disposition de Dieu, qui peut tout faire par sa grâce. Pour des moyens sûrs, il en est, et voici celui qui me semble renfermer éminemment cette qualité.

Vous avez toujours agi d'après vos inclinations, pour vous-même, pour votre propre satisfaction ; parce que vous étiez pleine de vous, pleine de la terre ; parce que vous ne voyez les choses du ciel et de l'autre vie que dans un grand éloignement et qu'elles ne vous frappaient pas assez. Votre âge vous faisant abuser de la pensée que vous aviez encore un long temps à vivre ici-bas, vous ne pouviez vous déterminer à de longues mortifications, à de long combats contre vous-même, comme si votre vie sur la terre avait quelque proportion avec la vie éternelle, à laquelle vous devez renaître ; ainsi, vous viviez pour le temps, pour le monde, pour vous.

Or, ma très chère Sœur, pour vivre maintenant de l'esprit, pour se soumettre à de nombreuses priva-

tions, pour contrarier ses goûts, ses inclinations, pour tenir ses passions sous un joug sévère, pour supporter des humiliations avec courage, modérer des attachements dont le cœur jouit avec excès, il faut avoir un motif suffisant, il faut trouver quelque part une compensation pour tous les biens sensibles auxquels on renonce, car nous ne pouvons agir que pour notre bonheur. Quand on n'en connaît point d'autre que la satisfaction de ses penchants, ou du moins quand on ne s'est pas accoutumé à en chercher ailleurs, on n'a nulle force pour les réprimer et les contraindre. Or, ces motifs et ces compensations ne se trouvent que dans une vie de foi. Vous étiez, pour ainsi dire, morte à cette vie, ou du moins bien malade, et un malade ne peut pas grand'chose. Il faut donc que votre âme renaisse à la vie de la foi, et en reprenne la santé et la force : et comment ?

1° En éloignant de votre esprit les pensées humaines, mondaines, terrestres, auxquelles il s'est appliqué ; en vous distrayant de ces idées au premier moment où elles se présentent ; en prenant tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour ne pas vous y arrêter.

2° Y substituer les pensées du ciel, de votre fin dernière, de votre bonheur réel, de l'amour que Dieu vous témoigne, du soin qu'il prend de vous, de la félicité que goûte déjà sur la terre une âme qui vit en lui, de lui et pour lui ; par conséquent, ne laisser jamais votre esprit dans l'oisiveté, s'égarer dans le vague de ses pensées, chercher, ou plutôt se créer des idées qui l'amuse, qui le dissipent, qui l'intéressent humainement et qui, quelquefois, l'enchantent et le

trompent par des chimères, et lui ôtent le goût des choses sérieuses et solides de la foi, ou qui l'accablent de tristesse, d'idées noires qui le déconcertent, le découragent et le rendent incapable de rien faire de bien pour l'éternité. On dit communément que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Il est vrai de dire pareillement que c'est de l'abondance de nos idées que le cœur se remplit, et, par l'effet d'une réaction, nos idées s'entretiennent par les choses qui affectent et qui remplissent le cœur. C'est donc une nécessité de le tenir toujours rempli des pensées de la foi et des sentiments qu'elle inspire.

3^o Pour vous faciliter le recueillement d'esprit nécessaire à cette heureuse fin, concentrez davantage votre attention sur ce qui vous regarde vous-même, sur ce qui intéresse votre vrai et solide bonheur. Abstenez-vous soigneusement de vous occuper des autres, de juger, d'apprécier leur conduite, de censurer leurs procédés, leurs actions, surtout à l'égard de vos supérieurs. On prononce toujours ces sortes de jugements d'après les seules lumières de la raison, on n'a point de grâces de Dieu pour cela, les principes de la foi n'y interviennent pas, et l'on s'habitue ainsi à exercer sa raison et à laisser dormir la foi, ce qui nous ramène toujours à vivre selon la nature.

4^o Persuadez-vous bien, ma très chère Sœur, qu'il n'y a point de vertus sans humilité. Vous ne viendrez à bout de rien si vous n'enchaînez pas l'amour-propre, et, par la même raison, vous aurez bientôt repris l'empire sur vous si vous êtes capable de quelques actes d'humilité. L'amour-propre a été le principe le plus actif de toutes vos peines, de tous vos dépit, de

tous vos petits emportements, et encore à présent, ce qui vous rend plus redoutable une vie de ferveur et de foi, c'est une crainte secrète des souffrances et des petits tourments que l'amour-propre aura à supporter.

5° Vous êtes naturellement portée à aimer et à vous attacher, et vous avez trouvé dans la satisfaction de ce penchant un grand obstacle à la vie religieuse, d'abord parce que votre cœur, rempli, combé par l'attachement particulier que vous avez contracté, épuisé par là, ne se sentait plus ni de besoin, ni de forces pour aimer Dieu et le prochain comme ils devaient l'être, tant les amitiés particulières sont un obstacle à la vie religieuse : en second lieu, parce que, tout occupée, et très naturellement occupée de la personne que vous aimiez, vous existiez toujours en elle, toujours hors de vous ; vous étiez comme une sentinelle veillant perpétuellement autour de cet objet chéri, toujours en défiance, toujours prête à combattre ceux qui auraient prétendu vous le ravir ou seulement le partager avec vous. A combien de soins, de prévoyance, de conjectures il fallait que vous fussiez livrée ! Quelle vie de sollicitude et de peine ! Délivrez-vous-en, ma très chère Sœur, en aimant Dieu, en pratiquant les actes de cet amour. Ces actes sont à l'ordre de tous les instants de vos journées. Faites de chaque service que vous rendez à vos malades un véritable acte d'amour de Dieu, en pensant à lui, en le faisant pour lui, en vous rappelant qu'une action faite de la sorte est une action éternelle, qui opère la gloire, qui s'élève au ciel. Attachez-vous à remplir le ciel d'œuvres pareilles. Croyez-vous que quand il en sera rempli, celle qui les aura opérées n'y entrera

pas aussi? Il est dit dans l'Écriture que les morts sont suivis de leurs œuvres : disons aussi qu'ils les suivent pareillement; que là où leurs œuvres les auront précédés, ils y parviendront sûrement. Combien vos malades n'y gagneront-ils pas aussi? Occupée à aimer Dieu par vos œuvres, cet amour, commencé par des désirs et des actions, ne tardera pas à devenir un sentiment qui entrera dans votre cœur; cette propension à aimer retournera à Dieu, qui vous l'a donnée, et qui vous l'a donnée premièrement en sa faveur, pour être aimé de vous, secondement pour vous, pour qu'en l'aimant vous goûtiez dans toute sa plénitude le bonheur d'aimer.

CHAPITRE VI.

Qu'il ne faut point s'effrayer des peines et des sacrifices de la vie religieuse. — Qu'il faut l'entreprendre avec courage. — Différence des peines du service de Dieu et des peines du service du monde. — Qu'il faut agir pour Dieu uniquement et sans retour sur soi-même.

Le bon Dieu vous a fait la grâce, ma chère Sœur, de mettre en vous une volonté bien déterminée de vous donner entièrement à lui, de vous renoncer absolument vous-même pour le chercher lui seul. Acceptez avec une vive reconnaissance et une profonde humilité cette grâce de détermination que, dans sa grande bonté, Dieu vient de vous accorder. Je n'ai pas à vous dire : Entrez avec confiance dans les voies où Dieu vous appelle; elle doit être bien établie en vous, cette confiance, par toutes les grâces de Dieu, dont vous sentez en vous la présence; mais je vous dirai : Ma chère Sœur, persévérez; soyez constante dans le parti que vous prenez avec autant de joie que de reconnaissance de vous donner à Dieu, de vivre pour lui et de vous dévouer sans réserve à son service.

Ne vous intimidez pas vous-même, en vous exagérant les difficultés, en vous peignant le renoncement, le recueillement, qui constituent l'essence de la vie

religieuse, comme n'étant composés que de privations, que d'efforts extrêmement coûteux, que de tribulations, que de crucifiements. Si telle était la vie spirituelle; si elle n'était formée que de croix et de croix seules, qui pourrait la suivre? Soyez assurée que ceux qui s'y dévouent sont aussi amateurs de leur bonheur que ceux qui la fuient; seulement ils sont plus éclairés et mieux avisés sur ce qui peut les rendre vraiment heureux. Vous connaissez les peines de cette vie spirituelle, vous n'en connaissez pas encore assez les consolations et les douceurs. Il faut les avoir senties, goûtées, pratiquées quelque temps, pour pouvoir les apprécier. Si on s'arrête à la première idée que vous présente une croix, on ne s'en chargera jamais. Mais si on la juge selon Dieu, qui la présente, si une fois, on s'en charge, on ne changera pas tous les contentements, toutes les satisfactions, la joie même dont elle est une source intarissable, contre le faux bonheur que l'on goûte en cédant à ses inclinations, en suivant en liberté et sans gêne les penchants de la nature et l'attrait des choses sensibles.

Pour connaître toute l'onction que renferme une croix portée par amour pour le bon Dieu, voyez les apôtres saint Pierre et saint Jean battus de verges, supplices des esclaves, au milieu de la Synagogue, pour avoir généreusement confessé Jésus-Christ, et sortant de là pleins de joie pour l'honneur qu'ils avaient eu de souffrir un opprobre pour la gloire de leur bon Maître. Leurs corps étaient meurtris de coups, et leurs cœurs nageaient dans la joie. Le sentiment de la souffrance était dominé, anéanti par

celui de la joie. Ils étaient couverts extérieurement d'humiliation, et au-dedans d'eux-mêmes ils jouissaient de la gloire d'un triomphe. Entendez saint Paul dire que son cœur surabonde de joie au milieu de toutes ses souffrances. Ecoutez saint Augustin dans ses *Confessions* : « Je m'effrayais, dit-il, de tous les détachements que ma conversion nécessiterait en moi ; et à présent, je sens que je ne me défais d'aucun des plaisirs, des goûts, des attachements dont le sacrifice m'épouvantait tant d'avance, que vous ne veniez, ô mon Dieu ! les remplacer par les goûts et les délices infiniment plus grands de votre divine présence. »

Ne vous prévenez donc pas, ma chère Sœur, contre la vie que vous êtes d'ailleurs bien résolue d'embrasser. Ne vous étonnez même pas du petit effroi que la nature éprouve à l'aspect de tous les sacrifices auxquels elle sera contrainte de se soumettre. C'est le propre, nous dit saint Paul, des desseins que l'on conçoit pour sa sanctification, et d'une nouvelle conduite que l'on entreprend de suivre, de se présenter d'abord sous une forme dure et austère qui effraie ; les saints même ont éprouvé cette frayeur ; mais ils se fussent fait un crime de s'en être laissé abattre. Vous n'en serez pas abattue non plus, ma chère Sœur, et vous n'en poursuivrez pas moins avec fermeté et courage l'entreprise que vous avez résolue, qui est d'entrer dans la vie d'une fervente et fidèle épouse de Jésus-Christ.

Le joug du Seigneur ne paraît lourd qu'à ceux qui disputent avec eux-mêmes pour le porter ; il soutient, au contraire, il porte lui-même ceux qui s'en char-

gent avec courage. C'est le contraire des satisfactions de la nature : de loin elles plaisent, elles nous attirent ; mais vient-on à en jouir, on n'y trouve plus que dégoût, ennui, satiété. Le pape saint Grégoire fait un parallèle des satisfactions spirituelles et humaines, qui est frappant de vérité.

« Telle est, dit ce pape, la différence entre les délices de la nature et celles de l'esprit, qu'avant de jouir des premières, on les désire fortement, tandis que les autres ne présentent à l'imagination que l'image de la tristesse et de l'ennui ; mais quand on jouit des premières, on en est bientôt rassasié, et quand on jouit des secondes, on veut en jouir davantage. Les premières sont comme une eau qui, par quelque apparence de limpidité, excite la soif, et qui, par l'usage, dessèche et ne désaltère point. Les autres ne présentent pas la même fraîcheur ; on redoute d'en approcher les lèvres, mais si une fois on y goûte, on ne veut plus en boire d'autres. Plus on boit à la première source, moins l'on y trouve ce que l'on a désiré ; plus on boit à la seconde, plus on désire d'y boire encore. La soif que laisse la première est un dessèchement, un épuisement ; la soif de la seconde est un renouvellement de force, une continuité du besoin et de la satisfaction de se désaltérer toujours. »

Essayez, ma chère Sœur, de reconnaître par vous-même et d'éprouver la réalité de toutes les consolations qu'ont ressenties dans le service de Dieu tous ceux qui s'y sont livrés sincèrement et entièrement dévoués. Faites-vous à vous-même l'application de tout ce qu'ils en ont dit, en le rapportant aux cas parti-

culiers et fréquents où vous vous êtes trouvée, et en les prévoyant pour l'avenir, parce que vous vous y trouverez encore. Raisonnons ensemble sur ces cas particuliers, et comme vous m'avez recommandé de ne pas vous ménager, je vais vous parler avec franchise.

Bien empressée des petites jouissances humaines, vous recherchez, vous ambitionnez l'estime, la confiance, les éloges de vos supérieurs; vous espérez que l'opinion favorable qu'ils auront de vous influera sur l'agrément de votre vie, et qu'il vous en reviendra des contentements, des douceurs, dont vous jouirez agréablement.

Pour obtenir ces petits avantages, vous êtes honnête, prévenante, attentive envers eux; vous faites des frais pour leur plaire, et il ne vous en coûte pas parce que l'espérance d'obtenir la fin que vous vous proposez, vous soutient. Or, ne sont-ce pas là de ces biens qui excitent les désirs quand on ne les possède pas, et qui ne satisfont pas quand on les possède? D'abord, les obtient-on toujours? Et quand on les obtient, une jouissance qui n'est qu'au profit de l'amour-propre, que chacun pourrait se procurer au même prix, a-t-elle quelque chose de bien flatteur et de bien parfait? Et surtout est-elle bien durable? Le temps tout seul ne l'a-t-il pas bientôt effacée? Une foule de petits incidents ne viennent-ils pas les détruire encore plus tôt? Combien de petits événements désenchantent tout à coup notre cœur en en dissipant l'illusion dont il se repaissait. Oh! que celui qui cherche Dieu est plus heureux, non-seulement par le charme vrai, réel, durable, qu'il trouve dans son service, mais déjà parce qu'il est exempt des

crainces, des sollicitudes continuelles qu'entraîne le désir des petites jouissances humaines, parce qu'il est délivré de la vigilance fatigante dont il faut user pour le satisfaire, et de tous les petits ombrages, les susceptibilités, les jalousies, les inquiétudes de tout genre qui tourmentent violemment le cœur qui se livre à des désirs terrestres.

Quand je vous parle des soins, des attentions que vous rendez à vos supérieurs, ce n'est pas pour vous reprocher des excès à cet égard. Ce n'est pas sur cela que je veux appeler votre attention, c'est sur les motifs secrets qui vous les inspirent et la fin vers laquelle ils sont dirigés. Soyez telle que vous êtes envers eux, mais soyez-le non pour jouir des minces, incertaines, fragiles satisfactions qu'il est en leur pouvoir de vous accorder; mais, rapportant tout cela à Dieu, honorant Dieu dans vos supérieurs, sanctifiant par la pensée de Dieu tous les devoirs que vous rendez aux dépositaires de son autorité, élevez votre cœur et votre ambition au désir des satisfactions qui vous viendront de lui. Lui seul peut vous en donner qui soient dignes de vous. Remarquez qu'une même action, une même démarche peut être modifiée de manière à présenter deux sens, sinon opposés, du moins différents; et ce qui opère cette différence, c'est le motif prédominant qui est en nous, qui agit de lui-même et pour ainsi dire tout seul, et qui donne sa propre teinte à tout ce qu'il produit.

Il n'est pas difficile de distinguer dans une action si elle a été inspirée par une piété sincère et un vrai désir de plaire à Dieu, ou si l'on n'y a cherché qu'un avantage personnel. J'ai un peu peur, ma très-chère

Sœur, que ce dernier motif n'ait été bien habituel et bien dominant en vous. J'ai quelquefois entendu parler de vous par les personnes qui vous ont connue lorsque vous demeuriez en ville. Elles n'en ont jamais dit que du bien. Mais ce genre de bien, la manière dont on s'exprimait, semblait annoncer que la personne dont on parlait avait été grandement mue par le désir de plaire et de mériter des suffrages. Considérez combien il serait mal à une personne destinée à ne faire qu'un en pensée, en désirs, en volonté, en action avec Jésus-Christ; par l'effet de la sainte alliance qu'elle doit contracter avec lui, de se rechercher elle seule dans ses démarches, d'agir pour son propre compte et contre les intérêts de Jésus-Christ.

Une raison encore qui me fait appeler votre attention sur la pureté de vos motifs, c'est le contraste assez frappant que forme votre conduite envers les personnes que vous regardez comme au-dessus de vous, et votre manière d'agir avec vos compagnes, envers lesquelles vous faites trop peu de frais de prévenance, de complaisance, de patience à supporter de leur part ce qui vous contrarie et vous ennuie un peu. D'où vient cette différence? Pourquoi tant de force pour prendre sur vous dans un cas, et si peu dans l'autre? Le voici : c'est que le principe de votre force est trop dans l'amour-propre. D'un côté, il croit avoir à gagner quelque chose : alors il agit, il se montre pour soutenir ses intérêts, et vous êtes forte. De l'autre, le succès le flatterait peu; il serait peu touché de l'estime, de la bienveillance de vos égales; il n'y trouverait pas un équivalent à la peine qui lui en coûterait pour se dissimuler et se contraindre, et

vous laisser bonne, douce, prévenante, endurante envers elles, et vous n'êtes alors plus rien de tout cela. L'amour-propre est trop à son aise en vous, il y varie ses jouissances trop à son gré. Quand il lui plaît, il y devient doux, modeste, complaisant par l'appât d'une certaine réputation à acquérir, toutefois quand elle en vaut la peine. D'autres fois, et comme pour se dédommager de la contrainte à laquelle il s'est soumis envers les uns, il rentre dans son caractère naturel et reprend avec les autres les manières dures, sèches, sévères, peu endurantes qui lui sont propres.

Soit que ce malheureux amour-propre prenne le ton de la douceur, de la complaisance pour parvenir à plaire aux uns, soit qu'il reprenne celui qui lui est naturel et qu'il soit haut, raide, exigeant, caustique envers les autres pour s'en faire redouter et prévaloir sur eux, de quelle satisfaction, de quel contentement un peu réel, de quel tribut, en un mot, paie-t-il cette excessive liberté dont on le laisse jouir en soi? Il s'est annoncé d'une manière douce, flatteuse, engageante pour nous séduire sous l'appât de nous apporter des jouissances et de nous rendre heureux; et il ne nous a pas sitôt ravi l'autorité que nous lui cédon si malheureusement, qu'il devient pour nous un maître dur, absolu; il nous fait partager tous ses défauts et tout ce qu'ils engendrent de chagrins. On devient difficile comme lui, on trouve qu'on n'est jamais payé de ses avances par ceux auprès de qui on en fait. On devient irascible comme lui; on ne passe rien, on ne pardonne rien aux autres, et l'âme vit dans un état de peine, d'inquiétude, de tourment, d'agitation, de guerre avec elle-même et avec tout le

monde, qui la rend vraiment malheureuse dès cette vie, et qui ne lui laisse envisager la vie à venir qu'avec effroi.

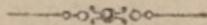
Voilà les satisfactions qui plaisent beaucoup de loin, comme nous l'avons dit, et qui se changent en amertume dès qu'on les a goûtées.

Oh! ma chère Sœur, que vous allez trouver de contentement dans la vie nouvelle, austère en apparence, mais si pleine de douceur et de consolations en réalité, que vous avez résolu de mener! Elle a des peines aussi, ne nous le dissimulons pas; mais vous ne perdrez le fruit d'aucune. Dieu, à la gloire de qui vous les supporterez, les comptera toutes, les appréciera toutes et les paiera toutes, et comme un Dieu est capable de payer. On ne travaille jamais en vain avec lui; il sait gré de tout, jusque des plus légères intentions. Son amitié, je dirais presque sa reconnaissance, est constante, immuable comme lui-même; on ne la perd jamais qu'on ne le veuille positivement. Les satisfactions que renferme cette heureuse vie où vous entrez décidément sont parfaitement pures; vous pourrez vous y livrer, vous en rassasier; et, comme le dit saint Grégoire, que j'ai cité : « Plus vous les goûterez et plus elles vous plairont, plus vous voudrez les goûter encore. » Tout vous en fournira l'occasion et les moyens. Une douce union avec Dieu dans la prière; un regard d'amour jeté sur lui dans la sainte Eucharistie; un acte de dévouement, de désir de lui plaire, d'empressement à le servir, de zèle pour s'en rendre digne, qui lui est immédiatement offert dans l'oraison; un peu de fatigue volontairement supportée dans son service; une offrande de ses œuvres et de

son cœur dans le courant de la journée; la répression d'un petit sentiment naturel; l'acceptation d'une contrariété, d'un contre-temps, d'une chose qui déplaît, le support d'un défaut, d'un petit mouvement d'humeur dans une compagne; l'oubli généreux d'un tort; une petite humiliation acceptée et offerte; tant de petits sacrifices de tous les instants, dont l'objet en soi est peu de chose, qui ne coûtent déjà pas tant à la nature même, et qui, soufferts en pensant à Dieu, sont élevés jusqu'à lui sur les ailes de la piété : c'est déjà comme une partie de nous-mêmes qui se détache de nous pour aller à Dieu. Quelle espérance que le tout s'y réunira un jour; et quelle nouvelle consolation, quelle force, quel encouragement dans cette pensée! Jouissez, ma chère Sœur, jouissez de toutes ces délices; renouvelez-les; multipliez-les; Dieu vous le permet; que dis-je? Dieu le veut; Dieu vous y invite.

Dans ce qui coûte le plus à la nature, la pratique de l'humilité, vous serez puissamment soutenue par le rapprochement de Dieu, l'union avec lui, que la piété opérera. Elle rendra commun à vous ce qui appartient à Dieu; elle vous fera jouir de sa gloire; tout ce qu'elle gagnera par votre humilité vous reviendra à vous-même dans cette vie par des consolations et des grâces, dans l'autre par cette gloire elle-même dont Dieu vous couvrira. Humiliée dans la nature humaine, vous serez glorifiée dans la nature divine, dont elle vous fera devenir participante, et vous gagnerez bien plus d'un côté que vous n'aurez perdu de l'autre. En un mot, voulez-vous être heureuse? Vivez avec Dieu; entretenez-vous souvent avec

lui : vous trouverez en lui toutes les forces dont vous aurez besoin, et surtout les douceurs, les consolations, les contentements, qui sont attachés à tout ce que l'on sent qu'on fait pour Dieu.



CHAPITRE VII.

Ce que Dieu est par rapport à l'âme religieuse, ce qu'il lui promet. — Ce qu'est l'âme religieuse par rapport à Dieu, ce qu'elle doit faire. — On ne peut servir deux maîtres. — Qu'il faut quitter les idées du monde et s'attacher au service de Dieu sérieusement.

Il est temps enfin, ma chère Sœur, de sortir de cet état, qui ressemble trop à celui de l'enfance, dans lequel vous avez vécu dans la maison, et de prendre l'esprit de l'état religieux que vous êtes venue y embrasser. Vous êtes en âge de comprendre tout ce que ce saint état a de parfait, d'heureux, pour celles que Jésus-Christ daigne y appeler, et aussi quels sont les devoirs et les obligations qu'il leur impose.

Une Religieuse du côté de Dieu est une personne distinguée et choisie par lui, qu'il a retirée du monde et de toutes ses occupations temporelles, qu'il entend pareillement retirer d'elle-même et de toutes les inclinations de la nature, de l'empire de sa volonté propre et de ses goûts, pour l'appliquer à des œuvres où il trouve sa gloire, et pour régner lui seul sur elle et en elle. Une Religieuse du côté d'elle-même est une créature dévouée à son Dieu, vivant avec lui dans une sorte d'intimité, lui donnant la première place dans son cœur, le laissant le maître absolu d'y admet-

tre avec lui, ou d'en éloigner à sa volonté tout ce qu'il juge à propos, faisant des intérêts de Dieu ses intérêts propres, cherchant avec zèle à connaître non-seulement ses commandements, mais ses moindres désirs, mais ses plus petites volontés, afin de les accomplir toutes, et commençant par là à vivre dès ce monde avec Dieu, comme on y vit dans le ciel, sous son empire et dans une parfaite union avec lui.

D'après cela, vous voyez, ma chère Sœur, que pour être Religieuse et en avoir devant Dieu le mérite, il ne suffit pas de vivre dans une communauté, de porter l'habit de la religion, d'avoir une Supérieure, une Maîtresse des Novices. On peut encore avec tout cela n'être qu'une fille du monde, qu'une chrétienne bien ordinaire. Ce qui constitue une vraie Religieuse, une Epouse de Jésus-Christ, c'est son cœur, ce sont ses affections, ses sentiments intérieurs, ses pensées, ses motifs : car le Seigneur ne regarde que le cœur, comme il nous l'a formellement dit.

Dieu, en faisant approcher si près de lui une de ses créatures, en l'élevant à la dignité d'épouse, veut qu'elle trouve et des mérites et des douceurs dans sa fidélité à cette belle vocation. Pour cela, Dieu la fait venir à lui sans la délivrer du joug de ses inclinations, de ses passions, sans éteindre en elle ce foyer de concupiscence qui porte à rechercher les biens sensibles ; il lui laisse cette répugnance naturelle pour tout ce qui la gêne, la soumet, l'humilie, et il lui dit : « Voulez-vous m'immoler tout cela ? Voilà le sacrifice auquel j'accorde pour récompense le don parfait de mon amitié, mon rapprochement de vous sur la terre, et la communication intime que je vous

donnerai de moi dans le ciel. Là, je vous admettrai à une nouvelle et complète union avec moi ; mais il faut que cette première union, que je vous propose de former sur cette terre, précède celle que je vous réserve dans le ciel. Là, je me donnerai à vous selon toute la mesure de vos désirs, selon toute l'étendue du bonheur que vous trouverez à me posséder. Plus vous vous sentirez heureuse de cette possession, plus vous me posséderez sans que rien y mette obstacle ; tout sera en vous dans un parfait accord, l'âme, le corps, l'esprit, les sens, tout sera réuni pour jouir. Vous n'espérerez, vous ne désirerez que pour mieux sentir le bonheur que vous trouverez à me posséder, et ce bonheur, qui vous satisfera toujours et ne vous rassasiera jamais, n'ôtera rien au charme, à l'enchantement du désir et de l'espérance.

» Telle sera la seconde union avec moi, dans laquelle je vous ferai entrer. C'est moi qui en ferai tous les frais. Mais dans la première, vous avez à en faire vous-même ; je vous appelle, je vous préviens de mes grâces, je m'avance vers vous, mais je ne fais pas tout le chemin : vous avez à venir au devant de moi, en marchant sur une route difficile, sur un terrain sauvage, hérissé de rochers, embarrassé d'épines, et que, quelquefois encore, j'envelopperai de ténèbres, afin de connaître l'ardeur de votre empressement et d'éprouver la force de votre confiance, parce que je veux que votre entrée dans le lieu où je me manifesterai à vous dans toute ma splendeur et mon amour soit un triomphe, et qu'en vous voyant vous-même, toute éclatante de ma gloire, dont je vous aurai revêtue, vous vous disiez : Je l'ai méritée, je l'ai con-

quise, elle est à moi, et que ce témoignage soit pour vous le comble de la félicité. »

Cette parfaite et éternelle union avec Dieu, et qu'il met entièrement à votre disposition, si elle est un peu présente à votre esprit, quel changement n'apportera-t-elle pas dans vos pensées habituelles, dans votre manière d'agir, de voir, de juger, dans les motifs par lesquels vous vous dirigez, dans la fin principale que vous vous proposez? Comment verrez-vous les petites délicatesses, les recherches de vous-même, la satisfaction de vos goûts, les marques d'amitié, de tendresse de la part des créatures, leurs applaudissements, dans lesquels vous étant tant complue, et les petites contrariétés, l'assujétissement de votre volonté, la soumission à une règle, à des supérieurs, le renoncement à vous-même, les petites mortifications de l'amour-propre, dont vous vous éloigniez autant que vous le pouviez? Le renoncement aux uns, la patience, le courage à supporter les autres, vous coûteront peu d'efforts; vous ne les verrez que comme une petite monnaie que Dieu vous a donnée pour acheter un immense et magnifique royaume, et dont vous vous déferez avec joie; ce ne seront pas les peines que vous supporterez dans cette vue qui vous donneront des regrets; vous n'en éprouverez que lorsque vous aurez laissé échapper quelque occasion d'agrandir encore la gloire et la magnificence du royaume qui vous est offert, par quelques sacrifices et quelques mortifications de plus. Vous veillerez pour ne manquer aucune de ces heureuses occasions. Au lieu de vous dire, par exemple : C'est assez que je fasse ceci, il n'est pas nécessaire que je m'assujétisse encore à

cela. Quand j'ai parlé à la Mère, qu'est-il besoin que j'aie fait un nouvel acte de soumission, de dépendance envers une maîtresse? Et réciproquement. Vous vous direz, au contraire : J'ai ici un double profit à faire; je peux soumettre deux fois ma volonté, mortifier deux fois mon amour-propre, plaire deux fois à Dieu, en retirer un double mérite. Ah! ne perdons rien de tout ce à quoi Dieu daigne attacher un si grand prix et qu'il paie si libéralement. Et Dieu, content de l'emploi que vous ferez de ses grâces, les multipliera, il vous encouragera en rendant plus intimes, plus sensibles ses communications avec vous; il vous fera goûter toutes les douceurs attachées à son service.

Oh! que tout ce que nous faisons pour le bon Dieu nous place dans une situation bien différente que ce que nous faisons pour les créatures ou pour nous-mêmes! Quand nous recherchons nos contentements, nos satisfactions, nous ouvrons la porte de notre cœur à tous les désirs, à toutes les convoitises de la nature, et ils y entrent bien plus souvent pour nous tourmenter que pour nous apporter quelque agrément; et s'ils nous font goûter un instant de douceur, lorsqu'elle s'évanouit, dans quel vide ne retombons-nous pas? De combien de regrets, de mécontentements de nous-mêmes ne devenons-nous pas la proie? Si nous attendons notre bien-être des créatures, sur quel sable mouvant nous bâtissons! Après avoir pris bien de la peine, bien de la sollicitude pour mériter leur bienveillance, l'inconstance qui leur est propre, un mot inconsideré qui nous échappe, une démarche à laquelle nous n'avons pas assez réfléchi, renversent

en un instant tout cet édifice de bonheur que nous avons pris tant de peine à élever. Et toujours faudrait-il qu'il s'écroule une fois. Ou les créatures nous échapperont en payant le tribut à la mort, ou Dieu nous en séparera en nous appelant à lui. Si ce sont elles qui nous quittent, que nous laissent-elles pour nous dédommager de nos peines, que l'inutilité où elles sont désormais pour nous, et le renversement de tous les projets de bien-être et d'agrément que nous avons fondés sur elles ? Si c'est nous qui les quittons les premiers, que nous peuvent-elles, hélas ! pour la nouvelle vie où nous entrons ? Tout notre système de bonheur est renversé, c'est tout autre chose qui se présente à nous.

Dieu nous l'a dit, et notre expérience journalière nous en démontre la vérité : on ne peut servir deux maîtres, on ne peut tout à la fois obtenir ni même rechercher son petit contentement dans ce monde et la félicité éternelle dans l'autre ; placer son plaisir et sa satisfaction dans la jouissance de l'estime et de l'amitié des créatures et les petits agréments qu'elles peuvent nous procurer, et se ménager en même temps les faveurs de Dieu, s'assurer son amour, cet amour qui nous protégera dans la vie présente et qui nous couronnera dans la vie future. Tandis qu'on sert un des deux maîtres, on oublie nécessairement l'autre. Si vous aviez l'esprit préoccupé des choses humaines, la pensée de Dieu ne s'y trouvera pas ; vous vous porterez vers ces choses par tous les moyens qui s'offriront à vous, sans songer même à en concilier l'emploi avec ce que Dieu prescrit ou défend. Dans cet état, que de fautes on commet sans même s'aperce-

voir qu'on offense Dieu, parce que ces fautes ne se montrent à nous que sous le point de vue qui nous intéresse seul, celui de nous procurer un petit agrément, un petit bien-être qui est la fin que nous nous proposons. Or, quel malheur qu'un état où l'on déplaît à Dieu, où on l'offense bien fréquemment, pour ainsi dire sans y penser et comme en dormant.

Mais si vous vous attachez avec zèle et générosité au service du Maître du ciel, vous vous trouverez comme tout naturellement dans les mêmes dispositions par rapport à lui que celles où l'on se trouve par rapport au monde quand on en fait sa fin principale. L'esprit rempli de ces grandes et magnifiques idées : Dieu me permet de lier amitié avec lui, Celui qui commande à toutes choses, qui dispose de tout en maître, veut que je le regarde comme un ami, un père, un protecteur, il veut être pour moi tout ce que ces titres expriment ; j'ai sur lui tous les droits que donnent l'amitié, l'intimité, l'étroite liaison ; tout ce qui est à lui, je le regarde, en vertu de ses promesses, par l'effet de ma confiance en lui, comme étant à moi ; son bonheur, son éternité, sont mon bien ; je deviendrai un jour semblable à ce Dieu, qui me paraît déjà si grand, quoique je ne le comprenne encore que si imparfaitement ; l'esprit, dis-je, rempli de ces pensées deviendrait-il susceptible de goûter avec tant de joie les petites douceurs de la terre, et à plus forte raison de s'en nourrir et de s'en contenter. Toutes ces petites choses échappent à des yeux habitués à ne voir que de grands objets. Et comme l'on offense Dieu, ainsi que je l'ai dit, pour ainsi dire sans s'en apercevoir, quand on recherche avec grand empresse-

ment les petites jouissances temporelles, de même quand l'esprit est profondément occupé de Dieu et qu'il possède déjà ses biens éternels, comme un enfant possède en espérance les biens de sa famille, on aperçoit à peine les avantages passagers de la terre, ils font peu d'impression sur l'âme, elle ne s'y arrête pas, et si elle les aperçoit en passant, elle les méprise comme étant trop au-dessous de ses vastes désirs.

Si cependant, soumise encore, tant qu'elle vit dans ce monde, à la pénible influence de ses sens, de ses humeurs, de ses passions, elle éprouve des tristesses, des inquiétudes, qui exercent sa constance et qui la fatiguent; la foi lui montre Dieu descendu vers elle pour être son consolateur et son soutien; car il nous dit dans l'Écriture qu'il est « proche de ceux qui ont le cœur contristé. » Et cette âme fidèle, qui sait s'adresser à ce Dieu présent, lui faire entendre ses plaintes sur les peines qu'elle éprouve, sur les tentations où il la laisse exposée, sur la faiblesse qu'elle ressent au dedans d'elle, sur le danger de succomber, sur le malheur auquel l'entraînerait une chute, sur toutes les peines, en un mot, qui la fatiguent et la contristent, cette âme, dis-je, en parlant à Celui qui voit tout, qui peut tout, qui l'aime plus que tout, puisqu'il s'est donné pour elle, n'est-elle pas déjà consolée, soulagée, fortifiée? Et quand elle entend ce Dieu lui dire: « Parce que vous êtes juste, il est nécessaire que la tentation vous éprouve; parce que je vous aime et que je veux vous récompenser, il est nécessaire que je trouve en vous des mérites sur lesquels mes récompenses puissent tomber; les efforts

que vous avez à faire ne sont pas au-dessus de votre pouvoir : agissez de votre côté, et je serai toujours auprès de vous pour vous soutenir. » Toutes ces paroles sont prises dans l'Écriture. Quand donc la foi de cette âme est assez vive pour lui faire distinguer la voix de Dieu, qui les lui adresse à elle-même, n'est-elle pas solidement affermie dans la patience et la résolution de tout faire et de tout supporter ? Quelle crainte, quelle inquiétude, quelle tentation, ne céderaient pas à la douceur et à la force de ces entretiens que Dieu nous permet à chaque instant d'avoir avec lui ?

Pour pouvoir s'entretenir avec Dieu de manière à en recueillir tous ces avantages, il faut être tout à lui, sinon par des vertus déjà parfaites, du moins par le désir de les acquérir et par la volonté ferme et sincère de ne point mettre par sa faute de bornes aux grâces que Dieu nous destine. Or, cela exige nécessairement de notre part de la réflexion, du courage, de la fermeté et de la constance.

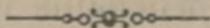
Il faut donc, ma chère Sœur, en venir à ce point par lequel j'ai commencé cet écrit et vers lequel j'ai entendu le diriger : c'est qu'il faut de toute nécessité, et sous peine de devenir coupable de la perte de toutes les grâces, de toutes les lumières que Dieu dirige sur vous, il faut de toute nécessité que vous sortiez de cet état d'enfance dans lequel vous êtes restée trop longtemps. Il faut maintenant en abjurer les goûts, les inclinations, les habitudes, les petits caprices, et tous ces coups de tête qui sont les défauts d'un enfant indocile et mal élevé. Il faut changer de but et travailler sur un plan tout à fait différent. Au lieu

de placer votre bonheur à plaire aux créatures, à vos supérieurs, à en recevoir des caresses, des applaudissements, comme un enfant qui n'est pas capable de concevoir qu'il est un autre genre de bonheur que d'obtenir les louanges de ses parents et une amitié de prédilection ; il faut le chercher, ce bonheur, dans l'amitié de Dieu, dans le contentement de Dieu, dans les récompenses de Dieu ; et il est encore plus facile de l'obtenir de ce côté que du côté des créatures ; il y a moins de peine à prendre et plus de succès à espérer. Eh ! quelle comparaison peut-on faire entre ces deux succès et ces deux genres de bonheur ?

Prenez donc la résolution de mettre Dieu désormais à la place où vous avez mis jusqu'ici les créatures, et de diriger votre conduite vers le but de plaire à Dieu et de vous assurer ses récompenses. C'est là le point important, essentiel et qui seul suffit. Si vous l'obtenez, vous êtes heureuse pour toujours. Si vous le manquez, c'en est fait, tout est perdu ; gravez profondément cette résolution dans votre esprit. C'est la résolution par excellence que je vous propose de prendre. Si vous la tenez, votre bonheur est assuré ; elle vous inspirera ; elle vous conduira infailliblement aux biens de l'éternité. Pour ne la pas perdre de vue, rappelez-vous-la plusieurs fois dans la journée, et commencez tout en vous levant.

Dites-vous donc souvent, et ce sera ici la seconde résolution pratique et journalière que je vous conseille, dites-vous souvent : *Je suis venue ici pour y servir Dieu*. Ne passez pas un jour sans vous l'être dit plusieurs fois à vous-même, et particulièrement lorsque vous êtes tentée de retomber dans les fautes

dont nous avons parlé dans les entretiens que nous avons eus ensemble pendant votre retraite. Si vous aviez le malheur de vous y laisser aller encore, ce que je ne pense pas, cette salutaire pensée vous servirait au moins, en vous rappelant la grâce de votre vocation, à vous humilier de votre infidélité, à vous aider à en demander pardon à Dieu, à en concevoir du regret et à vous relever.



CHAPITRE VIII.

On ne peut être tout à la fois et à Dieu et à soi-même. — Il faut choisir. — Etat malheureux d'une Religieuse qui vit pour elle-même. — Bonheur de celle qui vit pour Dieu. — Nécessité de réformer les défauts du caractère.

Il faut faire ou de Dieu, ou de soi, la fin que l'on se propose dans sa conduite, et choisir entre l'un ou l'autre, car il n'y a pas de milieu, ni de possibilité de les réunir et d'agir pour tous deux à la fois. On ne peut combattre ses penchants tout ensemble et les satisfaire ; on ne peut vivre pour Dieu et vivre pour soi ; on n'a à sa disposition que le choix entre l'un ou l'autre. Si l'on tente d'allier ces deux choses, d'agir un peu pour Dieu et un peu pour soi, on ne fera assez ni pour l'un ni pour l'autre. Dans ce qu'on accordera à Dieu, on ne sentira que ce dont on se prive soi-même ; et dans ce que l'on accordera à ses inclinations, à ses goûts, on ne sentira que le reproche que nous fera la conscience sur ce qu'on refuse à Dieu, et l'on s'ôtera par là l'espérance un peu fondée de ses récompenses, source puissante de nos forces. Si nous n'avons pas au dedans de nous ce témoignage que nous acquérons quelques mérites auprès de Dieu, qu'est-ce qui nous soutiendra et nous mettra à l'abri du découragement ?

Si on se laisse aller, par exemple, à des sentiments de petites antipathies avec les uns, d'attachement, de préférence avec les autres, selon les impulsions du caractère et la recherche de son plaisir, sera-t-on heureuse ? On ne se sera pas sitôt satisfait sur ce point, en traitant les unes avec quelque froideur, quelque hauteur, en témoignant aux autres un attachement trop naturel, en cherchant auprès d'elles les jouissances d'un petit épanchement de cœur, que le repentir et le remords viendront les rendre amères, en nous faisant connaître qu'en cela on a ravi à Dieu, d'un côté, les devoirs de charité qu'il désirait recevoir de nous dans les personnes qui nous déplaisaient, et dans lesquelles il voulait cependant que nous le vissions, et de l'autre, de l'avoir privé de la gloire qu'il reçoit de nous lorsque nous le rendons le maître absolu de nos sentiments et l'unique arbitre de nos attachements et de nos communications avec le prochain.

De même, lorsqu'en cédant aux impulsions du caractère et se laissant aller à toutes les petites humeurs qui le dominant, on mortifie quelqu'un qui aura déplu et que l'on se satisfait en répandant la tristesse dans son âme par un petit ton d'indifférence, de mépris, de hauteur, jouit-on longtemps de cette misérable satisfaction ? N'est-elle pas promptement interrompue par le vif mécontentement que l'on a de soi-même ?

Si, se laissant aller aux insinuations de l'amour-propre, on prend plaisir à se repaître de ses vaines illusions, que gagnera-t-on à cela, si ce n'est de se rendre plus sensible aux procédés des autres envers

soi, de devenir ombrageuse, de croire plus facilement que les autres manquent d'estime, d'attention, d'égards, pour nous? Alors, ou l'on dévore en secret toutes ces inquiétudes, et quelle peine l'on a ! ou l'on se soulage en prenant un ton dur, des manières maussades, à l'égard des personnes desquelles on croit avoir à se plaindre, ou dont on suspecte les intentions ; et quel avantage en revient-il ? Hélas ! cette triste satisfaction sera bientôt suivie du regret pénible d'avoir refusé à Dieu le sacrifice de son caractère et de ses penchants, que l'on savait qu'il demandait et qu'il offrait de récompenser d'une manière si magnifique.

Si, par caractère et par nature, on est peu prévenant, peu attentif, peu ouvert, peu confiant envers les personnes avec lesquelles on est associé dans un office, alors, si l'on veut se flatter soi-même, on se rebutera de tout ce qu'il en coûterait d'attention, de soins, de vigilance, d'efforts, pour se corriger ; on se laissera lâchement être ce que l'on est ; on jouira des douceurs d'une sorte de paresse, d'une certaine nonchalance. Mais combien on expiera cette malheureuse jouissance ? L'air triste, sombre, ennuyé, que l'on aura, provoquera dans les autres la même manière d'être envers soi, et l'on aura à souffrir de leur part tout ce qu'elles auront eu à souffrir de la nôtre, et, toujours à la suite de cette première peine, il en viendra une plus grande dans la pensée que l'on ne sait rien prendre sur soi, ni faire aucun sacrifice pour l'amour du bon Dieu.

Lorsque la crainte de se faire connaître, d'ouvrir son cœur, de rendre ceux de qui on peut recevoir

d'importants services spirituels, témoins de toutes les idées, de tous les sentiments qui se passent en soi, fermera la bouche, et que, redoutant la peine, on ne surmontera pas la répugnance naturelle de dévoiler à un œil charitable ses infirmités, ses faiblesses, la bizarrerie de ses pensées, tout en s'exemptant de cette petite souffrance, acquerra-t-on une satisfaction pure et un contentement durable ? Oh ! il s'en faudra bien. La conscience reprochera ce silence comme une faiblesse ; elle ne sera point tranquille, point fixée ; elle ne saura à quoi s'en tenir sur tout ce qui fait le sujet de sa peine. Des inquiétudes troubleront la dévotion dans la prière, la ferveur dans la réception des sacrements ; cette âme perdra tout au moins la grande partie du fruit qu'elle pourrait retirer de ses pratiques de religion. Elle perdra encore toute la douceur et l'agrément de sa vie, car dans les moments de récréation, de plaisir même, combien de fois ne sera-t-elle pas troublée par un retour subit et inquiétant sur sa situation ? Plus on donnera d'étendue à ces détails, plus on reconnaîtra que l'on perd en vrai bonheur tout ce que l'on prétend accorder à son caractère et à ses penchants ; tant il est vrai que l'on ne peut être heureux par l'alliance de ses goûts, de ses inclinations avec le service de Dieu.

Je ne prétends pas dire pour cela qu'en se dévouant entièrement à servir Dieu seul, on n'éprouvera ni peines, ni fatigues, ni tristesse ; que rien ne coûte, que tout est facile dans son service. Oh non ! il ne nous est pas donné de faire le bien comme tout naturellement, et d'être vertueux sans efforts. Notre nature, dégradée par le péché, ne produit rien de bon

de son propre fond. Elle est comme la terre, qui, si on ne la sillonne pas en tous sens, si on n'emploie pas le fer pour la travailler et la tourmenter, ne produira que de mauvaises herbes. Voulons-nous servir Dieu et mériter ses éternelles récompenses, dévouons-nous à des peines : rien ne s'obtient que par là. Cela est si généralement vrai que l'on dit proverbialement : « Point de plaisir sans peine. » Sachons donc nous contraindre, faire des efforts, renfermer au dedans de nous avec force et violence toutes les saillies du caractère ; enchaîner les passions qui se révoltent, quelles que soient les blessures que nous fassent les chaînes dans lesquelles nous les contiendrons. Sachons souffrir, en un mot, c'est une nécessité ; disons-nous bien : *Il le faut* : il n'y a ni à délibérer, ni à hésiter. Quand je le voudrais, je ne pourrais éviter d'éprouver des peines ; je ne pourrais, tout au plus, qu'en échanger une contre une autre, c'est-à-dire je pourrais me délivrer de cette contrainte coûteuse dans laquelle je me retiens, et me laisser aller à mon humeur. Mais ensuite quel reproche ne recevrais-je pas de ma conscience ? Quel ver rongeur n'y introduirais-je pas ? Tous les instants qui suivront ma lâcheté, en se succédant les uns aux autres, m'apporteront chacun leur tribut de peines, de chagrins, d'inquiétudes ; toutes mes occupations me feront sentir aussi à leur manière ma lâcheté et ma faiblesse, et l'indigne préférence que je me suis donnée sur ce que je savais que Dieu demandait de moi ; je n'y trouverai plus les consolations, les encouragements, les saintes pensées que Dieu y avait attachées et dont il voulait me faire jouir ; j'aurai toujours ma faute et la peine qui en

est l'effet présentes à mon esprit ; je serai toujours en face de Dieu, dont la pensée seule me les rappellera ; et mes occupations me le montrent toujours présent, puisqu'elles se composent des actes de la piété et des œuvres de la charité.

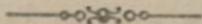
Si je m'occupe à prier, à méditer, à adorer, je vois Celui que je n'ai pas eu le courage de servir au prix d'une contrainte que je devais exercer sur moi-même ; j'adore Celui à qui je n'ai pas voulu me soumettre, parce que cette soumission m'aurait coûté de la peine ; j'adresse mes demandes à Celui à qui je viens de faire un refus parce qu'il aurait fallu me gêner pour lui accorder ce qu'il demandait de moi. Je médite la loi de Dieu, mais ses lumières viendront-elles éclairer un esprit rempli de lui-même, et qui n'agit que pour lui ? Dans cette situation, que de tristesse, que de vide, que de découragement n'éprouvent-t-on pas dans les exercices de la piété ! Que de dégoût, que de fatigues dans les fonctions de son saint état ! Tout y est mort, tout y est sans vie, tout y est ennui, dès qu'on ne peut espérer avec confiance que Dieu soit pour quelque chose dans son travail, et qu'il veut bien accueillir cette suite d'actions fatigantes, monotones, si souvent répugnantes, et en tenir compte. Pour espérer cette faveur, il faut les faire pour lui, les lui offrir ; or, pour cela, il faut penser à lui ; et quel goût peut-on avoir de penser à Dieu quand cette pensée nous rappelle toujours une malheureuse infidélité, une coupable lâcheté envers lui ?

Ainsi, s'éviter la peine d'un effort, d'une contrainte, d'une violence que coûterait, par exemple, un acte de douceur, de prévenance, de complaisance, de cha-

rité, c'est se ménager à soi-même une suite de jours malheureux. Cette nécessité de souffrir une fois bien établie, on se débat moins contre la peine ; on s'y livre, on la supporte. La pensée de Dieu, devenue plus consolante, l'espoir que l'on a de s'acquitter réellement de la dette immense que l'on a contractée envers lui, de jouir un jour de ses récompenses, encourage, anime, fortifie pendant que la souffrance subsiste ; elle passe ensuite, et quand elle a été supportée avec fermeté et courage, pour la gloire de Dieu, elle laisse en paix, en joie, en contentement, en accroissement d'espérance, de piété, d'amour de Dieu, d'union avec lui ; ce qui fait le bonheur essentiel de la vie, le seul vrai dont on puisse jouir sur la terre : tout ce qu'elle laisse au contraire après elle de remords, de crainte, de découragement, de dépit, de mécontentement de soi-même, empoisonnent tous les instants de la vie, quand on a eu la faiblesse de l'éviter. Je réduis donc tout ce que je viens de dire à ces deux mots : on ne peut être heureux par le caractère contre la conscience, et, au contraire, on peut être heureux et très heureux par la conscience contre le caractère.

Puis donc qu'en premier lieu on ne peut goûter de plaisir sans peines, qu'elles se trouvent partout, sachons les supporter. Puisqu'en second lieu, et nécessairement, la peine précède ou suit toute satisfaction, et que nous n'avons que le choix entre l'une et l'autre, n'hésitons pas ; préférons la peine qui précède à celle qui suit la jouissance. Quand la peine vient la première, la jouissance qui la suit la fait oublier ; et quand on veut commencer par celle-ci, elle est effa-

cée et chassée à son tour par la peine qui succède, et la peine reste seule ; le plaisir qu'on a goûté un moment a disparu, et pareillement le bonheur chasse loin devant lui la peine dont il est le fruit. Ce simple calcul ne suffirait-il pas déjà pour nous décider ? Mais il y en a un autre que celui-là à faire. Peut-on établir quelque proportion entre le bonheur que nous pouvons obtenir par la peine que nous prenons à réprimer nos penchants, et celui que ces mêmes penchants nous procurent lorsque nous cédon's à leur impulsion ? Quelle comparaison y a-t-il à faire entre se servir soi-même et servir Dieu, entre le salaire que nous pouvons tirer de nous pour payer les services que nous nous rendons, et les moyens qui sont au pouvoir de Dieu de nous donner la rétribution de ceux qui lui sont offerts ? Décidons-nous pour celle-là, nous aurons l'éternité pour en jouir, et le temps pour l'espérer, ce qui est déjà une jouissance anticipée.



CHAPITRE IX.

La Religieuse est à l'école de Jésus-Christ. — Jésus la forme par ses leçons, et il veut qu'elle s'exerce à les répéter. — La vie religieuse est un voyage. — Admirable comparaison entre l'âme religieuse et un exilé qui se dirige vers la patrie.

Vous n'êtes pas encore, ma chère Sœur, au pied de l'autel, où vous avez vu, il y a peu, une de vos Sœurs se consacrer, avec un si grand contentement, au service de Dieu dans les pauvres; mais déjà vous en êtes bien près; et de la place où vous êtes, vous contemplez la pierre sacrée sur laquelle, prosternée devant l'autel de Jésus-Christ, vous recevrez, de sa grâce, le coup qui vous immolera à son service. Déjà il vous a mise à la place de celles qu'il appelle à ce grand sacrifice.

Si donc je n'ai pas encore la satisfaction de vous dire, et vous celle d'entendre ces paroles : *Veni, sponsa Christi* : Venez, épouse de Jésus-Christ, j'ai néanmoins de beaux titres à vous donner déjà : recevez celui de Sœur, qui consacre vos jours à l'exercice de la charité, qui constate les droits à vos services que Dieu confère aux pauvres, et que vous ratifiez de tout votre cœur. Recevez-en un autre encore, qui n'est pas moins précieux, puisqu'il désigne un amour de prédilection de la part de Dieu et des grâces de

choix pour vous : c'est celui d'élève de Jésus-Christ.

Oui, ma chère Sœur, c'est Jésus-Christ qui va présider à votre éducation religieuse, c'est lui qui mettra dans l'âme et dans la bouche de vos maîtresses, de vos supérieures, de votre directeur, les leçons, les instructions que vous recevrez d'eux. Ils lui demanderont le secours de ses lumières pour vous parler; vous les lui demanderez vous-même pour eux, et qu'y a-t-il de plus sûr qu'une grâce qui est comme une suite nécessaire de celle de votre vocation vous soit accordée? Il en sera de même du don d'intelligence, de docilité, que Dieu vous accordera pour bien connaître les principes de la vie religieuse, en prendre l'esprit, et en estimer, en adopter les pratiques. Jésus-Christ, toujours votre instituteur, vous fera voir en action ces règles de la vie spirituelle dans la conduite de vos Sœurs; vous entrerez pour quelque chose dans la concession des grâces de fidélité qu'il leur fera, à raison de l'utilité dont il prévoit que leur exemple sera pour vous; et ce n'est pas encore à cela que se borneront ses tendres soins. Il ne suffit pas, pour acquérir une science, un art quelconque, d'en connaître les principes, de voir comment ceux qui les possèdent en font usage et s'en servent; il faut aussi en faire l'essai soi-même; et Dieu vous réserve ce moyen essentiel d'instruction, sans lequel toutes les connaissances sont inutiles. Il permettra donc que vous trouviez des occasions de mettre en action le détachement de vous-même, le renoncement à votre volonté, le sacrifice de vos goûts, une charité, une douceur, une complaisance, qui n'ont de motifs qu'en Dieu et aucun dans les créatures, et dont vous aurez

reçu les leçons; il permettra que vous ayez des combats à soutenir, et que pour cela vous ayez à vous servir des armes de la foi qu'on vous aura mises en mains afin que vous en appreniez et l'usage et l'efficacité. Il vous fera rencontrer des difficultés, des tentations, des résistances, afin que, connaissant vos défauts, votre faiblesse, vous vous essayiez dans la pratique de l'humilité et d'une charitable indulgence envers les autres pour supporter leurs défauts. Dans toutes ces circonstances, rappelez-vous cette pensée; je vous l'indique ici comme un moyen de surmonter toutes les difficultés que la nature opposerait à votre avancement : c'est une leçon que Dieu me destine, c'est un essai qu'il me fait faire de la grande science de lui plaire, dans laquelle il m'instruit : Dieu demande cela de moi. Ne perdez jamais de vue cette pensée. De combien de consolations et d'encouragements elle sera pour vous la source? Quel contentement pourriez-vous avoir plus grand, plus parfait que quand vous vous direz : Je suis entre les mains de Dieu, qui me forme, qui me façonne à son gré afin de pouvoir m'aimer assez pour m'élever un jour à la dignité de son épouse.

Un autre témoignage de la bonté de Dieu à votre égard, c'est le choix qu'il a fait du jour de votre entrée dans cette maison, en la plaçant dans un moment où l'Eglise célèbre l'entrée glorieuse de Marie dans le ciel. Ne vous indique-t-il pas par là qu'il vous donne sa sainte Mère pour votre protectrice spéciale? Peut-être même est-ce déjà à sa protection que vous devez cette faveur; Marie l'aura demandée pour vous à son divin Fils; et, bien que ce jour vous ait été indiqué par

nous, vous savez que nous ne sommes que les instruments dont Dieu se sert pour exécuter ses desseins.

Il y a bien des rapports entre la porte par laquelle vous avez été introduite dans cette maison, et celle qui s'est ouverte pour donner entrée dans le ciel à la Sainte Vierge; elles correspondent, elles communiquent l'une à l'autre, elles tiennent aux deux extrémités de la carrière que vous allez parcourir. Celle-ci ne s'ouvre pas sans que l'autre n'en ressente un mouvement et ne commence à s'ébranler aussi, comme pour se préparer à s'ouvrir de même quand cette carrière aura été parcourue par celle qui vient d'y entrer. Si elle est quelquefois un peu difficile, s'il se trouve quelques passages qui exigent du courage et de la résolution, du moins c'est une route sûre et qui conduit infailliblement à la destinée, à la seule destinée que nous devons nous proposer. Tant que vous aurez présent à l'esprit le terme où vous tendez, rien n'affaiblira vos forces; vous ne vous sentirez faible que lorsque vous commencerez à le perdre de vue, et encore serez-vous toujours aidée de la grâce pour le rappeler à votre souvenir. Nous n'avons point de cité permanente à espérer sur la terre; nous n'y sommes placés que comme on l'est sur une route, pour arriver à un terme quelconque; aussi l'Esprit-Saint nous donne-t-il à tous le nom de voyageur. Nous ne pouvons considérer un homme transporté par de funestes événements loin de sa patrie et soupirant après son retour au sein de sa famille, que comme le modèle des désirs et de l'empressement que nous devons avoir d'arriver à notre véritable patrie, car il n'est pas plus exilé que nous. Si on vient annoncer à cet homme,

gémissant sous le poids d'un dur esclavage, surveillé de si près qu'il n'a pas la possibilité de s'enfuir, et si éloigné de chez lui qu'il ne sait quel chemin il aurait à prendre pour y revenir, si on vient lui annoncer sa délivrance, si on ouvre devant lui la barrière qui le tenait renfermé, en lui indiquant la route qu'il doit suivre et lui donnant un guide qui le dirigera dans le désert qu'il doit traverser, et qui ne le quittera pas qu'il ne l'ait rendu au milieu de tout ce qui lui est cher; cet homme ne s'y croirait-il pas déjà? Pourrait-il contenir les transports de sa joie? Les affaiblirait-on en lui disant qu'il aura cependant de grandes fatigues à supporter, des marches pénibles à faire, qu'il aura des montagnes à gravir, des précipices à éviter, des lieux embarrassés de ronces et d'épines à traverser, les injures du temps à essayer? Non, tout disparaîtrait à la pensée de ses foyers qu'il va revoir, de ses proches, de ses amis, auxquels il va être rendu.

Voilà vos dispositions et le contentement qui remplit votre cœur à ce moment.

Mais écoutez encore : cet homme se met en route avec un grand courage; à peine s'aperçoit-il des premières fatigues, parce que la pensée du bonheur dont il doit jouir l'absorbe tout entier. Cependant, à mesure qu'il s'avance, la fatigue croît insensiblement, celle de la veille ajoute à celle du jour, et celle de l'avenir, plus pesante encore, affecte son âme; il s'y arrête : et plus il s'occupe de la peine présente, plus s'affaiblit la pensée du bonheur futur. Il calcule, il compare, il ne sait s'il a plus perdu que gagné en quittant ses fers : sa confiance dans son guide n'est plus si vive; il lui semble qu'à mesure qu'il s'avance,

le but où il tend s'éloigne. Ah! si je savais, dit-il, que je n'eusse plus que quelques jours de marche à faire, je reprendrais courage; mais peut-être suis-je encore pour longtemps dans ce lieu sauvage, où l'on ne vit que de privations, où l'on ne ressent que des peines.

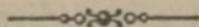
Ce n'est pas une histoire purement d'imagination que je raconte ici; nous en avons la réalité dans le voyage des Israélites de l'Égypte à la terre promise, et dans tous ceux, et le nombre n'en est pas petit, qui entreprennent avec résolution de marcher dans la voie de la perfection évangélique, qui s'arrêtent bientôt et qui disent : « Si j'avais soixante-dix, quatre-vingts ans, je ne m'arrêtera pas; mais avoir à combattre, à se contraindre tous les jours, et cela pendant quarante ou cinquante ans peut-être, comment y tenir? »

Maintenant, je vais faire une supposition : c'est vous, ma chère Sœur, qui avez été donnée pour guide à ce voyageur; vous entendez ses plaintes, ses murmures, ses motifs de découragement; qu'allez-vous lui dire? « Eh! mon ami, vous vous croyez bien loin de votre patrie, et peut-être y touchez-vous; encore quelques pas, encore cette montagne à gravir, et, de son sommet, vous la découvrirez peut-être. Et quand ce ne serait pas demain que vous y arriveriez, que sont quelques jours de marche et de fatigue au prix du repos délicieux que vous goûterez parmi les vôtres, et qui sera d'autant plus doux, d'autant plus ravissant, qu'il vous aura coûté davantage à obtenir. Rappelez-vous la joie que vous éprouvâtes quand on vous dit : « Vos fers sont rompus, vous retournerez dans votre

maison. » On ne vous dissimula pas alors que vous auriez des fatigues à essuyer, une route peut-être longue à faire, que vous y trouveriez des dangers, des ennemis à combattre, mais qu'avec de la vigilance vous échapperiez à tout péril et que vous vaincriez tout ennemi. Vous saisissiez avec empressement tout ce qu'on vous disait; vous étiez résolu à tout endurer; vous ne vous effrayiez de rien. Vous commençâtes votre marche avec joie, votre corps ne ressentait aucune de vos premières fatigues, parce que votre âme, vivant dans l'espoir de parvenir à un grand bien, se nourrissait de pensées qui la fortifiaient; elle restait fraîche, et sa fraîcheur et ses forces suppléaient à l'affaiblissement des forces du corps. »

Vous voilà, ma chère Sœur, établie tout à la fois et le voyageur et le guide; voilà les conseils et les encouragements que vous aurez à vous donner et à recevoir. Ne les perdez pas de vue, étudiez-les, et votre voyage se fera heureusement. Vous vous rappellerez aussi que le chemin que vous suivez est celui que Marie elle-même a parcouru, qu'elle y a laissé des vestiges de son passage. Si les renoncements sont pénibles, qui en a plus éprouvé que Marie? Si la nature répugne aux humiliations, qui en a subi plus que Marie? Si la soumission de votre volonté vous coûte, qui a vécu dans une plus grande soumission et dépendance que Marie? Tant qu'elle a été jeune, elle a été dans la dépendance de Joseph; à un âge avancé, elle était sous la direction de saint Jean. Si les sacrifices vous effraient, qui en a fait autant que Marie et d'aussi cruels? Se sentir traité de Dieu comme Marie, se voir semblable à Marie, n'est-ce pas tout?

Ne s'assure-t-on pas par là que la porte qui termine la carrière que Marie a suivie s'ouvrira aussi devant nous et nous laissera entrer dans le séjour de gloire, où elle est et où nous nous la représentons pour lui rendre, en ces jours consacrés à célébrer son triomphe dans le ciel, l'hommage de nos félicitations, de notre vénération et de notre confiance.



CHAPITRE X.

Combien est excellente et noble la vocation de soigner les pauvres et les malades. — Moyens et facilité de correspondre à cette vocation. — Imitation de la Sainte Vierge. — Dévotion au Cœur immaculé de Marie.

La foi nous apprend, ma très chère Sœur, que la Providence de Dieu, qui a établi et qui maintient l'ordre dans l'univers, dispose de chacun de nous et nous destine elle-même aux divers emplois de la société : elle prépose les uns au soin de la gouverner ; elle appelle les autres à régir, à perpétuer les familles. Tout ce qui intéresse le besoin, la sûreté, la conservation des sociétés humaines, devient ainsi l'objet des diverses fonctions que Dieu assigne à chacun de nous. Dans cette distribution d'emplois, de travail, quel sort Dieu vous a-t-il réservé ? Voyez le lieu où vous êtes, le motif qui vous y place ; prosternez-vous, adorez et remerciez. Vous êtes au pied des autels, où Dieu vous a appelée ; vous venez recevoir de lui une mission pour exercer sa charité sur la terre et faire connaître au pauvre et à l'orphelin que Dieu qui les a créés, qui les afflige, ne les oublie pas dans son amour ; qu'il s'occupe de leurs besoins et qu'il veut les soulager. Il me semble entendre sa voix vous dire : « Il est sur la terre une famille qui m'est chère, dont

je fais l'objet de mes soins particuliers; elle est composée d'enfants abandonnés à qui je dois le lait; d'autres, privés du secours de leurs parents, que je me charge d'élever et d'instruire; d'hommes accablés de maladies, de souffrances, qui attendent de moi des secours et des soulagements; d'autres, enfin, chargés du poids des ans et d'infirmités qui en sont la suite, et qui me demandent une subsistance et des soins qu'ils ne peuvent se procurer eux-mêmes : voilà la famille que j'ai spécialement adoptée et que je vous confie. Devenez les mères des uns, les institutrices des autres; méritez d'être appelées les sœurs des affligés, de ceux qui souffrent et qui sont infirmes, et que ces vieillards retrouvent en vous les enfants qui auraient pris soin de leurs vieux jours; ce que vous ferez pour chacun d'eux, je le regarderai comme fait à moi-même. Soyez donc tout à tous; prenez le caractère de ma charité, qui devient votre état et qui s'étend à tout, afin que mon amour pour les pauvres, mon désir de soulager toutes les souffrances humaines, soit satisfait. C'est entre vos mains que je remets ce dépôt et ce désir, si chers à mon cœur. Voilà de quoi se compose l'état que je vous assigne; ma sagesse, ma puissance, sont le partage de ceux que j'appelle à maintenir l'ordre que j'ai établi dans le monde; c'est dans mon cœur que je prends celui que je vous destine. Ce sont ses plus tendres affections que je vous charge d'exprimer et de rendre sensibles aux hommes. Que ceux qui se croient délaissés, qui gémissent sous le poids de la pauvreté et des souffrances, sachent qu'ils ont dans le ciel un Père qui veille sur eux, et que ce soient vos soins qui le leur

rappellent. Faites-leur connaître que si j'ai établi une inégalité dans la distribution des biens temporels, elle n'existe pas dans l'amour que je porte à tous les hommes. Tandis que les uns reçoivent, dans le bienfait de la santé et dans l'abondance des biens de la terre, une preuve de ma Providence paternelle à leur égard, que les autres apprennent de vos soins et de votre empressement à les servir qu'ils ne sont pas exceptés de mon amour et de ma vigilante sollicitude.»

Telle est la voix qui a parlé à votre cœur, qui a décidé de votre vocation en même temps qu'elle vous a instruite de la dignité et des devoirs de l'état que vous embrassez. Dieu vous a préparée de loin aux vues qu'il vous manifeste aujourd'hui. Quand vous le remerciez de vous avoir fait naître dans des familles chrétiennes et vertueuses, d'avoir disposé votre cœur à la piété, de vous avoir préservée des scandales du monde et de l'air si contagieux qu'on y respire, vous ignoriez encore que par ces premières faveurs il se préparait en vous des instruments de sa charité envers les hommes et des ministres de son cœur. Ses motifs, ses desseins, se découvrent aujourd'hui. Il a sanctifié votre jeunesse, parce qu'il voulait employer votre vie entière aux œuvres de charité, et il sanctifiera votre vie tout entière, parce que vous vous êtes montrée fidèle à correspondre à votre vocation et que vous le serez à la remplir.

Je vois encore, ma très chère Sœur, un grand motif pour vous de confiance et de dévouement dans la circonstance dans laquelle vous entrez dans cette maison. Elle appelle du secours, et c'est au moment où elle le sollicite de Dieu avec ardeur que vous vous

présentez; elle vous reçoit donc comme le fruit de ses prières. Voyez quel accueil Dieu dans sa bonté vous ménage, et quels engagements vous contractez avec lui. Le besoin qu'il a de vos services ici ajoute aussi un prix de plus à la grâce qu'il vous fait de vous y appeler, en vous permettant de penser que plus vos services lui sont nécessaires, plus ils lui seront agréables. Non-seulement le temps, le lieu où il vous place, mais encore les personnes respectables auxquelles il vous associe, sont un gage de prédilection et d'une providence toute particulière à votre égard.

Appelée à remplir un ministère dont les actes parfaits prennent leur règle comme leur motif et leur objet dans le cœur de Dieu, combien il vous importait que votre bonne volonté, que votre dévouement, reçussent une direction qui rendît ces actes dignes en tout de Dieu, que vous représentez et au nom de qui vous agissez. Eh bien, cette précieuse faveur, vous la recevrez encore de Dieu, si libéral envers vous; vous la trouverez dans les leçons et les exemples de ces vertueuses compagnes, dont vous avez le bonheur de devenir les Sœurs; les unes, consommées déjà dans la pratique des devoirs de leur saint état; les autres, aidées de leur docilité, de leur renoncement à elles-mêmes, de leur bonne volonté, marchant à grands pas sur leurs traces, vous offrent à la fois la règle, le modèle et l'encouragement, en sorte que pour bien faire vous n'avez plus qu'à écouter et imiter.

Cette conduite de Dieu à votre égard, cet enchaînement, cette suite de grâces, qui se retracent si vivement à votre esprit, vous font éprouver cette abondance de sentiments d'amour, de reconnaissance, de

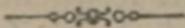
joie, de crainte filiale, de dévouement, de désir, que je crois voir se presser dans votre cœur pour se répandre devant le Seigneur, dans ce moment surtout où, au pied de ses autels, vous recevez de lui l'honorable commission de soigner les pauvres en son nom et de soulager ceux qui souffrent. Que ne puis-je les peindre, tous ces sentiments, et vous édifier encore en vous rendant compte de vous-même à vous-même. Toutefois, pour remplir ici le ministère de confiance que vous m'accordez, je vous ai dit, et, en vous le répétant, je crois vous donner et la plus haute idée de votre saint état, et le plus puissant motif de vous en rendre digne ; je vous dis donc : Le ministère auquel vous vous dévouez prend sa source dans le cœur de Jésus-Christ, dans l'amour qu'il porte à tous les hommes, et particulièrement à ceux qui souffrent, et dont les besoins spirituels et temporels deviennent plus pressants ; j'ajoute : C'est de ce cœur doux, humble, patient, charitable, ouvert à tous les misérables, soumis à toutes les volontés du Ciel, jusqu'à laisser couler son sang pour le salut de ses frères, que vous êtes appelées à devenir les images vivantes. Je ne crains point de vous laisser apercevoir toute la perfection qu'exige de vous l'état saint que vous embrassez. Dieu se décide pour vous, et avec son secours qu'y a-t-il d'impossible ? Il m'est donné aussi de vous offrir un grand moyen d'acquérir cette précieuse ressemblance avec le cœur de Jésus : c'est le conseil de vous introduire et de vous jeter avec confiance dans le cœur de Marie, si semblable à celui de son divin Fils, et qui vous est ouvert à tant de titres. Elle est la protectrice de tous ceux qui se

dévouent à marcher sur ses traces dans la voie de la perfection évangélique, elle est la patronne spéciale de cette maison ; et remarquez que c'est dans les sentiments les plus vifs de son cœur, dans tout ce que l'ardent amour pour son Fils lui a fait supporter de douleurs, que la piété de nos pères a choisi une patronne, une protectrice à celles qui, comme vous et avant vous, sont venues faire leurs propres souffrances des souffrances de leurs frères, des membres vivants du Fils de Marie. Que de secours je vois pour vous dans sa protection ! Le souvenir que vous aurez d'elle quand, par exemple, l'ordre de vos fonctions vous conduira à soutenir péniblement le corps d'un malade que ses forces abandonnent, quand vous assisterez celui que la douleur tourmente, quand vous serez témoins des angoisses d'une agonie, ou occupées à rendre un dernier devoir à une dépouille mortelle, représentez-vous alors Marie au pied de la croix sur laquelle son Fils expire, participant à toutes ses douleurs, recueillant son dernier soupir, recevant dans ses bras son corps inanimé. Les grâces que ce pieux souvenir attirera sur vous, et les sentiments qu'il vous inspirera, rendront votre cœur semblable à celui de Marie, comme la foi rend votre action semblable à la sienne. Quand vous reconnaîtrez dans vos frères des besoins qu'il ne sera pas en votre pouvoir de satisfaire, à l'exemple de l'attentive sollicitude de Marie, que vos prières appellent à leur secours la toute-puissance de Jésus-Christ, et, pleines de confiance en ses bontés, que votre zèle prépare d'avance ce malade dont le besoin vous touche, à recevoir avec docilité, à remplir avec fidélité ce que Dieu daignera

lui faire comprendre et lui prescrire. Dans les moments d'épreuves surtout, que Dieu emploie souvent pour perfectionner les siens, lorsque vous vous trouverez comme séparées de Jésus-Christ parce qu'il vous fera moins sentir ses consolations et sa présence, combien le cœur de Marie, inquiet, tourmenté de ce qu'elle ne retrouvait plus son Fils, resté seul à Jérusalem, semblera rapproché de vous ! Combien il vous sera facile et consolant d'y pénétrer, de mêler votre douleur à la sienne, de lui demander, par ce qu'elle a souffert elle-même durant l'absence de son Fils, de vous aider à retrouver ce Dieu consolateur, ce Dieu fort, dont l'appui vous est si nécessaire ! C'est dans le cœur de Marie que vous apprendrez à le désirer, à le rechercher, à le retrouver. C'est là où vous puiserez les lumières, les forces, l'encouragement et tout ce qui manque à votre faiblesse. Apprenez-y dès ce moment à louer, à bénir le Seigneur des grâces dont il vous a prévenues, des grands desseins de salut sur vous qu'il vous témoigne dans la vocation qu'il vous a inspirée. Vous pouvez bien dire comme Marie : « Que mon âme glorifie le Seigneur : il a fait en moi de grandes choses ; tous les chrétiens doivent me trouver heureuse ! » Ajoutez aussi comme elle que vous êtes les servantes du Seigneur ; que lui seul désormais va disposer de vous sans aucun obstacle du côté de votre volonté.

Sans doute la dévotion à Marie vous est familière ; cultivez-la avec soin. J'ai assez dit si ce peu de paroles peut contribuer à donner un développement de plus à vos sentiments envers la Mère de Dieu. Où, mieux que dans son cœur si uni à Dieu, si soumis à

sa volonté, si rempli des grands mystères de notre foi, auxquels elle eut tant de part, apprendrez-vous à vous détacher de toutes les choses de la terre, à renoncer à vos goûts, à vos inclinations, à votre volonté, à vous-mêmes, pour vivre de la foi, pour ne juger de rien que par la foi, pour n'estimer que les biens du ciel, pour vous rendre dociles aux grâces de Dieu et fidèles aux règles qu'il a données à la maison où vous entrez. Où, mieux que dans le cœur de Marie, trouverez-vous à allumer le feu de la charité qui devient votre état, qui doit éclairer et échauffer toutes vos actions ? Où, mieux que dans la dévotion à son sacré cœur, trouverez-vous à donner à votre piété un caractère de douceur, d'humilité, de tendresse, de docilité, d'abandon de soi-même, de soumission à la volonté de Dieu, de perfection, en un mot, qui vous remplira dès ce moment de confiance, de consolation, d'encouragement, et qui vous fera trouver dans le fidèle accomplissement des devoirs de votre état l'avant-goût des biens qui en seront la récompense.



CHAPITRE XI.

Réparer le temps perdu. — Se donner à Dieu promptement et entièrement. — Vivre pour soi, c'est perdre son temps et sa peine. — Vivre pour Dieu, c'est être heureux pendant la vie, c'est se préparer une mort douce et tranquille et une éternité de bonheur.

Ce n'est pas une grâce commune et ordinaire que celle que vous venez de recevoir de Dieu, ma chère Sœur ; il ne la renouvelle pas souvent pendant la vie. Bien qu'il nous ait préparé dans le sacrement de pénitence un moyen où nous pourrions habituellement aller nous purifier des fautes journalières qui échappent à notre fragilité, lorsque ce sacrement devient, comme vous venez de l'éprouver, une purification de toute la vie, une réparation générale de toutes les confessions précédentes sur lesquelles le peu d'amendement qui s'en est suivi nous a fait concevoir des craintes ; lorsqu'en un mot ce sacrement devient pour nous comme un second baptême, qui par son effet remonte jusqu'au premier, pour effacer tout ce qui s'est passé de mauvais entre les deux, pour nous rendre cette robe d'innocence dont le premier nous avait revêtus, aussi pure, aussi belle, que nous la reçûmes alors ; dans ce sens, dis-je, où il ressemble au

baptême, il a cela de commun avec lui que, bien qu'absolument il puisse être réitéré, néanmoins, par le fait des dispositions de Dieu et selon sa conduite ordinaire, nous ne pouvons nous flatter de recevoir bien des fois cette grâce de rémission générale, cette réparation plénière de tous les défauts des confessions précédentes : c'est donc une nécessité bien pressante d'en conserver soigneusement les heureux fruits quand on a eu le bonheur de les recueillir.

Vous êtes en état, ma chère Sœur, soit parce que la raison est assez formée en vous, soit parce que vous êtes actuellement aidée de la grâce, de sentir la force de cette conséquence et de la faire devenir le motif de vos efforts et la règle de votre conduite.

Jusqu'ici vous vous êtes peut-être excusée à vous-même votre peu de progrès dans la sainteté de la vie religieuse, sur la légèreté, l'irréflexion de votre âge, sur ce qu'il était peu capable de réflexions sérieuses et suivies, peu susceptible de recevoir des impressions profondes par l'effet des instructions qu'on vous donnait, des motifs qu'on vous suggérait, des exemples que vous aviez sous les yeux. Vous vous flattiez, pour vous rassurer, que le temps, fortifiant votre raison, vous apporterait des facilités que vous n'aviez pas pour corriger vos défauts, pour lever les obstacles que vous rencontraiez, que vous deviendriez tout naturellement telle que vous devez être, et qu'en tout cas vous aviez tout le temps d'y penser et de mettre sérieusement la main à l'œuvre; c'est ainsi qu'on est industrieuse à se faire illusion sur ses obligations quand il faut se mortifier et souffrir quelque chose pour les remplir.

Ces excuses, tout illusoire qu'elles étaient, vous sont ôtées aujourd'hui.

Votre raison est à peu près tout ce qu'elle peut être. Vous devez sentir toute la force des motifs qui vous pressent, toute la nécessité qui vous est imposée d'acquérir la perfection de votre état, ou vous ne le sentirez jamais. Si lorsque vous êtes entrée dans la maison, quelques motifs qui tenaient encore de la légèreté, du goût, de l'enfance, ont influé sur votre démarche, si en la faisant vous avez moins envisagé le bonheur de devenir parfaite devant Dieu par le renoncement à vous-même, par la mortification de vos goûts, par la réforme de votre caractère, que vous n'avez cherché à jouir du petit relief que vous procurait une association avec des personnes graves et vertueuses, portant un habit saint qui les distingue du commun des hommes, livrées à des occupations auxquelles le monde attache quelque estime ; si, dis-je, quelques motifs humains ont contribué à vous amener dans la maison où vous êtes, le temps que vous y avez déjà passé, l'expérience que vous y avez acquise, les leçons que vous y avez reçues, et, plus que tout cela, les grâces de Dieu, ont dû dissiper toutes les illusions que le premier développement de l'amour-propre dans votre jeune âge avait pu produire en vous ; elles ont dû rectifier vos idées et vous faire voir d'une manière juste la position où vous vous trouvez.

Que la conduite de Dieu envers vous a été admirable ! Combien elle doit vous pénétrer d'amour pour lui et d'empressement à lui en donner des preuves ! Avec quelle bonté pour vous ce Dieu, qui voulait vous donner à ses pauvres, à ses amis, et qui sait tout faire

concourir à ses desseins, s'accommodant à votre faiblesse, a permis que des motifs bien imparfaits, mais capables d'opérer votre détermination, vous fissent entrer infailliblement dans ses vues miséricordieuses sur vous et vous conduisissent à recevoir une des plus grandes grâces qu'il ait coutume d'accorder. Vous êtes allée au devant de cette grâce, vous l'avez reçue sans en connaître encore tout le prix. A un certain goût pour la vertu, combien d'autres ne se sont-ils pas joints pour fixer votre résolution ? Vous les avez apportés avec vous dans la maison, tous ces goûts, toutes ces inclinations naturelles, vous les aimiez, vous espériez trouver à les satisfaire ; bien plus, vous espériez qu'ils contribueraient de leur côté aux douceurs et à l'agrément de votre vie ; vous ne conceviez pas encore qu'on pût être heureux par des renoncements et des sacrifices. Dieu a souffert longtemps ; il vous a attendue avec patience, et, le moment de sa grâce arrivé pour vous, il s'est révélé à votre cœur ; il vous a montré qu'il y avait dans son service, dès ce monde même, un genre de bonheur bien différent de celui auquel vous pensiez.

Ce n'est pas d'autorité que Dieu vous a conduite. Il a voulu gagner votre cœur par la conviction, par la confiance. Il vous a fait éprouver le vide et le néant de toutes les satisfactions que l'on cherche hors de lui. C'est par votre propre expérience, aidée de la réflexion, qu'il a voulu vous amener à reconnaître que vous ne goûteriez de vrai contentement qu'en vous donnant tout à lui, de manière à le contenter lui-même.

Que de peines, en effet, que d'inquiétudes, que de

petits tourments, que de tristesses, n'avez-vous pas éprouvés quand vous vous êtes laissée aller à vos penchans, à votre amour-propre, à l'impulsion de votre caractère ! Quand on suit cette voie, que de travail on a à supporter pour arriver à une bien petite jouissance ! Combien de fois on manque son but, et qu'on est peu avancé quand on l'obtient ! On a évité, je le veux, une occupation qui vous aurait ennuyé, fatigué, humilié, on l'a fait faire par d'autres, on s'est soustrait à un acte d'obéissance, de dépendance, de direction dans son travail, qui aurait un peu fait souffrir l'amour-propre ; on a souffert impatiemment une certaine dépendance, et quand on a été forcé de s'y soumettre, on s'en est vengé en quelque sorte en prenant un ton d'humeur, en répondant d'une manière qu'on savait bien qui ferait de la peine et qui, par là, empêcherait qu'on ne se prévalût du petit avantage qu'on avait eu sur nous, et que nous n'en fussions humilié.

On évitait soigneusement que la connaissance de quelques fautes, de quelques manquemens, ne parvint à nos supérieurs, et l'on n'épargnait ni détours, ni petites feintes pour la leur dérober ; on recherchait leur estime, leur confiance, avec toute l'industrie dont on était capable. Or, dans tout cela, que de soins, que de sollicitude, quel travail au dedans de soi !

Est-on heureux au milieu de cet embarras ? Et cependant, ce sont là les seules sources de jouissances ouvertes à ceux qui se rendent esclaves de leur caractère et de leurs inclinations naturelles. Vous pensez bien sûrement comme moi sur tout cela, ma chère

Sœur, et nous disons ensemble : « Y a-t-il là de quoi satisfaire, je ne dis pas une vraie Religieuse, mais une personne tant soit peu raisonnable et réfléchie? » Convenons que c'est une vie bien dure que celle où, pour tout contentement, pour toute douceur, on est réduit à éviter tout ce qui blesse l'amour-propre, tout ce qui contrarie les inclinations ; travail ingrat, désolant, quand il ne réussit point, et c'est ce qui est le plus ordinaire ; et quand il réussit, travail bien peu récompensé par les petites satisfactions vides, frivoles, qu'il nous rapporte, qui sont toujours empoisonnées par la réflexion quand elle arrive, par le mécontentement que l'on a de soi-même, par les remords et la pensée que si Dieu nous appelait alors pour lui rendre compte de notre vie, nous n'aurions à lui offrir que des ingratitude, des infidélités, des mépris de ses grâces. Eh quelles en seraient les suites !

Ce n'est pas seulement par ces considérations, ma chère Sœur, que vous chercherez à donner à votre conduite une direction différente de celle que vous avez suivie jusqu'ici. Un motif plus relevé fera encore une impression plus profonde sur vous. Dieu s'est révélé à votre cœur, il s'est fait connaître à vous comme étant lui-même le partage qu'il vous destine sur la terre, comme ayant fait choix de vous pour son service particulier, comme vous réservant pour lui, et vous retirant des occupations de ce siècle pour vous appliquer entièrement à son service. Quand Dieu favorise ainsi une de ses créatures, quand il fait tant d'avances auprès d'elle, quel dévouement n'a-t-il pas droit d'attendre de sa part ? Quel embrasement d'amour, de reconnaissance celle-ci ne doit-elle pas

sentir s'allumer dans son cœur? Oh, ma chère Sœur, des faveurs si grandes, des grâces si privilégiées ne trouveront pas en vous un cœur ingrat. Vous saurez vous réjouir dans les sacrifices que vous aurez à faire, dans les états d'épreuve où il plaira à Dieu de vous mettre, par la pensée que votre courage et votre patience deviendront autant de témoignages d'amour que vous offrirez à Dieu. Plus tout cela sera coûteux, plus vous sentirez que vous aimez Dieu et que Dieu vous aime, parce qu'il n'y a que son amour pour vous qui puisse vous valoir des grâces proportionnées à tout ce qu'il vous en coûte, et qu'il n'y a pareillement que votre amour pour lui qui puisse vous porter à y correspondre.

Quand donc vous vous trouverez dans quelques-unes des situations dont j'ai parlé, dites-vous alors : Voici une occasion qui va décider si j'aime Dieu plus que moi, ou si je m'aime de préférence à lui. Vais-je me livrer à mon caractère impatient, impérieux, difficile? Vais-je m'abandonner à un petit dépit, me satisfaire en l'exprimant, et mécontenter Dieu? Ou bien vais-je me contenir et immoler mon caractère et mon amour-propre, les offrir à Dieu en holocauste pour reconnaître son souverain domaine sur tout ce qui m'appartient, et plus encore pour payer de quelque retour son tendre amour pour moi? A quelque parti que je me décide, j'aurai quelques satisfactions à goûter, et des peines aussi à éprouver. Mais quelle différence dans les unes et dans les autres! Si je cède à mes penchants, je m'évite, à la vérité, l'effort coûteux d'une résistance. Mais si j'ouvre par là mon cœur à l'humeur, à la hauteur, à l'impatience, ces

misérables passions vont s'en emparer : elles l'agiteront, elles le troubleront, elles m'en raviront le calme, elles y mettront de l'aigreur, de l'animosité, de la jalousie; et, ce qui est pire, elles y ajouteront le regret et le remords, et la douloureuse pensée que je ne sais rien faire pour Dieu ni pour mon salut. J'aurai placé, il est vrai, une goutte de miel sur mes lèvres; mais le goût en sera déjà loin de moi, que l'amertume de ma lâcheté se sera répandue dans tout mon être et y persévéra. J'oserai à peine lever les yeux vers Dieu, et je serai privée de la douceur de ses divins entretiens! Quelle triste jouissance je me serai procurée!

Si, au contraire, je résiste fortement; si je supporte avec courage, en esprit de pénitence, les tentations, les épreuves auxquelles il plaît à Dieu de me soumettre, j'aurai de la peine, j'en conviens; on ne résiste pas à soi-même sans qu'il en coûte; mais peines bien courtes, peines mêlées déjà de si grandes douceurs par la pensée d'un Dieu qui me voit, qui m'encourage des yeux, qui attache aux succès des combats que je soutiens contre moi, à la souffrance volontaire de mon amour-propre, à la patience avec laquelle je supporterai cette tentation, cet état de tristesse, de trouble, dans lequel il permet que je sois tombée, qui attache, dis-je, à tout cela une récompense si grande, si magnifique, si infinie, que l'idée que je m'en fais, et dans laquelle je me plais à m'entretenir, que l'espérance d'en jouir un jour, espérance que fortifient les peines mêmes que j'éprouve, parce que je sais qu'elles sont la voie qui y conduit, tempère puissamment les efforts coûteux, les résistances péni-

bles que j'ai à employer. Et le combat fini, quelle joie pure succédera ! Avec quelle allégresse je viendrai auprès de Jésus-Christ mettre à ses pieds les dépouilles de son ennemi, que j'aurai vaincu en moi, c'est-à-dire mon caractère dompté, mon amour-propre humilié, ma nature enchaînée, et l'amour de Jésus-Christ triomphant de tout cela dans mon cœur ! Je sentirai ma confiance s'accroître, mes communications avec Dieu deviendront plus tendres et plus intimes ; il se rapprochera de moi comme d'un ami dont la fidélité vient d'être éprouvée, il répandra des consolations dans mon âme, il se manifestera plus clairement à moi dans la réception des sacrements, il me fera comprendre en un mot qu'il est content de moi. Est-il sur la terre un bonheur comparable à celui-là ? Et quand on l'a une fois bien goûté, se décide-t-on aisément à y renoncer pour courir après les jouissances si chétives, si mêlées d'amertumes, que l'on trouve en se laissant aller à ses penchants ? Peines pour peines, car, quelque voie que nous suivions, nous ne pouvons les éviter, quelle comparaison peut-on faire entre celles qui ne laissent après elles que vide, regrets, remords, et celles qui sont suivies de tout ce que l'espérance a de consolant, de tout ce que l'amour a de charmes, de tout ce que l'âme est capable de ressentir de paix, de sécurité, de contentement et de joie ?

Vous êtes assez formée, ma chère Sœur ; la raison doit avoir assez de force en vous pour vous faire apprécier tous ces motifs, et agir enfin de vous-même. Vous êtes encore novice dans la parfaite connaissance des devoirs d'une Religieuse et des moyens de corres-

pondre fidèlement à sa vocation. Mais vous ne l'êtes pas, du moins vous ne devez plus l'être dans l'emploi de ces moyens dès qu'ils vous sont connus. Et si vous avez à recevoir des leçons pour vous instruire parfaitement des devoirs de votre saint état, c'est vous qui devez présentement vous en donner pour vous encourager à les remplir. A une humble docilité envers votre maîtresse joignez un grand zèle envers vous. A cet égard, c'est vous que Dieu a établie votre première maîtresse. Il faut que vous vous surveilliez vous-même, que vous vous conduisiez, que vous vous exhortiez, que vous ne vous passiez rien. On fait contracter à un enfant l'habitude du bien par la voix de l'autorité qui lui en impose et qui le gouverne. Ce n'est pas ainsi qu'on forme une Religieuse. Il faut qu'elle-même, que son propre zèle, que sa conscience, deviennent pour elle un maître imposant, qu'elle écoute, qu'elle craigne et qu'elle suive.

Votre noviciat s'avance quant au temps; s'avance-t-il de même quant à l'acquisition des vertus religieuses? Matière à de graves et sérieuses réflexions. Car, comme je crois l'avoir dit dans plusieurs rencontres, s'il s'achève sans que vous ayez réformé les défauts du caractère, quand les reformerez-vous? Sera-ce quand ils se seront fortifiés par le pouvoir et l'usage que vous leur aurez laissé de régler vos jugements et votre conduite? Sera-ce quand, familiarisée avec leur influence, vous n'en serez plus frappée, et qu'ils auront usurpé, avec le temps, le respect que l'on a naturellement pour un ancien guide? Sera-ce quand, par une longue habitude, vous ne saurez

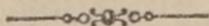
plus distinguer une impulsion du caractère d'un mouvement de la grâce, d'un acte de zèle pour le bien, tant tout aura pris en vous la teinte du caractère? Sera-ce, enfin, lorsque vous en serez venue au point où l'on croit tout excuser en se disant : « Je suis trop vieux pour changer? »

Réparez maintenant le temps, dont vous avez fait trop peu d'estime et trop peu d'usage. Renouvelée comme vous l'êtes dans la grâce de Dieu, que de fréquentes victoires vous fassent regagner tout ce que vous avez perdu. Ne vous exposez pas, par une nouvelle négligence, à passer votre vie sous l'empire du caractère et des penchans de la nature. Hélas! quel serait le terme d'une vie passée sous leur malheureuse influence? S'il serait déjà si effrayant pour de simples chrétiens, combien ne le serait-il pas davantage pour quelqu'un à qui Dieu aurait fait la grâce de l'appeler à la vie parfaite de la religion! Dans quelle incertitude, dans quel effroi vous jetterait la pensée du sort qui vous serait réservé, chaque fois qu'elle se présenterait à votre esprit!

Armez-vous, ma chère Sœur, du souvenir de notre fin dernière. La pensée de la mort est si forte et si puissante! Ne vous dérobez pas à la crainte salutaire qu'elle inspire; mais tempérez-la en pensant que si la mort est, en effet, si affreuse et si terrible pour les lâches, les immortifiés, pour ceux qui ont toujours cédé à leurs penchans, qui n'ont jamais su ni les vaincre, ni les combattre, elle se présente sous un aspect bien différent aux âmes courageuses et saintement cruelles envers elles-mêmes, qui ont su enchaîner leurs passions, dompter leur caractère, surmonter

les penchans de la nature, en un mot mourir à elles-mêmes. Après avoir subi ainsi une première mort généreuse et volontaire, elles n'auront rien à craindre d'une seconde mort, elle ne s'approchera d'elles que pour les introduire dans le paradis. Quiconque, nous dit l'apôtre saint Jean, se sera vaincu dans ce monde, quiconque y sera mort à soi-même, ne sera point troublé, ne sera nullement inquiété, quand il faudra rendre son âme à son Créateur : *Qui vicerit non lædetur à morte secundâ.* (Apocalyp. II, 11.) Les peines, les tristesses, les angoisses, l'agonie elle-même, auront déjà eu leur temps, on les aura souffertes comme par avance chaque jour de la vie : *Neque luctus, neque clamor erit ultra, quia prima abierunt.* (Apocalyp. XXI, 4.) On ne verra devant soi que des récompenses, que la joie du Seigneur où l'on sera près d'entrer, et la possession éternelle de son bonheur. Quel avantage, s'écriait un saint religieux, qui par ses renoncemens avait mérité d'en sentir le prix, d'attendre ainsi dans le calme cette dernière heure dont le simple souvenir a coutume d'épouvanter tout le monde ! Quel privilège que de pouvoir se faire plaisir de songer à la mort, dont la seule pensée répand tant d'amertume sur tous les plaisirs ! Quel bonheur de voir ce redoutable ennemi venir à soi, pour ainsi dire, les armes baissées, de ne recevoir que des caresses de ce lion rugissant, de pouvoir se jouer de ce monstre épouvantable, d'être établi dans une confiance qui nous permette de nous écrier : O mort ! redoutable et hideuse mort ! où sont tes cruelles armes ? Où est cette affreuse présence par laquelle tu fais pâlir les plus intrépides ? *Ubi est, mors,*

victoria tua? Ubi est stimulus tuus? Cet heureux avantage est une suite comme naturelle des sacrifices journaliers que l'on a faits pendant la vie. Puisse, ma chère Sœur, votre vie être ainsi une mort continue, et votre mort devenir votre naissance dans la vie éternelle!



CHAPITRE XII.

Que l'âme religieuse doit renoncer aux jugements et aux raisonnements humains pour ne suivre que ceux de la foi.
— Caractère et avantages de ce renoncement.

Vous voilà donc, ma chère Sœur, renouvelée dans l'esprit de votre saint état ; vous voilà rétablie dans la vraie position où Jésus-Christ a voulu vous placer en vous appelant à la religion. Il a eu l'intention de vous faire entrer avec lui dans une société plus intime, de former avec vous une liaison d'amitié plus étroite, de vivre plus familièrement avec vous, de faire de vous une servante selon son cœur, qui, continuant ici-bas la pratique de ses vertus, comme elle y continue les œuvres de charité, perpétue ainsi la gloire qu'il est venu rendre à Dieu sur la terre.

Eclairée des lumières que la miséricorde de Dieu a répandues sur vous pendant votre retraite, vous avez renoncé à cet esprit humain, naturel, à cette raison de la terre qui avait occupé votre confiance, et par lesquels vous jugiez de tout. Guides aveugles, qui ne voient rien au-delà de ce qui est temporel, rien au-delà de la petite sphère de nos inclinations et de nos goûts, et nous égarent nécessairement. Guides intéressés, qui, par leur nature, tendent essentiellement à nous ramener à nous, à faire de nous,

de nos petits agréments, de nos petites jouissances temporelles, le centre de toutes nos affections et de toutes nos prévoyances, et la fin de notre travail ; qui, s'ils nous sortent de nous-mêmes et nous font voir quelque chose hors de nous, ce n'est jamais que sous le rapport de notre intérêt personnel, car ce n'est pas pour excuser les autres, pour leur rendre un service désintéressé qu'elle rappelle leur présence à notre souvenir, mais bien pour en faire des objets de comparaison avec nous, et y trouver des motifs de nous prévaloir et de faire jouir notre amour-propre, si la comparaison nous est favorable, ou, dans le cas contraire, de veiller à ce que leurs avantages ne soient pas à notre détriment, et que nous ne soyons pas moins bien traités, moins estimés, moins heureux qu'ils ne le sont.

Raison humaine, source d'erreurs dans nos jugements parce qu'elle est toujours, par rapport à nous, juge et partie ; raison humaine, obstacle au renoncement religieux, parce qu'elle ne sait nous parler que de nous et qu'elle nous y ramène sans cesse ; raison humaine, principe d'égoïsme, parce qu'elle ne peut nous présenter des motifs d'aimer les autres qu'autant qu'ils nous sont bons, et de les servir qu'autant que ces services flattent notre amour, ou qu'ils reviennent à nous pour nous faire jouir de quelque douce émotion de sensibilité ; raison humaine, faible ressource dans les choses de Dieu, par l'effet du péché, qui l'a viciée, enveloppée de ténèbres et l'a fait déchoir du droit de nous diriger ; raison humaine, qui ne peut plus être pour nous un maître, mais seulement un serviteur auquel on doit imposer silence quand il veut

parler de choses qui ne concernent pas son service et qu'il n'entend point.

Voilà donc, ma chère Sœur, le guide auquel vous avez si heureusement renoncé pour vous conduire par l'esprit de Jésus-Christ, esprit de renoncement, esprit de pénitence, esprit de soumission, esprit de charité et de zèle, esprit de force et de constance.

C'est un grand changement que celui que vous allez opérer, un immense dépouillement, une réformation complète, une vraie renaissance, une régénération entière qui, de fille de la terre que vous étiez, va faire de vous une fille du ciel; de fille de la raison humaine, une fille de la foi; d'une fille bien terrestre, bien attachée à elle-même, vivant pour elle, une fille toute spirituelle, une véritable épouse de Jésus-Christ, vivant pour lui, et, comme lui, venue sur la terre non pour faire sa volonté propre, mais celle du Père céleste, non pour être l'objet des attentions et des services des autres, mais pour les servir elle-mêmes, non pour les commander, mais pour obéir, pour ressembler au divin Epoux par l'imitation de sa vie et de ses vertus.

C'est dans les considérations que la foi nous suggère que vous trouverez réunis et le modèle, et le motif, et les forces pour vous conduire, comme une parfaite Religieuse, dans les peines, les épreuves, les contrariétés qui remplissent le cours de la vie. Vous vous trouverez difficilement dans une situation où Notre Seigneur Jésus-Christ ne se soit pas placé lui-même pour nous y servir de règle et d'encouragement, puisque nous le retrouvons jusque dans les tentations, jusque dans les angoisses de l'agonie.

Etendez vous-même ces rapprochements. Vous vous trouverez difficilement dans une situation qui soit sans rapport avec les traits que l'Évangile nous présente de la vie de Jésus-Christ. On fait tant de comparaisons dont le résultat ne produit que peines, chagrins, tentations, occasions d'offenser Dieu. Ah ! faisons volontiers celles qui soulagent les peines et les chagrins, qui soutiennent, fortifient et encouragent. Tandis que vous aurez les yeux fixés sur Jésus-Christ, vous ne vous relâcherez pas : il est notre force, notre nourriture, notre vie, notre espérance, notre fin, comme il est notre modèle, modèle toujours présent, afin que nous le considérions toujours et que toujours nous l'imitions : *Respice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est. (Exod. xxv, 40.)*

Livrez-vous maintenant, ma chère Sœur, à toute la joie que doit vous causer l'heureux changement que vous sentez que la grande bonté de Dieu a opéré en vous. Employez les expressions du prophète-roi pour célébrer les merveilles que Dieu, non moins miséricordieux que puissant, a produites dans votre âme. Oui, dites-vous à vous-même : C'est la droite du Seigneur qui a fait ce prodige : *Dextera Domini fecit virtutem. (Psalm. 117.)* J'étais incertaine dans ma marche, peu fixée dans ma volonté, j'hésitais d'embrasser le joug du Seigneur ; la moindre peine, une légère mortification, un peu de fatigue, me faisaient l'oublier. Je lui reprenais plutôt ce que j'aurais voulu lui donner que ce que je lui avais donné en effet. Je me repliais sur moi-même, je ne savais comment allier le désir que sa miséricorde ne cessait de m'inspirer de me donner tout à lui, avec cet autre désir,

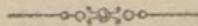
que la nature excitait en moi, de me conserver à moi-même, à mes petites sensibilités, à mes petites délicatesses, à mes petits ménagements.

Il fallait, pour que j'allasse à lui, qu'il m'attirât par des satisfactions et de petits contentements; il fallait que la grâce fût d'accord avec les petits mouvements d'un cœur trop humainement sensible et ses inclinations, dans lesquelles je me suis toujours tant complue. Et maintenant je renonce à tout cela pour aller à Jésus-Christ par la voie qu'il m'a tracée, celle des mortifications et des croix. Je suis par sa grâce autant au-dessus de ce que j'étais, que ma pusillanimité, mon ignorance, de fausses craintes, ma lâcheté, m'avaient mise au-dessous de ce que je devais être : *Dextera Domini exaltavit me.* (Psalm. 117.)

Je ne crains plus la mort, à laquelle pouvait me conduire l'état de langueur, d'incertitude, d'irrésolution, dans lequel je vivais. Je ne mourrai point : *Non moriar.* Je sens renaître en moi une vie nouvelle et des forces qui m'étaient inconnues; je pratiquerai désormais les vertus austères d'une Religieuse; je vivrai comme doit vivre une vierge chrétienne qui s'est dévouée et sacrifiée à Dieu : *Non moriar, sed vivam.* Je vivrai pour rendre témoignage par mes paroles, par mes œuvres et de toute manière, aux merveilles que Dieu a opérées en moi, et pour faire connaître combien on est heureux quand on correspond fidèlement à ses grâces et que l'on se dévoue entièrement à son service : *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.* (Psalm. 117.)

Je le répète, ma chère Sœur, livrez-vous à toute votre joie, personne ne peut vous l'interdire, puisque

c'est Dieu qui la produit en vous ; mais prenez les moyens pour que la cause en soit durable ; et voici incontestablement le plus efficace. Tant que vous porterez complaisamment les yeux sur vous, que vous vous écouterez, que vous tâtonnerez, vous mènerez une vie lâche, languissante, qui éteindra en vous la vie de la grâce et vous fera retomber dans une mort spirituelle. Tant que vous tiendrez, au contraire, les yeux fixés sur Jésus-Christ, vous serez animée de la vie de la foi ; les peines, les tribulations, les fatigues, ne vous rebuteront pas. En présence et sous les yeux de Jésus-Christ, pourrait-on manquer de courage, et surtout se rebuter quand on considère que la position où l'on se trouve, toute pénible qu'elle est, notre Sauveur a bien voulu s'y placer lui-même par amour-pour nous, qu'il a souffert le premier ce que nous souffrons à ce moment, qu'il nous permet alors d'aller nous placer à côté de lui, de mêler nos peines avec les siennes, de le regarder comme un associé en souffrance, partageant notre sort, s'y intéressant et nous aidant à le supporter.



CHAPITRE XIII.

Bienfaits de la vie religieuse. — Bonheur de l'âme religieuse.
— Qu'il ne faut jamais se laisser aller au découragement.
— Revenir à Dieu avec confiance.

Le bon Dieu continue donc, ma très chère Sœur, à répandre ses bienfaits sur vous. Il veut que la première faveur qu'il vous a accordée, cette grâce de vocation obtienne tout l'effet que, dans sa grande bonté pour vous, il s'en est promis, et que vous deveniez une bonne Religieuse, bien dévouée à son service, et utilement employée à sa gloire. Voyez avec quel soin, quelle assiduité il cultive, il arrose, après l'avoir défriché, le champ qu'il s'est acquis ; avec quelle attention il travaille à en ôter toutes les herbes inutiles qui pourraient nuire aux plantes excellentes qu'il veut lui faire rapporter, et qui en retarderaient l'accroissement. Je ne peux mieux, qu'en employant cette figure, peindre la conduite de Dieu envers vous. Il vous a acquise au prix de ses grâces, et maintenant qu'elles éclairent et guident vos réflexions, vous comprenez mieux le précieux avantage qui résulte pour vous d'être devenue le patrimoine de Jésus-Christ, le champ qu'il cultive de ses mains. En jetant un coup d'œil sur la position où vous étiez il n'y a guère qu'un

an, et en y réfléchissant, aidée comme vous l'êtes par les lumières dont Dieu vous éclaire, vous vous direz sans doute : Quel danger j'ai couru ! A l'âge où j'étais sans expérience, vive, dissipée, aimant les choses du monde, disposée à me livrer à celles qui m'auraient offert quelques plaisirs, désirant des jouissances, à quoi n'étais-je pas exposée ? Quels maîtres cherchaient à s'emparer de moi et à dominer sur moi ? Le démon, le monde, mes passions se présentaient pour m'avoir. Lequel de ces maîtres n'eût pas été pour moi un tyran qui aurait fait de moi un esclave et eût peut-être fait de toute ma vie un enchaînement de malheurs qui auraient été produits les uns par les autres, et trop probablement m'auraient précipitée dans celui qui est le comble de tous. A quoi j'étais donc exposée ? et encore sans y penser, et, par conséquent, sans pouvoir me prémunir contre de si grands dangers. Il n'était qu'un seul maître qui pût me rendre heureuse et dans ce monde et dans l'autre. Hélas ! et combien peu je m'intéressais à entrer à son service ! Que faisais-je pour le déterminer à me prendre ? Il m'a prise cependant, il l'a emporté sur tous les concurrents qui se présentaient pour s'emparer de moi ; pour les écarter et m'avoir à lui, il a donné un trésor. Il m'a achetée au prix de son sang, tant il désirait que je fusse à lui ! Et maintenant que j'ai le bonheur de lui appartenir, afin que je m'attache à son service, il m'a fait connaître tous les risques que j'ai courus et tout le prix de ma position présente. Le maître, c'est mon Dieu, mon essentielle fin, l'arbitre suprême de mon sort éternel, qui s'abaisse envers moi jusqu'à me permettre d'avoir avec

lui des entretiens suivis, qui écoute avec complaisance l'expression des regrets que je lui témoigne de mes infidélités, de mes manquements, et qui me dit avec tant de bonté qu'il me les pardonne; qui accueille de même les résolutions que je lui offre de me dévouer plus entièrement, plus courageusement à son service, et les demandes que je lui fais; qui me parle lui-même, soit par la bouche des personnes qu'il a placées près de moi pour le représenter, soit dans les livres qu'il met sous mes yeux, soit dans les saintes pensées, dans les bons sentiments que sa propre main place dans mon esprit et dans mon cœur; qui me fait connaître ainsi ce que je dois être pour lui plaire, et qui, enfin, se met à ma portée pour que je puisse donner quelque effet à ma reconnaissance; qui va jusqu'à se placer dans le pauvre et le malade, afin qu'en leur rendant mes services, j'aie toutes les consolations, toutes les satisfactions que l'on peut avoir en lui en rendant à lui-même!

Au service de ce bon Maître, je suis délivrée, sinon de l'importunité de mes passions, de mes inclinations, du moins, ce qui est essentiel, ce qui est tout, des chagrins, des désordres, des malheurs où elles m'entraîneraient. Et cette importunité même qu'il permet que j'en éprouve encore, devient, par ma patience, par ma résistance, un nouveau genre de service qu'il agrée. Quand on est au service des passions, tout ce qu'on leur refuse, ou tout ce qui les satisfait, ne remplit pas notre attente. Bien plus, c'est une perte d'autant plus malheureuse qu'elle est sans compensation. Au service de Dieu, au contraire, tout ce qu'on refuse à la nature est un profit, un mérite, un travail

qui sera payé. En se refusant un plaisir, une petite satisfaction, qui nous agréerait, mais qui déplairait à Dieu, on ne les perd pas pour cela, on ne fait que les échanger. On se prive d'un petit plaisir, bien court, bien borné, bien peu capable de nous rendre heureux, et on aura un jour en échange un bonheur complet, infini, éternel, et en attendant cette magnifique récompense, on en reçoit déjà un à-compte très précieux dans le contentement si pur et si doux que l'âme éprouve en pensant qu'elle a fait quelque chose d'agréable à Dieu, qu'elle s'est montrée reconnaissante envers lui, qu'elle a éprouvé en elle-même l'action de la grâce de Dieu, et qu'en cela elle a au dedans d'elle un témoignage que Dieu l'aime, qu'il la soutient, qu'il veut lui faire acquérir des mérites ! Oh ! que l'on marche avec joie, avec gaieté, avec force, quand on a cette confiance que Dieu nous aime et nous protège ! Quand l'âme est contente, de quoi n'est-elle pas capable ? Et tout ce contentement, tout ce bonheur, toute cette sécurité sur notre sort après cette vie, qui en sont la suite, sont-ils achetés trop cher par la peine qu'il nous en coûte d'obéir dans quelque chose qui nous déplaît ; de contenir en nous quelques impatiences, quelques murmures lorsque nous sommes contrariés ; de retenir quelques paroles peu humbles, peu charitables, piquantes même, qui se présenteraient à dire pour se venger de la peine qu'on nous a faite, ou de quelque souffrance que l'amour-propre endure ? Hélas ! on n'a pas sitôt accordé une de ces petites satisfactions à la nature, que l'on est bien puni par la tristesse qui s'empare de nous, par l'éloignement des sentiments intérieurs qui nous

tenaient si agréablement unis à Dieu, par le découragement qui en découle.

La nature disputera encore quelquefois contre toutes ces considérations, quelque fortes qu'elles soient ; et quelquefois, hélas ! elle l'emportera sur la grâce. Prévenez-vous d'abord contre les chutes, mais ce n'est pas tout. Prévenez-vous puissamment encore contre le danger du découragement qui pourrait en résulter. Je ne crains pas de dire que c'est le plus grand des ennemis que vous ayez à redouter. Je crains moins pour vous une chute que le découragement. Les fautes ne vous retarderont pas si elles sont rares, isolées, c'est-à-dire si elles n'en entraînent pas d'autres à leur suite.

Pour éviter qu'elles n'en aient, 1° veillez à ce que l'amour-propre ne s'en saisisse pas ; ne l'écoutez pas ; ne cédez pas à ses souffrances, elles vous conduiraient infailliblement à de petits dépits, à l'ennui, à la tristesse, au dégoût de vos devoirs, au relâchement dans vos soins et votre vigilance, et, par là, à une multitude de fautes. Tâchez, au contraire, que ce soit l'humilité qui s'empare d'une faute commise et qui vienne à sa suite ; elle la sanctifiera, si je peux m'exprimer ainsi, parce qu'elle fera de la souffrance que vous en éprouverez un véritable acte de pénitence ; elle la fera devenir un motif de vigilance et de défiance de vous-même qui vous rapprochera de Dieu en vous rendant plus présente la nécessité de son secours, et soutiendra votre confiance en lui.

2° Quelque faute que vous ayez eu le malheur de commettre, eût-elle été de nature à rompre le lien d'amour qui vous unissait à Dieu, que jamais l'espé-

rance et la confiance ne vous abandonnent. Persuadez-vous bien que, dans ce malheureux cas même, c'est à regret que Dieu se retire, et qu'en s'éloignant, il regarde encore derrière lui pour s'assurer si votre séparation d'avec lui est votre dernière résolution et pour voir si vous ne le rappellerez pas, disposé qu'il est à revenir si vos regrets le rappellent. Dans les autres fautes qui n'éteignent pas, mais qui diminuent le feu de son amour, écoutez-le vous dire intérieurement : Est-ce que vous vous laissez d'être à mon service ? Trouvez-vous que j'en exige trop de vous et que je multiplie trop à mon gré les occasions de recevoir de vous des preuves de fidélité et d'amour, qui me plaisent tant et qui contentent celui que j'ai pour vous. Pourquoi m'avez-vous refusé le sacrifice de cette petite humeur, de ce petit ton peu modeste, peu humble, de cette parole peu charitable, de cette souffrance de votre amour-propre, de cette vaine complaisance sur vous-même à laquelle vous vous êtes laissée aller, de cette négligence qui vous a fait manquer au service que j'attendais de vous dans ce pauvre, de cet entretien que je me serais plu à avoir avec vous dans une prière soignée et attentive, dans les réflexions que je vous aurais aidé à faire sur les instructions que je vous fais donner par votre maîtresse et ceux qui vous dirigent de ma part, etc. Quand donc vous aurez eu le malheur de faire quelques fautes, rentrez au dedans de vous, mettez-vous en la présence de Dieu, et vous l'entendrez vous adresser ces tendres reproches. Vous n'y résisterez pas ; vous vous hâterez de lui offrir, en témoignage de vos regrets, le sacrifice de ce que vous avez dans le cœur de pensées, de senti-

ments qui lui déplaisent, et vous n'aurez rien perdu de son amitié; la faute commise sera oubliée, vous serez seule à vous en faire des reproches, Dieu ne vous en fera plus. Quel bon maître que Celui qui vous a pris à son service! Tout découragement en vous serait offensant pour son cœur!

S'il fallait un autre motif encore pour déterminer votre pleine et entière confiance en Dieu, je vous dirais : Voyez, ma Sœur, le témoignage qu'il vous donne de la sienne en vous appelant à porter le saint habit de la religion. Il n'y a guère plus d'un an, comme je viens de vous le dire, que vous n'étiez rien pour lui. Qu'étiez-vous, en effet? Une enfant peu réfléchie, une jeune fille peu fixée dans ses idées, bien incertaine dans ses voies; et voilà qu'au bout d'un an, Dieu vous avoue et vous reconnaît publiquement, par l'habit dont il vous revêt, pour une fille qui n'appartient plus au monde, mais à lui, dont il fait sa fille chérie, sa fidèle servante, et qu'il fait élever pour devenir un jour son épouse. Ayez souvent sous les yeux ce tableau si encourageant des immenses bienfaits de Dieu, et réfléchissez souvent sur le bonheur que l'on goûte à son service; que tant de prévenance de sa part ouvre votre cœur à la confiance; que Dieu soit toujours le premier à qui vous recouriez dans vos peines, dans vos inquiétudes, dans vos chagrins. Quand vous lui en aurez fait la confidence, et que vous aurez ouvert et répandu votre cœur devant lui, vous vous sentirez bien puissamment soulagée; tous vos chagrins s'affaibliront; vous verrez diminuer la tentation de toutes les petites confidences humaines, si dangereuse, et par là vous détruirez tous les petits

dépits, toutes les petites rancunes que les contradictions, les molestations que vous auriez reçues auraient placées dans votre cœur. Enfin vous fermerez l'entrée au découragement. Si le cœur se soulage des peines qu'il ressent en s'épanchant dans celui de l'amitié, quand c'est Dieu qui reçoit cet épanchement, quand c'est Dieu lui-même qui remplit envers vous les fonctions d'ami et de consolateur, oh que ces consolations sont puissantes et parfaites!

Que votre âme se revête des vertus propres à la rendre digne de l'honneur que Dieu lui destine de devenir un jour son épouse. Ecoutez ce que saint Paul disait à de simples fidèles convertis nouvellement à la foi, et jugez combien les vertus qu'il leur recommandait doivent être et plus solidement établies dans d'anciens chrétiens, et plus parfaitement pratiquées par des personnes choisies parmi les chrétiens mêmes, pour appartenir d'une manière plus particulière et plus parfaite à Jésus-Christ. Revêtez-vous comme élues de Dieu, saintes et bien aimées, de tendresse, de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; vous supportant les unes les autres, chacune remettant à sa Sœur tous les sujets de plainte qu'elle pourrait avoir contre elle, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection. Faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelées, comme ne faisant toutes qu'un même corps, et soyez reconnaissantes. (*Coloss. III, 12.*)

CHAPITRE XIV.

Comment la vocation d'une Religieuse Hospitalière est une sorte d'apostolat. — Vertus qu'elle doit pratiquer.

Si déjà, ma chère Sœur, vous ne connaissiez la maison où vous entrez, à l'aspect du lieu où vous vous trouvez, en face de l'autel où repose Jésus-Christ entouré de toutes ses épouses, qui, bien qu'elles soient ici pour l'accomplissement d'un devoir journalier, y sont encore tout particulièrement à cause de vous et pour s'y occuper de vous, offrant en votre faveur et à votre intention de ferventes prières et la participation qu'elles se disposent d'avoir au plus auguste sacrement de notre sainte religion; dans cette circonstance encore, voyant venir à vous un ministre du Seigneur pour vous recevoir en son nom, vous parler de sa part, vous imposer un nom de charité, vous annoncer que c'est pour vous spécialement qu'il va offrir à Dieu la Victime dont le sacrifice ouvre sur nous tous les trésors de la miséricorde de Dieu; à cet aspect, dis-je, si vous ne connaissiez déjà la maison où vous êtes, frappée des mêmes sentiments d'étonnement et d'admiration dont fut saisi le patriarche Jacob dans l'extase où il fut ravi sur le chemin de la Mésopo-

tamie, comme lui vous vous écrieriez : « Non, ce lieu n'est autre chose que la demeure de Dieu et la porte du ciel ! »

Oui, ma chère Sœur, ce lieu est la demeure de Dieu, et il est en votre pouvoir d'en faire la porte du ciel. C'est avec intention que nous vous avons placée si près du sanctuaire où Dieu réside ; c'est pour que vous y preniez, tout en entrant dans cette maison, cette sainte, cette divine balance, ce poids juste, que, dans le langage des chrétiens, des hommes de la foi, nous appelons la balance, le poids du sanctuaire, afin qu'elle vous serve à bien connaître le prix de toutes choses, la valeur de vos œuvres, le mérite de la vertu, le néant des choses du monde et la différence qui existe entre les biens solides et véritables et les biens faux et passagers.

Le monde, d'où vous sortez, a aussi sa balance ; mais qu'elle est différente de la balance du sanctuaire ! Dans celle-là, les talents, l'esprit, les connaissances humaines, une éducation recherchée, les agréments personnels, les dons de la nature, forment le poids sous lequel elle s'abaisse. Oh ! que ce poids se trouve léger dans la balance du sanctuaire ! Tous ces avantages que le monde loue et estime, s'ils ne sont dirigés, sanctifiés par la piété chrétienne, ne sont qu'une vaine fumée, qu'une vapeur incertaine et mobile, qui ne se fixe pas, et sous laquelle la balance sainte s'élève sans éprouver de résistance, ni laisser entre les mains de celui qui les possède d'autres traces, selon l'expression de l'Écriture, que celle qui reste dans les airs après le passage d'un oiseau qui les a fendus d'une aile rapide.

Ce qui la fait descendre, la balance du sanctuaire, ce sont les actes de renoncement à soi-même, les pratiques de l'humilité chrétienne et religieuse, la soumission de l'esprit, la défiance de ses lumières et de ses jugements, l'abandon entier de soi-même, par l'effet de la docilité et de la confiance, aux personnes que Dieu a chargées de notre éducation religieuse. Voilà ce qui a du poids dans la balance du sanctuaire et la fait baisser. Quand nous voyons alors l'autre côté s'élever subitement, n'avons-nous pas lieu de bien juger, bien apprécier la légèreté, la frivolité de tout ce qui n'a de poids que dans la balance d'un monde si frivole et si léger lui-même?

Quand donc cette malheureuse nature, dont nous ne pouvons éviter l'influence tant que nous serons unis à un corps mortel, viendra faire valoir ses droits; quand quelques idées de retour vers le monde, vers la liberté, les plaisirs, les agréments dont on y jouit; quand quelques attraits pour tout ce que la nature cherche et désire, se présenteront à vous, hâtez-vous de prendre en main la balance que nous vous remettons ici pour connaître le prix et la valeur de ces choses. Elle vous fera voir qu'elles n'ont aucun poids, aucun mérite devant Dieu. Elle vous donnera la force de les éviter, et vous aidera à faire de la maison où vous entrez, la porte du ciel.

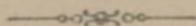
N'est-ce pas encore, oui, je le crois ainsi, n'est-ce pas pour vous faire mieux apprécier le bonheur de renoncer à toutes les illusions du monde et de vous attacher au seul bien solide, à Dieu, qu'il lui a plu de placer la solennité d'une première correspondance de votre part à sa voix qui vous appelle; au jour où nous

célébrons la prompte, la constante fidélité de deux saints apôtres à la voix de Jésus-Christ? Sa grâce, toujours également forte et puissante, qui autrefois de deux hommes simples et ignorants a fait deux apôtres, et qui aujourd'hui fera de vous, nous l'espérons, une sainte Religieuse, est pour nous l'objet de la fête de ce jour; c'est en quelque sorte une double fête dans cette maison, ou plutôt, confondant dans le même hommage que nous y rendons à Jésus-Christ, le respect, l'honneur, dus à la grâce qui fait les apôtres et à la grâce qui fait les Religieuses, nous adorons le même Dieu établissant ses ministres et choisissant ses épouses.

La vocation à l'apostolat et celle à la vie religieuse et aux œuvres de la charité chrétienne, ont des objets différents, il est vrai; mais, considérées en elles-mêmes et dans la manière d'y correspondre, elles ont bien des choses communes. Renoncement au monde, à ses occupations, à ses intérêts, à plus forte raison à son esprit, à ses plaisirs; détachement de soi-même, du lieu de sa naissance, de sa famille; dévouement entier au service de Dieu; obéissance prompte et parfaite à tout ce que Dieu manifeste être dans l'ordre de ses volontés et qui aille jusqu'à mourir même, s'il le faut, pour mieux obéir : voilà ce qui constitue la vocation à l'apostolat. Eh bien, dites-moi, qu'y a-t-il à retrancher de tous ces sacrifices pour en composer une vocation à l'état de Religieuse Hospitalière? Rien, pas même de mourir par obéissance. Combien, parmi celles qui vous ont précédée, que nous avons vues et que je crois voir encore à la place où vous êtes présentement, ont subi cette belle mort et ont volontiers

donné leur vie en témoignage de leur foi, en s'immolant pour accomplir les œuvres charitables d'une Hospitalière. Peut-être Dieu vous réserve-t-il au même honneur ; mais toujours jusqu'à ce qu'il vous appelle à lui, il vous destine à vivre pour lui, à faire sa volonté, à procurer sa gloire, à étendre son règne sur la terre par l'édification, par la pratique des vertus chrétiennes et des œuvres de la charité.

Ressouvenez-vous toujours, ma chère Sœur, et gravez-le profondément dans votre esprit afin de vous le rappeler souvent, que c'est au jour où l'Eglise célèbre la fête de deux apôtres que vous avez été admise dans cette sainte maison ; que c'est en quelque sorte sous leurs auspices que vous y êtes entrée ; que Dieu vous les destine pour protecteurs, moyennant que vous en ferez vos modèles. Et pour cela, dites-vous souvent : Ma conduite dans cette maison, mes pensées, mes paroles, mes actions, les habitudes, les occupations de mon esprit, ressemblent-elles au renoncement, au dévouement, à la fidélité d'un apôtre ? afin que, vous conformant à leur exemple sur la terre, vous méritiez d'avoir part à leur récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XV.

La vocation religieuse est une vocation angélique. — La Religieuse doit imiter la promptitude, l'obéissance et la fidélité des anges. — Belle application pratique de cette parole : *Qui est semblable à Dieu?*

Vous voilà donc, ma chère Sœur, dans la maison du Seigneur, recevant une dénomination nouvelle, portant un habillement nouveau, séparée de votre famille, du monde, de ses affaires, de ses intérêts, de ses sollicitudes, livrée à un travail et à des occupations d'un genre nouveau aussi. Tout est donc nouveau autour de vous. Je n'ai pas à vous dire : « Que tout devienne nouveau au dedans de vous-même. » La connaissance, la pratique des vertus du christianisme ne vous est pas étrangère. Néanmoins, elles ont ici, dans leur objet, leur étendue, leur perfection, quelque chose de nouveau encore, et qui deviendra la matière des instructions qui vous seront données.

Pour les chrétiens qui vivent dans le monde, la connaissance de quelques préceptes généraux, dont chacun, à l'aide de sa raison et d'un jugement que la foi éclaire, tire des conséquences pratiques, suffisent à la direction de leur conduite. Ici cette connaissance

a plus d'étendue, parce que tout est réglé, tout est tracé, indépendamment de tous jugements et raisonnements.

Dieu gouverne le monde par des lois générales; il gouverne la maison de ses épouses par des lois particulières; il descend jusqu'aux plus petits détails de tout ce qui les concerne et de tout ce qui n'est pas renfermé dans la règle qu'il leur a donnée, règle déterminée par son autorité même, dont il a revêtu les Supérieurs; en sorte qu'en mettant le pied sur le seuil de la maison, la première chose à faire est une abjuration entière de toute volonté, de tous jugements, de tous raisonnements, ne se réservant de toutes les facultés de son âme que la docilité, la simplicité, l'obéissance et la promptitude à exécuter les volontés de Dieu.

Que j'ai à vous présenter une belle, noble et encourageante image de cette promptitude avec laquelle vous devez vous porter à tout ce que Dieu désire; et peut-être est-ce afin que je vous la présente ici, que Dieu a placé à ce jour la cérémonie de votre entrée dans cette maison. Eh bien! ma chère Sœur, ce n'est rien moins que l'empressement, la fidélité, l'exactitude avec lesquels les anges exécutent les ordres de Dieu qui peut offrir un modèle au dévouement et au zèle avec lesquels vous vous rendrez partout où Dieu vous appellera.

Où pouvais-je mieux trouver un objet de comparaison qui vous convînt? N'êtes-vous pas toutes ici, mes chères Sœurs, les envoyées de Dieu, commises par lui à la garde des pauvres et des malades, chargées de veiller sur eux et de vous occuper de tous

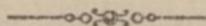
leurs besoins spirituels et temporels, comme les anges du ciel le font à l'égard de tous les hommes. Puisque le nom d'ange signifie *envoyé*, il vous convient donc comme aux esprits célestes. Peut-il y avoir plus de similitude aussi qu'il n'y en a entre l'objet de leur mission et de la vôtre? Et, enfin, il ne tient qu'à vous d'ajouter un dernier trait à cette ressemblance, et qui la rendra parfaite, en vous portant avec le même zèle que les anges de Dieu, le même amour pour lui, sans aucun égard à vos inclinations et à vos désirs, partout où Dieu daigne vous envoyer. Concluez de là 1° la nécessité d'une vocation de Dieu pour entrer dans votre état; si on n'est point appelé par lui dans cette maison, on n'est pas envoyé par lui aux divers soins auxquels on s'y livre, on ne peut se dire ange de Dieu. Concluons 2° qu'on ne peut se donner ce titre si, envoyé de Dieu à tel travail, à tel office, on ne s'y porte pas, je ne dis pas avec un goût naturel, un attrait sensible, ce qui ne peut dépendre de nous et que Dieu n'exige pas, mais je dis, si on ne s'y porte pas avec une forte volonté de résistance à toutes les petites répugnances humaines, avec un esprit de sacrifice, si on nourrit au dedans de soi ses dégoûts à force d'y penser et de désirer autre chose, si on n'obéit qu'à la force, et que l'amour pour Dieu, la soumission à ses volontés, n'y soient pour rien; non, on n'a pas droit alors au beau titre d'envoyé, d'ange du Seigneur. Et, cependant, comme nous portons au dedans de nous un principe de désobéissance et de résistance aux volontés de Dieu, qui n'est pas facile à surmonter, et que mille passions diverses s'agitent continuellement en nous, que le goût, l'imagination,

le caractère, les inclinations, l'amour désordonné de soi-même, se disputent le droit de nous diriger et de déterminer notre volonté, c'est encore dans la conduite des anges que nous pouvons trouver un moyen puissant et un motif prépondérant pour faire prévaloir toujours la cause de Dieu sur toutes nos inclinations. Ils n'ont pas été créés dans l'état de béatitude et d'impeccabilité où ils sont aujourd'hui. Ils ont pu pécher, et un trop grand nombre, hélas! entraîné par un esprit d'orgueil et d'ambition, s'est révolté contre Dieu même; un plus grand nombre fût tombé peut-être si le chef de la milice céleste restée fidèle à Dieu n'eût fait retentir les voûtes du ciel de cette parole à jamais mémorable : *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu? A ce cri, tous les anges fidèles se réunirent à leur digne chef, et tous ensemble se précipitèrent sur les légions de Satan, et bientôt il n'en fut plus vestige dans le ciel.

Voilà la parole que je veux que vous vous rappeliez souvent : Qui est semblable à Dieu? Elle a fait triompher sa cause dans le ciel; elle la fera triompher en vous. Dans les tentations, car il faut prévoir les tentations, elles sont l'apanage de notre pauvre nature, quand donc, dans les tentations, quelques retours de complaisance sur vous-même viendront flatter l'amour-propre, ou que quelques peines reçues, quelques fatigues, quelques contrariétés à supporter, troubleront la paix de votre âme et la porteront à manquer à la charité, à la patience, à la douceur, quand la sécheresse dans les exercices de la piété vous apportera, avec le dégoût, la pensée de les abandonner; dans toutes les tentations, en un mot, en vous rappe-

lant cette pensée : Qui est semblable à Dieu, vous ajouterez : Si je cède ici au vœu de la nature, si je me laisse entraîner par elle, si je m'épargne, il est vrai, la peine d'un combat et d'une résistance, mais je perds Dieu, et qui me dédommagera? Qui est semblable à Dieu? *Quis ut Deus?* Si je me détermine à une forte résistance, il m'en coûtera; la nature ne se laisse pas vaincre impunément, j'aurai des peines, des souffrances, mais je conserverai Dieu. Et qui est semblable à Dieu? *Quis ut Deus?*

C'est donc, ma chère Sœur, sous les auspices de cette évangélique parole *Qui est semblable à Dieu?* c'est sous la protection des saints anges, qui contempleront avec joie le succès en vous d'une parole à laquelle ils doivent eux-mêmes la victoire qui les place dans une béatitude éternelle, que vous allez entreprendre la sainte carrière de la vie d'une Religieuse Hospitalière. Qu'elle soit pour vous la vie d'un ange sur la terre, et qu'elle vous conduise à la vie éternelle d'un ange du ciel. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XVI.

Retenir quelque chose dans l'offrande de soi-même au Seigneur, c'est se préparer des regrets. — *Donnez tout à Dieu, et vous pourrez tout.* — Pourquoi les Religieuses sont appelées les saintes du Seigneur.

C'est un beau moment dans la vie que celui où, dans la sincérité de son cœur, dans la première ferveur de son dévouement, dans toute la vivacité de sa foi, on vient la consacrer à Dieu tout entière, lui rendre son bien, lui faire hommage de tout ce qu'on a reçu de lui ; où on lui dit : « Je ne suis plus rien, c'est vous qui êtes tout ; je voudrais en quelque sorte pouvoir me quitter moi-même pour vous mettre à ma place ; mais, puisque vous voulez bien y être avec moi, soyez-y toujours mon guide, mon Seigneur et mon maître. »

Ce moment est pour vous, ma chère Sœur, celui de l'offrande que vous faites à Dieu de ce que le monde appelle si improprement un sacrifice, comme si c'était perdre, sacrifier quelque chose, et non pas tout mettre en sûreté, tout conserver, que de tout confier à Dieu. Or, si ce moment d'offrande, de promesses, de résolution, remplit déjà votre âme de si grandes consolations, s'il lui apprend que la source de tout bien, de tout bonheur est en Dieu, en lui montrant que toutes

les occupations auxquelles elle est destinée vont la rapprocher de Dieu, quel bel avenir n'ouvre-t-il pas devant elle?

Oui, ma chère Sœur, tant que vous serez près de Dieu par la foi, que vous agirez pour lui, qu'en servant vos malades, en tenant les choses destinées à leur usage, vous vous tiendrez attachée à Dieu, selon cette belle expression de foi du prophète-roi : *Manibus meis nocte contra eum*, que manquera-t-il à votre bonheur? Et si jamais les peines et les chagrins doivent vous atteindre, souvenez-vous de ce que je vous dis ici : c'est qu'alors vous aurez touché à l'intégrité du don que vous faites en ce moment à Dieu. Tout ce que vous vous retiendrez sera le sujet de vos inquiétudes, de vos craintes, de vos anxiétés. Tout ce que vous aurez laissé à Dieu sera le sujet de votre joie et de votre contentement.

N'y a-t-il donc point de peines dans la vie religieuse? Ce n'est pas ce que je prétends vous dire. Il y a des épreuves, des tentations, des croix; mais il n'y a ni chagrins, ni calamité, ni malheur. Les chagrins viennent de nous; ils sont quelquefois cuisants, parce qu'en nous les procurant, nous ne pouvons pas nous donner à notre gré les forces de les supporter. Les croix et les épreuves, au contraire, qui viennent de Dieu, sont toujours proportionnées à nos forces et toujours accompagnées de sa grâce.

Nos chagrins viennent de l'exercice que nous voulons faire de notre volonté, de notre jugement, de notre liberté; ils viennent des ménagements dont nous usons à l'égard de nos goûts, de nos inclinations, du combat et du choix qui s'établit entre ce que nous

avons donné à Dieu et ce que nous nous sommes retenu. Donnons tout, et nous n'aurons à supporter que les croix qui nous viendront de Dieu, avec l'onction qui en découle toujours.

Tout ce qui gêne l'homme, quand il se met à portée d'être aidé de la grâce, le fortifie. On n'est faible que quand on a une volonté à soi, une liberté dont on veut user, quand, en un mot, on agit d'après soi-même. Quand, au contraire, on obéit à Dieu, on s'élève au-dessus de soi, on acquiert des forces, et, par cela même qu'on se surmonte, on devient et plus fort, et plus parfait, et meilleur.

Donnez donc tout à Dieu, et vous pourrez tout.

C'est un moment heureux et dont vous toutes, mes chères Sœurs, vous saurez profiter pour vous renouveler, vous rétablir aussi dans toute la ferveur de la première offrande que vous avez faite de vous-mêmes à Dieu en entrant dans cette maison, que celui où l'Eglise célèbre la première entrée de Jésus-Christ dans le temple de son Père. C'est à ce jour, peut-être même à cette heure, il y a plus de dix-huit cents ans, que notre Sauveur, notre médiateur, entrant dans le temple de Dieu, nous l'a ouvert à tous ; et, en s'offrant à son Père, nous a acquis le droit de nous y offrir aussi nous-mêmes. Bien que des siècles séparent notre offrande de la sienne, dans l'Esprit de Dieu, pour qui le temps n'est qu'un point, elles s'unissent, elles se touchent, elles ne font qu'un. Nous sommes donc en ce moment avec Jésus-Christ, à la suite de Jésus-Christ, se présentant lui-même et nous avec lui à son Père, et lui disant : « Vous n'agréez plus les hosties, les oblations, les holocaustes ; vous m'avez

formé un corps. Me voici : je viens faire, ô Dieu, votre volonté ! » Ces paroles n'accompagnent-elles pas aussi bien votre présentation à Dieu ? Et n'est-ce pas au nom de tous les membres que Jésus-Christ, notre chef, les prononçait ? Adoptons-les, ratifions-les, et offrons-nous à Dieu pour faire toute sa volonté. Se réserver quelque chose à soi-même, ne serait-ce pas en quelque sorte dire à Jésus-Christ : « Vous avez trop donné ? »

Ce ne sera pas dans cette maison que cette parole de lâcheté, d'attachement à soi-même sera proférée ; ce ne sera pas par vous, mes chères Sœurs, vous que je peux bien désigner par cette expression, employée par saint Luc dans la narration de la présentation de Notre Seigneur au temple : « Vous êtes les saintes du Seigneur : *Sanctum Domino vocabitur.* »

Les saintes du Seigneur, parce que vous lui êtes consacrées, que vous êtes son partage et destinées à procurer sa gloire.

Les saintes du Seigneur, parce que vous opérez ses œuvres ; que c'est pour lui, en son nom, pour l'acquit de sa charité, que vous soignez les pauvres.

Les saintes du Seigneur, parce que vous êtes ses temples, et des temples qui lui sont spécialement dédiés.

Les saintes du Seigneur, parce que vous habitez sa maison, vous vivez sous ses yeux, vous portez sa livrée, et que votre place dans sa demeure est, comme vous le voyez, tout près du sanctuaire où il réside.

Soyez les saintes du Seigneur sur la terre, afin d'être éternellement les saintes du Seigneur dans le ciel.

CHAPITRE XVII.

La chaîne merveilleuse par laquelle l'âme religieuse doit remonter à Dieu. — Avec quel soin il faut la tenir dans ses mains. — Angoisses d'une âme qui l'a perdue. — Courage et fidélité.

C'est à l'époque où nous venons de célébrer le triomphe des saints dans le ciel et les magnifiques récompenses que Dieu accorde aux âmes qui l'ont servi sur la terre ; c'est l'esprit rempli, animé, échauffé de ces célestes pensées, que vous entrez, ma chère Sœur, dans cette maison pour y chercher la voie qui conduit au séjour des bienheureux.

Déjà vous quittez, je ne dis pas les maximes du siècle, que vous n'avez jamais ni connues, ni suivies, mais les usages, les manières, les coutumes du monde, la dénomination même que vous y portiez, pour en recevoir une de la religion par la bouche de son ministre. Vous porterez désormais ce nom de charité que je viens de vous donner, et vous le porterez, je l'espère, jusqu'à ce que Dieu le change, ce nom de sœur, en un autre bien autrement grand et parfait, celui de sainte.

Vous avez désiré d'arriver à la céleste demeure, où tout est saint. Dieu, de qui viennent les saints désirs, à *quo sancta desideria*, désirant toujours lui-même

et plus ardemment que nous le succès de tout ce que nous entreprenons pour notre satisfaction, vous a amenée dans cette maison pour vous y faire trouver la route qui conduit au bonheur éternel. Il vous place en ce moment à l'entrée de son sanctuaire et tout proche du tabernacle où il repose, et là il charge un de ses ministres de vous accueillir et de vous parler en son nom. Or, voici ce qu'il me charge de vous dire de sa part, ou plutôt ce qu'il vous dit par ma bouche.

Ma fille, j'agréé votre détermination de vous consacrer à mon service et de vivre pour moi. Pour gage de ma protection, recevez ce fil que je vous remets en main ; il vous servira à passer sans naufrage entre la multitude d'écueils dont est semée votre carrière sur la terre ; il servira à vous diriger au travers de ce labyrinthe de préjugés, de voies terrestres, d'illusions, où il est si facile de s'égarer ; il vous conduira au milieu des ténèbres, non moins dangereuses, que les passions, les préjugés, les goûts de la nature, les erreurs de l'esprit, épaississent au dedans de nous, il sera votre guide, et en le suivant, vous marcherez avec confiance, et vous arriverez sûrement jusqu'à moi.

Je remets donc aujourd'hui entre vos mains, ma chère Sœur, cette chaîne mystérieuse qui unit le ciel à la terre. Son premier anneau tient à Jésus-Christ sur la terre, à sa vie humble, pauvre, pénitente, à Jésus-Christ souffrant, versant son sang, mourant pour notre salut. Le dernier tient également à Jésus-Christ, car il est le principe et la fin, le commencement et l'accomplissement de toute chose ; mais à

Jésus-Christ dans sa gloire et dans une gloire qu'il répand abondamment autour de lui, et dont il recouvre toutes les âmes qui ont parcouru fidèlement tous les anneaux de cette chaîne.

Entre ces deux anneaux dont je viens de parler, il en est un grand nombre d'intermédiaires. Ils portent chacun un nom ; et comme vous aurez à les parcourir, il est utile que vous les connaissiez. Les uns se nomment renoncement, détachement, abnégation ; déjà ceux-ci ne vous sont pas absolument inconnus ; d'autres se nomment zèle, dévouement, sacrifice ; d'autres, soumission de l'esprit, de la volonté, du jugement ; d'autres, patience, constance, vie intérieure, vie de la foi, recueillement ; d'autres encore, amour de Dieu, amour du prochain, charité parfaite. Enfin, il en est un auquel tous ceux-ci conduisent, qui termine la chaîne sur la terre et qui touche à l'anneau qui est dans les mains de Jésus-Christ dans le ciel ; celui-ci se nomme *persévérance finale*.

Vous n'êtes pas encore arrivée à un point où vous puissiez saisir déjà l'un de ceux que je viens de nommer ; ceux que j'ai à ce moment à vous remettre en main portent des noms plus modestes. On les appelle humilité, docilité, simplicité ; mais, tenus par vous avec soin, attention, constance, ils vous donneront la force de tenir tous les autres d'une main ferme. Lequel des trois est le plus nécessaire ? Je l'ignore ; si l'un vous manque, les deux autres vous manqueront pareillement. Si j'ai nommé le premier humilité, c'est que cette vertu est tellement la mère de toutes les autres, que là où elle manque, il ne s'en trouve plus ni de sincères, ni de véritables.

L'humilité, comme je l'entends ici, est un aveu que vous vous ferez à vous-même de votre ignorance dans les voies de la perfection religieuse ; que, quel que soit l'état de vertu dans lequel vous avez vécu jusqu'ici, vous n'êtes encore que néophyte, postulante, novice, dans la vie religieuse ; que, par conséquent, personne ne devant juger de ce qu'il ignore, vous n'avez à faire aucun raisonnement, ni à porter aucun jugement sur les maximes et les pratiques qui vous seront enseignées ; que vous devez les recevoir de confiance de la part de ceux que Dieu a préposés pour vous les faire connaître, et que c'est d'après la seule autorité de vos maîtres que vous devez les apprécier et les estimer. De l'humilité ainsi expliquée, naîtra donc pour vous la docilité.

L'humilité, vous détournant aussi de la recherche des applaudissements, des louanges des créatures, vous conduira à la simplicité. On n'a une conduite étudiée, combinée, que quand on est avide d'éloges ; il faut couvrir ses défauts et montrer des dehors de vertus. Quand c'est à Dieu seul qu'on désire de plaire, qu'a-t-on à dissimuler ? On est bien aise, au contraire, qu'on voie ce qui est en nous, et qu'on puisse nous dire : Pour être agréable à Dieu, il faut ôter cela de votre cœur, et voilà ce qu'il faut mettre à la place. Croyez-en à mon expérience, ma chère Sœur, je n'ai pas vu une vocation perdue dont on ne puisse attribuer la perte à ce défaut de franchise et d'ouverture. Et que de difficultés heureusement surmontées par l'effet de ces deux qualités !

Considérez ici, ma chère Sœur, combien il est beau le partage que Dieu vous fait, tout à votre entrée dans

cette maison. Il vous donne à acquérir les vertus les plus aimables : douceur, modestie, sincérité, candeur, tout ce qui est propre à nous faire aimer de Dieu et des hommes.

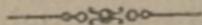
Cependant, ma chère Sœur, je vais peut-être étonner votre ferveur, ou peut-être la scandaliser ; mais, comme vous avez à tenir en main tous les anneaux de la chaîne dont je vous ai parlé, je continue la même allégorie ; elle n'a pas besoin de commentaire, elle s'explique assez d'elle-même. Quelques-uns de ces anneaux vous paraîtront un peu lourds, durs, et, si je peux m'exprimer ainsi, raboteux, noueux, inégaux, mal polis ; quelquefois ils blesseront, ils sillonneront un peu votre main. La nature souffrira ; elle vous portera à desserrer un peu la main qui les tient ; elle en éprouvera quelque soulagement ; bientôt elle s'ouvrira un peu plus, puis encore davantage, puis enfin elle s'étendra tout à fait, et l'anneau s'en échappera. C'est ainsi que peu à peu on déchoit. Le premier moment sera donné à jouir du petit soulagement qu'on s'est procuré ; mais, que Dieu va être vengé de cette lâcheté ! Elle n'a pas été commise, cette lâcheté, dans le dessein de quitter la voie qui conduit à lui, mais seulement pour en chercher une plus douce et plus supportable. On la cherche, on ne la trouve pas. Dieu est assez miséricordieux pour permettre que rien, dans cette position, ne satisfasse ; il veut punir et non pas perdre. L'inquiétude commence, on n'est plus sûr de son chemin ; on ne sait plus si on tient la voie droite ou si l'on s'en écarte ; on se voit exposé à des dangers ; et on ne sait comment les reconnaître et se diriger. On devient sem-

blable au pilote qui, dans une mer parsemée d'écueils, a perdu son aviron. On travaille, on se fatigue, mais est-ce en vain ? Est-ce avec avantage ? Cruelle incertitude ! alarmante situation ! Oh qu'on regrette la petite souffrance que l'anneau raboteux faisait ressentir ; il laissait au moins l'âme dans la sécurité, le plus grand bien dont elle puisse jouir. Oh alors que l'on est puni de sa lâcheté ! Ah ! s'il était possible de retrouver l'anneau qui faisait notre sûreté, que l'on endurerait avec fermeté et courage la petite douleur qu'il causait ! Mais où est-il ?

O infinie charité de Dieu ! ô admirable condescendance de sa bonté ! L'anneau après lequel vous soupirez est retourné à Dieu ; ce Dieu de miséricorde est tout prêt à le remettre une seconde fois dans vos mains. Revenez à ce lieu où vous le recevez aujourd'hui. Témoignez à Dieu vos regrets, offrez-lui vos résolutions, tendez vers lui vos mains suppliantes, serrez-les ensuite, et vous sentirez que vous pressez de nouveau ce précieux anneau.

Voulez-vous, au surplus, des moyens pour adoucir l'impression, quelquefois un peu rude, je ne le dissimule pas, qu'il vous fera ? Recouvrez-le d'une enveloppe, ne le tenez pas à cru. Et de quoi l'entourer ? Ma chère Sœur, de l'espérance. Si votre main se fatigue sur la terre, que votre âme se repose dans le ciel, où cette fatigue même la placera un jour réellement. Jouissez avec Dieu, par anticipation, de la gloire que votre peine lui procure, et cette jouissance surpassera la peine. Songez que chaque acte de vertu que vous pratiquerez imprimera un mouvement à l'anneau auquel elle donne son nom ; que ce mouvement, se

prolongeant dans toute l'étendue de la chaîne, se communique à l'anneau même que Jésus-Christ tient dans sa main ; faites qu'averti par là de votre acte de dévouement, de votre courage, de votre sacrifice, Jésus-Christ porte sur vous un œil de complaisance. Cet œil de complaisance de Jésus-Christ pourra-t-il ne pas vous communiquer des grâces abondantes d'encouragement et de forces ? Marchez avec fermeté et constance dans la voie de la perfection religieuse ; ne quittez plus cet anneau de la chaîne merveilleuse ; et cet anneau, qui vous paraît si dur ici-bas, deviendra une éclatante couronne de gloire dont Dieu, en signe de vos mérites, ornera votre front dans l'éternité.



CHAPITRE XVIII.

De l'édifice spirituel. — Il faut creuser les fondements jusqu'au roc vif, qui est Jésus-Christ. — Pourquoi souvent l'édifice est ébranlé. — Moyen unique de le rendre inébranlable. — Remonter par la foi jusqu'à Dieu. — Que rien n'arrive que par la permission de Dieu. — Conséquences et fruits de cette doctrine.

Sans doute nous ne pouvons pas nous dissimuler les peines et les difficultés d'une vie d'humilité, d'abnégation, de vigilance, de dévouement, de sacrifices de tout genre, qui est celle d'une âme que Dieu appelle à la perfection et qu'il s'est unie à titre d'épouse. Nous n'éprouvons que trop les oppositions à cette vie parfaite, qui naissent du fond de misère renfermé en nous. Sans cesse nous sommes ramenés à nous-mêmes par le pouvoir de notre nature ; elle nous occupe continuellement de nous, de nos petits intérêts personnels, de ce qui satisfait un peu nos goûts et nous procure quelques contentements. Elle tend à faire de nous-mêmes le centre de tous nos rapports avec les personnes et avec les choses ; elle nous y attache, elle en fait dépendre la paix ou le trouble de notre âme, elle nous fait un besoin de tout ce qui est temporel et humain ; il nous semble quelquefois que nous ne pouvons pas vivre dans le détachement

de tout cela, et qu'il nous serait plus facile de mourir à la vie que de mourir à nos affections humaines et à notre sensibilité naturelle.

Il faut de grands moyens et de puissants secours pour nous soustraire à l'influence de notre nature, et conserver une certaine indépendance et la liberté de l'esprit, malgré l'impression que les choses humaines ont le pouvoir de faire sur nous. Ce n'est pas par de petits moyens et des demi-volontés qu'on y parviendra. Que peuvent des résolutions faibles, une volonté qui, bien que sincère quand on la conçoit, est trop faiblement établie, trop peu solidement raisonnée pour tenir longtemps contre des inclinations, des sentiments, une sensibilité, qui persévèrent en nous, qui font partie de nous-mêmes, et qui s'alimentent par tout ce qui nous entoure ? Aussi notre vie est-elle une alternative de renoncements et de retours à nous-mêmes. Les pages de notre journal sont également remplies des deux côtés ; la dépense égale la recette. Il n'y a pas d'accroissement de bien là où les profits et les pertes se balancent. Nous ressemblons à cet homme de l'Evangile qui a bâti sur le sable : sa maison a quelque apparence ; quand le temps est calme, que les vents soufflent doucement, que les pluies sont modérées, elle paraît solide et agréable à habiter ; mais si les pluies continuent, si les vents deviennent impétueux, s'il arrive des orages, la maison commence à s'ébranler ; on s'aperçoit qu'on n'y est plus en sûreté, on en sort ; on reconnaît ensuite les dommages qu'elle a éprouvés, on tâche d'y remédier, on place avec grande peine des étais contre les murs qui menacent. Le travail n'est pas achevé d'un côté qu'il

faut pressamment porter ses soins de l'autre ; et si la maison ne s'éroule pas enfin, ce n'est qu'à force d'art, de travail, de fatigues et de dépenses. Une pareille maison n'offre pas un asile sûr, on ne peut y trouver le repos et la tranquillité. On a chaque jour à se dire : Peut-être cette nuit, peut-être demain un nouvel orage viendra et endommagera les appuis que j'ai cherché à donner à cette maison ; je suis donc menacé d'être, d'un moment à l'autre, enseveli sous ses ruines, ou du moins destiné à vivre dans l'appréhension continuelle de ce malheur.

Voilà qui ressemble un peu à notre situation spirituelle. Nous avons pris, ce nous semble, de bonnes résolutions, nous croyons nos intentions pures et bien formées. De légères épreuves ne les renversent pas encore, nous nous conduisons alors comme nous avons résolu de le faire ; nous goûtons quelques contentements. Mais le souffle des tribulations vient-il à s'élever, sommes-nous contrariés, blâmés, censurés, suspectés dans nos bonnes vues, nous voilà ébranlés ; nous sortons de l'asile que nous avons cru nous ménager au dedans de nous ; il n'est plus tenable, l'orage y est parvenu. Nous croyons nous apercevoir que nos résolutions vacillent, que tout l'édifice spirituel que nous avons tenté d'élever s'ébranle ; nous allons chercher des secours au dehors, il nous faut des appuis, des confortations, des conseils, des confessions. Mais, hélas ! tous ces soutiens artificiels sont trop faibles pour supporter la masse du bâtiment. Ils peuvent en retarder la chute un moment ; mais ils ne lui donnent pas une raison d'existence qui rassure, en écartant tout à fait la crainte de le voir un jour s'é-

crouler. Il faut donc que l'édifice ait en lui-même son principe de solidité, et qu'il puisse résister aux tempêtes, sans le secours de soutiens qui ne fassent pas partie de sa construction. C'est-à-dire, pour parler sans figure, il faut que nos résolutions, le plan de conduite que nous nous sommes tracé soient fondés sur des motifs assez solides pour ne pas s'évanouir dans les épreuves auxquelles il peut plaire à Dieu de nous soumettre. Il faut que nous sentions la force de ces motifs et que nous la connaissions assez pour qu'elle nous inspire confiance, car on n'est vraiment fort que quand on a la confiance de ses forces. Quand on marche avec crainte, en hésitant, en tâtonnant, on est bien près de tomber; on se croit déjà à terre, le moindre trébuchement qu'on éprouve nous renverse, et cela parce qu'on s'attend à être renversé. On est vaincu par la peur; on se défend mal contre un ennemi qu'on redoute trop; mais on se défend bien quand on est animé de courage et de confiance. Le prophète-roi, qui disait : *Seigneur, je ne crains point les maux de la vie, parce que vous êtes avec moi*, aurait-il été dérouté, déconcerté par une petite contradiction ou quelques peines passagères?

Voulons-nous, enfin, reprenant ici la figure de l'Évangile, voulons-nous édifier une maison solide, qui soit à l'abri de l'impétuosité des vents et du débordement des fleuves, établissons-la sur le roc vif, c'est-à-dire sur Jésus-Christ, qui est la pierre principale, comme s'exprime l'Apôtre, sur laquelle tout édifice qui est posé s'élève et s'accroît dans ses proportions pour être un saint temple consacré au Seigneur.

Je le sais, nous n'avons jamais prétendu bâtir sur

un autre fondement ; mais il faut bien que l'exécution n'ait pas parfaitement répondu à nos desseins, puisque nous avons si souvent éprouvé le peu de solidité de notre construction, qui s'est ébranlée au premier choc des tribulations. Nous avons creusé, il est vrai, pour trouver ce ferme rocher, sous la figure duquel Jésus-Christ s'est désigné, mais nous avons trop tôt cessé l'ouvrage. Après quelque travail, nous avons cru être allés jusqu'à ce roc solide, nos bonnes intentions nous ont fait penser que nous touchions immédiatement à Jésus-Christ. Sur cela, nous avons établi nos résolutions sans nous apercevoir que nous laissions entre le rocher et la première pierre de notre édifice une couche de sable, qui, bien que peu épaisse, en se froissant, en s'abaissant un peu, a dérangé le parfait équilibre du bâtiment. Il est resté quelque intermédiaire entre Jésus-Christ et nous ; nous ne portons pas assez immédiatement sur lui. Voilà la vraie cause de nos faiblesses, de la difficulté que nous avons à nous soutenir, de la crainte qu'à chaque instant nos forces ne nous manquent, et du découragement qui en résulte.

Reprenons l'ouvrage en sous-œuvre, creusons davantage, arrivons jusqu'à Jésus-Christ. Alors nous nous sentirons forts, et nous pourrons dire, comme le prophète-roi : *Je ne crains rien, car le Seigneur est avec moi.*

C'est par la foi que nous arriverons jusqu'à Jésus-Christ, parce que c'est elle qui nous fera pénétrer dans les conseils de Dieu, qui nous le montrera dans son action et qui nous révélera ses motifs. Aidons-nous donc de la foi pour parvenir à Dieu ; écoutons-

la, et pénétrons-nous de ses enseignements. Or, voici ce que la foi nous apprend.

Premièrement, que rien ne se passe ici-bas que Dieu ne l'ait voulu ou permis; que rien n'arrive qu'il ne l'ait prévu et qu'il n'en ait disposé de toute éternité pour avoir lieu au moment où nous le voyons. Il n'est chose si petite, si nulle à nos yeux, qui ne soit l'exécution d'un décret de la sagesse de Dieu. Qu'est-ce que la chute d'un de nos cheveux? Qu'est-ce que le mouvement d'un passereau qui s'abat sur la terre pour y piquer un grain de millet? Eh bien! si tout cela fixe cependant l'attention de Dieu et est un effet de sa libre détermination et de sa providence, combien à plus forte raison s'occupe-t-il de celles de ses créatures que seules il a créées à sa ressemblance, et avec lesquelles il veut avoir des rapports d'amitié? Nous aurions tiré de nous-mêmes cette conséquence, quand Jésus-Christ ne nous eût pas dit : « Combien n'êtes-vous pas, dans la pensée de mon Père, au-dessus d'un passereau? La foi nous apprend donc qu'il ne nous arrivera rien que Dieu ne l'ait voulu.

Secondement, elle nous apprend que Dieu veut notre bien, et que tout ce qu'il permet que nous éprouvions, il ne le permet que dans la vue d'un bien qui doit en résulter pour nous.

Troisièmement, que ce que nous regardons comme des biens, tels que la santé, les succès dans les entreprises, l'affection des créatures, les applaudissements qu'elles nous donnent, tous les petits contentements qui en résultent, ne sont pas des biens aux yeux de Dieu, car il accorde tout cela à un grand nombre de

pécheurs qui ne seront jamais au nombre de ses élus. Pareillement que les tribulations, les infirmités, le peu de fruit de nos peines, les déplaisirs qui nous viennent de la part des créatures, leurs préventions, le peu de justice qu'elles nous rendent, ne sont pas des maux aux yeux de Dieu, puisqu'il les envoie aux âmes qu'il chérit davantage, et qu'il fait passer ses saints par le chemin des tribulations de ce genre.

Quatrièmement, que pour nous affermir dans cette conviction et nous aider à recevoir comme venant de sa main, et à supporter les épreuves qui nous arrivent, il s'est lui-même placé sur la terre dans une situation toute pareille à celle contre laquelle nous nous révoltons si souvent intérieurement, ayant voulu être en butte aux haines, aux jalousies, aux calomnies, aux contradictions de tout genre; abandonné de ses amis, livré à la fureur impitoyable des méchants, qui, après lui avoir fait subir mille outrages, lui ont ôté la vie par un affreux supplice. Dans cette horrible situation, Jésus-Christ, Fils de Dieu, était-il oublié de son Père? Etant Dieu lui-même, ne pouvait-il pas disposer des choses d'une toute autre manière? Sans doute; mais la foi nous apprend qu'il a voulu nous frayer le chemin des contradictions et des croix, nous y servir de guide et d'encouragement, et, enfin, comme dit l'apôtre saint Paul, souffrir, afin de connaître par sa propre expérience le prix et le mérite des souffrances par lesquelles il était nécessaire que nous passassions pour arriver à notre félicité éternelle.

De cet enseignement de la foi, il résulte que, quand il nous arrive une peine, nous ne devons ni l'attribuer

au hasard, ni nous arrêter à certaines circonstances qui semblent l'avoir causée, ni la regarder comme l'effet, en dernier ressort, de la personne par qui elle nous vient, et qui n'est en cela que l'instrument dont Dieu s'est servi pour nous l'envoyer; mais que nous devons la voir, cette peine, comme sortant réellement de la volonté de Dieu, qui l'a connue, qui l'a choisie pour nous, en pensant à nous et en cherchant en cela ce qui, à son jugement infiniment sage, est notre plus grand bien, parce que Dieu le désire autant qu'il le connaît; que nous devons la regarder, cette peine que nous éprouvons, comme ayant été ressentie par le Fils de Dieu, avant nous et en notre faveur. Quelle peine, en effet, avons-nous eu jamais à souffrir, si ce n'est le regret d'avoir offensé Dieu, que Jésus-Christ ne l'ait supportée à un degré qui n'est pas susceptible de comparaison? Que nous devons enfin considérer cette croix qui nous vient comme un moyen infallible d'arriver immédiatement à Dieu; car, lorsqu'elle pèse sur nous de l'une de ses extrémités, l'autre est en même temps dans les mains de Dieu; nous n'en sommes séparés que par là, ou plutôt nous tenons à lui par cette croix même; en la suivant, nous sommes sûrs de rencontrer sa main, qui la soutient, et d'arriver à son cœur, qui l'a choisie.

Toutes ces pensées, bien méditées, bien présentes à l'esprit, n'ôtent pas, je le sais, et ce n'est pas l'intention de Dieu non plus, le sentiment de la peine et de la souffrance; mais n'est-il pas vrai qu'elles donnent bien de la force et du courage pour les supporter? Elles nous transportent directement vers Dieu, nous sentons qu'il n'y a plus d'intermédiaire entre lui e

nous. Elles font disparaître toutes les causes secondes dont il a plu à Dieu de se servir, pour le faire paraître lui seul; c'est de sa main même que nous recevons tout ce qui nous arrive, et c'est à lui directement que parvient l'hommage de l'acceptation que nous en faisons, et cette acceptation a auprès de lui le mérite d'un acte de soumission à son autorité suprême, de confiance en sa sagesse, d'abandon de nous-mêmes à sa providence, de reconnaissance pour son amour, et le mérite enfin d'une ressemblance avec Jésus-Christ, qui a supporté comme nous et pour nous la peine que nous ressentons. Une peine supportée dans ces sentiments de piété et de foi n'est-elle pas l'accomplissement de nos plus grands devoirs envers Dieu, et ne renferme-t-elle pas les actes de culte les plus parfaits que la religion nous prescrive?

Que nous sommes donc mal inspirés et que nous perdons de mérites quand, dans les croix et les peines, nous nous arrêtons avec tant de faiblesse aux créatures, aux circonstances extérieures par la voie desquelles elles nous arrivent, et que, ne voulant rien voir au delà de ce que les sens nous présentent, nous nous chagrinons, nous nous débattons douloureusement dans ce que nous regardons comme une fâcheuse destinée! Ne ressemblons-nous pas à un enfant qui bat la pierre qui l'a fait tomber, parce qu'il s'en prend à elle, et qui se blesse encore en la frappant? Toute cette petite sensibilité qu'excitent en nous les préventions, les injustices, les reproches dont nous sommes l'objet, les pensées de mécontentement qui s'élèvent dans notre esprit, l'irritation qu'il en éprouve et que nous fomentons encore par des réflexions si

humaines; ce fond de tristesse, de déplaisance qui se fait remarquer en nous quand nous venons à apprendre que quelqu'un se plaint de nous, le petit dépit qui en résulte, le découragement auquel nous nous laissons aller, tout cela n'indique-t-il pas, pour revenir à la figure de l'Évangile, que l'édifice de notre perfection ne porte pas assez immédiatement sur Jésus-Christ? Et en effet les créatures, les causes sensibles de tous les divers sentiments qui nous tourmentent se trouvent encore interposées entre Jésus-Christ et nous; c'est là la couche de sable que nous avons laissée entre le roc vif et le bâtiment que nous avons élevé, et ce qui le rend si susceptible d'être ébranlé par le souffle de la tribulation.

Reprenons donc notre travail sous œuvre, déblayons tout ce qui nous sépare encore de Jésus-Christ. Que la foi opère cet utile ouvrage; vivons, vivons de la foi, entrons dans les communications immédiates qu'elle nous fait avoir avec Dieu; nourrissons-nous assez des pensées célestes qu'elle place dans notre âme pour qu'elles fassent sur nous une impression qui puisse contrebalancer celle que nous recevons de nos sens, de notre caractère, de nos inclinations. Dès que nous éprouverons quelques peines, remontons premièrement et directement à Jésus-Christ, par qui tout se fait, ne considérant les créatures de la part de qui ces peines nous viennent, que comme des instruments entre les mains de Dieu et des causes souvent aveugles de l'effet que nous ressentons. Si nous venons à nous y arrêter, si nous nous mettons à discuter leurs motifs, à raisonner sur leurs intentions, nous voilà tout près de nous égarer; nous nous livrerons à de vaines in-

quiétudes, à des raisonnements peu chrétiens, à des conjectures, à des précautions de sagesse humaine, à des sollicitudes pénibles, qui nous conduiront à des résultats bien opposés à ceux que Dieu a eus en vue. C'est en lui, en lui seul, qu'est la vraie cause et le motif véritable de la peine que nous avons à supporter. C'est là où il faut aller en chercher la connaissance. Etudions Dieu, pensons à sa sagesse, qui ne peut se tromper, à sa providence, qui veille sur tout ce qu'il a créé, et qui conduit tout; à son amour pour nous, si incontestable, si évident, et nous en saurons assez; nous serons bientôt consolés, fortifiés, rassurés, quand nous nous dirons : C'est un ami qui m'aime, qui me veut du bien au delà de tout ce que je peux dire. C'est un ami qui ne peut pas se tromper dans les moyens qu'il choisit pour me faire du bien, qui m'envoie ce que j'éprouve en ce moment. Raisonnons ainsi, et nous conclurons incontinent : Qu'ai-je donc autre chose à faire que d'entrer dans ses vues et de les seconder ? A cette pensée ajoutons encore celle-ci : Ce que Jésus-Christ a choisi pour moi, il l'a choisi pour lui-même; l'état où il m'a mis est celui où il s'est mis aussi; la peine que j'éprouve, il l'a endurée avant moi; la voie des peines et des souffrances, qu'il a suivie et par laquelle il est entré dans sa gloire, est précisément la voie par laquelle il m'appelle; il m'y précède, j'y marche à sa suite, etc... Si nous étions une fois bien pénétrés de ces grandes pensées, si nous avions élevé, comme nous le pouvons, notre âme jusqu'à ces hautes réflexions, en redescendrions-nous pour nous dire gravement et pitoyablement : Le ton de telle personne à mon égard annonce de sa part

quelque défiance, quelque prévention; ce qu'elle m'a dit me donne lieu de penser qu'elle me croit tel tort, tel défaut; son abord est froid, sa parole est gênée, son accueil n'est pas celui de la cordialité, etc... Quel intérêt peut prendre à tout ce menu détail celui qui vient de s'entretenir amicalement avec le Maître tout puissant qui a ordonné toutes ces choses? Elevés à l'honneur de ses entretiens, viendrons-nous nous abattre sous l'effet d'un mot, d'un procédé, y succomber, y déposer la dignité d'une âme que Dieu a admise à pénétrer en quelque sorte dans ses conseils et à prendre connaissance de ses motifs? Non, sans doute.

Je vais placer ici un trait historique dont il me semble que nous pouvons tirer une morale qui revient assez au sujet qui nous occupe, et qui aidera à éclaircir mes pensées.

Saint Venceslas, roi de Bohême, sortait souvent de son palais pendant la nuit, et se rendait, pieds nus, quelque rigoureuse que fût la saison, à différentes églises de sa capitale. Là, prosterné humblement dans le parvis, il adressait à Dieu de longues et ferventes prières; il n'était accompagné, dans ces pieuses excursions, que d'un officier de confiance dont la discrétion lui était connue, et qui avait lui-même beaucoup de vertu. Dans un de ces pèlerinages nocturnes, le temps étant extrêmement rude et la terre couverte de neige glacée, cet officier, quoique bien chaussé, se sentit les pieds tellement engourdis par le froid, qu'il ne pouvait plus avancer; il en avertit le roi, et lui représenta humblement l'impuissance où il se trouvait de l'accompagner plus loin. Le prince, que sa ferveur

rendait insensible à la rigueur de la saison, lui dit : « Suivez-moi pas à pas, et mettez vos pieds sur les traces que je laisse dans la neige. » L'officier obéit, et, chose admirable, aussitôt une douce chaleur se répandit dans ses pieds et dans tout son corps, en sorte qu'il continua sans peine d'accompagner son maître où sa dévotion le conduisait. Probablement, ce qui, au premier abord, vous frappe le plus dans cette histoire, est l'exemple que ce saint roi donne à tout supérieur de marcher à la tête de ceux que Dieu a soumis à leur autorité; de leur faciliter l'accomplissement du devoir, de les aider, de prendre sur lui toute la peine, autant que possible, afin de soulager ses inférieurs. Ce saint connaissait bien la nature de toute autorité, qui vient de Dieu, et qui n'est autre chose que l'obligation de servir ses frères aux dépens de soi. Belle instruction, assurément, pour une supérieure, pour une maîtresse de novice, pour le chef d'un officel Je quitte ce sujet, sur lequel vous ne manquerez pas de faire d'utiles réflexions, pour revenir à celui qui est directement l'objet de cet écrit : sanctifier nos peines.

Celui qui ne verrait dans la neige et la glace que le froid qui leur est propre et qu'elles nous communiquent si désagréablement, que l'obstacle qu'elles opposent à notre marche, que la fatigue qu'elles nous causent, que le danger de chute auquel elles nous exposent; celui-là, dis-je, doit être bientôt rebuté. Trop préoccupé des incommodités qu'il éprouve, trop sensible à quelques souffrances, il ne lui reste pas assez d'attention pour reconnaître la trace des pas que son guide a laissés empreints sur son chemin; il ne

saura pas placer ses pieds là où ont été ceux de son conducteur ; ou, s'il les y place, toujours distrait par les idées que ses sens lui présentent, il ne ressentira pas cette douce et réconfortante chaleur que celui qui marche devant lui a laissée dans les vestiges de ses pas. La neige ne sera pour lui que de la neige ; elle ne sera plus le corps qui a conservé l'empreinte des pieds de son guide.

Pour lire notre propre histoire dans ces réflexions, il n'est qu'un mot à changer. Au lieu de neige glacée, mettez les manières, les procédés, le ton des créatures à notre égard ; les jugements que nous portons, les soupçons, les conjectures, les raisonnements auxquels la charité a si peu à gagner, que nous formons ; les dégoûts, les tristesses, les découragements auxquels nous nous abandonnons, qui nous absorbent et qui interceptent pour nous les lumières de la foi. Ces lumières nous montreraient que toutes les peines que nous ressentons, nous sont venues par le choix que Dieu en a fait pour nous dans sa sagesse, et que son amour nous désigne comme un sûr moyen de nous sanctifier, et qu'enfin elles portent une empreinte qui nous rappelle que Jésus-Christ les a supportées avant nous.

Si nous voyions toujours cette action immédiate de Dieu sur tout ce qui nous arrive, oh sans doute nous serions bien faiblement occupés des créatures par qui Dieu aurait agi et dont il s'est servi comme d'intermédiaire pour communiquer avec nous. Mais, indépendamment de ce qu'elles sont, une autre chose encore éloigne de nous cette pensée de Dieu et de son action immédiate sur nous : c'est l'injustice que nous

croyons remarquer dans le procédé dont nous avons à souffrir. Comment imaginer qu'une action injuste puisse entrer dans les desseins de Dieu et qu'elle ait quelque chose de commun avec lui ? Cette idée d'injustice repousse la pensée de Dieu, et nous ne savons plus nous voir dans notre peine autrement que comme le jouet et la victime des caprices, des préventions, de la bizarrerie, de l'humeur d'un ou de plusieurs de nos semblables. Nous ne nous sentons point de force pour nous mettre à la disposition des petites passions des autres ; nous nous décourageons, nous nous rebu-tons, et cela parce que, comme je le dis, la pensée de Dieu, auteur de la peine qui nous arrive, s'est éloignée de nous. Rappelons-la donc, cette pensée souveraine et toute puissante. Nous sommes assez instruits pour savoir que, bien que Dieu condamne une injustice dans celui qui la commet, il la veut cependant par rapport à celui qui est dans le cas de la supporter. Si l'un agit contre la volonté de Dieu, l'autre l'exécute. Sans doute, Dieu ne voulait pas que les Juifs commissent un déicide, et, cependant, il voulait que son Fils mourût, et son Fils a subi le genre de mort que de toute éternité il avait voulu et choisi pour lui. Ne tentons pas de nous expliquer les opérations de l'intelligence divine. Bornons-nous à ce que la foi nous en fait connaître. Croyons sans hésiter que Dieu gouverne ce monde, que rien ne peut être que ce qu'il veut qu'il soit, et que rien ne nous arrive qu'il ne l'ait expressément voulu pour nous. Rendons notre foi pratique en coopérant à la volonté de Dieu, en l'embrassant avec respect, fidélité et soumission, et nous tenant heureux de ce que, ne pouvant rien

prévoir dans ce monde, Dieu le prévoit pour nous, de ce que, ne pouvant pas faire nous-mêmes un choix éclairé et juste sur ce qui peut nous être le plus avantageux dans l'ordre de la vie éternelle, Dieu, à qui rien n'est caché, Dieu, qui ne peut se tromper, le fait lui-même pour nous. Etudions-nous à reconnaître en tout son action et à y conformer les nôtres.

Ce principe de foi pratique, qui adoucira singulièrement nos peines et nous aidera à les supporter, en nous montrant Dieu s'abaissant jusqu'à nous et réglant dans le plus petit détail toute l'économie de ce qui nous touche et nous intéresse; ce principe, dis-je, nous aidera pareillement à nous élever jusqu'à Dieu, à considérer, à régler nous-mêmes toutes choses selon les intérêts de sa gloire, comme il considère et règle tout selon les intérêts de notre salut.

Ce n'est pas dans les grandes occasions, dans celles qui ont un rapport direct et immédiat avec Dieu, que nous avons le plus besoin qu'on nous rappelle ses intérêts et le soin que nous devons prendre de les ménager. Si vous avez à nommer une Supérieure, à décider sur l'admission d'une jeune Sœur à sa profession, ou à prendre un parti dans quelques circonstances importantes, vous ne le ferez pas sans avoir consulté le bon Dieu, et examiné en sa présence ce qui vous paraîtra le plus conforme à sa volonté et le plus propre à procurer sa gloire. Mais c'est dans le détail de tant de petits événements journaliers qui touchent par quelques points à notre repos, à notre amour-propre, à nos goûts; c'est dans cette foule de pensées, de jugements et de conjectures qui en sont l'effet; c'est dans cette grande variété de situations

où les diverses circonstances placent notre esprit, tantôt flatté et content, tantôt triste et plaintif, tantôt inquiet et découragé, que nous avons besoin d'être rappelés à cette réflexion : Dieu est dans toutes ces choses ; si petites qu'elles soient, il y a un intérêt. Quel soin en ai-je ? Quelle part lui fais-je ?

Combien de fois ne nous sommes-nous pas aperçus qu'absorbés dans l'intérêt personnel que nous avons dans ce qui arrivait, nous avons bien légèrement pensé à en tirer parti pour la gloire de Dieu. Combien d'autres fois, tout en pensant agir pour cette divine gloire, nous n'avons cependant fait que suivre l'impulsion de notre caractère et de nos inclinations, agissant tout naturellement dans des choses d'un ordre tout surnaturel ; d'où il arrivait que, pour soutenir les intérêts de Dieu, au lieu de prendre en lui nos moyens et de parler le langage de la charité et du zèle, nous nous sommes servi de celui qu'un peu d'humeur nous dictait ; nous avons bien Dieu en vue, mais en vue éloignée, et nous en vue plus prochaine ; nous servions Dieu, mais selon une sorte d'intérêt, d'habitude, et comme pour l'acquit de nos fonctions, et nous nous servions nous-mêmes par complaisance et par contentement.

N'avons-nous pas lieu d'attribuer un peu à ce mélange de nos intérêts avec ceux de Dieu, à ce double service, quelques-uns des défauts de succès que nous avons éprouvés dans les choses que nous étions chargés de faire pour sa gloire ? Nos soins envers les personnes qui nous étaient confiées, la manière dont nous les exercions, notre conduite dans ce qui nous concernait personnellement, tout cela n'était pas en-

tièrement dirigé par le motif et selon le rapport que Dieu y avait; ce Dieu que nous ne cherchions pas assez uniquement, assez généreusement, ne mêlait pas son action à la nôtre pour lui donner l'effet qu'elle aurait dû avoir.

Que les intérêts de Dieu deviennent donc le motif prépondérant, et, autant que faire se peut, la première pensée qui nous vienne à l'esprit dans toutes nos déterminations, quelque petit qu'en soit l'objet, puisqu'en tout cas la gloire de Dieu y est pour quelque chose; le plus haut degré d'élévation où nous puissions nous placer, c'est de regarder les choses de Dieu tellement comme les nôtres, comme notre propre affaire, comme en étant expressément chargés, que nous puissions dire comme Jésus-Christ : « Dans tout ce qui regarde mon Père, il faut que j'y sois. » Dieu est notre père, et jamais nous ne jouissons mieux du titre de son enfant que lorsque nous regardons ses intérêts comme les nôtres, son bien comme notre bien, sa gloire comme notre gloire.

Quelle belle et heureuse situation que celle d'un chrétien qui vit de la foi! Tout ce qui lui arrive, tout ce qu'il éprouve en consolations comme en afflictions vient de Dieu vers lui. Tout ce qu'il pense, ce qu'il dit, ce qu'il fait, va de lui à Dieu; c'est une communication immédiate et continuelle entre Dieu et lui. Dans tout ce qui le touche, il voit Dieu descendre vers lui; dans tout ce qu'il opère, il se sent remonter vers Dieu. Il rend à Dieu tout ce qu'il tient de lui. Il ressemble à un miroir que l'on présente au soleil et dans lequel brille son image, et qui réfléchit vers cet astre les rayons de lumière qu'il en reçoit,

avec cette différence cependant que le soleil n'en reçoit pas un plus grand éclat de lumière, au lieu que Dieu, en voyant son image dans l'homme, en se reconnaissant lui-même aux pensées, aux affections, aux sentiments qui s'en échappent et qui se dirigent vers lui, en reçoit un accroissement de gloire.

Méritons ce bonheur, le plus grand qu'une créature puisse goûter sur la terre. Faisons disparaître tout objet qui tenterait de s'interposer entre Dieu et nous, et qui nous empêcherait de voir son cœur et sa main comme le point d'où part tout ce qui nous arrive et où doit aboutir tout ce que nous avons à faire sur la terre.

Nous regarderions comme bienheureux un mortel, s'il en était un, qui saurait prévoir tous les événements qui auraient quelque rapport à lui ; qui jouirait, en outre, du pouvoir de les préparer, de les disposer, de les maîtriser de manière à ce qu'aucun, non-seulement ne pût lui nuire, mais à ce que tous le conduisissent à la fin qu'il se propose ; qui ajouterait encore à ce pouvoir celui de ne jamais travailler en vain, et de diriger si justement ses démarches que toutes tendissent infailliblement au but qu'il désire d'atteindre. Cet heureux mortel, placé à l'abri des coups du sort, de toutes les surprises des accidents, de toute la méchanceté des hommes, jouirait d'un repos parfait, qui ne serait jamais, ni altéré par la crainte, ni troublé par les regrets, ni trompé par de vaines espérances, ni agité par des désirs impuissants : ce qui tourmente et désole perpétuellement notre âme. Eh bien, cet homme heureux, ce sera nous, nous-mêmes, si nous le voulons. Nous n'avons pas

personnellement tous les moyens de sécurité et de bonheur dont je viens de parler ; mais un ami les a pour nous ; il les possède au souverain degré, et nous sommes sûrs qu'il en use en notre faveur avec plus de zèle, plus de soin que nous n'en emploierions nous-mêmes. Tout ce qui nous arrive part de son intelligence infinie. Sa volonté donne l'existence à toutes choses, et son amour fait choix pour nous de ce qui nous est le plus avantageux.

Ce divin ami se tient toujours près de nous pour recueillir de son côté tout ce qui vient de nous : pensées, désirs, paroles, actions, jugements, volonté, efforts, peines, plaisirs, mortifications, jouissances, privations, tout, en un mot, oui, tout ce qui est produit par nous, tout ce que nous éprouvons, est recherché, ambitionné, attendu par lui, et il suffit que notre volonté dirige toutes ces choses vers lui pour qu'elles y arrivent et qu'elles soient accueillies et bienvenues. Or, comme il est notre souverain bien, notre dernière fin, notre suprême félicité, il s'ensuit que, si nous le voulons, tout en nous tendra à notre but et y parviendra, sans que rien s'en écarte.

Nous nous faisons aisément une idée de cette heureuse situation, nous la désirons, nous voulons quelquefois qu'elle devienne la nôtre, nous semblons bien résolus d'écarter tout intermédiaire entre Dieu et nous, afin que rien n'intercepte nos communications réciproques. Mais nous sommes trop tôt rebutés par les difficultés. Nous n'avancions qu'autant que nous nous sentons soutenus par des consolations et comme portés par la grâce ; il nous faut des goûts intérieurs ; il faut que nous trouvions dans ce que Dieu nous

demande un certain attrait qui nous en facilite l'exécution, qui en dissimule la peine aux yeux de notre faiblesse. Si ce goût, si cet attrait, ne se font plus sentir, nous croyons que Dieu s'est retiré de nous, nous entrons dans une sorte de mécontentement de nous-mêmes. Nous nous reprochons les peines et les efforts que nous coûte la fidélité à nos résolutions, comme si c'étaient des rechutes et un indice que nous sommes retombés dans l'état dont nous avons cherché à sortir, et nous en concluons fort mal à propos que, n'ayant pu nous relever tant de fois que nous l'avons entrepris, ce serait en vain que nous le tenterions de nouveau. Le découragement nous gagne et affaiblit la vivacité de notre confiance en Dieu. Et ainsi, au lieu de remonter à lui par cette peine même qui nous y conduirait directement comme à celui qui en a disposé, qui l'a voulu pour nous et qui nous l'envoie parce qu'elle nous est utile, nous nous arrêtons à nos propres idées, nous les nourrissons dans notre esprit, et nous parvenons, par notre propre travail, à faire quelque chose de réel de ce qui ne serait rien en soi ; et ce quelque chose, fruit de notre imagination, va se placer entre Dieu et nous, et suffit pour affaiblir ou même pour intercepter nos communications avec Dieu.

C'est encore là un grain de sable que nous laissons entre la pierre ferme et l'édifice que nous élevons, et qui en compromet la solidité.

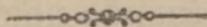
Prémunissons-nous donc fortement contre cette funeste tentation de découragement. Ah ! puissions-nous croire, comme l'Apôtre, que nous pouvons tout par la vertu de Celui qui nous soutient ! Quand nous

nous sentons si faibles, rapprochons-nous plus immédiatement de Jésus-Christ. Croyons, et n'en doutons pas, que lorsqu'il permet que nous fassions la malheureuse épreuve de notre faiblesse, ce n'est pas de sa part un signe de réprobation, ce n'est pas une marque qu'il nous abandonne ; mais c'est, au contraire, pour nous faire trouver un nouveau mérite dans un exercice plus vif, plus animé de notre foi et de notre confiance en lui, c'est pour que nous nous serrions plus près vers lui par le sentiment du besoin pressant que nous avons de son appui. « J'ai coutume, disait saint François de Sales, j'ai coutume de » dire que le trône de la miséricorde de Dieu, c'est » notre misère. Plus donc notre misère est grande, » plus notre confiance en Dieu doit s'augmenter. »

Qui connaît mieux que Dieu le triste limon dont nous sommes formés ? Qui mieux que lui sait compatir à notre faiblesse ? Pouvait-il mieux annoncer la disposition miséricordieuse dans laquelle il était de nous pardonner nos chutes et nos rechutes continuelles qu'en instituant pour nous les remettre un sacrement que nous pouvons recevoir tous les jours de la vie ?

Soutenons-nous donc dans nos infirmités ; ayons compassion de nous comme nous aurions compassion de quelqu'un qui nous serait singulièrement cher. Si nous avons commis une infidélité, eh bien, ne perdons pas courage, espérons mieux de nous pour la suite. Dieu nous saura gré déjà de notre espérance. La confiance en lui sera la première expiation de notre faute, comme aussi le premier moyen de la réparer ; et la peine que nous prendrons ensuite pour

nous en relever tout à fait, acceptée avec confiance, supportée avec patience, nous placera dans un état plus haut que celui dont nous aurions pu déchoir. Faisons disparaître tout intermédiaire entre Dieu et nous, tout obstacle qui tendrait à intercepter une communication immédiate avec lui. A chaque peine qui nous arrivera, disons-nous : Elle me vient de Dieu ; à ce moment Dieu pense à moi, Dieu me parle, Dieu m'interroge par cette peine, c'est la voix dont il se sert ; que vais-je lui répondre ? Et, pareillement, en tout ce que nous faisons, interrogeons Dieu à notre tour, consultons ses desseins, ses intérêts, nous le reconnâtrons descendant vers nous dans tous les événements, les plus petits même qui nous arriveront, et nous nous sentirons remonter vers lui en entrant dans ses vues. Ainsi s'établira une correspondance directe entre Dieu et nous, nous vivrons ainsi avec lui dans une sorte d'intelligence et d'intimité qui sera le gage le plus certain de l'union entière et parfaite dans laquelle nous entrerons un jour avec lui.



CHAPITRE XIX.

L'amour de soi-même et l'amour de Dieu. — Ces deux amours sont opposés. — Effets qu'ils produisent dans la conduite. — Etat malheureux d'une âme esclave de l'amour-propre. — Bonheur de celle qui vit pour Dieu.

Jouissez bien, ma chère Sœur, du sentiment d'amour pour lui que le bon Dieu a bien voulu mettre en vous. Quelle belle et noble existence que de vivre pour Dieu, de sentir qu'on travaille pour lui et qu'on en est aimé! Quel bonheur quand, loin d'éprouver de la part de sa conscience des obstacles qui nous empêchent d'aller à lui, on se sent, au contraire, porté vers lui comme à la source du bonheur dont on jouit, afin d'y puiser plus immédiatement et plus abondamment!

Reconnaissez bien que le bonheur que produisent l'amour et l'intimité dans lesquels Dieu nous appelle à vivre avec lui, est le seul bonheur réel dont nous puissions jouir, le seul qui soit de tous les temps, le seul qui ne puisse être altéré, si ce n'est par le péché, et encore sans nous ôter l'espérance de le rétablir.

Les peines, les chagrins, les contrariétés, les privations, les croix, en un mot, sont de tous les états, de tous les âges, de toutes les situations.

Vous le savez, et par expérience; celui qui vit de l'amour de lui-même en est encore plus abreuvé que celui qui vit de l'amour de Dieu, parce qu'il tient à bien plus de choses sur la terre, parce que ses désirs sont plus vifs, ses petites passions plus excitées, ses inclinations moins assujetties, son caractère moins perfectionné. Que fera-t-il pour tempérer ses chagrins? Il s'efforcera, selon tous ses moyens, d'y fermer son cœur et d'en prendre son parti, de prendre même tout à fait, s'il le faut, le dessus sur sa peine en y pensant le moins qu'il le pourra et en se créant des motifs de consolation; il se pliera sous le vent qui souffle, pour en être moins incommodé, en attendant qu'il s'apaise; il se relèvera alors, tout prêt à se recourber de nouveau au besoin. Et voilà la manière qu'emploie pour être heureuse l'âme qui ne respire que l'amour d'elle-même. Que ce bonheur est fatigant, misérable, indigne d'une âme seulement raisonnable! Si ce bonheur avait au moins quelque chose de durable! Mais non, la première réflexion sérieuse le détruit, dès que l'on se dit : Je ne fais rien pour Dieu, je ne supporte rien pour lui; j'agis pour le temps, qui fuit, et je n'opère rien pour l'éternité, qui arrive. J'ai été heureux à ma manière, et le souvenir de ce triste et inutile succès est tout ce qui m'en reste.

Pour vous, qui aimez Dieu, ma chère Sœur, vous trouverez dans cet amour un bien autre adoucissement à vos peines; il les convertira en jouissances, vous ressentirez l'onction avec la croix; vous aurez la pensée de Dieu content de vous, de Dieu de qui vous accomplissez la volonté, de Dieu à qui vous vous im-

molez, de Dieu aux vues de qui vous répondez, de Dieu dont vous accroissez la tendresse pour vous en accroissant aussi votre tendresse pour lui. Que de douceurs dans les peines quand on les supporte en pensant au rapprochement avec Dieu où elles nous placent ! Que de consolations elles nous laissent par la pensée des mérites qu'elles nous ont valus et qui ne sont pas passés avec elle !

Quand l'âme qui vit pour elle se sent humiliée, quand son amour-propre est blessé, l'amour d'elle-même, pour et par lequel elle vit, déchire sa blessure, au lieu de la guérir ; il l'irrite, il l'enflamme et la rend douloureuse, insupportable. Et n'ayant de moyens de soulager cette vive souffrance que ceux qu'elle trouve en elle-même, ce sera par des impatiences, par des paroles dures et piquantes, par des manquements à la charité, qu'elle s'efforcera de faire diversion à sa peine, ou plutôt qu'elle l'aggravera encore.

Pour vous, qui aimez Dieu, dans les humiliations vous élèverez vos pensées vers Jésus-Christ, vous vous le représenterez dans ses abaissements, dans les opprobres dont il a été rassasié, et vous vous direz : Dieu, qui veut que je sois humble, pour me faciliter la pratique de l'humilité s'est humilié lui-même ; il a changé pour moi l'humiliation en gloire, puisqu'elle me donne une ressemblance avec lui. Il veut que je partage avec ses disciples bien aimés, Pierre et Jean, la joie qu'ils ressentaient d'avoir supporté un opprobre pour son nom. Aidée de ces pensées que l'amour vous inspire, vous serez humble sans effort.

On éprouve l'agrément d'un succès, d'un petit

bien-être, d'une récréation, d'un amusement qui réjouit. Si ces satisfactions sont livrées, ou à l'amour-propre, qui s'en attribue le mérite et l'invention, ou à l'amour du plaisir, qui en jouit sans remonter à une cause, alors ce plaisir ne sera qu'une jouissance passagère, une illusion, heureuse si vous le voulez, mais qui bientôt s'évanouira ; qu'un feu qui va s'éteindre, à moins qu'à force d'employer le souffle de l'amour-propre, on n'en prolonge un instant de plus la durée. Et de cet effort que résultera-t-il ? que cette passion d'amour-propre exaltée en acquerra plus de force, et qu'en se faisant soi-même l'artisan de son bonheur, on en viendra à se passer de Dieu et à n'avoir plus besoin de lui pour être content.

Vous qui aimez Dieu, ma chère Sœur, vous remonterez à lui par les contentements de l'âme, vous le reconnaîtrez comme l'auteur de tout le bien-être qui vous arrive ; il vous semblera voir sortir de son cœur ce bienfait, et sa main divine vous le présenter. Oh ! qu'il vous deviendra précieux et qu'il contentera votre âme ! Vous le recevrez comme une marque de l'amitié de Dieu, de son attentive bonté, qui vous l'a ménagé pour vous soulager des peines que son service vous coûte, afin qu'il vous soit plus supportable, afin que des peines qui se prolongeraient trop ne vous abattent pas, que la tristesse ne vous gagne pas, afin que vous vous attachiez à lui de plus en plus, que vous croissiez dans son amour et que vous vous reposiez sur lui, avec une pleine confiance, du soin de votre bonheur.

Vous êtes contrariée dans vos goûts par vos Supérieurs, soit à raison des offices où ils vous placent,

soit à raison de l'opposition qu'ils mettent à ce qui vous serait agréable, ou de leurs avis qui contrarient vos inclinations et vos désirs ? Eh bien ! mettez votre amour pour Dieu à la place de vos Supérieurs et de vous-même, et quel changement vous éprouverez dans votre situation ! L'amour commandera, l'amour obéira, tout deviendra une jouissance de sentiment.

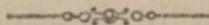
Quelle différence encore cet amour de Dieu mettra dans vos relations avec vos inférieurs et vos égaux ! Il corrigera ce ton de hauteur, de commandement, qu'il vous était naturel de prendre. Et remarquez ici la sottise de l'amour-propre. Il court après des jouissances, et, dans ce cas, il en perd plus qu'il n'en gagne, il se trompe lui-même. Il ambitionne une sorte de supériorité, soit envers les domestiques dont on règle le service, soit envers des Sœurs sur lesquelles on se plaît à dominer, parce que l'amour-propre persuade qu'on a sur elles quelque avantage ; et pour arriver à cette misérable et chimérique gloire, on s'aliène leur cœur, on perd leur estime, leur amitié, leur confiance. Quel triste résultat !

L'amour de Dieu, qui nous fait mépriser ces pauvres avantages, nous conduit à une bien autre satisfaction ; Dieu paie notre amour pour lui en nous faisant jouir de l'amitié de nos frères. Il est rare que celui qui aime Dieu ne soit pas aimé des hommes.

Ah ! goûtez surtout le bonheur que l'amour de Dieu répand si abondamment dans le culte que nous lui rendons et les exercices de la piété chrétienne. Sans piété, que la vie, particulièrement d'une Religieuse, est vide ! Que son âme est sèche ! Que son cœur est triste ! Il faut aimer, c'est un besoin pour

nous. Il faut aimer, ou Dieu, ou soi-même; si nous préférons l'amour de nous-mêmes, à quel ingrat nous prodiguons ce noble sentiment? Avec quoi nous le paiera-t-il? Que pouvons-nous nous donner à nous-mêmes? Convenez que celui qui n'a de ressource qu'en lui est bien à plaindre; au moins s'il avait quelques ressources dans les créatures! Mais non, celui qui s'aime trop lui-même n'est pas aimé des autres; et quand il en serait aimé, que lui servirait d'avoir conquis l'univers s'il vient à perdre son âme?

Tournez toutes vos pensées, ma chère Sœur, vers cet amour de Dieu pour l'enflammer de plus en plus dans votre cœur? C'est de cet amour, et de cet amour uniquement, que le bonheur peut vous venir. Et ce bien par excellence est encore le seul que nous puissions avec fondement espérer d'obtenir. Tout nous y mène, il s'accroît de tout, il se nourrit de tout; tout l'entretient, tout nous en fait jouir. Il vit de nos désirs, et il les satisfait; de nos peines, et il les console; de nos privations, et il les compense; de nos sacrifices, et il leur donne un prix infini; de nos contentements, et il les accroît: de nos espérances, et il les assure. Et, enfin, il opérera notre bonheur et présent et futur.



CHAPITRE XX.

Que pour vivre selon Dieu, il faut mourir au monde. — En quoi consiste la mort à soi-même. — Amour des parents. — Qu'est-ce que vivre pour le Seigneur? — Beau trait de la vie de saint Vincent de Paul. — Tout pour l'honneur et la gloire de Notre Seigneur.

Nemo nostrum sibi vivit, Domino vivimus.

Il n'en est aucune parmi nous qui vive pour elle-même ; nous vivons toutes pour le Seigneur.

C'est en vous adressant, ma chère Sœur, ces paroles de saint Paul aux Romains que vous accueillent, à l'entrée de votre noviciat, les Sœurs de cette maison. Souvent, depuis que vous l'habitez, vous les avez lues, ces paroles de sacrifices et de dévouement, et tout à la fois de consolation et de joie, qu'ont laissées comme empreintes sur tous les murs de cette maison les Sœurs qui l'habitent, par la pratique continuelle qu'elles font, et dont vous avez été témoin, du renoncement à elles-mêmes, de l'oubli du monde et de tous ses petits intérêts, d'une charité sans bornes, d'une immolation continuelle de la nature et de toutes ses inclinations.

Ici personne ne vit pour soi ; toutes les pensées sont pour le ciel. Les jugements, c'est la foi qui les dirige ;

les goûts, c'est la gloire de Dieu qui les inspire ; les désirs, c'est la sanctification qui en est l'objet ; les occupations, c'est le service de Dieu qui les règle ; les intérêts, les intérêts de Dieu.

Tel est le sommaire de toute la science que vous avez à acquérir dans votre noviciat, et afin de hâter vos progrès dans cette science, le bon Dieu a voulu que vous trouvassiez toujours dans la maison le chapitre de l'exemple qui confirme la règle à côté de celui où elle est expliquée. La leçon vous fera mieux apprécier l'exemple et vous le rendra plus édifiant ; et l'exemple, vous faisant mieux comprendre la règle, vous aidera à la pratiquer. Tout concourra donc ici à votre avancement dans la connaissance et la pratique des vertus religieuses. Si quelques-unes de vos Sœurs ont charge de Dieu de vous apprendre les devoirs de la vie religieuse, toutes ont charge de lui de vous montrer comment on les remplit. Et de là naît une obligation réciproque, à elles de vous édifier, à vous de les imiter. Ainsi se trouve accompli encore, dans cette maison, ce précepte que la bienveillance de Dieu pour nous tous, et l'intérêt qu'il nous porte, l'a engagé à nous faire, lorsqu'il nous a recommandés les uns aux autres : *Unicuique mandavit de proximo suo.* (Eccli. xvii, 12.)

Pour entrer dans cette vie qui est pour le Seigneur, il faut commencer par mourir à soi-même. Il faut mourir avant de ressusciter ; avant de dire : Je vis pour Dieu, il faut pouvoir dire avec vérité : Je ne vis plus pour moi, c'est-à-dire je ne livre plus mon esprit à d'inutiles pensées qui n'auraient pour objet que de me procurer de vaines distractions ; je ne

forme plus de projets qui n'auraient que ce monde pour but ; j'asservis mon imagination, je la tiens captive, je ne lui permets pas de me reporter vers le monde, de m'en tracer des tableaux à son gré, plus dangereux que ne le serait la réalité, qui est toujours accompagnée d'amertumes et souvent de remords.

Cette captivité de l'imagination n'est encore que le commencement de la mort de l'esprit ; elle n'est consommée que quand toutes ses facultés l'ont également subie. Désirs, volonté, jugement, attachement, tout doit être également immolé.

Les désirs remplissent l'âme, ils sont les ennemis de son repos, ils en troublent le calme, leur effet est de la transporter dans une autre situation. L'âme livrée à des désirs n'est plus là où elle est réellement, elle est tout entière dans la situation imaginaire où la place la jouissance anticipée de l'objet qu'elle désire ; elle ne vit plus dans le présent, et comme, cependant, on ne peut agir d'une manière utile et méritoire que dans le présent, les désirs qui transportent ailleurs notre attention nous privent donc du mérite de nos œuvres.

Destinée à vivre dans l'obéissance, la volonté propre y met un obstacle insurmontable ; destinée à être conduite et dirigée, les jugements qu'on se permet détruisent la docilité, la soumission, la confiance.

L'âme n'a ici que le choix d'un genre de mort, car toujours faut-il qu'elle meure spirituellement, et que, ou, étouffant toute volonté propre, se défiant d'elle-même, elle obéisse, se soumette sans murmure, et qu'ainsi elle vive dans la volonté et le jugement d'autrui, en mourant au sien propre ; ou que, vivant dans

ses opinions, ses idées, ses raisonnements, elle meure à l'obéissance et à la docilité.

Et ce ne sont pas là encore tous les coups mortels que l'âme doit se donner à elle-même ; il faut qu'elle les porte aussi sur ce qu'il y aurait de trop humain, de trop sensible dans les attachements qu'elle conserverait pour ses proches et tous ceux que, jusqu'ici, elle aurait si innocemment aimés. Quoi, me direz-vous, quoi, mourir à ses parents, à sa famille ! Cette mort est-elle donc nécessaire ? Est-elle possible ? Est-elle même permise ? Dieu, qui m'a fait un commandement d'honorer, d'aimer mon père, ma mère, l'aurait-il donc révoqué, et m'ordonnerait-il maintenant de les oublier et de les ignorer ? Non, ma chère Sœur, le même Dieu qui a dit : *Père et mère honoras*, a dit aussi : « Celui qui laissera son père, sa mère pour me suivre, trouvera le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans l'autre ; » et il a dit ces deux choses sans qu'il y ait de contradiction entre elles.

Continuez à aimer vos parents ; il n'y a ici de changé que le motif et l'expression de cet amour. La nature, le sentiment, vous l'avaient inspiré ; actuellement, c'est de l'amour de Dieu même, c'est de la charité qu'il doit naître. De cet amour naturel et sensible que vous aviez pour eux procédait en vous le désir de leur bien-être sur la terre, des succès, des faveurs temporelles que vous appeliez sur eux. A présent, la mort spirituelle dont je parle, si elle est réelle, va détruire tout ce qui n'est que temporel et terrestre. Et ce ne sera pas dans ce qui aura cessé d'être pour vous, dans ce qui se sera évanoui, dissipé devant vous comme la fumée, que vous irez

chercher de quoi comparer le bonheur que vous désirez à vos parents et l'expression de l'amour que vous leur portez. Ce sera dans ce qui subsistera après cette première mort, dans ce qu'aucune mort ne peut détruire, dans les grâces de Dieu, dans son amitié, dans les mérites qui opèrent le salut, dans les moyens de parvenir à la vie éternelle, dans l'éloignement des dangers et des obstacles qui s'y opposeraient, que vous prendrez les dignes objets des souhaits que vous ferez pour le bonheur des personnes qui vous sont chères. Quel vaste champ sera ouvert là à votre amour et à vos désirs ! Quel bel accomplissement il vous restera à donner au commandement de Dieu : *Père et mère honoreras !* tout en accomplissant en même temps le conseil de l'Évangile, de mourir à son père et à sa mère. C'est ainsi que dans le ciel les saints qui ont eu avec nous quelques rapports sur la terre, nous aiment, nous protègent et nous assistent. Et que manque-t-il au bonheur d'un cœur à qui la religion a appris dans ce monde à aimer de la sorte ?

C'est là aussi qu'elle a placé pour vous les bornes de l'amour filial. Ne les dépassez pas. Elle perdrait son état celle qui, dans la Religion, retournant en esprit vers sa famille et s'identifiant avec ses parents, s'approprierait les événements qui leur arrivent, s'ingérerait, sans grâce et contre la volonté de Dieu, à régler leur conduite domestique et leurs affaires temporelles, et dont l'amour-propre s'irriterait à leurs disgrâces ou s'épanouirait à leurs succès ; qui remplacerait par un petit et vain intérêt les services réels, effectifs, que son détachement, son sacrifice, sa mort spirituelle, rendraient à sa famille.

Vos parents eux-mêmes, en vous donnant à Dieu, et participant à l'offrande que vous venez lui faire de vous-même, par le consentement, l'agrément qu'ils y ont donné, ont renoncé, sinon aux droits qu'ils ont à votre amour, tel que nous l'avons défini, du moins au droit de disposer de vous et de vos occupations. Ce ne sera plus eux, mais ce sera Dieu qui vous dira, par l'organe de vos Supérieurs : Voilà ce que vous avez à faire ; voilà le lieu où je veux que vous vous transportiez, et où j'ai besoin de vos services. Et après cette manifestation de la volonté de Dieu, aucune créature sur terre n'aura le droit d'en exprimer une autre pour vous obliger.

C'est ce que vous comprendrez bien, ma chère Sœur, quand, après une mort spirituelle, vous vivrez pour le Seigneur. Car, vivre pour le Seigneur, c'est voir les choses comme Dieu les voit, les juger toutes par les vues de la foi, c'est rechercher Dieu en tout pour connaître ce qu'il veut, ce qu'il désire, ce qui est conforme à ses intérêts ; c'est ne considérer jamais nos actions sous un point de vue temporel, ne point les estimer par ce qu'elles paraissent avoir humainement de profitable et d'utile en soi, mais uniquement par l'avantage qu'elles nous procurent, en les faisant ou en les omettant, d'honorer Dieu, de reconnaître son souverain domaine sur nous, de lui donner des preuves de notre humble soumission et de notre parfaite obéissance. Vivre pour le Seigneur, c'est donc animer toutes ses actions par de saintes intentions, les subordonner toutes aux grands intérêts de la gloire de Dieu et acquérir, par une habitude de réflexion et de recueillement, cette heureuse disposi-

tion de l'esprit dans laquelle la pensée de Dieu devient, dans toutes les circonstances de la vie, dans les tristesses comme dans les joies, dans les peines comme dans les plaisirs, la première qui se présente et qui donne une direction sainte à toutes ses autres pensées, à tous ses sentiments, à toutes ses actions.

Pour abréger le développement auquel les bornes de cette instruction ne me permettent pas de donner de l'étendue, de ce qui constitue cette vie qui est pour le Seigneur, et vous en donner cependant une idée non moins juste que sensible, je vais vous la présenter dans un trait de la vie de saint Vincent de Paul, que l'on nous a rapporté il y a deux jours dans son panégyrique.

Dans les temps malheureux où tous les genres de calamités, la guerre, la famine, les maladies qui en sont la suite, s'étaient réunies pour accabler la Lorraine, la noblesse de ce pays, fuyant une terre qui dévorait ses habitants, était venue se réfugier à Paris. Bientôt le peu d'argent que ces pauvres gentilshommes avaient pu ramasser et apporter avec eux fut consommé. Comme ils étaient nombreux et manquaient de tout, il fallait d'abondants secours pour pourvoir à leurs besoins ; on n'en aperçut pas ailleurs que dans l'immense charité de saint Vincent de Paul, et l'on courut lui faire part de l'entier dénuement où était tombée cette pauvre noblesse.

A ce récit, divers motifs de la secourir pouvaient se présenter à l'esprit d'un homme. Devenir le sauveur de la noblesse d'une grande province ; perpétuer le glorieux souvenir de son nom par celui d'un immense bienfait dans une longue suite de générations qui

auraient été forcées de reconnaître qu'elles devaient leur existence à la générosité de celui qui avait conservé celle de leurs aïeux prêts à mourir de faim. Quel titre de gloire ! qu'il eût été avidement saisi par l'homme qui vit pour lui en plaçant son bonheur dans la satisfaction des passions.

Un autre motif, ce semble plus modeste, aurait pu s'offrir aussi à l'esprit de Vincent. Qu'il est doux pour un homme naturellement compatissant de se répandre en bienfaits ; de changer les larmes de douleur des malheureux en celles de la reconnaissance, et d'y mêler soi-même celles de l'attendrissement et d'une piété qui se satisfait. Jouissance précieuse à l'homme qui vit encore pour lui dans la recherche des contentements du cœur !

Mais à celui qui est mort à lui-même et qui vit pour le Seigneur, à un saint, la première pensée qui se présente est celle que Vincent exprime d'abord : « Oui, il faut secourir cette pauvre noblesse à cause de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'honorer, parce qu'il était tout à la fois et bien noble et bien pauvre. » Ainsi pense et agit celui qui vit pour le Seigneur, et qui met au-dessus de tout le bonheur de travailler pour sa gloire.

Que ce soit là votre maxime favorite, exprimée dans ce peu de mots : *Oui, pour honorer Notre Seigneur Jésus-Christ*. Adoptez-la aujourd'hui, ma chère Sœur ; que ce soit là votre première pensée dans toutes les circonstances, et toujours votre réponse à tout ce qui vous sera prescrit, et le cri de résistance à toutes les tentations. Entrez dans votre noviciat sous les auspices et la protection de cette parole, si belle et

si chrétienne : « Oui, à cause de Notre Seigneur Jésus-Christ; » ayez soin de vous la rappeler chaque jour.

A ce trait, j'en ajouterai encore un autre, tiré de la vie du même saint. Il avait donné asile dans sa maison au domestique d'un de ses bienfaiteurs. Cet homme, qui croyait avoir droit à l'hospitalité qu'il recevait, ne se gênait point : il se laissait aller à son humeur aigre et acariâtre, et se rendait insupportable à tout le monde, à tel point qu'on vint demander à saint Vincent de le renvoyer. Fidèle à cette maxime d'avoir en toute chose pour première pensée la pensée de Dieu, il s'adresse à lui et obtient la conversion de cet homme. Son caractère est changé; il se dévoue au soin des malades de la maison, et un jour un prêtre malade, qu'il servait avec une affection qui lui semblait toute particulière, admirant l'assiduité, la charité de son pieux infirmier, lui dit : « Mon ami, si Notre Seigneur Jésus-Christ revenait sur la terre, qu'il consentît à y être malade et qu'il vous appelât pour le soigner, comment donc le serviriez-vous? — Monsieur, lui dit ce pieux et charitable infirmier, je le servirais comme je vous sers, parce qu'en vous servant je crois servir Jésus-Christ. » Voilà, ma chère Sœur, tout le mystère et, en même temps, tout le bonheur d'une vie qui est pour le Seigneur.

Qu'ils connaissent peu le prix et la dignité de vos œuvres ceux qui, dans l'éloge qu'ils font de votre dévouement aux soins des malades, répètent si souvent les mots d'humanité souffrante. Non, non, ce n'est pas l'humanité, mais la Divinité souffrante, au soulagement de qui vous vous dévouez; c'est à Jésus-

Christ que vous adressez vos soins, c'est Jésus-Christ qui les reçoit, c'est Jésus-Christ qui les paie, et Jésus-Christ est Dieu.

A présent, s'il vous était donné de m'adresser la parole, je crois pressentir ce que vous me diriez. Ne serait-ce pas ceci : « Mais, mon père, croyez-vous que le bon Dieu m'appelle sur la terre à cette heureuse vie qui est pour lui, et qu'il m'accorde la vocation à l'état de Religieuse? »

A cela je vous réponds : Dieu ne me l'a point encore fait connaître, je l'ignore. Car autre chose est d'être appelé aux épreuves de la vie religieuse, autre chose est d'y faire profession.

Un certain goût pour l'état de Religieuse Hospitalière, un désir, toujours vif dans une jeune personne encore sans expérience, et qui lui en dissimule les difficultés et la soutient contre les répugnances de la nature, peuvent être produits par la nature elle-même, comme ils peuvent être aussi un effet de la grâce. Ils ne sont tout au plus que des indices, et point encore des marques certaines de vocation. Que dans le monde on prononce facilement sur la vocation, question la plus difficile peut-être à décider, et que, sur le goût qu'une jeune personne annonce avoir, depuis quelques mois peut-être, pour l'état religieux, on affirme que c'est sa vocation et qu'on en parle avec le ton de la conviction, rien en cela qui surprenne. C'est l'effet de la légèreté ou de l'ignorance avec lesquelles on juge si souvent dans le monde des choses de la religion. Mais vous, ma chère Sœur, vous en jugez différemment.

Vous comprenez, d'après ce que nous venons de

dire, qu'il n'est pas si aisé de mourir à soi-même et de vivre pour le Seigneur, que cette mort ne peut être que l'effet d'une grâce spéciale, et en même temps qu'il est impossible de se regarder comme Religieuse sans cette mort préalable et cette nouvelle vie.

« Mais, me direz-vous encore, comment pourrai-je parvenir à connaître si Dieu m'appelle réellement au saint état dont je prends aujourd'hui l'habit? »

Ici j'ai une réponse positive à vous donner. Ce ne sera pas de vous dire : Occupez-vous beaucoup à réfléchir, à raisonner sur votre vocation; examinez, combinez toutes choses, comme si vous aviez à prendre mesure sur votre caractère, sur vos inclinations, des obligations et des devoirs d'une Religieuse Hospitalière. Non; au contraire, je vous dirai : Ne pensez point de la sorte, ne vous occupez que d'une seule chose, de remplir avec toute la ferveur dont les grâces de Dieu vous rendront capable les devoirs et les fonctions de novice, de recevoir avec attention, avec réflexion les instructions qui vous seront données, de vous en bien pénétrer, de vous en aider pour vous essayer à la mort et à la vie spirituelle, à laquelle doit parvenir une Religieuse. Offrez à Dieu vos prières, vos mortifications, vos bonnes œuvres, dans l'intention d'obtenir de lui des lumières qui dirigent vos Supérieurs dans le jugement qu'ils auront à prononcer sur votre vocation. Puis, attendez ce jugement avec sécurité et confiance, car Dieu ne permettra pas que celle qui l'aura servi dans l'ardeur et la sincérité de son cœur s'écarte de l'état où il l'appelle. Le temps de votre noviciat expiré, si le directeur de votre conscience vous permet de vous présenter à la pro-

fession, si votre Supérieure vous autorise à en faire la demande à la communauté, et que celle-ci vous y admette; si, enfin, cette admission est approuvée par le Supérieur ecclésiastique de la maison, voilà votre vocation jugée. Avancez alors sans hésitation, mais avec une pleine confiance et avec une reconnaissance égale pour le Dieu qui vous appelle.

Me confiant en lui et dans toutes les grâces qu'il vous a déjà faites, me confiant de même dans la bonne volonté et les intentions pures qu'il a déjà mises en vous, ce que je n'ai pu prononcer ici d'une manière absolue sur votre vocation, je le prononce comme le sujet de mon espérance, et je ne doute pas que, fidèle à correspondre aux grâces de Dieu, elles ne vous amènent, au terme de votre noviciat, à vous consacrer à lui au pied de ce même autel où vous venez pour la première fois vous montrer à ses yeux, parée de l'habit dont il vous a permis de vous revêtir, par les vœux de la profession religieuse, et recevoir de Jésus-Christ même l'auguste titre de son épouse, qui sera pour vous le gage du bonheur éternel qu'il vous réserve dans le ciel.

CHAPITRE XXI.

Obligations religieuses. — Il est nécessaire de combattre et de souffrir. — Combien la vigilance est nécessaire. — La Religieuse dévouée. — Celle qui ne l'est pas. — Paroles d'encouragement.

Vous êtes venue dans cette maison, ma chère Sœur, sans avoir eu une idée bien juste de l'état que vous veniez embrasser, ni des motifs qui doivent y faire entrer. Vous vous êtes déterminée par des raisons dans lesquelles le désir de passer votre vie dans l'étude et la pratique de la perfection chrétienne, que vous connaissiez peu, n'entraîne pas pour beaucoup. Si Dieu vous eût fait connaître, lorsque vous étiez encore chez vos parents, les obligations étroites de l'état religieux, l'abnégation de soi-même qu'il exige, le renoncement à sa volonté, à ses jugements et à ses inclinations, la soumission aveugle que l'on doit à des Supérieurs, pour se laisser diriger par eux en tout comme des enfants qui ne sont pas en âge de se conduire eux-mêmes, l'attention continuelle pour retenir son esprit et penser à Dieu à mesure que l'on agit pour lui, et rechercher ce qui peut lui être agréable dans la forme que l'on donne à ses œuvres; si Dieu, dis-je, vous eût ainsi présenté le tableau du genre de vie que vous deviez mener dans la maison

où vous vous proposiez de vous rendre, n'eût-il pas été dangereux que ce tableau ne vous eût rebutée, et que les obstacles, plus forts que la grâce, ne vous eussent pas permis de poursuivre ce beau dessein? Dieu voulait, cependant, que ses vues de bonté sur vous fussent accomplies; et sa providence, qui conduit tout avec douceur et sans efforts, la bonne providence, dont l'action n'est bien aperçue que par des âmes parfaitement chrétiennes et bien attentives, a laissé agir les motifs qu'elle prévoyait devoir vous déterminer; se réservant de vous faire connaître tout ce qu'elle voulait de vous, lorsqu'une fois la démarche par laquelle vous vous seriez rendue ici vous y retiendrait, en vous présentant le retour comme une incon séquence. Mais, en même temps, la Providence n'a pas voulu que vous perdissiez rien du mérite d'un tel sacrifice. Les combats que vous n'avez pas éprouvés pour prendre votre détermination, vous avez eu à les soutenir depuis que vous êtes dans la maison. Il a fallu vous vaincre sur l'opposition que votre caractère apportait à vous ouvrir avec facilité, à laisser pénétrer dans votre cœur l'œil qui devait en discerner tous les plis, en reconnaître tous les mouvements pour les juger et les diriger; à avoir des témoins et des confidants de toutes vos démarches; jusqu'à vos relations avec vos parents; à savoir soumettre votre dévotion, que jusqu'ici vous avez trop dirigée à votre gré, à la règle et à l'obéissance, sans consulter ni goûts, ni inclinations; à prendre dans le jugement d'un directeur votre sécurité, votre confiance, votre décision sur tout ce que vous devez faire ou omettre, sans écouter ni vos idées, ni votre opinion, ni ce que les choses

vous semblent être. Ces combats ont été longs, difficiles; vous avez beaucoup souffert. Qu'il a été pénible pour vous le temps qui s'est écoulé depuis votre entrée dans la maison jusqu'à peu près à votre prise d'habit! Quels efforts constants et soutenus de la part de la grâce! Que de longueurs et de résistances de la vôtre! Vous vouliez, vous étiez bien convaincue; mais les répugnances que vous éprouviez étaient plus fortes que votre conviction; votre conscience même ne vous déterminait qu'à des demi-efforts qui ne la satisfaisaient et ne l'apaisaient pas; elle réclamait toujours; les grâces de Dieu ne vous ont point abandonnée; et Dieu a triomphé enfin. Vous voilà actuellement rendue et soumise aux pieds de votre vainqueur, qui est Dieu. Vous êtes sa conquête, l'enfant de son amour, l'effet de sa grâce, une acquisition pour lui, qu'il regarde comme précieuse. Quelle heureuse situation! Quel calme doit succéder à toutes les tempêtes dont vous avez été tant tourmentée! Je suis, pouvez-vous dire, je suis le fruit des poursuites de mon Dieu; il a voulu que je fusse à lui, quoi qu'il ait dû lui en coûter de patience, d'efforts et de grâces; à combien de titres je lui appartiens maintenant! Serait-il possible que je les méconnusse jamais! Quoi! la peine de me soumettre à un acte d'obéissance; la peine d'ouvrir mon cœur et de dire promptement à un confesseur ce qui s'y est passé; de me faire connaître avec simplicité et franchise aux personnes que Dieu a proposées pour m'instruire de ses volontés, l'emporterait sur moi et parviendrait à me faire déchirer ce titre par lequel Dieu m'a acquise et qui fait de moi la propriété de Dieu! Je consentirais à changer

ce bon Maître, qui n'a voulu m'avoir que pour me protéger et me faire du bien ! Hélas ! et pour quel autre maître ? le démon, mes caprices, mes idées ! O mon Dieu, que jamais cette indigne ingratitude envers vous, cet insigné malheur pour moi, n'arrive !

Je sais, ma chère Sœur, que le rapprochement que vous avez eu avec vos parents a un peu renouvelé toutes les idées dont vous aviez cherché à vous distraire depuis que vous en étiez séparée. Vous avez été reportée, pour ainsi dire, par vos pensées au temps où vous viviez dans votre famille, et la matière du sacrifice que vous aviez fait s'est reproduite. La victime, immolée par le renoncement, a repris une partie de sa vie, exige de vous de nouveaux efforts et nécessite une nouvelle immolation. Vous prendrez la force pour la faire en entrant dans les vues de Dieu, en les méditant. Il a permis tout ce qui s'est passé, tout ce que vous avez éprouvé, afin que tout cela fût pour vous un sujet d'instruction et une occasion d'acquérir de nouveaux et de plus solides mérites.

Jésus-Christ nous a dit que celui qui mettait la main à la charrue ne devait jamais regarder derrière lui. Vous venez d'apprendre l'importance de ce conseil. Si vous vous fussiez refusée à entendre tout ce qui pouvait vous rappeler des goûts, des pensées, des affections, auxquels vous aviez renoncé ; si vous aviez dit, quand on a voulu vous parler de ces choses : « Oh, ne me parlez ni du monde, ni des choses du monde, ni de ce qui se passe dans le monde ; puisque j'ai renoncé au monde, à ses joies et à ses plaisirs, par amour pour Dieu et pour suivre sa voix, laissez-moi vivre en paix, laissez-moi me dévouer à Dieu et

à ses pauvres ; » ces réflexions adressées à la personne qui vous a entretenue vous eussent garantie de tout ce qui a été en vous l'effet de ses discours, et elles eussent pu lui être bien avantageuses à elle-même ; vous l'eussiez grandement édifiée ; vous eussiez fait naître dans son esprit de graves et utiles pensées, vous lui eussiez rendu un service vraiment d'amitié, et conforme à l'esprit de l'état que vous avez embrassé ; c'eût été un acte de zèle par lequel vous eussiez commencé à rendre quelque chose à Dieu pour tout ce que vous en avez reçu. Vous pourriez lui dire à présent : Vous m'aviez confié un talent ; en voilà déjà un produit que je vous apporte. Et Dieu vous dirait : Puisque vous avez été fidèle sur peu de chose, je vais vous en confier davantage.

Au surplus, je ne suis pas bien étonné du trouble, de l'agitation dans lesquels votre âme s'est trouvée plongée. Vous êtes encore trop novice dans la vie spirituelle pour être à l'abri de ces petits orages. Le temps que vous avez passé à la maison a moins été employé à faire des progrès dans le détachement de vous-même et dans la vie spirituelle, qu'à combattre tous les obstacles qui s'y opposaient en vous. Vous avez été occupée à ouvrir la porte de votre cœur, mais non encore à y introduire assez de connaissance des faveurs et des communications de Dieu avec une âme religieuse ; assez de goût pour ce rapprochement avec lui, assez de dévouement pour sa gloire, assez de principes de la perfection chrétienne pour avoir pu résister aux pensées humaines, aux affections toutes naturelles qui se sont présentées à vous. Oh ! quand cette même circonstance qui vous a un peu décon-

certée aujourd'hui se représentera, vous aurez déjà assez goûté combien le joug du Seigneur est aimable, combien on est heureux d'être à son service; vous aurez reçu assez de grâces, et vous serez assez avancée dans la vie spirituelle pour en faire valoir les douceurs et les charmes auprès des personnes du siècle, au lieu d'être susceptible vous-même de recevoir quelque impression de leur entretien.

En attendant, ne perdez ni courage, ni confiance. Tout ce qui s'est passé est réparable, et Dieu sera encore une fois content de vous si vous travaillez à éloigner de votre esprit le retour de toutes les idées, de tous les souvenirs qui y ont reparu; si vous faites renaître en vous les heureuses pensées, les sentiments affectueux, la bonne volonté qui, à la fin de votre retraite, vous ont fait goûter du contentement et des consolations. Reportez-vous à cet heureux moment; partez de ce point et vous ne tarderez pas à être suffisamment armée contre toutes les tentations du genre de celle que vous venez d'éprouver.

Estimez la grâce de votre noviciat selon tout le prix et l'importance dont elle est pour vous. Ce noviciat va décider de votre vie et par conséquent de votre éternité. Ou une Religieuse heureuse et parfaite, et une prédestinée; ou une Religieuse lâche, tiède, ennuyée, fatiguée de tout, et une éternité tout au moins incertaine : voilà ce que le noviciat va faire de vous, selon que vous emploierez le temps. Quelle grave et imposante alternative! Promettez-vous donc bien, ma chère Sœur, de remplir vos devoirs de novice avec la plus grande fidélité et tout le soin dont vous êtes capable, d'abord en vous soumettant à toutes les

petites observances, quelque multipliées et gênantes qu'elles soient, que la règle vous prescrit, ne vous rebutant point de toutes les permissions que vous devez demander, de tous les assujétissemens auxquels vous êtes astreinte, considérant que tout ce qu'il peut y avoir de pénible en cela devient plus facile par l'habitude de le pratiquer, vous soutenant dans les premiers efforts par la pensée du bonheur qui résultera pour vous d'un noviciat bien fait. Il y va en effet de votre bonheur en ce monde et dans l'autre.

Qu'est-ce, ici-bas, qu'une Religieuse qui n'est point dévouée, qui ne s'est point surmontée? Elle traîne bien péniblement le joug de son état; tout la contrarie, tout la fatigue, tout lui déplaît; elle ne jouit de rien; elle n'est sensible qu'à ses peines, et elle est contrainte de les dévorer; rien ne vient à son secours, ni Dieu, qu'elle sait bien ne pouvoir être content d'elle; ni l'espérance bien fondée de la récompense éternelle promise au courage et à la ferveur, elle sent trop qu'elle la compromet; ni ses pensées et ses raisonnemens intérieurs, ils lui reprochent sa lâcheté; c'est une source de nouvelles et de plus fortes peines encore. Elle voudrait les adoucir par quelques volontés de mieux faire, et elle ne peut mettre la main à l'œuvre; les grâces négligées n'existent plus pour elle; elle voudrait, elle ne voudrait pas; sans cesse combattue, toujours vaincue, quelle vie insupportable!

Quelle comparaison y a-t-il à faire entre ce triste et déplorable état et celui d'une Religieuse qui, par un effort coûteux, à la vérité, mais généreux, s'est soumise et abattue aux pieds de Jésus-Christ en se

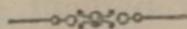
mettant entièrement à sa disposition. Il ne lui en a coûté qu'un seul sacrifice; dans un seul combat elle a vaincu tous ses ennemis; elle n'a plus que des amis, et ses amis sont la simplicité, la docilité, la confiance, l'obéissance. Oh! quelle vie douce elle passe au milieu d'eux! Elle n'a jamais d'inquiétude sur ses actions; elle sait que Dieu ne lui reprochera jamais ce qu'elle aura fait par obéissance, et que, pouvant marquer de ces deux mots *par obéissance* tous les articles du compte qu'elle aura à présenter à Dieu, tous ces articles passeront sans examen. Non-seulement elle jouit par là d'une parfaite sécurité, mais elle goûte encore par sa douce confiance et son humble obéissance la consolation de sentir qu'elle plaît à Dieu; que toutes ses œuvres, procédant de l'obéissance, sont des vertus, qu'elles sont des actes d'amour de Dieu, qu'elles s'élèvent à lui et produisent sa gloire. Dieu se plaît à diriger cette âme docile, et cette âme docile se plaît à communiquer avec son Dieu, à aller à lui par la fidèle exécution de ses volontés; elle jouit de tout ce qu'il est possible à une créature sur la terre de goûter de vrai et solide bonheur.

Procurez-vous-le, ma chère Sœur, Dieu le met à votre disposition. Rappelez-vous souvent les motifs que vous venez de lire; étudiez-les, réfléchissez-y à part vous, soyez-en pénétrée, et tirez-en des résolutions pratiques.

Un point encore sur lequel vous ferez bien de former des résolutions, c'est l'attention sérieuse que vous devez donner aux instructions que vous recevez dans le noviciat, aux lectures et aux explications de

ces lectures qui vous y seront faites. Si elles ne vous occupaient que dans le moment où vous les entendrez, elles ne produiraient rien en vous. Ce n'est pas la main du laboureur qui a bien cultivé, bien préparé son champ, qui y a répandu ensuite sa semence, qui la fait germer et produire. C'est cette terre elle-même qui la reçoit, la recouvre, l'échauffe et la travaille, et lui donne par là son accroissement; imitez son action. Faites-vous exactement à vous-même l'application de ce que vous entendrez; réfléchissez à part vous sur les moyens d'acquérir la vertu, d'éviter le défaut dont on aura parlé. Examinez ce que vous êtes par rapport à tout cela; voyez quels sont les obstacles que vous éprouvez, les moyens que vous prenez, les progrès que vous faites; exhortez-vous vous-même. Faites de ces choses le sujet de vos entretiens avec Dieu, à vos visites, à l'oraison, pendant les offices, même pendant la sainte messe. Que ce soit aussi le sujet de vos entretiens particuliers avec votre maîtresse; parlez-en à votre confesseur. Dieu bénira vos efforts; il vous aidera, il vous inspirera; il vous fera trouver dans cette conduite des consolations qui vous dédommageront bien amplement de la contrainte que vous aurez exercée sur vous-même pour y entrer.

C'est ce que je désire, c'est ce que jemande à Dieu pour vous de tout mon cœur. Ainsi soit-il.



CHAPITRE XXII.

Ce n'est pas assez de prendre des résolutions, mais il faut les exécuter. — Zèle et courage pour se corriger de ses défauts.

Le moment est arrivé, ma chère Sœur, de donner à Dieu ce que vous lui avez tant de fois promis. Vous avez resserré, il y a peu de temps, les liens qui vous attachent à lui lorsque vous avez reçu, par un effet de sa grande miséricorde, un nouveau pardon des fautes de toute votre vie. Peu après, dans les communications qu'il a bien voulu avoir avec vous pendant la petite retraite que vous avez faite, vous lui avez réitéré vos promesses de fidélité. Vous avez pris des résolutions dans ces deux heureuses circonstances. Il n'est plus question aujourd'hui d'en former, mais de les exécuter. Ce ne sont plus des promesses que Dieu attend de vous, mais des œuvres ; le moment en est venu. Vous voilà rendue à vos fonctions ; il s'agit de les remplir avec la perfection que doivent avoir des œuvres que la charité inspire, c'est-à-dire avec patience, douceur, dévouement, humilité, et de vaincre toutes les résistances que les penchants de la nature et votre caractère propre opposent à la perfection de vos actions.

Vous savez ce qu'il faut qu'elles soient pour plaire

à Dieu ; vous connaissez les motifs qui exigent que vous fassiez ce qui dépend de vous pour les lui rendre agréables. Vous n'ignorez pas quels sont en vous les penchans, les habitudes, les défauts qui en diminuent ou en détruisent le mérite à ses yeux ; vous êtes suffisamment instruite ; il ne me reste donc qu'à vous dire : Agissez maintenant ; ce n'est pas de conseils que vous avez besoin, c'est de courage, de force, de résolution, pour vous surmonter et vous vaincre. Tous les avis, toutes les exhortations nouvelles que vous recevriez, tous les motifs dont on vous réitérerait l'exposition ne vous exempteraient pas de la peine que vous avez à prendre. Il faut en supporter, c'est une nécessité. Dévouez-vous donc à cette peine, et quoi qu'il vous en coûte, résistez avec effort à cette mollesse, à cette lâcheté qui vous fait craindre la fatigue, à ce petit ton impérieux qui vous porte à commander et à faire faire aux autres tous les ouvrages qui vous ennuiant : ce qui fait dire de vous aux personnes avec lesquelles vous êtes employée que vous n'êtes bonne que pour commander, mais que pour faire, c'est autre chose ; ce qui n'est pas pour ces personnes-là, comme vous le pensez bien, un sujet d'édification.

Ne commandez donc jamais rien que ce que vous ne pouvez absolument pas faire vous-même. Faites grande attention à cela. Que jamais un autre que vous ne fasse ce que vous pouvez faire. Ne commandez jamais un ouvrage à qui que ce soit tandis que vous vous reposez. Au fond, c'est aux Religieuses à tout faire, et il serait à souhaiter qu'il n'y eût que des Religieuses dans la maison, pour que tout fût fait par

elles. C'est l'esprit de votre institution. Il tend à ce que tout soit fait par les mains de la charité, et non par des mains mercenaires. Corrigez-vous donc entièrement de cette facilité de commander, qui vous est trop naturelle. Jésus-Christ a dit qu'il était venu sur la terre non pour commander, mais pour servir. Et vous, ma chère Sœur, voudriez-vous dire, par votre conduite : « Je suis venue dans cette maison non pour servir, mais pour commander. » Les choses les plus communes, telles que balayer, aller, venir, porter, rapporter quelque chose ; tout cela, c'est à vous à le faire, à moins qu'il n'y ait impossibilité, non de délicatesse, mais réelle, et cela sous peine de manquer à votre vocation.

Quant à l'article de l'amour-propre, vous avez fait vous-même, et les autres vous ont assez suggéré de réflexions. Vous connaissez assez l'excellence de l'humilité, la nécessité d'en faire des pratiques. Tout ce que je pourrais vous répéter ici ne vous apprendrait rien de nouveau. L'exercice de cette vertu est, j'en conviens, extrêmement pénible, coûteux, crucifiant. Personne ne peut empêcher qu'il ne soit tout cela, pour vous comme pour tout autre. C'est à vous à la pratiquer, cette vertu, telle qu'elle est. Je ne peux encore ici que vous remettre à votre propre courage, à votre fermeté, à votre force, pour souffrir. Vous connaissez les motifs qui vous engagent à combattre l'amour-propre, à résister à tous les retours de complaisance sur vous-même ; le bon Dieu vous en donne les grâces. Il ne me reste qu'à prier pour vous et à vous recommander à vous-même. J'ai la confiance que je serai exaucé, ma chère Sœur, parce que j'au-

gure bien de votre courage, de votre forte volonté. Ce succès est entre vos mains, tout dépend de vous ; jusqu'ici, vous n'avez pas encore été bien décidée. Vous voulez, et vous ne voulez pas ; vous marchandez, vous n'êtes, pour ainsi dire, encore rien ; vous ne savez à quoi vous déterminer ; cet état vous est pénible. Votre esprit est convaincu ; mais lorsqu'il faut prendre un peu de peine, vous vous arrêtez. J'espère que vous allez sortir de ce malheureux état d'indécision, que vous agirez maintenant, que vous combattrez, que vous vaincrez et que vous remporterez enfin une victoire glorieuse à Dieu et si avantageuse pour vous.



CHAPITRE XXIII.

Franchise et simplicité. — Bonheur et portrait d'une âme de ce caractère.

Retenez bien, ma chère Sœur, le conseil que je vous ai donné à votre prise d'habit. Il n'est pas de moi, c'est le premier conseil de sagesse que nous dicte celui à qui Dieu avait accordé extraordinairement cette vertu en partage. Voulant la communiquer aux hommes, la première chose qu'il leur dit est ceci : *Cherchez le Seigneur dans la simplicité de votre cœur.* Cette précieuse qualité est formée par la candeur, la franchise, la sincérité de l'âme. Ne vous permettez point de pensées, de jugements, de conjectures dont vous ne soyez disposée à faire part à vos Supérieurs et Directeurs. *Pensez tout haut*, comme on dit. Rien de secret, rien de caché ; point de détours, point de dissimulation. Montrez votre âme telle qu'elle est, avec ses qualités et ses défauts, parlant du même ton des unes et des autres, ne tenant à rien qu'à glorifier Dieu par tous les moyens qu'il a mis en vous. Répétez souvent au dedans de vous ces paroles du roi-prophète : *Que mon âme bénisse le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi glorifie son saint nom.* C'est là arriver tout d'un coup à la plus haute perfection.

On n'est tenté de dissimulation que quand on tient à quelque chose que l'on garde pour soi et que l'on

ne veut pas donner à Dieu. On craint qu'on ne nous l'ôte si l'on vient à l'apercevoir; c'est pour cela qu'on le cache. Défiez-vous de tout ce que vous seriez tentée de cacher.

Sur toutes choses, évitez le mensonge. Un mensonge, même léger, pour s'excuser, détruit toujours un peu en nous cette belle simplicité qui nous rend si agréables à Dieu. Et puis, c'est préférer son amour-propre à la gloire de Dieu, et se décider, dans le choix, pour une offense de Dieu plutôt que pour une petite humiliation.

En marchant avec simplicité, on marche avec confiance, a dit Salomon, parce qu'alors on n'a rien à se reprocher. On se soumet à ce qui arrive comme nous venant de Dieu. C'est alors Dieu lui seul qui a voulu ce qui est arrivé. On n'a aucun remords, aucun repentir; on n'a à faire qu'à se soumettre, on mène une vie bien calme et bien heureuse. S'il y a un chemin de rose pour aller au ciel, j'affirme que c'est la voie de la simplicité. Sans embarras graves, sans inquiétantes sollicitudes, on est toujours dans l'ordre de la volonté de Dieu. On conserve ainsi la paix au dedans de soi, on l'a avec les autres. Une âme simple se concilie les cœurs, elle a la perfection de la charité. Elle supporte les autres, elle les excuse, elle ne pense point le mal, elle n'en veut à personne, elle n'a point de rivales, parce qu'elle n'a point de prétentions. Faites de ce mot simplicité votre mot d'ordre; ralliez-vous à ce mot, qui exprime une si belle qualité. Qu'il préside à votre noviciat, et vous deviendrez une sainte professe, heureuse autant qu'on peut l'être et dans ce monde et dans l'autre.

CHAPITRE XXIV.

Comment l'on déchoit dans le service de Dieu. — Causes de ce relâchement. — Malheur d'une Religieuse tiède. — Dissipation de l'esprit. — Recherches de ses aises. — Remèdes et importantes résolutions.

Dieu vient de vous retirer, ma chère Sœur, de la trop grande dissipation où vous vous étiez laissée aller, pour vous rappeler à la réflexion, au recueillement, qui sont l'esprit de l'état religieux et qui en font aussi la force, et, par là, vous replacer sous l'influence des motifs qui vous ont fait quitter le monde pour venir vous consacrer à Dieu dans la Religion. Qu'il est à craindre que dans la situation où vous étiez, bien des grâces de Dieu n'aient été perdues pour vous, et bien de vos actions perdues pour Dieu ! Qu'il est à craindre que vous n'ayez eu que peu de mérites dans vos œuvres, et Dieu peu de gloire, par conséquent ; que vos deux grandes fins, les seules que vous ayez à vous proposer, la gloire de Dieu et votre sanctification, n'aient été manquées ! Et si vous aviez ainsi passé votre vie, ou que Dieu en eût tout à coup interrompu le cours, et qu'au lieu de vous appeler à une retraite, il vous eût appelée au tribunal de sa justice, comment vous y seriez-vous présentée ? Je vous avais séparée, vous aurait-il dit, du milieu

du monde pour vous appliquer entièrement à mon service ; j'avais de grandes vues de salut sur vous, je fondais ma gloire sur votre dévouement, je vous avais prévenue de bien des grâces : quels fruits me rapportez-vous ? Quels auraient été alors, ma chère Sœur, votre confusion, votre embarras et vos craintes ? En jetant sur votre conduite seulement le même coup d'œil que vous venez d'y porter, que de regrets seraient entrés dans votre cœur ! Quelle crainte vous eussiez éprouvée ! Quelle joie y eût succédé si Dieu eût ajouté : Je vois le trouble dont votre cœur est agité, je suis touché de votre situation, parce que je vous aime ; je veux bien suspendre le jugement dont l'attente vous jette dans une si pénible anxiété, et vous renvoyer sur la terre pour y travailler à nouveaux frais, y réparer tout ce qui fait à ce moment le sujet de vos vives et justes alarmes, et vous rendre digne de recevoir tous les biens que l'amour que je vous porte me fait désirer de vous accorder.

Dans cette supposition, avec quelle sainte ardeur, quel entier dévouement, vous vous livreriez aux fonctions de votre saint état, quelque pénibles et mortifiantes qu'elles pussent être ! Combien vous tâcheriez d'orner toutes vos œuvres de tout ce que la piété, l'union avec Dieu, le grand désir de lui plaire, pourraient y ajouter de perfection, afin de les lui rendre d'autant plus agréables ! Eh bien, ma chère Sœur, ce que vous feriez alors par le motif de la crainte dont vous auriez été saisie, faites-le à présent par le motif de l'amour et de la reconnaissance. La supposition que j'ai faite, sous bien des rapports est une réalité.

Vous avez reconnu que les causes qui ont tant diminué le mérite de vos actions et la piété dans vos devoirs envers Dieu, sont la légèreté de l'esprit, qui nous écarte de Dieu, et l'influence de la nature, qui nous porte à nous livrer à ce qui nous contente, à ce qui nous satisfait, à rechercher ces choses, à fuir, au contraire, et à supporter avec peine et inquiétude ce qui nous gêne et nous contrarie.

Ces deux causes se tiennent l'une à l'autre et agissent ensemble. Il n'y a qu'un esprit recueilli et réfléchi et qui ne perd jamais de vue les motifs qui lui ont fait embrasser une vie de mortification et de pénitence, qui puisse supporter avec patience et persévérance un long et continuel assujétissement. On entre dans cette sainte carrière par un premier sentiment de ferveur que le cœur, aidé de la grâce, a conçu; on y entre avec contentement et courage. Si on cultivait avec soin ce premier sentiment, si on l'entretenait tel que la grâce l'a formé en nous, on se conserverait dans sa ferveur. Mais qu'arrive-t-il? La nature, qui ne peut l'éteindre d'abord, s'en empare, elle s'occupe à le tourner à son profit en y cherchant les douceurs, les contentements qu'elle aime. Dans les commencements, elle se montre moins difficile, elle cède quelque chose aux circonstances et se contente de la part qu'elle peut avoir. Dans cet état, on se soutient encore; on se sent toujours des motifs pour agir, sans s'apercevoir qu'on prend le change sur la cause qui les inspire: d'où il arrive cependant que l'on ne fait plus que naturellement, c'est-à-dire par les seules forces de la nature et par les motifs qu'elle nous présente, des choses d'un ordre surnaturel. Il est

clair que cet état ne peut pas durer et que nous ne pouvons longtemps tirer de nous des forces pour nous surmonter nous-mêmes. La nature se lasse bientôt de cette violence. Elle trouve qu'on en exige trop d'elle, elle nous abandonne; je veux dire que les forces que nous recevions de nos goûts, de nos petits contentements humains, disparaissent avec eux, et que notre esprit se trouve plongé dans un vague, un vide, un isolement, où il ne se sent soutenu, appuyé d'aucun motif, et ne sachant pas s'en faire, ni se fixer à quelque chose, l'ennui, la tristesse, le dégoût, le gagnent aisément. Or, combien cette situation n'est-elle pas funeste à la piété! Elle éteint ces tendres sentiments du cœur que l'on avait pour le bon Dieu et nous prive de tous les secours de la prière. On ne se sent plus appelé vers Dieu par la consolation que l'on trouve à venir mettre à ses pieds quelques sacrifices qu'on aurait faits à sa gloire, quelque acte de renoncement à soi-même, de mortification de sa volonté, le mérite d'avoir supporté quelque chose de pénible pour l'amour de Dieu, puisqu'on n'a rien fait de tout cela. On ne se sent pas pressé de donner à sa prière l'accent de la louange et d'y entonner des cantiques à la gloire de Dieu, puisqu'on a perdu le vif intérêt que l'on y prenait. On ne prononce pas des paroles d'actions de grâce et de reconnaissance, quand le cœur reproche des ingratitude. Le besoin de demander ne nous vient pas à la bouche; il faudrait pour cela le sentir, ce besoin; il faudrait éprouver des désirs qui fussent vifs et réels; et tout est vague, indécis, incertain dans nos pensées. La confiance, qui donne tant de force et d'efficacité à la

prière, manque encore à la nôtre. La confiance est produite par une profonde connaissance de la miséricorde de Dieu et de sa bonté paternelle pour nous ; or, Dieu ne manifeste les trésors de son cœur qu'à ceux qui se plaisent à se recueillir en lui, la confiance est la compagne de la piété filiale. Que restet-il à celui qui est dénué de tous ces moyens, qui puisse inspirer, animer sa prière ? Aussi les entretiens avec Dieu deviennent-ils bien secs, bien stériles et bien vides. On n'est plus maître que de son corps, on n'apporte que lui au lieu où l'on se rend pour prier ; l'esprit n'est point présent. Tout devient matériel, les fonctions, les actes de piété, et jusqu'à la réception des sacrements ; on n'y est pour ainsi dire conduit que par la force de l'usage, de la règle, de l'habitude. Le corps se place dans le tribunal de la pénitence, à la sainte table ; mais l'esprit est-il animé du vrai, du vif désir d'être purifié dans l'un, et de recevoir dans l'autre la grâce et la vie ?

Cette situation, si nuisible à la piété, ne l'est pas moins aux fonctions extérieures d'Hospitalière. On se trouvera associé à une compagne avec qui l'humeur sympathise ; on goûte cet agrément, et à peine on en jouit qu'il faut la quitter pour se réunir à une autre dont le ton, les manières, le caractère, ne conviennent pas également. Voilà un sacrifice, et un sacrifice pénible. Comment le fera-t-on ? Quelle en sera la compensation ? Il ne peut y en avoir qu'une véritable et suffisante : l'avantage de faire une chose qui tende à glorifier Dieu et à vous faire un mérite à ses yeux ; mais cette compensation, cette douceur n'est réservée qu'aux âmes pieuses, dévouées et réfléchies. Qu'est-ce

donc qui en tiendra lieu à l'âme dissipée et peu intérieure ? car il en faut nécessairement une ; on ne peut souffrir sans raison et sans motif. Le voici, le fâcheux dédommagement qu'elle se procurera : elle murmurerait intérieurement, peut-être fera-t-elle part à d'autres de son chagrin, et les scandaliserait-elle en leur donnant un exemple de son peu de dévouement ; elle attribuerait ce qui lui arrive à mauvaise volonté, à prévention, à caprice, à peu d'égard et d'amitié pour elle de la part de celui ou de celle qui a opéré le changement qui lui déplaît ; et Dieu, qui l'a ordonné, qui fondait sa gloire sur sa soumission, sera oublié. Elle sera de mauvaise humeur, chagrine ; elle fera expier la peine qu'elle ressent à la nouvelle Sœur avec qui on l'a associée, par un ton de tristesse, d'ennui, de mécontentement qu'elle aura avec elle, elle manquera de douceur, de complaisance, à plus forte raison de docilité, de soumission, et elle en jouira. Voilà son triste dédommagement. Or, combien le service dont on est chargé n'en souffre-t-il pas ? On trouvera toujours que tout est assez bien et assez tôt fait. Si on est pressé ou retardé dans ce qu'on a à faire, parce que la Sœur avec qui on travaille a une autre méthode que la nôtre ; si, désirant nous ménager quelques moments pour en faire une disposition qui nous plaise, nous sommes empêchés de hâter l'ouvrage à cet effet, cette contrariété nouvelle opérera un nouveau mécontentement, et de là de nouvelles plaintes, de nouveaux murmures. Se laissant ainsi dominer par ses petites satisfactions, on s'emploiera mal dans les choses qui n'en rapportent point, et le service dont on est chargé sera mal fait.

Dans cette situation, tout languit : le service de Dieu, le service des pauvres ; on languit soi-même, non toutefois sans faire encore quelques retours sur soi. Et alors, étonné de l'état où l'on se voit, on se dit : Je ne sais pourquoi je ne me sens plus de force, plus de volonté, plus de courage ? Je n'étais pas ainsi dans les premiers temps où je suis venue habiter la maison ; il m'était égal d'être dans un office ou dans un autre, avec telle ou telle Sœur. J'éprouvais bien plus de dévotion, de consolation dans mes exercices de piété ; j'étais plus touchée, plus fervente dans la réception des sacrements. Aujourd'hui, je n'éprouve plus cette ferveur, je n'ai plus dans la prière la dévotion que j'y avais. Je suis stérile, sèche, ennuyée ; d'où vient ce changement ?

N'est-ce pas là, ma chère Sœur, ce que vous vous êtes demandé quelquefois à vous-même ? Eh bien ! remarquez ici la bonté de Dieu à votre égard : c'est lui, lui-même qui a voulu vous répondre ; il vous a amenée dans la retraite parce que c'est là qu'il se plaît plus particulièrement à parler à nos cœurs, et là il vous a fait connaître les causes du relâchement dans lequel vous étiez tombée : légèreté d'esprit, recherche de vos petits contentements. Je vous les rappelle, afin que vous ne les perdiez pas de vue, et que vous vous mettiez en garde contre l'effet qu'elles tendent sans cesse à produire.

Prévenez l'effet de la légèreté de l'esprit en le ramenant fréquemment à Dieu, en vous accoutumant à vivre en sa présence, à travailler sous ses yeux, à vous entretenir intérieurement avec lui. L'absence, l'éloignement, refroidissent l'amitié, même la plus

ardente ; c'est là une infirmité de notre nature. Quand une longue absence nous a séparés d'une personne avec qui nous vivions dans une étroite union, nos sentiments pour elle n'ont plus la même vivacité, la même tendresse ; peu à peu nous en venons à ce qu'il ne nous reste pour elle qu'une amitié de réminiscence. Nous nous rappelons l'intimité de nos anciens rapports avec elle, le charme des moments que nous passions ensemble ; la tristesse que nous causaient les obstacles qui s'opposaient à ce que ces moments se renouvelassent. L'éloignement a détruit tout cela. Le temps a rendu la séparation supportable. On a lié de nouvelles amitiés qui remplacent la première. Telle est l'inconstance naturelle et la légèreté de notre cœur.

Ce qui se passe en nous à l'égard d'un de nos semblables s'y passe de même relativement à Dieu. Quand nous avons cessé de vivre avec Dieu dans l'intimité et la douce familiarité qu'il nous permet de contracter avec lui ; quand la pensée de Dieu est rarement présente à notre esprit, ou qu'elle y est mêlée à tant d'autres et comme perdue dans la foule de toutes celles qui se retracent à notre imagination et qui partagent son attention, l'impression que nous fait cette pensée de Dieu est bien légère ; ce n'est, pour ainsi dire, que dans une sorte de lointain qu'elle nous montre Dieu. Cette distance s'accroît toujours, et nous finissons par n'avoir pour lui que les sentiments qui nous restent pour l'ami que nous avons perdu de vue depuis longtemps, c'est-à-dire des sentiments qui sont plus dans le souvenir que dans le présent et la réalité.

Pour prévenir ce fâcheux effet de la légèreté de notre esprit, efforcez-vous de l'appliquer à Dieu et de l'y fixer. Et pour première résolution, proposez-vous de vous rappeler sans cesse la pensée de Dieu, particulièrement dans les moments de tentation, d'épreuves, de peines, soit corporelles, soit spirituelles. Ce sont là des états de grands dangers pour lesquels nous avons besoin de grands moyens, et le grand moyen sera :

La présence de Dieu. J'ai dit, il est vrai, qu'en l'absence d'un ancien ami, nous sommes tout disposés à transférer sur un nouveau l'intimité, la confiance que nous accordions au premier ; c'est même un besoin, le cœur ne peut rester vide. Si Dieu en est absent, il est un autre ami, du moins, qui en prend la forme, toujours présent et toujours prêt à se lier avec nous ; ami bien faux, bien dangereux et aussi bien séduisant, car il se montre à nous comme n'ayant pas d'autres intérêts que les nôtres, comme tout occupé à nous chercher des satisfactions et des plaisirs, et ne faisant qu'un avec nous pour en jouir. Ce dangereux ami, c'est notre pauvre et misérable nature.

D'abord, comme je l'ai déjà dit, elle ne nous brusquera pas par une opposition et une résistance positive à nos bonnes intentions, ce serait nous donner de la défiance ; elle s'y associera, au contraire, et elle y mettra du sien. Elle nous fera trouver quelques goûts sensibles, quelques contentements humains dans l'accomplissement même de nos devoirs ; nous nous y laisserons aller, nous en jouirons avec plaisir, nous les rechercherons, nous nous y accoutumerons,

de telle sorte que quand ils viendront à nous manquer, le dégoût surviendra, les forces diminueront à mesure que les motifs surnaturels qui les soutenaient nous échapperont; l'ennui et le découragement succéderont et nous livreront sans défense au pouvoir de la perfide amie qui aura su nous gagner et se rendre maîtresse de notre cœur, de nos pensées, de nos affections, de nos jugements, de nos volontés, de nos plaisirs mêmes, et qui nous aura fait devenir tout naturels.

C'est là, ma chère Sœur, ce que vous avez soigneusement à éviter. Et pour cela, sachez être heureuse de la pensée que vous travaillez pour deux grandes et importantes fins : la gloire de Dieu et votre salut. Que ces deux grandes et sublimes fins remplissent votre esprit, et vous serez par là à l'abri de rechercher de petits contentements passagers, et de vous mettre à la disposition des inclinations et des penchants de la nature. Quand vous trouverez dans la place où l'on vous aura mise, ou dans le travail auquel on vous occupera, quelques douceurs, quelques satisfactions qui se mêleront à celles que vous devez trouver dans la pensée que vous faites la volonté de Dieu, que vous opérez sa gloire et votre salut, entrez en défiance, soyez sur vos gardes, parce que c'est là une porte que s'ouvre la nature et par laquelle elle n'est que trop souvent entrée pour prendre possession de nous.

Par la raison contraire, quand vous ne trouverez dans vos occupations ni goûts sensibles, ni contentements humains, remerciez Dieu de l'assurance que vous pouvez tirer de là que tout ce que vous faites

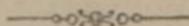
alors se rapporte uniquement à sa gloire, puisqu'elle est le seul motif qui vous détermine et vous fait agir.

Prenez donc pour seconde résolution de vous rappeler souvent les deux grands motifs qui vous ont amenée dans la religion : la gloire de Dieu et votre sanctification.

Pour rendre ces résolutions efficaces et utiles, chaque mois, au moins une fois, faites un petit rapprochement de votre conduite avec ces deux choses qui doivent en être le but : gloire de Dieu, salut de votre âme. Examinez les motifs qui vous ont fait agir : voyez si vous avez été bien empressée des petites satisfactions qui contentent la nature, si vous les avez recherchées, si lorsqu'elles vous ont manqué, vous n'êtes point retombée dans le relâchement, dans un état de dégoût dont le service de Dieu ait souffert. Cet examen fréquent est un point bien essentiel. Nous sommes continuellement entraînés par la pente de notre nature vers les jouissances humaines et sensibles ; si bonnes que soient nos intentions, sans une extrême vigilance nous nous y laissons aller, et on a bientôt fait de grands progrès en ce genre. Quand le goût est formé, combien le retour n'est-il pas difficile ? Evitez donc avec soin que votre cœur contracte l'habitude de ces jouissances, qui deviendraient pour lui un besoin. Mais, au contraire, qu'un retour fréquent sur vous-même vous fasse apercevoir, avant que l'habitude ne soit formée, de l'influence que les penchants de la nature, que la tendance à vous écouter un peu trop, que le goût des satisfactions temporelles, auraient pu avoir sur vous.

Afin que vous ayez plus de mérite, et que vous

trouviez plus de fruit dans cette pratique de chaque mois jusqu'à votre profession, pratique que vous ferez précéder de la lecture de cet écrit, regardez-la comme une pénitence qui vous a été imposée dans la confession de votre retraite.



CHAPITRE XXV.

Etat malheureux d'une âme qui manque de générosité. — Se donner à Dieu sans réserve. — Ne point disputer sur le devoir. — Ne pas tant examiner si l'on est obligé de faire ou de ne pas faire. — Vaincre avec courage les sentiments de l'amour-propre, les répugnances de la nature. — Moyens et résolutions.

Je ne sais, ma chère Sœur, si j'ai bien fait de dire oui à la demande que vous m'aviez faite de vous écrire. Je crois que j'aurais dû dire : J'y penserai ; et en y pensant je ne sais si j'aurais écrit. Toujours des écrits, des consultations, des entretiens, des discussions, des argumentations, des plaidoiries ; et tout ce travail à l'effet de savoir si on est obligé de faire cela, si l'on peut se dispenser de faire ceci, pour la gloire de Dieu et acquérir des mérites auprès de lui. Quel sujet de consultation !

Si la Providence vous avait donné une fortune un peu considérable dans le monde, faudrait-il que quelqu'un allât vous dire : N'oubliez pas de partager votre abondance avec votre frère, votre mère, votre sœur, votre beau-frère ? Auriez-vous recours à des directeurs pour savoir si et comment vous devez pourvoir à leurs besoins, si vous êtes obligée de faire mettre du bois sur leur feu pendant l'hiver ? Demanderiez-vous qu'on vous aidât à soutenir le poids des services que vous leur rendriez, et qu'on vous adres-

sât des écrits d'encouragement pour y avoir recours quand votre dévouement filial et fraternel s'affaiblirait? Si un de ces hôtes chéris tombait malade, vous contenteriez-vous de payer pour le faire soigner, sans employer votre main à lui présenter un remède ou à remuer l'oreiller sur lequel sa tête reposerait douloureusement? Diriez-vous : Je ne suis pas obligée... Dieu n'exige pas... J'en mourrai!... Non, ces vilains mots ne sortiraient pas de votre bouche, rien ne vous coûterait; il n'y aurait rien de borné dans vos soins, et votre dévouement ne vous permettrait ni de sentir vos fatigues, ni d'en craindre les effets.

Maintenant, mettez le Père que vous avez dans le ciel à la place de celui qu'il vous a donné sur la terre, et voyez comme tout à coup vos sentiments, votre ardeur, votre dévouement, vont se refroidir; tout va se restreindre, et bientôt vous allez vous trouver aux bornes où vous croirez que finissent vos obligations et l'intérêt que vous devez prendre au service de ce Père du ciel. Ne les posez-vous pas vous-même, ces bornes étroites, quand vous dites : J'ai déclaré que je ne m'engageais qu'à cela, que je ne voulais pas aller au delà, je ne veux pas exposer ma santé, elle l'est déjà assez dans le genre de service pour lequel je suis venue. Je n'ai pas un moment; vous ne savez pas quel genre de charrue c'est; je suis accablée; on veut m'écraser, me tuer, etc. Et de quoi s'agit-il en tout cela? De votre service, ô mon Dieu! d'aller là où vous avez besoin de quelqu'un qui exerce votre charité envers vos malades; il s'agit de votre gloire, de mon salut; c'est contre cela que je me défends, je crois toujours en faire assez; tout devient alors res-

treint en moi ; plus d'abandon, plus de dévouement, plus de générosité ; je ne résonne que pour calculer ce que je peux éviter de faire, et non pour chercher ce que je pourrais faire encore. Je serais toute de feu s'il était question de suivre une impulsion naturelle qui me portât à secourir un de mes parents, un étranger même dont la position me toucherait ; mais s'il s'agit d'un devoir dans un ordre surnaturel, d'exercer une œuvre purement de charité, et uniquement par un motif d'amour pour vous, ô mon Dieu, d'obéissance, de soumission à votre volonté ; je suis glacée, je reste sans force, sans résolution, je ne sais tirer de moi-même aucun motif d'encouragement ; mon cœur ne me soutient plus, il me faut des secours étrangers, il faut qu'on m'aide, qu'on m'exhorte, qu'on me porte en quelque sorte à votre service. Quel contraste entre votre main prodigue de ses bienfaits envers moi et la mienne, qui, pour vous, ne s'ouvre qu'à la force, qui ne donne qu'en retenant, et regrette encore quelquefois ce qu'elle a donné. Avez-vous jamais calculé en versant vos dons sur moi ce que la simple justice exigeait de vous envers une de vos créatures ? Ne vous êtes-vous pas abandonné toujours et sans mesure à l'impulsion de votre amour et de votre miséricorde ? N'est-ce pas à votre charité toute seule que je dois, entre tant de dons que vous m'avez faits, deux grâces bien privilégiées : d'abord la maladie que vous m'avez envoyée, il y a peu de temps, qui, en me mettant devant les yeux le prix d'une vie de dévouement et de charité, devait devenir dans votre intention un grand moyen pour moi de l'embrasser ; et, en second lieu, cette retraite où vous m'avez fait approcher de

vous, où vous vous êtes montré si bon envers moi, où vous m'avez fait sentir si vivement combien il y avait de bonheur à s'attacher à vous, et encore, pour continuer à me nourrir de biens et de faveurs, vous daignez actuellement donner quelque succès aux soins que je prends des malades. Qu'ai-je maintenant à vous offrir pour fruit de tant de bienfaits ? Si je rentre au dedans de moi, j'y trouve mêmes pensées que ci-devant, mêmes sentiments, même légèreté, mêmes disputes.

N'est-ce point là votre situation, ma chère Sœur, la chose est assez grave pour que vous l'examiniez, que vous la méditiez, que vous y réfléchissiez. Ne craignez pas tant l'application de votre esprit à des pensées graves. On vous a beaucoup trop dit de ne pas trop vous appesantir sur vos réflexions ; aussi elles n'ont fait jusqu'ici qu'effleurer votre cœur ; les sillons qu'elles y ont empreints ont été si légers, que bientôt ils ont été recouverts. Il faut en venir à des impressions fortes, profondes, durables, qui préviennent une bonne fois le retour de toutes vos petites et puériles idées.

Je vous ai déjà dit bien des fois, et vous aviez paru en sentir la nécessité, qu'il fallait reprendre votre noviciat sous œuvre, si vous vouliez appartenir vraiment à Dieu à titre d'épouse, c'est-à-dire de Religieuse ; ne pouvant plus être aidée dans cette importante opération par le secours d'une maîtresse, il faut que vous y employiez une forte bonne volonté et que vous agissiez avec un grand zèle. Pour vous seconder dans ce travail nécessaire, voici les observations que je crois devoir vous faire.

1° Devenez réfléchie, sévère envers vous-même, prenez dans votre cœur, dans votre amour, dans votre reconnaissance envers Dieu, des conseils et des moyens de renoncement, d'abnégation, d'abandon, d'humilité, vertus sans lesquelles il n'y a point de chrétiens, et, si elles ne sont portées à un certain point, pas de Religieuse.

2° Défiez-vous de vos lumières, de vos raisonnements, de votre esprit ; il pourrait vous servir à devenir Religieuse selon vous, telle, si vous voulez, que vous l'êtes aujourd'hui ; mais vous ne seriez jamais sûre de l'être selon Dieu. Vous avez de l'esprit, cela peut être ; vous en avez, mais tout est compensé ; pouvez-vous vous flatter qu'il soit doué de justesse, d'étendue, de force ? Je crois remarquer que vous ne voyez pas les choses, surtout celles qui vous touchent, sous un vrai point de vue, vous vous attachez d'ordinaire à quelques petites circonstances, et ce sont celles qui tiennent à l'amour-propre, à vous-même, à vos délicatesses, à vos petites sensibilités, et sur lesquelles vous raisonnez à perdre haleine. Or, voit-on juste quand on voit d'une manière si peu calme, ou plutôt si passionnée ? Aussi ne voyez-vous que l'objet qui vous frappe : cet objet est dans votre esprit comme isolé de tous ses rapports avec autre chose et de toutes ses conséquences ; vous ne saisissez pas un grand ensemble, et cela peut-il être autrement ? Votre imagination s'occupe trop vivement d'un point pour être capable de donner dans le même temps quelque attention à un autre. Quelque vives, au surplus, que soient les impressions de votre imagination ou de vos raisonnements, elles n'ont pas

une bien longue durée : combien de fois je vous ai vue la tête montée, et revenir presque tout à coup à des idées saines, les oublier ensuite pour retourner aussi promptement à vos premières imaginations ! Combien il faut peu de chose pour vous dérouter et vous faire oublier vos résolutions et vos motifs ; un esprit solide et fort n'est pas sujet à tant de variétés !

3° Etudiez-vous à attacher moins de prix et d'importance à vos services ; vous vous faites trop valoir ; peut-être ne vous en apercevez-vous pas ; cependant, croyez-moi, cela est. Jamais je n'ai entendu une de vos compagnes parler d'elle, de ses peines, de ses fatigues, de sa part dans l'ouvrage commun, des dangers auxquels sa santé est exposée, autant que vous le faites ; voyez celle de vos Sœurs actuellement si malade à l'infirmerie ; oh je crois que souvent Dieu l'a vue servir dans sa salle des malades bien moins malades qu'elle ; mais elle n'en faisait confidence à personne. Si vous trouviez quelqu'un qui vous écoutât et qui vous entretînt sur cette matière, vous emploieriez une après-midi à raconter ce que vous avez fait le matin, ou une matinée à ce que vous avez fait la veille. Si vous parlez à un médecin, si vous venez chercher un remède pour un malade, c'est avec un air d'importance que je ne vois qu'à vous. Celui qui ne vous verrait qu'à cet instant pourrait croire que c'est sur vous que roule tout le service des malades.

4° Je vous voudrais plus de simplicité d'âme, de ces manières qui ne se font nullement remarquer, et par lesquelles on ne laisse pas de bien faire la besogne. Je vous ai vu souvent ce ton à grand sentiment, à grande émotion, qui, pour parler franchement, a

plus l'air romanesque que charitable. Voyez la bien-faisance dans les romans : ce sont des élans, des émotions, des larmes, des sanglots ; tout le monde se pâme. Voyez-la dans l'histoire d'un Vincent de Paul, d'une madame Legras, d'une sainte de Chantal : comme elle est simple et calme ! Dans les uns, c'est le ton de la nature ; dans les autres, c'est celui de la charité. La vraie charité est si douce, si endurante, si modeste, si unie, elle a un air si facile, qu'elle ne jette pas hors d'eux-mêmes ceux dont elle inspire les œuvres et ceux qu'elle en rend les témoins ; ce n'est pas l'impulsion de l'enthousiasme qu'elle excite, mais une douce chaleur qui anime les âmes de ceux qui agissent, et une paisible édification qui porte au recueillement et à la réflexion ceux qui en sont les témoins.

5° Je trouve que vous vous estimez trop, vous croyez ne devoir vous employer qu'à des choses qui exigent une certaine capacité. Oh, ma chère Sœur, qu'une Hospitalière qui sait parler à un malade, observer les crises de la maladie, en rendre compte à un médecin, et qui, de là, va manier un balai et un torchon, est bien belle, bien aimable aux yeux de Dieu et des hommes ! Oh pourquoi vous priveriez-vous de ce genre de mérite ?

6° Il me semble qu'en général vous parlez trop. Trop de communications extérieures avec les hommes nuit nécessairement aux communications intérieures avec Dieu. On aime à parler de ses travaux, de ses fatigues, de ses entreprises, à celui en faveur de qui on s'y livre. Quand donc on parle tant aux créatures, on donne lieu de penser à ceux qui nous voient et

nous entendent, et même l'on doit soupçonner à part soi, que l'on compte les créatures pour beaucoup dans ce que l'on fait, et qu'il y a bien du naturel dans les motifs. Celui qui agit pour Dieu éprouve assez de contentement intérieur pour n'avoir pas besoin de tant se communiquer au dehors.

7° Ne perdez pas de vue que vous êtes perpétuellement en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Quelle imposante assemblée ! Il faut que Dieu ait seul la gloire de vos œuvres ; que les anges y trouvent un sujet de le louer, et que les hommes s'en édifient et s'en instruisent. Vous êtes environnée d'une nombreuse jeunesse ; elle se formera bien plutôt sur ce qu'elle vous verra faire que sur ce qu'elle entendra dire à ses institutrices et instituteurs ; cela est dans l'ordre de la nature.

Réfléchissez souvent sur la nécessité et les avantages du bon exemple, et aussi sur la fâcheuse influence qu'aurait à l'égard des novices la conduite d'une professe qui serait si occupée d'elle-même, de sa peine, de son travail, de sa santé ; qui en parlerait souvent, qui chercherait le repos ; qui dédaignerait les ouvrages grossiers et qui les éviterait. Les fâcheuses impressions se prennent bien aisément. Combien on est prompt, vous me dispenserez de la preuve, combien on est prompt à juger, à interpréter, à conjecturer, c'est-à-dire à se scandaliser. Dieu aura des servantes comme vous les lui aurez formées par votre exemple, il sera servi par elles comme vous l'aurez servi vous-même ; votre dévouement se perpétuera dans vos jeunes compagnes. Et quand Dieu répandra sur vous dans le ciel les rayons de sa gloire, vous ac-

croîtrez encore celle qu'il reçoit sur la terre. Quel motif, quel sujet de réflexion !

8° Vous n'êtes point encore bien entrée dans les voies de Dieu, dans le sens de l'état religieux. Vous n'êtes pas sortie de la manière de voir, de juger, dont on use dans le monde ; vous ne savez pas, comme je vous l'ai dit une fois, trouver dans les promesses de Dieu une compensation aux peines que les hommes peuvent justement ou injustement nous faire. Si, dans le monde, un homme croit avoir essuyé un traitement injuste de la part d'un autre, il le cite devant les tribunaux, il poursuit la réparation du tort qu'on lui a fait ; personne ne le blâme en cela, et s'il l'obtient, on applaudit à cet acte de justice, on le félicite. Telle est l'idée de justice humaine que vous avez apportée avec vous dans la maison, et selon laquelle il vous paraîtrait raisonnable que tous ceux qui éprouvent ou qui croient éprouver un tort, une espèce d'injustice, se conduisissent pour en poursuivre la réparation. Vous voudriez être régie dans la Religion par le même code qui régit les sociétés temporelles, comme s'il n'y avait pas dans le régime de la religion, dans une vie de la foi, une éternité pour réparer les torts du temps. Si vous vous figurez qu'il y a dans le procédé d'une Supérieure ou d'une Sœur quelque prévention, quelque préférence injuste envers vous, vous voilà irritée, vous criez à l'injustice : Pourquoi me traite-t-on comme cela ? Y a-t-il de la justice ? D'où vient cette préférence ? Fait-on aux autres comme à moi ? On veut que je me charge d'un office, et l'on y met des conditions qui ne sont pas justes, qui m'exposent à y avoir du désagrément. Oh nenni !

certes, cela ne sera pas comme cela ; j'en appellerai au père, au confesseur, etc. Et, en conséquence, s'ensuivent des entretiens avec eux qui ne finissent plus, qui sont au moins une perte de temps considérable, et qui annoncent à toute une communauté combien vous êtes faible, combien il vous faut de confortatifs pour vous donner la force de marcher ; ce qui n'est pas propre à porter les autres à l'abandon d'elles-mêmes et au dévouement. Avez-vous vu que vos Sœurs aient besoin de tout cet appareil pour aller travailler là où la Supérieure les envoie ? Et cependant, pouvez-vous croire qu'elles en agissent ainsi sans avoir à se surmonter ? Je vous avoue que c'est avec peine que je vous vois leur laisser auprès de Dieu ce grand avantage sur vous.

Si vous aviez à faire un règlement pour des Religieuses, au chapitre de l'obéissance, écrieriez-vous : « Art. 1^{er}. Chaque Religieuse examinera à part elle si les procédés ou les commandements de la Supérieure paraissent justes. Si elle se trouve gênée, elle est autorisée à ne pas obtempérer et à faire réparer les griefs dont elle aurait souffert, parce que Jésus-Christ ne veut pas que ses épouses soient dans le cas de souffrir d'une chose qui leur paraîtrait injuste, et quand il a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice... Si l'on vous dispute votre manteau, donnez encore votre pourpoint... Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre, » il n'a pas adressé ces paroles à celles qui font profession de suivre exactement les maximes de l'Évangile, comme aussi de se conformer à l'exemple de Celui qui, étant accusé, se taisait. Je suis très convaincu, ma chère Sœur,

qu'au fond vous pensez comme moi sur tout ceci. Mais comme vous êtes restée trop amatrice de vous-même, que vous n'aimez pas ce qui vous contrarie et qui vous gêne, et que l'amour-propre ne vous laisse pas supporter patiemment le joug de la dépendance envers une personne de votre sexe, vous vous débattez entre votre conviction et l'amour, l'estime de vous-même ; vous vous tourmentez, vous êtes malheureuse ; vous n'êtes soutenue ni par le sentiment de votre générosité envers Dieu, puisque vous ne vous hâtez pas de vous surmonter pour faire ce que vous savez qu'il désire ; ni par la jouissance de ce que vous voudriez vous réserver, puisque, bon gré mal gré, il faut finir par y renoncer, et que si vous n'y renoncez pas, vous seriez plus tourmentée et plus malheureuse encore par vos regrets. Vous portez donc un joug pénible, dont je voudrais bien vous voir une bonne fois le courage de vous délivrer. C'est le poids de ce joug, c'est la fatigue que vous en éprouvez qui vous fait avoir besoin si souvent de colloque avec un Supérieur, un directeur, etc. Suivez courageusement les maximes de Jésus-Christ, et Jésus-Christ vous tiendra lieu de tout.

9° Enfin, et c'est ici le point que vous attendez depuis le commencement, où devez-vous fixer votre séjour sur la terre ? Est-ce dans la maison où vous avez été amenée par une conduite secrète et admirable de la Providence, par des circonstances que les hommes n'ont pas arrangées, car s'ils avaient été éclairés sur leur démarche lorsqu'ils vous ont appelée à l'Hôpital, jamais la proposition ne vous en eût été faite. Dieu me semble avoir imprimé par ce trait

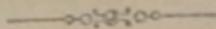
même sur votre entrée à la maison le sceau qui fait reconnaître l'action de sa Providence, qui ne me semble jamais plus manifeste que lorsqu'elle ressemble davantage à ce qu'on appelle le hasard. Je crois la voir agir, cette Providence, toutes les fois que les hommes, agissant de leur côté pour arriver à un but quelconque, ce but qu'ils ont en vue disparaît tout à coup pour faire place à une fin beaucoup plus excellente, et à laquelle ils se trouvent parvenir sans y avoir pensé et par l'action même qu'ils dirigeaient vers une autre fin. Je pourrais en preuve placer à côté du trait du fils de Cis allant chercher les ânesses de son père et trouvant l'onction royale, mille autres traits semblables, que l'Écriture nous fournit. Combien n'en avez-vous pas reconnu vous-même ? Est-ce, enfin, dans le lieu où vous avez été amenée que vous devez passer votre vie, ou bien devez-vous aller tenter la Providence ailleurs ?

Une observation qui me semble décisive sur cette question, c'est que quand rien ne vous contrarie, que vous jouissez de quelque contentement, que vous n'avez rien de bien pénible à supporter, vous n'êtes pas trop occupée de ce doute ; je ne vous vois point de perplexité à ce sujet, si essentiel cependant et sur lequel il importe gravement de ne rien donner au hasard. Mais ensuite, avez-vous quelque peine à supporter, quelque chose vous choque-t-il, éprouvez-vous un rebut, une parole chagrinante ; une situation commande-t-elle une pratique d'humilité, êtes-vous dans la voie royale de la Croix ? oh ! alors, reviennent toutes ces questions : Est-ce ici que Dieu me veut ? Est-ce sa voix que j'ai suivie en y venant ? Ne

m'appelle-t-il pas ailleurs, où il m'a préparé plus de grâces, où j'aurai moins d'occasions fâcheuses, etc., etc.? Je vous crois de bonne foi dans tout cela; mais je crois aussi fermement que vous êtes la dupe d'une illusion, et que ces inquiétudes ne sont qu'une petite industrie de votre esprit, qui veut se pallier à lui-même sa propre faiblesse. Je décide franchement une chose : Deviendrez-vous une parfaite Religieuse à la maison où vous êtes? Dieu le sait, moi je l'espère. Deviendrez-vous une parfaite Religieuse à....? Non, cent fois, mille fois non! Je le prononce d'autant plus hardiment que je crois être exempt de prévention. C'est moins le désir de vous conserver à B.... que de vous voir fidèle à la vocation de Dieu, qui me le fait prononcer; car je crois que la maison où vous êtes vous est bien plus, beaucoup plus nécessaire que vous ne l'êtes à la maison; il le faut, quoi qu'il m'en coûte, que je vous prouve ici ma sincérité. . . .

Je vous conseille, ma chère Sœur, de prendre promptement votre détermination. Vous ne serez pas Religieuse à B.... tant que vous penserez à aller ailleurs et que vous resterez ainsi combattue. Je crois voir en vous une personne qui voudrait offrir à Dieu en sacrifice un agneau qu'elle tient dans sa main et qu'elle aime passionnément. Elle sent qu'il faut faire le sacrifice de cet agneau chéri; elle ne dispute pas sur cela. Mais afin de le conserver quelques moments de plus, elle dispute sur le choix que Dieu a fait de l'autel où il veut qu'il soit immolé. Elle n'en trouve point qu'elle croie incontestablement être celui que Dieu a désigné; elle consulte, puis elle se fait des

raisons de supputer les conseils qu'on lui donne. Après avoir parlé à l'un, elle veut parler à l'autre, et, pendant ce travail, le temps s'écoule, le sacrifice ne se fait point ; Dieu n'est pas content, ses grâces n'arrivent point, on ne jouit de rien ; on souffre, on languit, on est malheureux. Délivrez-vous enfin de cet état. Portez le coup à cet agneau, trop tendrement aimé, sur l'autel qui est près de vous, ou choisissez-en promptement un autre.



CHAPITRE XXVI.

La vie humaine est un combat. — Nous ne pouvons être sans tentations. — Pour vaincre l'ennemi et avancer dans la perfection, il faut vivre dans le recueillement d'esprit. — Voir la volonté de Dieu en toutes choses. — Belle parole de M^{me} Elisabeth. — Dangers de la dissipation. — Ecart de l'imagination. — Nécessité de la régler. — Tableau frappant et admirable des maux causés par l'imagination quand on la laisse dominer.

Vous désirez toutes ardemment, mes chères Sœurs, conserver le précieux fruit de vos retraites et vous rendre fidèles à votre belle vocation. La crainte, qui est quelquefois si vive en vous, d'abuser des grâces de Dieu, l'empressement avec lequel vous désirez, vous demandez des moyens pour y correspondre toujours, témoignent en faveur de votre bonne volonté. Cette bonne volonté est le principe, le germe, l'élément le plus essentiel de la perfection. Vous avez donc déjà en vous-même le moyen de sainteté le plus efficace, une cause active de vertus qui, produite elle-même par la grâce et soutenue par elle, opérera la réforme de vos défauts et vous fera arriver à la perfection à laquelle vous tendez, si elle n'est point arrêtée par quelques obstacles. Tel est déjà l'effet de la grâce de Dieu en vous, tellement qu'il n'y a plus rien à vous dire pour vous inspirer le goût des

vertus religieuses ; il ne s'agit que d'éloigner de vous tout ce qui pourrait en détruire ou en ralentir l'action. Or, les obstacles que l'expérience m'a fait reconnaître comme les plus funestes sont le découragement et le défaut de recueillement.

On se persuade qu'au sortir d'une retraite on doit se trouver une tout autre personne, et cela est vrai quant au renouvellement et à la fermeté des résolutions ; mais voici l'erreur : on croit que tout devrait être changé en nous, caractère, humeur, passions, habitudes ; que l'on ne devrait plus rien ressentir des faiblesses et des misères humaines sur lesquelles on gémissait avant la retraite, ou, du moins, qu'on devrait les contenir sans peine ; que le démon ne devrait lui-même oser se présenter devant une âme renouvelée dans les entretiens qu'elle vient d'avoir avec Dieu ; qu'enfin la vertu devrait nous être redevenue comme si naturelle que nous puissions la pratiquer et parvenir à la sainteté facilement et sans effort. Hélas ! qu'il s'en faut ! La retraite, si bien faite qu'elle soit, n'ôte point aux choses sensibles l'attrait qu'elles ont pour nous ; elle n'ôte pas à la nature son empire, au vieil homme sa vie et ses convoitises, au caractère son germe, son activité, son impulsion ; aux penchans leur tendance ordinaire ; au démon sa vigilance, sa méchanceté, son audace. A cet égard, nous sortons de la retraite comme nous y sommes entrés, en état de guerre contre des ennemis sans nombre, avec lesquels nous n'aurons jamais dans ce monde ni paix ni trêve. Notre Sauveur nous l'a dit expressément : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ; je suis venu séparer l'homme d'avec lui-

même et le mettre en guerre contre lui. » On ne raisonne donc pas juste quand on s'étonne de ressentir au sortir de la retraite les mêmes penchants, les mêmes tentations, contre le fâcheux effet desquels on était allé chercher un remède ; et lorsqu'on en conclut d'une manière si désolante que la retraite a donc été inutile, que c'est en vain que l'on travaille, et qu'en conséquence, on se décourage, on est dupe d'une erreur.

Notre Sauveur n'a-t-il pas voulu nous en préserver lorsque, ayant consenti à être tenté afin d'être pour nous un exemple et un motif d'encouragement dans tous les cas, il a placé cette tentation au sortir même de la retraite et du jeûne de quarante jours qu'il avait passés au désert ? N'est-ce pas là nous dire d'une manière bien intelligente et bien frappante : « La retraite ne vous met pas à l'abri des attaques du démon ; je ne lui ai point donné cet effet. Si, même après les plus intimes communications que je vous ai ouvertes avec moi, après vous avoir fait goûter tous les avantages qui se trouvent dans mon service, le démon vient vous présenter ceux que vous trouverez aussi à vous laisser aller sans gêne à votre caractère et à vos penchants, s'il vous présente toutes les douceurs que procure la liberté qu'on accorde à ses pensées, à ses jugements, à ses sentiments ; s'il vous invite à vous délivrer de l'assujétissement que vous trouvez à suivre mes lois ; s'il étale à vos yeux les satisfactions, les jouissances qu'il procure à ceux qui l'écoutent ; si, en un mot, tous vos penchants se réveillent au dedans de vous, ah ! n'en soyez ni scandalisés ni déconcertés ; le démon n'a-t-il pas mis aussi sous mes yeux, et au sortir de ma retraite, les royau-

mes de la terre, leur gloire, leurs joies, leurs plaisirs, pour me tenter? N'a-t-il pas osé offrir un appât à mes sens en me disant de changer les pierres en pain pour satisfaire mon appétit? »

Faisons-nous à cette idée que la vie est une guerre continuelle; recherchons pour fruit de nos retraites, non la paix, que Jésus-Christ n'est point venu apporter et que, par conséquent, nous y chercherions en vain, mais des armes. La plus puissante, c'est de continuer à vivre dans ce rapprochement avec Dieu que les retraites renouvellent, qu'elles rendent plus intime, plus frappant, et qui est si propre à nous soutenir et à nous défendre contre nos ennemis et particulièrement contre les ennemis domestiques, qui sont les plus pressants, les plus constants, parce qu'ils nous attaquent de plus près, comme aussi les plus déguisés et les plus dangereux. Cette communication étroite, habituelle, je dirais presque familière, dans laquelle Dieu nous permet de vivre avec lui, ne nous garantit pas, à la vérité, de toute attaque; et il ne nous serait pas avantageux de n'avoir point de combat à soutenir; mais elle nous prémunira fortement contre les surprises et les coups de l'ennemi. Sous les yeux de Dieu, pour la gloire de qui on combat, on ne peut être lâche. L'esprit bien rempli de lui, de ses bienfaits, de son amour pour nous, des récompenses qu'il nous destine; le cœur accoutumé à jouir de toutes les consolations que répand en lui la parole de Dieu assiduellement méditée, réfléchie, on devient bien fort, on ne cède pas facilement un si grand bien-être. Quand l'humeur vient, quand l'amour-propre s'éveille, quand une contrariété excite l'imp-

tience, quand on a à supporter le défaut d'un autre, un esprit un peu intérieur, un peu réfléchi, qui, dans la communication habituelle dans laquelle il vit avec son Dieu, a su goûter les dons qui lui venaient de lui, sait goûter aussi le bonheur de lui en faire lui-même dans l'heureuse circonstance qui s'offre à cet effet. Attiré vers Dieu par les faveurs qu'il en a reçues et qu'il sait bien apprécier, il se félicite de pouvoir attirer à son tour Dieu vers lui par le présent qu'il lui offre, par la victoire qu'il remporte pour sa gloire et pour le triomphe de sa grâce en lui. Toutes ses peines ne l'affectent, ni aussi profondément, ni aussi constamment; l'habitude de ses entretiens avec Dieu opère en lui une puissante diversion.

L'âme réfléchie et qui vit de la foi ne perd pas de vue que Dieu préside à tous les événements d'ici-bas et que Celui qui opère les grandes révolutions dans les empires s'occupe, avec le même soin, des plus petites circonstances qui touchent la moindre de ses créatures. Cette âme sait faire intervenir Dieu, avec qui elle vit, dans tout ce qui lui arrive; elle reçoit tout comme venant de Dieu, comme prévu, disposé par lui, comme choisi par lui, comme envoyé par lui à elle-même. C'est vers lui que se porte directement son attention; elle l'écoute, elle l'interroge dans tous les événements. Les créatures font peu d'impression sur elle; ne s'y arrêtant pas, elle a peu de peine à leur pardonner le mal dont elles sont pour elle l'occasion. Voyez quelle force M^{lle} Elisabeth tirait de cette parole : *Rien ne m'arrivera que ce que Dieu aura réglé, prévu et ordonné à mon égard de toute éternité.* Elle voyait Dieu comme auteur de tout, elle

vivait intérieurement, habituellement et dans l'intimité avec le grand Maître de toutes choses ; elle se reposait de tout sur lui, et elle vivait calme et tranquille dans une situation à laquelle la nôtre n'aura jamais rien de comparable. Si elle n'avait vu que la terre, cette vie, les hommes, leur noire méchanceté, aurait-elle jamais pu supporter chrétiennement son état ? Jugeons-en par nous-mêmes : quand seulement il nous semble qu'une Supérieure, qu'une Sœur a quelques préventions contre nous ; que les paroles qu'elle nous adresse témoignent quelque ombrage ou quelque mécontentement, ou, ce semble, une diminution d'estime, ou une préférence donnée à une autre ; quand ce qu'on nous dit de faire n'est pas ce qui nous plaît, ni à notre gré ; quand nous avons à supporter dans les autres leur tristesse, leur humeur, leur petit entêtement, leur manière d'agir différente de la nôtre, leurs défauts, un refus qu'elles nous font d'un acte de complaisance, de nous aider dans un petit surcroît d'ouvrage, ou de nous rendre quelque autre service ; quand nous croyons qu'on nous surcharge dans le travail ; que nous sommes plus assujéties que telle ou telle ; que celle-là a plus de loisir que nous pour prier, lire, se reconnaître ; quand on se plaint de notre ouvrage, quoiqu'il nous semble y avoir mis tous nos soins et toute notre attention : dans tous ces cas, si les choses ne se montrent à nous qu'humainement, si nous ne voyons que les événements en eux-mêmes et que nous nous arrêtons aux créatures qui les produisent comme en étant la seule cause, comment éviterons-nous d'en être atteints, ballotés, agités, tourmentés ? Quelle vie

que celle que l'on met à la merci de tout ce qui nous entoure ; et cette vie est nécessairement celle de ceux qui vivent hors d'eux-mêmes !

Mais une bonne et simple Religieuse, qui vit au dedans d'elle avec son Dieu, qui est habituée de recourir à lui dans toutes les circonstances, qui s'est saintement familiarisée avec la pensée de Dieu comme Maître de tout, et d'elle-même comme son humble servante, ne manque pas de dire à chaque chose qui lui arrive et qui l'émeut : Voilà ce que Dieu a prévu, réglé, ordonné à mon égard de toute éternité. Elle la reçoit avec respect comme venant de Dieu, avec confiance comme venant d'un ami avec qui elle a l'habitude de vivre, avec consolation comme persuadée que c'est tout ce qui peut lui être de plus utile, de plus méritoire ; avec soumission, ravie de se montrer au Seigneur comme sa soumise disciple ; avec calme et tranquillité, en un mot, se remettant sans trouble ni inquiétude à la disposition de son Dieu. Quelle heureuse vie et quel moyen de persévérer dans les saintes dispositions d'une retraite et d'écarter les tentations de découragement !

Il est impossible de les conserver, ces dispositions, dans la dissipation et l'oisiveté habituelle de l'esprit. Hélas ! que de fois n'en avons-nous pas reconnu les mauvais effets ! Séparées du monde par état, vous êtes en sûreté du côté de ses dangers extérieurs et des grandes passions qui y dominent ; mais il est un petit monde et de petites passions au danger desquels il n'est ni piété, ni état saint, ni occupations religieuses qui puissent vous soustraire. Pour y être exposés, nous nous suffisons à nous-mêmes. Le monde est

tout entier en nous ; nous pouvons y creuser un abîme, y tomber et périr. Notre imagination, à elle seule, peut opérer tout cela, et elle l'opérera, en effet, si nous la laissons agir en liberté, si le recueillement ne nous aide à la contenir et à la régler. Mettons à découvert quelques-uns de ses procédés : c'est un moyen sûr de nous en garantir. Rien n'est plus propre à nous porter au recueillement, c'est-à-dire à une sainte occupation de l'esprit, que la considération des funestes effets que produit en nous un esprit inattentif et inoccupé.

L'âme la plus sainte n'est pas exempte de langueurs, de sécheresses, de peines et d'ennuis. Qui ne connaît pas ces temps d'épreuve où Dieu semble se dérober à nos regards, comme s'en plaignait le roi-prophète, et où nous tombons dans l'abattement, situation vraiment pénible, et que nous pouvons cependant rendre d'autant plus méritoire qu'elle nous met dans le cas de donner à Dieu de plus grands témoignages de confiance si nous sommes des hommes de foi. Mais aussi, situation bien dangereuse si nous ne sommes que des hommes de consolations, de douceurs, de satisfactions, de contentements ; si nous redoutons les mortifications, les croix, les pénitences. Nous commencerons sans doute par appeler Dieu à notre secours ; mais, s'il diffère et que nous ne sachions pas supporter patiemment les délais du Seigneur, comme nous le dit l'Esprit Saint, nous sommes tout prêts à recevoir le séduisant soulagement qu'une imagination trop officieuse nous présentera. Elle nous aura bientôt transportés dans un autre office, dans une autre situation, où il nous semblera que la vertu

n'aura pour nous que des facilités et des douceurs ; elle ne nous laissera voir dans les personnes avec qui elle nous placera que des vertus aimables ; si elle ne peut nous dissimuler que nous y porterons cependant notre caractère et nos défauts, source de fautes et de peines, elle nous dira obligeamment que ces défauts ne trouveront pas d'aussi faciles occasions de se développer que dans le lieu et avec les personnes avec lesquelles nous vivons ; ne pouvant nous cacher toutefois que nous y trouverons des croix, elle les ajustera si bien à nos forces, à nos goûts, à notre genre, qu'il nous semblera qu'il ne nous en coûtera rien de les porter. Oh l'heureuse situation ! On s'y transporte, on y habite d'avance ; on n'est plus où l'on est ; on est tout dans cette chimérique situation. Plus on y vit et plus on la goûte, plus on s'ennuie où l'on est et plus on y fait de fautes, et plus aussi on en fait faire aux autres. Et, ce qu'il y a de pire, on se les excuse ; tout est mis sur le compte de notre situation présente, que l'on juge n'être pas celle qui nous convient ; par conséquent, loin de chercher à se corriger, on ne fait que désirer davantage la nouvelle position que l'on s'est faite. L'imagination, qui nous console ainsi en nous délivrant des fatigues de notre réformation, devient de plus en plus notre meilleure amie, notre confidente, notre conseil ; on n'a plus de confiance qu'en elle ; on ne peut plus vivre sans elle. Et quelle lumière cependant dans le choix qui doit nous être le plus avantageux, quel guide dans la voie de la perfection religieuse, que celle que sainte Thérèse appelait aussi ingénieusement que justement la folle de la maison !

A défaut de ce moyen, s'il ne se trouvait pas approprié à nos idées et qu'il nous laissât apercevoir un piège, la féconde imagination, si nous nous complaisons à l'écouter, et que par là nous l'autorisions à nous entretenir, saura bien nous occuper d'autres objets propres à nous intéresser et à nous distraire. Que de rêveries elle nous mettra dans l'esprit ! Que de sortes de projets, de suppositions, de plans, d'idées elle nous présentera ! Que de châteaux en Espagne, comme l'on dit, elle bâtira ! Que d'histoires, de contes, de romans elle produira ! Avec elle, nous habiterons un pays de chimères, d'illusions, souvent bien bizarres, bien ridicules, mais toujours attrayantes et amusantes. Or, quand tout cela n'aurait que l'effet d'entretenir et d'exciter en nous le goût de l'amusement, de la frivolité, du plaisir, d'accoutumer l'esprit à jouir de toute sa liberté, quel obstacle ne trouverait-il pas à s'occuper avec attention de la chose dont on est chargé, à prier, à méditer, etc. ? Est-il concevable qu'il puisse passer aisément d'une habitude de liberté et d'amusement à la contrainte d'une occupation grave, sérieuse, qui n'a d'attrait que pour l'âme réfléchie et qui vit de la foi ? Aussi, dans cet état, qu'ils sont superficiels les soins que l'on donne à son office, que l'attention qu'on y apporte est légère ! C'est la même que celle qui accompagne les prières et les oraisons. Qu'y a-t-il de plus ordinaire dans ces saints exercices que d'y passer le temps, l'esprit toujours livré aux songes de l'imagination ! Quelle perte cependant que le fruit de ses prières ! Quelle perte encore que celle de toutes ses œuvres ! Le recueillement, la pensée de Dieu, leur auraient donné

des ailes pour s'élever jusqu'à lui ; la dissipation, au contraire, et les pensées terrestres les ont retenues sur la terre, où elles sont perdues et pour Dieu et pour nous, et ce n'est pas encore là le seul mal qui résulte de l'oisiveté d'esprit.

Une fois ouverte aux plaisirs de l'imagination, l'âme est livrée sans défense à toutes les passions et exposée au péril de toutes les fautes. N'est-ce pas ordinairement à la suite des pensées vaines et oiseuses qu'arrivent les mauvaises pensées ? Le démon se fait précéder par une imagination oisive ; celle-ci ouvre la porte aux plaisirs, et le démon en choisit et en introduit l'objet. Est-il aisé à l'âme habituée à fuir la contrainte et amollie par la recherche et le goût du plaisir, de s'armer tout à coup et vigoureusement contre elle-même et de résister avec souffrance et courage à une si vive et si puissante séduction ? Que d'objets encore qui ne feraient nulle impression sur une âme réfléchie et occupée de Dieu, et qui donnent la mort à celle qui se joue dans l'oisiveté avec toutes les idées qui lui viennent ! Combien il y en a qui ont à accuser l'oisiveté de leur esprit des derniers désordres dans lesquels ils ont été insensiblement entraînés, et qui ont pris leur source dans une première pensée venue à la suite de fantômes insignifiants en eux-mêmes que se créait une imagination inoccupée !

Combien encore, dans ses créations libres, l'imagination ne ménage-t-elle pas une belle place à l'amour-propre ! C'est toujours à la plus distinguée, à la plus brillante, à la plus faite pour lui plaire, qu'elle le met. Elle relève nos talents, notre esprit, nos moyens, et si nous en manquons, elle nous en suppose, elle nous

en donne, cela ne lui coûte guère. C'est toujours nous qui sommes le héros du roman qu'elle compose dans notre tête. Et si, accoutumés à jouer un beau rôle dans notre imagination, nous ne le jouons pas si beau dans la réalité, si les autres ont l'air de ne pas nous croire tout le mérite dont notre imagination nous a doués, s'ils n'ont pas pour nous toute l'estime que celle-ci nous dit que nous méritons, si nous en voyons d'autres plus estimés que nous, à qui on accorde plus de confiance, quel soulèvement s'opère en nous ! Que de sentiments de mécontentement on éprouve ! Que d'accusations, de préventions, de partialité, d'injustice, on forme contre les uns ! Que de mouvements de jalousie on ressent contre les autres ! Quel œil attentif et censeur ne porte-t-on pas sur eux pour reconnaître, exagérer leurs défauts et justifier nos plaintes ? Au milieu de cette turbulente agitation, comment s'entretenir, s'avancer dans la vertu ? Comment être humble, par exemple, quand on vit de telle sorte que l'on ne connaît l'amour-propre que par le plaisir, et l'humilité que par la peine que l'un et l'autre procurent ?

Esclave de ses pensées, comment être détaché des bien de la terre ? Dans notre oisiveté, ne disons-nous pas quelquefois : Si j'étais riche, si j'avais de l'argent à ma disposition, je ferais ceci, je ferais cela ? Or, l'imagination vous a bientôt créé des richesses. Je n'exagère pas. Et probablement il s'en trouvera parmi celles qui liront cet écrit qui s'avoueront à elles-mêmes que, dans l'inoccupation de leur esprit, toutes ces idées s'y sont présentées. Que celles qui n'ont pas été tentées de ce côté ne se rassurent pas. L'imagination, abandonnée à elle-même, n'a point de bornes dans

ses créations. Si l'on ne désire rien de semblable pour soi, ne désirera-t-on rien en ce genre pour les siens ? L'imagination ne nous transportera-t-elle pas dans nos familles ? Ne nous attachera-t-elle pas fortement à la fortune, à la prospérité, aux succès temporels de nos proches ? Ce qui aura le même effet et contribuera également à l'égarement de notre esprit. Le démon, qui a osé présenter à notre Sauveur l'appât des biens et des honneurs du monde, redouterait-il de les étaler à nos yeux ? Si l'on s'y arrête, si l'on s'y plaît, je dirai encore comme tout à l'heure : Comment aimer la pauvreté de Jésus-Christ quand on s'accoutume à ne voir dans les richesses que les jouissances, et dans la pauvreté que les privations qu'elle procure ?

Dans la variété des déguisements dont l'imagination se revêt pour nous occuper et nous distraire, quelquefois elle prend le ton d'une amie, mais d'une amie flatteuse et perfide, comme on en rencontre tant dans le monde parmi les personnes qui ne suivent guère les règles de la morale chrétienne, et dont les gens peu réfléchis sont les dupes. Sous prétexte de prendre intérêt à nous, elle nous donnera de la défiance et nous tiendra en garde contre les personnes avec lesquelles nous vivons ; c'est la coutume des flatteurs. Elle détruira tous ces doux rapports d'amitié, de confiance, d'abandon, que la charité bien entretenue dans le recueillement aurait formé entre nous et nos compagnes ; elle opérera un retour inquiétant de notre esprit sur tout ce que nous voyons et entendons qui a rapport à nous. Souvent un mot dit la veille, et qui ne nous aura pas frappés dans le moment, sera rappelé à notre souvenir et repré-

senté comme renfermant un sens désobligeant pour nous. Tout nous reviendra à l'esprit : le ton, le geste, l'attitude de la personne qui nous a parlé ; nous en tirerons des conséquences, nous formerons des conjectures, nous supposerons des intentions que l'on n'eut jamais, ou nous envenimerons encore celles qu'on a pu avoir ; enfin, tout nous confirmera dans nos injustes idées et aggravera le tort qu'on a eu à notre égard.

Ce n'est pas tout. Cette méchante amie, l'imagination, sous prétexte de guérir la blessure qu'elle aura faite, l'irritera rudement en nous armant de défiance contre les autres, en nous mettant dans l'esprit de petites idées de vengeance, en nous faisant préparer quelques mots brusques, quelques paroles piquantes, qui sortiront de notre bouche à la première rencontre où la personne contre qui nous aurons la tête montée commencera à nous parler, et avant même que la préoccupation de notre esprit nous ait fait comprendre ce qu'elle voulait nous dire. Combien de fois on a dit ou entendu dire : Je ne sais pas ce que cette Sœur a contre moi ; elle m'a interrompu pour me dire des choses bien dures ; il me semble cependant que ce que je disais était bien simple et ne devait pas l'offenser ! Vous ne comprenez pas cette conduite ? Eh bien, je vais vous l'expliquer : c'est que l'imagination déguisée en amie a profité de l'oisiveté d'esprit de cette Sœur pour lui donner des préventions contre vous.

Notre flatteuse amie ne manquera pas de nous dire encore que nous faisons mieux que les autres, que notre méthode est la meilleure, la plus expéditive,

qu'il est fâcheux qu'on veuille nous en faire suivre une autre. En nous faisant remarquer la différence de la manière dont nous voyons qu'on agit, avec celle dont nous agirions si on ne nous gênait pas, elle aura soin de mettre tout l'avantage de notre côté. Nous ferons peu de cas de la manière des autres. Non-seulement nous la mépriserons dans notre esprit, mais elle nous donnera de l'impatience et de l'humeur, et, bientôt, de l'impatience contre la chose, nous passerons aisément à l'impatience contre la personne. Aussi une compagne se plaint et dit : Je ne sais ce que j'ai fait à cette Sœur ; mais dès qu'elle est avec moi, elle a un air triste et ennuyé ; elle ne fait rien comme je lui dis. Vous ne savez pas ce qu'a cette Sœur ? Eh bien, je vais encore vous l'apprendre : l'esprit oisif de cette Sœur lui a donné le temps d'écouter son imagination, qui lui a exalté le mérite de son jugement, de son talent, de sa méthode, et a déprécié à ses yeux le mérite des autres.

Les flatteuses amies du monde sont grandes raconteuses d'anecdotes ; elles savent tout ce qui se passe dans la ville et les faubourgs. Toute la chronique scandaleuse est l'abondante matière de leurs conversations, et elles ont grand soin d'amuser les personnes qu'elles ont intérêt à courtiser, et qui se prêtent à les entendre, du récit de tous les événements vrais ou faux qui arrivent ; et, s'il est besoin d'y ajouter quelque chose de malin et de piquant pour les rendre plus intéressants, elles ne manquent pas de le faire. Voilà un trait caractéristique d'une imagination oisive. Elle rappellera à vos réflexions tout ce que vous aurez vu, aperçu, en-

tendu ; elle vous fera remarquer la contenance que celle-ci avait dans telle occasion, l'air triste de celle-là, les yeux d'une autre qui annonçaient qu'elle avait pleuré, l'air de contentement de celle-là, les allées et les venues qui ont eu lieu de la part des Supérieurs ou des Sœurs, les entretiens, qu'elle appelle mystérieux, que telles ou telles ont eus ensemble ; un changement qui s'est opéré dans un office, le renvoi d'un domestique, etc. Si vous écoutez l'imagination, vous allez tout savoir, ou croire que vous savez tout, et, par conséquent, juger de tout selon vos lumières : blâmer les uns, approuver les autres, prendre les uns en aversion, les autres en amitié, au gré de vos idées, et manquer à la charité, sous prétexte de justice et de raison.

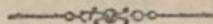
L'imagination vous créera des systèmes à l'aide desquels vous expliquerez tout ; et, fière d'avoir tout deviné, vous en tiendrez-vous à cette satisfaction ? Oh non ! L'amour-propre ne s'arrêtera pas en si beau chemin, il vous forcera d'aller faire preuve de votre sagacité auprès d'une amie, en lui révélant tout ce que vous croirez avoir découvert, comme aussi en lui dévoilant les causes cachées de ce qu'elle a pu remarquer elle-même. Celle-ci paiera votre confiance par d'autres confidences. O charité, que vous allez avoir à souffrir ! Elle vous apprendra peut-être quelques circonstances qui vous avaient échappé ; ce qui rappellera et excitera votre attention. Vous voudrez savoir si ces circonstances sont vraies, s'il ne serait pas possible d'en découvrir encore d'autres qui répandraient plus de lumière sur vos conjectures et vous feraient connaître plus de choses : nouvelle oc-

cupation, qui est exprimée par le mot *curiosité*. On s'informerait donc, on questionnerait, on observerait, on sourcillerait, on aura toujours un œil, une oreille aux aguets, et tout cela se fera si naturellement, qu'on ne s'apercevra pas soi-même de cet excès de curiosité ; il semblera, au contraire, que les événements viennent d'eux-mêmes se placer sous nos yeux et les conjectures dans notre esprit. Oh quelle triste et misérable occupation ! Oh que l'on est jeté loin de soi-même, loin de Dieu, loin de sa fin, loin de la vertu, quand on s'y livre ! On ramène le monde et les défauts du monde dans une maison religieuse, et l'on devient toute mondaine dans l'état saint de la Religion. Car il n'y a de différence que dans le nom des choses, et non dans leurs effets ; elles rempliront également notre esprit et nous écarteront également de notre fin, qui est de glorifier Dieu et de nous sanctifier. Lorsqu'un rayon de la lumière de Dieu viendra dissiper nos illusions et nous faire connaître nos erreurs et le vide de notre âme, quel découragement, quelle terreur, s'en empareront ! O imagination, quel tourment tu prépares à celles qui restent oisives, qui t'écoutent et qui se confient à toi ! Tu ne nous forges des chimères que pour nous rendre mécontents et de nous et des autres.

Oui, ma chère Sœur, c'est là l'écueil fatal, ordinaire, général, contre lequel toute la ferveur, toutes les résolutions des retraites viennent échouer. J'en appelle à votre propre expérience encore plus qu'à ce que je viens d'en dire, et que je n'ai dit que pour servir de matière à vos propres réflexions et vous aider à vous rendre raison à vous-même de la cause

de vos relâchements, et vous faciliter par là les moyens de les prévenir. Il n'y a point de bonne volonté qui tienne contre une imagination laissée en liberté. C'est de toutes les facultés de notre âme la plus vive et la plus ardente. C'est la plus riche en ressources et en moyens ; elle supplée à tout ce qui nous manque en réalité ; elle nous soulage de tout ce qui nous incommode ; et par là même elle est pour nous la plus utile ou la plus nuisible de nos facultés. C'est le plus mauvais des maîtres si nous lui en laissons prendre l'autorité, et pour qu'elle la prenne, il suffit qu'elle trouve notre esprit inoccupé. C'est le meilleur des serviteurs si nous savons la régler et la faire obéir ; et on y parvient par le recueillement. Vous avez vu à quel mal elle nous entraîne quand elle nous domine. Pour connaître les services qu'elle peut nous rendre lorsque, réglée par la foi, par l'attention de l'esprit, nous nous en servons pour nous remplir de Dieu, pour nous animer par la pensée de sa présence, de l'espérance de ses récompenses, et nous porter à lui, je ne vous rappellerai qu'un seul trait, celui de Job : Parvenu au comble de tous les malheurs terrestres, réduit sur un fumier, soutenant à peine un corps couvert d'ulcères et tombant en pourriture, son imagination, guidée par la foi, le transportait déjà dans le ciel. Là, il voyait son Rédempteur ressuscité. Il se voyait lui-même revêtu d'un corps incorruptible et glorieux, recevant par tous ses sens la gloire et le bonheur de son Dieu. Son corps était accablé de douleur sur la terre ; mais son âme, transportée par l'espérance, et par une espérance à laquelle l'imagination prêtait toute son activité, habitait déjà dans le ciel.

C'est déjà beaucoup pour éviter un piège que de le connaître. C'est tout quand on est doué de la bonne volonté qui vous anime toutes, mes chères Sœurs. Je ne traiterai donc pas dans cet écrit, déjà bien long, des avantages que nous pouvons tirer de l'activité naturelle de notre esprit pour aller à Dieu, pour soutenir et accroître la sainteté en nous. J'observerai uniquement que celle des facultés de notre âme que nous appelons imagination, est essentiellement active et incapable de repos. Si, dans la dissipation elle nous égare, dans le recueillement, au contraire, cette action qu'elle a et qu'elle ne peut retenir nous soutiendra, nous fortifiera et nous fera marcher à grands pas dans la perfection de notre état. Soyez recueillies, et infailliblement vous serez fidèles à vos résolutions.



CHAPITRE XXVII.

De la docilité. — Ses caractères. — Combien elle est nécessaire pour arriver à la perfection religieuse. — Vertu humaine et vertu surnaturelle; marques auxquelles on les distingue. — Dieu demande beaucoup plus de perfections dans une Religieuse que dans une personne séculière. — Illusions et tromperies du démon pour empêcher de pratiquer la docilité.

Reportez-vous, ma chère Sœur, au temps où vous vous êtes présentée à la maison, car c'est depuis cette époque qu'il faut reprendre le travail de votre éducation religieuse. Tout le séjour que vous y avez fait n'a point encore commencé en vous l'œuvre de la perfection chrétienne. Il n'a pas encore fait de vous une vraie novice; tout l'avantage que vous pouvez en retirer est de le faire servir 1° à vous établir dans un état de profonde humilité. Considérez qu'étant venue vous former à la connaissance des vertus parfaites du christianisme et à la pratique des conseils évangéliques, à une époque où la légèreté, la dissipation du premier âge, sont passées et laissent à la raison, à la réflexion toute leur force; qu'ayant été aidée par les grâces de Dieu, qu'ayant reçu tous les secours de conseils, d'instructions, d'exemples, vous êtes néanmoins, malgré tout ce cortège de prévenances, de secours, de bienfaits de Dieu, restée au même point.

Un second avantage que vous pouvez retirer du regard que vous porterez sur le temps qui s'est écoulé depuis votre entrée à la maison, ce sera de vous convaincre que jusqu'ici vous n'avez pas marché dans la bonne voie, que par conséquent il faut en prendre une tout à fait différente.

Si vous savez profiter de ces deux conséquences évidentes de la conduite que vous avez tenue, savoir : un sentiment d'humilité bien établi en vous, et un sentiment de conviction de la nécessité de travailler sur un autre plan, j'ose vous prédire que vous ferez des progrès, et que Dieu, qui sait, quand il lui plaît, tirer le bien du mal, produira en votre faveur cet heureux effet. Il faut donc vous dire à vous-même : Je me suis trompée ; j'ai laissé là les grâces de Dieu. Qu'est-ce qui a été cause de mon erreur et de cette perte ? *Mon défaut de docilité*. Je peux tout rapporter à cet unique point, parce que cette qualité précieuse, cette qualité propre d'une novice, cette qualité mère, enfante toutes celles qui m'étaient nécessaires pour m'avancer, selon les vues de Dieu, dans la perfection à laquelle il m'appelait.

Oui, ma chère Sœur, je réduis tout à ce mot unique de *docilité*, afin qu'en vous le rappelant, vous ayez présents à l'esprit toutes les qualités que vous devez avoir et tous les moyens que vous devez prendre pour être une vraie novice, et que ce mot seul renferme et indique.

La docilité, en effet, renferme l'humilité, la simplicité, la défiance de soi-même et des idées que l'imagination produit, comme des jugements qui se forment en nous ; elle opère une entière confiance en

ceux qui nous dirigent, et qu'elle nous fait regarder comme étant, par rapport à nous, l'œil par lequel Dieu nous observe et la bouche par laquelle il nous parle.

L'humilité est le germe et la gardienne de toutes les vertus chrétiennes. Sans l'humilité nous n'avons point de vertus pour le ciel, mais seulement des vertus humaines, qui ne sont le fruit que d'heureuses circonstances et d'une certaine tournure d'esprit qui nous a tenus éloignés du mal, qui nous inspire une honte naturelle pour tout ce qui est vicieux, qui nous ferait rougir à la pensée de commettre quelques mauvaises actions. Ce n'est pas que ces motifs-là, en eux-mêmes, soient mauvais ; mais s'ils sont seuls, ils ne constituent pas une vertu surnaturelle, telle surtout qu'une Religieuse doit la pratiquer ; ils ne sont pas solides, ils exposent la conscience à bien des erreurs et des illusions.

Nous devons devenir conformes à l'image de Jésus-Christ. Point d'élus, dit saint Paul, sans cette conformité. Il faut donc que chaque vertu que nous pratiquons soit comme un coup de pinceau qui ajoute à notre âme un trait de ressemblance avec la sienne. Or, pour cela, c'est dans l'âme de Jésus-Christ que ce pinceau doit être trempé, afin qu'il en apporte à notre âme les couleurs, c'est-à-dire qu'il y imprime les vues divines, les motifs surnaturels qui dirigeaient l'âme de notre Sauveur ; c'est par conséquent le désir de plaire à Dieu, d'exécuter sa volonté, de se rendre saint par la raison que lui-même est saint, qui doit animer nos efforts dans la mortification de nos pensées comme dans celle de nos sens, je veux dire dans

la pratique de toutes les vertus. C'est le seul fondement solide que nous puissions donner à l'œuvre de notre sanctification.

Voulons-nous maintenant savoir si nous élevons cet édifice sur le rocher ferme, ou seulement sur le sable, c'est-à-dire si nos vertus sont réellement surnaturelles et divines, ou si elles ne sont que naturelles et humaines? Nous avons un moyen bien sûr de faire ce discernement, et le voici : une certaine élévation dans nos pensées, un goût que l'habitude a fortifié en nous pour tout ce qui est décent et honnête, peuvent bien nous garantir de la bassesse du vice et de l'excès des passions ; mais jamais de pareils motifs ne produiront en nous l'humilité. Tout ce qui n'est que naturel tient trop à l'amour-propre, y participe trop immédiatement pour s'accommoder de l'humilité ; voyez donc quelle impression font sur vous les avis que vous recevez de vos Supérieurs lorsqu'ils vous font connaître vos défauts et vous adressent des reproches. Si vous êtes sous l'influence des motifs humains, si l'amour-propre est tout vivant en vous, il ne manquera pas de vous dire : Vos Supérieurs se trompent, ou ils sont trompés eux-mêmes ; ils ont mal interprété des actions, des procédés très innocents ; ils ne connaissent pas votre intérieur et les bonnes intentions qui vous animent ; ils ont été induits en erreur par quelques rapports peu exacts, peu charitables ; ils ont conçu quelques préventions contre vous ; c'est parce que vous leur avez déplu par quelque endroit qu'ils vous jugent et vous traitent défavorablement : tout ce que vous avez fait n'est-il pas bien fait, et peut-être mieux qu'on ne vous mon-

trait à le faire ? Cette pauvre âme, ainsi vaincue par l'amour-propre, va continuer à se croire parfaite et rendre inutiles pour elle les moyens que Dieu lui aurait ménagés pour le devenir.

Si, au contraire, elle est contenue et animée par un vif désir de plaire à Dieu, si sa vertu est bien véritablement le fruit de la grâce, si elle est allée sincèrement chercher dans le cœur de Jésus-Christ ses motifs, ses moyens, son modèle, elle y aura puisé la douceur et l'humilité, qui en sont le caractère propre. Je sais bien qu'elle ne sera pas à l'abri des souffrances et des révoltes de l'amour-propre, il tâchera encore de se faire écouter; mais l'humilité sera là pour lui répondre, et elle préservera cette âme des illusions de l'orgueil. Cette âme sentira que rien ne la rapproche plus de Jésus-Christ que l'obéissance, les abaissements, les humiliations, supportés pour l'amour de lui et en union avec lui. Elle ne repoussera donc point les avis qui l'humilieront; elle reconnaîtra à cet effet même que ces avis viennent de Dieu, parce que ceux que donnent la chair et le sang n'humilient pas. Elle s'étudiera sans préventions à s'en faire l'application, à s'examiner; et ce travail de la docilité attirera sur elle de nouveaux bienfaits de Dieu, qui ajoutera des grâces de forces pour agir aux grâces de lumières dont elle aura profité.

Une vertu trop naturelle ne nous montre dans les créatures qui nous disent des vérités sincères, que de la prévention. Une vertu surnaturelle ne nous laisse point nous arrêter aux créatures qui nous parlent, elle nous fait aller droit à Dieu. C'est de lui et comme venant de lui qu'elle reçoit les avis qu'elle entend

d'une bouche humaine ; et dans le sentiment de sa vive reconnaissance envers Dieu, qui veut bien s'occuper d'elle, elle lui dit : Que vous êtes bon pour moi, ô mon Dieu ! vous ne voulez voir aucun défaut dans mon âme ; vous voulez que rien en moi ne repousse votre bonne volonté et ne mette des bornes à votre amour. Oh ! que je vais tâcher de profiter des avis que vous me faites donner ! Elle ajoute encore : Que j'ai d'obligation aux personnes qui veulent bien se donner l'ennui et prendre la peine de s'occuper de moi, de m'aider à la recherche de mes défauts, de m'en avertir et de me les faire connaître !

Ainsi pense et agit celui dont la vertu est fondée sur l'humilité. Il accueille, il conserve soigneusement au dedans de lui les avis qui lui sont donnés ; il y réfléchit, il les médite, et il s'avance de vertus en vertus. L'humilité recueille ; l'amour-propre dissipe. Celui qui serait vertueux, toutefois autant qu'on peut l'être sans cesser d'être amateur de soi-même, s'irrite à toutes les vérités sévères qu'on lui dit ; elles ne lui font que des blessures et ne produisent que des souffrances. Il ne peut garder dans son cœur ces avis, ces remèdes salutaires, qui n'y ont d'autre effet que de le tourmenter. Aussi il s'empresse de les en ôter. Ils sortent d'au dedans de lui sous la forme de plaintes, de confidences que, dans un épanchement tout naturel, tout humain, il verse dans le sein d'une amitié qui est toute naturelle et toute humaine aussi. Par cette communication, les avis qu'on lui a donnés sont sortis de son âme. La preuve en est que l'effet, pénible, à la vérité, mais salutaire, qu'ils opéraient en elle, a cessé.

Cette humilité, cette simplicité dans la vertu a toujours été reconnue comme étant tellement nécessaire, qu'il y a des Pères de l'Eglise, notamment saint Augustin et saint Cyprien, qui sont allés jusqu'à dire qu'il valait mieux être pécheur et humble que d'être juste et orgueilleux. On sent bien que ceci ne doit pas être pris à la lettre, parce qu'il est impossible d'être juste et orgueilleux. Mais on doit estimer par là tout le prix que ces grands hommes attachaient à l'humilité, et jusqu'à quel point ils la croyaient nécessaire, et enfin tout l'obstacle que le vice contraire apporte à la sanctification des âmes.

Qu'il s'en faut bien qu'on envisage ainsi les choses dans le monde ! Ceux qui parlent de nos défauts, ceux qui nous les font sentir, sont regardés comme des malveillants, des ennemis, des jaloux. Peut-être a-t-on quelques raisons de le penser ainsi, car la jalousie et la malveillance y exerçant un plus grand empire que la charité, celle-ci y est encore affaiblie par les formes de la flatterie et de ce qu'on appelle politesse, qui constituent le langage du monde, auxquelles on l'assujétit, de manière qu'elle y parle rarement son langage propre, celui de la vérité.

De là je conclus 1° qu'une personne qui quitte le monde à un âge où la vertu a déjà pris en elle les usages, les formes selon lesquelles on l'y pratique, qui ne connaît pas cette charité fraternelle qui nous parle et nous avertit de nos défauts, qui ignore encore davantage en quoi consistent les devoirs d'une direction qu'une supérieure, une maîtresse de novices, ont à remplir envers leurs novices, qui ne sait pas plus ce que c'est que le devoir de soumission, de simplicité,

de docilité, d'humilité que celle-ci est tenue de rendre à l'autorité de ses Supérieurs, doit trouver toutes ces choses un peu étranges, et avoir de la peine à les comprendre et à s'y former. Elle s'est crue vertueuse sans avoir rien pratiqué de tout cela; elle édifiait dans le monde, elle y était peut-être citée comme un modèle. Oh ! qu'il doit en coûter, je le sens, pour, au sortir de là, devenir en quelque sorte novice dans la vertu même. Elle peut bien se dire : Y a-t-il donc deux genres de vertu ? Et pourquoi ne me sanctifierais-je pas dans la Religion par la pratique des vertus qui m'auraient sanctifiée dans le monde ? A cela je lui répons d'abord qu'indépendamment des vertus générales propres à tout chrétien, il est encore des vertus d'état qui sont d'une obligation tellement étroite qu'on ne peut se sanctifier sans les pratiquer. En second lieu, les vertus, même d'une nécessité générale, ont bien des degrés; elles ont bien des objets divers et des genres de pratiques différents. Et de là vous comprenez que celle qui a pu se croire suffisamment instruite dans un genre doit se regarder, et est en effet une écolière dans l'autre. Par exemple, le recueillement, l'abnégation de soi-même, l'amour de la pauvreté, l'obéissance, la soumission, la simplicité, l'esprit d'humilité, l'entier abandon de soi-même à la volonté de Dieu, selon qu'elle nous est manifestée par des Supérieurs, le renoncement à ses jugements, à ses lumières propres pour adhérer d'esprit et de cœur aux pratiques, aux règles, aux décisions qui nous sont données; toutes ces vertus propres et essentielles à une Religieuse sont-elles connues et pratiquées par les personnes vertueuses même dans le

monde ? Et cependant quelle science immense renferme la connaissance de toutes ces vertus ! On ferait un volume entier sur chacune d'elles qu'on serait loin d'avoir tout dit. Et l'on présumerait être assez avancé, pour quelques années de pratique de vertus communes dans le monde, pour penser que l'on peut s'instruire et se diriger soi-même dans la pratique des vertus religieuses. Si le démon a pu vous entraîner dans cette erreur, ma chère Sœur, abjurez-la de tout votre cœur. Pour ne parler ici que d'une seule vertu, dont le nom est cependant souvent prononcé dans le monde, la soumission à la volonté de Dieu, eh bien ! cette vertu même est-elle bien connue dans le monde ? Y sait-on, y soupçonne-t-on même que faire une chose entièrement inutile en soi, ou même ne rien faire par obéissance, est quelque chose d'infiniment plus parfait, plus glorieux à Dieu, plus méritoire, que ne le serait la guérison de tous les malades d'un hôpital opérée par goût, par inclination et pour se satisfaire. Cela est cependant vrai à la lettre ; mais cette science de la vertu n'est donnée qu'aux simples et aux humbles. Dieu la cache à ceux qui se confient en eux-mêmes.

En général, les vertus mêmes qui sont celles de tous les chrétiens, la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, la fuite des péchés, ne doivent-elles pas être portées à un degré de perfection plus grand dans une Religieuse que dans une simple laïque ? L'Epoux n'a-t-il pas droit d'attendre plus de soins, d'attention, d'intérêt, de prévenances, de sentiments, en un mot, de son épouse, qui doit être un autre lui-même, que de la part des autres per-

sonnes qui le servent dans sa maison ? Celle que Jésus-Christ a choisie pour l'aimer et en être aimé, ne doit-elle l'aimer que comme on aime dans le monde ? Et cependant si elle ne connaît que cet amour commun, tel qu'il peut exister dans les personnes constamment livrées à des occupations temporelles, il faut bien qu'elle apprenne, par des leçons et des études, quel est l'amour qui est propre aux personnes uniquement occupées d'œuvres de charité, que la charité inspire et dont elle s'alimente tout à la fois. Il faut donc qu'elle se fasse écolière, même dans la manière de pratiquer le premier des préceptes divins, l'amour de Dieu.

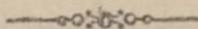
Concluons, en second lieu, combien doit se féliciter une âme que Dieu appelle à s'instruire dans le grand art de l'aimer ; et si elle sent toute l'étendue de cette faveur, accordée à un si petit nombre, oh ! qu'elle laissera bien de côté toutes ses petites lumières, toutes ses petites idées pour recevoir les leçons de la grâce, les instructions vraiment divines qui lui seront données : oui, divines, puisqu'elles lui seront données par ceux qui ont charge et grâces de Dieu pour la diriger !

Ainsi, ma chère Sœur, vous allez acquérir, par vos propres réflexions, l'humilité, la défiance de vous-même, l'estime et le respect pour les avis et instructions que vous recevrez, ce qui constitue essentiellement la docilité. Peut-on n'être pas humble quand on se voit si peu avancé, non-seulement dans la pratique, mais dans la connaissance même des vertus religieuses, sans qu'on puisse se dire : Ce n'est pas ma faute ? Peut-on conserver quelque confiance en

soi quand on aperçoit combien on s'est retardé et même égaré en suivant ses propres idées, et en ne s'abandonnant pas entièrement à la conduite de ses maîtres?

Bien établie dans cet état d'humilité, de défiance de vous-même, vous ne serez pas aussi aisément dominée par toutes les idées que produisait votre imagination, et qui exerçaient sur vous un si fâcheux empire. Prévenue contre les pièges que le démon vous tendait, vous n'y tomberez pas aussi facilement que vous l'avez fait du passé. Mais attendez-vous bien à ce que l'ennemi du salut renouvellera contre vous toutes les tentations qui ne lui ont que trop réussi jusqu'ici. Il continuera à vous attaquer par le dégoût et l'ennui; ce que l'on vous commandera vous paraîtra insipide, ennuyeux. Il vous attaquera par l'amour-propre; ce qu'on vous prescrira de faire vous paraîtra bas et petit, et n'être que l'ouvrage d'une servante. Il vous attaquera par votre jugement et vos lumières; il vous semblera que ce qu'on vous dit de faire est inutile, que ce n'est pas ce qu'il y aurait de mieux; il vous dira que l'on avancerait davantage et que l'on ferait mieux si l'on agissait d'après vos idées. Que sais-je encore? Il vous dira qu'on ne peut pas être Religieuse et Hospitalière tout à la fois; ce qui signifie, en d'autres termes, qu'on ne peut sanctifier que des prières et des méditations, et non pas des œuvres; qu'on ne peut se mettre sous les yeux de Dieu quand on agit, se rappeler quelquefois sa présence, donner à ses actions le motif de faire la volonté de Dieu, supporter ses fatigues et ses peines en esprit de pénitence, de patience, d'union avec celles de notre Sauveur, lui dire de temps en temps que nous

le prions de regarder tous nos pas, toutes nos sollicitudes, toute l'attention que nous donnons à nos devoirs d'Hospitalière comme autant d'actes d'amour pour lui et de dévouement à sa personne, que nous entendons servir dans les pauvres ; qu'on ne peut pas se ranimer, se reconforter, se consoler dans les dégoûts, dans les contrariétés, les surcharges d'esprit et de corps, en songeant que Dieu tire sa gloire, et nous des mérites, de nos souffrances, de notre sollicitude, de notre patience, de notre persévérance ! Vous devez voir maintenant combien l'idée que vous vous étiez faite, et qui vous paraissait bien claire, qu'on ne pouvait être tout à la fois Religieuse et Hospitalière, est fausse et absurde. Vous ne vous laisserez donc plus surprendre par toutes les illusions, les faux jugements dont le démon tâchera encore de remplir votre esprit pour rendre inutiles en vous les grâces de Dieu. Vous persévérerez, je l'espère, dans de bonnes intentions ; Dieu les bénira, et vous deviendrez sous sa protection une fervente Religieuse et une charitable Hospitalière.



CHAPITRE XXVIII.

Combien les Religieuses sont obligées par leur conduite de faire connaître et aimer Jésus-Christ, de procurer l'honneur de la religion et de l'Eglise. — Règles de conduite.

Considérez, mes chères Sœurs, la mission qui vous est conférée comme une des plus grandes marques de confiance que vous puissiez recevoir de la part de Dieu. Il remet en vos mains ses intérêts les plus chers; voyez tout ce que vous pouvez pour la gloire de son Eglise dans la position où vous allez vous trouver. L'honneur de cette Eglise, qui est si précieux à Dieu, est à votre merci. Que ne pouvez-vous pas pour la rendre recommandable, ou pour en rabaisser la gloire, au milieu d'une secte qui s'est séparée d'elle? Toutes vos actions vont avoir une influence directe sur la Religion catholique; toutes vont en relever le mérite et les avantages, ou la déprécier dans l'esprit des protestants. Convenez qu'il faut bien se confier à quelqu'un pour mettre à sa libre et entière disposition tout ce que l'on a de plus précieux. Et voilà ce que Dieu fait par rapport à vous. Voyez donc jusqu'à quel point il compte sur vous. Qu'il doit vous être consolant de lui dire : O mon Dieu ! je sens tout le prix de votre confiance, et je suis bien résolue de tout supporter, de tout souffrir, de tout sacrifier, et de

m'immoler moi-même par-dessus tout, pour faire aimer, respecter votre sainte Eglise, ma bonne mère, et la faire valoir, reconnaître, distinguer comme la seule Epouse de Jésus-Christ et la seule véritable Eglise.

Gardez-vous bien de ne voir dans votre départ et la commission qui vous est donnée que la suite de combinaisons humaines, que le résultat de mesures et de dispositions prises par les hommes, et un choix qui ne vient que d'eux. De bonnes chrétiennes et, à plus forte raison, des Religieuses vivant de la foi, ne s'arrêtent jamais à ces causes secondes que Dieu emploie pour arriver à ses fins, et sous le dehors desquelles il cache sa propre action. Voyez tout cela dans la sagesse de Dieu, qui règle tout, qui produit ou permet toute chose. Quand Dieu a inspiré au fondateur de l'hôpital de Neuchatel d'entreprendre cette bonne œuvre, vous étiez dès lors dans sa pensée ; c'était sur vous qu'il jetait les yeux pour faire asseoir la charité chrétienne sur le trône matériel qu'il lui faisait élever. Sans vous, cette maison n'est qu'une maison comme toute cachée ; fût-elle même remplie de malades qu'on y soignerait, elle ne serait encore rien par rapport à Dieu et à la charité, parce que là où la foi n'est pas, la charité ne peut y être. C'est vous qui l'y introduirez, elle y entrera avec vous. Le malade y sera soigné au nom de Jésus-Christ ; il y recevra les services qu'inspire cet amour du prochain qui prend sa source dans l'amour de Dieu, et qui rend la charité complète. Par vous cette maison va devenir la maison de Dieu et le lieu où se prépare sa gloire. S'il est vrai de dire, et qui pourrait en douter, que Dieu a influé

sur la fondation de cette nouvelle maison, il est tout autant vrai d'ajouter qu'il a influé sur la démarche qui vous fait aller l'habiter. Regardez-vous donc comme les élues de Dieu pour cette bonne œuvre ; entreprenez-la avec reconnaissance pour le choix qu'il a fait de vous ; avec respect, comme l'exécution d'un ordre de sa part ; avec soin, attention, vigilance, comme un ouvrage destiné pour Dieu même, qui doit lui être offert, et dont il veut se parer pour paraître tout ce qu'il est, un Dieu de miséricorde et de charité, le Dieu de l'Eglise catholique, auprès de ceux qui n'ont pas de lui une idée juste.

Voilà une grande mission : en conclurez-vous qu'elle est bien difficile à remplir ? Nous ne serions pas d'accord sur l'expression, parce que je la trouve plus importante que difficile. Oh ! oui, elle est extrêmement importante. Mettez-vous bien dans l'esprit, mes chères Sœurs, que pour les protestants au milieu de qui vous serez, vous portez sur vos personnes toute la Religion catholique. Ils liront, ils étudieront sur vous, et seulement en vous voyant et en vous observant, les dogmes, la morale, la sainteté, les pratiques, l'esprit de notre sainte Religion ; vous allez fixer leurs idées sur toutes les préventions favorables ou défavorables qu'ils en ont conçues ; ils laisseront de côté ce qu'ils ont ouï dire, en bien ou en mal, pour se ranger à l'opinion que vous leur en donnerez. D'abord, ils s'attendront à trouver en vous des chrétiennes parfaites, pratiquant tout ce que l'on vante de vertus, de perfections dans la Religion catholique. Puis aussi plusieurs, et peut-être le grand nombre, seront portés à s'expliquer à eux-mêmes tout le dévouement

qu'ils remarqueront en vous, toute l'austérité qu'ils observeront dans vos mœurs et votre conduite, toutes vos pratiques religieuses, tout le bien, en un mot, qu'ils verront, en attribuant tout cela au fanatisme, à la superstition, à l'exagération ou à quelques autres causes de ce genre. Vous savez que, dans votre maison même, des protestants ne pouvaient croire que l'on pût être porté à embrasser votre saint état par d'autres motifs que des dépit.

Voilà donc deux choses qui doivent fixer votre attention, et vers lesquelles votre conduite doit être soigneusement dirigée : justifier l'idée de perfection que quelques-uns se font de votre saint état, et rectifier les motifs auxquels les autres attribuent ce qui leur paraît extraordinaire et au-dessus de ce dont ils se sentiraient capables, dans la générosité de votre dévouement et la sainteté de votre vie.

Or, pour parvenir à cette grande et heureuse fin, qu'avez-vous à faire ? Ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre. Ecoutez bien, car c'est Jésus-Christ qui va vous parler : *Soyez prudentes comme le serpent et simples comme la colombe*. C'est à ces courtes paroles que l'Évangile borne les conseils spirituels que Jésus-Christ donna aux soixante-douze disciples qu'il envoyait devant lui pour lui préparer les voies dans les bourgades de la Judée. Regardez-les comme dites à vous-mêmes. N'y a-t-il pas bien des rapports entre leur mission et la vôtre ? N'allez-vous pas préparer les voies à Jésus-Christ, et faire connaître l'Église catholique en mettant au jour les œuvres qu'elle inspire. Pratiquez donc avec grand soin ces deux vertus ; ce sont celles de votre situation, et elles feront ressor-

tir toutes les autres vertus que la grâce de Dieu a mises en vous.

Soyez toujours occupées ; que toutes les personnes qui ne manqueront pas, surtout dans les commencements, de venir visiter votre maison, vous trouvent toujours appliquées à faire quelque chose d'utile. Saluez toujours honnêtement celles dont vos yeux rencontreront le regard ou qui s'approcheront de vous ; mais ne commencez pas vous-mêmes une conversation, à moins que ce ne soit pour quelque objet utile. Dès qu'on vous parlera, répondez sur-le-champ, aussi poliment que vous le pourrez. Partout la politesse relève bien la vertu, mais particulièrement auprès des gens où vous serez. Soyez donc polies par vertu et pour l'honneur de la vertu. Que vos entretiens soient courts : excusez-vous gracieusement sur vos occupations. Ce ne seront pas tant vos conversations que vos actions qui édifieront. Beaucoup d'actions et quelques paroles courtes, qui ressentent la modestie, la simplicité, le calme de l'âme, ce qui constitue la politesse de la charité, qui doit être la vôtre : voilà ce qui édifiera ; voilà le baume dont seront parfumées, bien utilement pour elles, les personnes qui entreront chez vous ; voilà ce qu'elles retiendront de leurs visites et ce qu'elles en rapporteront, et chez elles et dans les sociétés. Voilà enfin l'exercice de la prudence, qui se met à couvert sous ses bonnes œuvres, et de la simplicité, qui assure au dehors le secours de Dieu ; de la prudence, qui évite les occasions, et de la simplicité, qui fait qu'on s'en tire toujours heureusement quand Dieu permet qu'on les rencontre.

Dieu vous a toutes choisies peu parleuses et peu empressées à vous livrer au dehors, preuve que cette prudence est, dans votre situation, la vertu que Dieu juge nécessaire. Mais n'outrerez pas le silence ; la taciturnité est un défaut. Elle ne préviendrait pas, au contraire, elle ferait juger défavorablement et votre caractère et votre vertu. Rendez-la aimable en la présentant toujours douce, accueillante et modeste.

Vous aurez bien peu d'occasions de sortir, et cela sera autant conforme à votre goût que convenable en soi. Vous ne mangerez jamais dehors, et vous n'admettez personne à votre table. Si M. P..... vous invitait, priez-le avec douceur et instance de permettre que vous pratiquiez ce point de votre règle. Il y aura cependant des visites de devoir que vous n'omettez pas, et que vous ne ferez jamais sans une de vos compagnes.

Vos soins envers les malades devront être un peu plus étendus là qu'ils ne le sont ici, parce que les malades y seront moins nombreux. A Besançon, il n'y a quelquefois que deux Sœurs pour quarante et cinquante malades. Là une n'en aura que huit ou dix. Qu'elle emploie également tout son temps auprès de ce petit nombre. Et que les malades protestants s'aperçoivent qu'ils sont servis par la charité de l'Eglise catholique. Je n'ai rien à ajouter d'ailleurs aux instructions de votre règle et à la pratique que vous en avez faite, sur les soins des malades.

Ne prêchez pas les protestants malades, laissez-les à leurs réflexions ; ne faites parler que vos œuvres, votre affection pour eux, le tendre intérêt que vous leur témoignez. Vous êtes envoyées pour cela uniquement ; ce sera la prédication de la simplicité.

Dieu convertira à son gré. Ne vous exaltez pas la tête sur le grand bien que vous paraît être la conversion d'un mourant et le bonheur de l'envoyer au ciel. Pour qu'une chose soit un bien, il ne suffit pas qu'elle soit bien en soi, il faut qu'elle le soit dans toutes ses circonstances, et qu'elle soit l'œuvre de la prudence. Tenter imprudemment une conversion, ce n'est pas une bonne œuvre; ce n'est qu'une bonne imprudence. Dans les cas de ce genre qui pourraient vous embarrasser, référez-en à M. le doyen de Crescier, et laissez-le agir : vous ne serez responsables de rien ni devant Dieu ni devant les hommes.

Ne parlez jamais de religion. Probablement on ne vous en parlera pas non plus. Si le cas arrivait, recommandez-vous à Dieu ; il vous fera la grâce d'inspirer à votre prudence et à votre simplicité ce que vous aurez à répondre ; mais que cela soit brief, parce que Dieu ne vous envoie pas pour discourir, et qu'il serait bien dangereux qu'un propos prolongé ne vînt pas de lui.

Les protestants ne sont pas des infidèles ; ils croient à la rédemption de Jésus-Christ, et ils ont la morale de l'Évangile. Sur ce sujet, ils peuvent dire bien des choses édifiantes, et auxquelles il ne manquerait que d'être dites dans le sein de la véritable Eglise. Ne vous étonnez donc et ne vous scandalisez pas de ce que vous pourriez entendre de bien. Tout ce bien n'est pas celui de la secte protestante ; c'est celui de l'Eglise catholique, c'est une de ses dépouilles, qu'ils ont emportée avec eux quand ils l'ont quittée. Un sujet peut mettre l'habit de son roi, être plus bel homme et avoir meilleure grâce que lui ; mais avec tout cela ce n'est pas le roi.

Attendez-vous à avoir quelques ennuis, quelques peines de la part des domestiques et serviteurs de la maison. Vous trouverez en eux d'autres manières, d'autres usages, d'autres défauts que dans ceux de votre pays. Tout ce que je puis vous dire sur cela, c'est d'endurer, de souffrir, de supporter tout ce qui n'aura d'autre effet que la peine et l'ennui qui en résulteront pour vous. Nous sommes tous destinés aux peines, et la patience est un des grand sujets de prédication que vous aurez à traiter dans la mission que Dieu vous donne : la prudence vous en fait une nécessité. Quant à ce qui aurait d'autres conséquences, vous consulterez M. le doyen. Il vous donnera peut-être des avis, soit sur ce sujet, soit sur d'autres qui ne vous sembleront pas conformes à ceux que vous psésumeriez qu'on vous donnerait ici. Ne vous en étonnez pas trop et ne vous prévenez pas; vous êtes dans un autre lieu et dans d'autres circonstances. Ce qui convient dans un endroit serait inconvenant dans un autre. Pratiquez ici la simplicité, et, vous conduisant avec docilité, selon les avis de la personne que Dieu vous a donnée pour vous guider, vous agirez avec prudence et sécurité.

Gardez-vous bien de dépriser ce que vous verrez et de vanter à ses dépens ce que vous avez quitté. Cela préviendrait prodigieusement contre vous. A Neuchâtel, montrez-vous Neuchateloises, louant tout ce qui peut être loué, trouvant bien tout ce qui l'est; excusant ce qui pourrait être mieux; faisant observer avec beaucoup de modestie et de prudence ce qui pourrait être réformé; montrant de l'estime, de l'intérêt, de l'amitié aux nouveaux compatriotes que Dieu vous donne,

les adoptant comme tels en son nom. Mes chères Sœurs, c'est là un des grands moyens de vous faire aimer, préparation nécessaire au bien que vous pouvez faire.

Vous entendrez souvent vanter la générosité de votre dévouement, le courage avec lequel vous supportez des choses si répugnantes à la nature, etc. Oh ! mes chères Sœurs, c'est ici que vous pourrez beaucoup pour la gloire de Dieu et de son Eglise. Ne dissimulez pas la source d'où vous tirez vos forces. Que l'on sache que c'est Jésus-Christ qui vous soutient ; que c'est lui que vous entendez servir dans les pauvres, qui sont ses membres, que c'est la foi, l'espérance et la charité qui vous animent et vous donnent la force de vous dévouer ainsi au service de Jésus-Christ dans les pauvres. Faites connaître qu'avec ces sentiments dans le cœur, tout est facile ; que tout sacrifice est jouissance, et que toute peine est consolation. Rapportez tout à l'honneur de Dieu et de son Eglise. Faites valoir le maître que vous servez, et la bonne mère qui vous a nourries, après vous avoir engendrées spirituellement à Jésus-Christ. Oh combien votre mission vous donne à cet égard d'avantage sur vos Sœurs ! Ici on est accoutumé à vous voir ; les catholiques qui vous environnent connaissent Jésus-Christ, sa charité, son Eglise ; et, quoique votre dévouement au service des pauvres soit pour eux un objet réel d'édification, quoiqu'ils s'en entretiennent utilement pour la gloire de Dieu, cependant il n'en sont pas aussi vivement frappés que le seront les Neuchatelois, pour qui ce spectacle sera nouveau.

Connaissez bien tout le prix et la dignité de votre mission. Ce n'est que dans l'Eglise catholique que

l'on trouve la pratique des conseils évangéliques ; il n'y a de Religieuses nulle part que dans son sein ; nulle part des filles, mues uniquement par des motifs spirituels, dans la vue de plaire à Dieu et de s'assurer des biens futurs, ne se consacrent au service des pauvres, et ne vont s'enfermer, avec des malades de tout genre, dans un Hôpital pour passer leur vie à les soigner, que dans la seule Eglise catholique. Toutes les Eglises qui en sont séparées ont conservé plus ou moins de ses dogmes et de ses préceptes de morale ; aucune n'a retenu ni ne pouvait retenir la pratique du dévouement religieux que vous professez. Votre état est le signe distinctif de la véritable Eglise ; c'est son apanage propre, et qu'elle ne partage avec aucune autre. Eh bien, mes chères Sœurs, c'est vous qui êtes appelées à aller les premières offrir ce beau spectacle aux yeux des protestants. Vous, dont l'état doit être considéré comme un ornement dont il a plu à Dieu de parer son Eglise et de lui réserver à elle seule, vous, dis-je, ornées à votre tour et parées par l'Eglise de ses livrées, vous allez paraître au milieu de nos frères séparés d'elle, portant sur vous-mêmes la marque distinctive de l'Eglise catholique, et comme étant une portion d'elle-même, avouées, accréditées par elle ; vous allez en son nom la mettre sous les yeux de ceux qui la méconnaissent, et leur dire par vos œuvres : Telle est la mère que vous avez quittée, contre laquelle vous restez encore prévenus et soulevés, parce que vous ne la connaissez pas. Peut-on, je le répète parce que j'en suis frappé, peut-on recevoir de Dieu une commission plus honorable et une preuve de prédilection plus encourageante ?

Mettez en tête de vos devoirs ceux que vous avez à vous rendre les unes aux autres. Soyez bien réunies dans la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Facilitez à celle à qui doit être confiée la supériorité l'exercice de cet emploi par votre déférence, votre docilité, votre soumission, votre confiance, votre amitié. Ne perdez pas de vue Jésus-Christ, de qui émane toute autorité, et qui reçoit tout acte d'obéissance et de soumission; qui, au jour du jugement, après avoir dit : « J'ai été malade, et vous m'avez soulagé, » vous dira aussi : « J'ai été votre supérieure, votre mère, et vous avez eu du respect et de l'obéissance pour moi; » comme il dira aussi à celle-ci : « J'ai été confié à vos soins, et vous les avez exercés avec intérêt et tendresse envers moi. » Et qu'ainsi celle qui fera les fonctions de Supérieure se rappelle bien que c'est pour l'utilité et le service des autres que ce titre est établi.

Sur toutes choses, mes chères Sœurs, ce que je vous recommande, très instamment s'il arrivait entre vous quelques petits sujets de plainte et de mécontentement, ce qui ne devrait nullement vous surprendre ni vous décourager, car le démon vous attaquera, vous allez vous-mêmes lui faire la guerre dans son domaine, oh alors que jamais le soleil ne se couche sur cette petite peine : *Sol non occidat super iracundiam vestram. Ephes. iv, 26.*) Ce ne sera rien, moins que rien, si vous revenez tout de suite, car vous vous connaissez assez pour compter sur votre amitié réciproque, et pour sentir que vos cœurs ne sont pas capables de ressentir de l'aigreur l'un contre l'autre. Mais ce sera

quelque chose si vous renfermez un mécontentement, si léger qu'il soit, au dedans de vous. — Je m'interromps en écrivant ceci pour supplier Dieu de tout mon cœur de répandre d'abondantes bénédictions sur la première qui se rapprochera de sa compagne.

Vous serez observées sur vos rapports entre vous, comme sur toute autre chose; vous serez, surtout dans les commencements, le sujet des conversations. Que ceux qui vous auront vues puissent dire de vous : Oh! comme ces Sœurs sont bonnes et douces entre elles! comme elles se parlent avec amitié! comme elles se préviennent l'une et l'autre! ce sont vraiment trois Sœurs qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

Prévenez avec soin le relâchement, qui s'introduit si aisément dans les petites communautés. Pratiquez votre règle dans la plus grande ponctualité. Je n'ai rien à vous dire quant aux sacrements, à la messe, à la lecture, à la visite et aux prières ordinaires. Mais je vous exhorte pressamment à ne jamais manquer vos oraisons et les examens de conscience. Ces deux exercices-là sont d'une importance majeure. J'aimerais bien que tous les mois, le dernier jour du mois, par exemple, vous tinssiez entre vous trois un petit chapitre, où chacune dirait sa coulpe, et que, afin de la rendre vraiment utile, on cherchât moins dans son imagination ce que l'on aurait à dire, que dans sa conscience les défauts et les fautes que l'on a à corriger et à réparer, du moins celles qui sont matière de la coulpe. Là on s'avertirait charitablement les unes les autres de tous les manquements dont sciemment ou par ignorance on se serait rendue coupable. Combien cet exercice pourrait vous être utile si vous le

faites avec une sincère intention de le rendre profitable, si vous vous attachez à laisser tout amour-propre à la porte de la chambre où vous serez réunies, pour n'y apporter que l'amour de Dieu et l'amour mutuel des unes pour les autres! On s'y exhorterait un peu, on s'y ranimerait, on y parlerait par la seule inspiration de la charité, pour se rendre service réciproquement, et chacune ne ferait attention qu'au profit qu'elle peut tirer, ou pour elle, ou pour les autres, de ce qu'elle dirait ou entendrait. Cela vous mettrait toutes sous une surveillance plus spéciale les unes des autres, ce serait un fondement de sécurité pour toutes. Privées des secours variés et nombreux que vous aviez à Besançon, il faut y suppléer par quelques moyens; sans quoi, malgré la bonne volonté qui vous anime aujourd'hui, il vous sera bien facile de déchoir. Oh! combien cette petite réunion de trois fidèles épouses de Jésus-Christ, assemblées en son nom, dans la vue de se rendre de plus en plus dignes de cet auguste titre, et pour être mieux à même de faire connaître et respecter son nom et son Eglise à des protestants, plairait au divin Epoux! Oh! s'il a dit que là où deux ou trois personnes seraient réunies en son nom, il serait au milieu d'elles, douteriez-vous que, dans cette circonstance, il ne fût au milieu de vous? Si quelque embarras, quelques peines, quelques inquiétudes, quelques tentations, venaient à vous tourmenter et à vous faire sentir plus pressamment le besoin de Jésus-Christ, où seriez-vous plus sûres de le trouver? Au milieu de l'hérésie, dans un lieu où les yeux de Jésus-Christ tombent sur tant d'objets qui lui déplaisent, combien ils se repose-

raient doucement sur cette petite réunion, formée par la ferveur et l'amour pour lui ! Oh ! quelle source de grâces ouvertes dans une contrée qui en a si grand besoin ! Que de biens pourraient sortir de là ! Dieu, qui choisit ce qu'il y a de faible pour opérer de grandes choses, pourrait faire sortir de ce petit cénacle des biens qui n'auraient de mesure que sa grande miséricorde.

Probablement vous ne pourrez pas faire la lecture pendant tous vos repas, mais je vous conseille cependant de les commencer tous par là. Vous pourriez, par exemple, lire, le matin, une ou deux pages de votre Règle, et, le soir, un ou deux versets de l'Imitation. Celle qui aura fait la lecture aura encore le temps d'achever son repas avec les autres. Indépendamment de l'avantage personnel que vous y trouverez, ce sera aussi un sujet d'édification. Vous montrerez par là que les choses les plus communes peuvent et doivent être sanctifiées et faites pour Dieu, que vous ne le perdez de vue dans aucune circonstance, qu'il n'y a rien de purement profane dans votre vie ; et l'on en conclura, à la gloire de Dieu, qu'il n'est pas surprenant que celles qui n'ont que lui en vue reçoivent, pour les occupations auxquelles elles vaquent, la force, le courage, le dévouement, le contentement et le calme que l'on remarque en elles.

Si toutes vos actions doivent avoir une plus grande conséquence là où vous allez qu'elles n'en avaient ici, et par conséquent, si elles exigent de vous plus de vigilance, de recueillement, d'union avec Dieu, de renoncement à vous-mêmes que vous n'en pratiquez peut-être, d'un autre côté, vous aurez aussi de

plus grands moyens pour les observer plus fidèlement, et ces grands moyens sont les conséquences et l'importance même de vos moindres actions.

Ici on se permet une petite vivacité, un petit mouvement d'impatience, un signe de mécontentement, une parole peu charitable, qui, sans doute, ont toujours un mauvais effet et portent avec soi un scandale plus ou moins grand auprès des personnes qui en sont l'objet ou les témoins. Mais, du moins, leur foi n'en sera pas ébranlée ; ils ne jugeront pas l'Eglise catholique sur l'incartade de l'un de ses disciples ; elle y perdra peu. De même on sait que l'on est supporté avec bonté, avec charité par une Supérieure, par des Sœurs, et qu'elles ne prononceront pas, à l'occasion d'une faute qu'elles nous verront commettre, un jugement au détriment de l'Eglise, des vertus qu'elle inspire et du saint état que nous professons. C'est une puissante considération que l'on a de moins pour se contenir et réprimer les saillies du caractère et les inclinations de la nature. Or, cette considération, vous l'aurez dans toute sa force, dans le lieu où vous allez, pour vous aider et vous soutenir. Tout ce que vous ferez, tout ce que vous direz, tout ce qui sortira de vous sera attribué à la religion catholique ; on vous confondra avec elle ; elle et vous, vous ne ferez qu'un. Or, n'est-il pas vrai que de petites passions ne suffiraient pas, mais qu'il faudrait être emporté par celles qui égarent tout à fait la raison, pour donner lieu, par sa faute, à des protestants de dire : Les catholiques, qui se vantent d'être la seule Eglise de Jésus-Christ, la seule qui ait conservé ses dogmes et son esprit, ont toutes les faiblesses, tous les dé-

fauts des autres .Ce n'est pas la peine de s'astreindre à tant d'observances, de se soumettre à tant de pratiques, de porter des habits singuliers, pour se laisser aller à toutes les petites impatiences, les vivacités, les caprices, les humeurs, que tous les hommes éprouvent, pour ne pas s'entendre entre soi, pour être dur, sombre, chagrin, impoli envers les autres. Oh ! non, il est impossible, impossible à votre vertu, à votre amour pour Jésus-Christ, à votre attachement pour son Eglise, que jamais qui que ce soit, après vous avoir vues, conçoive une pareille pensée ; et je professe ici ma grande sécurité à cet égard : très persuadé, au contraire, que si je rencontrais dans quelque temps un Neuchatelois, je l'entendrais dire : Nous sommes bien heureux d'avoir ces bonnes Sœurs de Besançon ; combien nos malades se louent de leurs soins, de leurs attentions, de leurs bontés ! Tous ceux qui vont visiter le nouvel Hôpital admirent le ton de douceur, de calme, de politesse, de modestie, de simplicité de ces bonnes Religieuses. Chaque fois qu'on va les voir, on les trouve toujours occupées après leurs malades, sans qu'elles paraissent jamais ni ennuyées, ni fatiguées, ni rebutées de quoi que ce soit. Ne pensant à se faire valoir sur rien, elles ne parlent jamais de ce qu'elles font, ne se doutant pas que cela en vaille la peine ; si elles se parlent entre elles, c'est avec un air de bonne amitié, de confiance qui fait plaisir à voir. Oh ! il faut en convenir, il n'y a que votre Religion qui forme de pareils sujets !

Dieu vous récompensera de la gloire que vous lui aurez fait rendre par les soins particuliers qu'il prendra de vous. Ce que j'ai à vous recommander encore

très spécialement, c'est de vous tenir bien assurées qu'aucun des secours dont vous pourriez avoir besoin du côté de Dieu, ne vous manquera. Appelez-les par votre parfaite et entière confiance ; demandez-les, et attendez-les, comme nous le recommande l'apôtre saint Jacques, sans hésiter. Que votre foi ne vous permette pas de douter un seul instant que le bon Dieu ne vous accorde tout ce qui vous est nécessaire ; et ne vous faites pas un prétexte de vos imperfections et de vos fautes pour douter et hésiter sur l'effet de vos prières. Eh ! s'il n'y avait que les parfaits qui pussent espérer d'être exaucés, l'espérance serait donc la compagne de l'orgueil et de la témérité, puisqu'elle supposerait qu'on se croit parfait. Ne vous effrayez pas de la pensée de l'isolement où vous allez vous trouver et de la privation des secours extérieurs que vous aviez précédemment. Plus vous perdez de ce côté-là, plus vous gagnerez du côté immédiat de Dieu, et vos pertes seront bien réparées. Croyez fermement que Dieu vous a préparé tout ce qui vous est nécessaire, sans perdre le temps à vous livrer à des désirs et à des regrets. Si vous trouvez moins que ce à quoi vous étiez accoutumées, sachez vous dire : Cela me suffit ; s'il m'en eût fallu davantage, Dieu me l'eût procuré. Marchez à la suite de Jésus-Christ, qui vous appelle, selon les attraites et les lumières qu'il vous donnera. Suivez-le avec confiance et simplicité. Ne vous découragez jamais de vos fautes, si nombreuses qu'elles soient ; rappelez-vous souvent les conseils qui vous ont été donnés sur cette matière, soyez, comme dit l'apôtre, de bons et simples enfants de Dieu : *Simplices filii Dei*, qui se rendent avec sou-

mission et confiance à l'ouvrage où il daigne les appeler. Ce Dieu, qui vous honore par un choix si distingué, conduira lui-même, dirigera vos voies dans la belle carrière où il vous fait entrer; vous y procurerez sa gloire, la lumière de la foi brillera en vous au milieu des ténèbres de l'erreur; les hommes verront vos bonnes œuvres, et ils en glorifieront le Père céleste. Jésus-Christ se réjouira dans ses épouses; il les comblera de grâces et de mérites, gages certains du bonheur et de la gloire qu'il leur réserve.



CHAPITRE XXIX.

Grandeur et excellence de la charité pour les malades. —
Caractères que doit avoir la piété d'une Religieuse Hospitalière.

Je suis persuadé, mes chères Sœurs, que, malgré la peine qu'il est tout simple que vous éprouviez de quitter la maison où vous avez été élevées et les bonnes Sœurs avec qui vous viviez, pour vous transporter dans un pays où vous n'avez ni connaissance ni habitude, vous ressentez cependant tout le prix du choix que Dieu fait de vous pour porter et faire connaître sa charité dans un lieu où il peut y avoir de la bienfaisance et de l'humanité, mais où la vraie charité ne peut se trouver, parce qu'elle n'est que là où est la foi. J'aime à croire aussi que vous trouvez un vrai contentement à vous montrer tout à fait Religieuse dans votre prompte soumission aux dispositions que Dieu fait de vous.

Vous recevez donc l'honorable mission d'aller prêcher par vos œuvres à des protestants la charité de l'Eglise catholique, où seule elle se trouve. Pour remplir au gré de Dieu une fonction si distinguée, il faut que, dans un pays et sur le terrain même où la bienfaisance s'exerce par de grandes dépenses en faveur des pauvres, vous fassiez remarquer dans votre dévouement à leur service ce que la charité chré-

tienne a de supérieur à la simple bienfaisance et à l'humanité ; de sorte que ceux qui entreront dans votre hôpital, soit pour y chercher des soulagemens, soit seulement pour le visiter, y étant entourés des prodigalités de la bienfaisance, admirent encore davantage le pouvoir et l'effet de la charité chrétienne en vous et tout ce qu'elle sait inspirer de courage, de dévouement et de sacrifice. Il faut que, dans ce rapprochement des vertus morales et des vertus religieuses et parfaites des Sœurs, l'honneur en reste à celles-ci, et que ce monument d'humanité et de bienfaisance devienne par vos soins comme le piédestal sur lequel vous poserez la charité chrétienne pour la faire connaître, admirer et chérir, et qu'ainsi Jésus-Christ et son Eglise aient toute la gloire de cet établissement.

Ne regardez pas cette tâche comme au-dessus de vos forces ; non, elle ne l'est pas : vous l'exécuterez infailliblement en donnant à votre charité les vrais caractères qu'elle doit avoir, et que vous connaissez : qu'elle soit toujours douce, patiente, modeste, constante, zélée, attentive, ne se rebutant de rien, s'oubliant elle-même pour se dévouer au service du prochain. Toutes ces qualités de la charité, ou plutôt toutes ces vertus qui la constituent, ne vous sont pas étrangères. Les instructions que vous avez reçues vous les ont fait connaître et estimer, et vous avez commencé à les pratiquer. Eh bien, mes chères Sœurs, en les perfectionnant en vous, en les montrant vivant, respirant dans votre conduite et animant toutes vos actions, vous faites une chose plus glorieuse pour Dieu, plus admirable encore aux yeux de tout homme

qui réfléchit, que si vous construisiez vous-mêmes un hôpital ; ici vous ne donneriez que le vôtre, là vous vous donnez vous-mêmes. On peut, cédant à un premier mouvement de sensibilité envers les malheureux, se dessaisir de quelques portions de sa fortune pour leur ménager un secours nécessaire. Mais supporter la longue monotonie d'une même occupation sans se ralentir, éprouver bien des répugnances sans se rebuter, être en butte à bien des contradictions sans se décourager ; ressentir bien des révoltes au dedans de soi sans que la constance dans les résistances s'affaiblisse ; être toujours patient dans les peines, doux et bon envers ceux de qui l'on a quelque chose à souffrir, véritablement humble quand on est humilié ; confiant en Dieu dans les épreuves les plus pénibles, faisant tous les jours quelques progrès dans l'extirpation des défauts que l'on se connaît : tout cela n'est pas, il est vrai, au-dessus des forces que Dieu nous a données ; mais, je l'avoue, il est plus difficile et plus héroïque de passer ainsi sa vie que de se livrer un moment à un grand acte de générosité. Si cependant nous admirons, si nous félicitons celui à qui Dieu donne la pensée et la volonté de fonder un hôpital, oh combien, mes chères Sœurs, vous devez vous réjouir et vous féliciter de ce que Dieu vous a choisies pour faire par vous quelque chose de plus grand encore que la fondation d'un hôpital ! Que la grandeur des desseins de Dieu sur vous vous anime donc et vous soutienne au milieu des peines, des contrariétés, des désagréments, des besoins que vous pourrez être dans le cas d'éprouver. Croyez bien fermement que Dieu est avec vous, et, quels

que soient les difficultés, les tentations, les épreuves, les sujets de crainte que vous ayez à supporter, croyez qu'il ne s'est pas retiré de vous, mais qu'il attend, dans le secret est tout près de vous, la gloire qu'il espère recevoir de votre courage et de votre confiance en lui.

Je rends justice, mes chères Sœurs, à vos bonnes vues, à vos bons désirs ; vous avez, j'en suis sûr, la volonté de correspondre aux desseins de Dieu sur vous et de vous rendre dignes de ses bontés. Mais ne vous égarez pas dans les moyens. Si vous étiez des Religieuses cloîtrées, dévouées par état à la prière et à la contemplation, je vous dirais : N'ôtez pas les yeux de dessus vous-mêmes ; vos moyens de perfection sont dans une attention continuelle sur vous, dans un examen habituel de tout ce qui se passe au dedans de vous ; c'est là que doivent se concentrer tous vos soins ; c'est là que Dieu vous donne ses audiences, et où seulement vous devez aller le chercher.

Il n'en est pas ainsi pour vous, mes chères Sœurs : pour vous, Dieu est dans le malade que vous soignez, dans l'action que vous devez faire, dans l'attention que vous donnez aux détails de votre office, dans l'occupation de votre esprit par laquelle il repasse en lui-même l'ordre du service qu'il doit faire, les besoins des malades, les petits soulagemens, les consolations, les douceurs qu'il pourrait leur procurer ; et quand par une petite pensée, il rapporte tout cela à Dieu ; quand il se complaît dans ses sollicitudes et ses peines parce qu'il se rappelle que c'est pour la gloire de Dieu et par amour pour lui qu'il les supporte,

alors, mes chères Sœurs, alors vous trouvez Dieu là où il s'est mis pour vous : tout en vous occupant des autres, vous avez assez et tout fait pour vous. Tandis que vous pensiez à ce malade, Dieu pensait à vous ; tandis que vous l'aidiez et que vous le consoliez, Dieu plaçait dans votre cœur des grâces de consolation et de force. Ainsi, quand vous serez un peu mécontentes de vous-mêmes, que vous éprouverez des dégoûts dans vos occupations, des sécheresses, de la froideur dans vos prières et dans la réception des sacrements, des difficultés pour vaincre les penchants que vous savez devoir corriger ; quand l'ennui, la tristesse, vous gagneront ; quand vous aurez des fautes, des chutes à vous reprocher, si vous allez faire de tout cela le sujet d'une occupation intérieure qui vous absorbe ; si le service du dehors vient à souffrir par le défaut de votre présence d'esprit ; je vous le dis, vous n'avancerez rien, parce que, ne pouvant rien sans le secours de la grâce, vous iriez la chercher là où elle n'est pas, et vous ne la rencontreriez pas. Elle est pour vous dans le lit des malades, dans les soins que vous leur donnez, dans le contentement où ils sont de vous ; ce sont eux qui l'attirent sur vous par les bénédictions qu'ils vous donnent.

Quand donc vous serez inquiètes sur vous-mêmes, redoublez de soin, de zèle, d'efforts, d'intérêt, pour vos offices ; abandonnez-vous vous-mêmes pour être tout aux pauvres ; et Dieu ne se laissera pas vaincre par vous en générosité ! Vos oraisons, vos examens, vos prières, préparés par un zèle bien soutenu pour la gloire de Dieu dans les fonctions d'Hospitalière qui n'a point ou peu de manquements à se reprocher,

seront toujours faits d'une manière profitable pour vous.

Tout en pratiquant une soumission, une docilité religieuse envers celle de vos Sœurs qui est établie Supérieure de votre petite communauté, tout en la respectant comme dépositaire de l'autorité de Dieu, qui a transféré sur elle par rapport à vous une partie de celle dont étaient revêtues votre Mère et votre Maîtresse de Besançon ; conservant auprès d'elle la simplicité d'une novice, considérez cependant que vous ne devez plus l'être dans vos actions. Vous ne devez plus agir comme des enfants qui ont besoin d'être surveillés, soutenus, remontrés par des maîtres. Vous voilà devenues des Religieuses faites et que Dieu met en œuvre. Vous n'êtes plus dans la situation de jeunes personnes qui apprennent un état, et qui travaillent sous l'inspection et pour le compte d'un maître qui les instruit ; vous êtes maintenant à vos pièces ; vous travaillez par des motifs que vous vous faites à vous-mêmes et pour votre compte particulier ; vous allez traiter immédiatement avec Dieu de votre ouvrage ; soignez-le comme le mérite Celui à la gloire de qui vous le faites ; et ce Dieu, qui vous verra zélées, attentives, pleines d'intérêt pour ses propres affaires, se montrera, lui aussi, bon, miséricordieux, attentif sur vos besoins. Vivez, mes chères Sœurs, dans ce commerce intime et réciproque de service avec Dieu. Soyez toutes à ses intérêts, et soyez assurées que c'est le moyen le plus certain pour qu'il soit tout aux vôtres.

CHAPITRE XXX.

Regrets de l'âme religieuse qui n'a pas eu un dévouement assez parfait. — Excellent moyen pour pratiquer la soumission et la docilité envers les supérieurs et la charité envers le prochain.

Je vous écris, ma chère Sœur, pendant que vous êtes toute rapprochée de Dieu et bien intimement unie à lui dans les saints entretiens qu'il veut bien avoir avec vous. Je suis près de vous aussi et je vous vois avec bien de la consolation aux pieds de notre Sauveur, à qui vous avez dévoué votre vie, qui vous a admise au nombre de ses épouses, de ses plus chères créatures, de ses intimes amies, sur la fidélité desquelles il compte, et sur qui il se repose du soin de sa gloire. Combien vous vous félicitez de lui appartenir par des titres si touchants ! Que de sentiments vous occupent tour à tour en sa présence : l'amour, la connaissance, la joie, les regrets aussi, les résolutions pour l'avenir, les craintes encore que les mêmes circonstances ramènent les mêmes fautes, tout cela se présente à la fois à votre esprit, et vous voudriez être en même temps tout amour, tout regret, toute résolution, afin de mieux prouver à Dieu, si bon pour vous, que vous sentez le prix du choix qu'il a fait de vous, le vif repentir de n'y avoir pas assez

correspondu et la bonne intention de tout réparer et de mieux faire. Je suis bien convaincu que le bon Dieu accueille tous ces sentiments, qu'il les anime lui-même et qu'il vous ménage des grâces pour les entretenir et les rendre pratiques. Jouissez-en; la reconnaissance est si douce, surtout quand on peut s'acquitter envers celui de qui on a reçu tant de bienfaits par un retour de service que l'on sait qu'il désire et qu'il demande. Je partage bien sincèrement avec vous toute la satisfaction, tout le soulagement que vous éprouvez à dire à Dieu : Je n'ai pas assez senti, ô mon Dieu ! tout le prix du choix que vous avez bien voulu faire de moi pour me mettre au rang de vos épouses, de celles que vous rendez les instruments de votre charité envers les pauvres. Je l'ai reçu un peu comme un enfant qui ne sait pas encore discerner, apprécier tout ce qu'il y a de grand, de parfait, d'auguste dans un pareil rapprochement de vous ; j'ai trop conservé les goûts, les faiblesses du premier âge ; et, tandis que vous m'éleviez tout d'un coup et si jeune encore à un rang qui serait la récompense d'une longue vie de vertus et de mérites, je restais ce que j'étais par ma nature ; je ne m'élevais pas au rang où vous me placiez ; je m'occupais de moi, tandis que vous vouliez que je ne m'occupasse que de vous ; je recherchais les petits intérêts de mes goûts, de mes penchants, tandis que vous me choisissiez pour procurer les grands intérêts de votre gloire. Vous m'aviez donné une si honorable procuration pour me livrer aux soins de vos propres affaires, et je les oubliais pour faire les miennes ! Que de sacrifices vous me demandiez, et que je vous refusais parce qu'ils au-

raient trop coûté à ma sensibilité, à mon amour-propre, à ma volonté. J'étais comme un enfant à qui on aurait donné un superbe collier de diamants, et qui, parce qu'il n'aurait pas été aussi doux sur sa peau qu'une légère mousseline, parce qu'il lui aurait causé une très petite incommodité, l'aurait brisé et jeté loin de lui. Hélas ! que de trésors j'ai ainsi perdus et dissipés, pour n'avoir pas voulu me gêner en quelques petites choses, pour ne m'être pas assez étudiée à en connaître la valeur.

Oh, ma chère Sœur, combien, dans ces moments heureux où le bon Dieu s'est révélé à votre cœur, où il vous a fait connaître le prix de tous ces dons et l'insigne faveur d'avoir été appelée si jeune à son service, vous avez renoncé, j'en suis sûr, à cette trop grande occupation de vous-même, à cette recherche de ce qui flatte l'amour-propre, de ce qui satisfait vos goûts et vos penchants, à tous ces petits caprices, ces petites inquiétudes, ces petites volontés de l'enfance ! Aussi, je suis persuadé que vous allez sortir de votre retraite pleine de fermeté, de force et de courage pour vous renoncer vous-même, pour mettre notre Sauveur dans votre cœur et le faire régner, dominer sur toutes les inclinations et les petites fantaisies de la nature, qui, hélas ! ne nous rapportent pas de grandes jouissances, comme l'expérience vous l'a appris. Elles ne font que nous tromper et mettre des regrets et de l'amertume dans notre cœur, et nous rendre la vie bien pénible et bien amère. Religion même à part, il est bien doux et plus utile pour notre bonheur de supporter une contrariété, une parole désobligeante, un défaut dans un autre, que d'en

prendre de l'humeur et de nous courroucer ; et, surtout quand la Religion vient nous dire : Tout ce que vous supportez, tout ce que vous sacrifiez, Dieu le reçoit, Dieu s'en glorifie, Dieu vous en bénit, Dieu vous en réserve une récompense digne de lui. En se renonçant dans le temps, on se retrouve pour l'éternité, on en sent déjà les joies par la pensée que l'on fait quelque chose pour y parvenir, que l'on est sur la voie qui y conduit, et cette espérance, à mesure qu'elle s'établit en nous, qu'elle s'y fonde plus solidement par quelque acte de fidélité et de renoncement, est bien véritablement, croyez-moi, le plus grand et le seul bonheur dont nous puissions jouir sur la terre.

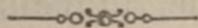
Je ne veux pas dire cependant que les vertus religieuses n'ont pas leurs peines et leurs amertumes. Oh ! elles en ont sans doute ! La nature est bien forte ; les résistances qu'elle apporte à nos bonnes intentions sont bien puissantes, les combats sont violents et les victoires coûteuses ? Mais que voulez-vous ? Quelle que soit cette peine, il faut bien la supporter. On ne peut pas se décider à jouer pour l'éternité. Dites-vous donc bien : *Il le faut*. Après ce mot, tout est dit ; il n'y a plus à hésiter, à raisonner, *il le faut*. Et afin que l'exécution s'ensuive, aidons-nous de tous les moyens que la foi et la réflexion nous fournissent. En voici un que j'ai lu dans la vie de saint Vincent de Paul et qu'il employait lorsqu'il fut placé dans la maison de Gondi comme précepteur des fils de M. de Gondi. Il prit la résolution de regarder Notre Seigneur Jésus-Christ dans la personne de M. de Gondi et la Sainte Vierge par Madame, de telle sorte que quand

l'un ou l'autre lui disait ou lui prescrivait quelque chose, il les écoutait et agissait comme par obéissance à Notre Seigneur et à sa Sainte Mère. C'est ainsi que, tout en se soumettant extérieurement à des créatures, il se soumettait intérieurement à Jésus et à Marie et avait, par conséquent, auprès d'eux tout le mérite d'une obéissance qui leur était directement rendue. Imitez cela, ma chère Sœur, regardez Jésus-Christ, je ne dis pas dans votre confesseur, cela est de droit, il tient positivement sa place ; mais regardez-le dans votre Mère, et regardez la Sainte Vierge dans chacune de vos Sœurs. Si vous imitez bien saint Vincent dans ce point, vous allez devenir bien forte. Quelquefois vous trouvez que la Mère ne vous traite pas avec tout le soin, toute l'amitié que vous désireriez, qu'elle n'est pas touchée de vos peines autant que vous en êtes affectée vous-même ; vous voudriez que toutes ses paroles ne fussent que du lait et du miel, qu'elle s'occupât beaucoup de vous ; et quand cela n'est pas, vous voilà triste, de mauvaise humeur. Si alors vous voyiez en elle Jésus-Christ, vous sentiriez-vous chagrine, le cœur serré ? Vous éloigneriez-vous d'elle, prenant, dans votre petit mécontentement, la résolution de ne lui pas parler ? Non, sans doute, sa conduite à votre égard et ce qu'elle vous dit feraient une bien autre impression sur vous. Vous recevriez ses avis avec respect et comme venant de Dieu ; ils ne vous feraient point de peine, du moins de peine humaine, naturelle, et en les accomplissant, vous auriez la pensée que vous rendez à Jésus-Christ même soumission et obéissance.

De même, en prenant la résolution d'honorer la

Sainte Vierge dans vos Sœurs et de lui dédier tous les actes de bonté, de prévenance, de patience, de charité que vous exercerez envers elles, ne vous ménagez-vous pas en cela un grand moyen pour ne manquer jamais aux devoirs de la charité? Quand vous aurez quelque chose à souffrir de leur part, ce qui ne peut pas manquer d'arriver, (nous sommes tous remplis de défauts et nous ne pouvons pas vivre ensemble sans avoir à souffrir les uns des autres et à nous entre-supporter,) en voyant la Sainte Vierge en elles, prendrez-vous de l'humeur contre Marie? Vous laisserez-vous aller à l'impatience, à la mauvaise humeur? La priveriez-vous de la gloire que vous lui aurez assurée par la dédicace que vous lui aurez faite de tous vos procédés envers vos Sœurs? Bien sûrement, non. Toutes vos œuvres auront donc un rapport direct et immédiat avec Jésus et Marie. Oh! alors que vos jours seront remplis! Que vous serez bien véritablement une bonne Religieuse, établie sur la terre pour la gloire de Dieu, une digne épouse de Jésus-Christ et la vraie fille de la sainte Mère!

Voilà, ma chère Sœur, une résolution que je vous conseille de prendre, et qui me semble bien propre à corriger les défauts que vous avez le plus à vous reprocher.



CHAPITRE XXXI.

Dieu permet nos afflictions pour nous détacher du monde. — Dieu est tout pour l'âme religieuse. — Elle doit imiter Jésus-Christ par la douceur, l'humilité, la compassion et la charité.

Vous allez donc, ma chère Sœur, entrer bien décidément dans une vie plus parfaite et achever votre carrière dans une société plus étroite et plus intime avec le bon Dieu. Oui, je crois que cette retraite aura un tout autre effet que les précédentes. Ce n'est pas que vous les ayez jamais terminées sans avoir senti le désir et sans avoir pris avec sincérité la résolution de mieux faire ; mais cette retraite-ci me semble si préparée, si accompagnée des grâces de Dieu, que je crois qu'il veut tout de bon qu'elle devienne pour vous un parfait renouvellement de vie, une vraie renaissance dans votre saint état, je dis plus, dans la perfection de votre saint état.

Déjà, depuis quelque temps, Dieu vous avait manifesté ses desseins de miséricorde ; il vous avait fait entrevoir comme possibles et à votre portée bien des choses qui vous rebutaient par leurs difficultés, et dont vous aviez peine à comprendre et la possibilité et la nécessité. Il a levé bien des obstacles, il a aplani

le chemin devant vous, en sorte que vous reconnaissez à présent, et particulièrement par l'essai que vous en avez déjà fait, qu'il vous sera plus facile de le parcourir.

Depuis longtemps il vous tardait de vous rapprocher, dans la retraite, de ce Dieu qui se montrait si bon pour vous et qui vous prévenait de tant de grâces, afin de lui offrir, dans des entretiens plus suivis et plus intimes avec lui, le témoignage de votre vive reconnaissance, et de lui apporter un cœur animé du désir d'être tout entier à lui et brûlant du feu de l'amour qu'il y avait allumé lui-même. Dieu, qui veut être notre unique partage et qui y trouve d'autant plus de gloire et de contentement que notre renoncement à tout le reste est plus entier, a voulu que la retraite où vous vous proposez de prendre l'engagement d'être à lui sans réserve fût précédée d'une de ces circonstances qui nous mettent sous les yeux, et d'une manière si frappante, que Dieu seul est tout, qu'il est seul digne de nos recherches, seul capable de nous satisfaire, le seul bien sur lequel nous puissions compter. C'est au moment où l'on s'attend, comme vous l'avez éprouvé, à voir tout à coup disparaître devant nous, tout nous fuir, tout s'anéantir pour nous, et nous laisser seul, seul avec Dieu, seul à son jugement, seul avec nos œuvres, que l'on sait estimer les choses d'ici-bas. Oh ! comme l'on voit alors, et avec une évidence qui nous saisit d'une manière toute nouvelle, qu'il n'y a rien sur la terre qui soit à nous que nos œuvres et les affections de notre âme ; que tout le reste, toute la terre, nos amis, notre corps même, ne sont que des possessions d'emprunt,

puisqu' tout cela nous abandonne ! Que l'on sent bien alors le vide de tout ce qui n'est pas Dieu ! Si, dans les angoisses et la détresse du dernier moment, nous étendons les bras pour chercher une force, un appui pour nous soutenir, c'est en vain : hélas ! tout a disparu, tout est rentré dans le néant, tout est pour nous comme s'il n'avait jamais été, il n'existe plus que Dieu et nous.

Voilà le moment si savant, si instructif, dont Dieu vous a ménagé la leçon pour vous préparer à votre retraite. Et ce n'est pas encore là, ma chère Sœur, la principale de ses faveurs. Celle-là, vous la partagez avec beaucoup d'autres, que Dieu a conduites aussi aux portes de l'éternité, et qui en sont revenues pour rentrer dans le temps. La faveur plus spéciale que vous avez reçue, et qui est une faveur d'ami, une faveur du cœur, sans laquelle la première n'est rien, c'est que Dieu vous a accordé de la sentir, de continuer à en être frappée, de réfléchir au dedans de vous sur la circonstance où vous vous êtes trouvée, de vous la rappeler, d'en conserver l'effet, de diriger tout le plan de votre conduite à venir, de former vos résolutions à la lueur de cette lumière soudaine et d'un si effrayant éclat.

Avec quel sentiment de conviction vous avez dit à Dieu : Oui, ô mon Dieu, il n'existe pour moi que vous ; à vous seul appartient l'être ! Je comprends à présent combien il vous convient, ce nom que vous vous êtes donné quand vous avez dit : *Je suis Celui qui est : Ego sum qui sum*. Vous êtes vraiment Celui qui est et le principe de tout ce qui existe. Tout ce qui est, n'est que par la communication que vous lui

donnez à votre gré de votre propre existence. Et moi, je m'attacherais aux choses que vous faites exister ou rentrer dans le néant à votre volonté, à ces choses qui paraissent et qui disparaissent comme une ombre, comme un éclair ! Je m'attacherais à la vanité, au néant, à ce qui passe si vite, tandis que je peux aller directement à la source de la vie, à la cause première et éternelle de toutes choses, à vous, ô mon Dieu, qui êtes le Roi invisible, immortel des siècles, le principe et la fin universelle ! Je peux porter vers vous mes affections, diriger tout en moi dans l'ordre de votre service, accroître votre gloire, vous dire, en un mot, que je vous aime, et j'égarerais mon imagination et mon cœur en les remplissant d'objets frivoles, misérables, impuissants comme moi ! Je m'affectionnerais à des choses qui sont aujourd'hui, qui demain ne seront plus et laisseront le vide, le triste vide, l'insipide néant au dedans de moi, et qui n'y seront remplacées que par des regrets, le remords d'avoir tout perdu, tandis que je pouvais tout gagner ! J'irais quitter la source abondante et intarissable pour m'attacher à suivre un faible ruisseau, qui bientôt desséché dans son cours, ne pourrait plus ni me désaltérer, ni m'empêcher de mourir ! Oh ! non, je n'aurais pas le malheur de retomber dans une si funeste erreur de conduite ! Dieu seul, Dieu dans tous les événements, Dieu pour toujours : ce sera le cri de mon cœur, ce sera dans tous les temps la profession de ma foi, le témoignage de ma ferme espérance et l'expression de mon amour.

Je viens de prononcer vos sentiments, ma chère Sœur, sentiments qui seront en vous éternellement,

car ils sont gravés dans votre cœur par le doigt tout puissant et miséricordieux de Celui qui *est*, et qui sait, quand il lui plaît, donner à son ouvrage une existence durable.

Quelque bien affermie que vous soyez dans vos bons sentiments, redoutez, cependant, votre faiblesse et les misères de notre pauvre humanité. Permettez-moi d'entrer dans quelques détails de pratique qui, en vous remettant sous les yeux cette faiblesse et cette misère, vous entretiendront dans l'humilité et la vigilance, et vous aideront à conserver dans toute sa dignité le rang auguste où Dieu vous a placée en faisant de vous son épouse et l'objet chéri de son cœur.

1° Plus unie à Jésus-Christ, vous prendrez son esprit et vous formerez mieux votre caractère sur le sien, qui est douceur et humilité.

Les personnes les plus intérieures sont celles qui ont le plus de commisération. Que de fois nous avons pris des résolutions, et que de fois nous y avons manqué ! Que de fois nous avons vu clairement ce que nous devons faire, et que de fois nous ne l'avons pas fait ! Que de promesses faites à Dieu, et que d'infidélité dans leur accomplissement ! Que de fois Dieu nous a tout remis, que de témoignages de son indulgence et de sa miséricorde nous portons au dedans de nous ! En réfléchissant sur cela, pourrions-nous nous laisser dominer par un peu d'indignation et d'humeur chagrine, quand nous voyons les défauts, les travers de quelqu'un, ou quand nous parlons de leurs fautes à des personnes qui sont nos Sœurs, non-seulement dans l'ordre de la grâce, mais, hélas !

dans l'ordre encore de notre pauvre humanité, et que nous ne pouvons appeler nos pauvres co-pécheresses? Il ne nous sied pas, à nous qui avons tant besoin de la miséricorde de Dieu, d'être impatient, grondeurs les uns envers les autres.

2° En évitant le ton grandeur, ne tombons pas toutefois dans le ton familier ou trop tendre. L'un compromettrait la dignité d'une commission que l'on tient de Dieu, et l'autre ouvrirait le cœur à l'amitié humaine et naturelle et le fermerait à la grâce, que Dieu répand sur les paroles de celui qui les profère en son nom. Ce ton aurait encore d'autres inconvénients; évidemment on ne le prendrait pas envers toutes, parce que toutes ne peuvent pas également l'inspirer, parce que le sentiment qui le produit ne peut être général de sa nature; au contraire, il n'a d'attrait qu'autant que l'objet en est restreint. Ce ton ne serait donc employé qu'avec une ou deux. Il ne nuirait pas moins à toutes les autres qui le remarqueraient qu'à celles qui en seraient l'objet. Les leçons que l'on donne participent tout naturellement aux affections de notre cœur. S'il n'est mu que par la charité, toutes les leçons seront charitables; s'il est guidé par quelques affections humaines, les leçons que l'on donnera participeront à leurs influences, elles seront molles ou trop dures, selon que l'on sera affecté; et les unes comme les autres ne seront pas seulement nulles, mais très aisément préjudiciables.

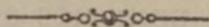
3° C'est la charité qui doit vous donner le ton qui convient, parce qu'elle est générale de sa nature; elle s'étend à toutes; elle est tout entière à chacune,

sans que la part de l'une soit prise sur la part de l'autre. La charité considérée dans les rapports d'un maître à l'égard de ceux qu'il élève et qu'il dirige, me semble être un composé d'amitié et de dignité : d'amitié qui attire les cœurs, de dignité qui repousse ce qu'ils apporteraient de trop naturel et de trop sensible. Si l'amitié est seule, elle attire tout ; si la dignité est sans démonstration d'amitié, elle repousse tout ; on la prendra pour un ton de hauteur, de fierté ou d'humeur ; l'effet en sera le même. Il faut donc un sage mélange d'amitié et de dignité, et toujours l'une et l'autre ensemble. Je voudrais qu'aucune Sœur ne pût se tenir forte de votre amitié, mais que toutes sans exception se tinsent fortes de votre charité.

4° Enfin, ma chère Sœur, votre recueillement en Dieu accroîtra votre confiance et votre amour pour lui. L'habitude de vivre avec quelqu'un, quelque haut placé qu'il soit, nous rapproche de lui. Nous redoutons moins l'éclat de sa dignité, nous lui parlons avec aisance. Si nous avons besoin de sa haute protection pour nous ou pour nos amis, nous nous gênons moins pour la réclamer. Eh bien, c'est dans cette douce aisance, dans cette étroite liaison que Dieu permet que nous nous placions avec lui !

Que de biens Dieu nous fait à chaque instant ! L'âme dissipée ne les aperçoit pas, ou elle en perd bientôt le souvenir, et quelle perte ! Que de motifs puissants d'aimer Dieu et de se confier en lui dont elle se prive ! Rien de tout cela n'échappe à l'âme attentive et recueillie. Quel bonheur vous attend donc dans la nouvelle vie que vous vous proposez de mener ! Vous allez jouir des bontés de Dieu, de ses soins

paternels, bien connus, bien goûtés, bien sentis par vous ; vous allez jouir de ses prévenances avec vous, de l'amitié de Dieu en un mot. Oui, de son amitié, dont vous reconnaissez déjà avec tant de joie des traits si touchants, si aimables envers vous ; vous les verrez se multiplier sous vos yeux attentifs, l'amour et la confiance s'en accroîtront, et mettront dehors les craintes trop pénibles. En reconnaissant que pour comble de ses bienfaits notre Sauveur vous a donné sa propre innocence, sa propre sainteté, il vous tardera d'aller vous unir à lui pour l'aimer sans distraction et sans fin ; vous lui direz souvent comme l'apôtre saint Jean, qui l'aimait tant parce qu'il le connaissait si bien : « Venez, Seigneur Jésus, venez. »
Amen, amen !



CHAPITRE XXXII.

Que la vie est un état de guerre et de combats. — Qu'il faut saisir avec empressement toutes les occasions que Dieu nous présente pour réparer nos défaites et nos pertes. — De l'union intérieure avec Dieu. — Que Dieu doit être le confident de nos joies et de nos afflictions. — Utilité de cette sainte pratique.

Vous avez eu le bonheur, ma chère Sœur, de vous rapprocher de Dieu, d'examiner, en sa sainte présence et sous ses yeux, la conduite que vous avez tenue envers lui, votre fidélité ou vos manquements aux saints engagements qu'il vous a permis de contracter avec lui, et par lesquels il s'est uni à vous d'une manière si tendre et si particulière ; vous avez examiné quelle correspondance ou quelle résistance vous avez apportée à ses grâces, vos progrès ou vos retardements dans la voie de la perfection chrétienne. Dieu lui-même a tout pesé, tout examiné, tout approfondi. Ce Dieu, si clément et si bon, n'a voulu connaître vos torts envers lui qu'afin de les réparer lui-même, pour vous en remettre la faute, et vous rétablir dans tous vos droits à son amour et à ses faveurs. Ce n'est point dans la balance de sa justice, c'est dans celle de sa miséricorde qu'il a mis vos œuvres, et pour qu'elles ne soient pas trouvées faibles, il y a ajouté de ses propres mérites tout ce qui était

nécessaire pour se trouver au poids de la justice. Tout est donc réparé par l'effet de la bonté de votre divin Epoux, notre Sauveur. Vous sortez de l'audience qu'il a bien voulu vous donner et des entretiens que vous avez eus avec lui, comblée de ses bienfaits, devenue agréable à ses yeux par le don de ses propres mérites, dont il vous a recouverte, et l'effet de ses grâces, qui ont produit en vous un renouvellement de bonne volonté, de courage, de résolutions, pour supporter, endurer, souffrir tout ce que le bien de son service exigera de vous.

Telle est l'heureuse situation dans laquelle vous sortez des bras de sa miséricorde pour rentrer dans vos fonctions ordinaires. Dieu a agi à votre égard dans la plénitude de sa compatissante bonté, et vous, vous allez, dans l'effusion de votre reconnaissance, agir selon toute la mesure des grâces qu'il vous a faites.

Toutes les occasions où vous avez pu manquer à Dieu et qui ont été le sujet de vos vifs regrets, vont bientôt se présenter de nouveau : vous allez vous retrouver dans les mêmes circonstances, et n'est-ce pas là un grand effet de la miséricorde de Dieu ? En votre faveur il recrée en quelque sorte le passé ; il le reproduit, afin qu'agissant aujourd'hui comme vous voudriez avoir agi alors, vous en retranchiez vous-même tout ce qui a pu y déplaire à Dieu ; il vous offre l'occasion d'effacer dans votre conduite tout ce qui a pu être défectueux ; il veut que tout se trouve réparé par des regrets et de meilleurs sentiments, mais réparé réellement et de fait, comme si ces choses n'eussent jamais existé. Quand donc il se présentera à vous une

tentation d'impatience, de mauvaise humeur, de mécontentement, dites-vous : Voici une circonstance qui s'est fréquemment rencontrée, où j'ai presque habituellement failli ; la conduite que je vais tenir à ce moment va rappeler à Dieu tous mes manquements passés, les lui remettre sous les yeux, lui prouver qu'il doit peu compter sur mes promesses ; ou bien tout va être effacé de sa mémoire comme si j'avais toujours été fidèle à lui rendre tout ce qu'il avait droit d'attendre de moi. Puisqu'il en est ainsi, puisque la conduite que je vais tenir dans cette occasion a la vertu d'agir tout à la fois sur le passé pour l'effacer, sur le présent pour m'obtenir des grâces et des mérites, sur l'avenir pour me faire acquérir la sainte habitude du bien et la facilité de l'opérer, que je serais coupable et ennemie de moi-même si je renonçais à tous ces avantages pour m'éviter la peine de résister à une petite impulsion de la nature, et, encore, qui ne durera qu'un moment !

Persuadez-vous bien, ma chère Sœur, et habituez-vous à cette pensée que l'état de guerre avec soi-même, c'est-à-dire cet état de combats, de résistances, de fatigues, de peines, de souffrances, n'est pas pour nous un état extraordinaire, accidentel, un état d'un moment : non, c'est l'état ordinaire, habituel, journalier, de tout chrétien qui veut sérieusement opérer son salut ; il faut vaincre continuellement et avec peine. Il n'y a pas d'autre parti. Songer à pactiser avec l'ennemi, ce serait être déjà à moitié vaincu. Cet état de guerre continuelle est bien pénible, on ne peut en disconvenir ; mais n'oublions pas qu'étant nés enfants de réprobation, nous sommes encore bien

heureux que Dieu veuille bien, au prix de nos combats, nous rendre l'innocence, pour donner des droits à son amour et fonder en nous l'espérance de parvenir à la grande destinée qu'il a acquise aux siens. Dites-vous bien tout cela, afin de prévenir le découragement que la multitude des assauts que nous avons nécessairement à supporter pourrait opérer. Nous ne serons pas si facilement déconcertés en les voyant, ces assauts, se renouveler lorsque nous nous y serons attendus. Lorsqu'après avoir vaincu avec bien de la peine, nous saurons néanmoins que l'ennemi n'est pas mort et qu'il reparaitra bientôt, son retour ne nous surprendra pas ; nous ne seront ni étonnés ni saisis à son approche, et nous serons, par conséquent, plus capable de nous recueillir, de nous armer et de nous préparer à le bien recevoir.

Ce n'est qu'en entrant pleinement dans les voies de Dieu que nous trouverons le moyen de nous soutenir contre les tentations et les combats sans cesse renaissants : il faut bien se dire que si nous voulons nous sanctifier et parvenir à notre destinée, nous devons marcher avec Jésus-Christ dans la voie de la croix et des tribulations ; et, par conséquent, lorsqu'elles se présentent, nous devons les recevoir avec respect, comme nous venant de Dieu ; avec reconnaissance, comme étant un indice de ses vues miséricordieuses sur nous ; nous devons les supporter, enfin, avec patience et confiance, comme renfermant en elles-mêmes le gage de notre éternelle félicité. Ne repoussons pas de la main cette part que Jésus-Christ nous donne à son calice, c'est-à-dire ne nous étudions pas trop à éviter les petits sujets de contrariétés, de peine, de

mortification, de chagrin, que le temps, si abondant en toutes ces choses, amène continuellement avec lui. A la vérité, ne les provoquons pas par notre faute ; Dieu nous a recommandé la prudence, il en a fait une vertu : pratiquons-la, mais sans anxiété, sans une grande préoccupation, sans une étude profonde des moyens que nous avons à prendre pour nous soustraire à la peine. Surtout, ne nous appliquons pas trop à tout prévoir, à tout prévenir, comme si notre fin principale et essentielle était d'empêcher les maux, les peines, les ennuis, les chagrins, d'arriver jusqu'à nous. Quand ils y parviennent, ne nous occupons pas à rechercher comment nous avons manqué aux moyens par lesquels nous aurions pu les éloigner ; ne nous laissons pas aller aux regrets sur notre vie imprévoyante, sur notre défaut de précaution, ou aux murmures contre l'indiscrétion de ceux qui nous ont attiré ces peines ; cherchons plutôt à entrer dans les vues de Dieu, qui a permis qu'elles nous arrivassent, et supportons-les de manière à nous les rendre profitables.

Au lieu donc de raisonner à part vous sur les circonstances qui ont produit ces inconvénients dont vous souffrez ; au lieu de rechercher la part que telles ou telles ont pu y avoir, les intentions qu'elles ont eues, la fin qu'elles se sont proposée, et toutes ces inutiles questions qui ne peuvent que vous troubler, rentrez au dedans de vous-mêmes, venez déposer votre peine, votre tristesse aux pieds de Jésus-Christ, lui offrant un cœur peiné, mais content, s'il daigne agréer votre peine comme une pénitence que vous acceptez et que vous lui offrez ; vous êtes bien sûre

que ce don lui agréera, puisque originairement il vient de lui. Cette peine ne vous est arrivée que parce qu'il l'a voulu, et il ne vous l'a envoyée que pour en tirer sa gloire par l'acceptation volontaire que vous en ferez et le sacrifice qu'elle vous met à même de lui offrir. Quand vous vous serez ainsi entretenues avec Dieu du sujet de votre peine ; que, toute passagère qu'elle est, vous aurez su en tirer près de lui un avantage éternel, infini, vous serez assez satisfaites, votre cœur sera assez content pour ne pas ressentir le besoin d'aller l'épancher auprès d'une créature en lui racontant vos peines d'un ton de plainte qui expose à un danger bien imminent de manquer de quelque manière à la charité. Vous sortirez de cet entretien avec Dieu l'âme tranquille ; vous ne vous trouverez plus dans un état de tristesse et de mélancolie, quelquefois de larmes, qui d'abord n'édifie pas, qui nous rend tout le monde importun, et qui nous expose bien prochainement à répandre sur les personnes qui ont le malheur de nous approcher, quelques gouttes de cette amertume dont nous avons laissé remplir notre cœur.

Dans tous les sujets de peines, de mauvaise humeur qui vous arrivent, que votre première pensée soit d'aller parler de tout cela à votre divin Epoux, votre meilleur ami. Quand vous ne feriez que de rapprocher la chose qui vous peine et qui vous chagrine de la pensée de Dieu, qui a permis qu'elle vous arrivât, vous envisageriez déjà cette chose d'une tout autre manière, et vous vous trouveriez vous-même toute autre. Mais, en donnant un peu de suite à votre entretien avec Jésus-Christ sur cet objet, oh ! combien

votre manière de voir et de sentir changerait encore plus complètement ! De quelle nouvelle lumière vous vous trouveriez éclairée ! Quelle force vous recouvreriez ! Quelle abondance de douceur, de consolation intérieure vous éprouveriez ! Quand on se laisse absorber par la peine, et que l'on ne voit que la croix, on ne ressent que le poids et la douleur de cette croix ; elle n'est qu'un instrument de souffrance. Ce n'est qu'en rentrant au dedans de soi-même pour y chercher Jésus-Christ qu'on trouve l'onction qui accompagne la croix, qui non-seulement la rend supportable, mais encore agréable ; ce qui faisait dire à saint Paul qu'il se réjouissait dans les souffrances : *Gaudeo in passionibus.* (Coloss. I, 24.) Au dehors de soi, une croix n'est qu'une croix ; dans notre recueillement avec Dieu, elle devient le crucifix, parce que nous voyons Jésus-Christ qui s'y est placé et qui semble nous dire : Eh ! dédaigneriez-vous une place à côté de moi et semblable à la mienne ? Quel abondant aliment notre piété trouvera dans cette habitude de faire de tout ce qui nous arrive un sujet d'entretien avec Dieu, et de le rendre notre premier et notre entier confident !

Tant de fois nous nous plaignons de notre sécheresse dans la prière, du peu d'idées qui nous viennent quand nous voulons parler à Dieu ; faisons de tout ce qui nous touche, de tout ce qui nous affecte, si petit soit-il, la matière de notre entretien avec lui. Dieu ne dédaigne rien de tout ce qui intéresse des âmes qu'il a créées à son image et rachetées de son sang. Parlons-lui du chagrin que nous avons eu par l'effet des paroles qui nous ont été dites, de tel pro-

cédé qu'on a eu pour nous, de la difficulté que nous éprouvons nous-mêmes à parler avec douceur et complaisance à telle personne, à supporter les défauts, les travers que nous remarquons dans telle autre, à ne pas attribuer à des préventions les dispositions que des Supérieurs jugent à propos de faire et qui déplaisent. Rapprochons de la volonté de Dieu, par qui toutes ces choses ont été opérées, les oppositions que notre nature apporte à s'y soumettre ; plaignons-nous à Dieu de nos résistances, de notre misère, gémissons à ses pieds. Tout cela n'est-il pas une prière, et une prière d'autant plus fervente, d'autant plus douée d'attention que nous sommes plus affectés de ce qui en est l'objet ? Croyez-vous que nous sortirons d'un pareil entretien avec Dieu, aussi faibles, aussi lâches, aussi découragés que nous le sommes quand nous nous livrons seuls à notre peine, et que, par une inconcevable bizarrerie de notre nature, nous nous plaisons à en nourrir notre âme ?

Pareillement, quand il nous arrive quelque chose d'heureux, quand nous sommes sortis victorieux d'une tentation, quand nous nous sommes surmontés, que nous avons offert à Dieu un petit sacrifice, allons lui faire part de notre joie, nous féliciter devant lui de notre succès, lui en faire hommage comme à celui qui en est l'auteur. Voyez cet enfant à qui l'on vient de faire un don, qui porte sur lui le signe de mérite que lui accorde le maître qui prend soin de l'instruire : dans le premier moment il ne jouit, pour ainsi dire, encore de ces choses que par le joyeux empressement qu'il éprouve d'aller en porter la nouvelle à ses parents ; sa jouissance n'est pour lui dans sa plénitude

qu'au moment où il arrive auprès de son père et de sa mère, où il leur montre et leur met en main le beau présent qu'on lui a fait, ou le signe qui démontre son assiduité au travail et ses progrès. Que son cœur est plein de joie alors ! Oh ! pourquoi ne retrouverions-nous pas ces joies pures de notre premier âge, nous qui avons toujours près de nous, dans notre Dieu, un père, et le meilleur des pères, et dans Marie la plus tendre des mères ? Ne pouvons-nous pas avoir avec Jésus et Marie tous les rapports les plus intimes et les plus doux, ceux d'un enfant chéri avec son père et sa mère. Comme cet enfant, courons avec empressement auprès de nos divins parents pour leur raconter l'heureux événement qui nous est arrivé, nous en réjouir devant eux et les remercier, bien assurés que nous sommes qu'il n'est pour nous point de père, point de mère comme Jésus et Marie.

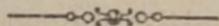
Est-il nécessaire pour entretenir ces rapports filiaux avec Dieu d'être précisément à l'église, placé au pied des autels ? Eh quoi ! nous ne serions les enfants de Dieu qu'à l'église, et hors de là nos entretiens, nos communications avec lui cesseraient ! Oh ! non, qu'il n'en soit pas ainsi. Imitons cet enfant dont j'ai parlé : si le hasard lui fait rencontrer son père ou sa mère hors de la maison, il n'attendra pas qu'ils y soient rentrés pour les entretenir de ce dont il est vivement affecté. Dans quelque lieu qu'il les trouve, il courra à eux pour donner un entier essor à sa joie. En tout lieu nous sommes présents à Dieu. Dans tous ces moments où nos occupations nous donnent le loisir de rouler mille chimères dans notre imagination, de

nous occuper de tant d'idées vaines, humaines, naturelles, Dieu est présent; il attend que son tour vienne d'occuper notre esprit et que nous commencions quelque entretien avec lui, disposé qu'il est à s'y prêter, à nous écouter avec bonté, et à nous laisser des consolations et des lumières.

Vous vous chagrinez, et d'une manière qui devient quelquefois chagrine pour les autres, quand vous n'avez pas passé à l'église tout le temps dont vous avez fixé à part vous la mesure; changez maintenant le sujet de votre peine. Chagrinez-vous quand vous aurez passé vos journées entières sans avoir, allant et venant, conversé quelquefois avec Dieu; quand vous aurez eu quelques croix à supporter, ou que vous aurez prononcé un jugement ou agi, sans être entrée au dedans de vous pour parler de toutes ces choses à Dieu et avoir tout examiné en sa présence et sous ses yeux. Mais quand vous aurez passé une partie de la journée avec lui, que chaque chose tant soit peu importante qui vous sera arrivée vous aura rappelé sa présence et conduite intérieurement à ses pieds, pour prendre conseil de lui ou lui offrir quelque sacrifice, quelque hommage; quand il vous aura fait goûter et les douceurs et l'utilité de sa divine présence et que vous en aurez joui, oh alors! je ne dirai pas que vous serez rassasiée de cette divine présence et que vous ne ressentirez pas encore le désir d'aller vous entretenir au pied des autels avec Dieu; mais je dis que ce goût, ce désir que vous éprouverez, ne seront pas si factices, si naturels que vous pouvez un peu les soupçonner d'avoir été du passé; car quand vous étiez contrariée à cet égard,

au lieu de dédommager Dieu des adorations que vous n'aviez pas pu porter au pied des autels, et vous dédommager vous-même de cette privation par la pratique plus soignée des vertus à votre portée, telles que la patience, la douceur, la répression de vos humeurs, vous vous négligiez davantage, vous vous abandonniez d'une manière qui semblait dire à Dieu : « Il faut que je vous serve comme je l'entends, ou je me laisserai aller à mon humeur ; il n'y a pas de milieu, ni pour vous ni pour moi. » Oh alors ! encore une fois, tous ces sentiments se rectifieront ; vous saurez profiter avec reconnaissance du loisir que Dieu vous aura ménagé pour aller lui rendre vos devoirs à l'entrée de son sanctuaire ; comme aussi vous saurez pareillement en supporter la privation sans en rien perdre, ni du côté de la gloire que vous désirez rendre à Dieu, ni du côté des bienfaits pour vous de sa présence et de ses grâces. Vous saurez vivre intérieurement avec Jésus-Christ, et c'est tout. Oui, c'est là le point essentiel, la source de tout bien, le préservatif de tout mal : *la vie intérieure !* Quand je l'ai nommée, j'ai tout dit ; car c'est là, c'est dans cette vie intérieure que vous trouverez des forces contre les tentations, du courage dans les peines et les croix, de la douceur, de la complaisance dans les importunités et les contrariétés, de la patience dans leur fréquent retour, des lumières pour dissiper les erreurs et les préventions dans vos jugements, la sagesse pour observer les lois de la prudence et de la discrétion dans vos paroles et vos actions, l'abondance des grâces de Dieu pour corriger ce qui reste de trop naturel en vous, assurer votre fidélité à vos

bonnes résolutions, sanctifier toutes vos œuvres, vous faire avancer dans la voie de la perfection, vous apprendre à ne plus vivre pour vous, mais pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, d'une vie qui ne finira jamais.



CHAPITRE XXXIII.

Qu'il ne faut point considérer les choses sous le point de vue humain. — Quels seraient les résultats de cette manière de voir. — Remonter à Dieu dans les contrariétés et les souffrances. — Agir pour lui, sans trop s'inquiéter des jugements des hommes. — Rester calme dans la non-réussite, quand on a agi avec foi et droiture. — Dieu demande de nous les soins et non la réussite.

Le fruit le plus avantageux que vous puissiez tirer, ma chère Sœur, de votre retraite, c'est de vous élever au-dessus du raisonnement humain, et de cette manière de voir un peu sensible, un peu naturelle, selon laquelle vous vous êtes trop habituée à considérer et à juger des choses. Vous ne vous êtes pas toujours assez servie du flambeau de la foi pour voir toute chose à la grande lumière qu'elle répand sur tout ce qu'elle éclaire. Souvent vous ne les avez aperçues qu'à la faible et trompeuse lueur de la prudence et de la sagesse humaines, dirigeant d'après cela vos jugements sur les événements, les personnes et les choses. Ne vous étonnez pas si cette manière de juger a eu pour premier résultat de remplir votre cœur de sentiments pénibles de tristesse, de dégoût et de découragement, car il ne pouvait en être autrement, puisque nous ne pouvons nous mettre à la merci des idées qu'il plaît à notre imagination de concevoir et

d'approfondir, sans nous exposer à bien des inquiétudes, des amertumes et des peines. Vous avez aussi dû remarquer que le second résultat de cette manière de juger a été d'opérer la variété, l'instabilité de vos dispositions. Quand, pendant quelque temps, les événements avaient cessé de fournir un aliment chagrinant à votre imagination, que vous ne les jugiez pas d'une manière trop fâcheuse et que vous étiez un peu rendue à vous-même, alors reparaisait en vous votre plein et entier dévouement à Dieu, vous redeveniez sa fidèle servante, mieux que cela, sa fille, l'épouse de Jésus-Christ. Vous étiez attachée à son service et empressée de lui marquer des soins ; il vous semblait que vous étiez bien résolue de supporter vos peines sans dégoût ni découragement, ou plutôt que vous n'y seriez plus accessible. Mais cet édifice n'était pas encore fondé sur la pierre ; les vents, les eaux revenaient de nouveau fondre sur lui, c'est-à-dire des événements semblables aux premiers se reproduisant, et votre imagination, trop livrée à leur influence, se rappelant ses anciennes idées, se déconcertait comme auparavant, et vous reveniez au point de ne savoir plus à quel parti vous arrêter et où chercher du soulagement. Un troisième résultat encore, c'était de vous trouver placée dans une occasion dangereuse et prochaine de manquer à la charité. Quand on est bien affecté d'une peine et qu'on laisse à son imagination la liberté de nous en représenter sans cesse l'auteur et de crayonner elle-même le tableau de ses divers torts, il est bien difficile de ménager toujours la personne que nous n'envisageons que sous le point de vue de cause volontaire

des maux que nous souffrons. Il est difficile de lui conserver la place que Dieu lui a assignée dans notre cœur, de n'en parler jamais que d'une manière conforme aux sentiments que Dieu veut que nous ayons pour elle, et de ne rien laisser échapper dans le ton, dans les procédés, qui, en manifestant l'amertume de notre cœur, soit susceptible, sinon de scandaliser, du moins d'étonner les personnes dont Dieu a voulu que nous fussions et le guide et le modèle.

Je ne veux pas, ma chère Sœur, que vous considériez l'état formé par ces divers résultats, et qui jusqu'à un certain point a pu être le vôtre, comme un état de disgrâce à l'égard de Dieu ; je suis loin de le considérer comme tel par rapport à vous. Il y avait en vous plus de faiblesse que de faute, plus d'effet d'imagination que de volonté, plus de tentation que de consentement ; aussi avez-vous trouvé en Dieu plus d'indulgence que de signes de mécontentement. Avec de bons désirs, de bonnes intentions, des actions habituellement bonnes ; avec des œuvres pleines de zèle et de charité, vous avez pu, néanmoins, et toutefois sans cesser d'aimer Dieu et d'en être aimée, rester un peu au-dessous de la perfection à laquelle il vous appelait, et à laquelle il a daigné vous rappeler en vous admettant à réfléchir et à raisonner devant lui sur la cause de toutes les idées, les préventions, les peines qui ont tant obsédé votre âme et par là même retardé vos progrès. C'est donc ce fruit précieux de vos entretiens avec Dieu et de ses grâces que vous devez vous rappeler souvent.

En vous approchant de lui, vous devez le considérer comme l'Être de qui tout émane, comme le sou-

verain modérateur de tout ce qui arrive. Près de lui vous devez reconnaître votre erreur d'avoir donné trop d'importance aux événements sensibles et de vous être laissée dominer par des considérations et des motifs trop humains. Occupons-nous un moment de Dieu, considéré sous ces divers rapports. Rien ne se passe sans que Dieu l'ait voulu ou l'ait permis. Ce principe de la foi doit avoir un grand effet dans notre conduite journalière. Il ne nous est pas donné d'entrer dans les conseils de l'infinie sagesse de Dieu et d'y voir la fin qu'elle se propose et les motifs qui en dirigent les opérations ; cette reconnaissance ne nous est pas nécessaire ; nous avons ce qui nous suffit, la foi qui nous apprend que tout procède de Dieu, qu'il règle toute chose, qu'il conduit tout au but excellent qu'il se propose, et par des moyens parfaits puisqu'ils sont de son choix. C'est sur ce point que nous devons tenir bien constamment nos yeux fixés ; c'est à la clarté de cette divine lumière de la foi que nous devons voir tous les événements qui nous touchent, qui nous frappent, et nous molestent quelquefois : nous les verrons alors sous leur véritable aspect.

Nous sommes contrariés, blâmés dans nos vues, que nous croyons excellentes, censurés sur nos moyens, jugés injustement sur nos intentions. Nous voyons nos efforts pour le bien combattus, notre travail sans succès, etc... Si nous n'envisageons tout cela que d'un œil humain, si dans les secousses ou les contrariétés que nous éprouvons, nous ne faisons attention qu'aux créatures de la part de qui elles nous viennent, si nous nous bornons à voir le matériel des choses et que les divers événements ne se montrent

à nous qu'isolément et comme le produit des créatures qui en sont les causes immédiates, il est impossible que nous n'éprouvions pas des moments de tristesse, de fatigue, d'ennui, de découragement complet, et, par conséquent, que nous ne soyons pas souvent tentés d'abandonner les occupations qui ne nous présentent que de l'inutilité, une perte de temps et des pièges nombreux tendus à notre patience, au repos de notre âme et à notre avancement dans la vertu. Nous ne pouvons, et cela est incontestable, travailler à une chose sans une espérance quelconque d'y réussir, ni agir sans but et sans motif. Si nous donnons trop d'influence sur nous aux jugements, aux procédés des créatures, si nous recherchons les succès avec un empressement trop naturel et comme pour en jouir, comment persévérons-nous dans notre travail avec constance, avec un zèle toujours égal et des sentiments toujours les mêmes ? Comment n'éprouverions-nous pas des variétés, des inconstances dans nos dispositions, puisque nos motifs, nos moyens d'encouragement seraient pris, du moins en trop grande partie, dans une chose si variable, si changeante, si peu solide que les dispositions des créatures à notre égard et l'assentiment qu'elles donnent ou l'opposition qu'elles apportent à nos jugements et à notre conduite ?

Dans quelle situation différente vous vous trouverez, ma chère Sœur, quand, ne perdant jamais de vue le Dieu qui dispose de tout et qui veut être la fin de toutes vos actions, vous irez chercher en lui la cause primitive de tout ce qui arrive, le motif principal de toutes vos œuvres et le but vers lequel vous les dirigez !

Puis donc que rien n'arrive que Dieu ne l'ait voulu ou ne l'ait permis, remontons jusqu'à lui dans tous les événements dont nous sommes témoins et particulièrement dans ceux qui nous intéressent ; laissons-là les créatures par qui tous ces événements ont été amenés, pour élever nos pensées jusqu'à Dieu, qui les a fait agir ou qui le leur a permis. Allons droit à lui, entrons en conférence avec lui sur ce qui fait le sujet de nos peines. Imitons la respectueuse liberté avec laquelle les saints parlaient à Dieu de leurs tribulations ; ils lui adressaient leurs plaintes avec la confiance d'un enfant qui parle à son père ; ils semblaient lui demander raison des maux que les hommes leur faisaient. *Pourquoi*, disait David au Seigneur, *pourquoi*, ô mon Dieu, *persévérez-vous à me repousser ? Pourquoi détournez-vous votre face de moi ?* Tout le livre de Job n'est-il pas une continuelle et tendre plainte que ce saint homme adressait à Dieu ? *Pourquoi*, disait-il à Dieu, *pourquoi me cachez-vous votre face, pourquoi me croyez-vous votre ennemi en permettant que tant de maux fondent sur moi ? Hélas ! vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et vous poursuivez une paille sèche !* A l'exemple de ces saints hommes, ne nous en prenons pas plus aux créatures qu'au hasard de ce qui nous arrive ; mais, puisque Dieu nous le permet, adressons-nous directement à lui, faisons-lui entendre nos plaintes, nos gémissements et nos prières. Tout en lui parlant, nous nous sentirons consolés, encouragés, et s'il nous laisse en butte aux contrariétés et aux peines que nous éprouvons, offrons-lui notre soumission, adorons ses desseins, que

nous ne pouvons pénétrer ni comprendre, mais reconnaissons-les comme infiniment sages et utiles pour nous. Eh ! cet aveu serait-il pénible dans la bouche d'un chrétien qui parle à son Dieu ? Finissons notre entretien avec lui par nous unir d'intention et de volonté à ce qu'il permet, nous rassurant sur la pleine conviction où nous sommes qu'il saura tirer sa gloire de ce qui fait le sujet de notre peine, et que, par notre union avec lui, nous y aurons contribué nous-mêmes. Après avoir ainsi rendu hommage aux grandes et favorables vues que Dieu s'est proposées en voulant ou en permettant l'événement qui nous chagrine, après être entrés dans le secret de sa sagesse et de sa miséricorde à notre égard autant qu'il nous est donné ici-bas de le faire, après nous être ainsi élevés vers Dieu et nous être entretenus avec lui de nos peines, pourrions-nous nous rabaisser jusqu'à de petites considérations temporelles ? Descendrions-nous jusqu'aux petits motifs qui ont fait mouvoir es créatures ? Irions-nous y attacher de l'intérêt ? Y livrerions-nous notre imagination ? Nous en laisserions-nous affecter, émouvoir, troubler, comme si tout le plan et l'économie de notre sanctification était bouleversé par ce que nous voyons ou ce que nous entendons dire aux autres à notre sujet ? Non, en recourant promptement à Dieu comme au premier auteur de tout ce qui arrive, ou du moins comme y ayant toujours une part, nous éviterons tout sujet de trouble, toute occasion de nous égarer dans nos propres idées, toute tentation de perdre confiance en Dieu.

En prenant aussi en lui seul le motif de nos actions, nous assurerons la régularité et la constance

de notre conduite ; car, d'où vient que nous éprouvons tant de variétés, tant de hauts et de bas ? N'est-ce pas, je viens de le dire et je ne peux trop le répéter, n'est-ce pas parce que nous donnons trop prise sur nous à la façon de penser, aux procédés des personnes avec lesquelles nous avons des relations ? L'intérêt que nous attachons à ce qui procède de ces personnes leur donne le pouvoir de nous démonter ou de nous remonter à leur gré ; il semblerait à nous voir que c'est pour elles que nous travaillons. Nous montrent-elles du contentement, de la confiance ; nous témoignent-elles quelques marques de l'estime qu'elles font de notre opinion, ou quelques fruits des soins que nous donnons, nous voilà contents nous-mêmes, animés, encouragés.

Viennent-elles à contrarier nos vues, à nous témoigner de la défiance, à nous faire croire que nos soins sont sans succès, nous voilà plongés dans la tristesse et le trouble. Toutes nos idées se confondant, nous ne savons plus où nous en sommes, ni sur quel point arrêter nos pensées ; volontiers nous abandonnerions tout. Je ne dirai pas : Soyons indifférents à tout ce qui nous vient de la part des créatures, que leurs procédés ne nous fassent jamais ressentir aucun sentiment de peine ni d'encouragement ; cette sainte indifférence serait l'effet d'une grâce bien privilégiée de Dieu, et que nous ne sommes pas coupables de ne pas avoir. Mais je persévérerai à dire : D'où vient en nous un changement si complet, si subit ? D'où vient une instabilité si marquée dans nos sentiments et notre conduite ? N'est-ce pas de ce que nous prenons trop nos motifs pour agir dans les pe-

tites jouissances que nous désirons recueillir de nos actions, de nos bonnes vues auprès des personnes avec qui nous avons des rapports? Nous nous y attachons avec tant de goût, ce motif a tant d'influence sur nous que, s'il cesse d'exister, si nous sommes frustrés dans notre attente, notre zèle se ralentit. Faisons-nous donc un motif qui soit à l'abri de toutes ces variations; ce motif, Dieu nous le présente en lui-même, en nous permettant d'agir pour sa gloire; en nous montrant sa gloire s'accroissant par nos œuvres dès qu'elles sont faites pour lui, et quel qu'en soit le résultat temporel; il se présente à nous comme un but immobile, toujours le même, toujours à notre portée, vers lequel nous pouvons continuellement diriger nos pensées, nos paroles, nos affections, nos joies, nos peines, tout en un mot; oui, tout arrive à Dieu, et notre grand but est toujours atteint dès que nous le voulons.

Encore une fois, vous éprouvez des contrariétés, on vous témoigne de la défiance, des préventions; on vous consulte, et l'on a peu d'égard à vos avis, à vos représentations; il suffit que vous annonciez une opinion pour qu'on en suive une contraire; on a l'air de vous observer avec quelque inquiétude. Cependant vous ne croyez pas avoir donné lieu aux soupçons, aux peines que l'on vous fait; votre conscience ne vous adresse pas de reproches; dans ce cas, que perdez-vous tant qui doit vous affliger? Un peu de satisfaction, un petit agrément passager, j'en conviens; mais comme ce n'était pas là ce que vous cherchiez, comme ce n'était pas là le but que vous vous proposiez d'atteindre, serez-vous détournée de

votre fin principale par la privation de quelques petits accessoires indifférents à cette fin même ? Serez-vous déconcertée, découragée, jetée hors de votre route, tandis que rien ne vous est ôté du côté de l'espérance d'atteindre au but que vous vous proposez essentiellement, et qu'il reste constamment sous vos yeux ? Laissez-là les créatures, dont vous ne pouvez faire changer le caractère, les jugements, la manière de voir et de procéder, autrement que par le mérite de votre patience et de vos prières. Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit comme à saint Pierre : « Que vous importe de vos compagnes et de mes dispositions à leur égard ? Vous, suivez-moi : *Quid ad te? tu, me sequere.* » *Joann.* XXI, 22.) Vous, suivez Jésus-Christ, *tu, me sequere.* C'est là votre unique affaire.

Ecoutez une parabole : Un homme était appelé dans une ville fort éloignée pour des affaires extrêmement importantes et non moins avantageuses pour lui. Il se met en route avec grand empressement ; déjà il avait parcouru les trois quarts de la carrière, lorsque, chemin faisant, il arriva dans un site sauvage, triste, agreste, frappé d'une mortelle stérilité ; quelques rochers nus, quelques misérables ronces, s'offrant seuls à ses regards, il arrêta ses yeux sur ces sombres objets, et bientôt la tristesse qu'ils inspirent passa tout entière dans l'âme de ce voyageur ; il s'affecta vivement de tout ce qu'il voyait, il se chagrina, il se désola, et, quoique sa route fût tracée et toujours praticable dans ce lieu désert, ce pauvre voyageur, absorbé dans ses sombres idées, ne l'aperçut plus ; il s'arrêta, et, au lieu de chercher à dissiper sa mélan-

colie en pensant au but si agréable de son voyage, en avançant toujours et en gagnant par sa marche un pays plus riant, il se préoccupa profondément de la misère de celui où il se trouvait. Oubliant son but, il se tourmenta de la stérilité de ce sol ingrat ; il examina comment il pourrait faire pour déplacer ces stériles rochers, étendre un peu la vue, qu'ils tenaient si resserrée, et enfin rendre utile ce terrain de sable et de cailloux, comme s'il avait dû y moissonner un jour. Bien embarrassé dans le choix des moyens et plus encore dans leur emploi, il réfléchit, il travaille, il se fatigue et rien n'avance. Tout à fait déconcerté, quel parti croyez-vous qu'il prit ? Fut-ce de se dire : Mais de quoi vais-je me mêler ici ? Ce lieu m'appartient-il ? Suis-je chargé de faire croître les moissons dans cet endroit sauvage ? M'est-il donné de faire disparaître tous ces rocs, de rendre fertile et riant ce triste lieu ? Dois-je y fixer ma demeure ? Non, mon objet est d'arriver à tel lieu ; levons-nous donc et marchons. Eh bien, non, cette idée, si simple, si naturelle, si juste, ne fut point celle de cet homme. Son âme était tellement absorbée dans sa tristesse, et tellement abattue par la fatigue et l'inutilité de ses efforts, qu'enfoncé dans sa peine, une idée si salutaire ne se présente pas à lui. Cependant, ne pouvant plus supporter sa situation, il ne lui vient autre chose en pensée que de retourner sur ses pas, non dans l'intention de renoncer à arriver à sa destination, mais pour choisir une autre route qui ne lui offre pas dans son cours de si tristes et de si fâcheux aspects. Il espérait que par une autre route, son âme se trouvant moins chagrinée, moins oppressée et respi-

rant plus à son aise, il pourrait avancer davantage. Telle fut sa pensée. Toutefois, si vous vous intéressez au sort de ce voyageur, qui, bien qu'un peu égaré dans ses idées, avait cependant de bonnes vues et des intentions droites, je vous dirai que Dieu ne permit pas qu'il suivît une résolution si fausse. Dieu dissipa les ténèbres dont son âme s'était enveloppée, un peu par sa faute, s'étant laissé frapper par des objets qui ne devaient pas tant l'occuper. Rendu à lui-même, il reconnut sa méprise, il aperçut sa route et la reprit; il la suit maintenant, et il y a tout lieu d'espérer qu'il arrivera à son heureuse destination.

Je reviens à vous, ma chère Sœur, si toutefois je m'en suis écarté; vous travaillez, vous prenez bien de la peine, et vos soins sont contrariés; on n'en profite pas, vous en recueillez peu de fruit. Devez-vous en conclure que vous avez perdu votre temps? Oui, si vous vous êtes proposé le succès et si vous avez cherché quelque agrément dans votre travail; mais si vous avez agi pour la gloire de Dieu, rien n'est perdu, tout est à profit; il n'est pas une de vos paroles, pas une de vos sollicitudes, pas un acte de votre patience, pas une des recommandations que vous avez faites à Dieu de votre travail qui ne soit arrivée à lui; il a tout reçu; tout existe et existera éternellement pour sa gloire; il est content de vous; votre grand but est atteint, et ainsi votre persévérance, votre constance, l'égalité de votre conduite, se trouvent avoir un fondement ferme et solide. Vous voilà, si vous le voulez, à l'abri de toute variété, parce que le but où vous tendez n'en éprouve aucune, et que le motif qui vous détermine est toujours le

même. C'est bien là, comme je vous l'ai dit quelquefois, ce qui donnait à M^{lle} Dé..., en qui vous aviez une si juste confiance, cette certitude, cette fixité, cette évidence dans les principes, que vous avez dû remarquer en elle. Vous ne l'avez jamais vue incertaine, embarrassée, hésitant ; non, jamais. Et pourquoi ? Parce qu'elle ne s'attachait pas à tous les petits accessoires qui vous arrêtent ; parce que, ne se proposant pour fin que la gloire de Dieu, peu lui importaient les petites contrariétés, les petits manquements à son égard qu'elle éprouvait. Nous ne sommes embarrassés et hésitants que quand nous désirons concilier un peu notre petit intérêt avec celui de Dieu, et que nous voulons trouver un moyen qui nous fasse tendre à la gloire de Dieu sans trop nuire à notre bien-être et sans nous priver des petits contentements que nous aimons. Si nous n'avions pour but que cette divine gloire, et si, unis à Dieu, nous placions notre contentement à travailler pour cette divine fin, nous serions rarement incertains sur la manière dont nous devons nous conduire ; car avec de bonnes intentions on sait assez discerner quelles sont les actions qui se dirigent vers la gloire de Dieu.

Revenons-en donc à ce point fondamental : soit que vous soyez secondée, ou contrariée dans vos vues, soit que votre travail prospère, ou qu'il ne vous offre aucune utilité apparente, n'importe, il a été fait pour Dieu, vos grandes vues sont remplies : Dieu l'a reçu ; ce que vous avez fait, il en a usé, il l'a voulu ; n'en était-il pas le maître ? Il l'a fait servir à l'accomplissement de ses desseins, et ses desseins ne sont-ils pas infiniment saints, infiniment parfaits ? Dites-vous

donc : « Mon travail, mes peines, quel qu'en soit le résultat à mes yeux, ont servi aux vues de Dieu ; ils sont entrés dans les moyens que sa sagesse emploie pour arriver à ses fins ; je n'ai donc pas travaillé en vain : prenons courage. »

Est-ce à nous autres créatures qu'il appartient de décider quelles sont les choses par lesquelles il plaît à Dieu de se tenir plus ou moins honoré ? Qui est-ce qui pourrait affirmer que quand nous faisons de pénibles efforts, que nous supportons un travail ingrat sans manquer de patience, et que nous nous renonçons nous-mêmes pour ne travailler que pour Dieu, qui pourrait, dis-je, affirmer que Dieu est moins honoré par là qu'il ne le serait si les personnes avec qui nous avons des communications, se rendant à nos avis, secondant nos vues, et travaillant dans une grande intelligence avec nous, nous mettaient à même d'opérer le bien que nous désirons faire ? Et si Dieu préfère pour sa gloire les sentiments de confiance, de patience, de renoncement à soi, qui accompagnent notre travail, aux fruits de notre travail même ; si ce qui est produit immédiatement par nous lui plaît assez pour qu'il se regarde comme dédommagé par nos sentiments de la nullité de l'effet de nos œuvres, oh que nous serions ingrats, mal avisés de céder au dégoût quand nous ne sommes pas appuyés par les créatures, et de ralentir notre zèle, de nous décourager, quand l'effet ne répond pas à nos soins ! Dieu ne peut-il pas aussi, par des voies infiniment miséricordieuses pour nous, vouloir nous ménager une plus grande part dans le succès que nous désirons tant, en le faisant dépendre d'un travail plus pénible

ou plus longtemps soutenu, afin d'accroître par notre constance le trésor de nos mérites auprès de lui et de nous donner de plus grands titres à ses récompenses.

Tous ces motifs, si puissants qu'ils soient, nous laissent cependant ressentir les peines et les ennuis, comme aussi les violences qu'il faut se faire à soi-même ; tout cela exige de notre part de la force, du courage. Or, ce n'est pas en nous que nous trouverons ces moyens : ce n'est que de Dieu que nous devons les attendre ; sa grâce seule peut les produire en nous, et c'est dans la prière, dans notre union avec Dieu, que nous trouverons la grâce précieuse de force et de courage qui nous est nécessaire. Vous en êtes bien convaincue, ma chère Sœur, et si je parle ici de la prière, ce n'est que pour avoir l'occasion de placer une observation qui y est relative et que je crois utile.

Quand on est livré à un travail pénible, continu, important, qui excite en nous un grand intérêt, et qu'on y éprouve des contrariétés, des marques de défiance, des préventions, qui tendent à en arrêter ou en diminuer au moins le succès, si des considérations d'un ordre supérieur ne viennent pas nous soutenir dans cette épreuve, si notre âme est abandonnée à ses seuls moyens, elle en sera abattue, une profonde tristesse s'emparera d'elle, y introduira l'ennui, le dégoût, le découragement, qui l'accompagnent toujours. Dans ce malheureux état, tout déplaît, l'on est accessible encore à d'autres idées qui entretiennent et aggravent les peines. Si, dans ce moment, quelqu'un nous invite à recourir à Dieu, ou que cette pensée se présente d'elle-même à notre esprit, comme le grand-

prêtre Aaron, qui, plongé dans un grand chagrin, refusait d'aller se présenter devant le Seigneur et de lui immoler des victimes, comme lui, dis-je, nous nous disons : *Comment puis-je plaire à Dieu dans ma tristesse ? Quomodo possum placere Deo mente lugubri ?* Nous ne nous sentons pas portés à paraître devant lui et à lui parler ; prenant ensuite cette situation pour un manque de confiance en Dieu et presque pour un acte de séparation avec lui, notre tristesse s'en accroît, et les dispositions à la prière diminuent de plus en plus. Alors notre situation ne devient-elle pas tout à fait semblable à celle de ce pauvre voyageur dont nous avons parlé, qui, ayant ouvert son esprit à toutes les noires idées que lui inspirait la tristesse du lieu où il était arrivé, s'en laissait troubler au point d'oublier son but et de ne plus apercevoir son chemin.

Ce serait une erreur bien préjudiciable, et dont nous devons soigneusement nous garantir, que de croire que nous sommes repoussés de Dieu et indignes d'en être écoutés quand il permet que nous ayons de la tristesse et des peines. Le sentiment douloureux que nous éprouvons alors est une maladie de l'âme à laquelle Dieu sait bien que nous sommes sujets ; ce sentiment n'est pas un acte qui l'offense. Un père ne repousse pas son enfant malade, il en a pitié au contraire, il cherche à lui procurer les soulagements qui sont en son pouvoir, et l'enfant le sait si bien qu'il se sent déjà soulagé en racontant à son bon père les souffrances qu'il éprouve. Or, quel est le bon père par excellence, si ce n'est Dieu ? Pourquoi ne serions-nous donc pas envers lui des enfants confiants, remplis d'amour et d'espérance ?

Mais, ce qui exige tous nos soins, et par où nous devons commencer, c'est de prémunir notre esprit contre les vives émotions que lui causent tous les sujets de peines, d'inquiétudes qui se rencontrent si souvent ; car si on leur laisse prendre un certain ascendant, il devient bien difficile, je l'avoue, de se soustraire à l'empire qu'ils exercent sur nous ; on n'est capable de rien, on ne sait que se nourrir de sa tristesse, et l'on ne fait que prolonger ses peines par ses peines mêmes. Le point essentiel est donc de leur interdire de tout son pouvoir l'accès dans notre âme ou du moins d'en diminuer le fâcheux effet en réduisant à leur juste valeur la cause et la nature de toutes ces peines par quelques considérations qui nous tiennent au-dessus de l'influence de tout ce qui ne nous intéresse pas d'une manière essentielle, et il n'y a d'essentiel pour nous que de parvenir à notre grande destinée.

Je voudrais, ma chère Sœur, vous voir dans cet état où vous puissiez dire de tous les petits événements qui vous contrarient, des plaintes qu'on fait de vous, des marques de défiance, de prévention que vous recevez : Ce ne sont pas là mes affaires, ce sont les affaires de Dieu, elles le regardent uniquement ; il permettra toutes ces choses ; il les arrêtera comme bon lui semblera, selon qu'il les trouvera utiles ou préjudiciables à sa gloire. Ce n'est pas à moi à en juger, ni à m'en occuper. Pourquoi, si ma conscience ne me reproche rien et si mes intentions ont toujours été pures, m'empresserais-je à savoir ce que l'on pense, ce que l'on dit de moi, et les motifs que l'on peut avoir dans la conduite que l'on tient envers moi ?

Encore une fois ce ne sont pas là mes affaires ; une seule chose me regarde et m'intéresse en tout cela : c'est de tenir mes yeux constamment fixés sur Dieu et de le suivre.

Combien cette disposition d'esprit vous éviterait de peines superflues et de sujets d'une inutile tristesse ; qu'elle vous préparerait heureusement à la prière par le calme dans lequel elle entretiendrait votre âme et par le goût pour ce saint exercice qu'elle augmenterait en vous ! Combien elle ajouterait de ferveur, de confiance, de sentiments, d'union à Dieu dans les paroles que vous lui adresseriez, en même temps qu'elle vous tiendrait assez attentive pour entendre la voix de Dieu, cette voix qui parle sans bruit, pour ne rien laisser échapper des lumières qu'il daignera répandre sur vous et ne rien perdre des douces inspirations de ses grâces.

L'âme qui est trop à sa douleur exclut d'elle toute autre idée ; elle n'est occupée que de sa peine et ne poursuit devant Dieu que la cessation de sa souffrance ; si elle ne reçoit pas de Dieu ce bienfait, elle s'en croit abandonnée, la confiance s'éloigne d'elle ; elle ne voit que la grâce que Dieu lui refuse, et sa grande préoccupation, l'empêchant de voir et, par conséquent, de saisir, lui laisse perdre toutes celles que Dieu lui accorde. L'âme calme, au contraire, ne sollicite de Dieu que ce que Dieu sait être bon pour elle ; elle reconnaît, elle reçoit tout genre de grâces que Dieu lui a choisies, et si elle lui demande de changer les dispositions du prochain à son égard et dont elle a à souffrir, ce ne sera pas avec une préoccupation d'esprit telle, qui ne lui permettrait que de penser à

la grâce particulière qu'elle désire, et que Dieu lui refuse, et qui l'empêcherait, en même temps, de profiter de la grâce de vivre, de se sanctifier dans la peine que Dieu lui envoie.



CHAPITRE XXXIV.

Ne point trop rechercher les consolations de la vertu. — Vivre dans le recueillement et en la présence de Dieu.

Vous voilà initiées, mes chères Sœurs, dans les entretiens familiers avec Dieu, qui font partie des exercices de la vie religieuse et qui remplissent le temps des retraites. Dieu vous a appelées dans la solitude, afin qu'étant à l'écart de vos occupations ordinaires, et séparées de toutes les créatures, vous fussiez plus occupées de lui et, si j'ose me servir de cette expression, mieux à portée de faire plus intimement connaissance avec lui, et que vous apprissiez ainsi à converser intérieurement seules à seul avec votre Dieu. Actuellement, vous devez savoir jusqu'à quel point Dieu s'occupe de vous, avec quelle bonté il entre avec ceux qu'il aime dans le détail de tous leurs besoins. Tout ce que vous lui avez dit dans votre retraite lui est parvenu ; il n'a rien perdu de toutes vos pensées ; il a écouté les regrets que vous lui avez témoignés de toutes les fautes, les infidélités, les tiédeurs, les lâchetés, dont vous vous êtes reconnues coupables ; il vous les a pardonnées ; il a entendu les sollicitations que, dans le sentiment de vos besoins, vous lui avez adressées pour obtenir de sa bonté des lumières, des grâces d'encouragement et de forces, qui vous aidas-

sent à porter dignement le saint habit de la Religion et à pratiquer les devoirs de votre état ; et les sollicitations que le besoin que vous sentez avoir de ses grâces vous inspirait, que l'humilité accompagnait, ont trouvé faveur auprès de Dieu, parce que la prière de l'âme qui s'humilie, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture, perce les nues et parvient jusqu'à Dieu. Vous lui avez offert un sincère désir de correspondre fidèlement aux grâces qu'il voudrait bien vous donner. Vous avez cherché à satisfaire votre reconnaissance et votre amour envers lui, en vous promettant bien à vous-mêmes, et sous ses yeux, de vous dévouer de tout votre cœur à son service ; et Dieu a entendu ces expressions de votre reconnaissance, il a accueilli vos vœux, il les a bénis et il les protégera.

En méditant sur les fins dernières, sur cette redoutable alternative de notre destinée pendant l'éternité, qui nous place ou dans le sein de Dieu, ou dans le sein de flammes dévorantes, vous avez bien senti tout le prix de la faveur que Dieu vous accorde en vous plaçant dans un état où, continuellement occupées de lui, de ses plus vifs intérêts, vous êtes sur la voie qui conduit directement dans son sein. Quel moyen plus sûr, en effet, d'arriver à Dieu, de parvenir à se placer dans son cœur, que de se dévouer à en remplir sur la terre les plus chers désirs dans le soin des pauvres, qui sont ses amis et ses membres ? Vous avez bien connu tout l'avantage d'une si belle vocation ; vous vous êtes dévouées à la remplir avec une religieuse fidélité. Vous avez fait en présence de Dieu un acte de renoncement non-seulement aux occupations profanes de la terre, mais encore à vous-mêmes, aux

petites satisfactions naturelles, aux contentemens terrestres, aux inclinations humaines, en un mot à tout ce qui, vous ramenant à vous, à vos goûts, à vos pensées, à vos jugemens, vous agréerait personnellement, à tout ce qui vous écarterait de la fin que vous devez vous proposer, à tout ce qui refroidirait en vous l'amour de Dieu et l'estime de votre état, et qui, enfin, mettrait en danger l'heureuse destinée à laquelle vous voulez absolument parvenir, c'est-à-dire au repos éternel dans le sein de Dieu. Vous lui avez offert un entier renoncement à tout ce qui ne vous conduirait pas à lui. Dieu l'a accepté, et il vous regarde dès ce moment comme étant toutes à lui.

En vidant votre cœur de tout ce qui n'est que terrestre et humain, en reconnaissant combien Dieu seul est digne de le posséder, seul capable de le rendre heureux, vous l'avez supplié de le remplir par sa présence ; vous lui avez dit qu'il en serait le maître, qu'il y régnerait en souverain, que vous y seriez continuellement vous-mêmes pour lui offrir vos adorations, y recevoir ses ordres, ses conseils, ses consolations, ses grâces de force et d'encouragement, et, connaissant bien tout l'avantage dont jouit une âme recueillie qui sait vivre avec Dieu, qu'elle possède en elle, vous avez renoncé à toute légèreté, dissipation d'esprit, qui détruirait le recueillement en Dieu et le bienfait de sa présence. Dieu, de son côté, jaloux du culte intérieur qu'il reçoit de nous, s'est rendu à vos vœux ; il est descendu dans vos âmes pour y fixer sa demeure, et il y sera aussi constamment que vous persévérerez vous-mêmes dans un état de recueillement en lui.

Profitant de l'intimité dans laquelle Dieu vous a permis d'entrer avec lui, vous lui avez adressé vos plaintes sur l'état d'abandon et de sécheresse où il semble vous laisser quelquefois ; vous lui avez demandé de ranimer votre ferveur, de réchauffer votre âme en vous laissant goûter les douceurs d'un amour réciproque, en permettant que vous vous sentiez touchées des inspirations de sa grâce, de quelques sentiments de tendresse pour lui, de quelques consolations intérieures qui vous soutiennent et vous encouragent dans son service. Dieu vous a entendues encore sur cette demande ; mais sachez bien, mes chères Sœurs, qu'aucune de ces sortes de faveurs ne sont nécessaires au salut, et qu'une âme qui ne les éprouve pas peut également bien servir Dieu ; qu'il est possible, par conséquent, que Dieu vous les refuse, sans que vous puissiez en tirer aucune conséquence contre sa bonne volonté à votre égard et vous croire vous-mêmes moins agréables à ses yeux ; abandonnez-vous entièrement à cet égard aux dispositions de sa sagesse et à sa conduite, si bonne, si paternelle envers vous. Ne vous occupez pas trop à examiner, à scruter vos cœurs pour savoir jusqu'à quel point ils sont frappés, touchés, émus par la tendresse de la piété ou la force des motifs surnaturels. L'imagination pourrait s'emparer de ces réflexions et les diriger à son gré ; or, c'est un bien mauvais guide, qui ne pourrait que vous conduire à des pensées de découragement et ralentir votre dévouement au service de Dieu.

A présent, mes chères Sœurs, vous allez sortir de ces religieux loisirs où vous vous êtes entretenues

cœur à cœur avec le bon Dieu, pour rentrer dans le cours d'une vie active. Oh ! que vos fonctions, toutes multipliées, toutes occupantes qu'elles sont, ne vous fassent pas perdre le recueillement intérieur, le souvenir des bontés de Dieu, l'union que vous avez contractée avec lui ! La pensée qu'il est constamment témoin de tout ce que vous faites, qu'il recueille toutes vos actions, tous vos sentiments, jusqu'à vos bonnes intentions, quand même elles seraient restées sans effet, la pensée qu'il s'établit le gardien de tous vos mérites, qu'il conserve et qu'il vous reproduira un jour pour vous en faire jouir, en y répandant ses immenses récompenses, doit être sans cesse présente à votre esprit ; prenez garde de la perdre de vue.

Continuez donc à vous entretenir immédiatement avec Dieu ; car ce sera dans les communications habituelles que vous aurez avec lui que vos forces se renouvelleront et se trouveront toujours proportionnées à vos continuelles et fatigantes occupations. Ce sera la pensée de Dieu, l'attention à agir en sa présence qui donnera à vos actions le caractère d'une œuvre surnaturelle, divine, méritoire, digne des récompenses éternelles. Ce sera dans vos entretiens avec Dieu que vous trouverez l'intelligence pour comprendre les instructions que vous recevrez dans votre noviciat, et les grâces pour les mettre en pratique. Ce sera là où vous vous armez puissamment pour soutenir tous les combats que l'ennemi du salut, jaloux de vos progrès dans la perfection de la vie religieuse, tentera de vous livrer. On n'est faible et on ne succombe que quand la pensée de Dieu est écar-

tée. Plus nous nous occupons de Dieu et plus nous le connaissons, plus nous l'aimons. Plus notre cœur est rempli de lui, moins nous nous aimons nous-mêmes, moins nous recherchons l'attention, l'estime des créatures, moins nous trouvons de résistance à la pratique d'un acte d'humilité, parce que nous sentons, ou du moins nous savons que l'amour de Dieu qui est en nous se satisfait, jouit, s'accroît du petit sacrifice que nous lui faisons de nous-mêmes. Plus notre cœur est rempli de lui, moins nous sommes portés à juger les autres, à devenir susceptibles de prendre de l'éloignement ou trop d'attachement pour les personnes avec lesquelles nous vivons, comme aussi à nous laisser aller à des sentiments de mécontentement, d'impatience, pour les procédés du prochain envers nous. Oh ! comme on résiste bien à toutes ses petites humeurs, comme on est condescendant envers les autres, combien leurs manières font peu d'impressions fâcheuses sur nous, quand l'âme sait jouir du contentement que la possession de Dieu, que les entretiens fréquents avec lui, que le bonheur d'avoir à lui faire quelque offrande, lui procurent !

Dans cet état, si l'on éprouve des consolations, on en jouit avec Dieu, on s'en félicite en sa présence comme d'un bien qui vient de lui, et on en augmente le prix. Si on éprouve des peines, on lui en parle, il est le premier à qui l'on va ; on les lui offre, on l'invoque, et, assuré que l'on est d'être entendu de lui, on est déjà consolé. Avec quelle fidélité et quelle promptitude on rend à ses supérieurs l'obéissance, la soumission, qui leur sont dues, quand, occupé de Dieu, on pense que c'est à lui-même qu'on rend

tous ces devoirs, et quelle influence cette pensée n'a-t-elle pas généralement sur toutes les autres occupations !

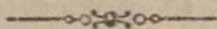
Si quelques pensées tourmentantes, quelques tentations, quelques épreuves nous surviennent et nous fatiguent, oh qu'on est bien défendu par l'œil de Dieu ! Un regard de sa part suffit pour dissiper toutes les illusions de l'imagination et des sens ; et ce regard victorieux est toujours à la disposition de celui qui sait vivre intérieurement avec Dieu, et qui a l'habitude de marcher toujours en sa sainte présence. Celui-là est encore à l'abri d'un fatal écueil : le découragement. Deux causes le produisent d'ordinaire : les difficultés et la peine d'une résistance qu'il faut sans cesse renouveler, et le malheur, après bien des combats, d'éprouver une défaite. L'une nous lasse par sa continuité, l'autre nous effraie par la force qu'elle a eue de nous faire tomber. L'une ralentit nos efforts, l'autre nous empêche de nous relever. Tout cela n'est bien dangereux que pour ceux qui, perdant trop Dieu de vue, ne le connaissent pas assez, ne savent pas trouver en lui les secours que le recueillement nous y fait puiser. Mais vous, mes chères Sœurs, vous qui vivrez avec Dieu, vous apprendrez de lui que toutes les peines, les résistances coûteuses et sans cesse renaissantes, sont des moyens de perfection que Dieu ménage à ses bienaimés ; qu'il ne voulut pas en délivrer saint Paul, parce qu'il voulait qu'il fût parfait, et que c'est dans l'infirmité, et dans une infirmité de tous les jours, de toute la vie, que la vertu se perfectionne ; que c'est ici le temps du travail, et d'un travail qui ne doit point souffrir d'interruption ;

que de ce pénible travail, si fatigant, quelquefois si humiliant, doivent sortir les rayons de la gloire la plus pure, la plus éclatante, et qui nous envelopperont un jour. Telles sont les pensées encourageantes qu'entretient en vous l'habitude du recueillement et de la vie intérieure.

Si votre fidélité à Dieu venait à souffrir de quelques fautes où vous auriez eu le malheur de tomber, ah ! vous connaissez assez sa miséricorde, sa patience, sa bonté, son amour, pour savoir qu'il n'y a point auprès de lui de fautes irrémissibles que le désespoir ; que notre Dieu n'est pas inexorable ; que souvent il permet que la réparation d'une faute nous mène bien plus avant dans la perfection que nous n'y serions parvenus en ne succombant pas ; qu'il suffit pour cela de ranimer fortement sa confiance en Dieu, de revenir à lui sur-le-champ. Or, considérez l'avantage dont jouit à cet égard une âme qui est habituée de vivre intérieurement avec Dieu, quelle facilité elle a de revenir à lui, de se rapprocher de lui, et de retrouver en lui la force de se relever et de recouvrer son amour.

Entretenez donc soigneusement, mes chères Sœurs, cette étroite union avec Dieu, qui assurera vos progrès dans la perfection chrétienne. Que la pensée de sa présence vous soit fréquente ; revenez-y chaque fois et autant que l'attention que vous devez à vos occupations vous en laissera la faculté. Faites de cette pratique de la présence de Dieu une des premières résolutions de votre retraite. Si vous l'observez bien, ne doutez pas de tout le fruit que vous retirerez de votre noviciat ; ajoutez-y celle que le bon

Dieu vous inspirera pour conserver les précieux avantages de votre retraite et faciliter votre avancement dans la vie religieuse.



CHAPITRE XXXV.

Qu'il ne faut jamais être sans crainte. — De la crainte qui est selon Dieu et de celle qui n'est pas selon Dieu. — Conduite miséricordieuse de Dieu envers une âme qu'il veut attirer à lui. — Reconnaissance qu'il faut avoir. — Combien il est nécessaire et avantageux d'immoler l'amour-propre.

Jouissez, ma chère Sœur, de l'heureux état où l'amour de Dieu pour vous vient de vous placer. Vous pouvez vous livrer avec confiance à la pensée si rassurante que Dieu vous a tout remis; qu'il vous a rétablie dans l'état de sa grâce; que s'il vous appelait à lui en ce moment, vous auriez l'espoir d'aller vous reposer dans son sein, que votre bonheur éternel serait assuré, que le Dieu qui vous jugerait serait le même que le Dieu qui vient de vous tout pardonner. L'avenir n'a à vous présenter que des consolations et des douceurs; les craintes tourmentantes sont éloignées; votre conscience vous laisse jouir d'une paix délicieuse; et vous devez éprouver la vérité de ce que l'Esprit Saint nous dit: « Une bonne conscience est un festin perpétuel. » Cependant, à cet état se mêle encore un sentiment de crainte, parce que nous ne pouvons obtenir dans ce monde un bonheur pur et sans mélange. Et cette crainte, c'est celle de retomber dans la situation bien pénible pour le présent, bien inquiétante pour l'avenir, dont vous

avez si douloureusement supporté les angoisses. Je ne peux vous ôter tout sentiment de crainte, et quand je le pourrais, je ne devrais pas le faire, puisque l'Apôtre nous dit que c'est avec crainte et tremblement que nous devons opérer notre salut. Mais, je voudrais la régler, et faire bien connaître quel doit en être le motif, le sujet, l'étendue, vous faire sentir le malheur de perdre l'amitié de Dieu, de se montrer ingrat envers lui, d'offenser un père qui nous veut et qui nous fait tant de biens, et qui nous en prépare de plus grands encore : voilà des motifs et des sujets de crainte parfaits. La considération des peines dont il punit déjà dans ce monde, mais si terriblement dans l'autre, ceux qui sont infidèles à ses grâces, qui méconnaissent ses bontés, qui enfreignent ses commandements, qui se préfèrent à lui dans le choix qu'ils font des choses qui peuvent les contenter et les satisfaire, inspire aussi la crainte qui, bien que moins parfaite que celle qui a pour motif l'amour de Dieu, est cependant bonne et salutaire. Mais une crainte qui nous fait pressentir des fautes à chaque pas; qui, nous rappelant sans cesse notre faiblesse passée, nos chutes continuelles, nous fait pâlir d'avance à la vue des difficultés, des peines et des chagrins dont elle nous retrace le souvenir, une crainte qui ralentit nos efforts et éteint notre courage, en nous présentant notre résistance comme inutile et les fautes, pour ainsi dire, comme certaines; cette crainte, en un mot, qui tend à nous faire mettre bas les armes avant de commencer le combat, et à nous regarder déjà comme vaincus avant même d'être attaqués, est un piège, une suggestion du démon, plus redoutable

pour nous que le retour des tentations et des difficultés. Il est donc très essentiel de bien connaître la crainte qui vient de Dieu, et que le Saint-Esprit appelle le commencement de la sagesse, et de la distinguer d'une autre crainte, qui ne fait que nous abattre et qui devient une des plus dangereuses armes entre les mains du démon, puisqu'elle est capable, à elle toute seule, de nous faire abandonner nos bons propos.

Pour vous faire connaître l'une et l'autre de ces deux craintes, et les marquer d'un caractère qui vous mettra toujours à même de les discerner, je vais vous donner un principe général dont vous ferez aisément l'application.

Toute crainte qui ne tend qu'à nous troubler, à nous décourager, à nous montrer des difficultés qui nous effraient et diminuent notre confiance en Dieu et notre espérance de nous soutenir, vient du démon. Toute crainte, au contraire, qui tend à nous rendre plus circonspects, plus vigilants, plus attentifs, qui nous porte à nous serrer plus près de Dieu, à faire plus d'efforts, vient évidemment du Seigneur. Appréciez par là, et jugez vous-même les craintes qui naissent en vous, et apprenez à ne pas vous laisser troubler, dérouter par les unes, et à faire des autres un moyen de salut.

Vous ne serez jamais ingrate envers Dieu au point que la confiance en lui cesse de dominer dans votre âme, et de répandre ses consolations et ses douceurs sur tous les sentiments de votre cœur. Que n'a pas fait Dieu pour l'établir en vous, cette confiance ? Considérez souvent la marche qu'il a suivie envers vous.

S'il avait voulu que vous vous perdissiez, qu'avait-il à faire ? Rien ; il lui eût suffi de vous laisser dans l'état de tristesse, d'abattement où vous vous étiez placée ; au lieu de cela, il a fait naître des circonstances qui semblaient n'avoir été que fortuites et comme produites par le hasard, mais qui, aux yeux de la foi, sont reconnues pour être l'effet d'une volonté éclairée, miséricordieuse, toute puissante ; d'une Providence qui conduit toute chose avec douceur et qui amène tout à ses fins, sans agitation et sans montrer son opération. Une de ces circonstances, amenée par le bon Dieu, vous a mise à même de faire des réflexions utiles sur vous, de recevoir quelques traits de lumière qui vous ont fait douter de l'état de votre conscience ; une crainte salutaire s'est fait sentir en vous, et Dieu, continuant à vous être favorable, a agi sur l'esprit de ceux qu'il a placés près de vous ; ils vous ont conseillé une retraite ; vous n'y avez pas mis d'opposition, mais vous n'en sentiez pas encore assez la nécessité, et vous n'en espériez pas un grand succès. Toujours remplie de vos idées, vous avez préludé à cette retraite par une explosion de tous les sentiments que l'amour-propre, une certaine irritation d'esprit, continuaient à entretenir en vous. Les premiers jours de cette retraite n'offraient encore que le combat de ces sentiments contre les grâces de Dieu, et prouvaient tout l'empire qu'ils avaient pris sur vous et combien ils y dominaient. Mais Dieu, qui voulait absolument, pour votre bonheur comme pour sa gloire, rentrer dans ses justes droits sur vous, vous a vue vous débattre contre ses grâces, sans que sa patience et sa bonne volonté pour vous en aient souffert.

fert. Il a voulu qu'elles eussent la victoire, et la victoire a été pour elles ; vous avez reconnu vos torts envers Dieu, vous les avez déplorés ; vous vous êtes rendue à lui, vous voilà devenue encore une fois la conquête de sa volonté, de son amour et de ses grâces. Maintenant, pour quelques peines, quelques images de vos anciennes souffrances qui se retraceraient parfois à votre esprit ; pour quelques petits actes d'humilité que vous auriez à faire ; pour un ton, une manière, une parole, qui vous apporteraient quelques déplaisirs, Dieu, ses grâces, son amour, sa paix, cesseraient de faire impression sur votre cœur ! Non, ma chère Sœur, vous n'oublierez pas ainsi les bienfaits de Dieu, vous entretiendrez son amour dans votre cœur par de fréquentes élévations d'esprit vers lui, qui vous tiendront comme dans un état habituel de sa présence ; vous vous plairez à travailler pour lui, à lui réitérer l'offrande de vos œuvres, à les regarder comme des témoignages d'amour que vous lui présentez, et, par conséquent, vous chercherez à les multiplier. Vous vous occuperez avec attention et recherche à voir si vous ne pourriez pas rendre encore quelques services de plus à vos pauvres, en considérant ces services comme de nouveaux moyens de manifester de plus en plus à Jésus-Christ votre amour et votre reconnaissance, et ils affermiront, ils perfectionneront ces deux sentiments dans votre cœur. Et quand quelques petits événements vous rappelleront le souvenir et le sujet de vos peines, vous combattrez victorieusement la tentation par la pensée que c'est là une belle occasion que Dieu vous fournit de lui témoigner de l'amour et de la reconnaissance. Vous

envisagerez les choses du côté de Dieu, avec qui vous aurez l'habitude de vivre, elles vous affecteront sensiblement moins du côté où elles vous sont personnelles. Vous vous direz : J'ai ici à choisir entre deux partis : ou m'arrêter à me considérer moi-même, et me voir négligée, traitée avec peu d'égards par mes Supérieurs, avec peu d'attention et d'amitié par mes compagnes, et alors, m'affliger, m'attrister, être sans goût pour mon état, pour la maison où je suis, les personnes avec lesquelles je vis, et mettre ainsi le poison et l'amertume dans mon cœur, comme je l'ai trop éprouvé ; ou bien, me renonçant tout à fait, ou plutôt me considérant comme une victime que Dieu se plaît à immoler parce qu'il y trouve sa gloire, parce qu'il veut me faire pratiquer l'humilité, le détachement de moi-même et des créatures, afin de m'avoir tout entière pour lui seul, m'offrir alors volontairement à lui, et savoir trouver, sous le glaive même par lequel le sacrifice s'opère, le bonheur de plaire à Dieu, de me rapprocher de lui et de servir à sa gloire, vous n'hésitez pas dans votre choix.

Vous avez eu toutes ces pensées avant votre retraite, et elles faisaient peu d'impression sur vous. Vous passiez facilement du désir de vous faire, auprès de Dieu, quelque mérite de vos peines, au tourment décourageant que vous ressentiez des choses qui en étaient le sujet. Pour une légère victoire, vous éprouviez bien des défaites. Mais que cette alternative dans laquelle vous avez été ne vous effraie pas, et ne vous fasse pas craindre à un certain point de retomber dans cette fluctuation entre quelques bons désirs et beau-

coup de faiblesses. Ne vous effrayez donc pas, vous n'êtes plus ce que vous étiez alors. D'abord, vous êtes établie dans une confiance raisonnable et fondée d'être dans l'état de la grâce de Dieu. Vous avez la certitude que l'on peut avoir ici-bas d'être aimée de Dieu ; votre âme a été trempée de nouveau et régénérée une seconde fois dans le sang de Jésus-Christ ; elle a reçu une nouvelle vie dans son cœur ; elle s'en sent animée ; elle en connaît le prix, et elle en jouit. Non, on ne déchoit pas aisément d'un pareil état pour revenir lâchement à s'affecter de toutes les petites tracasseries qui vous ont tourmentée dans le temps de votre faiblesse. Et, pour faire l'application d'un trait historique dont nous avons parlé, la fille de Dieu, l'amie de Dieu ne vengera pas les querelles de la fille terrestre, de la fille de la nature. Vous persévérerez dans cet état de fille de Dieu, j'en suis bien assuré. Dieu n'a pas commencé un si bel ouvrage pour le laisser imparfait ; il ne vous a pas amenée au point où vous êtes pour vous y abandonner. Et vous, vous ressentez trop le prix de ses faveurs pour les perdre jamais.



CHAPITRE XXXVI.

Ouverture du cœur. — Ne pas craindre d'avouer ses fautes.
— Utilité et nécessité de cette ouverture. — Combien le défaut d'ouverture est préjudiciable.

Je réduis à un seul point, ma chère Sœur, tous les avis que vous avez désiré que je vous misse par écrit pour vous aider à conserver les fruits de votre retraite et à parcourir avec succès la sainte carrière du noviciat, où vous entrez. Je ne vous dirai donc pas : Soyez humble, douce, droite, charitable, modeste, retenue dans votre maintien, recueillie, occupée de Dieu, parce que vous savez assez que vous devez être tout cela, et que vous avez la bonne volonté de le devenir. Vous avez reconnu pendant votre retraite les fautes que vous avez pu faire contre ces vertus, vous les avez déplorées devant Dieu. Touchée de ses bontés, conduite par sa grâce, qui vous appelait à être toute à lui, pénétrée de reconnaissance, vous vous êtes dévouée tout entière à son service, vous lui en avez offert un témoignage dans la résolution que vous avez prise et que vous lui avez présentée avec tant de joie; vous vous satisfaisiez dans l'essor que vous donniez aux sentiments de gratitude dont votre cœur était si heureusement rempli, en vous répandant devant le Seigneur en actes d'amour, de

reconnaissance, et en lui promettant une fidélité inviolable. Actuellement il s'agit de vous maintenir dans ces heureuses dispositions, de prolonger pour vous, d'accroître encore toute la satisfaction que vous faisiez éprouver l'effusion de votre reconnaissance en accomplissant ce qu'il vous était si doux de promettre.

Pour cela, il est un moyen que vous connaissez bien, puisqu'il fait déjà partie de vos résolutions, et auquel je me bornerai à vous engager ici d'être fidèle, parce que je lui crois un effet sûr : c'est de vous ouvrir pleinement et entièrement à votre maîtresse, de l'introduire dans votre cœur, de lui en faire connaître les sentiments, les inclinations et tous les mouvements, de sorte qu'elle les voie aussi distinctement que vous pouvez les voir vous-même. Si vous avez la force d'en venir là, je répons du succès de votre noviciat; j'assurerai, autant qu'il peut être donné à notre fragilité humaine de prévoir et d'assurer, que vous vivrez en bonne Religieuse et que vous mourrez en sainte. Par la voie contraire, je peux, avec la même assurance, faire un raisonnement tout opposé et dire : Si vous manquez de confiance et d'ouverture, si vous avez la faiblesse de vous cacher, tenez pour certain que votre noviciat sera nul, qu'il n'aura pas pour effet de corriger vos défauts, de vous éclairer sur les maximes de la perfection chrétienne, de vous faire contracter la sainte habitude des vertus religieuses, et que vous arriverez à la profession toute imparfaite, toujours chancelante, toujours incertaine dans les voies de Dieu, ignorant la science des saints et sans goût pour l'acquérir; et alors, réduite à vos propres forces, il est à craindre que vous ne viviez dans le

saint état de la Religion tout au moins avec lâcheté, tiédeur, et que la fin de votre carrière ne devienne bien chagrinante et bien justement inquiétante pour vous.

Je vais vous donner une preuve de l'importance et de la vérité de ce que j'avance. N'est-il pas vrai que quand on a un sujet de chagrin, on cherche avec empressement à s'en débarrasser, et que, lorsqu'on en a un moyen à sa portée, on le saisit avec joie? Si ce moyen est moins pénible à prendre que le chagrin ne l'est à supporter, on n'hésite pas; de deux maux on choisit toujours celui qu'on juge être le moindre. Si ce moyen devient bien pénible lui-même, on balance, on calcule, et si on le juge plus fort que le chagrin ne l'est en lui-même, on garde son chagrin et l'on abandonne le moyen. Cette conduite est dans la nature, elle est logique.

Faisons une application de ce principe. Deux novices ont fait la même faute, par exemple une indiscretion, une imprudence; elles n'auront pas eu assez de réserve, de modestie dans leur maintien, quelqu'un s'en sera prévalu et aura osé arrêter les yeux sur elles, elles s'en sont aperçues, cela leur a fort déplu à l'une et à l'autre, elles en ont conçu du chagrin. Qu'est-il arrivé? La première, extrêmement affectée de cet événement, qu'elle regarde avec raison comme un malheur, prévoyant les suites de ce qui est arrivé, redoutant par dessus tout d'offenser Dieu et de devenir elle-même une occasion d'offense de Dieu, cherche de bonne foi les moyens de se délivrer de cette cruelle peine; parmi ces moyens, se trouve celui d'en faire part à sa maîtresse et de lui demander conseil. Cet

aveu sera bien pénible, il lui en coûtera beaucoup, on pourra la croire plus coupable qu'elle ne l'est en effet, et penser peut-être qu'il y a eu de la volonté là où il n'y a eu réellement que de l'irréflexion. Comment s'annoncer? Elle va être bien humiliée; mais enfin c'est un moyen d'apaiser une douleur qui l'affecte si vivement, qu'elle ne peut la supporter; elle recouvre la paix, la tranquillité, tout est dit; elle sacrifie volontiers son amour-propre au soulagement de son cœur; elle s'ouvre, elle fait le sincère aveu de son imprévoyance; Dieu agrée le sacrifice, il rend la paix à son âme et la fortifie par de nouvelles grâces de vigilance.

La seconde épreuve bien, au fond, la même peine de ce qui lui est arrivée; elle voudrait avoir été plus circonspecte; elle ne sait comment apaiser les regrets que lui cause le moment de légèreté et d'indiscrétion qu'elle a eu; il lui vient bien en pensée aussi d'aller chercher des consolations et des forces auprès de sa maîtresse; mais l'idée qu'elle lui donnera d'elle, la crainte de la défiance qu'elle pourra en concevoir, la diminution de son estime qui pourra en résulter; mais les reproches, les réprimandes qu'elle pourra recevoir, mais les vives blessures que l'amour-propre en ressentira, la retiennent; elle sent ce qu'elle devrait faire, et elle ne peut s'y résoudre; elle se reproche sa faiblesse et ne s'enhardit pas à parler. En proie à deux volontés qui se combattent, elle essuie la rigueur de toutes deux; tantôt elle voudrait parler, et l'amour-propre lui fait éprouver d'avance les vives souffrances de l'humiliation; tantôt elle voudrait se taire, et la conscience lui fait ressentir à son tour les

souffrances non moins pénibles du remords; elle ne peut s'empêcher de faire cette réflexion : Quoi! je crains donc plus d'affaiblir l'estime d'une créature pour moi que je ne désire plaire à Dieu, lui être fidèle, me rendre digne de l'auguste alliance à laquelle il m'appelle, puisque je sacrifie un des moyens qu'il m'a donnés pour y parvenir, à la conservation de tout ce qui peut contenter mon amour-propre : voilà où j'en suis, voilà ce que ma conduite m'indique et me démontre.

Oh! ma chère Sœur, que ces réflexions sont pénibles, qu'elles sont décourageantes! Y a-t-il humiliation qui soit plus douloureuse? Dans une pareille situation, peut-on travailler avec quelque constance et quelque succès à l'œuvre de sa perfection? Ah! on sent trop qu'on n'avance pas, qu'on travaille en vain, qu'on ne plaît pas à Dieu; on est sans courage, sans force, parce qu'on est sans espérance, et l'on se trouve placé dans l'état le plus fâcheux et le plus dangereux. Non, je ne crois pas qu'il y ait une souffrance de l'amour-propre comparable à la tristesse, à l'amertume, aux dégoûts, aux remords, auxquels l'âme est en proie dans un pareil état, et cela, non un jour, non un instant, mais tous les jours et tous les instants de la vie. Toutes les réflexions que je fais ici ne se bornent pas à la circonstance que j'ai citée : peut-être n'arrivera-t-elle jamais : je ne l'emploie que pour servir d'exemple. Appliquez-les, ces réflexions, à tous les cas où vous aurez des manquements à vous reprocher, et quand vous aurez agi d'une manière peu conforme aux préceptes de la charité et aux maximes de la vie religieuse. Ce ne

sont pas précisément quelques fautes que vous commettrez par fragilité, qui vous arrêteront dans la carrière de la perfection chrétienne; mais c'est la faiblesse, la lâcheté avec laquelle vous vous en relèverez; c'est la négligence à chercher et employer les moyens de n'y pas retomber. Le plus grand ennemi qu'on ait à redouter, c'est le découragement, et on en est à l'abri quand on sent que l'on fait, cependant, quelque chose de pénible et d'un peu généreux pour réparer ses fautes et ne les plus commettre. On en est, au contraire, la victime quand on se laisse aller en proie aux reproches de sa conscience, en ne faisant pas ce qu'elle nous indique de faire. Tant qu'on reste dans cette pénible situation, on n'est capable de rien. Ainsi, ma chère Sœur, la sincérité, la franchise, l'ouverture, toute coûteuse qu'elle puisse être, dont vous userez, vous procureront, indépendamment des secours que vous trouverez dans les conseils salutaires qu'elles vous mettront à portée de recevoir, l'avantage, premièrement, d'interrompre toutes les suites qu'une faute pourrait avoir, de terminer là l'état fâcheux qu'elle pourrait produire; secondement, de vous rassurer, de vous consoler en vous mettant dans le cas de penser que vous ne vous abandonnez, cependant, pas à vous-même, que vous remportez quelque victoire sur votre caractère et sur vos défauts, et ces avantages vous préserveront des funestes effets du découragement.

Vous voulez, j'en suis persuadé, vous voulez d'une volonté ferme persister dans les saintes et heureuses dispositions dans lesquelles vous a placée votre retraite; or, quand on veut la fin, il faut vouloir les

moyens d'y parvenir, et je n'en sais pas de plus utiles à vous indiquer que celui dont je parle ici. Vous n'êtes plus une enfant : un enfant craint un aveu, parce qu'il craint plus une punition qu'il ne hait la faute qui la lui attire, il n'en connaît pas toute la malice et tout l'effet; mais une personne raisonnable, dévouée à Dieu, ne voit dans une pénitence, dans une mortification, que la réparation de sa faute, et la détestation qu'elle en a lui donne la force de subir une peine expiatoire. Soyez donc ce que vous êtes devenue par la grâce de Dieu, et non plus ce que vous avez pu être dans votre enfance. Regardez comme une marque certaine de vos progrès dans la sainteté de votre état, ou de l'inutilité des grâces de Dieu en vous, la fidélité à suivre ce point de vos résolutions, de faire connaître avec candeur, franchise, sincérité, à votre maîtresse toutes les fautes que vous avez eu le malheur de commettre, soit contre la pratique des vertus religieuses, soit contre les devoirs de l'état d'Hospitalière : vous trouverez dans votre fidélité à cette résolution, le repos, la paix et le contentement de votre âme; vous trouverez la correspondance aux grâces de Dieu, l'avancement dans la perfection chrétienne, et des mérites qui vous assureront les récompenses infinies que Dieu destine à ses fidèles épouses.



CHAPITRE XXXVII.

Conduite de Dieu à l'égard des âmes. — Sa bonté sait ménager notre faiblesse. — Il nous conduit pas à pas sans se rebuter. — Qu'il faut vaincre ses répugnances pour le suivre. — S'oublier soi-même pour ne voir que lui. — Manière de s'unir à Dieu par la pratique de la charité envers le prochain.

Entrez, ma chère Sœur, dans la voie parfaite dans laquelle la bonté de Dieu vous appelle, et qu'il vous découvre entièrement aujourd'hui : il ne vous l'a pas fait connaître d'abord, il a ménagé votre faiblesse, comme il eut égard à celle de ses Apôtres lorsqu'il leur disait : « J'ai encore autre chose à vous révéler; mais vous n'en supporteriez pas, à ce moment, la sublimité; l'Esprit Saint, que vous recevrez, en vous donnant la connaissance de ces choses, vous donnera aussi la force de les entendre. » Ainsi Dieu en a usé envers vous : se mettant toujours à votre portée, mesurant sur vos forces le travail qu'il vous donnait à faire, vous conduisant, en quelque sorte, par la main et réglant son pas sur le vôtre, il vous a amenée par degrés à la connaissance et à la pratique du culte parfait, des devoirs de l'amour, des services du cœur qu'il attend de vous. Y a-t-il un père, une mère, si tendres qu'ils soient, qui mettent plus de douceur, de bonté, d'attention dans les soins qu'ils donnent à

un enfant chéri, qui proportionnent plus sagement leurs leçons à ses facultés, qui attendent avec plus de patience le moment de recueillir le fruit de leurs soins, que Dieu ne l'a fait avec vous.

Il est donc pour vous le meilleur des pères ; vous êtes donc sa fille bienaimée ; il vous traite comme telle ; c'est par des traits d'amour qu'il vous apprend à l'aimer ; c'est en vous introduisant dans son cœur qu'il vous apprend à former le vôtre. Vous êtes venue dans la maison, conduite par le désir de vous dévouer à Dieu dans le service des pauvres ; les premières pensées que le mot d'hôpital présentait à votre esprit étaient le soin des malades ; leur service ne vous déplaisait pas ; au contraire, ce genre de bonne œuvre était conforme à vos goûts. Vivre en bonne chrétienne, vous livrer à des occupations de charité et qui en même temps convenaient à vos inclinations, était tout ce que vous vous proposiez. Dieu ne vous laissait encore apercevoir que cela dans votre démarche. Si, tout en arrivant, il avait fallu renoncer au genre d'occupation que vous vous étiez tracé, et dans lequel vous vous complaisiez, pour vous livrer à un travail sans goût, effrayant pour l'amour-propre, qui aurait craint d'avoir à en souffrir ; plein de sollicitude par la conséquence d'une distraction et d'une erreur, assujétissant par l'application continuelle qu'il exige, contrariant par le peu de loisir qu'il laisse, difficile par les rapports qu'il fait avoir avec toutes les Sœurs, dangereux encore, si vous le voulez, par l'extrême patience qu'il commande, etc. ; si, dis-je, Dieu vous eût montré d'abord jusqu'où devait aller le renoncement à votre volonté et à vos goûts, et quelle devait

être l'abnégation de vous-même, seriez-vous maintenant dans la maison ? Cela peut être douteux ; vous ne connaissiez alors que les devoirs d'une chrétienne, et Dieu a attendu que vous connussiez le prix, le mérite de ceux d'une épouse pour vous en demander l'accomplissement.

Cependant, comme il voulait hâter les avantages que sa gloire devait recevoir de votre dévouement, et vous de vos sacrifices, il a voulu que vous fussiez bientôt placée dans un emploi où vous ne recherchiez plus le plan que vous vous étiez formé et le genre d'occupation auquel votre esprit s'était arrêté, afin que vous apprissiez que vous deviez servir Dieu à son gré et non au vôtre ; mais il était encore trop tôt pour vous, c'était un essai ; cet essai ne réussit pas. Dieu, qui ne voulait que votre bien et votre avancement, ne se fâcha point ; vous étiez encore une enfant dans l'ordre de la vie religieuse. Condescendant à votre faiblesse, il vous remit dans l'arche, comme la main du patriarche reprit la colombe qui n'avait pu trouver au dehors où reposer son pied ; il vous renvoya dans la salle des malades ; mais, ne se désistant pas de ses bonnes intentions, il ne tarda pas de vous en retirer pour vous placer dans l'office où vous êtes. Ce second essai, quoique moins malheureux que le premier, n'eut cependant pas d'abord un succès complet ; il en laissa seulement l'espérance. Ce fut, pour me servir encore du même rapprochement que je viens de faire, la seconde sortie de la colombe ; elle ne trouva pas encore de quoi se nourrir sur la terre où on l'avait envoyée, mais elle rapporta le brin de verdure qui annonçait que bientôt elle pourrait y subsister. Dieu,

vous jugeant déjà plus forte par l'effet de ses grâces et par les connaissances que vous aviez acquises des devoirs de votre saint état, se proposant aussi de vous donner des secours proportionnés à vos besoins, voulant enfin exercer son juste empire sur vous et jouir de votre dévouement, se rendit sourd à la voix de vos peines, de vos répugnances, de vos représentations ; et, voulant absolument être obéi, supportant cependant avec sa bonté paternelle vos oppositions, vos petites révoltes intérieures, il n'interrompt pas pour cela le cours de ses grâces sur vous ; vous avez dû en remarquer une abondante effusion à l'époque de votre profession. Toujours semblable à un père aussi sage que tendre, qui, tout en s'affligeant des peines de ses enfants, ne cesse pas par une lâche indulgence d'exiger d'eux le travail qui doit les rendre un jour des hommes recommandables, Dieu vous retint dans l'emploi où il vous avait mise ; il ne se borna pas à cela : jugeant encore que vous pourriez lui être utile dans une autre fonction, il vous fit l'honneur de penser que ni l'assujétissement, ni le petit ennui qui en résulterait pour vous, ni les petits propos auxquels elle pourrait vous exposer, ne seraient capables de vous faire hésiter d'accepter et de retenir tout emploi où vous pourriez procurer sa gloire.

Enfin, cette retraite a mis le complément à toutes les grâces de Dieu. Vous êtes tout à fait conquise, toute à Dieu. La colombe ne demandera plus à rentrer dans l'arche ; plus d'intérêts personnels ne prévaudront dans votre esprit contre les intérêts de Dieu. Vous êtes unie à lui pour vous combattre vous-même,

car il y aura encore des combats, il n'y a point de paix sur la terre. Mais que de forces pour les soutenir, ces combats, dans l'amour de Dieu bien senti, bien établi dans votre cœur ; dans l'union avec lui resserrée, bien entretenue par la présence de sa pensée dans votre esprit, par le souvenir de ses bienfaits, par l'espoir de ses récompenses, par le témoignage, si consolant, si puissant, de la conscience lorsqu'elle nous permet de penser que nous faisons cependant quelque chose pour Dieu, par l'encouragement que procurent quelques combats heureusement soutenus, et la facilité que donne une première victoire pour en obtenir une seconde ; enfin, par la reconnaissance que doit vous inspirer la conduite, si bonne, si tendre, si paternelle de Dieu envers vous ! Que tous les traits que je vous en rapporte ici sont consolants ! Et ils sont bien vrais, c'est comme je les vois que je les retrace, et je les ai vus de trop près pour pouvoir me tromper. J'ai dit ce que Dieu fait pour vous ; voici ce que vous devez faire pour lui. Vous regardant comme étant toute à Dieu, vous ne vous permettrez jamais de disposer intérieurement de vous-même par des désirs, par des goûts, par des volontés propres, car ce ne serait pas assez faire pour Dieu, ce serait rester au-dessous du service d'amour et de confiance qu'il recherche en vous, que de n'être présente que par nécessité là où il vous appelle, et de ne lui offrir que des services d'actions. Il vous verrait, il est vrai, travailler extérieurement à l'ouvrage qu'il vous a prescrit ; mais notre Dieu regarde aussi et tout particulièrement le cœur. L'action extérieure est peu de chose, le principe qui la dirige est tout. Vous complaire

dans ce que vous faites par la raison que Dieu le demande de vous et qu'il lui est agréable ; ne rien redouter de ce qu'il demande par l'effet d'une juste et entière confiance en lui, voilà à quoi vous vous étudierez à vous former.

Pour correspondre à l'amour de Dieu pour vous, vous l'aimerez dans le prochain, le prochain sera un autre lui-même, parce que Dieu est en lui, et que vous vous efforcerez de n'être qu'un avec Dieu, partout où Dieu sera. L'union à Dieu dans le prochain s'opère par l'exercice de la patience, de la bonté, de la complaisance et de cette grande charité qui ne nous permet jamais de nous aigrir contre lui à cause des travers, des inconséquences que nous remarquons en lui ; qui arme le zèle contre les fautes, mais avec sagesse, sans toucher à l'amour des personnes ; qui est forte contre le mal, mais qui n'a point de courage contre son frère ; qui sait se faire d'un retour sur soi-même, un titre pour ne pas mépriser celui qui commet des fautes, et de la patience dont Dieu use envers nous un puissant motif pour supporter les autres.

Cette union à Dieu dans le prochain s'opère encore par les prévenances, les attentions, les procédés honnêtes, les petits services que l'on est à même de lui rendre ; quand on a Dieu pour fin dans tout cela, alors il reçoit tout. *J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire...*

Aimez Dieu, ma chère Sœur, et cet amour vous instruira de tout, et il vous donnera des forces pour tout.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le démon, à l'occasion des difficultés et des dangers d'un emploi, cherche par de spécieuses raisons à troubler une âme. — Comment il l'irrite. — Comment il la dégoûte et parvient à lui faire désirer un autre état ou un autre emploi. — Consolations et avis pratiques.

Je ne vous parlerai, ma chère Sœur, dans ce petit écrit que d'un seul objet auquel l'économie de votre perfection semble être attachée. Dieu vous a mise dans la bonne voie, et il a répandu sur vous bien des grâces ; vous avez une bonne volonté, et sûrement vous vous soutiendrez, et vous ferez des progrès, je l'espère, pourvu que vous ne vous laissiez pas prendre au piège que le démon essaiera de vous tendre, dans la vue de vous porter au découragement. L'office où Dieu vous a placée étant singulièrement difficile, extrêmement assujétissant, et renfermant mille soins, mille obstacles, attendez-vous à ce que le démon emploiera, dans les premiers moments, tous ses artifices pour détruire en vous l'heureux fruit de votre retraite, et vous reporter, s'il le peut, à l'état moins fervent, moins animé de désir, moins déterminé pour le service de Dieu, dont vous avez eu l'intention de sortir. Il fera renaître en vous tous les penchans qui vous déplaisaient tant ; il continuera à vous effrayer de l'office que vous remplissez ; il vous soulèvera

contre les défauts, les torts, les inconséquences que vous apercevrez dans vos Sœurs ; il fatiguera votre patience en vous faisant remarquer leur importunité dans leurs rapports avec vous ; c'est lui qui vous dira à l'oreille : Ne sont-elles pas indiscretes, peu réfléchies ? Ce qu'elles demandent est-il bien nécessaire ? Faut-il donc que vous soyez sans cesse détournée de vos occupations pour préparer tout ce que leurs idées, leurs fantaisies, leur font croire utile à leurs malades. Voyez encore le ton qu'elles mettent dans leur demande ? Il leur semble que vous êtes obligée de deviner tous leurs désirs, tous leurs caprices, afin qu'elles trouvent tout préparé au moment où elles le demanderont. C'est encore lui qui vous dit : Remarquez le ton de cette Sœur ; comme il est déplacé, ridicule, mauvais ; que ses paroles sont brusques ! Est-il convenable qu'on réponde comme cela à une Supérieure, à une Sœur, qui lui parlait sans mauvaises intentions ? Voyez comme elle est prompte à se piquer, comme son caractère est difficile, peu obligeant ; il semble qu'elle ait du plaisir à refuser un service ! Et celle-là, comme elle est exigeante ; elle n'est occupée que d'elle ; elle croit qu'elle fait tout et que les autres n'ont qu'à se reposer, et tandis que celles-ci continuent leur travail malgré des souffrances, des indispositions réelles, celle-là veut se mettre au lit à l'avance pour y attendre un rhume qui ne vient cependant pas... Eh bien, ma chère Sœur, comment supporter tout cela ?... Ainsi parle celui qui nous excite à ne rien supporter.

Jusque-là, sa voix, s'accordant avec celle de nos goûts, de nos inclinations naturelles, empruntant

même quelques accents d'un certain zèle pour le bien, n'est pas reconnue pour être celle du tentateur ; aussi se gardera-t-il bien d'ajouter : Ne supportez pas si patiemment les importunités, les procédés, les paroles, les peines qui vous choquent ; répondez de manière à vous délivrer de tous ces ennuis ; ce conseil le décèlerait ; mais il vous laissera le soin de tirer ces conséquences, et il se bornera à ajouter : Vous aviez espéré de trouver dans une retraite des moyens, des grâces, une facilité pour mieux remplir vos devoirs et surtout pour adoucir votre caractère, trop sévère envers les autres, pour supporter plus facilement leurs défauts, pour devenir bonne, condescendante, compatissante envers les personnes avec lesquelles vous vivez. Vous êtes allée y chercher plus de zèle pour vous réformer, plus d'amour pour Dieu, plus de ferveur, plus de contentement dans son service, plus d'union avec lui ; vous avez apporté à votre retraite les dispositions qui ont dépendu de vous, une sincère et forte volonté d'en profiter, une ferme résolution d'en conserver les fruits ; et, vous le voyez, tant que vous serez dans la position où vous êtes, à quoi tient-il que vous ne les perdiez ? Ne vous êtes-vous pas trouvée déjà au moment de vous abandonner et d'agir comme du passé ? Ces moments reviendront tous les jours ; à tout instant, vous vous retrouverez sur le point de retomber ! Pouvez-vous vous flatter que vous ne vous lasserez jamais de l'extrême surveillance, de la pénible et fatigante contrainte à laquelle votre situation vous oblige ? Voilà donc des dangers toujours présents, toujours imminents, au milieu desquels vous aurez à vivre ; est-il prudent d'y rester ? Dieu

ne vous commande-t-il pas de les éviter ? Dans une autre communauté, dans un autre ordre de choses, vous ne seriez pas ainsi exposée, vous n'auriez pas autant à prendre sur vous-même, votre esprit serait plus calme, plus près de Dieu, plus uni à lui, et votre salut plus assuré.

C'est assez longtemps vous parler comme le démon; je voudrais maintenant pouvoir vous parler comme un ange ; du moins, je vais le faire comme quelqu'un qui s'intéresse bien à vous. Estimez, ma chère Sœur, l'état où Dieu vous a placée, qu'il a choisi pour vous, où sa providence vous a amenée, où son amour vous a préparé ses grâces, et dans cet état les fonctions qu'il vous a départies. C'est dans cet état, n'en doutez pas, que vous opérerez votre salut ; vous y rencontrerez bien des difficultés, oui, mais ce sont des difficultés que Dieu a prévues, voulues et choisies pour vous, qu'il a su être de mesure avec vos forces, et qu'il accompagne de ses grâces ; votre travail et les moyens de l'exécuter, tout vous vient de Dieu ; par conséquent, tout est ce qui vous convient le mieux. Rapportez-vous-en à lui ; n'ayez pas la témérité de penser que vous ferez mieux pour vous que Dieu ne fait lui-même. Tenez-vous-en avec confiance à ce qu'il a réglé à votre égard, et sans hésiter, regardez comme tentation tout ce que l'imagination vous présenterait d'avantageux dans un changement. Vous n'êtes pas la première que le démon ait cherché à séduire de la sorte. Bien qu'il n'aille pas jusqu'à forcer à quitter son état, il parvient toujours à un but excellent pour lui, qui est d'en rendre les devoirs plus pénibles, de les faire pratiquer avec dégoût, ennui, tristesse, et

avec une préoccupation d'esprit qui distrait et conduit à de fréquents manquements : d'où résulte ce qu'il y a de pire, *le découragement*. Eh! depuis quand les peines, les fatigues, les croix que nous rencontrons sur notre chemin seraient-elles un indice que nous ne sommes pas dans la voie où Dieu nous veut? Se serait-il engagé, lui qui recherche sa gloire, comme il nous l'a dit, par la voie des souffrances, à nous conduire à cette même gloire par un chemin facile et où nous aurions peu à souffrir? Non, nous ne le croyons pas, nous convenons qu'il faut que nous portions aussi notre croix; mais nous voudrions en régler nous-mêmes le poids. Quand nous plions sous son faix, au lieu de chercher à connaître ce qui cause notre faiblesse et les moyens qui accroissent nos forces, nous nous affaiblissons, au contraire, par le genre de retour que nous faisons sur nous-mêmes, par l'inquiétude à laquelle nous nous laissons aller. Nous achevons de nous exténuer en nous abandonnant trop au sentiment des peines que nous éprouvons, en ne recourant pas assez à Dieu, de qui viennent tous les secours; nous aggravons en quelque sorte le poids qui pèse sur nous, et il nous semble qu'il ne nous reste de ressource qu'à nous en décharger tout à fait. Le démon est trop rusé pour nous insinuer que nous pouvons arriver au ciel sans avoir porté une croix sur la terre; mais il s'efforce de nous inspirer d'en chercher une qui soit plus douce, à laquelle notre nature puisse se soumettre sans nous exposer à de trop vives tentations, c'est-à-dire en souffrant à notre gré, dans la proportion de notre délicatesse, et non selon le degré que le bon Dieu juge utile à la guérison de

nos maux spirituels et à la sûreté de notre salut éternel.

Croyez-vous que ce ne soit pas l'effet d'une tentation du démon, quand vous dites avec une sorte de découragement : Je suis si exposée, si faible ; je fais tant de fautes ? L'ange de Dieu ne vous parlerait pas dans ce sens. Sous son inspiration, vous diriez comme saint Paul : *Je peux tout avec le secours de Celui qui est en moi ;* et encore : *Je connais toutes les peines que j'ai à supporter ; mais je ne les crains point, le salut de mon âme m'est plus précieux que les douceurs de la vie.*

Vous êtes exposée et faible ! Dieu le sait, et vous, vous savez aussi que Dieu ne veut pas vous perdre et qu'il ne vous expose pas à des tentations dont il ne veuille vous faire sortir victorieuse. Un tendre père ne délaisse pas son enfant qu'il voit être dans une situation dangereuse ; il sait qu'il est trop faible pour se tirer seul d'un pas difficile où il l'a engagé, et il est tout à côté de lui pour lui tendre la main et l'en faire sortir. Cette faiblesse dont nous nous plaignons tant ne vient-elle pas de ce qu'oubliant trop la promesse de ce bon père, nous ne portons pas nous-mêmes la main vers la sienne pour la saisir et éviter une chute ? Je tombe souvent ! Eh bien ! relevez-vous à l'instant, et, par ce moyen, quand Dieu viendra vous redemander votre âme, il ne la trouvera pas à terre, elle sera debout. Sachez aussi, selon l'intention de Dieu, tirer le bien du mal. Quel motif d'indulgence envers les autres que nos chutes continuelles ! Et quelle bonne réparation nous en faisons quand nous les faisons servir à nous aider à devenir

meilleurs ! Lisez attentivement sur ce sujet l'article *Persévérance* du P. Judde. Pour aider à cette faiblesse, que nous ne pouvons pas, je l'avoue, nous dissimuler, qui nous tourmente tant et nous déconcerte si souvent, créons-nous un motif qui soit toujours subsistant, toujours présent et à notre portée, qui nous soutienne, qui change la tournure de nos idées, de nos affections, en offrant à notre esprit et à notre cœur une occupation, une jouissance, qui aient de l'attrait pour eux et qui nous dédommagent de la peine du sacrifice des pensées et des sentiments auxquels nous devons renoncer : ce sera là l'heureux effet d'un choix qu'il est important de faire d'une vertu particulière, principale, à laquelle puissent se rapporter toutes nos œuvres, de telle sorte que chacune puisse être une pratique de cette vertu. Voyez le développement de cet utile moyen dans le chapitre du P. Judde intitulé : *Des vertus solides*.

Si vous me demandez conseil sur la vertu particulière à l'observance de laquelle il vous convient de vous lier le plus étroitement, et que vous ferez devenir comme l'âme de toutes vos actions, je vous répondrai : *l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Vous avez tout reçu de son amour pour vous. Qu'il vous sera doux, consolant, de tout lui rendre, en donnant à tout ce que vous faites le mérite, le prix d'un témoignage d'amour pour votre Sauveur, pour votre grand bienfaiteur ! Pour en sentir d'avance l'efficacité, essayez de faire dans votre esprit l'application de la pratique de cette vertu d'amour aux circonstances où vous avez le plus senti votre faiblesse. Par exemple, vous avez bien du dégoût de votre office, vous

vous effrayez singulièrement des situations où il peut vous placer ; vous ne pouvez, sans éprouver un vif mécontentement, être témoin d'une inconséquence, d'une conduite irréfléchie, d'un procédé, d'une parole que vous trouverez très déplacée dans la bouche d'une Sœur : cela vous irrite et vous donne contre elle une humeur dont vous n'êtes pas maîtresse ; voilà ce que vous éprouvez souvent, et la circonstance où vous sentez le plus votre votre faiblesse. Maintenant opposez à cela cette réflexion : Je me suis liée d'amour avec mon Sauveur ; il m'a permis cette union avec lui ; j'ai mis sous la sauvegarde de cet amour mon sort éternel ; à présent, il est à moi. Amour à l'auteur de mon salut ! Amour à Jésus-Christ ! Voilà mon cri de guerre et le mot de ralliement de toutes mes puissances. Mes fonctions sont pleines de dégoût pour moi ; elles m'effraient pour l'avenir. Mais les remplir, mais écarter de mon esprit de vaines frayeurs, par ma confiance, *c'est aimer Jésus-Christ*, c'est lui en offrir un témoignage. Ce que je remarque dans les autres me cause des soulèvements intérieurs ; mais les supporter, *c'est aimer Jésus-Christ* ; mais condescendre, compatir, *c'est aimer Jésus-Christ* ; mais être bonne, *c'est aimer Jésus-Christ* ! Que je suis heureuse en l'aimant ! Qui pourrait me ravir ce bonheur ? Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, les peines, les ennuis, les périls ? Non, je demeurerai victorieuse par l'amour de Celui qui m'a aimée et à qui je voue un amour éternel.

CHAPITRE XXXIX.

Avis sur ces paroles : *Réjouissez-vous dans le Seigneur.* — Que la gaieté naturelle ne doit pas nuire à l'avancement dans la vertu. — Comment elle doit être unie au recueillement intérieur. — Moyen de rendre la gaieté utile et profitable.

J'augure bien, ma chère Sœur, de l'empressement avec lequel vous me sollicitez de vous entretenir un moment des moyens que vous avez à prendre pour correspondre avec fidélité à votre vocation. Il y a en vous de la bonne volonté; mais elle est encore bien embarrassée par trop de petites dispositions d'esprit, de petites idées qui tiennent encore un peu de l'enfance. Je ne voudrais pas supprimer votre gaieté naturelle. Oh non, conservez-la; elle est agréable pour vous et pour les autres; mais je voudrais qu'elle se conciliât avec l'attention, la réflexion que méritent, cependant, la pensée de l'état auquel vous vous destinez, et le travail très important que vous avez à faire pour vous en rendre digne; je voudrais que votre gaieté n'opérât pas une trop grande diversion à toutes les idées graves, sérieuses, réfléchies, et qui doivent aussi trouver leur place dans l'esprit d'un élève de l'état religieux. Je voudrais que le travail de votre esprit, pour vous former aux vertus et aux devoirs de votre état, devint lui-même la source de

vosre gaieté; que cette gaieté dût quelque chose au contentement bien goûté, bien senti, que doit produire en vous le choix de Dieu, qui a voulu être spécialement servi par vous, comme malade, par les œuvres d'Hospitalière, et comme souverain maître de toutes choses, par les actes de la piété. Je voudrais, enfin, que cette gaieté s'accrût des progrès que vous vous sentirez faire dans la connaissance et la pratique des vertus religieuses, qu'elle ne fût pas le fruit de la légèreté de l'esprit, qui se laisse trop facilement émouvoir par de petites choses, mais l'heureux fruit de la grâce en vous. Il faut, ma chère Sœur, donner à l'édifice de votre sanctification, que vous êtes maintenant occupée à élever, un fondement solide.

Si la pratique de tous les devoirs d'une novice n'était fondée que sur une sorte de facilité de caractère, qui se prête, qui se plie sans peine, qui se soumet aisément, qui sent peu le poids et l'importance du devoir, parce qu'il se distrait aisément de la peine, alors vous bâtiriez sur le sable, et la première fois que, par un événement quelconque, la peine vous deviendrait un peu sensible, un peu durable, tout le bâtiment que vous auriez ainsi élevé s'écroulerait; le temps que vous auriez mis à le construire serait perdu, et il faudrait recommencer tout l'ouvrage, ou vous résoudre à mener dans votre saint état une vie languissante et incertaine. Unissez donc en vous la gaieté qui vous est naturelle avec le recueillement et la réflexion qui vous sont nécessaires. Ayez soin que les idées graves et religieuses, qui forment la base de votre éducation spirituelle, ne passent pas

avec trop de légèreté dans votre esprit; qu'il ne soit pas distrait de l'attention qu'il doit leur donner par quelque objet frivole, car alors il serait comme ces terres légères et vaines qui ne retiennent ni la fraîcheur des pluies, ni les bienfaits de la rosée du ciel, que le moindre coup de vent dessèche, ou que le premier rayon du soleil réduit en poussière. Oh! que la semence du laboureur est bien mal placée dans ces sortes de terres! Que peut-elle y devenir? Elle s'y dessèche, s'y pulvérise et devient tout à fait semblable à la terre qui l'a reçue. Vous ne ressemblerez pas à cette terre-là, ma chère Sœur, et la sainte semence que Dieu daignera répandre dans votre cœur y fructifiera, je l'espère, au centuple. Cette sainte semence, ce sont les instructions que vous recevez de votre maîtresse, de votre supérieure, de votre confesseur et de toutes les personnes, en un mot, qui ont charge de Dieu pour vous instruire et vous former à la vie religieuse.

Pour en profiter, il faut : 1° les recevoir avec respect, comme venant de Dieu et étant par conséquent quelque chose de bien digne et de bien relevé; 2° avec reconnaissance et amour, comme un témoignage que Dieu vous donne du désir qu'il a que vous deveniez agréable à ses yeux; 3° avec attention pour n'en rien perdre. Et ce n'est pas encore tout; si la terre ne recouvre, n'humecte, n'échauffe, ne travaille pas elle-même le grain de froment qu'on y a jeté, elle aura beau le recevoir, il ne produira rien; un oiseau du ciel, emblème de la légèreté de l'esprit, l'apercevra et l'enlèvera; ou bien il y restera comme il serait resté dans le grenier du laboureur, sans

jeter aucune racine, sans donner aucun signe de vie.

Ce ne sera sûrement pas ainsi que vous recevrez au dedans de vous les dons de Dieu, sa parole, ses conseils, ses instructions sur les devoirs de votre saint état, sur les motifs de les pratiquer, sur les avantages que vous en recevrez et dans cette vie et dans l'autre : ce qui forme le plan de votre éducation religieuse. Vous recueillerez au dedans de vous tous ces précieux dons de Dieu, ils n'en sortiront pas par d'inutiles confidences que vous feriez à vos compagnes des avis que vous aurez reçus, des avertissements qu'on vous aura donnés, des remontrances qu'on aura pu vous faire : ce qui en détruirait entièrement l'effet. Vous recouvrirez tout cela au dedans de vous par la pratique du recueillement; vous nourrirez, vous échaufferez cette précieuse semence par l'attention, la réflexion; vous vous souviendrez de ce qui vous aura été dit; vous vous en ferez l'application à vous-même, et ce sera là l'occupation de votre esprit dans le cours de la journée, dans ces moments si nombreux où le travail n'exigeant pas toute votre attention, vous vous apercevrez que votre esprit s'occupe d'inutilités, qu'il se crée des idées vaines, et qu'il ne cherche que ce qui l'amorce.

C'est bien dans le cours des occupations qui nous replacent dans les mêmes occasions où nous avons manqué à quelque chose et qui ramènent les mêmes circonstances, les mêmes tentations, les mêmes dangers, qu'un esprit attentif et soigneux fait de bonnes et profitables réflexions sur les leçons, les instructions qu'il a reçues, sur les lectures qu'il a faites;

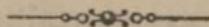
c'est le moment propre et qu'il ne laisse pas échapper de s'en faire une application utile, de les mettre en pratique et de faire ainsi fructifier tous les germes de vertus que Dieu a daigné mettre en lui, en s'abstenant de tomber dans les mêmes fautes.

Livrez-vous à ce travail sans y mettre trop de contrainte, trop de violence, rien qui trouble le calme de votre âme, mais agissant avec simplicité comme un enfant de Dieu qui cherche avec empressement, avec contentement, les moyens de plaire à son Père céleste.

Voulez-vous devenir une fille intérieure, une vraie Religieuse, vivant bien parfaitement pour la gloire de Dieu ? Eh bien que votre esprit soit toujours occupé de la chose que vous faites pour qu'elle soit bien faite, ou à prévoir ce que vous avez à faire, afin que rien ne soit omis dans le bien du service auquel vous êtes attachée, mais que tout soit fait avec ordre et précision. Dans les moments où vos occupations n'exigent pas toute cette attention de votre esprit, ne l'occupez pas à des choses dissipantes, amenez-le doucement à la pensée de Dieu présent à vous, rapproché de vous en quelque sorte pour recevoir plus immédiatement la gloire de vos œuvres, et vous procurer la satisfaction de les lui offrir en les lui remettant en quelque sorte dans la main. Un militaire qui combat sous les yeux de son roi, et d'un roi magnanime et généreux, ne connaît ni fatigue ni danger; il n'est occupé que du bonheur de fixer les regards de son maître et de l'honneur qui lui reviendra des exploits de sa valeur. C'est là la situation précieuse où vous place l'attention de votre esprit à vous rap-

peler la présence de Dieu. Quelle force vous acquerez en agissant ainsi sous les yeux de Celui de qui vous avez tout à attendre. Rien n'échappe à son regard, comme rien n'échappera non plus à votre récompense. Ce ne sera pas seulement la pensée d'un grand roi qui s'offrira à votre esprit, mais celle d'un ami tendre, sincère, puissant, qui s'intéresse à vous, comme si vous étiez tout pour lui, et dont le désir le plus ardent est que vous le regardiez aussi comme étant tout pour vous.

C'est bien, ma chère Sœur, dans ces fréquents et encourageants entretiens avec Dieu que l'on trouve un principe de contentement et de joie solide. Les douceurs de cette joie sainte se répandent sur toutes les fatigues du travail, elles soulagent sur les contraintes de l'esprit, elles consolent sur les renoncements que l'on est obligé de faire, et elles contribuent aussi à sanctifier la gaieté à laquelle on est autorisé à se livrer dans les moments consacrés aux récréations et aux délassements. En prenant ainsi en Dieu même le principe de la gaieté, on accomplit à la lettre le conseil que saint Paul donnait aux Philippiens : *Réjouissez-vous, mes frères, je le dis encore une fois, réjouissez-vous, mais toujours dans le Seigneur.*



CHAPITRE XL.

Que la piété doit avoir pour ornement la simplicité.

Je relis vos résolutions, après les avoir lues une première fois, mais assez légèrement, à cause des occupations qui me prenaient tout mon temps à l'époque où je les ai reçues. Je les trouve bien, très bien dans le fond. Mais ne remarque-t-on pas un peu d'apprêt, un peu d'étude dans la rédaction ? La parure de la piété, son vêtement, c'est beaucoup de simplicité. Dieu vous a donné de l'esprit, de la pénétration, ce sont des serviteurs qu'il a ménagés à la piété, pour laquelle il vous a donné aussi du goût. Les deux premiers dons doivent servir au développement du second, et non le second, au développement des deux premiers.

Le bon Dieu vous a donné aussi une dose de perspicacité pour connaître, deviner, juger les caractères des gens avec lesquels vous vivez. Vous pouvez faire tourner ce don en faveur du donateur ; mais il est sujet à des écueils, il peut vous faire tomber dans des illusions ; usez-en avec sagesse et discrétion. Que la charité n'ait jamais à en souffrir, que l'amour du prochain ne diminue pas, que l'amour-propre ne s'en enfle pas, soit par la considération de votre sagacité, soit par une réflexion sur nous-mêmes,

qui accroît l'estime que nous faisons de notre supériorité sur les autres. Que ce ne soit jamais un sujet de conversation ; n'en parlez jamais que pour le bien et l'utilité soit de la personne, soit des intérêts de Dieu. Appelez-vous *volonté de Dieu*, cela est bien, mais donnez-vous pour prénoms : bonté, simplicité, douceur, humilité de Dieu, et ayez bien de la dévotion envers vos patronnes.



CHAPITRE XLI.

Comment Dieu attire les âmes par ses douceurs. — Que la vertu ne consiste pas dans la jouissance des consolations sensibles. — La vertu des commençants et la vertu des forts. — La vie religieuse doit être un combat et une victoire. — Que pour être disciple de Jésus-Christ, il faut porter sa croix.

Je ne suis point étonné ni découragé pour vous du relâchement très-grand et du retour à votre caractère naturel que vous avez éprouvé. Jusqu'ici vous n'aviez eu, en quelque sorte, que les vertus de l'enfance, fruit de la pente qu'une éducation religieuse avait donnée à votre cœur, naturellement susceptible de vives émotions. Vous les aimiez, vous vous y complaisiez. Dieu avait eu la bonté de se présenter à vous pour en être l'objet, il vous évitait la peine de la chercher, il s'offrait de lui-même, et sans beaucoup de travail, vous en jouissiez, vous possédiez par attrait ce qu'il faut obtenir maintenant par renoncement. Ainsi Dieu se proportionne aux dispositions de ceux qu'il veut conquérir, pour ne pas manquer sa conquête. Sa conduite envers vous est un prodige de bonté et de miséricorde. Cette foi vive, cette tendresse pour Dieu qui remplissait votre âme dans la première aurore de votre raison, s'affaiblirent cependant un peu par la suite ; d'autres pensées firent

diversion à celles-là ; vous commenciez à devenir dupe de l'illusion qu'opéraient en vous les choses du monde, que vous aperceviez pour la première fois. Vous commenciez à croire que l'on pouvait être heureux par une autre voie que celle d'aimer et de servir Dieu. A peine avez-vous eu fait quelques pas dans cette dangereuse voie, que le Seigneur, qui ne vous avait pas créée pour le monde, mais pour lui, mais pour la religion, vous a arrêtée et vous a fait rentrer dans l'ordre de ses vues sur vous. Plein de bonté et se proportionnant toujours à vos forces, il ne vous montra encore la vertu que du côté de l'attrait qu'elle avait eu pour vous ; il vous rendit les douces jouissances qui avaient charmé votre premier âge ; vous retrouvâtes toutes les délices des vertus de votre enfance dans votre entrée dans la maison, et, les premiers temps que vous y avez passés, portée ainsi par la bonté de Dieu, comme un enfant sur les bras de sa mère, il vous semblait que vous parcouriez la sainte carrière de la vie religieuse sans fatigues et sans efforts : rien ne vous coûtait, et en prenant l'habit, vous auriez pris aussi facilement l'engagement de pratiquer tout ce qu'il y a de plus parfait dans la vertu.

Il fallait, cependant, qu'à mesure que l'âge venait et que la raison prenait de la force, la vertu prît en vous un caractère plus mâle et plus austère ; qu'elle se montrât d'une manière plus ferme, qu'elle opérât des effets plus solides, qu'elle eût, en un mot, plus de consistance et plus de mérite. Il fallait que la vertu d'une Religieuse succédât à la vertu d'une enfant ; que la réflexion opérât l'effet du goût, que le renon-

cement prêt la place de l'attrait et que vous dussiez enfin à la patience, aux efforts, au sacrifice, à la constance, les vertus que vous pratiquiez, pour ainsi dire, par naturel et sans vous en apercevoir. C'était là un moment difficile ; la vertu n'avait plus pour vous tous les premiers charmes ; Dieu les lui avait, en quelque sorte, enlevés ; elle se présentait à vous sous un extérieur sévère, sans grandeur et sans beauté. Peu accoutumée à ce genre, vous n'en avez pas senti tout le prix, de sorte que, dégoûtée, effrayée, dénuée de motif pour aimer et pratiquer la vertu, il s'est trouvé comme un intervalle et un espace vide entre la vertu du premier âge et celle de l'âge fait.

Je vous fais tout cet historique, ma chère Sœur, parce que j'y vois la main de la miséricordieuse Providence de Dieu s'étendant sur vous d'une manière à ne pas la méconnaître ; je la remarque jusque dans vos erreurs, disposant avec une singulière bonté de tout à votre égard, de la manière la plus favorable, et faisant tourner à votre avantage jusqu'à vos erreurs mêmes, et jusqu'à cette interruption de bien et de vertu qui s'est trouvée dans votre conduite, et qui vous amène et vous aide à connaître la vertu que vous devez pratiquer maintenant. Ce n'est pas ainsi que Dieu traite toutes ses créatures ; il faut qu'il ait de grandes vues sur votre salut. Malheur à vous, oh mille fois malheur à vous, si vous y mettez obstacle ! Deux réflexions utiles me semblent devoir résulter du retour que vous ferez sur vous-même d'après ce que je viens de dire. Premièrement, la vertu solide, telle qu'elle doit être dans une per-

sonne qui en a fait une étude, pendant plusieurs années, dans une maison religieuse, et qui, initiée déjà à la connaissance de la perfection évangélique, se dispose à en faire toute sa vie la règle de sa conduite; cette vertu, dis-je, n'est plus pour elle l'œuvre facile de l'imagination, du goût et du sentiment. Il ne s'agit plus pour cette personne de rechercher les contentements, les émotions et les douceurs. Pour elle, la vertu est l'œuvre laborieuse de la réflexion. C'est l'œuvre d'une raison qui, éclairée par la foi, soutenue par l'espérance, animée par l'amour, résiste péniblement à ses penchants, contrarie les vœux impérieux de sa nature, tient avec effort ses passions enchaînées, veille avec fatigue sur elle-même, pour ne rien se passer, s'abstient de tout ce qui peut déplaire à Dieu, quoique la chose lui plaise singulièrement à elle-même, et se porte avec force à ce qui plaît à Dieu, quelque déplaisir ou répugnance qu'elle y éprouve. Pour elle, une vie chrétienne est un combat continuel; pour elle, un acte de vertu est une victoire, et il faut bien que cela soit ainsi, puisque l'entrée dans le ciel est un triomphe.

C'est sur ce plan, ma chère Sœur, qu'il faut désormais travailler à votre sanctification. Rien ne se fait bien que ce qui se fait avec peine: si la terre n'est arrosée des sueurs du laboureur, elle ne produira rien d'utile; l'abondance de ses fruits reste toujours proportionnée à l'abondance de la peine de celui qui la cultive: ainsi, sans travail, sans que l'âme et le corps n'en souffrent, il n'y aura jamais aucune vertu solide en vous. Le péché de notre premier père nous a mis en guerre avec la nature

entière, et en opposition avec tout ce qui est bien et tout ce qui est bon. La réparation de ce péché ne nous a point accordé la paix ; au contraire, Jésus-Christ nous a appris qu'il était venu apporter le glaive sur la terre et séparer l'homme d'avec lui-même et d'avec ses proches. Il n'a point dit à ses disciples : Venez à ma suite, je vous mettrai dans l'abondance, je vous délivrerai de vos peines, je vous procurerai des jouissances et des agréments, je vous rendrai la vertu douce et facile, non ; mais il leur a dit : « Chargez-vous d'une croix, renoncez aux douceurs de la vie, vendez ce que vous possédez, et perdez votre âme dans ce monde. » Il est dit dans l'Évangile qu'un jeune homme qui avait intéressé Jésus-Christ, en entendant ces paroles se retira triste. Qu'est-il devenu depuis, ce pauvre jeune homme ? Où est-il présentement ? Il y a plus de dix-neuf siècles que sa vie est finie. S'il avait suivi le conseil de notre Sauveur, il aurait eu quelques peines, à la vérité, pendant un petit nombre d'années, et depuis dix-neuf siècles il serait dans le ciel ! Si nous nous mettions en esprit à sa place, qu'aurions-nous voulu qu'il eût fait ? Eh bien ! ma chère Sœur, dans le même nombre de siècles, il serait vrai de dire : Il fut une jeune personne qui intéressa fort Jésus-Christ, il l'emmena comme par la main dans une maison dont il avait fait pour elle le chemin du ciel, il lui proposa de le suivre ; mais il fallait qu'elle y marchât à côté d'une personne que Jésus-Christ lui-même avait placée près d'elle et qui la gênait. Il lui était un peu fatigant de régler son pas sur celui de cette personne ; elle trouvait aussi le chemin, dans quel-

ques endroits, un peu difficile, il fallait supporter de la fatigue et de la contrainte, marcher dans un moment où elle aurait aimé s'arrêter, s'arrêter, au contraire, quand il lui aurait été agréable de marcher. Elle se nommait..... On ne sait si elle se sera rebutée, ou si elle aura persévéré. Oh! ma chère Sœur, n'êtes-vous point inquiète sur le sort de cette pauvre.....? Quelle alternative pour elle! Où est-elle à ce moment? Si elle s'est rebutée, qu'est-elle devenue? Quel est son sort? Si elle a persévéré, voilà des siècles de gloire pour elle, et son bonheur lui reste encore tout entier et lui restera toujours.

Je ne veux pas dire cependant que tout soit peine dans la vertu: elle coûte beaucoup à pratiquer, mais elle console aussi beaucoup quand on la pratique. Je ne ferai pas ici un Traité sur les douceurs de la vertu et des consolations dont elle met en nous une source si abondante; je ne parlerai pas de tous les amples dédommagements qu'elle nous accorde pour la peine que nous avons à la pratiquer. C'est là le sujet de beaucoup d'excellents livres. Je me borne à parler du moment, un peu pénible, où nous la pratiquons, et je ne ferai sur cela qu'une seule observation, c'est-à-dire je ne vous présenterai qu'un seul motif, mais qui me paraît puissant, pour décider en faveur de la vertu le combat que vous aurez à soutenir.

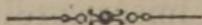
Dans ce moment donc, vous exercez un acte de renoncement coûteux; par exemple, vous continuez un acte d'humilité, malgré la vive douleur que l'amour-propre en ressent; vous traitez le prochain avec douceur et bonté, quoique l'humeur bouillonne

un peu au dedans de vous-même ; vous vous livrez à un acte de confiance, de soumission envers ceux que Dieu vous a donnés pour vous conduire, malgré les répugnances et les antipathies naturelles, et par la seule force de la foi, qui vous découvre Dieu sous des dehors qui ne vous reviennent pas ; vous observez, hors le temps des récréations, un maintien de gravité, de retenue, qui vous est bien à charge, par respect pour Dieu, dont vous portez la livrée, dont vous êtes destinée à devenir l'épouse ; ou bien, contenant les petits emportements d'un caractère qui n'est pas habitué à se contraindre, vous retenez cette violente démangeaison de parler qui compromettrait la charité et détruirait le recueillement ; vous contenez une imagination si avide de liberté, d'émotion, d'image, de plaisir. Eh bien ! dans tous ces cas et autres semblables, vous pouvez dire : Je suis disciple de Jésus-Christ ; c'est le plus beau titre que je puisse jamais avoir sur la terre ; ce titre, je le possède, et c'est à ce moment que je sens vraiment que Dieu me l'a conféré, puisque j'en tiens le gage dans mes mains, la croix de Jésus-Christ ; oui, j'en sens le poids sur mes épaules. Oh bonne croix, est-ce que je vous lâcherais ? Est-ce que je pourrais dire jamais : Je ne suis plus disciple de Jésus-Christ ? Secouerai-je ce précieux fardeau ? Le jetterai-je loin de moi ? Eh quoi ! je verrais à terre la croix de Jésus-Christ, qu'il m'a confiée en qualité de disciple et afin que je me reconnaisse pour telle ? Je pourrais en soutenir tranquillement la vue, supporter la voix de ma conscience qui me dirait : C'est toi qui a profané ce titre de gloire, ce signe d'amour, ce don qui vient

du cœur de mon Sauveur, ce gage de mon bonheur éternel, que Jésus-Christ, dans son extrême bonté pour moi, m'avait confié. Ah! la pratique de la vertu a-t-elle une peine plus vive que celle de ces remords!

Concluons : On ne peut pas être conduit en cette vie par les jouissances et le plaisir. On en est avide dans le premier âge, leur force sur nous est bien puissante, parce qu'on ne suit qu'une sorte d'instinct naturel, que l'expérience et la raison n'ont point encore réglé; mais il faut apprendre à connaître la vertu de l'âge mûr. Elle ne consiste plus à céder aux douces impulsions d'un cœur vif et sensible; à l'âge de la raison, on n'est pas vertueux quand on n'est que tendre et facile; on n'arrive pas au ciel en se laissant seulement aller à une pente douce et agréable, en cédant simplement à l'attrait du sentiment; non, il faut savoir sentir que la vertu a des peines et des amertumes, et avoir la force de les supporter; que la croix de Jésus-Christ est pesante, et cependant ne pas s'en lasser; que sa couronne est hérissée d'épines, et en endurer les blessures sans se rebuter; il faut savoir souffrir dans le temps et ne jouir que dans l'avenir, supporter des peines pesantes et sensibles en vue des récompenses qui ne se découvrent qu'à la foi. Vous voilà à l'entrée d'une carrière toute nouvelle pour vous. Ah! qu'elle ne vous rebute pas! Vous avez passé une première jeunesse heureuse par l'effet de la bonté de Dieu, qui vous attirait par la voix du cœur et de l'imagination, qui sont les premières facultés qui se développent en nous; actuellement, il vous appelle par la voix du courage, de la force, de

la résolution, qui doivent vous soutenir dans la sainte entreprise que sa grâce vous a fait former de passer votre vie à la suite de Jésus-Christ, d'imiter son renoncement, sa mortification, sa soumission parfaite à la volonté de son Père, et particulièrement sa douceur et son humilité. Ecoutez donc la voix nouvelle qu'il vous fait entendre ; c'est toujours celle de la bonté, de l'amour, de la tendresse de son cœur ; elle vous appelle à partager ici-bas les travaux de sa vie mortelle, parce qu'il veut pouvoir vous envelopper un jour des rayons éternels de sa gloire.



CHAPITRE XLII.

Qu'il faut éviter une espèce de sensualisme religieux produit par l'imagination.— Qu'il faut s'attacher aux enseignements de la foi. — Garder le silence avec les hommes, parler beaucoup à Dieu. — Se cacher. — S'effacer. — Vivre de soumission et d'obéissance. — Agir dans la vue de plaire à Dieu et remplir exactement les points de la règle.

Comblée comme vous l'êtes, ma chère Sœur, des grâces de Dieu, éclairée par la situation où vous étiez par un trait de lumière qui ne peut venir que de lui ; replacée par sa main miséricordieuse dans le sein de son Eglise, à laquelle vous appartenez maintenant, non-seulement comme du passé, à titre de la bonne foi dans laquelle vous suiviez une erreur qu'elle a condamnée, mais par conviction, mais par une parfaite et respectueuse soumission de votre esprit à ses décisions, mais par l'exercice d'une foi éclairée, simple, entière et divine ; rendue à Dieu pour l'avantage de sa gloire ; remise, par un effet bien particulier et bien gratuit de son infinie bonté, dans la voie de la vérité et du salut, donnez aux sentiments de votre bonheur et de votre reconnaissance toute l'étendue, toute la vivacité, tout le cours dont vous vous sentez pressée. C'est la première action de grâces que vous devez offrir à Dieu ; profitez aussi de ce premier mo-

ment où le bon Dieu vous fait si bien sentir le bonheur d'être toute à lui, pour élever à la gloire de sa grande miséricorde un monument durable de votre reconnaissance en posant dans votre cœur, par de bonnes résolutions, les bases d'une fidèle correspondance à ses grâces.

Jusqu'ici vous avez servi Dieu d'une manière bien naturelle. 1° Vous en cherchiez l'idée dans votre imagination : tout ce qu'une âme active, sensible, naturellement aimante, pouvait se figurer de beau, d'excellent, d'aimable, était ce qui composait pour vous l'essence du Dieu auquel vous vous attachiez. Vous reconnaissez que vous en cherchiez l'image dans les beautés de la nature : le parfum d'une fleur, l'éclat, la variété de ses couleurs, le magnifique aspect du ciel, vous touchaient plus vivement, vous portaient plus à Dieu que les réflexions que fournissent à une âme chrétienne les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Dans nos mystères, ce qui vous frappait était bien plus la gloire que recevait notre nature humaine de l'adoption que le Fils de Dieu en avait faite en s'incarnant, que la profondeur de notre misère, estimée par l'effroyable abîme d'humiliation et de souffrance dans lequel il a fallu que le Verbe éternel, dans la personne de Jésus-Christ, se plongeât pour la réparer. Vous alliez à Dieu par les sens ; c'était en quelque sorte le Dieu de la nature, et non pas parfaitement le Dieu de la religion chrétienne, que vous aimiez et que vous serviez ; je ne veux pas dire que vous excluiez les attributs que les chrétiens reconnaissent et adorent dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; non, vous n'étiez pas incrédule, ni déiste par système,

mais vous mêliez toujours aux mystères mêmes de la religion quelques idées sensibles et naturelles que vous preniez dans votre imagination. 2° Vous vous êtes conservée dans l'horreur du péché, grâce à Dieu, qui a bien voulu que de toutes les illusions dont vous étiez si grandement susceptible, celle qui vous a séduite ait pu vous servir de préservatif contre le vice ; mais, remarquez-le, où puisiez-vous les motifs de fuir le mal ? Était-ce dans tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour satisfaire à la justice de Dieu et réparer soit l'outrage que le péché a fait à sa gloire, soit la détérioration que notre âme en a reçue ? Était-ce la vue d'un Dieu humilié, couvert d'opprobres, réputé pour un scélérat et condamné à en subir le supplice pour expier le péché, qui, vous en donnant une idée, vous en faisait concevoir la grièveté et la malice ? Ces motifs pouvaient bien ne vous être pas absolument étrangers ; mais ils étaient dominés en vous par des pensées plus humaines. Le péché vous eût dégradée, avilie, à vos propres yeux ; devenue coupable de quelque faute grave, humiliante, vous eussiez perdu toutes les jouissances que vous trouviez à considérer ces tableaux sensibles de Dieu que votre imagination vous peignait ; le charme eût été rompu ; vous sentiez que vous n'auriez plus pu vous élever jusqu'à cette beauté ravissante, trouver du plaisir à la contempler, si vous vous étiez vue vous-même enlaidie par le péché.

Ce n'est pas seulement dans les tableaux de l'imagination que vous trouviez un défenseur contre le péché ; cette imagination vous en avait ménagé un encore dans votre propre cœur ; vous vous étiez atta-

chée au Dieu qu'elle vous peignait si beau, et cet attachement, inspiré par la nature, était naturel lui-même, formé moins par la grâce que par un penchant; ce n'était pas ce qu'on peut appeler un amour surnaturel et divin, il rentrait trop dans la classe d'un amour naturel et sensible, et, une preuve qu'il était de cette sorte, c'est qu'il était tout en contentement, en jouissances, en plaisir; il n'exigeait nul sacrifice pénible, nulle privation qui vous contrariât, nulle peine qui se fît un peu sentir. Hélas! les âmes les plus parfaites, cependant, et dont l'amour pour Dieu est le plus pur et le plus ardent, éprouvent souvent de pénibles tristesses; elles ont besoin d'une grande patience, elles ont à faire des efforts coûteux. Ceux qui aiment le Dieu de la croix sont admis par lui à en partager les douleurs.

Une seconde preuve de ce que je vous dis, c'est que comme toute personne qu'un amour naturel entraîne, se plaît dans la compagnie de ceux qui disent du bien et qui font l'éloge de l'objet qu'elle aime, sans égard à leurs qualités ou à leurs défauts, de même vous livriez votre confiance, sans autre examen, à quiconque vous parlait de Dieu d'une manière conforme à votre goût: ainsi agit la passion. La grâce met bien plus de discernement dans sa conduite; la foi sert de guide au vrai chrétien, tout ne lui convient pas; c'est dans le sein et l'unité de l'Eglise qu'il veut connaître, aimer et servir Dieu; il sait qu'on peut être hors de l'Eglise et cependant en conserver le langage. Ne cherchant rien dans son imagination, se tenant en garde contre tous les attraits, docile et soumis, le chrétien trouve son Dieu dans le

lieu où il s'est placé ; il s'y attache : c'est la foi qui lui a fait trouver Dieu. C'est la foi qui le lui fait aimer. C'est là un guide sûr, parce que la nature ne peut rien sur la foi. En vous, au contraire, c'est l'amour, le sentiment sur lequel la nature peut tout, qui dirige votre foi, et tous deux se sont égarés. Vous avez adhéré à une secte parce que vous y avez entendu parler, d'une manière qui vous a plu, de l'objet que vous aimiez. Et qu'est-ce qui est plus sujet à l'illusion que l'amour ? Que d'erreurs dans la foi n'a-t-il pas produites, et que l'Eglise a condamnées ?

J'ai cru utile de mettre sous vos yeux ce petit tableau de vous-même, parce qu'en vous montrant ce que vous étiez, vous reconnaîtrez aisément ce que vous devez être, et comment vous devez former votre amour pour Dieu.

Premièrement. Laissez là toutes vos idées physiques de Dieu. Admirez sans doute sa grandeur dans la magnificence de ses œuvres ; mais ce ne doit être là qu'un moyen secondaire pour nous élever à lui. Le Dieu de la révélation, le Dieu de l'Évangile, Jésus-Christ, pauvre, humble, crucifié, notre juge futur, notre rémunérateur éternel, voilà le Dieu auquel il faut vous attacher, premièrement, essentiellement ; servez-le comme il veut être servi, et il veut l'être comme il a lui-même servi son Père pendant sa vie mortelle, et surtout pendant les trente ans de sa vie cachée. Voilà votre règle et le modèle de la vie que vous devez mener.

Deuxièmement. Suivez exactement le conseil de l'auteur de l'Imitation : Aimez à être ignorée et à être réputée pour rien. Soyez sobre dans vos paroles ; il

est rare que l'amour-propre ne se cache pas dans ce que l'on dit. L'Esprit-Saint nous avertit que *les longs discours ne seront pas exempts de péché; mais que celui qui est modéré dans ses paroles est très prudent, et évitera bien des fautes*. Surtout ne parlez jamais de vous, des détails de votre vie, des situations où vous vous êtes trouvée, des idées qui vous ont occupée, de rien absolument qui vous concerne personnellement, sans que vous ayez un motif d'utilité réelle. Sachez vous contenter en parlant à Dieu de vous-même; mais à un Dieu que vous n'avez pas encore bien connu, dont vous preniez faussement l'idée en vous-même, que vous vous figuriez tel, qu'il pût délecter votre imagination et votre tendresse naturelle, d'un Dieu que vous serviez hors du sein de l'Eglise et sans savoir même à quel point il a pu recevoir pour excuse votre bonne foi. Parlez de vous à un Dieu qui vient de vous tirer comme miraculeusement d'une erreur, qui vient de vous donner une idée juste et, pour ainsi dire, nouvelle pour vous de lui-même, et que vous commencez seulement à connaître et à servir; par conséquent, parlez-lui, et cela ne vous sera sans doute pas difficile, parlez-lui avec une profonde humilité, sans aucune confiance en vous, et avec une entière confiance en lui. Quand, en vous entretenant avec lui, vous réfléchirez sur les peines, les contrariétés, les croix qu'il faut vous attendre maintenant à éprouver, considérez-les comme une juste et salutaire pénitence pour les fautes, tout au moins pour la nullité de la plus belle portion de votre vie; ne vous en plaignez pas; mais, au contraire, trouvez-vous heureuse de consacrer cette partie de

de votre vie à Dieu en faisant une réparation volontaire et courageuse. Que l'humilité d'une vraie pénitence remplace toutes les extases de votre imagination.

Troisièmement. A l'exemple de notre Sauveur, que toute votre vie soit un accomplissement de la volonté de Dieu : vivez d'obéissance et de soumission à cette sainte volonté ; que rien n'en soit excepté ; ne vous représentez pas les choses trop en grand ; défiez-vous de la tournure de votre esprit, qui se plaisait dans de grandes images, le bien ne se fait pas en y procédant d'une manière générale, souvent vague et oiseuse. Il faut de toute nécessité que nous, êtres si bornés, nous descendions pour faire le bien dans les plus petits détails. Souvenons-nous que ce n'est pas la grandeur de l'œuvre qui la rend digne de Dieu. Quelle illusion ce serait de croire que nous pouvons faire quelque chose de grand aux yeux du Tout-Puissant ! Non, c'est la fin qu'on se propose, c'est le sentiment du cœur qui donne du prix à l'action, puisqu'un verre d'eau froide donné pour l'amour de Dieu vaut le ciel. Ainsi, tout le minutieux détail des actions qui remplissent la journée devient la matière de la vertu d'obéissance et peut en avoir tout le mérite, et ce mérite est d'un grand prix, car Dieu le met au-dessus de tous les sacrifices. D'après cela, ayez soin, depuis l'heure désignée pour votre lever jusqu'à celle de votre coucher, de ne faire aucun pas, aucune action, quelque petite qu'elle soit, que vous ne puissiez la croire dans l'ordre de la volonté de Dieu. Retarder son lever, son coucher d'un quart d'heure, c'est peu de chose en soi ; mais si c'est par gûot, pour son

plaisir qu'on hâte ou qu'on diffère une action, on la ternit, on en diminue le prix, on lui ôte cette fleur de mérite qu'elle aurait eue si on l'eût laissée tout entière à Dieu et qu'on ne lui en eût pas dérobé une portion.

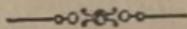
Quatrièmement. Ramenez votre esprit à des idées simples, communes, ordinaires ; que rien ne se fasse remarquer en vous, si ce n'est une grande uniformité dans votre conduite ; que votre patience soit inaltérable, votre humeur toujours égale, votre charité constante, et, toutefois, sans ostentation, sans prétention, sans démonstration extérieure, et, pour ainsi dire, sans que cela paraisse au dehors. *Toute la beauté de la fille du Roi est au dedans d'elle*, paroles de l'Écriture que l'Église applique à la Sainte Vierge ; il faut qu'elles vous conviennent aussi, que vos vertus se devinent, mais qu'elles ne se montrent et ne s'étalent point. Evitez soigneusement de parler à tout propos de piété, de vous répandre en expressions de tendresse, d'affection à l'égard de Dieu ; conservez ces sentiments au dedans de vous-même. L'amour divin n'a pas tant besoin de paroles ; c'est l'amour humain, quel qu'en soit l'objet, qui aime à se répandre ; le premier satisfait pleinement le cœur par lui-même ; il faut au second des aliments étrangers ; celui-ci est tout en jouissance, et les paroles lui en procurent ; l'autre est tout en sacrifices, les privations, les mortifications l'alimentent, le dilatent, le satisfont ; le recueillement et le silence le consomment.

Je n'entrerai pas dans le détail des vertus religieuses ; je me borne aux idées générales que je viens d'énoncer, et qui en sont comme le précepte et la

règle, qui en déterminent la forme, et qui doivent en diriger la pratique. Lisez avec soin le petit livre qu'on vous a remis, il vous placera dans la bonne voie de la perfection chrétienne ; il vous en fera connaître l'esprit, et vous mettra à même de faire des progrès dans l'humble savoir d'une bonne Religieuse. Le livre par excellence où vous puiserez cette humble et parfaite science qui forme les saints, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, que vous avez sûrement lu déjà, mais que sûrement aussi vous n'avez pas bien compris. J'espère que les grâces de Dieu, la lumière qu'il a répandue dans votre âme, vos entretiens avec lui dans la retraite, les réflexions que vous y avez faites, vous auront disposée à goûter les maximes de ce précieux livre. Lisez-en tous les jours quelque chose, peu, parce que c'est une nourriture extrêmement substantielle, et que quelques lignes suffisent à de profondes méditations. Je crois que vous ferez bien de prendre pour sujet ordinaire de vos lectures le *Traité de la perfection chrétienne* de Rodriguez, 1° parce qu'il est propre à vous en instruire parfaitement ; 2° parce que les idées simples, si opposées à cette sorte d'élévation que vous aimez à donner à vos pensées, et qui, quelquefois, peuvent paraître puériles à des yeux naturels et humains, corrigeront cette exaltation d'imagination dans laquelle vous vous êtes complue ; elles en seront comme l'expiation ; elles vous apprendront à mépriser tout ce qui n'est qu'humain, et à placer votre gloire en Dieu ; à ne rechercher, à n'estimer, à ne connaître, comme saint Paul, que Jésus et Jésus crucifié.

J'ai commencé mes entretiens avec vous, ma chère

Sœur, en vous disant que tout le mystère de la perfection chrétienne consistait dans ces deux mots : *recueillement, renoncement* ; je finis cet écrit en vous les rappelant, parce qu'ils sont le résumé de tout. Ajoutez ici quelques résolutions propres à vous faire pratiquer ce que ces mots expriment.



CHAPITRE XLIII.

Qu'il faut être saintement indifférent aux personnes, aux lieux et aux emplois, et accomplir avec courage la volonté de Dieu manifestée par les Supérieurs. — Ne pas perdre le temps à inventer des systèmes et des moyens de perfection. — Agir avec confiance. — Craindre le découragement. — Se relever promptement. — Règles pour discerner si les pensées et les sentiments viennent de Dieu ou du démon.

Quand un jour, ma chère Sœur, le ministre de Jésus-Christ, vous adressant la parole, dira : « Partez, âme chrétienne, au nom du Père tout puissant, qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui s'est répandu en vous ; » s'adressant ensuite à Dieu, il pourra ajouter à sa prière : « Seigneur, elle connaît, cette âme, les voies qui conduisent à vous ; ce n'est pas le premier voyage qu'elle fait en votre nom ; elle est tout accoutumée à aller partout où votre voix l'appelle ; son dernier voyage ne peut que la mener à vous. » Quand ensuite, continuant cette dernière prière, il vous dira : Partez au nom des saints apôtres, il aura lieu de s'interrompre encore pour leur dire : Reconnaissez, ô apôtres de Jésus-Christ, celle qui pour le suivre a quitté, comme vous, son père, sa mère, sa famille, ses biens ; celle qui, comme vous, se porte partout où son divin Maître l'appelle pour y

faire connaître sa sainte Eglise, ses vertus, ses pratiques de perfection, sa doctrine, qui en est le principe, sa charité, qui en est le complément. En prononçant encore ces paroles : Ame chrétienne, partez au nom des saints patriarches, il aura également lieu de leur dire : Protégez le dernier voyage de cette âme, qui, comme vous, fut étrangère et voyageuse sur la terre, qui n'y eut point de cité permanente, et qui transporta, au premier mot que Dieu lui fit entendre, son domicile partout où il lui indiqua. Oh, qu'on est heureux d'employer ainsi sa vie à préparer et à rendre heureux le moment où elle finira, pour ouvrir devant nous l'éternité!

Oui, ma chère Sœur, votre voyage est un acte de soumission à la volonté de Dieu ; c'est un hommage que vous lui offrez de votre dépendance, et une reconnaissance que vous faites de son souverain domaine sur vous ; il est par là même un acte d'adoration. Votre voyage est l'acte du dévouement d'un disciple envers son maître ; comme les apôtres, vous pouvez dire : Maître, je vous suivrai partout où vous m'appellerez. Comme eux, vous êtes appelée à aller faire connaître la vérité de sa doctrine, l'excellence de ses conseils, la perfection de sa charité. Il est encore, votre voyage, un témoignage offert à Dieu en preuve que vous ne tenez sur la terre à rien qu'à lui seul ; que tout lieu où il vous appelle est votre patrie ; que vous n'avez, comme les patriarches, aucune demeure fixe, ni d'autres projets, d'autres plans, d'autre ambition que d'exécuter avec fidélité et promptitude la volonté de Dieu ; que lui seul vous tient lieu de famille, de bien, de patrie, de tout.

Voilà, ma chère Sœur, ce que présente à mon esprit votre mission à Neuchâtel ; voilà ce qu'elle est par elle-même ; ce qu'elle offre à nos yeux, il faut qu'elle l'offre pareillement aux yeux de Dieu ; et il est en votre pouvoir de lui conférer ce mérite. Recevez-la avec foi, ne doutant pas que votre départ ne soit voulu et ordonné par le bon Dieu ; et qu'en vous mettant en route, votre démarche ne soit un accomplissement de la suprême volonté de Dieu. Recevez-la en esprit de reconnaissance, vous disant à vous-même : Mon Dieu s'occupe de moi ; il veut bien m'employer à des œuvres auxquelles il attache du prix ; il se sert de moi ; il ordonne de moi ; il veut me faire concourir à ses desseins, il me choisit, il daigne me nommer pour cela. Recevez-la en esprit de renoncement à vous-même, au droit de disposer de vous et de vous conduire ; en esprit de détachement de la terre, des créatures, de vos proches, de tout ce qui est l'objet de vos affections. Recevez-la en esprit d'union avec Jésus-Christ, disant comme lui et avec lui à Dieu : « Je suis venu, ô mon Père, pour faire votre volonté. » Recevez-la en union d'intention avec les apôtres, qui quittèrent tout pour suivre leur bon Maître et se porter partout où ses intérêts les appelaient. Remplissez cette mission, quand vous serez arrivée, en esprit de zèle pour la gloire de Dieu, de fidélité à ses ordres, de profond respect pour tout ce qui émane de lui et qui se rapporte à lui, et alors votre vie sera comparable à celle des patriarches et des apôtres.

J'ai bien exprimé vos sentiments et vos intentions, j'en suis sûr. Voilà bien ce que vous sentez, ce que vous pensez, ce que vous désirez, et ce qui vous rem-

plit de joie. Mais, cette joie, toute réelle et vraie qu'elle est, n'est cependant pas en vous, je le reconnais pareillement, sans un mélange d'inquiétude et de crainte. Persévérerai-je, vous dites-vous à vous-même, dans l'heureuse disposition d'esprit où la bonté de Dieu a daigné me placer? Serai-je fidèle à ses grâces? N'abuserai-je pas de ses bontés, et Dieu, mécontent de ma lâcheté, de mes retours à moi-même et à toutes mes anciennes idées, qui m'ont si souvent déconcertée, découragée, Dieu ne fera-t-il pas justice de mes continuelles ingratitude en me retirant ses grâces et m'abandonnant à ma propre faiblesse?

Ma chère Sœur, toutes ces craintes prouvent d'abord qu'il ne peut y avoir un bonheur pur sur la terre; elles servent aussi à nous faire comprendre quel est le bonheur du ciel, où il n'y a que jouissance, d'où toute crainte est bannie. Qu'elles aient donc d'abord l'effet de nous faire désirer le bonheur pur et sans mélange du Ciel. Reconnaissons que sur la terre nous n'avons que le bonheur de l'espérance, et la crainte est sa compagne. Dieu a établi cet ordre; donc il nous veut dans cet état, donc il nous est bon. Tenons-nous-y sans trop nous en tourmenter. Ensuite, modérons cette crainte par une grande confiance en Dieu. Elle doit avoir deux objets : l'espérance de son secours pour ne point commettre de faute, et l'espérance de sa propitiation pour nous les remettre.

Tenons-nous forts de notre confiance en Dieu pour éviter les chutes. Ses grâces ne nous manqueront pas, nous en convenons bien; mais ce qui nous fait peur, ce sont les résistances que nous y avons apportées du passé, c'est cette multitude de faiblesses, d'inconsé-

quences, d'abandon de nous-mêmes, de découragement, que nous avons à nous reprocher. Eh bien ! prenons mieux nos mesures pour l'avenir. Remontez à la source de vos fautes, et vous verrez qu'il ne vous sera pas si difficile de la tarir. Qui est-ce qui en a été l'abondante cause ? Trop de liberté à votre imagination, accompagnée d'un peu de présomption.

Le bon Dieu vous a remis en main un grand moyen d'arrêter dans votre imagination toutes les illusions, toutes les fausses idées de chercher votre perfection par d'autres voies, par d'autres moyens que ceux qu'il vous donne aujourd'hui, et que le démon suscitait en vous pour arrêter les progrès de votre avancement dans la perfection de l'état où vous êtes. Il vous est impossible maintenant de pratiquer autre chose, et il ne doit pas être si difficile, ce me semble, de cesser de rêver à un plan que l'on sait qu'il est de toute impossibilité d'exécuter. Il en coûte davantage, il est vrai, de contrarier l'amour-propre, de diminuer la confiance en ses propres jugements, de croire, contre une sorte d'évidence, que l'on se trompe, d'agir par obéissance contre les lumières de sa raison, de penser que si les choses se faisaient de telle sorte, elles seraient mieux ou plus promptement faites que de telle autre, et cependant les faire de celle-ci, en contenant au dedans de soi son jugement et son empressement. Il en coûte de voir dans les autres une faute, un défaut que nous ne pouvons nous dissimuler, une contrariété sans motif qu'on nous fait éprouver, un reproche qu'on nous adresse et qui n'est pas fondé, un mot qu'on nous dit, un ton que l'on prend avec nous, qui n'est ni prévenant ni charitable. Il en coûte, il

est difficile de souffrir toutes ces choses, sans que le prochain, de qui nous vient cette peine, perde rien de notre amour et soit privé de la place que Dieu lui a assignée dans notre cœur. Tout cela est difficile, je n'en disconviens pas. Mais encore faut-il bien que nous ayons quelques mérites dans ce que nous faisons, et, par conséquent, que nous éprouvions quelques difficultés à le faire. Celles-ci, toutes réelles qu'elles sont, sont-elles de nature à effrayer, à épouvanter celle qui s'est bien promis de chercher en tout la volonté de Dieu, celle à qui il a fait connaître que l'accomplissement de sa volonté était la souveraine perfection, celle à qui il a voulu rendre la soumission plus facile en la plaçant là où elle ne sera qu'avec de plus anciennes, et où elle n'aura à commander à personne.

Maintenant, tranquille sur votre vocation, puisque vous ne pouvez plus en avoir d'autre ; délivrée, par conséquent, de toutes les inquiétudes, les perplexités qui vous ont si souvent troublée, vous avez acquis une heureuse liberté d'esprit pour vous occuper uniquement de votre sanctification dans votre état, et le temps perdu à chercher des perfections ou des moyens de perfection chimérique, rendu à sa vraie destination, qui est de travailler à croître en vertu et en sainteté, ce temps, employé à d'utiles réflexions, à prévoir les occasions, à vous y préparer, à vous créer des motifs de fidélité à Dieu, à vous les rappeler, va vous mettre à l'abri de bien des chutes et vous présenter bien des moyens d'avancement.

Au surplus, quelque persuadé que je sois de la protection de Dieu sur vous et de votre bonne volonté

pour y correspondre, je ne me flatte pas, et je ne peux vous flatter, de l'espérance que vous ne ferez point de fautes. Le juste tombe sept fois le jour, et notre chère Sœur, combien de fois tombera-t-elle? Je l'ignore; mais elle tombera. Et c'est alors, je l'espère, je n'en doute même pas, qu'elle fera éclater sa vive confiance dans la propitiation infinie de Dieu. Ne vous attendez pas à n'avoir ni tentations ni faiblesses. Il n'est pas de saints dans le ciel, excepté la Sainte Vierge, qui n'aient eu des tentations; y en a-t-il beaucoup qui n'aient point fait de fautes? Ne regardez jamais une faiblesse comme une marque de réprobation. Elle annonce qu'il vous reste encore du travail à faire, mais non que vous ne le ferez pas; elle est un indice que vous aurez encore des combats à soutenir; qu'il vous reste des ennemis, qu'il n'y a pas de paix à attendre d'eux; mais en cela, que vous apprend-elle de nouveau? Ignorez-vous que la pente au mal, que les révoltes de la nature, de la raison même, que le vieil homme, en un mot, ne s'éteindront qu'avec nous, et que jusqu'à la mort, nous serons dans le cas de dire au démon, comme saint Martin au moment de rendre le dernier soupir : « Méchante bête, retire-toi, la miséricorde de mon Dieu me reçoit dans ses bras ! » Quand on sait tout cela, prend-on l'épouvante, perd-on la confiance parce que l'on ressent, comme saint Paul le ressentait lui-même, la loi du péché se révolter en soi contre la loi de Dieu, et le vieil homme combattre l'homme nouveau? Lisez attentivement le chapitre xxv^e du III^e livre de l'Imitation, et vous y verrez ce qui constitue la paix solide de l'âme et le progrès dans la perfection :

Vous n'aurez donc point, ma chère Sœur, la lâcheté de craindre les peines qui se rencontrent dans le service de Dieu, considérant toujours quel est Celui que vous servez, et que le salut ne s'opère que par des tribulations. Vous n'aurez point la faiblesse de vous abandonner, de vous laisser aller au découragement quand vous aurez eu le malheur de commettre une faute ; au contraire, dès que vous vous apercevrez que vous êtes coupable de quelque infidélité envers Dieu, et c'est ici un avis essentiel, et le plus essentiel peut-être de tous ceux que renferme cet écrit, ah ! je vous en conjure, ne restez pas dans l'état de refroidissement avec Dieu où cette infidélité vous aurait placée ; l'âme s'affaiblit prodigieusement dans cet état ; elle s'y détériore, elle s'y use ; elle y perd le goût de la piété, le désir de la perfection. C'est là la cause la plus dangereuse du relâchement et la source la plus abondante d'innombrables fautes. Revenez à Dieu sur-le-champ ; humiliez-vous devant lui ; demandez-lui pardon ; témoignez-lui vos regrets ; imposez-vous quelques petites pénitences, et, vous confiant pleinement en lui, raffermissez-vous dans vos résolutions ; et vous voilà rétablie dans l'état où vous étiez auparavant ; votre faute aura été remise, effacée, oubliée, même avant d'avoir été portée au tribunal de la pénitence. Vous n'aurez rien perdu du côté de Dieu, et infiniment gagné du côté de la paix de l'âme. Oh que le regret, le repentir qu'on offre à Dieu pour une faute commise, sont bien plus doux que le chagrin, l'amertume, l'inquiétude qu'on en conçoit quand, au lieu de se relever sur-le-champ, au lieu de se rappeler la miséricorde, la grande propitiation de

notre Dieu, et d'y recourir, on se laisse aller à une peine qui n'est, en quelque sorte, que naturelle, parce qu'elle est produite par l'amour-propre, qui s'est senti humilié ; par l'amour de soi, parce que cette faute nous apprend que nous avons encore une vigilance astreignante à exercer sur nous-mêmes, un travail pénible à continuer, des efforts coûteux à faire, des tentations fatigantes à supporter et à combattre, toutes choses qui effraient notre faiblesse, qui troublent notre goût pour le repos et notre répugnance pour la peine, et qui nous mettent dans un état de découragement, de tristesse, qui nous rend insupportables à nous-mêmes et aux autres.

Evitez ce très grave inconvénient ; suivez l'avis que je vous ai donné ici, et je répons de votre avancement dans la perfection de votre saint état ; et la raison en est évidente ; car le temps que l'on passe sous le poids d'une faute que l'on a commise, le temps que l'on emploie ensuite à s'en relever, qui est toujours proportionné à la longueur de celui où l'on y est resté, sont perdus pour l'avancement ; dans le cas contraire, n'éprouvant point de retard, et travaillant toujours, on ne peut pas ne point avancer.

Si vous ne vous sentez pas assez forte vous-même pour vous relever seule, courez à l'instant et sans perdre de temps, car une heure seulement passée par négligence volontaire dans le trouble où une faute vous jette est de grande conséquence, courez au premier instant que vous aurez de libre auprès de votre Supérieure ; ouvrez-lui votre cœur avec simplicité et candeur ; écoutez en esprit de foi ce qu'elle vous dira, pensant que c'est Dieu qui vous fait dire les

choses qui sortiront de sa bouche. Croyez-les, pratiquez-les, et vous verrez infailliblement s'opérer, par son ministère, l'effet que vous n'avez pas pu produire vous-même.

L'expérience m'a appris que les plus redoutables ennemis que, dans votre état, vous ayez à combattre, ce sont le découragement et la tristesse. Aussi sont-ils ceux que le démon s'occupe le plus à vous susciter. Oui, le moyen qu'il emploie avec le plus de succès, ce sont les fausses craintes, les vaines terreurs dont il frappe vos esprits. On les prend pour des mouvements de la conscience, pour des reproches que Dieu fait, ce qui les accrédite dans l'esprit et accroît le trouble et l'état fâcheux de l'âme; il lui semble qu'elle perd tout, qu'elle n'avance point; que son travail est inutile; l'espérance ne la soutient point; ses efforts se ralentissent, et le peu qu'elle fait lui est bien pénible. Pour détruire ce prestige funeste, dangereux, et vous mettre à même de discerner les inspirations de la grâce des fausses suggestions du démon, lisez, je vous le conseille, méditez bien l'excellent chapitre de l'Imitation intitulé : *Des divers mouvements de la grâce et de la nature*. Je vais aussi vous faire connaître les règles qu'un auteur bien recommandable donne à ceux qui sont chargés de la direction des consciences pour distinguer les craintes qui viennent de Dieu, de celles qui sont une tentation du démon. Voici les paroles de l'auteur, par lesquelles je termine cet écrit.

1° Tout embarras de conscience qu'on ne veut pas soumettre aux avis d'un confesseur, et qui ne se guérit pas par la direction, est un effet de l'orgueil

ou du tempérament, ou une suggestion du démon.

2° Tout ce qui porte le dégoût dans l'âme, qui épouvante, qui effraie, qui décourage, sans animer à mieux faire, est du démon.

3° Toute pensée amère, affligeante sur sa vie passée, sur ses imperfections, fût-elle une douleur de ses péchés, sans un désir de mieux vivre, vient du démon, parce qu'elle exclut le propos et le désir de plaire à Dieu, et qu'elle est opposée à la véritable douleur de ses péchés qui, en humiliant l'âme, la porte de plus en plus à Dieu et à réparer le passé. Il y a un chagrin qui est selon Dieu, dit saint Paul; il est doux, quoiqu'il soit affligeant, et il porte au bien. Et il y a un chagrin et une tristesse qui viennent du démon; fruit de l'amour-propre, il est turbulent, décourageant, inquiétant, semblable à celui de Judas.

4° La pensée que nos confessions, nos bonnes œuvres, etc., sont sans mérites et sans fruits, qu'elles ne sont pleines que de défauts, quand elle décourage et qu'elle inquiète, est du démon, parce qu'elle est opposée à la vraie humilité, qui, en connaissant ses misères, se ranime toujours par sa confiance en Dieu.

5° Tout découragement, toute inquiétude sur ses imperfections présentes et sur ses fréquentes rechutes, qui ne portent ni à l'humilité, ni à la confiance, vient du démon. Notre sainte religion fournit des remèdes à tout. Quelques fautes que l'on ait faites, le remède est prompt, et souvent plus salutaire que la faute n'est énorme. Il faut d'abord la détester comme on peut et se relever avec joie et courage; et se relever cent fois, si on tombe cent fois le jour.

6° La crainte de ne pas arriver à la sainteté de son état, de consentir aux tentations, aux pensées, aux distractions, etc. ; l'effort et la violence que l'on fait pour dire ses prières avec application et sans distraction ; si tout cela trouble l'âme, il est du démon, parce qu'il est opposé à la vraie crainte de Dieu, à la liberté des enfants, à laquelle nous sommes appelés, à la tranquillité et à la simplicité avec lesquelles on doit servir Dieu.

7° Toutes les pensées de faire continuellement des confessions générales, après qu'une bonne fois on a été assez content de celle qu'on a faite, sont ordinairement un piège du démon, qui veut arrêter l'âme et la porter à faire de plus en plus de ces sortes de confessions, pour l'amuser et l'empêcher d'aller plus librement à Dieu et de s'appliquer aux vertus solides ; il faut dire la même chose des réconciliations fréquentes et habituelles après les confessions, qui sont l'effet d'une tentation du démon, qui tâche d'empêcher une communion et d'arrêter le progrès d'une âme, ou qui cherche à occuper l'esprit, afin de refroidir le cœur et d'arrêter tous les bons sentiments, tous les actes d'amour de Dieu qu'il produirait.

8° Toute pensée qui inquiète l'âme sur l'état de sa conscience, qui fait désirer de savoir si elle est en état de grâce, est ordinairement du démon, qui fait chercher une certitude que les saints n'ont pas eue, qu'ils n'ont point cherchée et que Dieu ne veut pas que nous ayons. Toute notre certitude est dans la confiance et l'amour de Dieu, et dans la conformité à sa volonté. Mangeons le pain qu'il nous rompt lui-même : ou le pain des forts dans les sécheresses et

les ennuis, ou le pain des enfants dans les consolations.

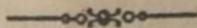
9° Tout empressement pour s'assurer, pour savoir si nous aimons Dieu, si nos confessions, nos communions, nos actions, sont bonnes et méritoires, sans désir de mieux faire, est ordinairement du démon, qui nous porte à chercher et à savoir ce que Dieu veut nous cacher : *Nescit homo an amore vel odio dignus sit.* (*Eccles. ix, 1.*) Laissons à Dieu seul le jugement de ce que nous faisons et de ce que nous sommes ; allons à lui avec simplicité, abandonnons-nous à sa pure miséricorde.

10° Tout ce qui porte à la singularité, contre la permission, fût-il une austérité, est du démon. De même, tout ce qui porte au mépris et au violement de la règle, sous prétexte de plus grande perfection, est du démon. Toute attache à son propre sens, même sous prétexte de zèle, contre l'avis de ses Supérieurs ou du confesseur, est aussi du démon.

11° Toute opération de l'âme qui est ardente, fouguese, impétueuse, inquiétante, remplie de saillies, de dépit, etc., est du démon. Il faut pourtant remarquer qu'il y a certaines opérations de la grâce qui paraissent accabler une âme, qui la désolent intérieurement et la crucifient. Mais l'âme, alors soumise sous la main de Dieu, ne perd ni la confiance ni l'humilité, et, quoiqu'elle n'éprouve que dégoût et accablement, et qu'elle ne sente aucune confiance, son découragement ne dure pas. Mais il arrive tout le contraire lorsque le démon produit ces sortes d'opérations : le remède, comme nous l'avons dit, est de tout soumettre à la direction.

12° Ce qui cause de l'indifférence, du refroidissement, du ressentiment, du mépris pour quelques personnes, à cause de leurs défauts et de leur conduite peu régulière, est ordinairement du démon, parce qu'il est pour l'ordinaire opposé à la vraie charité, qui nous oblige d'aimer les autres, malgré leurs imperfections.

13° Tout ce qui porte le trouble, l'inquiétude, le murmure et l'aigreur dans une communauté, sous prétexte de bonnes intentions, n'est pas toujours selon l'esprit de Dieu, parce que tout doit y être conduit dans la paix et la joie du Saint-Esprit, autant qu'on le peut, et que l'âme des maisons religieuses doit être la paix, le contentement, un esprit de douceur et d'union : *Filioli, diligite alterutrum; si hoc solum fiat, sufficit.* (Joann. xxiii.) La tranquillité d'esprit augmente la ferveur d'une communauté, maintient la vigueur de l'âme et contribue à la santé du corps.



CHAPITRE XLIV.

Vivre de la foi. — La foi est un flambeau qui éclaire. — La foi soutient, anime, console, réjouit et rend toutes nos œuvres méritoires. — Applications des pensées de la foi aux différentes occupations. — Combien il est facile d'agir quand on est animé par la foi.

Jouissez, ma chère Sœur, vous qui vous êtes donnée à Dieu, de la satisfaction de penser que Dieu vous a accueillie, puisqu'il use du don que vous lui avez fait. En voyant que Dieu daigne vous employer et se servir de vous, vous pouvez dire : J'ai donc suivi ma vocation quand je me suis faite Hospitalière; c'était là où Dieu me voulait; je suis dans l'état qu'il me destinait, et je passerai ma vie dans le genre de service qu'il demande de moi. Quelle avance dans le travail de sa sanctification, seul travail essentiel, celui pour lequel nous reconnaissons que Dieu nous a créés et mis au monde, que de s'y livrer sous la dictée précise de Dieu, et par les occupations que lui-même il nous a tracées ! Quel plus sûr fondement de confiance que d'être assuré d'agir par la volonté de Dieu ! Et, par conséquent, quel plus puissant motif d'encouragement ! J'avoue que vos Sœurs peuvent l'avoir aussi, ce précieux avantage, en remplissant les offices qui leur sont départis dans la maison ; mais ne peut-on pas dire qu'il y a quel-

que chose cependant de plus sensible, de plus frappant à l'égard de celles que Dieu appelle au service de la maison de Neuchâtel? Il sort un peu plus à leur égard des voies ordinaires, et semble se manifester à elles avec plus d'intention et d'une manière plus particulière. On croit le voir arrêter ses yeux sur la communauté, comme il les arrêta autrefois sur le collège des apôtres, former un choix parmi les Sœurs pour donner à quelques-unes d'elles une mission extraordinaire; il ne faut que de la foi pour entendre de nouveau, dans cette circonstance, la même voix qui, parlant aux apôtres assemblés, leur dit : « Mettez à part Paul et Barnabé, et confiez-les-moi, parce que je les destine à une œuvre particulière qui m'intéresse. » Car c'est toujours le même Dieu qui gouverne l'Eglise et qui en soigne également toutes les parties, qui en dirige tous les détails, qui vous a désignées parmi vos Sœurs pour l'œuvre à laquelle vous allez travailler, comme il fit sortir du milieu des apôtres les deux qu'il choisit pour les employer à l'œuvre particulière qu'il voulait opérer par eux.

C'est ainsi que la foi, en nous éclairant, nous console, nous anime et nous fait faire de grandes choses avec facilité. Quand nous entendons parler du courage héroïque, du dévouement sans bornes des premiers apôtres et de ceux qui, à leur exemple, comme saint François-Xavier, ont tout quitté et se sont exposés à tout pour porter la lumière de l'Evangile aux infidèles; quand on nous raconte l'histoire des saints solitaires, de ces anachorètes qui passaient leur vie dans un état de mortification et de pénitence au-dessus des forces humaines; quand on nous met

sous les yeux les horribles souffrances des martyrs et leur tranquillité dans les plus atroces tourments, il nous semble, en quelque sorte, que ces hommes étaient d'une autre nature que nous, tant leur héroïsme nous paraît au-dessus de nos forces. Nous nous trompons; nous n'avons qu'une chose à admirer en eux, le pouvoir de la foi.

N'est-ce pas, ma chère Sœur, que si Jésus-Christ vous apparaissait d'une manière à ne pas le méconnaître, et qu'il vous dit : Ma fille, je suis venu sur la terre pour vous ; j'y ai prodigieusement souffert, parce que je voulais à tout prix vous retirer de l'horrible abîme où vous étiez plongée pour vous faire entrer dans un état de prodigieuse félicité, et qu'il fallait toutes les souffrances que j'ai supportées pour vous y faire parvenir. Maintenant, je viens user des droits que me donne votre reconnaissance et que vous avez solennellement avoués en face de mes autels, en vous consacrant à mon service. Vous voulez vivre pour moi : eh bien, voilà le lieu où il me sera agréable que vous viviez, voilà les occupations auxquelles je désire que vous vaquiez ! Oh ! ma chère Sœur, qui pourrait peindre, pourriez-vous vous rendre compte à vous-même des transports de joie, de contentement, que vous éprouveriez ? Y aurait-il quelqu'un plus heureux que vous sur la terre ? Ne vous semblerait-il pas que votre salut est assuré, que vous allez tirer de votre propre fond de quoi rendre à notre Sauveur tout ce qu'il a donné pour vous l'acquérir ? Ne croiriez-vous pas en recevoir le gage, la certitude, de Celui-là même qui vous l'a procuré, et qui en dispose en souverain, puisqu'il traite ainsi

de service avec vous, qu'il compte sur vous, et que déjà il vous donne une si grande marque de confiance ? Toute notre force est donc dans notre foi. En nous faisant connaître la voix de Dieu dans celle de nos Supérieurs, et aussi certainement que si elle frappait sensiblement nos oreilles, elle nous donne l'assurance que Dieu s'occupe miséricordieusement de nous, et nous fait connaître la volonté divine à notre égard.

L'application que j'en fais au cas particulier de votre mission, s'étend pareillement à tous les détails de vos œuvres, de vos pensées, à tout ce qui constitue l'ensemble de votre vie, dans quelque lieu que vous soyez. Rien n'est impossible que lorsqu'on cesse d'être éclairé des lumières de la foi.

Je me représente un homme marchant dans les ténèbres de la nuit la plus noire, et dans des chemins extrêmement difficiles. Ce voyageur malheureux tantôt se heurte contre un rocher, tantôt glisse sur un terrain fangeux ; ici il se blesse contre un obstacle qu'il n'aperçoit pas, là il fait ou est toujours prêt à faire des chutes ; son esprit est aussi froissé que son corps ; il ne sait s'il avance vers le lieu où il se propose d'aller, ou s'il s'en éloigne ; toujours il est en crainte de ne pas tenir le chemin qui peut l'y conduire ; sans cesse il tremble que le pas qu'il va faire, au lieu de l'avancer vers le terme de son voyage, ne le fasse tomber dans quelque précipice, d'où jamais il ne pourra sortir.

Quelle triste position ! Combien elle est près du découragement et du désespoir ! Qu'elle ôte de force à l'âme et au corps !

N'est-ce pas là véritablement l'état d'un homme qui ferme les yeux à la lumière de la foi que Dieu lui avait donnée pour se conduire à travers les ténèbres de cette vie, et qui marche, comme on dit, à tâtons ? Rendez-lui, au contraire, cette douce clarté de la foi, que l'apôtre saint Pierre appelle une petite lampe que Dieu nous a donnée pour nous éclairer dans la nuit de ce monde en attendant que le grand jour paraisse ; et cet homme va se trouver, je ne dis pas absolument exempt de vigilance et de soins, mais à l'abri de toute blessure fâcheuse, de tout froissement douloureux, de tout retardement ennuyeux, de toute incertitude inquiétante. Ne quittant pas sa lampe, il la porte tantôt vers l'endroit où il met le pied, et il ne le pose jamais qu'en sûreté ; tantôt autour de lui, et il éclaire les objets qui l'entourent ; par là, il évite d'en être frappé en avançant. Voyant toujours au moins à quelques pas de lui, il n'est pas exposé à s'approcher d'un précipice sans l'avoir reconnu à temps. Guidé par sa petite lumière, il est sûr au moins de ne pas se fourvoyer ; son esprit est en paix de ce côté ; et combien une âme calme a plus de force qu'une âme agitée par la crainte, tourmentée par l'incertitude ! Toujours sa lumière devant lui, l'homme de la foi reconnaît, à la vérité, que le chemin sur lequel il est placé est difficile et pénible ; mais, connaissant aussi que c'est le véritable chemin, il se résigne, il n'occupe pas vainement son imagination à s'en créer, à son gré, un autre, et ne s'expose pas ainsi au danger de comparer toujours un chemin qui lui plairait à celui qu'il doit suivre, et de se mettre dans le cas, ou de préférer le plus facile,

ou de modifier, de rectifier d'après ses idées, celui qu'il ne voudrait cependant pas quitter absolument, ou tout au moins d'avoir pour résultat de sa présomption et de ses comparaisons de rendre plus dur, plus désagréable, plus pénible, son chemin. Délivré de tous ces embarras, non moins dangereux que superflus, il n'est qu'un soin qui l'occupe bien : c'est de conserver sa faible, mais suffisante lumière, et, sachant qu'elle l'éclairera d'autant mieux qu'il s'accoutumera davantage à sa clarté, il ne la quitte pas, et marche ainsi avec confiance et sécurité.

Ce me semble être là une figure assez naturelle de ce que nous éprouvons quand nous nous servons de la foi pour nous conduire, ou quand nous la perdons de vue. Remontons à la source de nos fautes, ou même de nos peines. Quand est-ce que nous tombons ? Quand sommes-nous si lâches dans le service de Dieu, si peu exacts à nos devoirs, si peu fidèles aux points de la règle, si lents dans l'obéissance, si portés à l'indépendance, si peu respectueux et soumis envers les Supérieurs, si prompts à les juger, à les censurer, si peu prévenants envers nos Sœurs, si clairvoyants sur leurs défauts, si susceptibles à l'égard de leurs procédés, si prompts à les condamner, si asservis à nos petites passions, si dominés par notre caractère, si esclaves de notre amour-propre ? Convenons-en, c'est quand nous cessons d'être les hommes de la foi et que nous redevenons les hommes de la terre ; car si, dans les diverses occasions où nous sommes chancelants, Jésus-Christ en personne venait nous dire : Faites ceci, abstenez-vous de faire cela, assurément nous

obéirions avec amour et avec joie. Or, la foi doit suppléer aux sens ; elle nous est donnée pour les remplacer. Si donc la voix du devoir était bien pour nous la voix de Dieu ; si nous savions voir Jésus-Christ dans nos Supérieurs, dans nos Sœurs, dans nos malades, dans toutes les personnes qui nous entourent, comme la foi nous l'y montre ; si nous nous rappelions que lui-même nous les recommande, qu'il tient fait à lui tout ce que nous faisons à leur égard, que nous le verrons un jour se découvrir à nous sous la forme de toutes les personnes avec lesquelles il nous a fait avoir des relations, et sous laquelle il s'est caché sur la terre, oh ! que notre conduite serait parfaite ! Je dis plus, elle nous coûterait peu. Cette vive présence de Jésus-Christ nous demandant quelque chose ou le recevant, nous remplirait tellement, qu'il ne nous resterait plus d'attention à donner à ce que la chose pourrait avoir de gênant, de contrariant, de pénible.

Suivez tous les exercices de la journée, toutes les pratiques de la vie religieuse et hospitalière, et voyez combien la foi change en jouissance tout ce qui contrarie nos penchants. Quelle peine y a-t-il à se lever le matin quand, entendant le signal du réveil, l'âme se dit : « C'est ton Dieu, ton Sauveur, ton Epoux qui t'appelle ; il a besoin de toi ! » Quelle consolation dans la prière quand l'esprit est pénétré de la présence de Dieu, quand il est assuré qu'il ne prononce pas une parole, qu'il n'élève pas un soupir vers Dieu qu'il ne lui parvienne à l'instant ! Quelle patience, quel respect même envers les pauvres malades quand l'âme sait découvrir Jésus-Christ là où

les sens ne lui offrent qu'un objet qui leur déplaît, soit par la maladie du corps, soit par celles, plus contristantes encore, de leur esprit ! Elle sent tout ce qu'elle acquiert en les supportant ; la pensée que c'est Jésus-Christ même qu'elle supporte, Dieu qu'elle glorifie et qui lui applaudit, l'espérance d'une récompense digne de la générosité d'un Dieu infini en bonté comme en pouvoir : toutes ces pensées de foi la soutiennent dans ses fatigues, l'encouragent, l'animent à supporter les ennuis, les dégoûts, les injures, toutes les peines enfin attachées à son ministère de charité. Car ce n'est rien que la peine quand on peut espérer qu'elle ne sera pas perdue. Que l'on revient volontiers à Dieu dans le courant de la journée lorsqu'on le voit devant soi ! Oh que toutes les inutilités de l'esprit, les rêves de l'imagination, satisfont peu l'âme que la foi a élevée au-dessus d'elle-même, et qui se nourrit de la pensée de Dieu ! Qu'il est doux, qu'il est facile de supporter ses Sœurs et leurs défauts, de leur parler avec douceur et bonté, de les environner de soins et de prévenances, de les aimer enfin, quand on est bien persuadé que c'est à Jésus dans leur personne que l'on rend tous ces services et que l'on fait toutes ces amitiés ! Etendez vous-même ces considérations, et vous trouverez qu'il n'est aucune action, aucune pensée, aucune parole, aucun sentiment, qu'on ne vienne aisément à bout de sanctifier avec le puissant secours de la foi.

Elle nous défend encore contre une situation qui est une abondante source de fautes ; la tristesse, l'ennui, le dégoût. Oh combien une âme sous le

poids de ces maladies est faible ! C'est dans cette maladie que l'âme s'affecte d'un rien, que tout prend en elle une teinte noire, que tout la chagrine, qu'elle devient soupçonneuse, défiante, ombrageuse, qu'elle forme des conjectures, qu'elle tire des conséquences, qu'elle prononce des jugements téméraires, précipités et sans fondement réel, mais dont l'effet est toujours de gâter le caractère et de le rendre moins propre à la vertu, indépendamment de toutes les fautes dans lesquelles il l'entraîne, car ce n'est que trop souvent que le démon tente par là de s'ouvrir l'entrée d'une âme. Quand il l'a attristée, il lui offre ensuite ses consolations, et quelles consolations ! Il est donc bien nécessaire de se précautionner contre ce danger, et l'usage de la foi nous en offre de puissants moyens.

Vous vous rappellerez donc, ma chère Sœur, que Jésus-Christ a dit à ses disciples, et à ses disciples de tous les siècles, de tous les temps, et à vous en particulier : *Le monde se réjouira, et vous, vous serez dans la tristesse ; mais, ayez confiance, votre tristesse se changera en joie, et cette joie, personne ne pourra vous la ravir.* Souvenez-vous de cette parole du prophète : *Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans la joie.* Souvenez-vous encore de cette autre parole de l'apôtre saint Jacques : *Prenez pour exemple de patience dans les afflictions les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.* Vous voyez que nous appelons heureux ceux qui ont souffert avec patience ; vous avez appris aussi quelle a été la patience de Job, et vous avez vu comment le Seigneur a terminé ses maux. L'his-

toire des patriarches, des prophètes, de Jésus-Christ, de Marie, des apôtres, et en général de tous les saints, n'est que l'histoire de leur tristesse.

Vous ne prendrez donc pas la tristesse que vous éprouverez peut-être souvent pour un état de disgrâce de la part de Dieu, vous souvenant que l'état du juste sur la terre est d'être soumis à des épreuves continuelles ; que nous nous trompons si le retour de chaque épreuve nous fait croire que le fruit de nos peines passées, des victoires déjà obtenues est perdu pour nous, et que nous avons travaillé en vain, comme si on pouvait jamais parvenir sur la terre au point d'être exempt d'épreuves difficiles et de fortes tentations ; mais vous vous rappellerez que le sort du juste pendant cette vie mortelle est de gémir et de s'attrister à la vue de ses imperfections, des combats violents que lui livre le vieil homme, avec qui il est sans cesse aux prises, comme aussi des obstacles que ses sens, ses penchants, ses humeurs opposent à ce qu'il s'élève à Dieu et qu'il se détache du monde et de lui-même. Vous vous laisserez, au contraire, consoler par la foi, qui vous fera envisager votre tristesse comme une ressemblance que vous acquérez avec les saints ; la foi en fera pour vous, comme elle en a fait pour eux, un moyen de sanctification par les vertus qui sortent de la considération de ses propres misères, la patience, l'humilité et la défiance de soi-même.

J'entrerais volontiers, direz-vous, dans tous ces sentiments si je pouvais croire que Dieu est un peu content de moi ; mais, me sentant si lâche dans le service que je lui dois, si froide, si distraite dans

la prière, si faible dans l'accomplissement de mes devoirs, puis-je comparer la tristesse que j'éprouve en me voyant dans cet état à celle qu'ont éprouvée les saints, et qui a été pour eux un moyen de plus de sanctification? Oui, ma chère Sœur, vous pouvez établir une comparaison entre la tristesse annoncée par Jésus-Christ à ses disciples et la vôtre. Il n'y aurait qu'une volonté déterminément mauvaise, une lâcheté réfléchie qui ôterait toute ressemblance entre votre tristesse et celle des saints. Croyez-vous qu'ils n'aient jamais eu à gémir sur quelques infidélités et quelques défauts de correspondance aux grâces de Dieu? Il peut y avoir entre eux et vous du plus ou du moins; mais c'est toujours une tristesse de même nature, à quelque degré qu'en soit la différence dans le plus ou le moins; je dis que la tristesse que vous éprouverez doit être pour vous un motif de confiance et d'ardeur, et non de découragement. Quelle qu'elle soit, elle est produite ou par le regret d'avoir été infidèle à Dieu, et alors elle tient de la nature d'un sentiment de contrition, ou par la crainte de lui devenir infidèle, et alors encore n'est-elle pas un témoignage que la crainte de Dieu est en vous?

Ainsi la foi ôte à la tristesse tout ce qu'elle a d'amer, tout ce qui pourrait nous déconcerter et nous décourager; elle soutient la confiance, et la confiance à son tour, adoucit, attendrit l'affliction, et sait faire trouver de la joie dans les larmes mêmes. Autant une tristesse sombre et âcre est dangereuse, autant elle opère le découragement et expose à des fautes successives, qui produisent une succession même de

tristesse qui naissent les unes des autres, car c'est à l'infini qu'on s'attriste de s'être attristé; autant la tristesse que la foi règle et dirige produit d'heureux fruits, en nous défendant contre la dissipation, car une âme triste est naturellement recueillie contre l'attrait des choses sensibles et passagères, l'âme triste a peu de goût pour le plaisir, autant encore elle favorise la piété, qu'accompagne si bien et que nourrit aussi un peu la tristesse.

Cultivez donc en vous, ma chère Sœur, la pratique de la foi, la vie de la foi. Regardez-en les vérités, les principes, les maximes, comme les instructions particulières, personnelles, immédiates, que Jésus-Christ vous adresse lui-même et directement. Cultivant la foi, usant de la foi, vous serez dirigée dans tous les moments, dans toutes les circonstances, dans tous les cas, par Jésus-Christ. Que vous manquera-t-il ? Toute autre direction, l'office même que j'en fais ici, ne peut avoir d'autre effet utile pour vous qu'autant qu'elle vous portera efficacement à avoir recours sans cesse à la direction de la foi. Se diriger par les lumières et les règles de la foi, c'est bien ce qui peut s'appeler rechercher le Seigneur; or, il est dit dans l'Écriture, d'un homme dont elle fait l'éloge : « Il chercha le Seigneur, et parce qu'il cherchait Dieu, Dieu le conduisit en toutes choses. » Voilà, ma chère Sœur, ce qu'à l'aide de la grâce de Dieu et de votre bonne volonté, il sera vrai aussi de dire de vous.

CHAPITRE XLV.

La couronne de l'épouse et le glaive du sacrificeur. —
Sacrifice nécessaire. — L'amour-propre et la propre volonté.
— Humilité et obéissance.

Suscipe me, Domine.

C'est dans votre bouche, mes chères Sœurs, que je prends ces paroles, par lesquelles vous avez annoncé à Dieu que c'est sous les auspices de son infinie bonté, et conduites par votre entière confiance en lui, que vous venez contracter le saint engagement de passer votre vie au service des pauvres et dans la pratique des conseils évangéliques. C'est de l'abondance de votre cœur que votre bouche a parlé. Oh ! que je voudrais pouvoir y prendre aussi, dans vos cœurs, tous les sentiments de piété, de dévouement, de courage, de reconnaissance, d'amour, qu'ils renferment, pour en former un tableau et vous le présenter, en vous montrant ainsi vous-mêmes à vous-mêmes ; j'animerais encore, je rendrais plus vives, plus touchantes, les saintes affections que vous goûtez déjà, et qui vous font éprouver de si douces, de si délicieuses consolations. Peut-être par là parviendrais-je à diminuer des regrets, que nous partageons avec vous, d'être privés de l'édifiante instruction qu'un homme de Dieu nous avait préparée pour nous

aider à sanctifier la fête de votre divine patronne, Marie mère de douleur, et accroître votre contentement d'aller, à son exemple et à sa suite, vous dévouer à rendre aux membres souffrants de Jésus-Christ, à son corps mystique, les offices qu'elle a rendus à sa personne même, et avec plus d'étendue encore. Je ne viens pas remplacer le digne ministre de Jésus-Christ de la présence duquel nous sommes privés, mais vous adresser seulement quelques paroles, telles qu'il plaira à Dieu de les placer sur mes lèvres.

Pleines de courage et d'amour, je vous vois, mes chères filles, vous avancer vers l'autel portant avec vous et la couronne de l'épouse et le glaive du sacrificeur. Comme épouses, vous venez contracter avec Jésus-Christ un sacrement mystérieux, une alliance toute céleste et qui ne se dissoudra jamais, une union toute spirituelle qui se formera entre l'âme de Jésus-Christ et la vôtre, et tellement réelle que pour la définir il n'y a qu'un mot à changer dans ceux qui expriment les unions de la terre : *Erunt duo in animâ unâ* ; ils seront deux âmes dans la même âme. L'âme divine de Jésus-Christ et les vôtres formeront une seule âme, un seul tout qui ne sera ni l'âme de Jésus-Christ seule, ni votre âme seule, mais un composé de l'une et de l'autre. Quelle sublime dignité ! Tout ce qui vous est cher est au ciel ; déjà votre Père est au ciel ; que de fois vous répétez : *Notre Père, qui êtes aux cieux* ; votre héritage est au ciel ; votre Rédempteur est au ciel, votre Epoux est au ciel, toutes vos espérances sont au ciel ; vos cœurs ne seront pas sur la terre.

Comme sacrificatrices, vous venez immoler à Dieu votre liberté, votre volonté, toute espérance terrestre, tout goût naturel, tout penchant, tout ce qui tient encore du vieil homme ; vos vœux seront le glaive qui servira au sacrifice, et toutes ces dépouilles terrestres, humaines, tout ce renoncement à vous-mêmes, formeront la riche dot que vous apporterez à votre céleste Epoux.

Dans le sacrifice que vous allez offrir, il est deux choses que j'ai particulièrement à vous recommander, et sur lesquelles doit frapper et frapper fort, sans crainte et sans pitié, le couteau dont vous êtes armées. Si elles sont atteintes et blessées grièvement, oh ! je répons de l'effet du sacrifice ; il sera digne de l'épouse de Jésus-Christ, il sera perpétuel et en accord, en harmonie, avec le sacrifice éternellement offert par l'Agneau sur l'autel d'or qui est dans le temple du ciel. Mais si ces deux choses ne sont atteintes que légèrement, bientôt les blessures se cicatriseront, la victime reprendra toute sa vie, et il n'y aura pas eu de sacrifice.

Or, ces deux choses que vous devez spécialement immoler, ce sont l'amour-propre, et la propre volonté, les deux ennemis les plus redoutables pour vous.

L'amour-propre, cet ennemi qui se montre sous une forme si douce, si aimable, et par là si dangereuse ; l'amour-propre qui se nourrit de tout, des défauts comme des vertus, des honneurs comme des humiliations, qui revit par sa propre mort, et qui, du coup qui la lui a donnée, reçoit une nouvelle naissance ; l'amour-propre, dont les effets sont tout

à la fois si multipliés et si funestes, doit recevoir ici une blessure qui l'affaiblisse et le déconcerte pour toujours.

L'amour-propre est une source de péchés et de chagrins. Si vous vous plaisez dans les jouissances de l'amour-propre, il faut bien aussi que vous participiez à ses peines et à ses tourments ; et qu'ils sont nombreux ! Que de souffrances chaque jour ! Que de fois il n'est pas content ! Que de fois, par conséquent, vous serez tristes et chagrines avec lui ! Or, un état de chagrin et de tristesse est un état fâcheux pour la piété ; comment une âme triste, inquiète, chagrine, peut-elle se livrer au paisible exercice de la prière et de la méditation ? Comment soutiendrait-elle la pratique d'une charité égale, constante, compatissante, complaisante ? Comment aimer tout le monde quand la funeste source de l'égoïsme, l'amour-propre, est jaillissante dans un cœur ? Il fallait qu'il y eût bien de l'humilité parmi ces premiers chrétiens, modèles particuliers des communautés religieuses, pour qu'il ait été vrai de dire d'eux qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, car l'amour-propre ne réunit pas, il divise, et il serait également vrai de dire d'une communauté où il régnerait, qu'il y a autant de cœurs et d'âmes que d'individus, que dis-je ? que dans le même individu il y a autant de cœurs et d'âmes que l'amour-propre y a d'objets différents et de différentes actions.

La vie cachée d'une Religieuse, la simplicité, l'uniformité de ses occupations, ne fournissant pas à l'avidité de l'amour-propre une pâture suffisante, il saura la placer en un lieu plus fertile. Le

Le démon de l'orgueil osa transporter Jésus-Christ, du lieu de sa retraite même, du désert, sur une haute montagne pour le tenter par l'aspect des grandeurs et des richesses de la terre. Sans opérer ce prodige à l'égard d'une Religieuse indiscreète, assez imprudente pour l'écouter, il saura y suppléer par les rêves et les illusions dont il remplira son imagination.

L'amour-propre ne proposera pas à une Religieuse de retourner dans le sein de sa famille, auprès de ses proches, qu'elle a quittés dans l'intention de suivre le conseil de Jésus-Christ : *Oubliez la maison de votre père, renoncez à tout et suivez-moi.* Cette tentation ne serait pas adroite. Mais, tout en la laissant dans le lieu où elle est venue renoncer à tout, il la fera exister en esprit au milieu des siens. Ne voulant rien pour elle-même, elle voudra tout pour eux et jouira de tout en eux ; c'est en eux qu'elle vivra ; elle se réjouira humainement de leur contentement et de leur prospérité, ou s'affligera de même de leurs chagrins et de leurs disgrâces. Tout à eux, il ne lui restera rien à mettre pour le bonheur commun de la famille spirituelle qui l'a adoptée.

Un second ennemi aussi dangereux, c'est la propre volonté ; si l'un détruit l'humilité, l'autre anéantit l'obéissance, les deux principes de toute vertu solide. De la propre volonté naissent les goûts, et, si l'âme s'y attache, ils auront sur elle tout l'effet des passions, même inquiétude et même préoccupation. Une âme livrée à sa propre volonté forme des projets, des plans, conçoit des desseins, fait des jugements, elle y applique toute son attention, elle y emploie

toutes ses facultés. De là les désirs si vifs dans les personnes qui habitent les communautés, parce que leur objet n'en étant pas aussi multiplié qu'ils le sont dans le monde, l'âme est moins divisée; elle est tout entière dans un seul point. Que son désir soit contrarié ou satisfait, elle en éprouve également une agitation qui détruit la docilité, la subordination; sans lesquelles elle ne peut pratiquer ni les devoirs ni les vertus de la vie religieuse, ni en acquérir les mérites, qui sont tous dans l'obéissance.

Humilité, obéissance : voilà donc les deux vertus principales auxquelles vous allez confier toute l'économie de votre sanctification. Votre avancement dans la perfection chrétienne repose ainsi sur l'immolation que vous allez faire de l'amour-propre et de la propre volonté. S'il y avait un moyen de donner la mort à ces deux ennemis et que je le connusse, je vous l'indiquerais avec d'autant plus d'empressement et de confiance que je suis assuré que, quoi qu'il dût vous en coûter, vous l'emploieriez. Mais, hélas! nous ne pouvons les anéantir; il ne nous est donné que de les affaiblir; c'est là l'objet du travail de tous les jours, c'est la matière du sacrifice du matin comme du sacrifice du soir.

Ne vous étonnez pas, mes chères Sœurs, si je fais de ces deux vertus, humilité, obéissance, le sujet de cette courte exhortation. Ce n'est pas que je ne les croie dans vos cœurs, et j'aime à faire ici une profession publique de ma confiance à cet égard. Mais c'est parce qu'il me paraît indubitable que le démon vous attaquera dans ces deux vertus; c'est parce que les défauts opposés sont la porte ordinaire par laquelle

le relâchement s'introduit dans les âmes et dans les communautés, que j'ai dû vous prémunir contre ce danger. Je vous en parle encore, de ces deux ennemis, l'amour-propre et la propre volonté, parce qu'à ce moment j'ai à vous mettre en main une arme victorieuse avec laquelle je ne dis pas que vous leur porterez des coups mortels, mais avec laquelle vous vous mettrez efficacement à l'abri de ceux qu'ils tenteront de vous porter, et cette arme, la voici :

Au moment où vous serez au pied de l'autel pour prononcer vos vœux, écrivez mentalement sur ce gradin, à cette place, mais en gros caractères, faciles à reconnaître, ici *humilité*, là *obéissance*. Que la joie, l'extrême contentement, avec lesquels vous trouvez ainsi les indices de votre sacrifice, donnent aux caractères que vous emploierez une vivacité de couleur, un éclat, qui les rendent ineffaçables et toujours propres à produire sur vous le même effet. Où que vous soyez appelée, que votre premier soin soit de placer au pied de l'autel où réside Jésus-Christ, ce monument de l'auguste alliance qu'il vous admet à contracter avec lui aujourd'hui.

Après cela, que l'amour-propre, que la propre volonté, osent se présenter. Eh quoi ! misérables, leur direz-vous, pensez-vous que pour vous écouter j'irai déparer l'autel de mon Dieu, que mes mains ont orné, enlever au trône sur lequel il veut bien s'asseoir parmi nous sur la terre, l'ornement que j'y ai placé, et que son extrême bonté, que son tendre amour pour moi a daigné accueillir et rendre plus brillant à ses yeux que ne le sont aux nôtres toute la dorure, toute la richesse dont notre piété a cherché à le cou-

vrir. Non, non, jamais je n'effacerai ces mots sacrés : *humilité, obéissance*, écrits sur les marches du trône de mon Epoux. Jamais le degré de son autel, sur lequel j'imprimai en lettres d'amour ces marques d'un sacrifice qui fut de ma part si volontaire, si franc, si empressé, ne sera transformé par moi en une sorte d'écueil où serait venue échouer, à mon regret, et se perdre, la triste faculté de me complaire en moi-même et de faire ma volonté. Non, je ne reviendrai pas en ce lieu pour y reprendre quelques-uns de mes dons. Je ne serai pas ici le pilote naufragé qui revient vers le rocher où son navire s'est brisé pour y enlever quelques débris qui y sont restés ou que la mer y rapporte ; mais je reviendrai en ce lieu, témoin de mon immolation et des grâces de Dieu sur moi, pour m'y complaire, renouveler mes actions de grâces et mon dévouement. J'y lirai toujours avec transport les mots que j'y ai écrits : ils seront pour moi comme des vestiges toujours fumants du sang que j'ai répandu dans mon sacrifice, et qui m'aideront à le rendre perpétuel. Je les lirai, ces mots, expression de mon alliance avec Jésus-Christ, et ma joie se renouvellera, et ma joie sera ma force : *Gaudium Domini fortitudo nostra*.

A présent, mes chères Sœurs, montez sur le Calvaire ; et pour cela vous n'avez besoin que d'une pensée, puisque vous êtes déjà en face de l'autel où la Victime du Calvaire s'immole aussi réellement. Allez là consommer votre sacrifice. Vous êtes assez heureuses pour avoir à l'offrir au moment où l'Eglise honore la Passion mutuelle de Jésus et de Marie. Déjà, sans cette circonstance, vous seriez allées sur le Calvaire

adorer en ce jour Jésus sur la croix, et rendre à Marie, Mère de douleur, qui sous ce titre est votre patronne, les devoirs de votre piété filiale ; mais vous sentez tout le prix d'y paraître comme eux sous le titre de victime et un glaive à la main ; car c'est là, si je peux me servir de cette expression, l'uniforme du Calvaire. Considérant Jésus et Marie s'immolant l'un par l'autre, les douleurs de Jésus ressenties par le cœur de Marie et retournant plus vives à celui de Jésus, avec quel courage vous percevrez les vôtres pour y faire entrer quelque chose de ces augustes douleurs ? Ah ! si vous pouviez, semblable à cette humble femme d'Israël, qui surprit les bienfaits de Jésus-Christ en touchant, à son insu, son vêtement, vous approcher doucement de Marie et présenter vos cœurs à la pointe du glaive qui sort du sien après avoir transpercé celui de Jésus-Christ, et vous en blesser, que vous seriez heureuses ! Vous ressentiriez tout à coup les saintes, les divines ardeurs dont brûlent ces cœurs sacrés. Ah ! sans recourir à cette pieuse feinte, présentez-vous ouvertement à votre sainte patronne ; elle-même blessera vos cœurs et les rendra dignes d'être offerts à Jésus-Christ.

En montant ainsi sur le Calvaire pour vous dévouer, à l'exemple de Marie, mère de douleur, et sous sa protection, aux devoirs de la compassion, aux services effectifs envers Jésus-Christ souffrant et mourant dans ses membres, vous serez accompagnées de toutes vos Sœurs, qui iront en même temps renouveler entre les mains de leur divine patronne les saints engagements qu'elles ont contractés depuis plus ou moins d'années, et qui ressentiront à votre occasion un sur-

croît de ferveur et de confiance par la satisfaction qu'elles éprouveront de rendre ce renouvellement plus solennel, en vous offrant elles-mêmes comme un bouquet qu'elles osent lui présenter au jour de sa fête. Voilà ce que vous aurez à justifier, et les magnifiques engagements que vous aurez à remplir.

Et vous, Mademoiselle, à qui je donne en ce moment ce nom pour la dernière fois, et que je remplace par celui de Sœur, que je vous confère aujourd'hui, en priant Dieu de placer dans votre cœur les qualités qu'indique ce nom de charité, vous voilà donc devenue particulièrement la Sœur des pauvres, la Sœur de Jésus-Christ, dont ils sont les représentants ; la Sœur de Celui qui, étendant autrefois ses mains sur les disciples qui l'entouraient, s'écria : *Celui-là est mon frère, celle-là est ma sœur, qui fait la volonté de mon Père.* Ma chère Sœur donc, vous allez vous dévouer à faire la volonté de Dieu.

Ce n'est pas encore pour offrir un sacrifice que vous êtes actuellement en ce lieu, mais pour commencer à le préparer ; et où pouvez-vous mieux aiguïser le glaive par lequel vous devez un jour recevoir l'immolation, que sur le Calvaire où vous allez monter aussi à la suite de vos Sœurs ? Et comme on n'est bien placé sur cette sanglante montagne qu'en qualité de victime, vous y offrirez, du moins, un sacrifice en esprit et des vœux de désir.

Je finis, mes chères Sœurs, par cette même invocation qui, dans votre bouche, a ouvert cette pieuse et touchante cérémonie, et que nous allons tous ensemble adresser à Dieu pour vous.

(Mettons-nous à genoux.)

« Recevez, Seigneur, recevez avec votre infinie bonté nos deux Sœurs, qui, se confiant dans la parole que vous avez daigné leur faire entendre, et dans l'invitation que nous leur avons faite de votre part, viennent vous consacrer tous les jours de leur vie pour les passer dans la pratique de vos conseils et aux soins de vos pauvres. Regardez-les dans votre miséricorde, et elles vivront ; elles vivront d'amour pour vous, et cet amour croîtra chaque jour, jusqu'à ce qu'il devienne infini comme son objet, lorsqu'il vous plaira de les appeler à vous pour les placer, dans votre royaume, au rang que vous y avez destiné à vos épouses. »



CHAPITRE XLVI.

De l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. — Que la vie d'une Religieuse doit être la copie de celle de Jésus-Christ. — Avoir sans cesse les yeux sur ce divin modèle. — Détails pratiques. — Dévotion à Marie.

Je vous crois, ma chère Sœur, établie par la grâce de Dieu dans la voie qui vous conduira à la perfection religieuse. Pour vous aider à y arriver, voici les règles de pratique que vous tâcherez d'observer :

1° Nous ne pouvons aimer Dieu d'un amour qui lui soit agréable et qui nous justifie que par Jésus-Christ, que par une participation à l'amour de Jésus-Christ pour son Père ; et nous ne pouvons être aimés de Dieu qu'en aimant Jésus-Christ : *Mon Père vous aime, disait-il à ses apôtres, parce que vous m'aimez : Pater amat vos, quia vos me amatis.* Et l'amour pour Jésus-Christ, pour un Dieu pénitent, ne peut être que dans un cœur pénitent lui-même, humble, mortifié, renoncé. En second lieu, Jésus-Christ ne peut être dans ce cœur qu'autant qu'il en est le maître et qu'il ne le partage avec personne ; par conséquent, nous ne devons nous permettre nuls sentiments, nulles affections que nous ne puissions avouer devant lui. Défiez-vous de tout attachement aux créatures qui, je ne dis pas vous détacherait de

Jésus-Christ, mais vous soulagerait trop et vous ferait moins vivement sentir le besoin d'avoir immédiatement recours à lui. Réjouissez-vous, au contraire, si les créatures ne présentent aucun appât à votre cœur ; le plus grand service qu'elles puissent vous rendre est de vous repousser vers Jésus-Christ.

2° Jésus-Christ habitant en vous exige d'y être adoré et servi ; il veut que vous y soyez avec lui, parce que c'est pour vous qu'il y est ; par conséquent, vous rentrerez souvent dans le fond de votre âme, où, à l'abri de l'importunité des sens et des choses du dehors, et comme fermant les yeux à toutes les beautés de la nature, vous vous entretiendrez avec Jésus-Christ, réparateur de notre humanité. Tout ce qui vous intéresse, peines, plaisirs, tentations, craintes, espérances, tout y deviendra le sujet de vos entretiens avec lui. C'est là la voie à la perfection, c'en est le triomphe. Avoir pendant le cours de notre vie sur la terre Jésus-Christ pour confident, pour guide, pour appui, pour consolateur, quelle plus grande source de sécurité et de bonheur !

3° Jésus-Christ fut humble, patient, obéissant. Or, comment l'aimer sans aimer ses qualités ? Et, comment les aimer sans désirer et chercher à les avoir ? Pourrions-nous croire que nous aimons quelqu'un si nous étions habituellement avec lui en opposition d'opinions, de sentiments, de jugements, si nous prenions dans les diverses occurrences un parti différent du sien ? Ne serait-ce pas une conduite incompatible avec l'amitié ? Par la raison contraire, si nous nous décidons à une chose sans autre examen que la connaissance de la même décision prise par quel-

qu'un, n'est-ce pas lui donner la plus haute marque de confiance et le plus grand témoignage d'amitié ? Je pose ces principes, parce qu'ils peuvent servir à régler tous les détails de votre conduite. En les appliquant, vous pouvez faire de tout ce que vous avez à supporter et à souffrir autant de témoignages, et de témoignages sincères de confiance et d'amour à Jésus-Christ. Combien cette pensée accompagnant tous vos sacrifices, ne les adoucira-t-elle pas ?

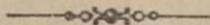
Soyez humble, c'est-à-dire n'estimez en vous que la part que Jésus-Christ daigne vous faire dans ses dons et ses mérites. Que serait-ce si nous placions à côté de ces dons divins acquis par le sang de Jésus-Christ quelques talents, quelques qualités naturelles, et si, pleins de complaisance en nous-mêmes, nous nous placions par la pensée au-dessus de ceux à qui Dieu ne les a pas donnés ? Ce serait juger du mérite de quelqu'un par la couleur de son habit, laissant de côté les qualités de son âme. Il n'y a de bien en nous que celui qui nous vient par participation aux mérites de Jésus-Christ. Or, vous y participez : 1° par les services que vous rendez aux autres, n'en exigeant point pour vous-même, parce que Jésus-Christ est venu pour servir et non pour être servi ; 2° ne regardant aucun service comme au-dessus de vous, car Notre-Seigneur s'est abaissé jusqu'aux pieds de ses apôtres pour les laver ; 3° en ne vous irritant point des procédés incivils, sévères, méprisants qu'on pourrait avoir à votre égard, des paroles dures, désobligeantes qu'on vous adresserait, parce que Jésus-Christ a supporté les odieuses qualifications de démoniaque, de blasphémateur, etc., et qu'il a subi le supplice

des esclaves ; 4° en supportant la pauvreté, oubliant que vous avez eu du bien, contente de vivre, comme Jésus-Christ a vécu, du fruit de votre travail, faisant volontairement le sacrifice de ne pouvoir être généreuse, parce que Jésus-Christ est né, a vécu et est mort pauvre ; et peut-être a-t-il permis l'embarras actuel de vos affaires afin de vous faire participer plus parfaitement à sa pauvreté ; 5° en obéissant avec promptitude et fidélité, ne raisonnant point, ne jugeant point, ne discutant point le commandement parce que Jésus-Christ a éprouvé lui-même aussi ce pénible état. Il a dit une fois que son âme était triste jusqu'à la mort ; une autre fois il s'écria : *Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* 7° soutenant la fatigue du travail et de l'assiduité, le poids des infirmités et des souffrances, si elles vous arrivent, en pensant que vous éprouvez ce que Jésus-Christ a éprouvé lui-même ; 8° en vous formant à un esprit de simplicité, de modestie, de candeur, de docilité, parce que ces qualités plaisent à Jésus-Christ, qui les admirait et les louait dans les enfants, qu'il nous offre comme modèles et comme possédant des droits au royaume des cieux ; 9° enfin, ma chère Sœur, que la bonté, la douceur, la charité de Jésus-Christ, respirent dans vos pensées, vos jugements, vos paroles, vos actions, non pas sous le dehors de l'éducation seulement, d'un bon naturel, d'une bienfaisance humaine, mais bien comme vertus surnaturelles produites par la grâce, comme l'imitation des vertus de Jésus-Christ, en en prenant en lui le motif, le caractère, la règle, en les pratiquant parce qu'il les a pratiquées ; 10° vous occupant avec zèle et grand intérêt

des fonctions dont vous serez chargée. Mettez-y de l'attention, du soin, pour ne rien oublier et ne rien omettre de ce qui peut contribuer au bien. Pensez que ce sont les affaires de Dieu, qu'il a daigné vous confier ; dites, comme Jésus-Christ : « Je dois être tout entière dans les choses qui intéressent mon Père. »

Enfin, ma chère Sœur, pour être bien vraiment chrétienne et Religieuse et assurer votre persévérance dans l'heureux état où la bonté de Dieu vous a placée, je ne sais rien de plus efficace à vous proposer que de vous jeter avec une pleine confiance, un entier abandon dans les bras maternels de la Sainte Vierge, de vous consacrer spécialement au culte de Marie. Il est évident, et c'est une vérité reconnue et incontestablement avouée dans tous les temps et par toute l'Eglise, que Jésus-Christ aime à honorer sa sainte Mère en faisant éclater son crédit, son pouvoir, je dirais presque son autorité sur lui comme elle l'exerçait dans son enfance ; elle est pour nous comme une seconde providence que Dieu nous a donnée pour veiller à nos besoins et nous protéger. Il semble, dit un Père de l'Eglise, que Dieu n'accorde rien que par l'entremise de Marie, tant ceux qui l'invoquent obtiennent facilement et sûrement ce qu'ils demandent. Toutes les grâces que vous avez reçues ici, votre rentrée dans le sein de l'Eglise, dans la grâce de Dieu, dans la voie de la perfection chrétienne sur laquelle il vous a placée, l'avantage ineffable de lui avoir voué votre âme, votre cœur, votre corps par le vœu de chasteté, seraient peu de chose, très peu de chose, sans une dévotion toute spéciale à la Sainte Vierge ; car,

je l'avoue, ce ne sera qu'autant que tous ces biens seront placés sous la sauvegarde de votre piété filiale envers Marie que je peux espérer que vous persévèrerez et que vous conserverez tous les biens que vous avez reçus. Faites ces choses, ma chère Sœur, et vous vivrez de la grâce de Dieu sur la terre et de sa gloire dans le ciel.



CHAPITRE XLVII.

Que Dieu demande beaucoup à l'âme religieuse. — Comment on se cherche soi-même en croyant chercher Dieu. — Détails pratiques. — Imitation de Jésus-Christ. — Le recueillement nous fait connaître Jésus-Christ. — Le renoncement nous élève à l'imitation de Jésus-Christ.

Il faut que cette retraite devienne pour vous comme une nouvelle profession, que vous considériez que jusqu'ici, à dater de votre entrée dans la maison, votre état d'Hospitalière n'a été, pour ainsi dire, pour vous qu'un état ordinaire, une manière d'être, la vie d'une simple chrétienne, modérée encore dans les mortifications dont elle a usé, dans l'empire qu'elle exerce sur elle-même et la contrainte où elle tient ses penchants. Votre dernière retraite a opéré quelques bons effets; mais elle n'a pas atteint la cause qui en produisait de mauvais. Vous êtes trop restée au fond ce que vous étiez, bien que vous vous le soyez un peu plus reproché. Le changement doit être dans le cœur, dans l'intérieur : il faut devenir une vraie Religieuse. Une Religieuse doit à Dieu plus que les devoirs ordinaires d'une laïque vertueuse dans le monde; elle lui a juré une vertu plus épurée, un service plus étendu, une fidélité plus attentive, un renoncement à elle-même plus entier; enfin, elle ne doit pas se borner à être simplement

plus chrétienne ; mais elle doit se regarder comme une victime consacrée, sacrifiée à Dieu par choix, par amour, par vocation, par état. Telle est l'idée que présente le nom de Religieuse. Cette idée est également vraie, soit qu'on l'applique à une Carmélite, soit qu'on l'applique à une Hospitalière. Si les objets auxquels se rapportent les vœux faits dans un ordre ou dans un autre sont différents, les vœux en soi sont les mêmes et signifient le même détachement intérieur, la même dépendance, le même renoncement à soi et au monde, la même domination sur ses sens, ses goûts naturels et toutes les inclinations purement humaines : sans cela, on ne peut s'attribuer le titre de Religieuse. C'est comme le sauvageon sur lequel on greffe un fruit ou un autre ; il doit toute sa sève à la petite branche que l'on a entée sur lui, de quelque espèce que soit le fruit qu'elle doit produire. Si le sauvageon pousse des tiges de son propre fond, il appauvrit la greffe, qui ne donnera pas de beaux fruits et périra peut-être. Aussi le jardinier a-t-il soin de couper tous ces rejets sauvages.

Voilà le travail que vous avez à faire. Il n'est pas aussi aisé pour vous que pour le jardinier : d'abord parce que c'est sur soi-même qu'il faut porter le tranchant de l'instrument ; en second lieu, parce que le jardinier voit de ses yeux le point d'où partent les branches de son arbre, tandis qu'il ne nous est pas toujours facile de discerner si le désir, la volonté, le sentiment que nous éprouvons, n'est que le produit de la nature, ou s'il vient de la grâce. La vivacité de nos désirs, le plaisir que nous attachons à

une chose, nous enveloppe d'illusion et accroît une difficulté déjà très grande en elle-même.

Combien n'est-on pas porté à se justifier à soi-même ce qui plaît, et industrieux à se créer des motifs, à voir des convenances, une espèce de bien dans la chose que l'on désire, et qui n'est au fond que la recherche d'une satisfaction, ou une jouissance de l'amour-propre, ou un contentement purement humain ? On aime une certaine élégance, un peu de ton, de forme dans les personnes et dans les choses, et afin d'y laisser aller son goût en se le justifiant, on se persuade que cela a de l'utilité et un avantage réel. Ainsi on se trouve soudainement prévenu en faveur ou contre les personnes qui nous abordent. Un air, un ton, une sorte de physionomie qui nous convient ou nous déplaît, sans autre examen, enlèvent ou repoussent notre suffrage. Et, comme ce jugement n'est pas appuyé sur une base solide, il est nécessairement variable comme le goût qui l'a dicté. De là les caprices. Une personne a-t-elle obtenu notre bienveillance, tant qu'elle durera, tout sera bien en elle : grâce, délicatesse, sentiment, vertu, elle possédera tout. Mais quelque chose en elle viendra-t-il à déplaire, le goût s'éteindra, et tout disparaîtra avec lui ; chacun s'apercevra de notre changement, excepté nous-mêmes, et pourquoi ? Par le fait de la même illusion qui trompe une personne qui descend doucement la rivière sur un bateau ; il ne lui semble pas qu'elle change de place ; ce sont les rivages qui lui paraissent se mouvoir et s'enfuir. Ainsi conduit çà et là, sans résistances et sans efforts, par ses goûts, on croit toujours rester le même.

On veut de la propreté, mais on y mettra de l'étude, une perfection qui a quelque chose de précieux et qui frappe, même dans l'absence de tout luxe, une petite tache qui paraîtrait serait enlevée avec un soin et une promptitude qui ne permettra pas à l'imagination de se la retracer. Et on jouit ainsi, sous le manteau de la propreté, de tout ce que la délicatesse offre d'agréments.

On ne veut pas se dire à soi-même qu'on aime les égards, les attentions, les services ; on ne dira pas aux autres : Ayez pour moi tous ces procédés ; mais, s'il ne les ont pas, on dira : Ils sont bien peu attentifs, ils ne pensent à rien ; ils n'agissent pas ainsi avec les autres ; les jeunes gens sont bien peu accoutumés à avoir des soins pour les anciennes ; et sous prétexte de reprendre un défaut dans les autres, on vengera en soi l'amour-propre offensé. Sous prétexte encore qu'elles sont jeunes et que nous sommes anciennes, on croit qu'elles nous doivent tout, qu'elles sont faites pour nous. Que les jeunes doivent beaucoup aux anciennes, cela est incontestable ; mais si c'est une obligation que Dieu impose aux unes, ce n'est pas un droit qu'il confère aux autres ; ce n'est pas pour l'avantage des anciennes que Dieu a fait aux jeunes un devoir du respect et des égards ; c'est plutôt pour les habituer de bonne heure à ne pas vivre pour elles, afin que, devenues anciennes, elles sachent ne se compter pour rien et se dévouer au bien spirituel et à toutes les œuvres de charité envers celles qui leur succéderont, sans intérêt personnel et sans retour sur elles-mêmes.

Quelques souffrances corporelles ne deviennent-elles pas souvent un prétexte qui justifie le relâche-

ment, la délicatesse, les ménagements et une vie sans mortification et sans pénitence ?

L'attachement légitime que Dieu nous autorise à avoir envers nos proches peut couvrir aisément le défaut d'une sensibilité trop vive, d'une occupation trop entière de notre esprit et refroidir notre cœur envers ceux que Dieu a faits aussi nos proches dans l'ordre de la grâce et de la vocation.

Les relations avec les personnes du dehors, considérées sous le rapport de services, d'égards, de devoir, qu'il semble convenable de leur rendre, et, de leur part, un retour de reconnaissance dont on reçoit avec plaisir les témoignages ; les absences un peu fréquentes de la maison, quoiqu'elles aient toutes un motif, tout cela ne recouvre-t-il pas néanmoins une secrète satisfaction de son goût, et entre autres dangers encore celui de nous faire trouver moins agréables et la demeure et la société que le bon Dieu nous a choisies ? L'auteur de l'Imitation a dit avec grande vérité : « Plus je vis avec les hommes, plus je deviens moindre homme ; » et à plus forte raison une moindre Religieuse.

Ainsi, toutes les petites passions se cachent sous quelque apparence de droiture et de raison, et nous séduisent. Il n'est pas aisé de les distinguer, elles ont longtemps vécu avec nous comme amies, comme source de nos jouissances ; elles font partie de nous-mêmes. On est bien porté à se justifier à soi-même ce qui plaît, et industrieux à se créer des motifs, à voir des convenances, une espèce de bien, dans ce que l'on désire et qui n'est le plus souvent qu'une jouissance de l'amour-propre, qu'un contentement humain. Or, comment discerner la nature du motif qui nous fait agir ?

En se replaçant dans une tout autre position que celle où l'on a été, en se défiant beaucoup de tout ce qui est satisfaction, plaisir, de tout ce à quoi on se sent trop naturellement, trop facilement porté ; en ne se laissant point aller à ses peines, aux inquiétudes intérieures qui naissent spontanément, ou de ce que nous remarquons au dehors qui paraît désobligeant pour nous, ou du souvenir qui s'en retrace dans notre esprit, accompagné de réflexions, de conjectures, de conséquences. Avec un peu d'attention vous apercevrez aisément que tous ces sentiments ne naissent pas de la conscience, dont les jugements sont ordinairement bons, mais qu'ils viennent du caractère et de nos humeurs, dont les produits sont si mauvais. Écoutez cette voix de la conscience : elle est douce et ne se fait bien entendre qu'à une âme attentive. C'est comme un fil léger que Dieu nous remet en main pour nous aider à ne pas nous égarer dans le labyrinthe de notre propre cœur, et que nous devons traiter avec bien du ménagement pour ne pas le rompre ; c'est comme une petite lumière qui peut nous servir à nous reconnaître au milieu des ténèbres dont les petites passions environnent notre âme. Approchons-nous-en ; cherchons à la ranimer et à lui donner plus de clarté. Ne craignons pas de connaître ce que Dieu veut de nous, bien assurés qu'il ne nous laissera pas dans l'impuissance de lui donner tout ce qu'il nous demandera. N'accoutumons pas notre âme à manquer de fidélité, de délicatesse envers Dieu ; ces manquements affaiblissent les résolutions, ils ôtent les forces et préparent le découragement. Oh qu'il est plus facile de ne rien refuser à Dieu que de

craindre de lui trop donner, que de partager avec lui ! Tous les encouragements, toutes les consolations de la grâce, sont le fruit de la générosité. En donnant à Dieu à demi, on ne reçoit pas la plénitude des récompenses et l'on ne peut pas goûter le bonheur d'être à lui.

Il est un point encore sur lequel vous avez des réflexions à faire. Vous aimez à ne rien faire que par obéissance ; vous y trouvez, avez raison, votre sûreté, et rien n'est plus capable, en effet, de nous rassurer et de mettre notre conscience en repos. Eh bien ! ce moyen, en lui-même si propre à nous maintenir dans l'ordre de la volonté de Dieu et à nous procurer la tranquillité de l'esprit, est encore susceptible de produire en nous quelque illusion ; nous pouvons nous égarer, tout en croyant obéir. Un goût trop vif, trop d'ardeur dans le désir, et que nous aurons encore accrue en nous en occupant trop, influenceront presque nécessairement, et peut-être sans que nous nous en apercevions beaucoup, sur l'exposé que nous ferons de notre demande ou de notre consultation, et amènera la réponse que notre désir aura appelée. Nous croirons jouir du bienfait de l'obéissance, et nous ne jouirons au fond que de l'accomplissement de notre désir et d'une tranquillité bien suspecte dans cette jouissance. Quand donc nous proposons quelque chose à l'avis d'un Supérieur, ayons grande attention à le faire avec simplicité, à exposer les vrais motifs qui nous déterminent, à n'en avoir point de secret, et, autant qu'on le peut, à ne point laisser apercevoir de goût particulier qui puisse influencer sur le jugement que doit porter la personne à qui nous nous adres-

sons. Un moyen bien sûr encore, et dont il ne faut pas se dispenser, c'est d'adresser sa première demande à Dieu, d'y réfléchir devant lui et lui donner le loisir de nous faire connaître s'il agrée notre projet ; c'est, enfin, de porter l'obéissance envers lui au point de n'accueillir ni désir, ni goût sans lui en avoir demandé la permission.

C'est bien l'usage de ce moyen dans toutes les circonstances dont vous avez entendu faire une des principales résolutions de votre retraite, sous le titre de recueillement, et dont la pratique consiste à tout examiner, tout préparer, tout disposer en présence et sous les yeux de Dieu, à tout lui rapporter et à traiter de tout avec lui. Ses intérêts sont les vôtres, comme les vôtres sont les siens. Votre grand intérêt, c'est votre sanctification, et n'est-ce pas celui de Jésus-Christ ? N'a-t-il pas fait pour l'opérer bien plus que vous-même ? Votre âme, c'est son bien, acheté à un bien haut prix ; votre salut est sa gloire, je dirais son bonheur. Or, quand nous rencontrons quelqu'un sur la terre qui a le même intérêt que nous, et sans rivalité sur la chose la plus importante pour nous, quelle douceur ne trouvons-nous pas à nous entretenir de cette chose avec lui et à prolonger ces entretiens ? Combien nous éprouvons de consolation, de satisfaction à nous occuper avec lui de nos craintes, de nos espérances sur un objet qui touche si grandement à notre bonheur commun ? Quand on nous avertit qu'il vient nous visiter, qu'il se présente pour nous parler, ah ! il n'est pas nécessaire qu'on nous exhorte à le recevoir ou à l'écouter avec attention ; notre âme est toute entière dans nos oreilles pour l'entendre ou sur

nos lèvres pour lui parler ; c'est l'empressement de Marthe et de Marie à se rendre près de Jésus-Christ, dont on leur annonce l'arrivée. Si nous ajoutions à cela que cette personne a toutes les lumières que l'on peut désirer pour nous indiquer les démarches que nous avons à faire, et tout le pouvoir nécessaire pour les faire réussir, oh ! alors en ferions-nous quelques-unes de notre chef ? Tiendrions-nous à nos idées ? Quelque confiance que nous ayons en nous, quel que soit le charme que nous trouvions à tirer quelque chose de nous, à mettre du nôtre dans nos démarches, la pensée ne nous en viendrait même pas ; combien, au contraire, nous craindrions de nous permettre la moindre chose qui pût, en lui déplaisant, ralentir le zèle de cette obligeante personne ou l'engager à séparer ses intérêts des nôtres ! Nul sacrifice ne nous coûterait, ce serait l'image du plus parfait renoncement. Ce sera de la sorte que les entretiens que vous aurez avec Dieu, que le grand intérêt que vous mettez à vous le rendre favorable et l'espérance du succès dans l'œuvre essentielle de votre salut, vous faciliteront les sacrifices que vous aurez à faire et vous rendront plus praticable votre seconde résolution, le renoncement.

La juste confiance que vous avez dans vos deux résolutions, le recueillement et le renoncement, vous en garantiront, je l'espère, le fidèle accomplissement, et cet accomplissement assurera votre salut. Pour l'obtenir, il faut, nous dit l'Apôtre, devenir conformes à l'image du Fils de Dieu ; or, le recueillement nous met en sa présence ; il nous en fait apercevoir tous les traits, et le détachement en fait sur nous l'applica-

tion. Portons donc souvent les yeux sur Jésus-Christ. Représentons-nous sa pauvreté, son obéissance complète et volontaire, son détachement de la terre, l'union avec Dieu son Père dans une entière conformité de volonté, d'intention, de dessein avec lui ; cette habitude de retraite, de prière, dont il ne sortait que pour se livrer aux actes du zèle et de la charité ; sa charité si vive, si généreuse, si constante ; son inaltérable patience à supporter la dureté de cœur, le peu d'intelligence de ses disciples, la tendresse, l'assiduité de ses soins pour les instruire ; son esprit de pénitence, le mérite des mortifications et des croix, sa douceur dans les contradictions, sa force dans les abaissements et les profondes humiliations : toutes vertus dont il a fait un devoir à ses disciples, et dont nous ne pouvons bien connaître l'usage et la pratique qu'en les étudiant en lui-même, qu'en nous rapprochant de lui dans nos pensées. Un saint homme a dit : « Les peintres qui copient un excellent tableau ne donnent guère de coups de pinceau, ne forment pas un trait qu'ils ne jettent les yeux sur le modèle qu'ils copient. » Il faut pareillement, au commencement de quelque action que ce soit, nous rappeler comment et dans quelles intentions Jésus-Christ en a fait de semblables ; nous accomplirons alors avec fidélité le commandement qu'il nous a fait de l'imiter.

Ainsi, dans le recueillement, les traits qui caractérisent Jésus-Christ, vrai modèle des chrétiens, et modèle plus spécial encore des âmes unies à lui comme épouses, se développent à l'esprit et y portent avec eux le motif de les retracer en soi-même, et, par une conséquence nécessaire, excitent la volonté, faci-

litent les moyens d'effacer en soi les traits de la nature et aident à la pratique du renoncement. Avec le recueillement et le renoncement, on va bien loin dans la perfection.

Soignez bien ces deux précieuses résolutions; mettez-les sous la protection d'autres résolutions secondaires, telles que de les rappeler tous les matins, de demander à Dieu tous les jours à la messe la grâce de les pratiquer; de jeter un coup d'œil sur votre conduite chaque jour à l'examen du soir. Si vous reconnaissez y avoir manqué, en faire à Dieu le lendemain une expiation, par quelques mortifications extérieures ou intérieures, et surtout par celles-ci : par quelques privations, par quelque temps de silence ou par quelques prières, ou de quelque manière, en un mot, que Dieu, qui protégera votre bon propos, daignera vous inspirer. Une forte volonté est bien abondante en moyens.

Ce que je vous conseille en particulier pour vous former et vous habituer à cette vie recueillie et renoncée, à cette vie religieuse dans laquelle vous vous êtes renouvelée sous les auspices de la Sainte Vierge, à l'époque de la fête de sa Nativité, anniversaire de votre profession religieuse, c'est, d'ici à la Conception, de prendre toutes les semaines un quart d'heure pour examiner quelle a été votre fidélité ou quels ont été vos manquements à vos résolutions, renouveler la fidélité et faire amende honorable pour les manquements. Avec ces soins, espérez avec confiance que la Sainte Vierge protégera vos soins et votre zèle et vous obtiendra la grâce de la persévérance.

CHAPITRE XLVIII.

La vie d'une Religieuse doit être une prédication évangélique.
— Elle doit retracer fidèlement les leçons et les exemples de Jésus-Christ.

C'est donc, ma chère Sœur, en vous conférant ce titre et en vous ouvrant la porte de cette maison, que je reprends des fonctions quelque temps interrompues, mais dont l'interruption n'en a causé aucune, ni dans le vif intérêt, le zèle et le dévouement dont j'ai toujours été pénétré pour les personnes respectables auxquelles vous allez avoir le bonheur d'être associée, ni réciproquement dans leurs sentiments pour moi ; j'en recevais le gage dans le nom sous lequel elles ont continué à me désigner, et que mon cœur me disait que je pouvais recevoir. J'étais témoin des heureuses acquisitions que faisait cette maison ; je voyais avec joie cette sainte famille s'accroître, se multiplier pour la gloire de Dieu, l'avantage des pauvres, l'édification du prochain, j'y applaudissais. Aujourd'hui, Dieu m'admet à y coopérer, et j'espère que sa bonté me donnera lieu de me féliciter de cette première coopération, en vous voyant correspondre fidèlement à votre vocation.

Dieu vous appelle à pratiquer son Evangile dans toute la perfection qu'il lui a donnée, c'est-à-dire

à l'aimer sans partage, à le servir lui seul, à vivre pour lui, à l'imiter, à être au nombre de ces chrétiens de choix qu'il destine à servir de modèles aux autres.

Dans les commencements, Dieu forma à une grande ferveur, à une pratique exacte des préceptes et des maximes de l'Évangile les premiers fidèles qu'il appelait au christianisme, afin qu'ils devinssent l'exemple de ceux qu'il y appellerait dans la suite des siècles ; et pour que le souvenir de leurs vertus ne s'effaçât pas dans l'esprit des hommes, il a voulu les faire revivre en quelque sorte et les perpétuer dans son Eglise : telle est la fin de la vocation religieuse. Elle est l'exécution de la volonté que Jésus-Christ a eue qu'à côté de son Évangile écrit, son Évangile pratiqué se conservât dans son Eglise, et que, pour l'avantage des fidèles, l'exemple fût toujours à côté de la leçon et lui servît de commentaire. C'est bien plus encore au saint état que vous embrassez que cette honorable fonction est conférée qu'aux institutions qui tiennent renfermées dans le secret d'un cloître les personnes qui les professent. Toutes vos actions sont publiques ; c'est une branche de la prédication de l'Évangile. Dans les cloîtres, l'assiduité à la prière, la ferveur des oraisons, l'ardeur des vœux qui le fait monter vers le ciel, servent à faire descendre Dieu vers les hommes ; ici les actes du zèle et de la charité, qui édifient et qui font naître de profondes et religieuses réflexions dans l'esprit de ceux qui en sont témoins, font remonter les hommes vers Dieu ; ou plutôt, ici vous remplissez le double ministère d'intercéder auprès de Dieu pour

les hommes par les actes de la piété chrétienne, et d'intercéder auprès des hommes en faveur des intérêts de Dieu par l'édification qu'opèrent les œuvres du zèle et de la charité.

Etant donc, pour les chrétiens sous les yeux desquels vous êtes placées, ce que les premiers fidèles sont pour toute l'Eglise, c'est à leur école que vous devez vous former; ce sont les moyens qu'ils ont employés qui doivent être les vôtres. Or, ce qui les soutenait, c'était le souvenir récent de la vie de Jésus-Christ, l'empressement à entendre parler de lui, à apprendre quelques nouveaux traits de sa vie, à connaître plus en détail ses maximes et sa doctrine; c'était la confiance dans ses promesses et l'union qu'en toutes choses ils entretenaient avec lui.

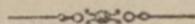
Bien que l'époque de la vie de Jésus-Christ soit éloignée de nous par le nombre des années, elle pourrait en être toujours rapprochée, si nous savions nous la rendre présente par l'attention de notre esprit et le soin habituel de nous en occuper. Ce que l'imagination opère quelquefois pour notre malheur, en prêtant à des chimères toute la force de la réalité, dirigée par la foi, elle l'opérerait pour notre sanctification en nous rendant sensible, frappant, ce qui existe bien réellement, quoique caché, près de nous et en nous-mêmes : Jésus-Christ dans l'Eucharistie, Jésus-Christ dans le prochain, Jésus-Christ dans nos âmes. Ce ne serait pas seulement un souvenir de lui, ce serait une présence véritable qui s'opérerait en nous; nous le verrions, nous le sentirions toujours et partout prendre une part immédiate à toutes nos œuvres, nous les inspirant, les opérant avec nous,

et les recueillant comme un bien commun entre lui et nous, pour en jouir déjà lui-même et nous conserver la part qui nous en appartient. Peut-on n'être pas fervent quand on vit par la foi avec Jésus-Christ ?

C'est à cette vie que vous avez le bonheur d'être appelée, ma chère Sœur. Quand vous serez à la prière, vous serez doublement, peut-on dire, avec Jésus-Christ ; le même Dieu que vous prierez priera lui-même avec vous. Le même lieu qui lui sert de trône sur la terre pour y recevoir nos adorations et nos prières, lui sert en même temps d'autel sur lequel il s'immole pour mieux prier et adorer avec nous. Quel moyen d'alléger, d'encourager nos sacrifices, que de pouvoir nous placer aussi comme victime sur ce même autel où le Fils de Dieu se sacrifie pour nous, où il nous invite, où la foi aidée par la piété semble nous le montrer comme se retirant un peu pour nous faire une place à côté de lui. Un acte d'humilité à pratiquer sera une invitation de sa part à vous associer à ses humiliations, à ses abaissements, pour honorer Dieu par un acte commun avec lui. Un renoncement à votre volonté sera un accomplissement de la sienne. Votre situation au milieu des pauvres et des malades, votre patience, votre charité, vos soins, retraceront en vous la vie de Jésus-Christ sur la terre ; vos travaux, vos fatigues ajouteront des traits de plus à cette ressemblance et le rappelleront à votre pensée. Dans la docilité, dans l'obéissance, dans le renoncement, dans les souffrances, jusque dans les tentations, vous pourrez vous retrouver dans Jésus-Christ et retrouver Jésus-Christ en vous. Or, de quoi n'est-on pas capable quand on sait

associer ses pensées, ses actions et toute sa vie à celle de Jésus-Christ?

C'est ce qui inspirait une si grande confiance à saint Paul, et qui lui faisait dire avec l'assurance de la plus intime conviction : *Je peux tout en Celui qui me conforte*. Passez ainsi, par la foi, votre vie avec Jésus-Christ. C'est le conseil le plus parfait que je puisse vous donner, à l'entrée de la sainte carrière qui s'ouvre devant vous, pour vous aider à la parcourir d'une manière glorieuse à Dieu et méritoire pour vous. Et la prédiction la plus sûre que je puisse faire est qu'en suivant ce conseil, vous passerez infailliblement votre vie éternelle avec Jésus-Christ dans le ciel.



CHAPITRE XLIX.

Seigneur, placez-moi près de vous. — De l'union avec Dieu.

— Tout peut et tout doit unir l'âme religieuse à Dieu : les Supérieurs, les instructions, les emplois, les malades, les personnes et les lieux.

Domine, pone me juxta te (Job, xvii, 3.)

Seigneur, placez-moi près de vous.

Quelle belle place, ma chère Sœur! quelle heureuse situation pour traverser cette carrière si périlleuse, si ténébreuse de la vie humaine, que d'être placé près de Dieu, près de Jésus-Christ; de le voir, de l'entendre, de le toucher, pour ainsi dire, de ses mains, selon l'expression du roi-prophète : *Mes mains sont toujours contre lui!* Quelle heureuse situation d'être à l'abri de tout danger de s'égarer, c'est-à-dire de toutes les illusions de l'esprit, de toutes les erreurs du cœur, de tout l'entraînement des passions, des plaisirs et des scandales du monde! Voilà la faveur que vous avez sollicitée de Dieu dès longtemps, sans lui donner encore dans votre esprit un objet bien déterminé. Cette prière : « Seigneur, placez-moi près de vous, » sortait comme d'elle-même de votre cœur prévenu, depuis l'enfance, des grâces de Dieu. Portée à la pitié, heureusement habituée à la pratique des vertus chrétiennes, vous vous mettiez en sûreté sous les auspices du désir que vous témoi-

gniez à Dieu d'être toujours placée près de lui. Il l'a accueilli, ce bon désir, et il lui a donné lui-même un objet en vous appelant dans cette maison, et à ce moment, où vous venez solennellement et au pied de son autel lui renouveler votre demande, il confirme la voix intérieure qui vous a appelée en faisant prononcer à haute voix par son ministre la concession qu'il vous fait de l'objet de votre désir.

Il est accompli, ce désir, ma chère Sœur, car tout ici vous rapproche de Dieu, tout vous rappelle Jésus-Christ et vous le montre près de vous. Vos Supérieurs, les instructions que vous recevez, vos œuvres journalières, les vertueuses Sœurs auxquelles vous allez être associée, les malades que vous soignez, le lieu même que vous habitez, tout vous rappelle le Dieu même présent à vous et vous enveloppe dans cette divine présence.

Le mot Supérieur, qui ne présente dans le monde que l'idée pénible d'une liberté gênée, d'une volonté contrainte, d'un amour-propre qui se soumet et qui souffre, prend ici une signification bien différente. Un Supérieur institué selon le code de l'Évangile, dont l'autorité vient de Jésus-Christ qui disait à ses apôtres : *Celui qui sera le premier parmi vous deviendra le serviteur de tous*, un tel Supérieur sera pour vous un appui, un guide, un conseil, un moyen précieux de vous faire parvenir plus sûrement, plus facilement à la fin que vous vous proposez, qui est de vivre près de Jésus-Christ, afin de conformer votre vie à ses exemples et à ses conseils. Pour que votre soumission à la direction d'un Supérieur fût pour vous une contrainte, un asservissement, il

faudrait supposer que votre volonté serait en opposition avec votre vocation ; que vous ne voulussiez pas faire à Dieu un don de vous-même tel qu'il le demande, mais en réserver quelque chose pour vous, afin d'en jouir et de l'en priver. Alors il faudrait, il est vrai, se gêner et prendre de la peine pour cacher et soustraire aux yeux des Supérieurs ce que vous réserveriez. Or, combien vous seriez calomniée par une telle supposition !

Vous regarderez donc comme un service, et un grand service qu'ils vous rendront lorsqu'ils vous diront : « Ma Sœur, voilà un pas de plus que vous pouvez faire près de Jésus-Christ ; voilà une place où vous pourriez vous mettre ; » c'est-à-dire, voilà un acte de renoncement, voilà une pratique d'humilité, de patience, de charité, qui s'offrent à faire ; voilà ce qui peut servir de matière à un sacrifice. Vous vous félicitez et remerciez Dieu de ce qu'il a bien voulu mettre à votre portée des moyens aussi efficaces de vous rapprocher de lui. Sans une Supérieure qui veille sur moi, direz-vous, j'aurais manqué cette occasion de plaire à Dieu ; je l'aurais laissé désirer en vain un don qu'il attendait de moi et qu'il était en mon pouvoir de lui faire ! Oh que j'aurai soin de me rendre toujours docile à la voix de l'ange qu'il a préposé à mon instruction et au soin de m'aider à me rapprocher de lui !

Les Supérieurs sont eux-mêmes ce rapprochement et cet intermédiaire entre Dieu et vous. Ils sont ses représentants vers vous, ses députés, revêtus de ses grâces, de son autorité, pour vous diriger et vous parler en son nom ; n'est-ce pas être bien rap-

proché de Dieu que de pouvoir, dans tous les instants et pour toutes choses, recevoir, par ses représentants, ses conseils et ses ordres ?

C'est l'avantage que vous fournissent aussi les instructions qui vous sont destinées. Que sont-elles autre chose que l'entrée que Dieu vous donne dans son cœur, dans son âme, pour vous faire connaître ce qu'il estime, ce qu'il désire, ce qui lui plaît ? Elles vous apprendront à être vraiment disciples de Jésus-Christ. Que sont-elles autre chose, ces instructions, que le commentaire de ces paroles de notre Sauveur : *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et qu'il marche à ma suite ?* Elles donnent la science de ce culte parfait, de ce culte en esprit et en vérité que Jésus-Christ se réjouissait de voir offrir un jour à son Père et qu'il prédisait à la femme de Samarie. Tout en lui disant : *Le temps viendra où ce ne sera plus à Jérusalem seulement et dans la Judée que l'on adorera*, il prévoyait les adorations en esprit et en vérité que nous lui rendons ici et ces sacrifices spirituels que vous allez apprendre à lui offrir dans les instructions de votre noviciat. Vous étiez présente à son esprit dans le temps où il parlait ; vous y êtes présente actuellement par l'exécution que vous allez donner à ce que Jésus-Christ annonçait prophétiquement. C'est ainsi que les instructions que vous allez recevoir vous rapprocheront de lui.

Pour vous trouver placée près de lui encore, réfléchissez sur l'action que vous faites à chaque moment, sur le lieu où vous allez, celui où vous vous trouvez, sur ce que vous vous proposez de faire et sur ce que vous faites en effet ; tout cela n'a-t-il pas un rapport

direct, immédiat avec Dieu ? Tout n'est-il pas l'accomplissement d'une volonté spéciale de Dieu ? Dieu veut que telle chose soit, et c'est par vous qu'elle est. De même que nos membres sont bien près de notre âme, qui les fait mouvoir et dont ils exécutent les ordres, ainsi vous êtes bien près de Dieu quand vous lui servez d'organe, d'instrument pour exécuter ce qu'il a résolu qu'il soit fait.

Ah ! si nous pouvions voir le rapprochement avec Dieu dans lequel nous place une bonne œuvre ; si nous pouvions la voir, cette œuvre, s'élevant vers le ciel, et au moment où les anges et les saints la présentent à Dieu, si nos yeux apercevaient au moins un instant le nouveau degré de gloire qu'elle ajoute au trône de Dieu, auprès duquel elle va nous attendre à la place qui nous est destinée ; si nous pouvions comprendre les relations qu'elle nous fait avoir avec Dieu, avec les anges, avec les saints, avec le ciel tout entier, combien nous nous empresserions à les multiplier, nos bonnes œuvres, et à les bien faire !

Les exemples d'édification que vous aurez sous les yeux contribueront puissamment encore à vous faire jouir du bonheur d'être près de Dieu. En considérant dans vos Sœurs cette suite non interrompue de pratiques de piété, d'œuvres de charité qui partagent leur temps, ces occupations continuelles qui toutes ont Dieu pour objet et qui ne peuvent avoir que Dieu pour cause ; ce calme de l'âme au milieu de l'agitation du travail ; cette égalité d'humeur dans une variété d'occupations ; une nature qui se soumet, qui se plie et que rien ne rebute, qui paraît comme morte ; en réfléchissant sur tous les exemples de la

vie religieuse et hospitalière, qui se montreront à vous de toutes parts, vous reconnaîtrez que la bonté de Dieu a voulu vous manifester sa présence d'une manière à ne pouvoir la méconnaître, car il n'y a que lui, lui présent, agissant, qui puisse être l'auteur du bien que vous verrez pratiquer, et vous le remercierez de vous avoir placée si près de lui. Et vous, mes chères Sœurs, miroirs fidèles des vertus que vous verrez pratiquer, vous en multiplierez l'aspect, vous donnerez aussi lieu aux autres de reconnaître que Dieu est près d'elles, parce qu'elles le verront agir en vous.

Vous le retrouverez dans les malades, et de plus d'une manière, ce Dieu qui vous place près de lui. Vous avez déjà entendu dire bien des fois, et on ne peut s'empêcher de le répéter, tant cela est expressément dit dans l'Évangile, tant cela est touchant et encourageant : *Dieu est dans les pauvres pour y recevoir, y tenir comme faits à lui-même et récompenser tous les services qu'on leur rend.* Si Dieu les récompense, donc il les connaît, donc il les voit, donc il est près de vous. Dieu sait par lui-même tout ce que vous faites ; il le sait aussi par les pauvres, qui le lui disent et qui vous mettent ainsi dans la pensée de Dieu. Ils déterminent le jugement que Dieu porte de vous, leur voix est bien puissante ; elle ouvre ou ferme le ciel. Tout misérables qu'ils s'offrent à nos yeux, qu'ils sont grands, qu'ils sont riches aux yeux de la foi ! « Leur prière, a dit quelqu'un, est toujours exaucée. » L'on pourrait dire, tant vous avez de part aux fruits de leurs souffrances, tant il vous en revient d'avantages à vous-mêmes, que c'est

à votre profit que Dieu les a faits pauvres et malades.

Ils vous procurent encore un autre rapprochement avec Dieu. Dieu aime ces pauvres malades; il veut que leur maladie tourne à l'avantage de leur salut, à leur conversion. Il veut les attirer à lui par les souffrances, et pour qu'elles les conduisent à cette fin, il veut employer votre ministère. Afin de vous ménager une part toute particulière à leur salut, il le fait dépendre des soins tendres et affectueux que vous leur donnez, et qui vous ouvrent leurs cœurs; puis ce Dieu de miséricorde se place au dedans de vous-même, dans votre âme pour vous inspirer des pensées de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de regrets de leurs fautes, de résignation, de pénitence qui, de votre bouche, passent aisément dans leurs cœurs, que votre charité a préparés. Notre ministère devient bien puissant quand vous lui préparez les voies; rien ne nous résiste quand vous nous précédez ou que vous nous accompagnez. Ne faut-il pas être déjà bien près de Dieu soi-même, avoir auprès de lui un accès bien facile et bien libre, pour pouvoir y introduire les autres?

Enfin, mes chères Sœurs, pour compléter la faveur que vous avez désirée, Dieu vous place dans sa propre maison; car c'est en effet ici tout particulièrement la maison de Dieu; nul que lui ne peut en réclamer la propriété, nul n'y est admis qu'en son nom et lorsqu'on peut légitimement présumer qu'il l'y admet lui-même : faveur que vous pouvez vous attribuer. Tout est ici rempli de sa présence; nulle occupation, nul travail, nul emploi des jours, des moments de la journée, qui ne soit prescrit, dirigé par la volonté

de Dieu, qui ne soit fait en son nom, pour son compte et à sa décharge. Il ne dit plus aux malades d'une voix sensible : « Allez, soyez guéris ; » mais ne leur dit-il pas d'une voix que la foi entend : Voilà ma maison, voilà où je vous soignerai ; je vous y guérirai, ou je vous y apprendrai à échanger cette vie de peines et de souffrances en une vie heureuse que je vous destine ? Mes épouses y sont mes représentantes ; ce sont elles que vos yeux apercevront, mais c'est moi qui serai en elles, c'est moi qui fait tout par elle ! »

En ce lieu vous êtes encore près de Jésus-Christ parce qu'il y réside réellement, et qu'il y est pour vous, pour que vous jouissiez plus immédiatement de sa présence et des biens qui émanent de lui. Il est ici pour pourvoir à tous vos besoins. Avez-vous faim ? Voilà le pain céleste, prenez, mangez, nourrissez-vous. Avez-vous soif de la justice ? Voilà le lieu où coulent les eaux salutaires qui sortent des sources du Sauveur ; approchez, buvez, plongez-vous dans ce bain d'innocence et de salut. Etes-vous accablée sous le poids du travail du corps, ou des peines de l'esprit, venez, voici le lieu où réside Celui qui nous a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés, je réparerai vos forces ; je porterai votre fardeau, je vous porterai aussi vous-même.* Et vous éprouverez ce qu'exprimait le roi-prophète lorsqu'il disait : *Vous avez dilaté mon cœur, et j'ai couru dans la voie de vos commandements.* Craignez-vous que le défaut de mérite ne diminue l'effet de vos prières, des adorations, du culte que vous rendez à Dieu ? Ici tous les jours, sous vos yeux et en votre

faveur, Jésus-Christ ouvre et renouvelle, dans son sacrifice, le trésor infini de ses grâces et de ses mérites. Puisez, enrichissez-vous, revêtez-vous de tous les mérites de notre Sauveur ; il vous les offre.

Jusqu'ici, mes frères, j'ai constamment adressé la parole à ces heureuses élues de Dieu, qu'il appelle à passer leur vie près de lui. Néanmoins, tout en leur parlant, je pensais aussi à vous, et je me disais : Je répands sans doute quelques joies, quelques consolations dans ces âmes chrétiennes qui ont à cœur la gloire de Dieu et son service sur la terre ; elles le louent, elle le bénissent, elles le remercient de ce qu'il veut bien se choisir parmi nous des créatures qu'il appelle à toute la perfection du christianisme. Dieu veut donc encore recevoir de nous un culte parfait : il ouvre en notre présence le trésor de ses grandes miséricordes ; il ne nous a donc pas abandonnés ; servons-le donc avec un accroissement de ferveur, de courage et de confiance.

Je ne vous dis rien, mes chères Sœurs, qui n'ait déjà été le sujet de nos entretiens particuliers ; je répète néanmoins ici ces mêmes choses, parce que, dites dans la solennité de cette cérémonie, au pied de l'autel de Jésus-Christ et en sa présence, elles prennent un caractère plus imposant, plus frappant, plus propre à faire une impression durable. Je voudrais les renfermer toutes dans une seule pensée, courte, facile à retenir, qui pût vous les rappeler de la manière dont vous les voyez à ce moment et qui renouvelât en même temps la sainte ferveur dont Dieu vous donne aussi la grâce. Ne pourrions-nous pas obtenir cet effet en attachant l'idée de toutes ces considé-

rations à la courte pensée par laquelle j'ai commencé : Seigneur, placez-moi près de vous ? Qu'elle vous sera utile ! Ne croyez pas que le démon verra le bel édifice de votre perfection, dont vous posez aujourd'hui le solide fondement, sans chercher à l'ébranler. Il mettra en œuvre les dégoûts, les ennuis, les tristesses, et ce funeste découragement qui vient à leur suite. Les passions ne sont pas détruites et ne peuvent l'être. La nature, assoupie à ce moment, n'est pas morte et ne meurt jamais. Dieu lui-même, sans toutefois s'éloigner de nous réellement, éprouve notre fidélité et notre constance en nous rendant sa présence moins sensible ; il faut s'attendre à des tentations, à des combats, à des sacrifices. La gloire du ciel est celle d'un conquérant ; elle suppose des victoires et par conséquent des combats. Ce sera dans ces moments-là que la pensée ou la prière dont nous parlons, vous rappelant toutes les faveurs dont Dieu vous comble aujourd'hui, toutes les résolutions par lesquelles votre reconnaissance se satisfait, relèvera votre courage et ranimera vos forces, et Dieu, l'exauçant, daignera se montrer toujours assez près de vous pour déterminer les victoires. Près de Dieu on n'est jamais lâche, près de lui nous sommes toujours près des personnes qui nous sont chères, à quelque distance d'elles que nous nous trouvions ; le ciel est bien loin de la terre, et cependant nous sommes toujours en présence et sous les yeux des saints, parce que les saints sont près de Dieu.

Vivez toujours près de lui sur la terre, mes chères Sœurs, et vous vivrez près de lui et en lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE L.

Heureux celui qui comprend la misère du pauvre! — Mérites de la charité.

A l'entrée de la sainte carrière où vous vous présentez, recevez d'abord, mes chères Sœurs, ce nom que vous donne la charité. Elle vous adopte, elle vous introduit dans sa famille, qui est composée de pauvres, de malades, d'êtres affligés, délaissés, et de tous ceux qui ont besoin de secours. Pour marquer l'alliance qu'elle vous fait contracter avec Dieu et le degré auquel vous leur appartenez, elle vous donne la dénomination de Sœur, et c'est sous ce titre qu'elle vous présente à l'indigent et au malade. Quelle faveur déjà de recevoir de la part de la charité un nom qui est une marque de l'adoption qu'elle fait de vous! Et pourtant ce n'est pas là le seul avantage que j'ai à vous annoncer,

Vous n'êtes encore qu'à l'entrée de cette belle carrière de charité; vous n'avez, pour ainsi dire, encore exercé cette grande vertu que dans vos cœurs, par des désirs et par des pensées miséricordieuses à l'égard du pauvre et du misérable; vous êtes au premier pas, et déjà je peux vous parler des bénédictions que Dieu vous donne: « Heureux, nous dit-il par son prophète, heureux celui qui conçoit des pensées de miséricorde

envers son prochain, qui porte son attention sur le pauvre et l'indigent : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem (Ps. 40)* ; le Seigneur le délivrera au jour de son affliction ; il le conservera, le vivifiera ; il le rendra heureux sur la terre, et ne le livrera point à la méchanceté de ses ennemis ; il l'assistera sur le lit de sa douleur ; oui, la main du Seigneur lui-même retournera son lit pour l'y reposer dans ses infirmités : *Universum stratum ejus versasti in infirmate ejus. (Ps. 40.)* »

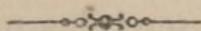
Ces paroles sont du psaume 40^e ; il est nécessaire de citer, car si elles n'étaient pas formellement exprimées dans les Livres saints, ces tendres bénédictions de Dieu sur l'âme miséricordieuse, qui pourrait croire que c'est jusqu'à ce point que Dieu sait gré du soin que l'on prend de ses pauvres , et que, pour pourvoir à nos besoins, il entrera avec nous dans le même détail dans lequel nous serons entrés avec les misérables ? Dieu sera donc pour vous tout ce que vous aurez été pour le pauvre. Les mains que vous étendez vers eux pour les soulager vous représentent la main que Dieu étendra vers vous pour vous aider dans vos propres infirmités ; et quand vous tiendrez ces pauvres malades dans vos bras, dites-vous : C'est ainsi que Dieu me recevra dans les siens ! Tous les soins que vous prendrez, tous les mouvements que vous vous donnerez en faveur des pauvres, Dieu les imitera envers vous. Qu'y a-t-il à excepter, puisque Dieu va jusqu'à dire que dans votre infirmité, il retournera de sa main votre lit pour vous y faire reposer : *Universum statum ejus versasti in infirmitate ejus.*

Jésus-Christ nous a confirmé toutes ces promesses dans l'Évangile; il les a toutes renfermées dans une seule pensée, en nous disant : « La mesure dont vous vous serez servie avec vos frères sera celle dont Dieu se servira pour vous. » Quelle heureuse situation donc que la vôtre dans cette maison, mes chères Sœurs, où vous pourrez vous préparer une si copieuse mesure de miséricorde, où vous allez traiter de la grande affaire de votre salut éternel avec les pauvres, bien assurées que Dieu ratifiera toutes les conditions que vous aurez obtenues d'eux. Leurs bénédictions seront des bénédictions de Dieu; leur reconnaissance sera sa reconnaissance; leur amour sera son amour.

« Dieu aime les pauvres, dit saint Vincent de Paul, et par conséquent il aime ceux qui aiment les pauvres, car quand on a de l'affection pour quelqu'un, on en a pour ses amis et ses serviteurs. Or, ici (c'est toujours saint Vincent qui parle, il est besoin d'en avertir, il serait si naturel de penser que c'est moi qui vais parler de cette maison), or, ici, on tâche de s'appliquer avec affection à servir les pauvres, qui sont les bien aimés de Dieu; et ainsi nous avons lieu d'espérer que, pour l'amour d'eux, Dieu nous aimera... Allons donc, continue ce saint, et employons-nous avec un nouvel amour à servir les pauvres, et même cherchons les plus pauvres et les plus abandonnés, reconnaissant devant Dieu que ce sont nos seigneurs et nos maîtres et que nous sommes peu dignes de leur rendre nos petits services. »

C'est par de pareilles considérations que ce grand saint s'exhortait à l'amour et au service des pauvres, et qu'il prenait soin de revêtir sa charité de son plus

bel ornement, l'humilité. Les mêmes motifs produiront en vous, mes chères Sœurs, le même encouragement, la même ardeur ; et je ne peux mieux qu'en vous les rappelant, ces grands motifs, m'acquitter du ministère que j'exerce en ce moment, et vous prouver tout l'intérêt que vous m'inspirez par votre résolution de vous dévouer au service des pauvres et des malades. Marchez donc d'œuvre de charité en œuvre de charité, c'est-à-dire de bénédictions en bénédictions, jusqu'à ce que vous parveniez à cette dernière et éternelle bénédiction que vous recevrez immédiatement de la bouche de Jésus-Christ, lorsqu'il vous dira : « Venez, les bénies de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous est préparé. » C'est à l'effet de vous en ouvrir les voies que je vais offrir le saint sacrifice.



CHAPITRE LI.

Eviter la singularité. — Retenir son imagination. — Régler son extérieur. — Lenteur et vivacité.

J'applaudis, ma chère Sœur, à vos résolutions. Oui, défiez-vous de vous-même, de la vivacité de votre imagination, de l'exaltation de vos idées, même dans des vues de perfection.

La vivacité, la pénétration de l'esprit, sont des dons de Dieu; la solidité du jugement en est un aussi, et bien précieux. Dieu ne les donne pas tous à chacun. Quand une âme est susceptible d'être vivement frappée d'une idée, rarement elle est capable de donner assez d'attention à celles qui pourraient se présenter concurremment et l'aider à estimer et à juger la première. Si celle-ci est juste, tant mieux; si elle est hors des limites de la sagesse, comment s'en apercevra-t-elle? Par le moyen que vous adoptez : la défiance de ses lumières, la docilité de son esprit.

Pour vous assurer d'arriver à la perfection, ne vous ouvrez pas de routes particulières. Suivez, selon la maxime de Saint Vincent de Paul, dont nous avons parlé, celle par laquelle le gros de la communauté passe. Evitez un air morose et des manières qui sembleraient juger défavorablement les autres et en faire la censure, ce qui offenserait la charité. Dans

la forme de vos méditations, dans le choix de vos lectures, dans tous vos exercices de piété, dans vos mortifications mêmes, dans toute votre conduite, en un mot, suivez la voie commune, Préférez à une idée, à une démarche, à une entreprise, quelque belles, grandes, généreuses qu'elles vous paraissent, l'uniformité; ce qui se pratique, comme il se pratique. Qu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans vos manières, dans vos procédés, dans votre dévotion, dans vos paroles, dans vos opinions; nulle prétention en les soutenant. Mêlez-vous à la foule, de manière à ce qu'on ne vous distingue pas et que ce ne soit qu'à la longue qu'on puisse remarquer cette uniformité, ce caractère facile, maniable, que vous aurez, et qui est si éminemment sociable; l'égalité de votre humeur, la simplicité de vos manières, une honnêteté, qui portent les couleurs de la modestie et de l'humilité; les vertus douces, simples, unies, qui furent celles de la SainteVierge et qui doivent être les vôtres. C'est là comme le bas de sa robe, selon la comparaison dont nous nous servions il y a quelques jours, qu'elle vous tend, afin que vous vous en couvriez et que vous paraissiez portant son uniforme. Ce sont là les vertus qui édifient sans éveiller l'amour-propre, et qui font acquérir cependant bien des mérites, car on ne les pratique que par le sacrifice habituel de ses inclinations.

Tâchez de donner à votre caractère plus de solidité, de constance, de calme, d'aplomb, en le soustrayant à l'influence de l'imagination, qui aime la variété, le changement et une prompt succession dans les idées. Le caractère, ou plutôt l'imagination d'une

Religieuse, ne doit pas être un kaléidoscope, qui est une jolie amulette. Cette épithète conviendrait-elle à une âme devenue épouse de Jésus-Christ ?

Soyez aussi, ma chère Sœur, bien réservée dans votre maintien. Vous voyez tant de monde dans vos offices. Vous n'avez point de mauvaises intentions, et c'est précisément parce que vous n'en avez pas, que vous pensez moins à la nécessité des précautions. Votre démarche a l'air de l'assurance, vos mouvements sont vifs, vos réparties promptes, votre tête haute, vos yeux fixes. Il ne faut pas être précisément tout le contraire, ni prendre un air ridicule pour éviter d'avoir un air léger. Ne peut-on pas n'être ni papillon ni limaçon ? Un peu de réflexion : ce simple avis vous fera tenir un juste milieu. Le saint empressement de la charité auprès des malades ne se confond pas avec une vivacité naturelle et de caractère ; ni l'air calme, ouvert, franc d'une Religieuse, avec un certain dehors qui indique le plaisir de se communiquer et de se répandre. Je me borne à cette courte esquisse de ces deux genres, entre lesquels, aidée de la grâce, vous ferez sûrement un bon choix, et vous deviendrez, avec le secours de Dieu, qui vous a donné tant de motifs de confiance en lui pendant votre retraite, une bonne, simple et humble Religieuse, la gloire de son Epoux, l'édification de ses Sœurs, la consolation de ses Supérieurs, la tendre Sœur des pauvres malades.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE LII.

Craindre l'égoïsme. — Ses causes et ses remèdes. — Voir Jésus-Christ dans le prochain.

Je ne souscris pas, ma chère Sœur, à tout ce que vous dites de vous, notamment à cet aveu, dans tout le sens qu'il peut avoir : J'ai un mauvais cœur. Vous avez les passions vives, ardentes, un amour entraînant du plaisir. Ce goût est devenu en vous fort, violent, emporté, par l'effet d'une imagination qui vous en présente le tableau d'une manière si frappante, si animée, que toute autre image placée à côté est bien froide et bien pâle. Ce goût s'est accru par l'habitude d'y céder. Séduite par là, vous vous êtes livrée à la recherche du plaisir, au désir de le trouver et à la satisfaction d'en jouir. Quelque petit et borné qu'en fut l'objet en soi, votre imagination était assez puissante pour l'enfler et en accroître en vous le sentiment. L'effet de tout cela a été de former en vous un caractère d'égoïsme. Je ne dirai pas : Vous êtes née avec un mauvais cœur. Il était bon, ce cœur, dans votre première jeunesse, quand une foi vive en réglait les mouvements ; il était propre à la piété, à la vertu ; il savait en goûter les avantages.

Actuellement même, il n'est pas indifférent à l'égard de la vertu ; la preuve en est dans les regrets

sincères et vifs que vous éprouvez de n'en pas sentir au dedans de vous, comme en un temps, tous les charmes. Actuellement même êtes-vous incapable de toute amitié raisonnable, de toute affection chrétienne? Est-ce que vous n'aimez personne? Est-ce qu'il vous serait indifférent que telle ou telle personne éprouvât des revers, ou des succès, du moment où votre amour-propre n'y aurait aucun intérêt? Je ne le crois pas; vous n'en êtes pas encore venue là. Mais prenez-y garde, l'égoïsme vous y conduirait, et vous en êtes suffisamment avertie par la détérioration des sentiments de la charité chrétienne, et même de ceux d'un bon cœur, qu'il a déjà opérée en vous, et que vous ne vous dissimulez pas.

Ce n'est donc pas tant à un mauvais cœur qu'à un égoïsme que vous avez laissé se former en vous que vous devez attribuer ce peu d'intérêt à ce qui est agréable aux autres, cet isolement des autres et qui tend à concentrer en vous toutes vos jouissances, qui ne connaît pas assez celles qui sont communes, qui fait tout rapporter à soi, qui émousse ce sentiment si aimable, si sociable, si chrétien, qui nous met à la place des autres pour partager, nous approprier leurs plaisirs et leurs peines, et faire que nous nous soulagions nous-mêmes en leur procurant ou un adoucissement à leurs peines, ou l'objet de leurs désirs, ou une petite jouissance qu'il est en notre pouvoir de leur accorder; et surtout en leur offrant dans nos communications avec eux cette sûreté, si précieuse dans la société des hommes entre eux, par laquelle ils se tiennent comme assurés que nous n'abuserons jamais des faiblesses, des inconséquences,

des fautes, pas même des ridicules dont ils nous rendraient témoins, pour les mépriser, nous en éloigner et exercer moins envers eux les devoirs de support, de complaisance et d'amitié.

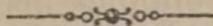
Oh qu'il est beau, qu'il est digne d'envie le caractère de quelqu'un que l'on aborde sans gêne, à qui on demande tout avec confiance, et que l'on quitte soulagé si on l'a abordé avec une peine, rassuré si c'est avec une inquiétude, satisfait si c'est avec le besoin d'un service, et content encore si l'accueil a suppléé à l'impossibilité de le rendre ! O vous, ma chère Sœur, qui cherchez tant les jouissances et les plaisirs, vous n'êtes pas incapable de goûter ceux-ci ; occupez-en votre esprit, comme vous l'avez occupé de tous les autres ; vous verrez que votre cœur est encore susceptible de les ressentir ; pensez-y, développez-en en vous l'attrait, nourrissez-en en vous le goût, et bientôt vous n'en voudrez plus d'autres ! Oh ! quand la foi viendra encore leur prêter ses charmes, qu'elle vous montrera Jésus-Christ recevant tout ce qui vient de vous, revêtu de vos œuvres, de vos pensées, de vos sentiments, comme il apparut à saint Martin recouvert de la portion de manteau qu'il avait donnée la veille à un pauvre ; quand vous vous verrez, vous, comme étant bonne pour Jésus-Christ ; quand, en un mot, la foi vous apprendra que vous opérez votre salut par vos jouissances même, qu'elle a sanctifiées et que la charité a perfectionnées ; qu'ainsi vos vertus font vos plaisirs, et qu'on peut être tout à la fois heureux et vertueux ; si vous trouvez que j'exagère, réduisons cela : N'est-il pas vrai que les consolations que produit nécessairement le goût des plaisirs dont

je viens de parler sont la source d'un encouragement bien grand pour supporter la fatigue, la peine des épreuves, des résistances, des tentations auxquelles on ne peut se soustraire ? Et je crois encore que ces peines diminueront beaucoup à mesure que vous saurez goûter les plaisirs de la vertu. Vous éteindrez en vous bien des passions en y créant celle de la charité.

Je sais bien que vous allez me dire : il faudrait au moins que je la sentisse, cette passion du bien : je la demande à Dieu, et je ne reçois rien de lui. D'abord, quand il vous ferait un peu acheter cette grâce, trouveriez-vous que c'est là une injuste dureté ? En second lieu, continuez à demander en vous aidant du petit travail que Dieu vous indique à faire, et en usant des grâces que vous avez déjà. Tenez pour certain qu'aucune prière que la confiance accompagne ne restera sans récompense et sans un succès quelconque ; et pour très certain encore que votre persévérance emportera tout. Ne lâchez pas prise au moment où il n'y a peut-être qu'un pas à faire, un mot à dire à Dieu pour obtenir tout de sa bonté.

Vous aimez l'Écriture sainte ; eh bien vous verrez au quatrième livre des Rois un trait qui est une bien pathétique exhortation à la persévérance. Le roi Joas était bien vivement poursuivi par ses ennemis ; Elisée lui dit : « Prenez votre javelot et frappez-en la terre. » Le roi Joas frappa trois fois avec son javelot et s'arrêta. Elisée se fâcha et lui dit : « Si vous aviez frappé cinq, six, sept fois, vous auriez remporté autant de victoires sur vos ennemis ; vous n'avez frappé que trois fois, vous n'en obtiendrez que trois. »

Ainsi Dieu nous dévoile ses vues, ses fins et le secret de ses conseils. Frappez donc, ma chère Sœur, frappez sans cesser. Si Dieu doit bientôt vous appeler à lui, qu'il vous trouve frappant et que vous puissiez lui dire : Si je n'ai pas, ô mon Dieu, les vertus d'une sainte Religieuse, vous savez du moins que je n'ai pas cessé les demander, sans avoir manqué ni de confiance ni de persévérance.



CHAPITRE LIII.

Le langage de l'amour-propre et le langage de Jésus-Christ.

Ne faisons pas, ma chère Sœur, la médecine que l'on appelle symptomatique, qui consiste à faire cesser quelques effets, quelques accidents causés par la maladie, et en employant des remèdes qui n'ont qu'un effet particulier et un résultat borné. Ils trompent plutôt qu'ils ne guérissent le malade. Allons à la cause de la maladie. Je la crois si guérissable que ce serait dommage de la laisser s'invétérer et vous détruire. Les idées qu'on prend dans le monde, la légèreté, la frivolité de l'esprit, la grande influence de l'amour-propre, vous ont fait juger petit ce que Dieu juge grand, et grand ce que Dieu juge petit. Le jugement de Dieu n'a pas prévalu ; pourquoi ? Parce qu'il parlait trop loin de vous, ou plutôt vous vous teniez trop loin de lui ; vous entendiez mal, ou vous n'entendiez pas du tout ce qu'il vous disait ; vous ne compreniez pas. L'amour-propre vous parlait de si près que vous n'en perdiez pas un mot ; il vous parlait un langage si doux, si conforme à vos idées, à la trempe de votre esprit, que tout mot portait et que votre jugement se formait.

Jésus-Christ vous disait : Edifiez par votre humilité et votre douceur ; continuez ma vie sur la terre. Je

vous ai fait mon épouse afin d'avoir un représentant, et que mes mérites continuassent, persévérassent, pour la gloire de mon Père : soyez douce et humble comme je l'ai été.

L'amour-propre vous disait : Soyez ferme et forte, et qu'on ne croie pas vous gagner si aisément ; ne soyez pas le jouet de la volonté des autres ; qu'on ne dise pas de vous : Elle n'a pas de volonté, car bientôt en ajouterait : Elle n'est pas capable d'en avoir. Quand vous vous rendez à ce que les autres désirent, qu'ils sachent bien que vous ne le faites que parce que vous le voulez, et que rien ne vous y force. La douceur est si fade, l'humilité si ridicule, il y a si peu d'esprit à être complaisant, qu'il ne faut pas compromettre en ce genre votre réputation.

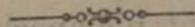
Je ne veux que vous mettre ici sur la voie. Rappelez-vous un peu ce que Jésus-Christ et l'amour-propre vous ont dit et vous disent encore. Je vous crois assez près de Jésus-Christ pour bien l'entendre : rapprochez les conseils de l'un et de l'autre : réfléchissez. Et je crois que bientôt la maladie spirituelle dont vous étiez atteinte sera parfaitement guérie.

Cependant il faut un régime, et voici ma proposition ; je ne la surcharge pas. Quand vous vous sentez un peu ennuyée ou bien un peu animée ; quand vous dites : Cela est bien ennuyeux, bien désagréable ; est-ce un témoignage de compassion envers l'amour-propre, qu'un peu d'humiliation a blessé, ou bien est-ce l'expression d'une crainte que l'humilité n'ait perdu quelque chose ?

Quand vous dites : Oh ! si j'avais été là, si l'on m'eût dit cela ; je voudrais bien qu'on s'avisât de

me parler de la sorte, etc....., est-ce le désir de pratiquer un acte d'humilité, ou de zèle, ou de charité envers Dieu, qui vous inspire ces paroles, ou bien de prévaloir glorieusement sur quelqu'un en l'abaissant et en lui montrant de la tête et de la fermeté ?

Dites-vous souvent : Qu'est-ce qui me fait penser, parler, agir, juger ? Quelle est la cause de cette tristesse, de cet ennui, de ce mécontentement ? Examinez vos motifs, et je me tiens fort que vos bonnes intentions, vos résolutions, les grâces de Dieu, vous feront parvenir à une réforme complète de votre caractère, et par cette réforme à un grand avancement dans la perfection chrétienne.



CHAPITRE LIV.

Qu'il n'est pas facile de déraciner l'amour-propre. — Combien il détourne une âme de la perfection. — Avis et résolutions.

Vos résolutions, ma chère Sœur, sont bonnes, très bonnes, soyez-y bien fidèle. Mais suffisent-elles ? c'est autre chose. La grave maladie que vous avez à guérir, c'est l'amour-propre. Elle est ancienne, elle est réelle. Le germe en est développé, il a fait des progrès ; des remèdes préservatifs ne suffisent plus, il en faut de curatifs. Et je crois même qu'en général de simples préservatifs n'empêcheraient pas l'invasion de cette maladie ; elle tend si fort à nous gagner, qu'il faut l'attaquer directement pour s'en préserver ; et pour que les coups qu'on lui porte ne soient pas perdus, il faut bien la connaître. Il y a autant de genres d'amour-propre que de genres de fièvre. J'en reconnais bien clairement deux en vous. L'un, c'est d'avoir la réputation d'une personne de tête, de résolution, qui a ses idées à elle, qui y est ferme, parce qu'elle les croit fortement conçues ; qui n'est pas comme tant d'autres, qui sont susceptibles de toutes les impressions qu'on veut leur donner, parce qu'elles n'ont pas assez de lumières pour s'éclairer elles-mêmes, ni assez de force d'esprit pour se tenir aux idées qu'elles ont conçues. On ne me mène pas comme

on veut ; il faut que cela vienne de moi : voilà les maximes et le triomphe de l'amour-propre. Or, ma chère Sœur, cette maladie-là ne se guérit pas par un simple régime ; des privations, des abstinences, ne suffisent pas ; on ne prend pas l'amour-propre par la famine ; il lui faut si peu pour vivre ; et la famine elle-même lui sert de nourriture, car il vit de ce dont il se prive, et pour cela il lui suffit de dire : Je me mortifie parce que je le veux.

Cet amour-propre peut-il être vaincu par une simple soustraction de jouissances ? Je ne le crois pas ; il faut le mettre aux prises avec l'humilité, en pratiquer les actes. Et c'est ici que je vous mets vous-même aux prises avec Sœur N..., elle continuera cet article, je ne fais que noter sa musique, elle la chantera bien...

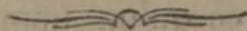
Vous cherchiez beaucoup le plaisir, les amusements, tout ce qui vous égayait. Evidemment l'âme ne peut pas rester vide, passive, inerte ; il faut qu'elle soit occupée, et qu'elle trouve des jouissances dans ses occupations. Votre âme n'était pas assez religieuse pour trouver des jouissances dans des occupations religieuses : état bien dangereux ; et admirez bien les grandes miséricordes de Dieu sur nous. Il a conservé votre âme assez vertueuse pour ne pas vous laisser être aux prises avec toutes sortes de démons, il ne vous a bien abandonnée qu'à ce malheureux amour-propre ; vous l'avez bien servi, et il vous a servie lui-même tant qu'il a pu. Vous aimiez à vous amuser, à plaisanter ; eh bien il rendait toutes vos Sœurs tributaires de vos plaisirs ; tous leurs petits torts, leurs petits ridicules devenaient la matière de vos amuse-

ments ; tout ce qui en elles pouvait prêter à quelques plaisanteries était promptement saisi, et le plaisir de ces plaisanteries était assaisonné du goût que l'amour-propre y donnait en s'y mêlant, car, certes, on ne se croit pas les petits travers, les petites manies qu'on ridiculise.

Renfermez dans quelques pensées assez fortes pour vous soutenir, assez courtes pour vous les rappeler aisément, assez générales pour qu'elles renferment tout, vos résolutions, vos pratiques, vos sentiments, tout ce que vous voulez qui soit le résultat constant, permanent de votre retraite ; que cette pensée soit comme la régulatrice de tous les détails de votre vie. Choisissez-la vous-même, si vous voulez, et celle que vous aurez choisie sera celle que je vous donne. Tâchez qu'elle respire un peu d'amour pour Dieu ; vous êtes capable maintenant de le sentir et d'en goûter les douceurs. Vous l'avez redouté, parce que vous avez craint sa puissance et qu'il ne vous engage à trop de choses. Vous préféreriez les considérations qui naissent de la crainte, parce qu'elles ne vous conduisaient, selon vous, qu'à éviter le péché mortel.

Je vais cependant vous présenter une de ces pensées dont je vous parle ; elle est de Jésus-Christ même ; c'est saint Jean qui la rapporte, saint Jean, qui recueillait si bien tout ce qu'il y avait de parfait, de délicat, d'aimable dans notre Sauveur. Eh bien, au chapitre VIII, verset 29, de son Evangile, il rapporte ces paroles de Jésus-Christ : « *Quæ placita sunt ei (Deo) facio semper.* Ce qui plaît à Dieu, je le fais toujours. » Ah ! si vous pouviez adopter cette maxime comme étant celle de Jésus-Christ même, faire

ce qu'il a fait, comme il l'a fait et parce qu'il l'a fait, que vous vous monteriez sa digne épouse ! que vous deviendriez aimable à ses yeux ! quel amour il mettrait dans votre cœur ! Vous ne comprendriez plus comment vous n'avez pas toujours tout fait, tout sacrifié par amour pour lui. Vous vous encourageriez, vous vous sacrifieriez dans toutes les actions qui vous coûteraient un peu, dans les combats et les sacrifices, par cette consolante pensée : « A l'imitation de mon Sauveur, ce qui plaît à Dieu, je le fais toujours. »



CHAPITRE LV.

L'amour de soi porté à un certain point prend le nom d'égoïsme. — Mauvais effet qu'il produit. — Nécessité et moyens de le combattre.

Tout part en vous, ma chère Sœur, d'un même principe : *un amour excessif de vous-même*. L'amour de soi est naturel aux hommes ; il peut s'allier encore avec quelques vertus ; mais quand il est outré, passionné, exclusif, ce qu'on nomme *égoïsme*, alors il étouffe toutes vertus, il en détruit le germe, le goût, la beauté, tout ce qu'elles ont d'aimable, et ce n'est plus que par effort, par violence qu'on en pratique quelques-unes ; on se lasse, on retombe ; on se le reproche ; on veut se relever ; mais cet égoïsme, ce poids énorme dont on ne s'est pas bien déchargé, entraîne et fait retomber de nouveau. On traîne un lourd fardeau, on est misérable.

On peut, comme je l'ai dit, s'aimer soi-même sans manquer de vertu. On s'aime, mais on aime aussi les autres ; on est content de les voir satisfaits, on s'afflige de leurs peines ; on voudrait les soulager, on tente d'employer les moyens qu'on a, on y met du sien, on se prive de quelque chose pour leur procurer quelque adoucissement, pour leur faire plaisir, on prend sur soi pour cela ; on vit dans les autres, on s'aime

dans les autres, on jouit de leur bien-être. Tout cela peut exister avec un certain amour de soi-même. J'avouerai bien que ce n'est pas encore la charité chrétienne ; mais il y a peu à faire pour qu'elle s'y trouve. Quand, au contraire, l'amour de soi est exclusif et qu'il est *égoïsme*, les jouissances des autres sont un objet d'envie, on voudrait tout pour soi. Si quelqu'un, surtout les Supérieurs, vous montre de l'estime, de la confiance, il semble qu'on vous fasse tort ; on est peiné, on prend en aversion et ceux qui louent et ceux qu'on loue ; on le leur fait expier par un ton de tristesse, de maussaderie ; on éloigne les cœurs, on est malheureux. C'est là un de ces défauts féconds qui enfantent une multitude de fautes. Observez-vous sur cet article, et vous reconnaîtrez en cela le principe d'une bonne partie de vos fautes ; et malheureusement cette faute-mère n'est pas du nombre de celles qu'on ne commet que dans certaines circonstances, dans certain temps. Cet amour égoïste n'a pas besoin d'aide, ni du secours des occasions ou du temps ; il se suffit, il se développe de lui-même, et il a encore cela de commun avec toutes les autres passions, qu'il nous absorbe et rend impossible le recueillement habituel qu'exige la paix de l'âme, ainsi que l'attention, la piété, l'amour, la confiance nécessaires pour donner du prix aux saints exercices de la religion.

Vos deux premières résolutions tiennent à cela et sont deux moyens de détruire les effets de l'égoïsme. Mais allez plus loin et attaquez fortement le cœur. Vous vous êtes donnée à Dieu ; vous ne vous appartenez donc plus. Il vous a donnée à vos Sœurs, aux

malades pour leur rendre tous les devoirs d'une tendre et compatissante charité. Il vous a donnée à vos Supérieurs pour leur rendre ceux de la docilité et de la soumission. Il vous a donnée aux fidèles afin que vous soyez pour eux un sujet d'édification ; et, tout en vous donnant ainsi aux autres, il vous conserve encore pour lui, pour être béni, aimé, glorifié par vous. Vous n'oseriez pas dire : Je veux vivre pour moi. Eh ! qu'est-ce que le dire en comparaison de le faire ?

Vous éprouvez de fortes et pénibles tentations, vous êtes souvent incertaine sur le succès des combats que vous avez livrés ; vos inquiétudes, vos peines à cet égard sont d'autant plus grandes qu'il y va de savoir si on sort de ces combats dans l'état de la grâce ou du péché ; si on y a mérité le paradis ou l'enfer. Le moyen de fixer vos doutes est d'examiner si, après avoir pris les moyens de prudence, de sagesse qu'on doit prendre, vous avez remporté quelques victoires sur l'amour de vous-même, si vous avez fait quelques actes de renoncement, d'humilité, de charité, de complaisance envers vos malades et vos Sœurs ; si vous n'avez pas été maussade, mais complaisante envers elles, surtout envers celles d'où seraient venus quelques ombrages qui auraient molesté votre amour de vous ; si vous avez été douce, patiente envers N.... Si cela est, soyez tranquille, interprétez tout ce qui est douteux en votre faveur. Mais, si vous vous êtes laissé monter la tête, en cédant à l'humeur, à la tristesse, en vous rendant fâcheuse envers vos Sœurs, parce que l'amour de vous-même aura été un peu blessé ; parce qu'on n'aura pas fait assez d'attention

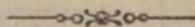
à vous, parce que dans les avis de vos Supérieurs même, comme dans tout le reste, vous aurez cru qu'on ne prenait pas assez d'intérêt à vous et qu'on ne vous traitait pas comme votre tendresse pour vous vous le fait exiger ; s'il n'y a pas eu détachement de vous-même, craignez que vous n'ayez, par là, rendu le démon assez fort pour vous avoir vaincue.

Je désire bien sincèrement et vivement votre bonheur, ma chère Sœur ; il n'y a qu'une voie pour y parvenir : perdre son âme pour l'Évangile, c'est-à-dire la sacrifier par une résistance constante, courageuse, à tous les mauvais penchants, quelque douleur qu'elle éprouve par le fait de cette immolation, afin de la retrouver dans l'éternité. Encouragez-vous par l'expérience des immenses biens dont vous jouirez dans cette éternité. L'espérance est le seul bonheur de la terre ; en avez-vous jamais goûté un autre ? Bornez-vous à désirer celui-là ; chaque peine que vous prendrez, chaque violence que vous vous ferez, chaque moment un peu orageux que vous passerez et que vous aurez la force de sanctifier, accroîtra, affermira, rendra plus vive, plus sensible, l'espérance du ciel, qui vous dédommagera déjà de vos peines. Vous êtes dans le cas, maintenant, de vous livrer à cette douce et si puissante espérance ; je vous crois bien avec le bon Dieu ; j'ai cette confiance que, s'il vous appelait à lui en ce moment, ce serait pour vous placer près de lui. Ah ! conservez, coûte que coûte, conservez ce bonheur : il vous conduira à celui qu'on ne perd jamais.

CHAPITRE LVI.

Je veux servir Dieu.

Jusqu'ici, ma chère Sœur, vous avez été beaucoup trop partagée entre le service de Dieu et le vôtre, et vous avez éprouvé la vérité de ce que Notre Seigneur a dit qu'on ne pouvait servir deux maîtres : par conséquent, qu'il fallait absolument renoncer à l'un ou à l'autre. Eh bien ! actuellement, votre choix est fait ; vous voulez servir Dieu, et dans cette volonté, que vous prononcerez souvent, vous trouverez renfermées vos résolutions. Dans les combats, dans les tentations, rappelez-vous cette volonté, et dites-vous : Est-ce Dieu que je vais servir, ou bien mes goûts, mes inclinations, mes passions ? Si vous vous facilitez, par l'habitude, le retour fréquent de cette pensée ; si vous vous la rappelez, elle vous défendra, j'en suis sûr ; la nature n'aura que le premier mouvement, qui n'est pas encore bien volontaire. Le reste sera à Dieu.



CHAPITRE LVII.

Nécessité de l'esprit intérieur et religieux. — Cet esprit doit inspirer toutes nos actions.

Ce va être quelque chose de bien consolant et de bien doux pour vous, ma chère Sœur, que d'entendre ce nom de charité, que la Religion vous donne, retentir à vos oreilles. Vous avez quitté votre famille et des parents qui vous sont justement chers pour venir vous donner à Dieu, et Dieu vous rend une nouvelle famille, et sainte et nombreuse; vous êtes sortie de la maison de votre père, et le Père céleste vous ouvre la sienne, il vous accueille, il vous reçoit dans ses bras. C'est ainsi que Dieu paie dès cette vie les sacrifices que nous faisons pour lui, et qu'il vous rendra au centuple tout ce dont vous continuerez à vous défaire pour son amour.

Oui, ma chère Sœur, tous les renoncements à votre volonté propre, tous les actes de soumission que vous pratiquerez envers les personnes qui vous instruiront dans vos devoirs de Religieuse et d'Hospitalière; toutes les résistances que vous opposerez à la nature et à ses répugnances, tous les efforts coûteux que vous ferez sur vous-même, seront remplacés par les consolations et les grâces que Dieu répandra dans votre âme; il viedra lui-même y prendre place

de tout ce dont vous vous serez dépouillée pour lui plaire.

Entrez avec courage et confiance dans la belle carrière qu'il vous ouvre; appliquez-vous tout particulièrement à acquérir les vertus qui forment une parfaite Religieuse : voilà le premier travail que les saintes règles de cette maison vous donnent à faire. Les hommes pieux et éclairés qui les ont établies, ces saintes règles, ont pensé avec raison que la conduite d'une Hospitalière ne pouvait être agréable à Dieu qu'autant qu'elle aurait pour principe et pour base les vertus d'une fervente Religieuse. Voilà pourquoi ils ont prolongé le temps du noviciat au delà même de ce qui se pratique dans les autres communautés, parce qu'ils ont dit : *La vie des Hospitalières, ayant en soi beaucoup de peine et d'assiduité, exige un grand intérieur, pour qu'elles soient parfaites dans leur vocation.*

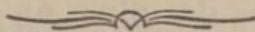
Afin donc de vous conformer à l'esprit de la règle que vous embrassez et de devenir une Hospitalière capable de beaucoup de peine et d'assiduité, consacrez, ma chère Sœur, consacrez tout particulièrement vos premières années à former en vous ce grand intérieur qui seul, en effet, peut vous soutenir dans vos travaux, adoucir vos peines, donner de la constance et de la stabilité à vos résolutions, sanctifier votre vie en imprimant à toutes vos actions le précieux caractère d'œuvre de charité.

Sans cet intérieur, quand il serait absolument possible que les pauvres fussent servis, à coup sûr Dieu ne recevrait aucune gloire de ce service, ni vous aucun mérite, ni le prochain aucune édification. Au sein

d'une grande abondance, vous resteriez comme dans un état de dénuement; et, toute livrée que vous seriez à des occupations non interrompues, à des travaux, à des fatigues continuelles, il n'y aurait cependant d'autre expression pour vous désigner que celle qu'emploie l'apôtre saint Paul : *Un airain sonnante, qui fait quelque bruit et ne laisse après lui aucun vestige de son existence.* Au lieu de cette triste stérilité, la vie spirituelle, dont vous aurez reçu le principe, va tout animer, tout vivifier en vous : elle fera sortir de vous, comme d'une terre fertile, cultivée, et qui reçoit abondamment la rosée du ciel, les fruits réels et durables d'un généreux et charitable dévouement au service des pauvres, d'une sainte ardeur pour glorifier Dieu, d'un empressement toujours croissant pour augmenter vos mérites auprès de lui et devenir de plus en plus agréable à ses yeux, et aussi d'un zèle auquel la charité donnera sans cesse de nouvelles forces, pour édifier le prochain.

Votre bonne volonté, ma chère Sœur, vous obtiendra les grâces de Dieu pour acquérir tous ces avantages, et déjà, pour les mettre à votre portée, il vous a ménagé dans cette maison et leçons et modèles. Quand, par l'heureux effet du travail que vous allez commencer, toutes les actions de votre vie auront reçu leur direction et comme leur inspiration de cet esprit intérieur que vous aurez formé en vous avec la grâce de Dieu, oh! alors, mais alors seulement, parce que nous ne pouvons solliciter de Dieu ses récompenses éternelles en vertu de nos œuvres, qu'autant qu'il y voit jointe son opération secrète;

alors, dis-je, arrivée vers le terme de votre carrière, vous goûterez l'inexprimable consolation de pouvoir dire à Dieu : « O mon Dieu ! vous m'avez donné vos pauvres à soigner ; vous m'avez confié vos amis dans leur besoin ; je les ai consolés ; j'ai contribué, avec vous et par vous, à leur soulagement ; vous leur avez fait du bien par mes mains ; j'ai tâché qu'ils reconnussent toujours, à la forme dans laquelle je le leur distribuais, que ce bien venait de vous ; vous m'avez rendu l'instrument de vos bontés envers eux ; rendez-moi maintenant l'objet de vos miséricordes. »



CHAPITRE LVIII.

Que la vie d'une Religieuse ne doit pas être une vie humaine, naturelle, mais une vie spirituelle et toute de foi. — Puissance des pensées de la foi.

Pour assurer votre persévérance, ma chère Sœur, il faut tâcher de mettre votre âme dans une toute autre position que celle où elle était, parce que rien de plus certain que, dans les mêmes circonstances, affectés de même, mus par les mêmes motifs, nous aurons la même conduite. La cause générale des rechutes est qu'on n'a pas changé de place, et qu'on se tient à celle où l'on a fait les fautes dont on a voulu se relever.

Ce changement de position de l'âme dont je veux parler consiste à la sortir de cette vie toute humaine, toute matérielle dans laquelle elle était, pour la faire vivre des choses surnaturelles, divines, éternelles, c'est-à-dire pour la faire vivre de la foi. Cela s'explique.

Si vous continuiez à chercher votre fin, votre bonheur dans cette vie, à vous y faire une petite existence aussi douce qu'il vous serait possible, en vous procurant toutes les petites jouissances qui plaisent au caractère, aux goûts, aux inclinations de la nature, en évitant les peines, les efforts que coûtent les résis-

tances qu'on voudrait y apporter, en bornant vos prétentions au bonheur de cette vie, tout est dit : votre âme, vivement affectée de ces choses, serait peu touchée des motifs de se contraindre, de se renoncer, et si elle en venait quelquefois à bout par effort, sa victoire n'aurait pas de suite ; elle retomberait, et ses chutes lui seraient plus pénibles encore que l'effort qu'elle aurait fait pour opérer cette petite victoire, parce que les tourments des remords lui raviraient tout le bien-être qu'elle s'était promis.

Donc, premièrement, point de vrai et solide contentement dans une vie trop humaine et naturelle.

Donc, secondement, point de forces quand on s'engoue de ce mauvais genre de petites jouissances et qu'on les recherche.

Donc, troisièmement, le bonheur, le contentement, les forces, le courage, ne se trouvent que dans la vie de la foi, dans laquelle l'esprit se porte vers Dieu, le fait intervenir et le voit en toutes choses.

Quand vous verrez Dieu dans votre Supérieure, vous ne vous laisserez pas aller à de petits sentiments qui ne sont rien moins qu'un développement de quelques passions, pour chercher à en être aimée, estimée, préférée aux autres. Oserait-on se donner encore à quelques personnes quand on traite avec Dieu, et chercher, par exemple, à en être aimé pour la satisfaction de son amour-propre. En voyant Dieu, sa grâce, son autorité dans sa Supérieure, qu'en coûte-t-il de l'honorer, de la respecter, de lui obéir et de lui ouvrir son cœur avec confiance ?

Quand vous verrez Dieu dans vos anciennes, il vous sera aussi difficile de manquer de respect, d'at-

tentions, d'égards envers elles, qu'il vous a été facile d'en manquer quand vous n'avez vu en elles que des créatures affaiblies par l'âge.

Quand vous verrez Dieu dans vos Sœurs, vous les supporterez charitablement, vous les aimerez chrétiennement, vous les servirez avec empressement, vous serez complaisante, édifiante; vous leur ferez tout le bien que vous pourrez, parce que vous penserez que c'est Dieu qui reçoit tout.

Quand vous verrez Dieu dans votre ouvrage, et que vous penserez que c'est lui qui vous le commande et que c'est lui qui le reçoit, il ne restera pas de place dans votre âme où puisse se mettre la pensée de la fatigue ou de l'ennui. Tout sera fait, rien ne sera négligé, et vous serez abondamment consolée.

Quand vous verrez Dieu dans vos malades, quel intérêt ils vous inspireront! Que vous estimerez le partage que Dieu vous a donné sur la terre, de passer votre vie à le servir dans ses nécessités!

Enfin, ma chère Sœur, quand vous verrez Jésus-Christ en vous, non-seulement comme chrétienne habitant en vous par sa grâce, qui n'est autre chose que lui-même agissant en nous; mais quand vous le verrez comme votre Epoux, uni à votre âme d'une manière toute mystérieuse, ineffable, placerez-vous près de lui des pensées qui le désoleraient, qui l'offenseraient? Et si elles venaient à s'y placer d'elles-mêmes, ce que nous ne pouvons pas toujours éviter, quelle efficacité aura auprès de Jésus-Christ cette prière, animée par une foi vive: « O Jésus! mon Epoux, défendez-vous vous-même en me défendant avec vous; que votre cœur, si bon pour moi, si essen-

tiellement aimant, n'éprouve pas l'affliction de ne pouvoir plus m'aimer, et que moi je ne tombe pas dans le comble du malheur, en perdant votre amour et en ne vous aimant plus moi-même ! » Vous allez vous respecter davantage et vous n'exposerez pas Jésus-Christ, dans la personne de son épouse, à des regards profanes. En un mot, quand vous aurez l'esprit bien rempli de Dieu, de ses soins si paternels à votre égard, des récompenses si infinies, si incompréhensibles qu'il vous destine, vous aurez bien de la facilité à opérer en vous et le détachement des choses temporelles et le goût des biens éternels.

Jusqu'ici vos résolutions n'ont pas eu de longs succès. Je n'en conclus rien pour la solidité de celles de cette nouvelle retraite. Vous n'aviez connu que trop superficiellement la vie de la foi, cette vie du juste. Vous n'y étiez pas entrée; vous étiez restée à la porte. Maintenant, les connaissances qui sont le fruit de l'expérience, des réflexions, et tout particulièrement des grâces de Dieu, vont vous faire embrasser cette vie de foi, que je peux dire nouvelle pour vous. Vous vous trouverez donc comme dans un autre pays, dans une autre région, et, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, dans une autre position, où vous ne serez pas, il est vrai, exempte de tentations et de combats, mais où vous verrez sous une autre face les objets de ces tentations : ils perdront de leur attrait; vos forces croîtront, et j'espère que vous serez solidement établie dans l'amitié de Dieu et dans la voie de la perfection religieuse.

CHAPITRE LIX.

Qu'il faut donner à Dieu pour tout retrouver en lui. — Combien l'amitié de Dieu est préférable à l'amitié des créatures. — Il est plus facile de l'obtenir et de la conserver, elle rend heureux. — Dieu reçoit tout ce que nous lui offrons. — Il compte toutes nos pensées et nos œuvres. — Combien est salutaire la pensée de Dieu.

Reconnaissez, dans les sentiments d'une bien vive gratitude, ma chère Sœur, les grâces que le bon Dieu vous a faites depuis que vous êtes dans la maison, il semble vous avoir prise sous sa protection spéciale. Sans lui, sans sa bonne volonté sur vous, vous n'en seriez certainement pas au point où vous êtes parvenue. Qu'étiez-vous quand vous êtes venue dans la maison? Aviez-vous une connaissance un peu juste, je ne dis pas de la perfection religieuse, mais je dis de la pratique un peu soignée des vertus propres à une chrétienne dans le monde? Vous aviez encore moins de connaissances propres à vous aider dans le travail auquel vous êtes employée maintenant; tout était nouveau pour vous; vous n'avez apporté à la maison que votre bonne volonté et votre confiance en Dieu, ces dispositions ont suffi pour décider ses faveurs sur vous; il vous a aidée: avec sa grâce, vous avez fait quelque progrès. En les remarquant, je dois, sans doute, les attribuer à ce que vous n'avez nullement

compté sur vous-même, à ce que vous vous êtes reconnue incapable de rien faire par vous-même ; à ce que vous n'avez pas fait d'estime de vous, de vos moyens, de vos lumières, et que, reconnaissant qu'il n'y avait rien de tout cela en vous, vous avez demandé à Dieu d'y pourvoir, car c'est la prière de l'humilité qui obtient tout. Elle perce les nues, lisons-nous dans l'Écriture, elle monte au ciel, elle ouvre les trésors des grâces et les fait pleuvoir sur nous. Croissez, ma chère Sœur, dans l'humilité, dans le mépris de vous-même, dans la défiance de vos lumières, dans la confiance en Dieu, et vous croîtrez, je vous en réponds, en vertu et en mérites.

Tout ce qu'on retranche aux jouissances de l'amour-propre, on le gagne en accroissement dans l'amour de Dieu ; ses faveurs nous dédommagent des renoncements que nous faisons à celles des créatures, et les douceurs, les consolations de la grâce, viennent remplacer les retours de complaisance sur nous-mêmes auxquels nous résistons ; elles remplacent les contentements de notre petite vanité que nous nous refusons, comme aussi la recherche des applaudissements humains que nous ne nous permettons pas. Ah ! cédez tout, ma chère Sœur, cédez tout pour avoir la bienveillance et la protection de Dieu. Qu'importe que votre compagne réussisse mieux que vous, ou qu'elle ait plus de talents, ou qu'elle reçoive plus d'égards, d'attention, de marques d'estime que vous ? Ce n'est pas là où vous placez votre bonheur, il serait trop peu solidement établi ; il faut beaucoup pour obtenir les faveurs des hommes, et il faut bien peu pour les perdre : une parole échappée par mégarde, un oubli,

une petite négligence, suffisent pour détruire tout ce que nous aurions pu, avec bien de la peine, acquérir. Hier on nous donnait des éloges, aujourd'hui on est mécontent ; hier nous nous applaudissions à nous-mêmes, aujourd'hui nous nous attristons, nous nous désolons, tant est fragile tout ce qui n'est pas fondé sur Dieu. Ne nous reposons donc jamais dans cette triste fin.

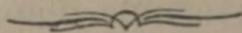
Je ne vous dirai pas, cependant, qu'il vous soit égal que vos Supérieurs, que ceux qui dirigent votre éducation religieuse ou vos occupations dans la maison, soient contents de vous ou non, mais je vous dirai : Ne vous reposez pas dans ce contentement comme si c'était votre fin ; goûtez-le comme un indice que le bon Dieu est content de vous ; proposez-vous de les contenter, mais comme un moyen de contenter Dieu ; remontez toujours jusqu'à lui. Estimez que vous n'avez rien fait, rien acquis, si vous ne pouvez, avec quelque confiance, croire que le bon Dieu est content de vous ; placez là tous vos soins, tous vos efforts, tous vos désirs : vous y trouverez votre véritable bonheur dès cette vie. On n'est pas exposé à perdre l'amitié de Dieu, comme on l'est à perdre celle des créatures, pour ainsi dire sans le vouloir et sans le savoir ; un oubli, une faute involontaire, ne changent rien aux sentiments de Dieu ; lui seul lit dans nos cœurs et nous juge d'après nos intentions. Jamais de variation en lui que nous ne l'ayons expressément provoquée ; jamais de caprice, jamais d'inconstance ; il ne nous abandonnera pas pour s'attacher à un autre. Rien n'est perdu de tout ce que nous faisons pour lui, ni même de ce que

nous voudrions faire ; si nous ne réussissons pas, il nous sait également gré de notre bonne intention. Il nous voit sans cesse, il nous suit, il compte nos pas, il est témoin de toutes nos actions ; il lit dans notre cœur ; pas un petit sentiment, pas une petite pensée qui lui échappe ; il les connaît, non-seulement parce qu'il est infini, qu'il sait tout et qu'il est Dieu ; mais, il les connaît encore parce que son amour pour nous, le désir d'obtenir un retour de notre part, lui fait porter son attention sur tout ce qui en nous peut lui en être un témoignage. La foi nous le montre comme témoin perpétuel de toutes nos œuvres et de toutes nos pensées, cherchant à voir si en tout cela, il y aura quelque chose pour lui, empressé qu'il est de saisir la part que nous lui en faisons, et de trouver, en la recevant, un motif de nous aimer davantage. Pouvons-nous penser à tant de bontés sans nous sentir excités, animés du plus vif désir de donner à Dieu, dans nos pensées et nos désirs, non une part, mais tout, sans division et sans partage ? On se dit souvent : Oh ! si on avait toujours ces pensées-là présentes à l'esprit, on se conduirait toujours bien ! Eh bien ma chère Sœur, ayez-les donc habituellement présentes. Voyez souvent Dieu devant vous, examinant toutes vos actions au dehors et toutes vos pensées au dedans, pour y chercher quelque chose à l'avantage de sa gloire.

Cette fréquente pensée de Dieu sera votre première résolution. Une seconde, qui vous assurera la continuation de la bienveillance de Dieu et de ses grâces, c'est la pratique de l'humilité. Renoncez-vous bien vous-même ; ne vous arrêtez jamais à des com-

paraisons qui, mécontentant l'amour-propre, exciteraient en vous ses révoltes, jamais à des jalousies qui l'aigriraient et l'animeraient. Chassez tout cela comme de mauvaises pensées. Revenez promptement à Dieu, dont la faveur, bien appréciée, bien goûtée, vous tiendra lieu de tout. Pour vous en assurer de plus en plus l'inépuisable avantage, proposez-vous de ne laisser échapper aucune des occasions que le bon Dieu vous offrira de pratiquer un acte d'humilité.

A ces deux résolutions, ajoutez celles que Dieu vous inspirera, auxquelles vous vous sentez portée par les sentiments de votre reconnaissance envers lui et par votre désir de correspondre à ses bontés pour vous. Votre fidélité à les accomplir vous fera achever votre noviciat de manière à vous rendre digne d'entrer dans l'alliance de Dieu qu'opérera votre profession.



CHAPITRE LX.

Crainte de Dieu tempérée par la confiance. — Combien est nuisible une crainte exagérée. — Effets de l'amour-propre. — Caractères de l'humilité. — Des plaisanteries. — Attachements naturels. — Petites susceptibilités. — Chercher Dieu en toutes choses.

Il est deux choses, ma chère Sœur, sur lesquelles il me semble plus à propos d'appeler votre attention.

La première, c'est que vous avez été jusqu'ici trop laborieusement préoccupée du passé, trop péniblement rêveuse sur ce que vous croyiez avoir à vous reprocher dans quelques-unes des années de votre vie. Vous êtes sur cela dans un état de crainte habituelle et excessive ; crainte d'un genre qui nuit à la grande confiance que nous devons avoir en Dieu et à l'idée que nous devons nous faire de sa propitiation, de sa miséricorde et de son infinie charité pour ses créatures ; crainte d'un genre qui vous absorbe trop, qui vous occupe tout entière, qui vous ramène toujours à vous et qui vous ôte un peu de la liberté, de l'aisance d'esprit, nécessaires pour bien remplir votre emploi et être toujours à ce que vous faites.

La crainte de Dieu, dans une âme qui s'est donnée à lui, que Dieu a accueillie et qui en a un témoignage dans les sentiments ou, du moins, dans les

bons désirs qu'elle sent être en elle d'appartenir entièrement à Dieu, ne doit pas être la crainte d'un pécheur encore sous le poids de la disgrâce de Dieu, qui résiste à sa bonté et qui n'a à attendre que les terribles effets de sa justice. Eh! que serait donc la grâce de la rédemption, que seraient les mérites de Jésus-Christ si celui qui en a sollicité ardemment l'application sur lui-même, qui a eu le bonheur d'y participer dans la réception des sacrements, si celui-là, dis-je, était réduit encore à rester dans la condition et à n'éprouver que la crainte d'un coupable? Oh! non: la robe du baptême, lavée dans le sang de Jésus-Christ par la pénitence, recouvre sa première blancheur. L'ouvrier qui est venu à la seconde ou à la troisième heure n'est pas distingué, dans le salaire qu'il reçoit, de ceux qui sont venus à la pointe du jour. Nous faisons tort aux mérites infinis de Jésus-Christ, si, ornés de ces mérites, parés de sa justice, placés par lui au rang des enfants, nous conservons la crainte, les sentiments inquiets d'un esclave. Tenons-nous forts des mérites de notre Sauveur; honorons-les en établissant sur eux notre paix et notre sécurité. Agissons avec Dieu dans les sentiments d'une sainte liberté, d'une vive confiance, nous tenant constamment avec lui dans les rapports d'un enfant envers son père, craignons Dieu, sans doute, mais comme un enfant plein de bonnes dispositions craint son père, parce que ce père est bon, parce qu'il l'aime et en est aimé; et non comme un serviteur craint son maître, parce qu'il est dur, sévère, exigeant et prompt à punir. Craignons Dieu, mais que ce ne soit pas une crainte qui agite, qui

trouble, qui bouleverse l'âme et l'affaiblit, mais que ce soit une crainte tutélaire, protectrice, qui la soutienne, qui la fortifie et la défende contre sa propre lâcheté et sa faiblesse. Regrettons le passé, non d'un regret qui nous y reporte sans cesse, qui nous y fasse vivre et qui diminue notre présence d'esprit et notre attention pour bien vivre dans le présent ; mais d'un regret qui s'exprime par nos soins à bien employer chaque instant du temps actuel. Regrettons le passé, non seulement par rapport à nous, pour notre intérêt personnel, ce qui nous ramènerait trop à nous-mêmes, ce qui tendrait trop à concentrer en nous nos affections et nuirait, par cette habitude de retour sur nous, aux sentiments que la charité veut que nous étendions sur nos frères ; mais regrettons le passé par rapport à Dieu : ces regrets nous reporteront vers lui et le rappelleront à notre esprit, et la pensée de Dieu fixera notre attention sur tout ce qui l'intéresse. Nous ne nous bornerons pas à une tristesse oiseuse, à des regrets morts, à une douleur concentrée ; les intérêts de Dieu, plus présents à l'esprit, nous inspireront le zèle, et le zèle est essentiellement actif ; nous nous emploierons, nous nous occuperons, nous animerons nos œuvres par les sentiments de notre cœur, afin de leur donner tout le mérite qu'elles peuvent avoir : nous chercherons à ne rien perdre de toutes les occasions qui se présenteront de faire des œuvres glorieuses à Dieu : notre attention se portera à faire beaucoup et à bien faire ; le passé se noiera dans le présent ; Dieu sera satisfait ; il laissera échapper quelque indice de son contentement, et alors nos craintes deviendront amour, reconnaissance, con-

fiance, piété; notre courage s'accroîtra, nos forces redoubleront, et nous multiplierons dans la paix des œuvres de salut.

La seconde chose que je remarque encore en vous, c'est trop peu de détachement de vous-même, et c'est le second objet que je veux offrir à vos réflexions. Premièrement, vous laissez à l'amour-propre trop d'empire. Secondement, vous vous livrez trop aux jouissances des attachements humains. Pour ce qui regarde l'amour-propre, en voici la preuve : Vous saisissez aisément dans les autres les petits ridicules, les singularités, les manières ou déplacées ou peu agréables qu'ils peuvent avoir; c'est une des premières choses qui vous frappent; cette facilité prouve d'abord l'attention que l'on donne, et par conséquent le prix que l'on attache à des formes agréables et à des manières toujours justes et toujours mesurées, et, par suite, le soin que l'on prend, le travail intérieur que l'on fait pour se procurer ou se conserver ces avantages et obtenir sur soi un jugement différent de celui que l'on porte sur les autres; or, n'est-ce pas là l'amour-propre? Je sais qu'avec un certain tact, il ne nous est pas libre de trouver juste et convenable ce qui est hors de propos, ou gracieux ce qui est gauche et ridicule; mais un caractère humble ne s'arrête pas à ces choses : il excuse, il justifie tout ce qu'il peut, et ce qu'il ne peut ni excuser, ni justifier, il en a pitié et il le supporte. Un caractère humble sait voir les bonnes qualités mêlées à quelques défauts dans le prochain; il compense l'un par l'autre, et il trouve dans l'excédant des premières sur les seconds de quoi aider à sa charité et s'entretenir

lui-même dans l'humilité, en reconnaissant qu'on ne trouverait peut-être pas en lui une balance aussi avantageuse.

Un caractère humble est aussi un caractère bon, qui ne se permet jamais de faire remarquer aux uns les petits travers qu'il a aperçus dans les autres et de les exposer à leurs risées. Les plaisanteries que l'on se permet doivent être faites avec bien de la circonspection ; je ne pense pas à les condamner toutes, une gaieté honnête les admet ; mais l'éducation seule nous dit que non-seulement elles ne doivent jamais choquer, mais finir toujours par quelque chose qui dédommage la personne aux frais de qui on a voulu s'égayer. Ce sont là les joyusetés dont parle et que traitait si bien saint François de Sales. Quant aux plaisanteries qui, faisant ressortir les ridicules, les travers du prochain, lui ravissent toujours un peu de l'estime et de la considération qu'on avait pour lui, c'est un aliment pour l'amour-propre ; ces plaisanteries sur les autres sont équivalement des apologies que l'on fait de soi. Evidemment on ne se croit pas les défauts sur lesquels on plaisante ; et l'amour-propre jouit du témoignage public qu'il se rend.

En second lieu, ne reconnaissez-vous pas dans la recherche des attachements naturels, et dans la petite souffrance que vous éprouvez lorsque vous remarquez dans les autres quelque mécontentement ou quelque refroidissement à votre égard, qu'il y a en vous trop peu de renoncement et trop d'amour de vous-même.

On ne condamne pas quelques sentiments plus particuliers envers les personnes de qui on reçoit de

grands services spirituels, mais il faut que ces sentiments puissent être offerts à Dieu et sanctifiés ; il faut que ces services eux-mêmes soient le motif et la règle de nos sentiments, et non le contentement du cœur dont ils nous font jouir. Si nous nous reposons en eux, si nous y mettions notre confiance, si nous nous arrêtons aux douceurs qu'ils nous font éprouver, nous prendrions le change sur la fin que nous devons nous proposer, et, dans la vue d'aller à Dieu, nous irions directement à ses créatures, car il arriverait qu'au lieu de pouvoir dire : J'aime cette personne parce qu'elle m'aide à me détacher de moi-même pour aller à Dieu, nous serions dans la fâcheuse position de dire avec plus de vérité : En venant chercher Dieu, j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne dont la société, l'amitié, font la joie de mon cœur. Alors, qui est-ce qui aurait la préférence, de Dieu ou de vous ? Serait-ce Dieu qui jouirait de vous, ou vous qui jouiriez de vous-même ? Réflexions que vous devez faire quelquefois pour contenir vos sentiments dans de justes bornes.

Ne reconnaîtriez-vous pas aussi un excès en eux, s'ils vous inspiraient de penser que si telle Sœur n'était pas dans la maison, vous seriez tentée de n'y pas rester, ou que si Dieu vous privait de son secours, vous ne parviendriez jamais à acquérir les vertus de votre état ? Comme si ce n'était pas Dieu tout seul que vous êtes venue chercher en embrassant l'état d'Hospitalière ; comme si Dieu avait besoin du secours de telle ou telle personne pour faire de vous ce qui lui plaît ; comme si votre confiance en lui n'allait pas jusqu'à ne pas douter qu'il ne vous privera point

d'un moyen qui vous est précieux, sans avoir pourvu d'avance à la manière dont il le remplacera. Je pense bien, ma chère Sœur, que ces réflexions vous feront toujours repousser comme indigne de Dieu et de vous la pensée que la présence de telle personne vous soit nécessaire ou pour vous retenir, ou pour vous former au service de Dieu dans cette maison ; mais cette pensée, si elle vous vient, toute involontaire qu'elle serait, est un avis suffisant de vigilance, un avertissement qui vous fait connaître que vous êtes tout au moins sur la rive des sentiments qui blesseraient le cœur de Dieu, qu'un pas de plus vous la ferait dépasser, et que vous devez, en vous en écartant soigneusement, fuir un danger qui devient prochain.

Le même amour de vous, qui vous rend si sensible aux jouissances du cœur, se manifeste encore dans les souffrances, les tristesses, les peines que vous ressentez quand on vous témoigne un peu de froid, ou que vous remarquez quelques changements dans les procédés que l'on a à votre égard. Vous en seriez moins affectée si vous vous étudiez davantage à vous détacher de vous et que vous en sentissiez bien la nécessité. Ces peines, ces tristesses, portées jusqu'à un certain point, peuvent devenir injurieuses à Dieu. Quoi ! pourrait-il vous dire, les créatures s'éloignent de vous ; moi, je vous reste, et vous ne vous consolez pas ! Je m'offre pour vous dédommager de leur abandon, et votre âme reste plongée dans l'amertume ! Vous vous aimez trop naturellement, et vous n'y trouvez pas votre bonheur ; aimez-vous en moi, et vous serez heureuse, votre cœur sera toujours satisfait, et mes pauvres toujours bien servis !

Vous les servez, ma chère Sœur, mais c'est encore ici où un cœur qui se complait dans ses propres jouissances doit être sur ses gardes pour ne pas prendre le change, en se servant lui-même là où il doit servir Dieu seul. Il serait heureux, sans doute, d'être assez détaché de soi, assez uni à Dieu, pour ne ressentir, dans les soins que l'on donne aux pauvres, d'autres contentements que de satisfaire, en les soulageant, le cœur charitable de Dieu, et ne voir en eux que les membres de Jésus-Christ, but excellent et parfait, auquel nous devons tendre; mais si cette perfection, qui exclut tout contentement personnel, n'est pas un précepte de rigueur, veillons, cependant, avec soin à ce que la charité ne perde rien de ses droits; veillons à ce que Dieu ne soit pas frustré de la gloire de nos œuvres, et nous de leur mérite. Réprimons, selon la mesure des grâces que Dieu nous donne, cette sensibilité trop vive aux témoignages de reconnaissance des personnes que nous servons, cet attachement trop tendre que nous leur portons. Supprimons dans nos soins tout ce qui ne tend qu'à satisfaire notre cœur, qu'à nous attirer des louanges, des remerciements; s'il arrive que nous'en recevions, reportons-les à Dieu, faisons-lui en hommage comme de son bien. N'est-ce pas lui, en effet, qui a mis en nous tout ce qui nous attire la bienveillance et le contentement des personnes que nous servons? Et afin que ce soit mieux Jésus-Christ que nous servions en elles, traitons-les comme ses membres, parlons-leur avec respect, ne les tutoyons jamais, leur rendant nos soins avec humilité, comme aux représentants de notre Sauveur. Pour vous défendre

davantage contre l'impression des sentiments trop naturels, attachez-vous à servir avec plus d'assiduité encore et une attention plus recherchée les malades d'un caractère plus fâcheux, plus exigeant, moins aimable et moins reconnaissant envers vous : vous serez plus tranquille, par là, sur votre conduite envers les autres.

Voilà, ma chère Sœur, les deux objets sur lesquels il m'a paru plus utile d'appeler votre attention. Crainte de Dieu, sage, raisonnable, filiale, tempérée par la confiance et l'amour; détachement de vous-même, qui tempère cette trop grande sensibilité naturelle, qui modère ce penchant aux affections humaines et qui laisse votre cœur plus libre pour goûter le bonheur d'être à Dieu, de vous attacher à lui, de le servir et de le rechercher dans toutes vos œuvres. Dirigez tous vos soins vers ces deux objets; prenez des résolutions qui y soient relatives, et votre noviciat se continuera avec fruit et vous préparera à entrer dignement dans la sainte alliance que vous contracterez avec Dieu dans votre profession.

CHAPITRE LXI.

Eviter le trop grand empressement. — Dieu regarde non la main, mais le cœur. — Mérite de l'obéissance. — Ne pas s'étonner de rencontrer des peines et des difficultés. — S'appliquer à profiter de celles que Dieu permet.

L'objet vers lequel doivent se porter tous vos soins et qui doit fournir la matière de vos résolutions, c'est :

1° De retenir votre esprit dans les empressements naturels et cette pente qu'il a à tout juger, à tout régler, à censurer tout ce qui n'est pas conforme à ses idées, et qui ne s'accorde pas aux dispositions, aux distributions qu'il fait à part lui du temps, du travail. Vous avez conservé dans la maison la manière de voir, d'agir, de se conduire que vous aviez dans le monde; elle pouvait être bonne pour le genre d'occupation auquel vous étiez livrée; elle ne vaut rien dans l'ordre de choses où vous vous trouvez présentement, parce que l'objet en est bien différent. Dans les affaires temporelles, on aime à voir la besogne extérieure s'avancer, parce que tout y est extérieur et matériel; plus on expédie, plus on fait de choses, et plus aussi on fait de profits. Il y a bien quelque chose, en cela, d'applicable à la situation où vous êtes; mais voici ce qui y met une grande différence : c'est

que tout doit être intérieur et spirituel dans votre travail présent; les profits qu'il vous rapporte sont, sur la terre, les grâces de Dieu, et après cette vie, le ciel. Les grâces de Dieu, le ciel, ne vous seront pas donnés en raison et dans la proportion de l'ouvrage extérieur que vous aurez fait. Dieu, qui paie l'ouvrage, ne l'estime pas comme nous, par ce qu'il a d'extérieur, mais par la conformité qu'il a avec sa volonté, et par les dispositions de notre esprit qui cherche à la connaître et à la faire. En général, on ne paie pas un ouvrier pour l'ouvrage qu'il a fait à sa fantaisie et selon qu'il lui a plu; on ne le paie que pour l'ouvrage qu'on lui a commandé et qu'il a exécuté selon les intentions de celui qui le fait travailler. Si vous voulez un salaire pour votre travail, ne faites donc que des ouvrages de commande; car vous courez risque que tous les autres vous restent. Vous aurez bien travaillé; vos magasins seront pleins, et, comme personne ne prendra vos ouvrages, vous mourrez de faim à côté. Tout ce que vous faites est perdu du côté de Dieu, s'il ne vous l'a pas commandé; comptez pour rien l'utilité, l'importance extérieure du travail; regardez comme essentielle la soumission de votre esprit à ce qui vous est indiqué de faire par ceux qui président à vos occupations. Laissez écouler le temps; il s'écoule à grands profits pour vous, quand même vous l'emploieriez à des inutilités, si elles vous sont prescrites. Une inutilité faite par obéissance et par conformité à la volonté de Dieu vaut mieux, et beaucoup mieux, qu'une heure que vous pourriez aller passer au pied de l'autel, en omettant une chose qui vous paraîtrait

peu grave, mais qui vous aurait été recommandée. De cela tirez deux conséquences pratiques : la première, que l'humilité vous empêche de juger vos compagnes sur les dispositions du travail qu'elles font ou qu'elles prescrivent ; la seconde, de ne jamais juger, ni estimer les choses que par le mérite qu'elles tirent de leur conformité avec la volonté de Dieu, quand elles sont faites par obéissance.

Le second objet, c'est la manière dont vous devez vous conduire quand vous rencontrez quelque chose qui est en opposition avec votre caractère, votre façon de voir, vos idées, les jugements que vous portez sur ce qui est bien ou sur ce qui ne l'est pas.

Le bon Dieu permet que vous rencontriez quelque chose qui vous déplaît, qui vous contrarie, qui vous offusque, qui vous scandalise même. Or, qu'avez-vous pensé et dit quand vous vous êtes rencontrée dans ces circonstances-là ? Je ne peux pas voir cela ; je ne peux pas me plier à cela ; je ne peux pas me faire à l'humeur, aux manières de cette Sœur, je ne peux pas supporter des choses si opposées à ce que je désirerais que l'on fit ; je ne peux pas être témoin de quelques torts, de quelques fautes ou du moins de choses qui me semblent être telles. Tout cela me fait trop de peine, me coûte trop ; je ne peux me sauver ici, il faut que je m'en aille !

Comme si l'état que Dieu a choisi pour chacun de nous devait être exempt de peines, de tentations, de dangers, où nous n'aurions rien à prendre sur nous, aucun effort à faire, et où la pratique de la vertu, de la perfection chrétienne, nous serait toute naturelle, toute facile et n'exigerait jamais que nous ayons à nous

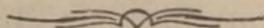
tenir en garde, à veiller, à nous défendre, à faire de grandes mortifications intérieures ! Oh non, il n'y a pas d'état, de situation, où l'on n'ait toutes ces choses à éprouver ; on ne peut aller au ciel sans victoires, par conséquent sans combats.

Cette illusion où vous avez été ne proviendrait-elle point de ce qu'en venant dans une maison religieuse, vous vous êtes imaginée que vous rencontreriez toujours la vertu sans voile, sans ombrage ; qu'elle brillerait partout à vos yeux de la clarté la plus pure, et qu'il vous en coûterait peu pour la pratiquer vous-même, parce que vous n'auriez qu'à réfléchir les rayons dont elle vous envelopperait ? Hélas ! vous aviez l'idée du Ciel : la vertu y règne sans contrariété ; mais il n'en est pas de même de la vertu de la terre : elle n'est qu'effort, elle n'est que peine. Si la peine et l'effort cessent un moment, la vertu s'éclipse sous les nuages de notre faible humanité. Il faut donc nous supporter les uns et les autres dans notre commune misère ; il faut nous entr'aider ; il ne faut ni nous scandaliser, ni nous en vouloir. Quoique nous tendions à la perfection, y parvenons-nous ? Que de faiblesses, de lâcheté, d'amour de nous-mêmes, se trouvent encore renfermés dans notre cœur, paraissent même au dehors ! Nous siérait-il de reprocher aux autres nos propres défauts ?

Une autre source d'illusions encore dans les erreurs de votre esprit, dans les jugements que vous portez sur les uns et les autres : êtes-vous toujours bien assurée de leurs intentions ? Connaissez-vous toujours les raisons secrètes qu'elles peuvent avoir pour agir d'une manière qui vous étonne ? N'y a-t-il pas d'or-

dinaire plus de témérité dans votre jugement que de fautes dans l'action que vous jugez ? Que de risques de vous tromper et, par conséquent, quelle foi pouvez-vous avoir en tous ces jugements ? Prenez donc une résolution sur ce second objet, au lieu de dire : « Je ne peux me sauver ici, » parole funeste, qui ne peut vous avoir été inspirée que par l'ennemi de tout bien ; car quel tort elle vous a fait ! Tout occupée de l'idée de chercher un autre état, vous ne l'aurez pas été assez, à beaucoup près, d'acquérir les vertus de celui où vous êtes. Que de mois précieux de votre noviciat sont perdus ! C'est cette perte si importante qui m'a engagé à vous proposer une retraite. Dites-vous dorénavant, chaque fois que vous rencontrerez quelque chose qui vous offusquera et vous fera de la peine : Dans quelque état que Dieu m'appelle, il faudra que j'y pratique la patience, l'humilité, la douceur, la charité. Pratiquons-la donc maintenant. Dans quelque état que Dieu m'appelle, il faudra que j'y supporte des défauts dans le prochain, que je me plie à son caractère, que je renonce à mes lumières, à mes jugements, à moi-même, que j'agisse contre mes goûts, que je me conforme à la volonté des autres ; que je m'abstienne de juger leurs actions, que je me soumette à obéir à des Supérieurs, quelle que soit leur conduite et leur manière d'être à mon égard, quelque opposées que soient leurs prescriptions à mes idées. L'intention positive de Dieu est que je fasse tout cela. Ce qui doit donc m'occuper en ce moment, c'est de m'appliquer à la pratique de telle ou telle vertu, Dieu ensuite fera le reste ; et il saura bien, sans que je m'en mêle autrement, m'ouvrir une voie pour par-

venir à l'état où il me veut. C'est dans ces dispositions, ma chère Sœur, que vous devez sortir de votre retraite, ou bien le but en serait entièrement manqué. Faites-en la règle de votre conduite, la matière de vos résolutions, le sujet d'une petite réflexion, chaque matin, dans votre oraison, et, chaque soir, celui de votre examen.



CHAPITRE LXII.

Le secret de la vie spirituelle. — Qu'il faut se mettre sous la direction des pensées de la foi. — Bonheur de cet état.

Vous voilà rapprochée de Dieu, ma chère Sœur, placée tout près de lui, tenant à lui par une conscience pure, délivrée de tous ses embarras, éclairée sur ses doutes, fixée dans ses incertitudes, par une volonté décidée de consacrer à son service les jours qu'il vous réserve sur la terre, tenant à lui par un vif sentiment de reconnaissance pour la bonté avec laquelle il a exaucé les prières que vous lui avez adressées depuis longtemps, et avec laquelle il remplit aussi à ce moment votre âme de toutes les consolations de sa grâce, de toute la force de l'espérance, de toutes les douceurs de la confiance, de toutes les richesses des vérités de la foi, devenues si présentes à votre esprit. On est bien fort quand on est ainsi rapproché de Dieu, quand, pour ainsi parler, on touche du doigt ses bienfaits, quand on le sent lui-même dans le contentement qu'on éprouve et qu'on respire en quelque sorte en sa présence. Aussi tout le secret de la vie spirituelle et de l'avancement dans la perfection me semble tenir au rapprochement de notre esprit avec Dieu. On ne peut pas penser à lui et ne pas agir pour lui, sentir un peu vivement le prix qu'il attache à

une peine que nous prenons, et refuser de la prendre ; goûter les douceurs de son amour, et ne pas les payer par quelques sacrifices. Personne, en nous abordant, ne nous fatiguerait, ne nous ennuerait, si nous savions lire sur elle le passeport que Jésus-Christ lui a donné, et conçu à peu près en ces termes : « Moi, votre Sauveur, je vous envoie, à vous Sœur..., ma fille, mon épouse, une telle : recevez-la, écoutez-la, parlez-lui comme si c'était moi ; tout ce que vous ferez pour elle, je le tiens fait à moi, et ce sera moi qui vous le rendrai. » Oh ! alors, que cette personne serait la bien venue ! De quelle charité, de quelle bonté vous useriez envers elle ! Si vous étiez obligée d'employer à son égard un peu de sévérité, elle serait telle que cette personne saurait bien discerner le mouvement de zèle et de charité qui vous animerait, d'un mouvement qui exprimerait l'ennui, l'impatience ou l'humeur. Ceci s'applique à tout. Avec des pensées puisées ainsi dans la foi, tout ce qui nous entoure, personnes et choses, tout ce qui fixe notre attention, tout ce qui détermine nos jugements, prendrait à nos yeux une autre forme, une autre physionomie, et ferait sur nous une toute autre impression.

La foi est le grand correctif de la nature. Avec la foi, je n'entends pas la foi en spéculation, mais la foi pratique, qui règle et régit nos pensées et nos actions ; avec la foi, nous sommes les hommes de Dieu, de l'éternité ; sans la foi pour motif et pour règle, nous ne sommes plus que les hommes de la nature et du temps. Avec la foi, nous sommes régis par le Ciel ; c'est de la même source que sort le bonheur qui

comble les saints dans le ciel, que dérivent les préceptes qui règlent notre conduite sur la terre. Le même Dieu qui règne dans ses saints pour leur suprême félicité, le même, dis-je, règne pour sa gloire et leur mérite dans les hommes de la foi sur la terre. Sans la foi, nous voilà à la merci de nous-mêmes, et nous ne sommes pas, malgré toute notre raison, toute la justesse d'esprit que nous pouvons avoir, toute la volonté pour le bien que nous aurons tâché de nous créer à nous-mêmes, un ennemi bien redoutable à toutes les petites passions qui sont en nous. Quand je dis petites, c'est par rapport à leur objet, car elles ne le sont jamais, quel que soit celui-ci, par rapport à leur effet et à l'agitation qu'elles mettent dans l'âme. Réduits à nous-mêmes, jamais nous ne pourrions nous mettre à l'abri des préventions et des ombrages, jamais nous ne saurons démêler les ruses et les finesses de l'amour-propre ; nous serons infailliblement dupes des illusions qu'il produira en nous ; nous nous justifierons à nous-mêmes, sous les faux prétextes qu'il nous suggérera, les choses qui déplairont à Dieu, qui seront contraires à ses intérêts, et nous en viendrons peu à peu à commettre des fautes volontaires, et que nuls prétextes n'excuseront, même à nos yeux ; jamais, sans l'appui de la foi, nous n'aurons de victoires un peu complètes sur nous-mêmes, nous ne ferons que des accommodements avec nos penchants pour nous procurer quelques moments de repos, et encore d'un repos bien incomplet, car tous ces accommodements ne nous satisferont jamais parfaitement ; ils laisseront toujours la porte ouverte à des craintes, des incertitudes sur notre vraie situation à l'égard de

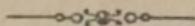
Dieu. Ces craintes diminuent le courage et les forces, et on retombe ainsi dans un état où il n'y a rien de bien décidément pour Dieu que des regrets de n'être pas assez à lui et des demi-volontés d'y être davantage.

Mettez-vous donc bien sous la direction de la foi. Vie intérieure, vie de la foi, vie du juste ; toutes ces expressions signifient la même chose. Ainsi, qu'en vous tout vienne de Dieu par la foi, et fin, et moyen ; car il ne suffit pas de se proposer une excellente fin pour faire une bonne œuvre ; il faut encore que les moyens que l'on emploie soient ceux que Dieu veut. Que tout en vous retourne à Dieu par le zèle et le parfait renoncement à vous-même. En toutes circonstances, dites-vous : « Qu'est-ce que Dieu m'apprend sur cette chose ? Que demande-t-il de moi ? » Si cette chose est pénible, si elle demande le sacrifice de la volonté, du caractère, du goût, de l'amour-propre, oh ! que celui qui fait réflexion que Dieu la lui demande, que l'homme de la foi a de force pour se soumettre ! Il sort de lui-même, de ses propres pensées, de ses petites affections humaines, pour entrer dans les pensées de Dieu, pour être affecté comme lui, pour ne faire qu'un avec lui, et par là il sait être bien moins l'homme de la nature, froissé dans ses goûts et ses inclinations, que l'homme de Dieu, se réjouissant avec lui de la gloire qu'il reçoit de nos œuvres laborieuses ; et, de cette sorte, il se dépouille tout à la fois, et il s'enrichit ; il se renonce et il se possède, il s'humilie et il se glorifie, il s'abaisse et il s'élève ; la foi lui fait éprouver tout cela dans le même temps et par la même action. C'est ainsi qu'elle

soutient le courage et qu'elle opère la persévérance.

Ainsi, vie de la foi.

Se rappeler cette résolution plusieurs fois dans la journée; en faire le sujet habituel de ses examens et de ses confessions; en demander la grâce dans chaque communion, les rendre un peu fréquentes; car c'est tout particulièrement en recevant au dedans de soi l'auteur et le consommateur de la foi, qu'elle deviendra la vie de notre âme. La fréquente communion vous soutiendra contre cette pente au relâchement et à la tiédeur vers lesquels la nature nous entraîne de toutes ses forces. Enfin, si l'on se surprend à se laisser aller encore à écouter et à suivre la nature, s'affliger, sans doute, mais sans découragement, se relever promptement, s'imposer chaque fois une pénitence, et s'affermir dans ses résolutions.



CHAPITRE LXIII.

Eviter l'inquiétude et le scrupule dans l'accusation de ses péchés. — Ne pas tenter l'impossible. — Obéissance au confesseur. — Préjudices causés à l'âme par les scrupules. — Avis particuliers.

Par la grâce de Dieu, ma chère Sœur, vous voilà placée sur la voie de la perfection religieuse. Dieu, par sa grande bonté, a détruit de son côté l'obstacle qui s'opposait à ce que vous vous approchassiez de lui aussi près qu'il le désirait ; il a ébranlé ce mur de crainte, de frayeur, d'embarras, que le démon, en se servant de votre imagination, de votre conscience même, avait tenté d'élever entre Dieu et vous. Le premier coup a été porté par le bon Dieu ; mais il a voulu vous laisser à vous-même quelque chose à faire pour opérer l'entière destruction de cet obstacle. Ce Dieu, en venant à votre rencontre, en s'offrant à vous, veut que vous puissiez dire, en le possédant : Il est ma conquête ; il est le fruit de mes efforts ; il est le prix de ma constance et de mon travail ; afin que par là vous vous attachiez davantage à lui et que vous éprouviez tout le courage que donnent les succès. Quelle bonté de la part de Dieu !

Vous en avez obtenu, des succès ; j'en jouis moi-même à ce moment, car, en écrivant ceci, j'éprouve

la satisfaction de me sentir porté à vous dire : Continuez, ma Sœur, à vous avancer, conduite par la docilité et la confiance, vers la perfection à laquelle Dieu vous appelle ; suivez la voie que vous tenez ; croissez en piété, en dévouement, en amour pour Dieu, par l'effet soutenu de la docilité et de la confiance. Que j'éprouve bien, en vous parlant ici, un autre sentiment que lorsque j'avais à vous dire toujours : Vous vous égarez, ma chère Sœur ; vous prenez une fausse voie. Vous avez de la crainte de Dieu, du désir de le servir ; vous voudriez l'aimer, le glorifier, et par ces sentiments mêmes, vous vous éloignez de lui. A défaut de pouvoir les détruire en vous, le démon les détournait de l'objet vers lequel ils tendaient naturellement, pour leur donner une direction qui les rendait stériles et inutiles au bien. La crainte filiale devenait en vous une crainte de servitude et de tourment. L'amour pour Dieu n'apportait que du bouleversement dans votre esprit lorsqu'il fallait s'approcher de lui et le recevoir ; le goût de la sainteté se consumait en embarras de conscience ; le désir de donner une parfaite intégrité à vos confessions s'épuisait en des examens inquiétants et infructueux, en des doutes sur la suffisance de vos accusations, en des perplexités sur ce que vous pensiez devoir dire, sur ce que vous ne croyez pas avoir assez exprimé. Le sacrement de pénitence, cette source de tranquillité et de consolations pour tous les chrétiens, était pour vous une source d'inquiétude, d'anxiété et de découragement. Tel était le malheureux état où le démon était parvenu à vous retenir ; état non-seulement fâcheux, parce que l'on n'avance pas, mais

dangereux encore, parce que l'âme, privée de consolations, d'espérance, de confiance, reste bien isolée, bien dénuée, bien désarmée, bien faible et, par suite, bien exposée. Elle peut mourir de faim, de pauvreté avec d'abondantes richesses, parce qu'elle les emploie en inutilité et frivolité : tel que celui qui oublie, dans l'emploi qu'il fait d'un argent considérable, le pain nécessaire à sa nourriture, meurt de faim au milieu d'un amas de choses frivoles et superflues. On ne dira pas qu'il meurt de misère, car l'or et les diamants reluisent autour de lui ; mais il meurt de mauvaise administration ; il meurt par le faux emploi qu'il a fait de ses richesses.

Ne reconnaissez-vous pas en vous bien des traits de ressemblance avec cet homme ? Dieu vous a donné de grands biens ; vous avez reçu de lui des grâces bien particulières, d'heureuses dispositions naturelles, des inclinations vertueuses, du goût pour la piété, la crainte d'offenser Dieu, le désir de le bien servir et de le bien aimer ; à quoi avez-vous employé tous ces trésors ? Vous en avez fait une grande dépense pour vous procurer une satisfaction que vous n'avez pas obtenue, et que vous n'obtiendrez jamais : celle de pouvoir croire que vous êtes parvenue à l'état de la grâce par la suffisance et la plénitude de vos confessions. Ces confessions consumaient tout votre temps ; elles absorbaient toutes vos facultés ; elles étaient l'objet de toutes vos pensées. Vous y dépensiez, pour continuer à me servir des mêmes expressions, tout ce que le bon Dieu vous avait donné de biens, de grâces, de crainte de lui-même, de bonne volonté, de désir de vertus. Toujours occupée

de cet objet, plus vous y réfléchissiez, et plus il vous semblait que vous aviez de choses à dire, et que vous n'aviez pas dites ; et plus s'accroissait l'embarras de les dire, et plus votre âme s'enfonçait dans l'obscurité de ses idées et la détresse de ne pouvoir les rendre, et plus le trouble, la peine, le découragement, augmentaient. C'était, hélas ! tout le fruit de ce trop constant et pénible travail ! Quelle vie d'amertume et de tribulation que celle-là ! Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la perte et l'inutilité de tant de souffrances et de rudes travaux ; c'est l'obstacle qu'ils formaient à votre avancement dans la perfection chrétienne.

Tout en désirant, ou plutôt en me réjouissant de vous en voir délivrée, ma chère Sœur, ce n'est pas que je veuille, à Dieu ne plaise, diminuer dans votre esprit l'estime que vous devez avoir pour ce grand et consolant acte de notre religion, le sacrement de pénitence, ni vous détourner des soins justes, raisonnables que nous devons apporter à le bien recevoir. Au contraire, c'est pour vous faire obtenir plus sûrement les grâces que Dieu a attachées à sa réception, que je désire vous voir substituer des moyens plus justes, plus efficaces à ceux que, par erreur, vous avez longtemps et inutilement employés. Et d'abord, persuadez-vous qu'il vous est impossible de comprendre vous-même et, à plus forte raison, d'exprimer en détail la suite et la généalogie de vos idées et tout ce jeu de l'imagination, dont les mouvements si prompts, si variés, sont à peine aperçus par notre âme, tant, dans la rapidité de leur succession, ils y laissent peu de traces. Dans cette multitude

d'impressions si légères, que l'on n'a, pour ainsi dire, fait qu'entrevoir, on ne peut pas se répondre s'il y a eu un acte de la volonté ou une simple perception de l'entendement; si une idée a été produite, ou par le goût qu'on y avait, ou, comme il arrive quelquefois, par la crainte elle-même qu'on avait de l'avoir. Et tel est encore un effet de cette crainte quand elle nous trouble, qu'elle nous fait douter de tout, qu'elle dénature tout. Elle nous présentera, par exemple, un sentiment d'estime, de confiance envers quelqu'un et innocent en lui-même comme une sensibilité coupable, parce que nous y trouverons quelque goût, quelque contentement. Que d'affections de l'âme dont on ne saurait démêler les motifs, et dont on ne peut juger la moralité! Quelquefois on croira avec raison que l'on n'a donné aucun consentement à une idée; puis, si l'on vient à y réfléchir, à vouloir en faire un examen approfondi, on croira qu'on a donné ce consentement; on confond les idées passées avec les idées présentes, et on finit par ne savoir plus quelles idées on a eues, ni où l'on en est.

Ce n'est pas en vous seulement que je prends cette théorie sur nos idées; c'est en moi, c'est en tout autre; c'est en tous les individus qui appartiennent à notre nature humaine. Maintenant, si nous allons nous persuader que pour faire une bonne confession, il faille rendre compte en détail de toutes ces choses, et avec une exactitude qui nous ôte toute crainte de nous être trompés, et qu'en ce genre l'omission de quelques fugitives circonstances, ou une erreur, est un obstacle à la grâce du sacrement, qui pourra

espérer de l'avoir reçue ? Quelle consternante condition que celle de nous tous tant que nous sommes ! Oh ! ce n'est certainement pas celle où nous a placés un Dieu assez bon et qui a voulu notre salut jusqu'au point de mourir pour nous obtenir les moyens d'y parvenir !

Pour tirer de ceci une conséquence pratique, bornez-vous, dans vos confessions, d'abord aux faits, aux omissions, aux paroles sur lesquelles nous pouvons avoir une connaissance certaine. Quant à ce qui se passe dans notre intérieur, soit pensées, soit affections contraires à la charité, à l'humilité, à la chasteté, à la foi, etc., s'il paraît évident qu'elles sont le fruit de l'attention, de la volonté, on s'en accuse, sans trop s'attacher, comme je l'ai dit, aux petites circonstances, aux imperceptibles accessoires qui les ont accompagnées, et qui ont à peine effleuré l'âme. Surtout n'en faites jamais un examen sérieux ; laissez-les en masse, vous gardant bien de vouloir les ranger par ordre, mais les accusant en gros sous la formule : tel que Dieu m'en voit coupable. Que si cette formule ne vous contente pas entièrement, comme cela devrait être cependant, ajoutez, si vous voulez : Il s'est passé encore au dedans de moi bien des pensées, des sentiments que quelquefois je crois être involontaires, et quelquefois j'en doute. Dans ce doute, il me semble que je devrais exprimer toutes ces idées. Mais leur nombre, l'état de confusion dans lequel elles sont dans mon esprit, l'embarras de savoir comment m'y prendre pour les rendre et les expliquer, me retiennent. Alors, vraiment, vous en direz plus, vous expliquerez plus clairement, vous en ferez plus connaître

à votre confesseur que si vous lui parliez de tout cela, pendant des heures entières, avec toute la sagacité, la perspicacité de la personne la plus expérimentée. Je crois maintenant vous bien connaître : chaque fois que je vous entends, je m'ajoute à moi-même, comme si je l'entendais de votre bouche : Peut-être m'a-t-elle dit des *oui* pour des *non*, ou des *non* pour des *oui*; ce n'est pas dans l'intention de tromper ni de rien cacher; ce n'est pas elle qui a répondu; c'est le trouble, c'est la crainte; c'est l'état de peine, de contraction, de détresse, dans lequel son âme était placée. Je tiens donc pour dit tout ce que vous voudriez dire; par conséquent, je tiens toutes les confessions que vous avez faites près de moi pour entières et parfaitement entières. Je sais tout ce que vous n'avez pas dit comme ce que vous avez dit.

J'espère que toutes ces considérations vous paraîtront aussi justes qu'elles me le paraissent à moi-même, et qu'avec l'aide de Dieu, elles vous délivreront de tous les tourments dont vous avez été trop longtemps et trop à votre préjudice la victime. Vous ne serez donc plus la dupe des tentations du démon qui, pour arrêter vos progrès dans les vertus religieuses, concentrait toutes vos facultés vers un seul point, et un point non-seulement inutile, mais préjudiciable. Vous ne devez pas douter que l'état dans lequel vous avez languï ne soit le fruit des artifices du démon, car on lui attribue toujours, et avec raison, toutes les dispositions nuisibles qui ne sont pas en nous l'effet de la corruption du cœur, de la dépravation de l'esprit et de la mauvaise volonté. D'après ces règles, tous vos troubles sur vos confessions et qui vous ont

tant nui, ne peuvent venir que de lui. Dès lors que vous connaissez la mauvaise source d'où ils sortent, pourraient-ils faire encore quelque impression sur vous et vous arrêter dans votre marche?

Travaillez aussi à vaincre cet effroi pusillanime et puéril qui s'empare de vous au moment où vous mettez le pied dans le tribunal, et qui vous ferme la bouche, parce qu'il obscurcit tout à coup vos idées. Pourquoi cette frayeur? Que va-t-on dire en confession? Raisonnez-vous un peu vous-même. Sont-ce ses hauts faits, ses bonnes œuvres, ses sacrifices, les victoires que l'on a remportées sur ses passions, dont on va présenter le brillant et consolant tableau? Non, le confesseur n'est point préparé à un pareil récit; il s'attend, au contraire, à recevoir l'humiliante exposition de toutes les misères, les faiblesses, les infirmités de la nature humaine, auxquelles le pénitent a malheureusement participé. Eh! que trouve-t-il en cela qui l'étonne beaucoup? Hélas! ne reconnaît-il pas par lui-même, lui qui appartient aussi à la nature dégradée, toutes les inconséquences, les absurdités, les extravagances qui se passent dans la tête d'un homme, plus dans les uns, moins dans les autres, mais dont le principe est également en tous, de telle sorte que le confesseur, s'il n'a pas commis lui-même les péchés dont le pénitent s'accuse, ne peut que dire : Grâces à vous, ô mon Dieu! car, par moi-même, j'aurais été capable d'en faire bien davantage! L'aveu que l'on fait en confession, tout humiliant, tout mortifiant qu'il est déjà par lui-même, n'est-il pas cependant accompagné d'un soulagement que l'âme sent naître en elle, d'un calme de la conscience,

qui tempère ce qu'il y a de pénible ; la paix et la confiance renaissent à mesure que cet aveu se fait. Il est déjà par lui-même un indice de renoncement au péché ; il en est une expiation, il exprime autant qu'il satisfait le désir de recouvrer la grâce ; il est un témoignage de l'existence de la crainte de Dieu en nous, et il devient la source des plus douces consolations ; il semble qu'on se retrouve innocent de tout ce dont on s'est déclaré coupable ; et, dans l'incertitude dans laquelle nous vivons si nous sommes en état de justice ou de disgrâce, s'il est quelques motifs de confiance et de sécurité, c'est bien dans le sentiment de la peine que nous éprouvons, des efforts courageux que nous faisons pour conquérir l'amitié de Dieu, qui ne laisse jamais le moindre sacrifice sans récompense, que nous les trouvons.

Enfin, ma chère Sœur, vous avez le désir, la volonté d'être à Dieu de tout votre cœur ; vous tenez déjà de sa bonté cette première disposition ; vous aimez à entendre parler de Dieu, de son service, de la vertu, des objets de la piété chrétienne ; vous vous trouveriez, et avec raison, heureuse si vous pouviez vous croire agréable à Dieu, qu'il ne vît point de péché en vous, et qu'il tirât vraiment sa gloire de vos actions. Pour parvenir à cet état, si justement digne de votre ambition, vous avez senti qu'il fallait purifier votre conscience, par le sacrement de pénitence, de toutes les fautes qu'elle avait à se reprocher. Jusque-là, c'était convenablement procéder ; mais qu'est-il arrivé ? Le sacrement de pénitence, qui nous est donné comme un moyen d'aller à Dieu, est devenu pour vous comme votre fin ; vous vous

êtes arrêtée à ce travail, qui a absorbé tous vos soins, toute votre sollicitude, en un mot toutes les facultés de votre âme. Je le répète encore, afin d'ajouter ce nouveau motif, que vous tirez de votre expérience propre, à tous les raisonnements que je viens de faire pour vous déprendre de ce piège du démon, dans lequel vous avez donné : si vous n'avez pas fait tous les progrès dans la vie religieuse que vous étiez à même de faire, si vous ne vous êtes pas approchée de Dieu d'aussi près qu'il vous en donnait les moyens, et cependant en sentant toujours le désir de vous avancer vers lui, c'est donc parce que vous n'avez pas suivi la route que vous deviez suivre ; donc il faut en changer, donc il faut que vos confessions, vos examens, soient faits d'une manière différente de celle dont ils l'ont été, puisqu'elle n'a pas produit l'effet que vous en attendiez. Par conséquent, au lieu de vous occuper toute la semaine de la manière dont vous vous confesserez le samedi suivant, et dont vous vous êtes confessée le samedi précédent, laissez de côté ce travail, et occupez-vous de la pensée de Dieu, de le servir, de diriger vers lui vos œuvres, de les lui offrir, d'en purifier assez le motif pour qu'il daigne les agréer ; occupez-vous de vous faire un moyen de résistance aux différentes tentations qui peuvent se présenter, de la pensée de la gloire de Dieu que vous procurez par là, et de la satisfaction de lui donner une preuve d'amour et de préférence. Ne laissez pas, autant que vous le pourrez, passer une occasion de pratiquer quelques actes d'humilité. Combattez tous les retours sur vos confessions, quelque vives que soient les craintes qui vous reviennent sur ce sujet,

par la pratique des vertus bien réelles, bien solides, de docilité, de soumission, d'obéissance envers vos supérieurs qui vous l'ont défendu. Dites à Dieu : Mon Dieu, je renonce à toutes ces idées, à tous ces examens, à toutes ces inquiétudes, quelque évident qu'il me paraisse que je doive m'en occuper, parce qu'il me paraît plus évident encore que je dois vous obéir. Croyez-vous, ma chère Sœur, qu'en y procédant de la sorte, Dieu permettra que vous vous égariez, que vous fassiez de mauvaises confessions ? Oh ! non. Des actes de vertu, de renoncement à soi-même, des sacrifices d'obéissance peuvent-ils conduire à des sacrilèges ? Des confessions préparées ainsi vous donneront bien une autre sécurité que celles qu'on prétend préparer à force d'examens, de travail et de crainte. C'est Dieu qui prépare lui-même les premières, et c'est nous qui préparons les secondes. Quelle différence dans l'ouvrier ! Elle est la même dans l'ouvrage.

Pareillement, rappelez-vous quel a été l'effet des idées qui vous ont toujours occupée au sortir du tribunal. Votre habitude était de vous livrer à un nouvel examen, plus compliqué que celui qui avait dû précéder la confession, parce qu'il avait un double objet, savoir, les fautes que vous aviez commises, et la forme dans laquelle vous les aviez accusées. Vous aviez par là même deux sujets d'inquiétude, qui étaient de savoir si vous vous étiez bien connue et si vous vous étiez bien accusée. Or, si l'un des deux suffit pour troubler tout à fait votre âme, jugez de ce que devaient produire les deux réunis. Aussi, votre esprit s'embrouillait tellement sur tout ce que

vous aviez réellement dit, sur tous les oui et les non sortis de votre bouche, que souvent vous croyiez n'avoir pas dit ce que vous aviez réellement dit; toutes les peines qui en résultaient pour vous étaient bien graves et bien dures, et ce n'était encore là que le moindre mal. Elles arrêtaient l'essor des sentiments de reconnaissance, d'amour, d'union avec Dieu, qui vous auraient attiré l'abondance de ses grâces; elles vous empêchaient de goûter le bonheur, de le recevoir, de le posséder au dedans de vous; elles éteignaient la confiance, l'espérance; elles enlevaient à la piété toute sa tendresse et toutes ses douceurs; elles ôtaient à la prière sa ferveur et son efficacité; elles privaient Dieu de l'hommage d'une juste réparation de vos fautes, qu'il aurait trouvée dans les regrets et les repentirs, dans les résolutions et le ferme propos que l'amour et la crainte filiale lui auraient offerts, et que le trouble changeait en inquiétude, en terreur, en découragement. Quel préjudice pour votre âme! Maintenant, je l'espère, rien n'interrompra plus l'entretien si consolant, si encourageant, si fortifiant, que Dieu vous permettra d'avoir avec lui. Laisant de côté toute inquiète recherche sur vos fautes et vos confessions, vous irez droit à Dieu, dont la tendre bonté, l'infinie patience, le cœur si paternel, connu, médité par vous et vous remplissant d'amour et de confiance, vous auront fait goûter combien le Seigneur est doux. Vous éprouverez ce qu'il vous annonce de lui-même, qu'il se présente avec gaieté, c'est l'expression de l'Écriture, *hilariter*, à tous ceux qui le cherchent dans la sincérité et la simplicité de leur cœur. Vous ne serez plus comme

un esclave qui ne veut voir que les chaînes qu'il a portées, les impressions qu'il en a reçues, et qui refuse d'élever les yeux vers la main bienfaisante qui les a brisées, ni les arrêter sur les riches ornements qu'elle a mis à leur place; la matière de vos confessions ne sera plus le crucifiant sujet d'un examen de peur, de bouleversement, qui éteint tout sentiment filial; mais le souvenir de vos fautes, de vos erreurs, de vos irrésolutions, vous présentera la mesure de la commisération de Dieu, et excitera de plus en plus votre reconnaissance pour lui et votre dévouement à un si bon Maître.

Plus vous sentirez combien Dieu est bon, son joug léger, son service satisfaisant, ses consolations puissantes, ses soins pour ses serviteurs aimables et attentifs, plus vous l'aimerez, plus vous vous attacherez à lui; et plus vous sentirez que c'est un besoin pour vous de l'aimer et de le servir, plus aussi votre foi s'animera. N'allons pas chercher les fondements de notre foi ailleurs que dans le service de Dieu, dans son amour, dans la pratique de la vertu. C'est par là, bien plus que par des raisonnements, que la foi prospère et s'affermi. Notre sainte religion est toute dans le cœur et dans les sentiments. Oh! que la foi nous devient chère quand elle ouvre dans notre cœur une source aux plus douces, aux plus parfaites jouissances, quand elle présente à notre amour un objet aussi capable que Dieu l'est de satisfaire ce vif sentiment; quand elle verse sur les blessures de l'âme et sur ses peines le baume des divines consolations, quand elle tempère les douleurs présentes, quand elle charme les tristesses du moment par l'es-

pérance du bonheur à venir, dont elle nous fait une si magnifique description, en même temps qu'elle nous en assure la possession; quand elle nous apprend que nous sommes moins encore les créatures de Dieu que les enfants d'un Père tout puissant, qui nous aime, qui se plaît à nous contempler, qui s'honore de tout ce que nous faisons pour lui, à qui nous pouvons parler à chaque instant, qui reçoit avec contentement pensées, paroles, actions, en un mot tout ce que nous dirigeons vers lui, qui veille sur nous, qui ne permet pas que rien nous arrive que nous ne puissions faire tourner à notre plus grand avantage! Quel besoin, alors, nous avons de croire, et quel fondement Dieu donne à la foi dans nos cœurs!

L'ennemi le plus dangereux de la foi, après la corruption du cœur, c'est l'inquiétude, le trouble, le découragement, qui en arrêtent les saintes et religieuses affections; c'est un état bien insupportable que celui où l'on regarde comme inutiles toutes les tentatives que l'on fait pour aller à Dieu. L'âme ne peut vivre dans ce malheureux état, et le démon se présente alors pour chercher à l'en tirer, en lui offrant un affreux soulagement dans les pensées du néant; et bien qu'il ne réussisse pas à détruire la foi dans cette âme peinée, il obtient du moins d'accroître encore son trouble par de nouvelles épreuves, de diminuer le mérite de ses œuvres, en rendant moins vive, moins sensible, l'affection pour Dieu qui les animerait.

Laissons de côté tout vain raisonnement, toute fatigue d'esprit, tout travail pénible, dans lesquels vous iriez vainement chercher des lumières pour

vous connaître et pour connaître Dieu. Vous devez être bien convaincue, non-seulement de l'inutilité, mais de la fausseté et du danger de tous ces moyens. Cherchez Dieu par une autre voie, qui est essentiellement la bonne, qui ne vous trompera pas; cherchez-le par les œuvres, par des actes de vertu; par la docilité, la simplicité, l'obéissance, le renoncement à toutes vos idées, l'abandon, la confiance aux personnes qui sont près de vous les organes du bon Dieu. Tâchez de bien faire vos prières, vos méditations, vos lectures; cultivez la piété, qui répand tant de douceur dans les âmes. Recourez à la Sainte Vierge dans tous vos besoins spirituels; entretenez soigneusement votre dévotion envers Marie, que vous avez le bonheur d'avoir pour patronne; consacrez-vous à elle par un culte spécial, travaillez sous ses auspices, rappelez-vous souvent la présence de Dieu, rapprochez-vous de lui par toutes vos œuvres. Qu'à la sainteté de vos motifs, à la pureté de vos intentions, au vif désir de procurer sa gloire et de parvenir à l'aimer de tout votre cœur, il reconnaisse que toutes vos actions lui appartiennent, qu'elles sont faites pour lui; et que, content de vous, il vous fasse croître en amour pour lui, en vertu, en sainteté et en zèle, pour travailler efficacement à la gloire de son nom, à l'édification du prochain, au soulagement et au salut des pauvres malades, et arriver par là à votre propre sanctification.

CHAPITRE LXIV.

De la contrition et de ses marques.

Vous voudriez être assurée que le bon Dieu s'est contenté de votre contrition, et qu'elle a été suffisante pour vous faire recevoir la rémission de vos péchés dans le sacrement de pénitence. C'est là le secret de Dieu, qui ne vous sera pas révélé dans ce monde. Nous ne pouvons interroger sur cela que la miséricorde de Dieu, et elle ne nous répondra que par la voix de notre confiance dans ses bontés infinies, dans sa propitiation et son amour. Cette voix ne nous rassurera jamais au point de nous ôter toute espèce de crainte; de là vient que l'Apôtre nous dit que c'est dans la crainte et le tremblement que le salut s'opère. Dieu l'a voulu ainsi. Soumettons-nous, craignons; mais que l'espérance soit égale à la crainte. Or, nous sommes fondés à espérer que Dieu est satisfait de nos regrets lorsque, nous plaçant sous ses yeux et en présence de la pensée de ses châtimens et de ses récompenses, nous pouvons lui dire, par exemple : O mon Dieu ! si le passé était encore en mon pouvoir, s'il m'était donné de rappeler ces moments où je me suis livrée à des préventions, à des mécontentemens; où, tout occupée de moi, je ne voyais des choses que par les petites peines qu'elles

me causaient, et qui m'absorbaient, qui me confondaient à tel point que je n'étais presque plus touchée de ce qui vous intéressait vous-même en tout cela; où je ne pensais qu'à moi, qu'à soulager mes ennuis par de misérables petits dépités qui refroidissaient en moi la charité, la piété, le goût pour votre service, qui me faisaient prendre des tons qui resentaient l'humeur, le mécontentement, dans lesquels j'étais plongée; qui blessaient la charité et qui donnaient si peu d'édification; qui me faisaient parler d'une manière à laisser connaître la petite aigreur qui était dans mon cœur et à la faire passer dans celui des autres; où, en un mot, je n'étais plus cette fille docile, cette épouse fidèle et sensible dans laquelle vous vous complaisiez; du moins où je n'agissais plus comme telle. Oh! s'il m'était donné de rappeler ces moments-là, je ne les passerais pas de même; ils ne seraient pas ravis comme ils l'ont été à votre gloire et aux œuvres de la reconnaissance que devaient m'inspirer, et que je sens présentement se ranimer dans mon cœur, les grâces et les bienfaits sans nombre que j'ai reçus de vous, surtout cette grande patience dont vous avez usé et dont vous usez encore à mon égard, etc.

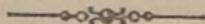
Je tiens pour certain, ma chère Sœur, que votre cœur ne désavoue aucun des sentiments que je viens d'exprimer, et leur existence en lui me semble être une preuve morale de contrition. Peut-être ne les éprouvez-vous pas aussi vivement que vous le désireriez. Mais le désir vif que vous en avez suppléé à la vivacité de ces sentiments eux-mêmes, d'ailleurs bien réels en vous. Ne soyez pas trop étonnée de n'en être

pas touchée, dans ce moment, au degré où Dieu vous fera la grâce de l'être par la suite. Des fautes qui ont été un peu habituelles, auxquelles l'âme s'est trop accoutumée, ne peuvent pas produire d'abord ces regrets cuisants, cette horreur naturelle qu'exciterait une faute grave qui ne serait pas dans la voie de nos inclinations, telle, par exemple, qu'un vol de propos délibéré, une calomnie volontaire qui aurait porté un grand dommage au prochain, etc. N'exigeons pas, pour nous rassurer sur la suffisance de notre contrition, cette vive et sensible émotion de l'âme. Quoique nos regrets la laissent dans un état plus calme, moins agité, ils n'en sont pas moins réels et suffisants. Ce sera à mesure que vous vous corrigerez de vos fautes ordinaires, et qu'elles vous seront devenues moins familières, que vous en connaîtrez mieux la laideur, et que vous concevrez des regrets plus prononcés de les avoir commises.

Ce qui vous rassurera davantage sur la suffisance de votre contrition, ce sera le changement que vous reconnaîtrez en vous à l'égard de vos fautes ordinaires. L'Évangile nous dit que c'est par le fruit que l'on juge de l'arbre. Quand on fait une chose en parfaite connaissance de cause, il est clair qu'on a la volonté de la faire. L'action est la preuve la plus certaine de l'affection de l'âme, parce que l'effet prouve la cause. Quand on combat avec soin, avec peine une inclination, il est clair qu'elle déplaît, qu'on ne la veut pas, qu'on n'est plus dans les mêmes sentiments où l'on était quand on y a cédé. La résistance actuelle prouve donc qu'on se repent de s'être laissé aller autrefois, car si ce souvenir ne donnait pas de regrets,

pourquoi prendrait-on de la peine pour ne pas succomber encore; par conséquent, plus la résistance est forte et plus la peine que l'on prend est grande, plus le regret est vif et réel. Donnez-vous, ma chère Sœur, cette preuve si consolante, si encourageante de la sincérité de votre contrition.

Mais évitez un autre inconvénient. N'allez pas croire que la contrition, quand elle est vraie, donne la mort aux penchants, et qu'on ne doive plus se sentir porté aux fautes qu'on regrette d'avoir commises. Erreur très-décidée et dangereuse. Vous sentirez reparaître en vous tous les penchants qui vous déplaisent. Hélas! ils obtiendront encore de vous quelque chose, sans que pour cela votre contrition en ait été moins réelle; autrement il s'ensuivrait qu'il n'y aurait jamais eu de contrition d'une faute dans tous ceux qui l'auraient commise encore, quand même ils auraient combattu longtemps, remporté des victoires et diminué beaucoup le nombre de leurs chutes, et que, par conséquent, ils n'auraient jamais reçu valablement l'absolution. Préservez-vous de toute erreur de conscience en cette matière, de tout scrupule. Cherchez Dieu avec simplicité et confiance; combattez le combat du Seigneur, et pour prix de vos victoires, il accroîtra vos regrets, il vous en donnera le sentiment, et il doublera, il triplera vos forces pour le bien servir.



CHAPITRE LXV.

Craintes exagérées sur la communion. — Combien elles sont nuisibles. — Il faut les combattre et obéir au confesseur.

Qu'espérez-vous donc, ma chère Sœur, de votre manière d'agir et de votre persévérance dans vos idées? Voulez-vous donc, tout décidément, vous diriger vous-même et juger d'après vos lumières, si vous êtes digne, ou non, d'approcher de la sainte Table? Vous tiendriez-vous plus forte de votre jugement que de celui d'un confesseur, et plus confiante en vous-même que dans ses avis et ses ordres? Combien cette conduite serait déplacée, téméraire, présomptueuse dans tout chrétien! et combien ne l'est-elle pas davantage dans celle qui embrasse la voie de devenir parfaite chrétienne!

Vous redoutez la sainte communion. Sans doute, c'est une action bien grave, bien imposante, et qui exige des dispositions. Mais, d'abord, vous vous en faites une idée qui a besoin d'être rectifiée. Elle ne vous inspire que des sentiments de terreur, d'effroi; vous vous en éloignez parce que le respect que vous avez pour ce sacrement n'excite en vous que de l'épouvante. Il se change en vous en peur, en trouble, en crainte excessive, qui vous ôte jusqu'à la faculté d'agir, de réfléchir, d'écouter et de peser ce qu'on

vous dit. Or, ce ne sont point là, il s'en faut bien, les qualités que doit avoir notre respect pour la sainte Eucharistie. Notre Sauveur ne s'y est pas placé pour nous en imposer par l'éclat de sa redoutable majesté, et nous en éloigner en nous effrayant par le contraste de sa sainteté infinie avec nos misères et nos faiblesses, de sa grandeur avec notre petitesse, de sa gloire avec nos humiliantes infirmités. Considérez les symboles sous lesquels il se couvre ; c'est tout ce qu'il y a de plus rapproché de nous, de plus approprié à nos besoins, de plus utile, de plus nécessaire à l'entretien de notre vie temporelle, le pain. Plus la faim nous presse, plus notre corps éprouve de défaillance, et plus il a besoin de cette nourriture matérielle ; elle n'est pas réservée uniquement à ceux qui sont forts et robustes, elle est non moins préparée à ceux qui sont faibles et débiles et qui ont besoin de reprendre des forces. Dieu a choisi le pain pour en faire la partie sensible de l'Eucharistie, afin de nous donner par là une idée de ce qu'est par rapport à nos âmes, dans sa partie cachée, la chair de Jésus-Christ ; elle est destinée non-seulement à faire croître les parfaits dans la perfection, à les élever toujours de plus en plus, mais aussi à soutenir, à animer les faibles, à les détacher d'eux-mêmes, à faire naître en eux le goût des choses du ciel, en leur donnant les moyens de résister à celui des choses sensibles, à fortifier leurs cœurs contre l'effet d'une trop grande sensibilité humaine, à remplir leur esprit des pensées du Ciel ; à y établir, à y fortifier la volonté de devenir parfait. C'est par elle qu'on acquiert la perfection ; et celui-là se tromperait bien qui penserait que Jésus-Christ n'a

donné sa chair à manger qu'aux parfaits. Si cela était, il faudrait donc avoir lieu de croire que l'on est parfait chaque fois qu'on reçoit la sainte Eucharistie. Or, cette opinion que l'on aurait de soi détruirait par elle-même la perfection, car elle serait bien opposée à l'humilité.

Considérez le sens de l'invitation que Jésus-Christ nous fait d'aller à lui. Nous dit-il : Quand vous serez parvenus à vous décharger de tout le poids des misères humaines ; quand vous ne sentirez plus la force des inclinations de la nature ; quand vous serez dégagés de tous les liens qui vous attachent à la terre, que le vieil homme, en un mot, sera mort en vous, alors vous vous approcherez de moi, et vous viendrez me recevoir dans le sacrement de mon corps et de mon sang ! Oh ! qu'il s'en faut bien que ce soit ainsi qu'il vous invite ! Ecoutez-le nous dire : O vous qui éprouvez tant de fatigues dans les efforts que vous faites pour vous sanctifier ; vous, qui avez tant de combats à soutenir ; vous, dont les bons désirs sont presque toujours frustrés de leur effet par l'empire de votre nature ; vous, dont les résolutions échouent si souvent contre la force de l'habitude et des pensées qui vous dominant ; vous, qui succombez sous le poids du travail, des oppositions, des contradictions, des variations que vous éprouvez et de toutes les peines, les ennuis, les tristesses qui en sont la suite ; vous, en qui il y a tant de volontés différentes, qui revenez à tout instant à vos anciennes idées, qui succombez encore, qui faites tant de fautes, avec la volonté cependant de n'en plus faire et de vous changer ;

Es enfin, telle que vous êtes, venez à moi ; je

vous soulagerai de vos fatigues, je vous donnerai des forces ; je remplirai votre âme de contentement ; je vous ferai trouver le repos dont vous êtes privée. C'est ainsi que Dieu nous invite. Voyez si vous êtes exclue par cette invitation.

Mais, direz-vous : Cette invitation suppose des dispositions, et sont-elles en moi ? Elle exige des dispositions sans doute ; mais quelles sont-elles ? Ce n'est certainement pas l'état de perfection, nous venons de le dire ; ce n'est pas non plus de ne plus ressentir de faiblesses en soi et d'oppositions à la sainteté, puisque Dieu appelle ceux-mêmes qui ressentent tout cela. Ce n'est pas non plus celle de n'avoir jamais commis de fautes ; qui est-ce qui peut s'en flatter ? Serait-ce d'avoir eu récemment des lâchetés, des tiédeurs, des dégoûts, des négligences, des manquements à se reprocher ? Cette circonstance peut être un obstacle, elle peut n'en être pas un. A qui est-ce à en juger ? Il ne peut y avoir de doute sur cela. C'est évidemment à un confesseur à qui on s'est fait connaître et qui peut dire : je comprends assez votre situation ; je sais tout ce qui s'est passé en vous, je le vois clairement. Si un pénitent croyait ses dispositions suffisantes et qu'un confesseur, ne les jugeant pas telles, ne lui permît pas de communier, le pénitent pourrait-il le faire ? De même, si un confesseur juge les dispositions d'un pénitent suffisantes, contre l'avis de celui-ci et qu'il lui ordonne de communier, si celui-ci ne le fait pas, ne commet-il pas, non-seulement un péché de désobéissance, mais de témérité, en préférant son jugement à celui de son confesseur, mais de négligence à l'égard, n'a

grâces de Dieu, en refusant celle qu'il lui fait offrir?

Probablement vous avez encore dans l'esprit cette pensée : Si je m'étais assez expliquée; si mon confesseur me connaissait mieux, il ne me dirait pas de communier ! Avec tous ces *si*-là, on ne vient à bout de rien. Il n'y a pas jusqu'aux décisions de l'Eglise qu'on ne puisse contester par des *si* ; il n'y a pas un hérétique condamné qui n'ait dit : Si on avait voulu m'entendre, me comprendre, on ne m'aurait pas condamné. Si donc, puisque *si* il y a, si vous ne renoncez absolument à tous ces *si* et que vous n'obéissiez pas aveuglément à votre confesseur, vous entrez dans une voie la plus pénible et en même temps la plus dangereuse que je connaisse. Etes-vous donc si difficile à être comprise ? Depuis deux ans que tant de personnes vous examinent, vous suivent, vous écoutent, elles ne vous comprendraient pas, pas même votre confesseur ! Pouvez-vous ne pas comprendre vous-même que c'est une illusion ?

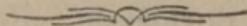
Que manque-t-il donc à votre confesseur pour ne pas vous connaître ? Est-ce le défaut d'intégrité de vos confessions. Je n'en connais pas de si surabondantes que les vôtres. Vous vous trompez encore beaucoup sur les qualités que doit avoir une confession pour être entière. Faut-il pour cela ne rien oublier ? Qui pourrait s'en flatter ? Faut-il rendre compte de toutes les idées, de tous les sentiments que l'on a eus ; en détailler l'origine, la succession, les circonstances, les accessoires, la variété, etc., etc. ? Hélas ! qui pourrait en venir à bout ? Je défierais qu'on pût dire, dans un jour, ce qui a pu se passer dans l'imagination seulement pendant cinq minutes. Ici l'ima-

gination explique l'imagination ; celle du confesseur a bientôt conçu tout ce qui a pu se passer dans celle du pénitent ; et la confession devient entière, non par le fait des paroles, mais parce que les imaginations se sont entendues.

Mais, peut-on objecter encore : Je ne me suis pas assez expliquée par parole ; je n'ai pu faire entrer dans l'esprit de mon confesseur ce qui s'est passé dans le mien, et ma confession manquera toujours d'intégrité, et par ma faute. Je le répète encore, avec des *si*, vous ne finirez rien, vous serez toute votre vie dans des inquiétudes excessivement pénibles, et non moins préjudiciables à votre salut. Toute votre occupation sera de vous tourmenter sur la validité de vos confessions, et ne sera point, ce qu'elle devrait être cependant, de corriger des défauts et d'acquérir des vertus. Ce n'est point en revenant toujours sur vos confessions, mais en cherchant à vous avancer dans les vertus et la perfection de votre état, que vous obtiendrez la paix de votre âme et la grâce d'être en sécurité sur vos confessions, autant qu'on peut l'être.

Que faut-il, après tout, pour assurer, selon le pouvoir que nous en avons, l'intégrité et la validité d'une confession ? Après avoir fait un peu d'examen chaque jour, une demi-heure employée avant de se confesser, soit à faire son examen, soit à s'exciter à la contrition et au ferme propos, est plus que suffisante pour une confession de huit jours. On entre ensuite au tribunal ; on dit ce que l'on se rappelle ; s'il est encore quelque chose que l'on sente qu'on oublie, on le dit ; s'il en est dont on doute ou qu'on ne sache pas s'ex-

pliquer à soi-même, on annonce son doute, comme son oubli et son embarras ; et quand on a dit tout cela avec franchise, sincérité, sans détour ni dissimulation, on est parvenu à toute la certitude qu'on peut avoir sur l'intégrité d'une confession. Si le confesseur fait des questions, on y répond avec simplicité ; s'il n'en fait pas, on peut le prier de nous interroger ; après quoi il ne reste de parti sage que de le croire suffisamment instruit, de s'en rapporter à ce qu'il dira, et de lui obéir. La sécurité et la paix deviendront le fruit de cette conduite. La soumission demeure, dans la circonstance dont je parle, le remède à tout ce qu'il y aurait de défectueux ; et Dieu ne permettra pas que l'obéissance et la docilité égarent quelqu'un.

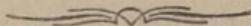


gination explique l'imagination ; celle du confesseur a bientôt conçu tout ce qui a pu se passer dans celle du pénitent ; et la confession devient entière, non par le fait des paroles, mais parce que les imaginations se sont entendues.

Mais, peut-on objecter encore : Je ne me suis pas assez expliquée par parole ; je n'ai pu faire entrer dans l'esprit de mon confesseur ce qui s'est passé dans le mien, et ma confession manquera toujours d'intégrité, et par ma faute. Je le répète encore, avec des *si*, vous ne finirez rien, vous serez toute votre vie dans des inquiétudes excessivement pénibles, et non moins préjudiciables à votre salut. Toute votre occupation sera de vous tourmenter sur la validité de vos confessions, et ne sera point, ce qu'elle devrait être cependant, de corriger des défauts et d'acquérir des vertus. Ce n'est point en revenant toujours sur vos confessions, mais en cherchant à vous avancer dans les vertus et la perfection de votre état, que vous obtiendrez la paix de votre âme et la grâce d'être en sécurité sur vos confessions, autant qu'on peut l'être.

Que faut-il, après tout, pour assurer, selon le pouvoir que nous en avons, l'intégrité et la validité d'une confession ? Après avoir fait un peu d'examen chaque jour, une demi-heure employée avant de se confesser, soit à faire son examen, soit à s'exciter à la contrition et au ferme propos, est plus que suffisante pour une confession de huit jours. On entre ensuite au tribunal ; on dit ce que l'on se rappelle ; s'il est encore quelque chose que l'on sente qu'on oublie, on le dit ; s'il en est dont on doute ou qu'on ne sache pas s'ex-

pliquer à soi-même, on annonce son doute, comme son oubli et son embarras ; et quand on a dit tout cela avec franchise, sincérité, sans détour ni dissimulation, on est parvenu à toute la certitude qu'on peut avoir sur l'intégrité d'une confession. Si le confesseur fait des questions, on y répond avec simplicité ; s'il n'en fait pas, on peut le prier de nous interroger ; après quoi il ne reste de parti sage que de le croire suffisamment instruit, de s'en rapporter à ce qu'il dira, et de lui obéir. La sécurité et la paix deviendront le fruit de cette conduite. La soumission demeure, dans la circonstance dont je parle, le remède à tout ce qu'il y aurait de défectueux ; et Dieu ne permettra pas que l'obéissance et la docilité égarent quelqu'un.



CHAPITRE LXTI.

Défauts du caractère. — Il les faut réformer. — Impatiences. — Jugemens précipités. — Murmures. — Critiques. — Qu'il faut supporter les défauts du prochain. — Motifs et manière de les supporter.

Je suis bien aise, ma chère Sœur, de vous voir faire des réflexions sérieuses sur toutes les causes qui troublent si souvent le calme de votre esprit, qui réveillent en vous toutes les petites humeurs qui vous agitent, vous mécontentent et mettent un si grand obstacle à ce que les grâces de Dieu se répandent sur vous selon toute la mesure de sa bonne volonté, et à ce que vous acquerriez tous les mérites dont il vous a mise à portée de vous enrichir. Quel malheur de perdre tous ces biens ! Profitez maintenant de la volonté que Dieu vous a inspirée de résister fortement à cette habitude, qui devrait déjà être réformée depuis longtemps, de juger, d'apprécier toute chose selon vos idées, de censurer, de trouver mauvais à part vous ce qui n'est pas conforme à votre manière de voir. Habitude qui vous livre nécessairement à l'humeur, à l'impatience, au découragement, qui trouble tout à fait votre bonheur, et dérange considérablement l'économie de votre avancement dans la vertu.

Vous avez reconnu vous-même que ce défaut, in-

dépendamment de ce qu'il s'accroît par l'habitude, est encore du nombre de ceux qui s'augmentent avec l'âge. Si ce qui contrarie votre manière de voir fait aujourd'hui tant d'impression sur vous, qui n'êtes qu'une jeune professe, et sur qui tant de vos Sœurs et particulièrement vos Supérieures ont l'avantage de l'âge et de l'expérience, jugez de ce qui arrivera quand vous serez devenue une ancienne, et que celle qui sera votre Supérieure se trouvera être votre contemporaine ou peut-être plus jeune que vous! Aurez-vous alors la volonté ou même la possibilité de commencer cette utile réforme? Non, sans doute, et il arrivera que ce qui n'est qu'intérieur aujourd'hui, ce qui se passe uniquement au dedans de vous, se passera au dehors. Ce que vous ne faites que penser, vous le direz; d'où il résultera que le petit orage qui ne se fait sentir qu'en vous et à vous, aura un éclat qui se communiquera au dehors. Il se trouvera en quelque sorte deux autorités dans la maison, l'autorité de la Mère, et l'autorité de censure de Sœur... Ces deux autorités se redouteront et se contrarieront nécessairement. Vous en apercevrez les inconvénients, et chaque fois vous en serez aux regrets. Vous passerez la moitié de votre vie à dire et à vous plaindre de ce qui se fera, et l'autre moitié à vous repentir de ce que vous aurez dit et des plaintes que vous aurez faites; par conséquent, vous ne jouirez pas d'un instant de tranquillité et de contentement.

Actuellement, tout défaut dans vos compagnes vous heurte et vous blesse. Si l'une se donne un peu de bon temps à vos dépens, ou sans s'apercevoir que vous ne vous donnez pas la même liberté, et qu'elle

ne devrait pas plus se mettre à son aise que vous, vous vous en apercevez pour elle; vous lui reprochez intérieurement ce défaut de tact, vous en êtes profondément affectée, vous en devenez malheureuse; cette personne finit par vous déplaire, vous ne la voyez plus que sous la couleur d'un défaut qui vous repousse; cependant, vous vous contraignez un peu extérieurement. Mais quand dans quelque temps cette compagne ne sera pas une égale, et qu'elle se trouvera être une novice ou une jeune professe, vous ne vous croirez pas tenue à de grands ménagements, vous ne vous contraindrez pas; vous montrerez au dehors tous les mécontentements, toutes les petites irritations qui se passent aujourd'hui au dedans de vous, et quelle ample matière à des écarts et à des repentirs, et, par conséquent, quelle pénible existence!

Voyez dans ce qui s'est passé la veille de l'Assomption, tout ce que peut produire en vous cette tendance à juger et à censurer lorsqu'un peu d'amour-propre vient s'y joindre. La Mère, selon les lumières que Dieu lui donne pour régir la communauté, avertit ses Sœurs d'une chose qu'elle regarde comme un manquement. La première impression qu'a faite sur vous cet avertissement a été ressentie par l'amour-propre, parce qu'il s'est trouvé blessé d'un avis qui le regardait. La seconde a été produite par le défaut principal dont nous parlons. Vous avez jugé que, pour vous donner cet avertissement, la Supérieure ne devait pas employer le moyen qu'elle a choisi; mais qu'il y aurait eu de sa part plus d'attention, plus de délicatesse, d'égard pour vous, de vous avoir dit en particulier et, sans doute, avec les ménagements con-

venables, ce qu'elle trouvait à reprendre en vous; et parce qu'elle a agi d'une manière différente de celle que vous jugiez convenir, vous avez été troublée, déconcertée, au point de ne savoir comment vous célébreriez la fête de l'Assomption, qui est celle du triomphe de l'humilité de la Sainte Vierge. Faudrait-il donc que Dieu, pour vous accorder ses grâces, pour vous faire connaître ce qu'il désire de vous, employât toujours les moyens qui, à votre jugement, sont les plus convenables, et que, pour communiquer avec vous, pour entrer dans votre âme, il voulût bien s'assujétir à suivre la voie que vous trouvez être la meilleure, sans s'en ouvrir lui-même une à son gré.

Une cause qui nourrit encore en vous cet esprit de censure, ce sont les jugements de comparaison que vous êtes un peu habituée à faire. Sans doute vous rentrez souvent au dedans de vous pour vous rapprocher de Dieu par d'utiles réflexions. Mais n'y rentrez-vous pas souvent aussi pour vous rapprocher de vous-même? Souvent vous comparez votre constance, votre assiduité à la maison, avec les absences, les voyages, les temps de vacance des autres; le travail de votre office avec celui d'une autre; la discrétion, la prudence qu'il vous semble que vous mettez, et, je le veux bien, que vous mettez en effet dans vos démarches et vos paroles, avec quelque inconsidération, quelque irréflexion que vous avez cru remarquer en d'autres; votre continuelle occupation, en un mot, avec le bon temps dont d'autres jouissent, ou qu'elles savent se procurer. Le résultat de ces rapprochements vous montre à vous-même comme supportant le plus

grand poids d'une charge qui vous semblerait devoir être plus également partagée. Une conséquence naturelle de ces parallèles, et *très-naturelle* assurément, est de penser que l'inégalité dans les charges devrait en amener une en votre faveur dans les avantages, et quand, au lieu de cela, il arrive qu'on propose à votre compagne, de préférence à vous, une petite sortie qui vous agréerait, quand on ne considère pas assez l'étendue de vos occupations et qu'on dispose pour quelques moments des Sœurs qui vous secondaient, il en résulte en vous un mouvement de mécontentement, d'impatience, d'humeur, de dépit, d'autant plus fort qu'il vous semble être appuyé sur la justice, et qui va vous exposer jusqu'à la pensée de laisser là l'ouvrage de Dieu, toujours si bon et si juste envers ceux qui le servent.

De là, plus de la moitié de la vie se passe dans un état de trouble, d'agitation, où l'on n'avance pas, où l'on fait, au contraire, de grandes pertes. Que de bons sentiments dans ses prières et ses oraisons, que d'offrandes réitérées de ses actions à Dieu, que de mérites, sont perdus par là ! Je dis la moitié de la vie, car je suis persuadé que si vous aviez fait votre journal il y a un an, il y aurait bien la moitié des jours qui seraient marqués de ces mots : *tristesse, chagrin, abattement*, et combien auxquels il faudrait encore ajouter celui de *découragement* ! Si, ensuite, on retranchait des autres jours ceux où vous avez été calme par défaut d'occasion, combien en resterait-il où la paix de votre âme aurait été l'effet de vos efforts et de votre correspondance à la grâce ?

Admirez, ma chère Sœur, la grande bonté de Dieu

pour vous. Il vous fait connaître toutes les conséquences de ce caractère trop libre, trop indépendant et partant trop difficile, et il vous a inspiré la ferme volonté de le réformer. Correspondez à cette grande grâce; pénétrez-vous de plus en plus de l'indispensable nécessité de cette réforme. Dites-vous bien : *Il le faut, il le faut absolument*, sous peine de compromettre évidemment votre salut. Cette forte conviction sera déjà elle-même la moitié de l'ouvrage. Il ne restera qu'à prendre des moyens efficaces pour l'achever, et j'en ai un qui est bien parfaitement de ce genre à vous proposer.

Dans tout ce que nous faisons, il faut, je ne crains pas de dire nécessairement, que nous y trouvions un certain goût, un attrait, un contentement, une satisfaction, un plaisir, quelque chose, en un mot, qui, nous le rendant agréable sous quelque rapport, nous porte à le faire. Faire volontiers une chose qui nous contrarie; trouver bien ce qui nous fait de la peine, cela est impossible, tant qu'on ne considère que la peine et la contrariété; il faut, pour agir, que nous trouvions ou que nous nous créions à nous-mêmes un motif prépondérant, une satisfaction qui l'emporte sur cette peine et cette contrariété, ou, du moins, qui la contrebalance suffisamment. Ainsi, un malade se soumet à une opération douloureuse par la force de l'espoir de recouvrer la santé. Il s'agit donc, dans le cas particulier dont nous parlons, que vous vous fassiez un motif pour supporter dans les autres les conséquences, les défauts, les actions déplacées, mal conçues, injustes même, que vous y remarquez, et que ce motif soit plus fort que la peine que vous avez à les souffrir patiemment.

Or, ma chère Sœur, vous n'irez pas chercher bien loin ce motif. Vous aimez Dieu, vous en êtes aimée. Tout ce que vous supportez avec patience et charité est un témoignage d'amour, de fidélité que vous donnez à Dieu ; c'est un service d'ami que vous rendez, et à qui ? à Dieu : vous contentez son cœur, vous le faites jouir. Vous acquérez un droit à un service de sa part. Vous trouvez dans l'exercice d'une charitable patience la pratique des grandes vertus de la religion : de la foi, qui nous fait voir Dieu dans le prochain, Dieu recevant le devoir de fraternité, de bonté, de condescendance, que nous lui rendons. D'espérance : c'en est ici la pratique. Quand nous faisons à Dieu le sacrifice de notre caractère, de la satisfaction que nous aurions à lui laisser sa liberté et que nous le contraignons péniblement, n'est-ce pas prouver à Dieu que nous ne voulons point des jouissances que nous nous procurerions à nous-mêmes, mais que nous nous reposons entièrement sur lui du soin de notre bonheur, et en cela lui donner une marque incontestable de confiance dans son amour et d'espérance en sa bonté ? De charité et de charité parfaite : n'en est-ce pas l'exercice plénier que d'excuser, aider, ménager, supporter nos frères pour l'amour de lui ?

Il n'est donc question, ma chère Sœur, que de remplir votre cœur de ces sentiments. Ils prendront la place de ceux que vous y avez pour vous-même ; ils vous aideront au renoncement, à ce renoncement qui est si nécessaire. Ils vous offriront une compensation surabondante à toutes vos peines et à tous vos sacrifices ; quand vous aurez quelque chose à souffrir du côté des créatures, ils vous présenteront un objet

infini de jouissance du côté de Dieu. Tout ce que vous trouverez en tristesse auprès des unes, vous le trouverez en joie auprès de lui. Et ce bonheur ne fera que s'accroître et devenir plus vif et plus sensible par l'habitude de le goûter.

Renoncez donc dès à présent à tout jugement sur la conduite des autres, à toute appréciation sur leur manière de faire et de vivre ; s'il vous vient quelque chose de semblable à l'esprit, ne vous y arrêtez pas, allez tout de suite auprès de Dieu lui en offrir le sacrifice. Surtout ne dites et ne faites rien en conséquence, rien qui ressente la censure et qui annonce que vous avez des idées plus justes sur ce qui s'est fait et ce qui s'est dit, que n'en ont les personnes qui ont parlé ou agi. J'excepte, bien entendu, de cette interdiction les sujets sur lesquels vous avez des conseils à demander, comme aussi les observations utiles que vous pouvez avoir à faire à votre Supérieure, et les réponses franches et simples aux questions qu'elle vous fait ; mais tâchez qu'il y ait toujours de la modestie, de la modération dans ce que vous direz dans ces circonstances ; supportez tout le reste patiemment et en silence. Ne vous animez jamais, même pour vous défendre de quelques torts apparents et qui ne seraient pas réels.

Sachez trouver auprès de Dieu des motifs pour ne pas prendre de l'humeur si une Sœur se donne quelque aisance dont vous vous privez, quelque loisir, par exemple, pour aller à l'église, tandis que vous ne pouvez pas y aller. Oh ! si dans ce cas, et tout en travaillant, vous offriez à Dieu les prières que votre Sœur lui fait, et que tantôt, dans un sentiment de

charité pour elle, vous vous réjouissiez devant Dieu du bonheur qu'elle a d'être en sa présence et que vous le priez de l'exaucer, et tantôt, dans un sentiment d'humiliation sincère, vous vous écriez : O mon Dieu ! mieux vaut pour votre gloire que ce soit ma Sœur qui soit près de vous que moi ; elle sait mieux vous louer, vous bénir, vous remercier, que je ne pourrais le faire ; aidez-la à s'acquitter d'un devoir si consolant ; je m'unis à elle pour vous offrir ses prières ; je vous les adresse aussi en mon nom ; recevez-les de ma part comme de la sienne, bénissez-nous toutes deux, etc. Oh ! comme une vraie piété sait se ranimer elle-même, et tirer parti de tout pour se nourrir, se consoler et acquérir de nouvelles forces ! Croyez-vous, dis-je, qu'en vous conduisant comme je viens de le dire, Dieu vous laisserait perdre quelque chose de ses grâces pour n'avoir pas pu aller vous-même les lui demander à l'église ? Comparez maintenant la conduite que j'ai tracée avec celle de quelqu'un qui se serait livrée à l'humeur parce qu'elle aurait été contrariée dans sa dévotion, et tirez cette conséquence : Cette dernière dévotion n'est qu'une dévotion de goût, de caractère ; la première est la dévotion de la grâce et selon Dieu, et, par conséquent, celle que je veux avoir.

○ Dans tous les cas où vous avez à supporter quelques manquements, quelques défauts d'égards de la part d'une Sœur, deux choses se présentent à votre attention. Voyez quelle est celle qui la fixe plus ordinairement.

La première, c'est ce défaut d'égard lui-même, la liberté que se donne cette compagne, son indisgré-

tion, son irréflexion, son manque de tact pour s'apercevoir de ce qui convient. On raisonne sur cela à part soi ; on en tire des conséquences ; on dit : Voilà une personne qui ne pense qu'à elle et ne s'occupe nullement de ce qui peut être agréable aux autres ; peu lui importe de ce qui leur conviendrait, pourvu qu'elle ait elle-même ce qu'elle désire. Elle manque tout à fait ou d'intelligence pour voir ce qui convient, ou d'attention et d'amitié envers sa compagne pour lui procurer ce qui peut la satisfaire.

Frappé de ces pénibles idées, comment s'empêcher d'avoir de l'impatience, de l'humeur, du dégoût ? Et si encore quelqu'un vient vous dire : Vous avez tort, soyez contente de tout, toujours douce, égale, complaisante, cela n'est-il pas tout à fait insupportable et décourageant ? Oh ! j'en conviens, celle qui s'est mise dans cette situation n'est point du tout en état d'entendre ce conseil.

Mais une seconde chose se présente, dans ce cas même, à votre attention, et produira des résultats bien différents. Quelle est-elle ? Dieu : Dieu, qui veut mettre notre fidélité à l'épreuve ; Dieu, qui veut un sacrifice ; Dieu, qui ne s'est pas retiré du prochain parce qu'il nous fait, peut-être sans le savoir, éprouver une contrariété ; Dieu, qui veut que notre foi soit assez forte pour le voir toujours dans cette personne et l'y servir ; Dieu, jaloux de nos sentiments et qui, par ces petites peines, nous appelle à lui pour y chercher des consolations et des équivalents ; Dieu, en un mot, qui nous fait connaître sa volonté et qui nous met dans le cas, en nous y soumettant, de faire tout ce qu'il y a au monde de plus parfait, et par là de

mériter ses plus précieuses faveurs. Oh ! convenez que celle qui voit ainsi, qui fait toutes ces réflexions, qui cherche à y conformer son caractère, est en état d'entendre et de goûter le conseil dont nous venons de parler.

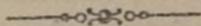
Vous avez encore un autre motif pour supporter charitablement les autres. Je ne ferai que l'indiquer, car cet écrit devient déjà bien long : c'est le besoin que vous avez vous-même de leur charitable condescendance. Vos Sœurs ont des défauts ; mais vous, ma chère Sœur, n'en avez-vous pas aussi ? Croyez-vous, pour ne parler que d'une seule chose, que votre manière d'être avec Sœur... n'a pas quelque chose qui se fait remarquer et qui peut aussi prêter à la critique ? On supporte cela, cependant, sans qu'il en résulte de la part de vos compagnes rien de désobligeant pour vous ? N'avez-vous pas aussi une petite tête qui se monte et s'échauffe bien facilement ? Tout cela vous est charitablement remis par vos Sœurs ; remettez-leur donc de même. Dieu, qui leur demande grâce pour vous, vous demande grâce pour elles ; recevez l'une avec reconnaissance, et accordez l'autre avec générosité. On a bien moins de peine à se faire un motif pour tout souffrir et tout excuser, que l'on n'en éprouve à avaler goutte à goutte et à savourer l'amertume des humeurs qu'on a laissé développer dans son cœur.

Entrez donc, pour l'amour de Dieu, pour assurer votre sanctification par l'humilité, par le sentiment du besoin que vous avez vous-même de tolérance de la part des autres, la réforme complète de votre caractère, en le ramenant, par tous ces motifs,

à la patience, à la douceur, à la bonté, à la condescendance. Quand vous vous serez bien dit : *Il le faut*, je veux absolument acquérir ces vertus, vous serez bien moins tentée des défauts contraires.

Ah ! puissent disparaître ces fréquentes inégalités dans votre esprit, ces jours si nombreux passés dans un état d'abattement, de dégoût, de découragement, où Dieu était si mal servi, le prochain si peu édifié, et vous si peinée ! Puissent le calme et la sérénité des jours à venir assurer à Dieu, de votre part, un service agréable et non interrompu ; et à vous, ma chère Sœur, toute la certitude que nous pouvons avoir ici-bas que Dieu agrée nos efforts et nos sacrifices ! Puisse ainsi le résultat du livre que vous vous proposez, avec tant de raison, d'écrire, vous présenter un sujet de vraie consolation, de puissant encouragement et de solide espérance dans les miséricordes et les récompenses du bon Dieu !

Ainsi soit-il.



CHAPITRE LXVII.

Conservet le calme de l'âme au milieu des embarras et des peines. — Souvent Dieu est plus glorifié par notre patience que par nos succès.

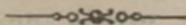
Pourquoi perdez-vous si facilement le calme de votre âme ? Parce que vous êtes attachée trop fortement à votre idée, à votre jugement, l'objet vous en paraît grave, et il l'est en effet ; et c'est par cette raison que toutes vos facultés s'en emparent. D'abord on commence par les motifs spirituels : c'est l'intérêt des pauvres, j'en ai la charge spéciale ; si le pain venait à manquer, quel affreux embarras ! Il ne peut qu'augmenter de prix, et voilà une perte pour les pauvres ; si j'étais froide, indifférente sur cet objet, je manquerais de zèle, je ne m'acquitterais pas comme il convient de la charge que Dieu m'a confiée. Ensuite l'importance de la chose fait que l'on s'y met tout entier ; notre caractère, notre manière naturelle de saisir les choses, notre inclination propre, tout s'empare de l'objet, tout s'en occupe, tout est en travail ; ce qui irrite, c'est de voir que les personnes à qui on suppose de bonnes vues restent cependant, ou du moins ont l'air de rester froides en face de nous, qui sommes tout bouillants ; c'est bien pis encore quand elles semblent nous contrarier et mettre vu

peu de prévention, d'humeur dans leur conduite à notre égard ; l'humeur nous gagne aussi, et, sans nous en apercevoir, elle s'empare de nos bons motifs et elle les travaille et les dirige à son gré ; puis nous voilà à faire les affaires de Dieu comme dans le monde les hommes font les leurs, avec bien de l'agitation, bien du trouble, bien de l'irritation contre ceux qui nous entravent. Ma bonne Sœur, vous êtes vive dans vos pensées ; vous êtes juste, mais ce n'est pas assez, il faut savoir encore supporter une injuste contrariété sans perdre son sang-froid, et demander tranquillement à Dieu qu'il éclaire les autres ou qu'il nous éclaire nous-mêmes.

J'ai toujours remarqué que ce que vous avez le plus à corriger en vous, c'est une sorte d'intérêt un peu passionné que vous prenez aux choses que vous avez jugées justes, et, comme je le dis, de ne savoir pas supporter alors une contradiction. Voilà la source de tous vos petits dépit, de tous vos troubles, de tous vos découragements, de tous vos manques de confiance en Dieu et de toute tentation contre la foi. Et je remarque qu'il faut que Dieu veuille d'une volonté bien ferme opérer cette réformation en vous, en faisant naître si souvent pour vous l'occasion d'y réfléchir et d'y travailler ; voyez comme il vous entoure fréquemment de choses dures, raboteuses, afin que votre caractère, en s'y frottant, devienne doux, poli comme une glace. Dieu vous aime, et il ne veut rien voir en vous qu'il ne puisse aimer. Que savez-vous ce qui l'honorerait le plus, ou de la réussite dans les affaires, ou votre patience, ou l'exercice de votre confiance en lui, ou l'honneur que vous rendriez à sa

bonté, à sa providence par les prières ferventes que vous lui adresseriez, ou l'esprit de soumission à ses dispositions, de pénitence, de mortification, avec lesquels vous supporteriez sans trouble, sans agitation turbulente, la contrariété que vous éprouvez. Ce n'est pas à moi à décider ce qui honorerait le plus Dieu dans ces choses; mais je vois évidemment qu'il veut être honoré par vous, par les sentiments en vous dont je viens de parler, et je vous en félicite.

Au fond, tout se réduit à cela : *honorer Dieu*. Souvenez-vous de votre excellente résolution. Ici, les uns vous contrarient avec humeur, si vous le voulez encore; il vous semblerait qu'ils auraient plus d'égards pour une autre; d'autres vous laissent dans votre peine, ils ont l'air d'y être indifférents; vous êtes menacée de manquer de pain. Tout cela est extrêmement pénible pour ma pauvre Sœur N... Mais Dieu jouit de la gloire qu'elle lui rend au milieu de toutes ces fatigantes circonstances; qu'elle en sorte donc en esprit pour aller partager avec Dieu la gloire qu'elle lui procure; qu'elle se réjouisse avec lui des fruits de sa tristesse et de sa peine!

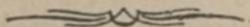


CHAPITRE LXVIII.

Quand les avis sont le plus utiles.

Je vais, ma Sœur, faire avec vous quelques réflexions sur plusieurs des points de la vie chrétienne et religieuse, dans laquelle vous vous êtes renouvelée dans la retraite, et qui m'ont paru plus propres à vous y entretenir. Je désire que vous retrouviez dans ces réflexions quelques-unes des pensées qui ont si utilement occupé votre esprit, et que cet écrit puisse devenir pour vous un petit mémorial de votre retraite. Il vous arrive bien longtemps après, mais ce n'est pas dans le temps de vos solitaires et pieux entretiens avec Dieu qu'il aurait pu vous être plus utile. La voix intérieure de Dieu vous rendait moins nécessaire celle de ses ministres; ce n'est pas non plus dans les moments qui suivent immédiatement ce temps de ferveur et de grâce qu'on a plus besoin de secours étrangers; on vit encore de l'abondance de la nourriture spirituelle que l'on a reçue. C'est plus particulièrement quand le temps, quand les occupations extérieures affaiblissent un peu la vivacité des sentiments intérieurs et la ferveur du dévouement; c'est quand les mêmes résistances de la part de nos penchants, les mêmes obstacles de la nature se font de nouveau sentir et prétendraient fatiguer le cœur, lasser la con-

stance, qu'il est plus à propos de recevoir un secours qui reporte notre esprit au temps où nous avons offert à Dieu, avec tant de joie, le sacrifice de nos inclinations, de nos pensées humaines, de nos goûts naturels. Puisse ce petit écrit vous être de quelque utilité à cet égard ! Puisse-t-il vous aider à vous affermir dans vos bonnes intentions, comme je suis sûr qu'il vous sera une preuve de l'intérêt bien vif, de l'attachement respectueux et sincère, et de tous les sentiments d'une vraie charité dans celui qui vous l'adresse !



CHAPITRE LXIX.

De la piété. — Ses caractères. — Piété d'habitude et piété de sentiment.

Piété signifie tendresse ; tendresse à l'égard d'un père s'appelle piété filiale, envers Dieu c'est tout court piété ; la piété a donc son siège dans le cœur. Le service de Dieu, les actes du culte que nous lui rendons ne sont piété qu'autant qu'ils sont produits par la tendresse d'un cœur envers lui ; sans cela ils sont bien les actes propres de la piété, mais ils ne sont pas la piété elle-même ; ils peuvent être l'effet d'une certaine habitude, mais ils ne sont pas le fruit, si agréable à Dieu, du sentiment ; il est donc bien à propos, pour éviter de fâcheuses illusions, de bien distinguer une piété d'habitude d'avec une piété de sentiment.

Elle est piété d'habitude quand elle ne tient, en quelque sorte, qu'aux actes extérieurs qu'on en fait, et qu'il arrive que lorsqu'on n'a pas le loisir d'y vaquer dans une journée, on l'a passée sans démonstration de tendresse envers Dieu ; elle est piété de sentiment lorsque, bien éloigné de Dieu par les actes ordinaires qu'on a été contraint de faire ou d'omettre, on a toujours été près de lui dans toutes les actions qui ont rempli notre temps.

Elle est piété d'habitude lorsqu'elle a besoin, pour se sentir exciter, du secours de certains accessoires, comme tel lieu, telle époque de la journée, telle fête, tel acte de religion, telle occasion, en un mot ; elle est piété de sentiment lorsqu'elle se manifeste en tout et partout, lorsque c'est elle-même qui crée les occasions, qui les fait naître et qui n'en dépend pas.

Elle est piété d'habitude lorsqu'elle tient tellement aux actes qu'elle a accoutumés, que si elle en est détournée, elle en reçoit un mécontentement qui lui donne un petit dépit, de l'humeur, de l'impatience, qu'elle ne sait contenir et empêcher de se produire au dehors ; elle est piété de sentiment lorsque Dieu n'a rien perdu par la privation qu'elle a été obligée de supporter, et qu'il n'y a eu de changé que la forme dans laquelle elle l'a servi.

Elle est piété d'habitude quand on en pratique les actes parce que c'est l'usage, parce qu'ils ont toujours eu lieu et que chacun les fait ; elle est piété de sentiment quand l'esprit intérieur, la vue de Dieu, le désir de lui plaire, viennent animer toutes les actions qui se rapportent à lui.

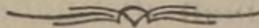
Elle est piété d'habitude quand le recueillement de l'âme n'en accompagne pas les actes, quand nous nous transportons tout machinalement au lieu où ils se passent, quand nous y sommes sans que rien nous frappe assez pour nous faire sortir des pensées qui nous occupaient, et que nous sommes là comme en tout autre lieu, parce que c'est l'heure d'y être ; elle est piété de sentiment lorsque c'est l'âme qui entend le signal qui appelle ou à l'office, ou à la prière, ou à l'examen, et qu'elle y est conduite par le désir de

témoigner à Dieu son amour et d'en recevoir de nouvelles grâces ; lorsqu'elle y est remplie de la présence de Dieu, et toujours dans un nouveau respect devant lui.

La piété d'habitude nous laisse bien froids devant Dieu , souvent bien ennuyés , bien fatigués ; la piété de sentiment est pour nous un foyer de chaleur, une source de force et d'encouragement.

L'une laisse les mains de Dieu fermées et nos cœurs aussi ; l'autre ouvre tout et reçoit dans un cœur dilaté les bienfaits dont les mains de Dieu étaient remplies.

Examinons-nous souvent sur le genre de notre piété envers Dieu ; tâchons de l'animer, de la vivifier par les sentiments de notre cœur, et qu'au lieu d'une piété d'habitude, nous ayons, ce qui est bien différent, l'heureuse habitude de la piété.



CHAPITRE LXX.

De la crainte. — Crainte d'imagination et crainte de conscience. — Caractères qui les distinguent. — Leurs effets différents.

Vous avez de la crainte de Dieu ; mais l'imagination est en vous une faculté extrêmement dominante ; elle s'empare quelquefois de ce sentiment de crainte : elle le ravit à la conscience, à laquelle il appartient, pour s'en échauffer et vous tourmenter sans fruit. La crainte de Dieu dans l'imagination est un tourment infructueux ; la crainte de Dieu dans la conscience est, au contraire, un principe utilement actif. Il est donc important de bien distinguer ces deux mouvements de l'âme, pour arrêter l'un et se laisser conduire par l'autre. Je ne sais si je ferai bien comprendre ma pensée sur la nature de ces deux genres de crainte, l'une que j'appelle crainte d'imagination et l'autre crainte de conscience. Je vais essayer de m'expliquer sur les caractères qui me semblent en marquer la différence. Je dis : la crainte de Dieu est crainte d'imagination quand elle ne fait que nous épouvanter et nous troubler ; elle est crainte de conscience quand elle nous retient et nous corrige.

Elle est crainte d'imagination quand elle n'a, comme tout ce qui est produit par l'imagination, que la durée

du moment, et que l'effet en est borné à bouleverser notre esprit; elle est crainte de conscience quand elle est permanente et qu'elle influe, sans nous troubler, sur notre conduite.

Elle est crainte d'imagination quand son insupportable vivacité nous ôte, pour ainsi dire, la réflexion, et qu'elle disparaît cependant et s'évanouit à la moindre distraction qui survient; elle est crainte de conscience quand l'inquiétude qu'elle nous cause nous laisse assez de présence d'esprit pour faire choix des moyens propres à l'apaiser, pour sentir la nécessité de les employer et en user avec confiance.

Elle est crainte d'imagination quand elle est produite par une chose, peut-être bien légère en soi, qui, dans le temps où elle s'est passée, n'a que bien faiblement fixé notre attention, et peut-être moins encore notre volonté, mais qui, s'enflant dans notre esprit lorsque tout à coup elle vient à s'y retracer, nous semble être une énorme masse, nous jette dans l'épouvante et nous glace; elle est bien crainte de conscience quand elle fait qu'on se reproche une résistance à la grâce, à l'inspiration de Dieu, et que, touché de ce malheur, on se sent déjà un peu rassuré par la promesse que l'on se fait à soi-même, et que l'on offre à Dieu, d'être plus vigilant, plus exact, plus fidèle par la suite.

Elle est crainte d'imagination, en un mot, quand elle nous présente tout perdu; elle est crainte de conscience quand elle nous présente tout comme réparable, et qu'elle aide à nos efforts en nous laissant pour soutien l'espérance et la confiance en Dieu.

Reprenons à l'imagination tous les droits qu'elle

enlève à la conscience ; ne nous troublons pas à la vue de nos fautes et à la pensée de la justice de Dieu. La conscience, que seule il faut écouter, ne nous inspire point de craintes qu'elle ne place à côté l'espérance qui les tempère : c'est à cela que nous les reconnaissons toujours. Ne nous arrêtons donc pas aux vaines terreurs, aux fantômes de l'imagination ; mais livrons-nous aux craintes raisonnables et chrétiennes qu'une conscience délicate nous inspire ; ces craintes nous conduiront à aimer Dieu. Elles seront vraiment filiales, et deviendront non-seulement de puissants motifs pour nous animer dans le bien, mais encore une lumière sûre pour nous le faire connaître.



CHAPITRE LXXI.

De la simplicité religieuse.

Puisque par notre vocation nous sommes appelés d'une manière particulière à suivre notre divin Sauveur et à imiter ses vertus, nous devons nous appliquer à acquérir cette belle simplicité, si chère à son divin Cœur. Si la simplicité règle notre extérieur, elle en bannira toute espèce de détours, de déguisement, de gêne, nous faisant agir d'une manière naturelle, aisée, sans affectation ni prétention. Si cette aimable vertu dirige notre intérieur, quelle paix, quel calme n'y apportera-t-elle pas ! Elle nous mettra au-dessus du respect humain, des vaines recherches de nous-mêmes, et, nous faisant aller droit à Dieu, elle bannira les troubles, les inquiétudes qui pourraient naître d'une fausse humilité ou de quelques vices humains, parce que, n'ayant qu'un seul objet, qui est Dieu, nous n'aurons aussi qu'une seule vue, c'est-à-dire que nous verrons Dieu dans tout, et tout dans Dieu. Nos pensées se porteront vers lui, nos désirs, nos affections se fixeront en lui ; notre volonté sera dans la sienne ; et, dès cette vie, nous pourrons en quelque sorte nous reposer dans le sein de Dieu.

CHAPITRE LXXII.

Funestes effets des amitiés particulières.

Autant la charité chrétienne est sainte dans ses principes et salutaire dans ses influences, autant les amitiés particulières sont souvent empoisonnées dans leurs sources et funestes dans leurs effets. Les Supérieures veilleront donc à ce qu'il ne s'en introduise point dans la communauté, sous quelque prétexte que ce puisse être ; et quand elles en auront découvert quelques-unes, elles les en banniront avec tout le soin possible.

Des sympathies naturelles dans le caractère et la manière de penser, des prétextes de consanguinité, quelquefois des vues obliques, souvent des raisons de piété, mais presque toujours d'une piété mal entendue, des liaisons contractées dans le monde, des motifs de curiosité, des principes de cabale, et une infinité d'autres causes ordinairement contraires au détachement et à l'abnégation, sont communément les sources d'où découlent les amitiés particulières. Elles tendent à renverser l'ordre établi dans les maisons religieuses, à y introduire le relâchement ou la singularité, à empêcher qu'on n'y tende à la

perfection chrétienne, et quelquefois à y attirer de plus grands maux encore.

C'est dans ces sortes de sociétés de goût et de choix, que l'on s'explique avec toute liberté sur le compte du prochain ; que l'on divulgue tout ce que l'on en sait ou ce qu'on en soupçonne, que l'on décide de l'estime ou du peu de cas que l'on doit faire de lui, de ses actions, de ses démarches, de ses intentions même les plus secrètes : d'où résultent des sympathies ou des antipathies naturelles, une attention plus particulière à examiner la conduite d'autrui, plus de facilité à la mépriser et à s'expliquer hardiment sur les défauts qu'on croit y remarquer, une diminution de charité, qui ouvre aisément la porte à l'indifférence, à la mésintelligence et même à la haine.

C'est aussi dans ces sociétés isolées que l'on se permet de traiter avec légèreté, pour ne rien dire de plus odieux, la conduite des Supérieurs et des confesseurs, d'interpréter en mauvaise part leurs intentions, de censurer leurs démarches, de comparer désavantageusement les uns aux autres : de là l'esprit d'insubordination, d'arrogance et de cabale, dont les suites sont si désastreuses dans les maisons religieuses. On s'y explique souvent aussi avec la même liberté sur la règle, dont on trouve certains points gênants, peu sages et mal assortis aux circonstances : de là le mépris des constitutions religieuses, le relâchement et quelquefois l'infidélité à sa vocation.

Le monde a quelquefois aussi sa part dans ces conversations amicales. On se plaît à raconter ce qu'on a vu dans le siècle, les habitudes ou amitiés

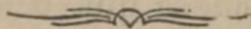
qu'on y avait contractées, le genre de vie auquel on y était occupé, la liberté dont on y jouissait, la fortune qu'on y possédait, les espérances heureuses qui y annonçaient un avenir agréable. Tous ces discours retracent vivement l'image du monde, le font aimer, regretter, rechercher, et ne peuvent inspirer que le dégoût de l'état religieux.

On se plaît encore à communiquer jusqu'à son intérieur à ses amis. En conséquence on déploie sous leurs yeux ses répugnances, ses peines, ses affections, ses goûts, quelquefois même jusqu'aux secrets les plus cachés de la conscience. Et comme l'amitié ouvre la voie à l'imitation, les manières de penser, les façons d'agir, les peines intérieures, tout, jusqu'aux imperfections et aux défauts, devient réciproque et commun. De là, quelle opposition à la perfection à laquelle doivent constamment tendre des âmes religieuses !

Il est aisé de voir que les amitiés particulières conduisent encore à l'esprit de singularité, autre défaut essentiel qu'il importe également beaucoup de bannir des communautés religieuses.

Les personnes qui sont atteintes de cette maladie spirituelle (car c'en est une très grande), sont peu propres à vivre dans des maisons religieuses. Quelquefois elles veulent se distinguer en tout : leur façon de penser, leur manière d'agir, leur sont particulières. Ce qui est commun et ordinaire leur déplaît, et elles le censurent aisément. La règle la plus sage leur paraît défectueuse, du moins à certains égards ; elles ont peine à s'y soumettre. Leur dévotion est souvent aussi capricieuse que leur manière de voir les objets est

singulière. Enfin, comme l'orgueil est ordinairement l'âme de la singularité, celle-ci est difficile à guérir, et les effets qu'elle produit sont aisément d'une très grande conséquence pour les établissements religieux.



CHAPITRE LXXIII.

De la volonté de Dieu. — Qu'il faut la chercher en toutes choses. — Dispositions nécessaires pour la connaître.

Vous avez l'intention bien formelle de chercher en tout à connaître la volonté de Dieu ; vous seriez désolée de penser que vous faites le contraire, ou seulement tout autre chose que ce que Dieu veut que vous fassiez, et vous êtes bien résolue de vous éviter ce vrai sujet d'affliction. Cette précieuse connaissance est le prix dont il paie la sainte indifférence sur toutes les choses temporelles à laquelle il fait parvenir quelquefois les saints ; mais il l'accorde aussi aux sollicitations des âmes droites et simples qui travaillent à se dépouiller d'elles-mêmes, quoiqu'elles ressentent encore en elles des goûts et des volontés humaines.

Dieu aime en nous la simplicité qui naît d'une humble défiance de nous-mêmes et de l'insuffisance reconnue de nos lumières ; ayons avec lui la candeur de cet enfant qui, embarrassé sur ce qu'il doit faire ou ce qu'il doit répondre, regarde avec attention son père ou sa mère, pour tâcher de lire dans leurs yeux ce qu'il convient qu'il fasse ou qu'il dise ; est-il à craindre que les parents de cet enfant lui refusent dans ce moment la direction que sa simplicité et sa

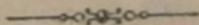
confiance leur demandent? Non; mais, d'un autre côté, le moindre geste, un clin d'œil de leur part, suffira à cet enfant attentif pour reconnaître leur volonté : voilà tout à la fois un motif de confiance et un modèle de conduite. La voix dont Dieu se sert quand il veut faire connaître ses volontés n'est pas celle qu'il emploie quand il veut briser les cèdres et ébranler le désert. C'est une voix douce, qui ne l'emporte pas sur le choc tant soit peu tumultueux de nos inclinations et de nos goûts ; quand l'âme désire vivement une chose, si petite soit-elle ; quand elle en redoute trop une autre, qu'elle est trop affectée de ce qui lui plaît ou lui déplaît, la voix de Dieu, qui parle sans bruit, ne peut fixer son attention. Quelquefois même Dieu se tait, pour l'honneur de sa parole, qui ne serait pas écoutée, ou, s'il parle encore, la voix de nos inclinations, se mêlant avec la sienne, l'étouffe, puis elle tente de l'imiter. On croit entendre la voix de Dieu, et ce n'est que celle de la nature ; et, par l'effet de cette fâcheuse illusion, on se justifie, on sanctifie en quelque sorte l'impulsion de sa propre volonté ; on trouve aisément des raisons pour croire que ce que nous voulons, Dieu le veut. On lui demande, il est vrai, de nous éclairer ; mais si l'on n'a pas des sentiments assez soumis, assez neutres à l'égard de l'objet sur lequel on sollicite ses lumières, pourra-t-on en apercevoir la clarté ? Quelquefois ne craint-on pas aussi que Dieu ne se déclare pour ce qui nous plairait le moins, et, dans ce cas, est-on heureusement disposé à connaître ce qui lui plairait davantage ? Car il faut que Dieu soit parfaitement le maître, et nous parfaitement disposés à obéir, quoi

qu'il prescrive et nous fasse connaître. Pour espérer qu'il nous manifestera ses intentions, il faut encore qu'il soit le maître d'en choisir les moments, et que nous ne le devancions pas par trop d'empressement et de vivacité.

Pareillement quand on consulte les hommes, prenons garde qu'un goût déjà formé pour une chose ne fasse qu'en leur parlant et, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir, on ne conduise leurs idées et on n'amène la décision que l'on désire. Pour juger nous-mêmes de notre bonne foi et de notre impartialité dans nos consultations, examinons si nous procédons dans le cas où l'un des partis à prendre nous plaît plus que l'autre, comme dans ceux où nous sommes parfaitement indifférents sur le choix entre les deux.

Dans toutes les choses qui n'exigent pas une prompte détermination, ne nous hâtons pas; renvoyons au lendemain ce qui peut être différé jusque-là. Dans celles qui ne souffrent aucun délai, après nous être recommandés à Dieu, décidons-nous selon nos lumières et notre connaissance, et quel que soit l'événement, soyons tranquilles sur la part que nous y aurons eue. Dans tous ces cas, disons, comme saint Vincent de Paul : « Mon Dieu, je vous ai recommandé cette affaire, j'ai pris conseil, c'est tout ce que je pouvais faire. » J'ai dit : Soyons tranquilles sur la part que nous y aurons eue; mais que cette tranquillité sur ce qui nous regarde personnellement ne nuise pas à l'intérêt que nous devons y prendre sous le rapport qu'elle a avec la gloire de Dieu. Ajoutons un motif de zèle pour cette divine gloire à celui de l'intérêt de notre conscience, dans les prières et les con-

sultations que nous faisons pour connaître la sainte volonté de Dieu. Quelquefois n'arrive-t-il pas qu'en consultant, on ne pense qu'à soi, à se délivrer d'une incertitude, d'une perplexité qui inquiète la conscience. On aime à suivre les avis de ceux que Dieu nous a donnés pour guides, parce qu'alors notre démarche n'est plus sur notre compte, quels qu'en soient les résultats; nous n'avons point personnellement à en répondre, ni d'examen à faire sur ce sujet; ce motif est bon, sans doute; mais si, contents de notre sécurité personnelle, nous nous y reposons; si, tranquilles sur ce qui nous concerne, les suites de notre action perdent trop dans notre esprit de l'intérêt que nous devons y prendre par rapport à la gloire de Dieu, n'aurons-nous pas lieu de craindre que l'amour que nous avons pour nous ne l'emporte tout à fait sur notre amour pour Dieu, que notre sûreté ne nous fasse oublier sa gloire, et notre intérêt personnel les siens propres? Ainsi, tâchons de connaître toujours la volonté de Dieu et de la faire, non-seulement pour l'acquit et la paix de notre conscience, mais pour que Dieu en soit mieux servi.



CHAPITRE LXXIV.

De la pauvreté religieuse. — Occasions et manière de la pratiquer.

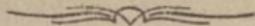
Vous n'éprouvez aucune des incommodités, des privations un peu sensibles de la pauvreté. Ce n'est que dans de petits détails que vous pouvez en observer quelques pratiques. Plus ils sont bornés, plus vous devez être exacte à ne pas les laisser échapper. Ne manquez donc aucune des précieuses occasions d'acquérir une conformité avec Jésus-Christ sur un point qui lui était si cher, qu'il estimait, car il le faisait remarquer. « Les oiseaux du ciel, disait notre Sauveur, ont leurs nids, les renards ont leurs tanières, et je n'ai pas un lieu où reposer ma tête. » Ce fut l'état où il passa les trois dernières années de sa vie. Pendant les trente ans qui les précédèrent, il vécut dans l'atelier d'un ouvrier, aidant par son travail à pourvoir au nécessaire et sans doute au strict nécessaire de la famille où il voulut vivre; il était né dans une étable; en naissant, il avait été déposé dans une crèche; il mourut sur une croix, dans le plus complet dénuement; sa croix et sa pauvreté furent les seuls biens qu'il laissa à ses disciples; voilà le modèle de la pauvreté dans toute sa rigueur et sa perfection.

C'est à vous, à votre zèle, à votre industrieuse

piété, à l'estime que vous faites d'une conformité avec Jésus-Christ, d'en saisir les traits qui sont à votre portée pour vous en orner. Les occasions s'en présentent assez fréquemment, un peu d'attention et de bonne volonté vous les feront aisément apercevoir. Par exemple, on ne vous prévient pas dans ce qui pourrait vous être agréable ou commode, on ne s'empresse pas de vous éviter une peine, un peu de travail, un petit assujétissement; il vous semble qu'on est moins aux petits soins avec vous que d'autres ne le sont avec une autre Sœur. Vous êtes malade, vous croyez voir qu'on ne s'intéresse pas à votre souffrance autant qu'on le devrait; on vous laisse seule, on a peu d'assiduité auprès de vous, on vient peu vous visiter, on diffère de vous apporter les choses qui vous sont prescrites, on vous fait attendre, on vous oublie, on vous néglige : toutes circonstances qu'une fidèle épouse de Jésus-Christ sait apprécier; elle les supporte en silence, bénissant le divin Epoux de l'avoir mise dans le cas d'acquérir quelques conformités avec lui, d'être un peu traitée comme un pauvre et d'avoir, comme les pauvres, des besoins à supporter. Ainsi, pour ne pas perdre de la gloire et du mérite de ce titre de pauvre qui lui est si cher, parce que c'est celui de son Epoux, elle se borne à ce qui est nécessaire à sa santé, elle refuse absolument tout ce qui n'est propre qu'à flatter le goût et la délicatesse, plus heureuse dans les sentiments que la piété lui inspire que dans la recherche des jouissances qui plairaient à ses sens.

Elle évite aussi une recherche excessive, un travail trop soigné pour tenir dans une propreté exquise, soit

les lieux qu'elle habite, soit les meubles qui lui servent. Tout cela s'approcherait plus, à son gré, de la délicatesse que de sa chère pauvreté. Elle aime mieux inspirer l'édification que d'exciter une vaine admiration dans ceux qui viendraient se mirer dans des meubles devenus brillants à force de bras et de travail. Oh qu'un meuble un peu négligé et qui ressemble davantage au meuble d'un pauvre lui plaît bien plus ! Elle s'en sert, je pourrais dire avec dévotion, parce qu'il lui représente un peu ce qu'elle pense qu'étaient les meubles qui servaient au ménage de Jésus, de Marie et de Joseph.



CHAPITRE LXXV.

De la persévérance. — Moyens de persévérance. — Avis pour se corriger de ses défauts.

C'est sans doute un précieux avantage qu'un bon commencement. C'est une grande grâce de Dieu que d'être mis sur la voie de faire le bien, d'en sentir l'importance, d'en concevoir le désir et d'avoir déjà la main à l'œuvre. C'est être placé dans le chemin de la félicité éternelle; mais elle est encore éloignée. Il y a bien des pas à faire, bien des fatigues à supporter, des peines à endurer, des difficultés à surmonter, pour arriver à cet heureux terme. Ce ne sera cependant qu'à l'extrémité de la carrière que nous jouirons du fruit des travaux, des peines, des ennuis, que nous aurons supportés en la parcourant. Ce ne sera qu'au dernier jour du voyage que nous recevrons le salaire de la fatigue de tous ceux qui ont précédé. Quelle perte si, après tant de travaux soutenus avec courage, nous venions à nous lasser, et que, rebutés par des obstacles qui se renouvellent sans cesse, et contre lesquels il faut lutter toujours et bien péniblement, nous abandonnions cette route sûre, mais difficile, pour prendre quelques-uns de ces faux chemins qui la croisent et qui nous engagent à les suivre par la facilité qu'ils nous présentent, c'est-à-dire si nous

venions à rentrer dans nos anciennes et si commodes habitudes, si nous nous replacions sous l'empire facile de notre caractère, de nos inclinations, de nos goûts naturels. Les résistances continuelles lassent, à la fin; on s'abandonne, par l'amour du repos; on tombe, et une chute décourage. Voilà les deux grands obstacles à la persévérance que nous avons à redouter et contre lesquels nous devons nous efforcer de nous prémunir.

Or, en premier lieu, on se rebute moins des peines auxquelles on s'attend, que l'on a prévues, je dis plus, que l'on a voulues avec réflexion et en connaissance de cause, qu'on ne se rebute de celles qui sont imprévues et qui nous surprennent. Quand donc l'humeur, les impatiences, les dégoûts, les lassitudes, nous rendront si pénible la fidélité à nos résolutions, sachons nous dire : Qu'y a-t-il qui m'étonne dans ce que j'éprouve? N'ai-je pas prévu tout cela d'avance, et ne me suis-je pas dévoué à le supporter avec courage?

En effet, pendant la retraite on a examiné à part soi la cause des chutes que l'on a à se reprocher; on a reconnu que la force de ses inclinations et de ses penchants d'une part, de l'autre la faiblesse de la résistance qu'on leur a opposée, la lâcheté dans les combats fréquents que l'on a eu à soutenir contre soi : ce crucifiement du vieil homme, avec ses passions, ses désirs et ses goûts, comme s'exprime l'Apôtre, dont on n'a pu supporter la douleur, ont produit cette foule de fautes dont on a gémi devant Dieu pendant ces saints jours; on a rapproché cette conduite molle, lâche, sensuelle, des châtimens dont Dieu men-

ceux qui n'auront pas su se surmonter eux-mêmes, et des récompenses promises aux résolutions courageuses et à la fermeté dans leur accomplissement. On a jugé sa conduite à la clarté des grandes vérités, et l'on n'a pas hésité de se dévouer pour l'avenir à toutes les mortifications, à tous les crucifiements, à toutes les résistances coûteuses et pénibles qu'impose la nécessité bien reconnue, bien sentie, de se soustraire à des châtimens, et de mériter des récompenses infinies. Lors donc que les tentations se présentent, que les petites passions nous troublent, que l'humeur et le caractère redoublent d'efforts pour recouvrer leur influence, et que par là ils rendent moins pressants, moins sensibles, les motifs sur lesquels nous avons résolu notre changement, rappelons-nous au moins combien nous les avons trouvés frappants, décisifs, impérieux quand nous les avons considérés, aidés par la grâce de Dieu et éclairés par sa lumière. Ne peut-on pas se dire, même alors : Toutes les puissances de la nature, du démon, qui me tourmentent dans ce moment, tout le penchant que j'ai à y céder, ôtent-ils quelque chose à ce que les jugemens de Dieu ont d'effrayant, à ce que ses châtimens ont de rigoureux et d'épouvantable, à ce que ses récompenses ont de délicieux et d'infini ! Tout cela subsiste tel que je l'ai reconnu, quoiqu'à ce moment j'en sois moins frappé. J'agis donc contre mes propres lumières et comme un insensé, si, cédant aux tentations que j'éprouve et qui n'auront qu'un moment, je m'exposais à la haine, aux châtimens de Dieu et à la perte de ses récompenses. Ainsi, en usant des grâces que nous aurons toujours, en excitant un peu

notre bonne volonté, les causes qui ont produit en nous un heureux changement en assureront la durée.

Malgré l'effet de ces considérations et la sincérité de notre bonne volonté, nous retomberons cependant : hélas ! rien n'est plus sûr. Telle est notre misérable condition humaine, et l'infirmité et la faiblesse de notre pauvre nature. Voyons-nous dans toute notre misère ; humilions-nous à cette vue, mais ne nous rebutons pas. Ce ne sera pas par elle-même qu'une chute nous perdra, ce sera par le découragement, l'abattement dans lequel elle jettera notre âme. C'est là le plus grand obstacle à la persévérance. Si nous ne nous décourageons pas, nous sommes comme assurés de persévérer. Nous ne saurions donc trop nous prémunir contre ce funeste découragement.

On ne remarque en soi aucun progrès ; on remarque, au contraire, bien clairement les chutes que l'on fait. D'après cela, on perd confiance, on se relâche, on s'abandonne, on désespère de parvenir jamais à l'état de sainteté que l'on s'était proposé, et l'on continue à traîner une vie lâche et languissante : triste état où l'ennemi du salut a voulu nous conduire. On ne remarque en soi aucun progrès ! Mais peut-on en juger soi-même ? Laissons-nous juger par ceux qui nous dirigent, et particulièrement par le bon Dieu, qui nous voit avec tant de bienveillance et qui nous juge sur la terre avec tant d'amour. Eh ! ne pouvons-nous pas faire des progrès sans nous en apercevoir nous-mêmes ? Quand on fixe pendant quelques moments une plante, s'aperçoit-on de l'accroissement qu'elle reçoit ? Cependant elle s'élève et cesse. Il entre dans l'économie de la

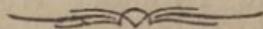
Dieu à notre égard de cacher à nos yeux nos progrès, et de laisser perpétuellement vivre en nous le vieil homme, qui, par ses révoltes continuelles, par les impressions fâcheuses qu'il nous fait éprouver sans cesse, nous dérobe le sentiment de notre avancement et nous retient par là dans un état d'humilité et de défiance de nous-mêmes que Dieu fait entrer dans le plan de notre sanctification. Eh! n'en fait-on pas toujours quelques-uns, de progrès? Quand on n'aurait résisté que quelquefois à un mauvais penchant; quand on n'aurait évité que quelques offenses à Dieu, n'y aurait-il déjà pas de quoi payer les peines que nous aurions prises pour cela? Or, il est certain que si l'on observe un peu assiduellement, si l'on ne se désiste pas du bien que l'on a entrepris, on fera beaucoup moins de fautes, et l'on donnera lieu de juger à ceux qui nous dirigent que l'on a fait des progrès.

Secondement, on s'aperçoit que l'on fait de nouvelles chutes. On conclut de là que Dieu est déjà fort éloigné de nous. On dit : Quelques jours se sont à peine écoulés depuis ma retraite, et me voilà telle que j'étais auparavant ; je ne persévérerai jamais. On se désole, on s'aigrit contre soi-même ; on donne à son inquiétude le temps et l'attention qu'il faudrait donner à réparer ses fautes ; on s'abandonne, et pour une faute qu'on a faite, on en commet dix autres. C'est bien mal agir et connaître bien peu la force d'une longue habitude que de s'étonner à ce point de ses chutes ! Etonnons-nous plutôt de ne pas tomber plus vite et plus souvent ; attendons-nous à faire mille fautes ; mais mille fois relevons-nous. Nous n'i-

rons jamais loin dans le mal si après nos fautes nous nous relevons aussitôt. Au lieu donc de se livrer à des réflexions amères et chagrinantes sur la faute qu'on a faite et la peine que l'on en ressent, revenons à Dieu, vengeons-le, en nous imposant une pénitence. Quelque austère que soit une satisfaction expiatoire que nous offrirons à Dieu, elle ne sera jamais aussi pénible à supporter que l'amertume de nos réflexions et la désolation de notre cœur. Quand, par exemple, nous aurons manqué de bonté, de charité envers quelqu'un, pour une faute de ce genre condamnons-nous à lui rendre deux services ; quand, ayant remarqué dans quelqu'un un défaut de procédé, d'attention envers nous, ou ayant eu à souffrir de quelques manquements que l'on a faits dans notre service, nous aurons conçu quelques sentiments d'aigreur contre le prochain, et que nous ne les aurons pas combattus, punissons-nous par quelques mortifications ; si nous avons entretenu en nous des idées de prévention contre quelqu'un, et surtout si nous avons parlé et agi en conséquence, astreignons-nous à dire deux fois du bien de cette personne, en faisant remarquer les bonnes qualités qu'elle peut avoir. Aucun mauvais penchant ne résistera à cette exactitude, à cette sévérité envers soi.

En deux mots : vigilance et crainte d'une faute avant qu'elle soit commise ; recours immédiat à Dieu et punition envers soi dès qu'on aura eu le malheur de la commettre, et on obtiendra infailliblement de Dieu cette grande grâce de persévérance qui, bien qu'on ne puisse la mériter à titre de justice, bien qu'elle soit toujours purement gratuite de la part

du Seigneur, n'est cependant jamais refusée aux efforts soutenus du courage et de la confiance en Dieu.



CHAPITRE LXXVI.

Modèle de résolutions.

Mon Dieu, vous avez daigné m'appeler une seconde fois à votre service. Ayant résolu, dans les desseins de votre miséricorde, de replacer vos pauvres dans les mains de votre charité, vous avez bien voulu me distinguer dans le nombre de vos servantes et me choisir pour exercer en votre nom cette douce, cette immense charité qui vous porte à prendre un soin particulier des pauvres et de tous ceux qui sont dans l'affliction et les souffrances. Tout en entrant dans votre maison, ô mon Dieu ! c'est près de vous, près de votre personne que vous m'avez appelée ; vous avez voulu que je passasse plusieurs jours avec vous seul, afin qu'éclairée par votre divine présence, je parvienne à me connaître moi-même et à vous connaître, vous qui voulez être en même temps mon partage, ma force, mon soutien, ma consolation, ma récompense dans l'éternité, et ici-bas mon modèle, mon époux, mon tout ! Quelle confusion pour moi, ô mon Dieu ! et quel motif d'adorer vos bontés et de me donner à vous sans réserve, quand je considère toutes mes misères et mes infidélités à votre service : tant de manquements habituels, tant d'attache aux choses de la terre, tant de recherches de moi-même, de mes

aises, de mes commodités, de tout ce qui flatte l'amour-propre ; tant d'empressement à m'occuper de ce qui m'intéresse moi-même avant de penser à ce qui intéresse votre gloire, tant de peines, tant de combats, tant d'inquiétudes, tant de répugnances, pour soumettre ma volonté à la vôtre. Quand je me vois telle que je suis, combien j'ai de motifs de m'humilier devant vous ! Et, cependant, malgré mon indignité, vous ne me repoussez pas ; au contraire, vous m'approchez de vous, vous me placez tout près de votre cœur, pour m'établir le ministre, l'instrument de la charité dont il brûle pour les hommes. Vous voulez que ce soit par mes mains que passent les bienfaits qui sortent de votre cœur, pour les répandre sur les pauvres et les malades, que vous aimez. Oh ! qu'elles doivent être saintes les mains destinées à recevoir directement de vous un dépôt si sacré, pour le remettre à ceux que vous voulez que je regarde comme d'autres vous-même. Toujours occupée des affaires de Dieu ; toujours entre le Dieu qui donne et le Dieu qui reçoit : voilà l'emploi, voilà la place que Dieu m'a destinée sur la terre ! Comment me rendrai-je digne d'une si haute destinée ? Vous m'en donnez le moyen, ô mon Dieu ! en ajoutant à toutes vos bontés celle de me donner en vous le modèle que je dois imiter, et dans vos grâces les moyens nécessaires pour m'y conformer. Aidée par elle et afin d'y correspondre, je prends les résolutions suivantes comme fruits de la retraite que je viens de faire.

1° Je ferai tous les jours une demi-heure de méditation, et je n'y manquerai que pour des empêchements bien justes et bien légitimes ; je dois vous imi-

ter et devenir semblable à vous, ô mon Dieu, ou bien je manque entièrement ma vocation. Ce n'est que dans la réflexion et la méditation que vous vous découvrirez à moi, que vous me permettrez d'entrer dans votre cœur, d'en prendre les sentiments et de les placer dans le mien.

2° Persuadée que la base de toutes les vertus, celle sans laquelle il n'y en a point, est l'humilité, je chercherai à l'établir solidement en moi. J'aimerai à remplir, dans cet esprit, les emplois les plus bas de la maison, convaincue que c'est là où je vous plairai davantage. Quand on me reprendra, quand on me reprochera quelques fautes, si pour cela on emploie quelques expressions un peu vives, loin d'en prendre de l'humeur et de l'impatience, je me dirai : Voilà un moment que Jésus-Christ m'a ménagé pour devenir semblable à lui, lui qui a permis qu'on le traitât de fou, de magicien, de pécheur, lui qui, étant Dieu, a bien voulu pour mon salut se revêtir de la faiblesse humaine et mourir du supplice réservé aux malfaiteurs ! Ne suis-je pas heureuse d'éprouver pour l'amour de lui quelque chose de semblable à ce qu'il a éprouvé pour l'amour de moi ? Je ne regarderai jamais comme au-dessous de moi les personnes qui servent dans la maison, considérant qu'elles sont peut-être bien plus méritantes devant Dieu que je ne suis moi-même.

3° Pour ressembler encore à ce Dieu qui s'est fait pauvre pour moi, et pour remplir le vœu de pauvreté que je lui ai fait, je chercherai à détruire en moi tout attachement aux choses de la terre, tout désir d'employer les biens qu'il a plu à Dieu de me don-

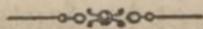
ner, à me procurer quelque agrément ou quelques jouissances superflues ; je m'abstiendrai d'en user pour faire quelques présents, quelques générosités, qui n'auraient pour but que de me rendre plus agréable aux personnes à qui je les ferais, et qui n'auraient pas un motif de charité ou du moins que je puisse offrir à Dieu.

4° Pour me rendre digne de la charité, qui devient mon état et que je dois chercher à étendre et à allumer partout où je pourrai, je prends ici la ferme résolution de concentrer dans mon cœur, sans en jamais parler à qui que ce soit, les paroles, les actions, les gestes, tout, en un mot, ce dont je pourrai être témoin, qui, rapporté de l'un à l'autre, pourrait devenir un sujet de refroidissement dans l'union de la charité qui doit être parmi les personnes qui habitent la maison ; et comme ce point est bien essentiel, je n'en exempte que les abus et les fautes qui intéresseraient le bien de la maison, et je prends encore à cet égard, avec moi-même, l'engagement de n'en parler qu'à l'une des quatre personnes suivantes, savoir : la Supérieure, la maîtresse des novices, mon confesseur ou le père spirituel.

5° Chaque mois, je prendrai un moment que mes occupations me laisseront libre pour lire devant Dieu les résolutions que je viens de faire, et me rappeler quelques-unes des pensées qui m'ont le plus touchée pendant ma retraite, et qui m'ont servi de motifs pour me dévouer au service de Dieu dans le soin des pauvres, et par l'observance des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Je mets toutes mes résolutions aux pieds de la

très sainte Vierge Marie, la suppliant de les recevoir, de les présenter elle-même à son divin Fils, de les protéger et de m'obtenir la grâce de les observer fidèlement jusqu'à la mort. Je me consacre particulièrement à Marie, je la prie de me prendre sous sa protection et de me compter au nombre de ses plus fidèles servantes. En témoignage du désir que j'en ai, je prends ici la résolution de faire chaque semaine en son honneur une petite mortification, soit corporelle, soit spirituelle, telle qu'un acte de renoncement à ma volonté, à un goût, à un désir, ou du moins de lui offrir plus particulièrement une des peines que je pourrai avoir à supporter.



CHAPITRE LXXVII.

Sentiments et résolutions.

Quel autre sentiment, ô mon Dieu ! pourrait remplir mon cœur au sortir des jours heureux que vous m'avez permis de passer avec vous dans la retraite, que celui d'une profonde admiration à la vue de tant de bontés de votre part envers moi, et d'une vive reconnaissance pour la grande charité avec laquelle vous avez daigné vous rapprocher de moi, m'écouter, me parler vous-même, soit dans les lectures, soit dans les avis, soit dans les lumières intérieures que vous avez bien voulu répandre dans mon âme. Cette faveur si précieuse, vous ne l'accordez pas à toutes vos créatures. Combien il y en a que vous abandonnez à leur dissipation, à leur légèreté, à des fautes que rien ne leur fait apercevoir ; à un funeste sommeil peut-être, dans lequel leur vie s'écoule sans qu'elles acquièrent la moindre richesse qui puisse leur servir dans l'éternité ; et tandis que, dans les secrets impénétrables de votre conduite envers vos créatures, vous laissez les unes s'éloigner de vous, vous m'ordonnez à moi de m'en approcher. Vous voulez être aimé par moi, servi par moi, honoré par moi, tirer votre gloire de moi, de mes services ; et afin qu'il puissent efficacement vous la procurer et me valoir, à moi, le mérite

de vous plaire, vous avez voulu que je connusse bien les qualités que doivent avoir les services qui s'adressent à vous, et les vertus que vous exigez dans les personnes qui vous les rendent.

A cet effet, vous m'avez appelée à des communications avec vous ; vous m'avez fait pénétrer dans votre cœur, dans ce sanctuaire de vos miséricordes, où votre amour prépare et d'où il fait jaillir les grâces qui perfectionnent les œuvres et qui sanctifient vos serviteurs. Tel est le lieu que vous m'avez ouvert, où vous m'avez introduite, que vous m'avez donné à habiter. Oh ! pourrais-je jamais en sortir ? C'est bien là où l'on ressent toute l'influence de votre divine présence ; c'est là où nos forces se réparent, ou plutôt où elles ne s'affaiblissent jamais ; c'est là où notre âme trouve et les consolations qui la soulagent dans ses peines et les motifs qui soutiennent sa constance ; là, elle n'éprouve ni dégoût, ni inquiétude, ni découragement ; là ne pénètrent jamais la variété, l'inconstance, la tristesse et toutes les petites humeurs qui les produisent ; là ne se font point sentir les caprices des créatures, leurs contrariétés, leurs préventions, leurs jugements, leurs procédés. Là, au contraire, leur charité pour nous, leurs services, leurs soins, font éprouver les douceurs d'une double bienveillance : celle du prochain, qui nous aime et qui nous aide, et la vôtre, ô mon Dieu ! qui nous ménage par lui cette douce jouissance ; là on supporte tout pour l'amour de vous, on pardonne tout, et l'âme est toujours calme ; là, on jouit de tout, et l'âme est toujours heureuse. Puissé-je, ô mon Dieu ! passer ma vie dans ce divin asile !

Oh ! si je l'avais toujours habité ; si, constamment unie à vous, j'avais préparé, raisonné toute ma conduite en votre présence, aurais-je éprouvé ces tristesses, ces mélancolies, qui m'ont si souvent abattue, qui me rendaient la piété si difficile, mes occupations pénibles et la société des autres à charge ; qui m'empêchaient de me plier à ce qu'ils désiraient, qui me faisaient prononcer intérieurement sur eux des jugements peu indulgents ; qui me portaient à censurer, à condamner leurs goûts, leurs manières, leurs plaisirs ? Aurais-je été susceptible de cette sensibilité si vive, si naturelle, qui m'affaiblissait, de cet apitoiement sur moi-même qui achevait de m'ôter le reste de mes forces, et qui me réduisait à la condition d'un enfant qui n'a de pouvoir que pour pleurer, si j'avais su trouver dans votre sainte présence le secours et l'encouragement qu'elle porte avec elle ?

Dans cet état, la société de mes Sœurs m'était importune, mes procédés envers elles, mes paroles se ressentaient, et cela pouvait-il être autrement, du fond de tristesse et d'amertume qui était en moi. Je sentais bien que, quoique je n'eusse pas contre elle des sentiments formellement réprouvés par la charité, et que je ne cherchasse pas précisément à leur faire de la peine, elles avaient néanmoins à souffrir de mon sort, de mes manières, de mes expressions ; et, dans mon erreur, au lieu de chercher à détruire ce principe de chagrin, de tristesse qui perçait en moi, je me disais : Il faut que je m'abstienne de parler ; je ne dirai plus rien. Je vois bien maintenant que je prenais cette résolution uniquement parce qu'elle m'était plus commode, parce que je trouvais

moins de peine à me taire qu'à prendre sur moi pour me réformer, et je ne m'apercevais pas qu'en cela je ne faisais que corriger un manquement par un autre, et que cela se passait toujours aux dépens de la charité.

— Que de biens je perdais dans cet état ! Ce même fonds de tristesse et de mélancolie qui me rendait désagréable la société de mes compagnes, m'éloignait aussi de mes Supérieurs ; je me prévenais contre eux, je fermais mon cœur, ou du moins, je refusais de l'ouvrir à leurs conseils, et je me les rendais inutiles.

Je me mettais, il est vrai, sans efforts dans une de ces situations qui ressemblent à de l'humilité, c'est-à-dire je ne m'empressais guère de paraître ; je ne cherchais pas à ce qu'on s'occupât de moi ; je prenais assez volontiers la dernière place ; je laissais, tant qu'elles le voulaient, passer les autres avant moi ; mais tout cela était-il de vrais actes d'humilité à vos yeux, ô mon Dieu ? En les examinant sérieusement en votre présence, ne trouverais-je pas que les petites préférences, les petits avantages que les autres obtenaient, et que je leur laissais avoir moi-même, me donnaient une occasion de m'attendrir sur moi, de jouir de ce petit sentiment et de trouver dans cette douce pitié que j'avais de moi, dans les larmes d'attendrissement qui coulaient souvent de mes yeux, une jouissance qui compensât celles dont j'étais privée et dont je me privais volontairement. Ce qui doit me faire craindre que je n'aie pas pratiqué en ces choses une parfaite humilité, c'est qu'en premier lieu, une vraie humilité, celle qui attaque et combat l'amour-propre, est pénible à pratiquer, et qu'ici

j'éprouvais peu de peine. C'est qu'en deuxième lieu j'aimais à me dédommager de l'avantage que les autres paraissaient avoir sur moi, en paraissant moi-même en avoir sur eux à d'autres égards. Je me donnais l'air, sans trop m'en apercevoir, d'en savoir plus que les autres sur les choses dont on parlait; d'avoir deviné les motifs secrets qui avaient déterminé les personnes de qui on s'entretenait. Je disais souvent de ces mots qui donnent à entendre qu'on en sait plus qu'on en dit, et qu'on ne veut pas tout apprendre aux autres; ce qui n'était pas humble vis-à-vis de vous.

C'est qu'en troisième lieu, l'effet d'une véritable humilité en moi eût été de me regarder comme la servante de tous ceux qui venaient réclamer les secours de votre charité dans cette maison; les considérant tous comme mes maîtres, parce qu'ils venaient de votre part, parce qu'en cela ils ne faisaient qu'user des droits que vous leur donnez sur moi. Une vraie humilité m'eût empêchée de sortir jamais des bornes d'une constante et respectueuse patience envers eux, et dans le cas où je n'aurais pu accorder leurs demandes, ne perdant de vue ni mes obligations, ni leurs droits, je me serais conduite à leur égard comme un débiteur envers un créancier qui lui demande son paiement, et qui, ne pouvant le satisfaire, cherche au moins à l'apaiser par de bonnes paroles.

Au milieu de toutes mes misères, je ne dois cependant pas méconnaître devant vous, ô mon Dieu! les biens que j'ai reçus de vous. Vous m'avez fait connaître mes devoirs; vous m'avez donné le goût et la volonté pour les accomplir. La crainte de ne rien

dire, de ne rien faire qui puisse vous déplaire est un sentiment qui, par l'effet de votre grâce, se présente d'abord à moi quand je suis dans le cas de parler ou d'agir; je me propose toujours d'y conformer mes paroles et mes actions! Voilà ce que je reconnais devoir à votre bonté. Mais si je commence dans cette disposition, hélas! je reviens trop tôt à moi, à mon caractère, à mon naturel. C'est vous qui commencez l'action, et souvent c'est moi qui l'achève; et je suis bientôt punie d'être revenue à moi, d'avoir perdu de vue votre sainte présence, d'où me venaient mes forces; de m'être lassée dans mes efforts pour correspondre à vos grâces, car je me sens toujours affaiblie par mes manquements; mon courage s'en ébranle, j'en deviens plus lâche; je m'en aperçois, je le sens, et dans la tristesse où ce sentiment me plonge, je me dis inconsidérément : Jamais, non jamais, je ne parviendrai à éviter, dans le cours de mes occupations, de mes paroles, toutes les fautes qui leur font perdre le mérite qu'elles pourraient avoir à vos yeux. J'ai beau me recueillir avant de parler ou d'agir; j'ai beau m'observer en commençant; l'ennui, l'impatience, un peu d'humeur, finissent par l'emporter sur tous mes bons propos. Il me semble qu'il m'est impossible de faire mieux. Nouvelle erreur, qui ajoute à la faute que je commets, la faute nouvelle de blesser la confiance que vos bontés constantes sur moi vous donnaient lieu d'attendre de moi.

Je le confesse devant vous, ô mon Dieu! et je reconnais que cette prétendue impossibilité n'était que l'effet de ma lâcheté et la juste punition de toutes mes fautes, particulièrement de ma sensibilité, de

mes retours sur moi-même, de mon peu de docilité aux avis de mes Supérieurs, de mes préventions, de mon amour-propre et en général de toutes mes infidélités à vos grâces. Aussi, dans ce moment où, éclairée par vos lumières sur les défauts que j'ai à corriger en moi, fortifiée par votre grâce dans la volonté ferme et sincère d'entreprendre cette réforme nécessaire, je sens naître en moi des forces nouvelles, qui me donnent l'espoir de la consommer, j'en conçois d'autant plus volontiers l'espérance, que vous m'avez fait connaître, ô mon Dieu ! tout le pouvoir que votre sainte présence met dans une âme recueillie en vous. Sous vos yeux, oserais-je vous trahir ? Oserais-je être assez lâche ? Oserais-je vous rendre le premier témoin d'une infidélité ? En face de vous, à portée de saisir le bras tout puissant que vous nous offrez avec tant de bonté pour aider à nos efforts, pour soutenir notre faiblesse, qu'a-t-on à redouter ? Ce que je ne pourrai faire, la force de votre présence, ô mon Dieu ! le fera en moi, parce que, plus constante à me servir de ce puissant secours, je n'en bornerai pas l'effet à commencer mes œuvres, mais je l'emploierai à les perfectionner et à les consommer pour votre gloire.

Vivre en votre présence est donc la première, l'essentielle résolution que je prends. Je me la rappellerai, votre divine présence, particulièrement quand je commencerai à sentir naître des tentations d'impatience, de mécontentement, de dégoût, d'ennui, d'attendrissement sur moi-même ; de ces apitoiements, de ces tristesses qui ont si souvent fait couler mes larmes ; je me dirai alors : Dieu me voit, je combats sous ses yeux, soyons forte pour sa gloire !

2° Par l'effet de cette première résolution, je réprimerais en moi tous ces sentiments de défiance qui affaiblissent mon courage ; et, en m'appuyant sur la force de votre sainte présence, je dirai comme l'apôtre saint Paul : « Je peux tout en Celui qui me fortifie. »

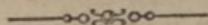
3° Je tâcherai, ô mon Dieu ! parce que je sais que cela vous plaît et que ce sera une manière de vous témoigner mon amour, je tâcherai de me rendre agréable à toutes mes Sœurs ; de supporter en elles tout ce qui ne serait pas conforme à mes goûts, à mes inclinations, à ce qui me plairait davantage, et je chercherai toujours dans le secours de votre sainte présence et pour l'amour de vous, à ne leur être jamais fâcheuse, incommode ; à ne jamais prendre un ton censeur qui leur ferait peine ; mais, au contraire, à me plier à leur goût, et à me porter avec empressement à tout ce qui pourra leur être utile et agréable.

Telles sont, ô mon Dieu ! les résolutions que le désir de correspondre à vos grâces me fait former. Je supplie bien humblement votre sainte Mère de souffrir que je les place dans ses mains charitables en la priant de vous les présenter elle-même ; par elle, mes résolutions peuvent devenir une offrande digne de vous, parce que sa puissante protection, que je réclame avec la plus vive ardeur, sur laquelle je me repose entièrement, peut m'obtenir la grâce d'y être fidèle. Je les mets aussi sous la protection de mes saints patrons, de mon bon ange et des patrons de cette maison.

Bénissez vous-même ces résolutions, ô mon Dieu !

daignez les agréer comme un monument que je consacre au souvenir de tous vos bienfaits. Quels vifs sentiments de reconnaissance et d'amour ne devraient pas exciter en moi les marques touchantes que vous m'avez données de votre infinie bonté ! Je ne sais si je les éprouve, ces sentiments qui vous sont dus, d'une manière qui corresponde à vos bienfaits ; mais ce que je sais, ô mon Dieu ! ce en quoi je me confie, c'est que je sens les motifs que j'ai de vous aimer ; c'est que je le désire avec ardeur et que mon bonheur serait parfait si je savais que je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

Ainsi soit-il.



CHAPITRE LXXVIII.

Sentiment et résolutions d'une âme éclairée et touchée par la grâce, résolue de n'être plus à elle-même pour être tout à Dieu, et exprimant dans la belle et onctueuse simplicité de sa prière l'idée la plus parfaite d'une Religieuse Hospitalière.

Ce n'est que de ce moment, ô mon Dieu ! que je connais toute la sainteté de l'état auquel vous avez daigné m'appeler, et que j'aperçois toute la distance qui se trouve entre une vraie Religieuse et moi. Vous m'aviez appelée dans la religion afin que, renonçant au monde, je vous prisse pour mon unique partage ; afin que, me renonçant moi-même, je vous fisse vivre et régner en moi ; afin qu'embrassant volontairement une vie d'abnégation, de peine, de sacrifice, je marchasse sur vos traces, et que ma conduite ne cessât de vous dire que vous me teniez lieu de tout et que je vous aimais au-dessus de tout. Vous vouliez que la gloire que vous tirez de l'amour et de la fidélité de vos créatures, des œuvres de la charité que vous leur inspirez, vous vînt de moi. Résolu que vous étiez à vous unir d'une manière plus intime à un petit nombre de vos servantes, de les élever à la dignité de vos épouses, de recevoir leurs services, non-seulement à titre de maître, mais à titre d'époux, vous avez daigné jeter les yeux sur moi et m'admettre dans ce petit nombre. Que de moyens vous avez

employés pour cela ; que de circonstances, que d'événements, vous avez fait naître pour m'appeler d'abord, pour me ramener ensuite dans cette maison, qui est celle de votre famille, ô vous qui êtes l'époux des vierges et le père des pauvres ! Je suis l'ouvrage et l'ouvrage soigné de votre prédilection, de votre grâce, de votre extrême bonté.

Voilà, ô mon Dieu, ce que vous êtes par rapport à moi. Hélas ! que suis-je par rapport à vous ? J'ai pris le saint habit de la religion, j'ai fait profession, j'ai passé bien du temps dans les fonctions d'une Religieuse Hospitalière. Mais qu'il s'en fallait que mes dispositions intérieures, mes sentiments, mes affections, correspondissent à la sainteté de mon état ! Je pouvais bien avoir quelque volonté de faire le bien ; mais comment l'entendais-je ? Sous l'observance religieuse, j'étais restée tout entière ce que j'étais dans le monde ; j'avais introduit avec moi dans la maison, et je ne les avais point quittés, mes inclinations, mes goûts, mes préjugés, mon amour-propre, mes vivacités, mes impatiences, tout mon caractère, en un mot ; et c'était, je l'avoue en votre présence, ô mon Dieu, et dans une profonde humilité, c'était dans mes inclinations que je prenais mes motifs, que je combinais mes démarches, que je réglais ma conduite ; c'était ce qui donnait l'impulsion à toutes mes œuvres.

Je soignais les malades qui m'étaient confiés, mais que cherchais-je en cela ? Je voulais qu'ils fussent contents de moi, qu'ils fissent mon éloge. Je voulais trouver dans leur contentement, dans le bien-être qu'ils éprouvaient, une satisfaction toute naturelle.

J'entretenais le plus bel ordre que je pouvais dans mon office ; mais c'était pour qu'on le remarquât, qu'on l'admirât, et que mon amour-propre en reçut le salaire. J'aimais à procurer à mes pauvres de petites douceurs, des choses qui leur fussent commodes et agréables ; mais c'était tellement moi que je recherchais, et une fin toute humaine que je me proposais, que tout moyen m'était bon. En passant d'un office à un autre, j'aurais volontiers transporté avec moi des choses qui appartenaient à l'emploi que je quittais, et qui, par cette raison, ne m'intéressaient plus, pour les faire servir à l'usage de l'emploi que je reprenais ; et par un motif tout semblable, si je m'étais aperçue qu'on eût disposé pour un bien quelconque d'un effet appartenant à mon office, je me serais fâchée, je vous aurais offensé, tant j'agissais peu pour vous, tant je me considérais moi-même, à l'exclusion des autres. Oui, j'étais si peu réfléchie, j'étais si peu habituée à faire de votre gloire, ô mon Dieu ! le motif et la règle de ma conduite, que j'employais, sans m'en apercevoir, des moyens opposés à cette divine gloire, et qu'il était nécessaire qu'on me les fît remarquer pour que je les visse.

J'étais Religieuse, et je n'observais les règles de la communauté qu'autant que je le jugeais à propos : je m'absentais de la récréation, je différais le moment de mon coucher, pour passer ce temps seule dans mon cabinet, pour y trouver la triste satisfaction de m'y livrer à mes idées, à mon humeur mélancolique. Eh ! comment cet état de tristesse et de mélancolie n'aurait-il pas été mon état habituel ; livrée comme je l'étais à la merci de mon caractère, de ma vivacité,

de mon amour-propre ? Aussi j'interprétais au gré d'une imagination inquiète et ombrageuse, que je n'avais jamais bien entrepris de dompter, la moindre parole, le plus petit geste, la plus légère circonstance, qui avait rapport à moi. De là je prenais de l'éloignement tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre de mes compagnes, de telle sorte que je n'ai presque jamais été un moment sans avoir ressenti quelque antipathie, quelque mécontentement du moins, toujours bien pénible, soit envers l'une, soit envers l'autre.

De combien d'autres grâces encore je me suis privée par la manière dont je recevais les avis charitables que vous inspiriez à mes Supérieurs de me donner ! Ne voyant toute chose qu'humainement, temporellement, quand ils me faisaient quelques représentations, je n'éprouvais que de la peine. Il me semblait qu'ils avaient diminué d'amitié pour moi, et le dépit que j'en concevais, les soupçons que je me permettais contre ceux que je regardais comme m'ayant desservi auprès d'eux, étaient en moi les seuls effets de leurs avis. Je prenais tout ce qu'ils me disaient dans le sens d'une peine qu'on voulait me faire, d'une rigueur dont on voulait user envers moi ; d'une preuve qu'on n'avait pas d'amitié pour moi ; je m'en plaignais, je disais, tant j'étais aveuglée : On ne traite pas ainsi les autres ; il n'y a que moi à qui cela arrive. Si je fais la plus légère faute, tout de suite les Supérieurs et les confesseurs en sont instruits ; on fait tout ce qu'on peut pour m'ôter leur amitié. Ainsi avais-je, ô mon Dieu ! le malheur de raisonner. Je cherchais ma satisfaction dans l'estime des autres, et

non votre gloire dans la connaissance qu'on me donnait des choses qui pouvaient m'aider à la procurer.

L'esprit tourné à de pareilles idées, ne saisissant en toute chose que le côté naturel et humain, quel fruit pouvais-je pareillement retirer de mes lectures ? Aussi éprouvais-je ce que votre Apôtre disait aux Corinthiens : *L'homme terrestre n'entend et ne conçoit point les choses de Dieu.* Comment aussi aurais-je pu donner à mes prières le mérite de la ferveur, à mes oraisons celui d'une parfaite union avec vous, ô mon Dieu ! qui n'habitez que là où est la paix, qui ne faites pas sentir les douceurs, les consolations si encourageantes de votre divine présence à un cœur qui ne s'est point renoncé, qui est occupé de lui et dominé par des sentiments, des affections, dans lesquels vous n'êtes pour rien !

Telle était, ô mon Dieu ! ma situation ; votre grande bonté vient de me la faire connaître, et d'une manière qui est vraiment un prodige de votre grâce. Conduite par un désir de mieux faire, qui me venait déjà de votre amour pour moi, et qui était comme le prélude de vos faveurs, je suis venue en retraite ; et, à peine rapprochée de vous dans la solitude, voilà que tout à coup le voile qui m'empêchait de me voir moi-même telle que j'étais et de me connaître, est tombé. Je me suis vue, je me suis connue, et, par un second prodige non moins admirable de votre grâce, je me suis vue, je me suis connue sans qu'aucune pensée de découragement, sans qu'aucun trouble se soit emparé de moi ; ma misère et votre miséricorde, mes besoins et votre force toute puissante, mon ingratitude et votre constant amour, se sont dévoilés

ensemble à mes yeux. Plus je reconnaissais en moi de fautes, plus je me sentais portée à les réparer. Plus il me semblait que je vous avais peu aimé, plus je désirais vivement de vous aimer. Plus je me reconnaissais faible, plus j'avais de confiance en votre puissance. Il me semblait que ma bonne volonté, ma résolution, mes forces, s'accroissaient de toute l'obligation dans laquelle je me sentais être de satisfaire à votre amour, à votre miséricorde, pour le peu de fidélité avec laquelle j'y avais correspondu, et pour votre grande patience à m'attendre.

Tels sont, ô mon Dieu ! les traits de votre infinie bonté envers moi. Je les sens vivement, et je veux faire en sorte, moyennant votre grâce, que la mesure de ma négligence passée devienne précisément la mesure de ma fidélité à venir. Ne me confiassiez-vous qu'un seul talent, j'espère, toujours appuyée sur votre puissant secours, qu'à la première retraite que j'aurai le bonheur de faire, j'en aurai un second à vous offrir comme le produit de celui que vous m'aurez donné. Je vois ce que j'ai à faire en considérant ce que j'ai fait jusqu'ici. Le tableau que j'ai sous les yeux de mes manquements envers vous, et qui est en même temps celui de vos miséricordes envers moi, deviendra, je l'espère, le tableau de mes réparations et, dans ce sens, celui de ma conduite future. Il me rappellera à l'humilité par la vue de ce que j'étais ; à la reconnaissance et à l'amour, en me mettant continuellement sous les yeux ce que vous avez fait en ma faveur, à la fidélité et à la persévérance, en me faisant voir ce que je dois à titre de réparation envers votre gloire, d'expiation pour mes fautes et de

correspondance à vos grâces. Il sera un mémorial de ma retraite, un monument de vos bienfaits et de ma reconnaissance, un mur qui séparera à jamais ma conduite passée de ma conduite à venir, et qui fixera l'époque d'un éternel changement en moi. Vous n'aviez qu'une part dans mon cœur, désormais vous l'aurez tout entier, et je ne m'attacherai à rien que par rapport à vous. Je suivais mes goûts, je vais suivre votre grâce ; je vivais peu avec vous au dedans de moi, oh ! à présent que je me livre avec une si douce et si vive confiance à la pensée que vous êtes venu vivre en moi, je vivrai dans mon intérieur avec vous ; je vous consulterai pour tout ; j'examinerai en toutes choses quel intérêt vous y avez, pour former sur cela mes pensées et mes jugements ; je chercherai à connaître ce que vous désirez de moi, ce qui vous plaira davantage, pour en faire la règle de mes déterminations et de ma conduite, et afin d'assurer la persévérante exécution de ma volonté à cet égard :

1° Je lirai chaque mois cet écrit ; et après cette lecture, je prendrai quelques moments pour examiner mes progrès ou ma négligence dans tout ce qu'il me présente à faire.

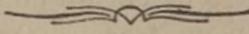
2° En toute occasion, même dans l'exercice des œuvres de la charité, à plus forte raison dans mes actions ordinaires, dans mes jugements, dans mes paroles, j'examinerai avant tout si je peux vous dire : mon Dieu ! c'est pour votre gloire que je me livre à cette pensée, que je demande cette permission, que je fais cette œuvre, afin d'agir en tout pour vous, puisque l'Apôtre nous apprend qu'en tout, dans les

plus petites choses mêmes, jusque dans le boire et le manger, nous pouvons procurer votre gloire.

3° Comme je sais que l'humilité est le fondement, la source, la gardienne, la conservatrice de toutes les vertus, et tout particulièrement de la douceur, de la patience, de la charité, qu'il m'est si important de travailler à acquérir, je me propose de chercher, chaque semaine, une occasion de faire une pratique d'humilité.

Telles sont, ô mon Dieu! les résolutions que me dicte le désir ardent de conserver le fruit des grâces que vous m'avez faites dans ma retraite. Pour m'en assurer le fidèle accomplissement, je les mets, ces résolutions, sous la protection spéciale de notre sainte Mère, modèle par excellence de la vie intérieure, de la charité, de l'humilité, de la patience, de la douceur, protectrice déclarée des chrétiens qui se dévouent à la perfection religieuse. J'implore aussi l'assistance de mon bon ange, de mes saints patrons, de l'apôtre saint Jacques et de sainte Marthe, patrons de cette maison. C'est sous ces grands auspices que j'ose, ô mon Dieu! vous les présenter à vous-même, et vous supplier humblement de daigner les bénir.

TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — Quelle est la fin que doit se proposer l'âme religieuse. — Que l'âme religieuse doit sans cesse étudier Jésus-Christ pour imiter ses vertus. — Que les paroles et les exemples de Jésus-Christ sont une source de confiance et de force.	1
CHAPITRE II. — Quelle grâce c'est que la vocation religieuse. — Deseins de Dieu qui appelle une âme à la vie religieuse. — Le titre d'Hospitalière dans ses rapports avec la vie religieuse. — Que la vie de Jésus-Christ doit être sans cesse sous les yeux de la Religieuse. — Comment elle offre des motifs, une règle de conduite, des exemples de vertus pour toutes les circonstances. — Application admirable de ce principe.	10
CHAPITRE III. — De la fin, du caractère, de la dignité de la vocation d'une Religieuse Hospitalière. — Des avantages, des secours et des moyens de perfection que présente cette vocation.	25
CHAPITRE IV. — Idée de la vie religieuse. — En quoi consistent la vertu et la perfection. — Tableau de la Religieuse parfaite. — Douceur et humilité.	34
CHAPITRE V. — <i>Venez suivez-moi</i> . — Motifs pressants de marcher à la suite de Jésus. — Bonté du Sauveur, qui cache une partie de la croix pour ne point nous rebuter. — Combien l'habitude de vivre pour soi est difficile à déraciner. — Moyens efficaces pour la déraciner.	40

- CHAPITRE VI. — Qu'il ne faut point s'effrayer des peines et des sacrifices de la vie religieuse. — Qu'il faut l'entreprendre avec courage. — Différence des peines du service de Dieu et des peines du service du monde. — Qu'il faut agir pour Dieu uniquement et sans retour sur soi-même. 50
- CHAPITRE VII. — Ce que Dieu est par rapport à l'âme religieuse, ce qu'il lui promet. — Ce qu'est l'âme religieuse par rapport à Dieu, ce qu'elle doit faire. — On ne peut servir deux maîtres. — Qu'il faut quitter les idées du monde et s'attacher au service de Dieu sérieusement 61
- CHAPITRE VIII. — On ne peut être tout à la fois et à Dieu et à soi-même. Il faut choisir. — Etat malheureux d'une Religieuse qui vit pour elle-même. — Bonheur de celle qui vit pour Dieu. — Nécessité de réformer les défauts du caractère. 72
- CHAPITRE IX. La Religieuse est à l'école de Jésus-Christ. — Jésus la forme par ses leçons, et il veut qu'elle s'exerce à les répéter. — La vie religieuse est un voyage. — Admirable comparaison entre l'âme religieuse et un exilé qui se dirige vers la patrie. . . . 80
- CHAPITRE X. — Combien est excellente et noble la vocation de soigner les pauvres et les malades. — Moyens et facilité de correspondre à cette vocation. — Imitation de la Sainte Vierge. — Dévotion au Cœur immaculé de Marie. 88
- CHAPITRE XI. — Réparer le temps perdu. — Se donner à Dieu promptement et entièrement. — Vivre pour soi, c'est perdre son temps et sa peine. — Vivre pour Dieu, c'est être heureux pendant la vie, c'est se préparer une mort douce et tranquille et une éternité de bonheur 96
- CHAPITRE XII. — Que l'âme religieuse doit renoncer aux jugements et aux raisonnements humains pour ne suivre que ceux de la foi. — Caractère et avantages de ce renoncement. 109

- CHAPITRE XIII. — Bienfaits de la vie religieuse. — Bonheur de l'âme religieuse. — Qu'il ne faut jamais se laisser aller au découragement. — Revenir à Dieu avec confiance. 115
- CHAPITRE XIV. — Comment la vocation d'une Religieuse Hospitalière est une sorte d'apostolat. — Vertus qu'elle doit pratiquer. 123
- CHAPITRE XV. — La vocation religieuse est une vocation angélique. — La Religieuse doit imiter la promptitude, l'obéissance et la fidélité des anges. — Belle application pratique de cette parole : *Qui est semblable à Dieu?* 128
- CHAPITRE XVI. — Retenir quelque chose dans l'offrande de soi-même au Seigneur, c'est se préparer des regrets. — *Donnez tout à Dieu, et vous pourrez tout.* — Pourquoi les religieuses sont appelées les saintes du Seigneur. 133
- CHAPITRE XVII. — La chaîne merveilleuse par laquelle l'âme religieuse doit remonter à Dieu. — Avec quel soin il faut la tenir dans ses mains. — Angoisses d'une âme qui l'a perdue. — Courage et fidélité. 137
- CHAPITRE XVIII. — De l'édifice spirituel. — Il faut creuser les fondements jusqu'au roc vif, qui est Jésus-Christ. — Pourquoi souvent l'édifice est ébranlé. — Moyen unique de le rendre inébranlable. — Remonter par la foi jusqu'à Dieu. — Que rien n'arrive que par la permission de Dieu. — Conséquences et fruits de cette doctrine. 144
- CHAPITRE XIX. L'amour de soi-même et l'amour de Dieu. — Ces deux amours sont opposés. — Effets qu'ils produisent dans la conduite. — Etat malheureux d'une âme esclave de l'amour-propre. — Bonheur de celle qui vit pour Dieu. 167
- CHAPITRE XX. — Que pour vivre selon Dieu, il faut mourir au monde. — En quoi consiste la mort à soi-même. — Amour des parents. — Qu'est-ce que vivre pour le Seigneur? — Beau trait de la vie de saint

Vincent de Paul. — Tout pour l'honneur et la gloire de Notre Seigneur.	173
CHAPITRE XXI. Obligations religieuses. — Il est nécessaire de combattre et de souffrir. — Combien la vigilance est nécessaire. — La Religieuse dévouée. — Celle qui ne l'est pas. — Paroles d'encouragement.	185
CHAPITRE XXII. — Ce n'est pas assez de prendre des résolutions, mais il faut les exécuter. — Zèle et courage pour se corriger de ses défauts.	194
CHAPITRE XXIII. — Franchise et simplicité. — Bonheur et portrait d'une âme de ce caractère.	198
CHAPITRE XXIV. — Comment l'on déchoit dans le service de Dieu. — Causes de ce relâchement. — Malheur d'une Religieuse tiède. — Dissipation de l'esprit. — Recherches de ses aises. — Remèdes et importantes résolutions	200
CHAPITRE XXV. — Etat malheureux d'une âme qui manque de générosité. — Se donner à Dieu sans réserve. — Ne point disputer sur le devoir. — Ne pas tant examiner si l'on est obligé de faire ou de ne pas faire. — Vaincre avec courage les sentiments de l'amour-propre, les répugnances de la nature. — Moyens et résolutions.	212
CHAPITRE XXVI. — La vie humaine est un combat. — Nous ne pouvons être sans tentations. — Pour vaincre l'ennemi et avancer dans la perfection, il faut vivre dans le recueillement d'esprit. — Voir la volonté de Dieu en toutes choses. — Belle parole de M ^{me} Elisabeth. — Dangers de la dissipation. — Ecart de l'imagination. — Nécessité de la régler. — Tableau frappant et admirable des maux causés par l'imagination quand on la laisse dominer.	226
CHAPITRE XXVII. — De la docilité. — Ses caractères. — Combien elle est nécessaire pour arriver à la perfection religieuse. — Vertu humaine et vertu surnaturelle ; marques auxquelles on les distingue. — Dieu demande beaucoup plus de perfections dans une	

Religieuse que dans une personne séculière. — Illusions et tromperies du démon pour empêcher de pratiquer la docilité.	245
CHAPITRE XXVIII. Combien les Religieuses sont obligées par leur conduite de faire connaître et aimer Jésus-Christ, de procurer l'honneur de la religion et de l'Eglise. — Règles de conduite.	257
CHAPITRE XXIX. — Grandeur et excellence de la charité pour les malades. — Caractères que doit avoir la piété d'une Religieuse Hospitalière.	275
CHAPITRE XXX. Regrets de l'âme religieuse qui n'a pas eu un dévouement assez parfait. — Excellent moyen pour pratiquer la soumission et la docilité envers les supérieurs et la charité envers le prochain.	281
CHAPITRE XXXI. — Dieu permet nos afflictions pour nous détacher du monde. — Dieu est tout pour l'âme religieuse. — Elle doit imiter Jésus-Christ par la douceur, l'humilité, la compassion et la charité.	287
CHAPITRE XXXII. — Que la vie est un état de guerre et de combats. — Qu'il faut saisir avec empressement toutes les occasions que Dieu nous présente pour réparer nos défaites et nos pertes. — De l'union intérieure avec Dieu. — Que Dieu doit être le confident de nos joies et de nos afflictions. — Utilité de cette sainte pratique	295
CHAPITRE XXXIII. — Qu'il ne faut point considérer les choses sous le point de vue humain. — Quels seraient les résultats de cette manière de voir. — Remonter à Dieu dans les contrariétés et les souffrances. — Agir pour lui, sans trop s'inquiéter des jugements des hommes. — Rester calme dans la non-réussite, quand on a agi avec foi et droiture. — Dieu demande de nous les soins et non la réussite.	307
CHAPITRE XXXIV. — Ne point trop rechercher les consolations de la vertu. — Vivre dans le recueillement et en la présence de Dieu	326

- CHAPITRE XXXV. — Qu'il ne faut jamais être sans crainte.
 — De la crainte qui est selon Dieu et de celle qui n'est pas selon Dieu. — Conduite miséricordieuse de Dieu envers une âme qu'il veut attirer à lui. — Reconnaissance qu'il faut avoir. — Combien il est nécessaire et avantageux d'immoler l'amour-propre . . . 335
- CHAPITRE XXXVI. — Ouverture du Cœur. — Ne pas craindre d'avouer ses fautes. — Utilité et nécessité de cette ouverture. — Combien le défaut d'ouverture est préjudiciable 342
- CHAPITRE XXXVII. — Conduite de Dieu à l'égard des âmes. — Sa bonté sait ménager notre faiblesse. — Il nous conduit pas à pas sans se rebuter. — Qu'il faut vaincre ses répugnances pour le suivre. — S'oublier soi-même pour ne voir que lui. — Manière de s'unir à Dieu par la pratique de la charité envers le prochain. 349
- CHAPITRE XXXVIII. — Comment le démon, à l'occasion des difficultés et des dangers d'un emploi, cherche par de spécieuses raisons à troubler une âme. — Comment il l'irrite. — Comment il la dégoûte et parvient à lui faire désirer un autre état ou un autre emploi. — Consolations et avis pratiques. 355
- CHAPITRE XXXIX. — Avis sur ces paroles : *Réjouissez-vous dans le Seigneur*. — Que la gaieté naturelle ne doit pas nuire à l'avancement dans la vertu. — Comment elle doit être unie au recueillement intérieur. — Moyen de rendre la gaieté utile et profitable. . . 363
- CHAPITRE XL. — Que la piété doit avoir pour ornement la simplicité 369
- CHAPITRE XLI. — Comment Dieu attire les âmes par ses douceurs. — Que la vertu ne consiste pas dans la jouissance des consolations sensibles. — La vertu des commençants et la vertu des forts. — La vie religieuse doit être un combat et une victoire. — Que pour être disciple de Jésus-Christ, il faut porter sa croix . . . 371
- CHAPITRE XLII. — Qu'il faut éviter une espèce de sensualisme religieux produit par l'imagination. — Qu'il

faut s'attacher aux enseignements de la foi. — Garder le silence avec les hommes, parler beaucoup à Dieu. — Se cacher. — S'effacer. — Vivre de soumission et d'obéissance. — Agir dans la vue de plaire à Dieu et remplir exactement les points de la règle. 380

CHAPITRE XLIII. — Qu'il faut être saintement indifférent aux personnes, aux lieux et aux emplois, et accomplir avec courage la volonté de Dieu manifestée par les supérieurs. — Ne pas perdre le temps à inventer des systèmes et des moyens de perfection. — Agir avec confiance. — Craindre le découragement. — Se relever promptement. — Règles pour discerner si les pensées et les sentiments viennent de Dieu ou du démon. 390

CHAPITRE XLIV. — Vivre de la foi. — La foi est un flambeau qui éclaire. — La foi soutient, anime, console, réjouit et rend toutes nos œuvres méritoires. — Applications des pensées de la foi aux différentes occupations. — Combien il est facile d'agir quand on est animé par la foi. 404

CHAPITRE XLV. — La couronne de l'épouse et le glaive du sacrificateur. — Sacrifice nécessaire. — L'amour-propre et la propre volonté. — Humilité et obéissance. 416

CHAPITRE XLVI. — De l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. — Que la vie d'une Religieuse doit être la copie de celle de Jésus-Christ. — Avoir sans cesse les yeux sur ce divin modèle. — Détails pratiques. — Dévotion à Marie 427

CHAPITRE XLVII. — Que Dieu demande beaucoup à l'âme religieuse. — Comment on se cherche soi-même en croyant chercher Dieu. — Détails pratiques. — Imitation de Jésus-Christ. — Le recueillement nous fait connaître Jésus-Christ. — Le renoncement nous élève à l'imitation de Jésus-Christ 433

CHAPITRE XLVIII. — La vie d'une Religieuse doit être une prédication évangélique. — Elle doit retracer fidèlement les leçons et les exemples de Jésus-Christ. 44

CHAPITRE XLIX. — <i>Seigneur, placez-moi près de vous.</i> — De l'union avec Dieu. — Tout peut et tout doit unir l'âme religieuse à Dieu : les Supérieurs, les instructions, les emplois, les malades, les personnes et les lieux.	449
CHAPITRE L. — Heureux celui qui comprend la misère du pauvre! — Mérites de la charité.	459
CHAPITRE LI. — Eviter la singularité. — Retenir son imagination. — Régler son extérieur. — Lenteur et vivacité	463
CHAPITRE LII. — Craindre l'égoïsme. — Ses causes et ses remèdes. — Voir Jésus-Christ dans le prochain .	466
CHAPITRE LIII. — Le langage de l'amour-propre et le langage de Jésus-Christ	471
CHAPITRE LIV. — Qu'il n'est pas facile de déraciner l'amour-propre. — Combien il détourne une âme de la perfection. — Avis et résolutions.	474
CHAPITRE LV. — L'amour de soi porté à un certain point prend le nom d'égoïsme. — Mauvais effet qu'il pro- duit. — Nécessité et moyens de le combattre. . . .	478
CHAPITRE LVI. — Je veux servir Dieu	482
CHAPITRE LVII. — Nécessité de l'esprit intérieur et re- ligieux. — Cet esprit doit inspirer toutes nos actions.	483
CHAPITRE LVIII. — Que la vie d'une Religieuse ne doit pas être une vie humaine, naturelle, mais une vie spi- rituelle et toute de foi. — Puissance des pensées de la foi	487
CHAPITRE LIX. — Qu'il faut tout donner à Dieu pour tout retrouver en lui. — Combien l'amitié de Dieu est pré- férable à l'amitié des créatures. — Il est plus facile de l'obtenir et de la conserver, elle rend heureux. — Dieu reçoit tout ce que nous lui offrons. — Il compte toutes nos pensées et nos œuvres. — Combien est sa- lulaire la pensée de Dieu.	491
CHAPITRE LX. — Crainte de Dieu tempérée par la con- fiance. — Combien est nuisible une crainte exagérée. — Effets de l'amour-propre. — Caractères de l'humi-	

lité. — Des plaisanteries. — Attachements naturels. — Petites susceptibilités. — Chercher Dieu en toutes choses	496
CHAPITRE LXI. — Eviter le trop grand empressement. — Dieu regarde non la main, mais le cœur. — Mérite de l'obéissance. — Ne pas s'étonner de rencontrer des peines et des difficultés. — S'appliquer à profiter de celles que Dieu permet	505
CHAPITRE LXII. — Le secret de la vie spirituelle. — Qu'il faut se mettre sous la direction des pensées de la foi. — Bonheur de cet état.	511
CHAPITRE LXIII. — Eviter l'inquiétude et le scrupule dans l'accusation de ses péchés. — Ne pas tenter l'impossible. — Obéissance au confesseur. — Préjugés causés à l'âme par les scrupules. — Avis particuliers.	516
CHAPITRE LXIV. — De la contrition et de ses marques.	531
CHAPITRE LXV. — Craintes exagérées sur la communion. — Combien elles sont nuisibles. — Il faut les combattre et obéir au confesseur.	535
CHAPITRE LXVI. — Défauts du caractère. — Il les faut réformer. — Impatiences. — Jugements précipités. — Murmures. — Critiques. — Qu'il faut supporter les défauts du prochain. — Motifs et manière de les supporter	542
CHAPITRE LXVII. — Conserver le calme de l'âme au milieu des embarras et des peines. — Souvent Dieu est plus glorifié par notre patience que par nos succès.	554
CHAPITRE LXVIII. — Quand les avis sont le plus utiles.	557
CHAPITRE LXIX. — De la piété. — Ses caractères. — Piété d'habitude et piété de sentiment.	559
CHAPITRE LXX. — De la crainte. — Crainte d'imagination et crainte de conscience. — Caractères qui les distinguent. — Leurs effets différents	562
CHAPITRE LXXI. — De la simplicité religieuse	565

CHAPITRE LXXII. — Funestes effets des amitiés particulières	566
CHAPITRE LXXIII. — De la volonté de Dieu. — Qu'il faut la chercher en toutes choses. — Dispositions nécessaires pour la connaître	570
CHAPITRE LXXIV. — De la pauvreté religieuse. — Occasions et manière de la pratiquer	574
CHAPITRE LXXV. — De la persévérance. — Moyens de persévérance. — Avis pour se corriger de ses défauts.	577
CHAPITRE LXXVI. — Modèle de résolutions.	584
CHAPITRE LXXVII. — Sentiments et résolutions.	589
CHAPITRE LXXVIII. — Sentiments et résolutions d'une âme éclairée par la grâce, résolue de n'être plus à elle-même pour être à Dieu, et exprimant dans la belle et onctueuse simplicité de sa prière l'idée la plus parfaite d'une Religieuse Hospitalière	598

FIN DE LA TABLE.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120505/7